



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

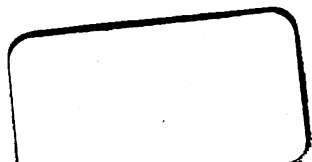
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>















# SAINT SIDOINE APOLLINAIRE

ET

## SON SIÈCLE

Ouvrage couronné par l'Académie de Clermont;

PAR

M. L'ABBÉ L.-A. CHAIX

CURÉ DE SAINT-GERMAIN-LEMBRON

CHANOINE HONORAIRE

MEMBRE TITULAIRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS  
DE CLERMONT.

*act. de St-Genès à Clermont*

TOME PREMIER.

CLERMONT-F<sup>d</sup>

F<sup>s</sup> THIBAUD, IMPR.-LIBR.

Rue St-Genès, 8-10.

PARIS

CH. DUMOULIN, LIBRAIRE

Quai des Augustins, 13.

1867.

1192 . d . 106

**SAINT**  
**SIDOINE APOLLINAIRE**  
**ET**  
**SON SIECLE.**

~~~~~

**I.**

---

**CLERMONT-FERRAND**  
**Typ. Ferdinand Thiébaud.**

**SAINT**  
**SIDOINE APOLLINAIRE**

ET

**SON SIÈCLE**

Ouvrage couronné par l'Académie de Clermont;

PAR

**M. L'ABBÉ L.-A. CHAIX**

CURÉ DE SAINT-GERMAIN-LEMBRON

MEMBRE TITULAIRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS  
DE CLERMONT.

~~~~~  
**TOME PREMIER.**

—————  
**CLERMONT-FERRAND**

**FERDINAND THIBAUD, IMPRIMEUR-LIBRAIRE**

Rue St-Genès, 8-10.

**1866,**





## APPROBATION.

---

J'ai lu, par ordre de Monseigneur, l'ouvrage intitulé : *Saint Sidoine Apollinaire et son Siècle*, par M. CHAIX, curé de Saint-Germain-Lembron, chanoine honoraire. Je n'y ai rien remarqué que de parfaitement conforme aux principes d'une saine doctrine. Nous ne doutons point qu'il ne soit lu avec un grand intérêt par tous les vrais amateurs de la belle littérature, et par tous ceux qui désireront avoir de nouvelles lumières sur un siècle si obscur et si peu connu. On ne peut que féliciter l'auteur de son beau travail, par lequel il aura bien mérité des lettres et de l'histoire. Qu'il veuille nous permettre de l'encourager à continuer ses intéressantes et utiles études, et à y consacrer les loisirs que lui laisseront ses graves occupations.

Montferrand, 7 mai 1867.

DÉJARDIN

Vic. gén.

---



**A MONSEIGNEUR LOUIS-CHARLES FÉRON**

**ÉVÊQUE DE CLERMONT.**

**Hommage de profond respect et de filial dévouement.**

**L.-A. CHAIX.**



## AVERTISSEMENT.



L'Académie de Clermont avait proposé pour prix d'histoire, SIDOINE APOLLINAIRE ET SON SIÈCLE. Cette étude historique et littéraire nous parut digne d'occuper les loisirs de notre ministère.

Le sujet était vaste et d'un grand intérêt pour la religion, la politique et les lettres. Sidoine Apollinaire fut, en effet, au cinquième siècle, un des représentants les plus célèbres de la civilisation et de l'épiscopat gallo-romain. De près ou de loin, il fut mêlé aux événements considérables de cette époque. Poète, il chanta les empereurs qui se succédaient avec rapidité sur le trône des Césars; patricien, il vécut dans le commerce des hauts personnages de son siècle; évêque, il fut une des lumières de ces églises gauloises qui s'élevaient partout sur les débris du polythéisme et des autels druidiques.

On ne pouvait raconter sa vie sans redire les luttes de la Barbarie et de l'Empire dont il fut le témoin, ni sans mettre en scène tous ces peuples du Nord dont les clameurs effrayaient sa muse. Il fallait esquisser les grandes figures de son temps, produire les derniers empereurs de

l'Occident, et nommer ces évêques illustres, Loup de Troyes, Aignan d'Orléans, Mamert de Vienne, Remi de Reims, qui assirent sur des fondements durables la religion et la patrie.

Comment omettre l'histoire des lettres, de la civilisation et des mœurs publiques, quand on en trouvait d'ailleurs le tabl au dans les épîtres et les poésies de Sidoine Apollinaire !

Ainsi envisagé, ce sujet demandait de longs et persévérants labeurs. Ce n'était rien moins que le cinquième siècle dont il fallait évoquer les fragiles grandeurs et interroger les ruines. Or, quiconque a touché de près à ces temps de dissolution sociale, saura ce qu'il faut de patience, pour en faire revivre les souvenirs, quand on cherche par-dessus tout, comme nous l'avons fait, la justice et la vérité.

Nous nous sommes transporté à cette époque si curieuse, si féconde en événements. Nous avons demandé aux histoires, aux poésies du temps, aux biographies, aux chroniques byzantines, tout ce qu'on pouvait savoir de précis sur cette étrange confusion des peuples et des mœurs, sur le long duel du Nord et de l'Occident, sur les dernières heures de l'Empire romain et sur les premiers jours de la société française.

Les œuvres de Sidoine Apollinaire ont souvent éclairé notre route au milieu de ces ruines ; à chaque page, elles nous fournissaient des aperçus intéressants sur la religion, les mœurs, la politique et la Barbarie. Nous avons eu d'autres guides dans le parcours de ces chemins obscurs. Tillemont avait déjà eu la patience de mettre en ordre tous les faits qui se rapportaient à Sidoine Apollinaire, et de nous en donner une biographie de la plus

grande exactitude (1). Les Bénédictins de Saint-Maur, dans leur savante *Histoire littéraire de la France*, nous ont révélé une foule de détails ensevelis dans les profondeurs de ce siècle (2). Dans nos temps, deux érudits, également recommandables par leur instruction et leur modestie, MM. Grégoire et Collombet ont publié une traduction soignée des œuvres de Sidoine Apollinaire, et enrichi chacune de ses pages de notes qui ont été pour nous d'une extrême utilité (3). Nous avons de plus étudié les écrits des auteurs contemporains qui ont touché au cinquième siècle. Nommer Ozanam, Fauriel, Ampère, Guizot, Amédée Thierry (4), c'est dire à quelle source d'éloquente érudition nous avons parfois puisé nos inspirations, dans la mesure pourtant que demandaient nos sentiments personnels et nos convictions historiques et religieuses.

Toutefois, nous devons ajouter que c'est surtout après nous être entièrement pénétré des œuvres et des lettres de Sidoine Apollinaire, que nous avons fait SAINT SIDOINE APOLLINAIRE ET SON SIÈCLE.

Nous n'en étions pas moins convaincu de la faiblesse de nos vues et de l'insuffisance de nos études. Aussi aurions-nous longtemps hésité à publier ce travail que nous jugions imparfait.

L'Académie, toujours si empressée à encourager les

(1) Tillemont, *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique*, t. XVI, p. 195 et suiv.

(2) *Histoire littéraire de la France*, t. II.

(3) *Œuvres de C. Sollius Apollinaris Sidonius*, traduites en français, avec le texte en regard et des Notes, par J.-F. Grégoire et F.-Z. Collombet.

(4) Voir les *Œuvres* d'Ozanam, de Fauriel, d'Ampère, de Guizot et d'Amédée Thierry.



efforts et à stimuler le goût des études historiques et littéraires, a couronné notre œuvre.

Il nous a été donné de la revoir; aujourd'hui, après avoir mis nos soins à la rendre plus digne des suffrages qu'elle a obtenus, nous la livrons au public.

Nous la plaçons sous les auspices de l'Académie de Clermont à qui elle doit le jour : c'est en même temps la dédier aux hommes d'élite qu'elle compte dans son sein, et qui, les uns, dans les rangs de la vie publique, les autres, dans les doctes veilles de la vie privée, se dévouent avec un si noble courage à la défense des principes sociaux et à la recherche de la vérité.

Si le public et surtout notre pays daignent faire à cette œuvre un indulgent accueil, nous conserverons un précieux souvenir des veilles qu'elle nous a coûtées. Une fois de plus, nous aurons de la reconnaissance pour ces belles-lettres qui charment les loisirs de la vie, et qui sont une compagnie noble et sûre, dans le commerce de laquelle on goûte d'honorables et paisibles jouissances.



# SAINT SIDOINE APOLLINAIRE

ET  
SON SIÈCLE.

---

## LIVRE I.

Premières années de Sidoine Apollinaire.

---

Famille de Sidoine Apollinaire. — Sa naissance. — Son éducation. — Ecoles gallo-romaines. — Ecole de Lyon. — Sidoine se forme à la grammaire, à l'éloquence, à la philosophie et à la poésie. — Il se lie à de jeunes Gallo-Romains. — Scène au tombeau de Syagrius. — Solennité consulaire dans la cité d'Arles. — Le Droit romain dans les Gaules. — Sidoine Apollinaire s'adonne à la jurisprudence.

---

Sidoine Apollinaire, évêque de la ville d'Auvergne, naquit dans les Gaules, d'une famille illustre. Ses ancêtres qui brillèrent au premier rang des sénateurs, avaient été successivement préfets de Rome et du prétoire, maîtres des offices et commandants des armées (1). La cité de Lyon était leur principal séjour. Ils avaient dans ses environs de riches villas. Ils possédaient aussi de grands biens dans l'Auvergne, où les appelèrent souvent des intérêts divers et de nobles alliances.

L'histoire qui se plaît à reculer l'origine des familles célèbres, rapporte peu de choses sur l'ancienneté de cette maison. Suivant une tradition qui ne repose sur aucun fondement (2), les ancêtres de Sidoine auraient jadis desservi, au pays des Velaves, un temple païen situé au sommet du rocher où s'éleva le

(1) Greg. Tur., *Hist. Fr.*, l. II, c. 21. — Sidon. Apollin., *Epist.*, 1, 3.

(2) *Hist. du Velay*, par Francisque Mandet, t. I, p. 252 et suiv.

château de Polignac. Comme ce temple était, dit-on, consacré à Apollon, ils auraient tiré leur nom de ce dieu. Ce qui a donné quelque vraisemblance à cette conjecture, c'est que la maison de Polignac prétendait descendre de celle des Apollinaires.

Il est certain que l'illustration de la famille de Sidoine remonte, dans l'histoire, à son bisaïeul. Son nom ne nous est pas connu. On sait qu'il était païen, et qu'il obtint les honneurs de la préfecture sous le règne de Valentinien II ou de Théodose (1). Il donna le jour à Apollinaire qui, le premier de sa race, renonça au culte des idoles (2). Celui-ci se recommanda par sa probité et ses lumières (3). Il ne fallait rien moins que tant de qualités pour administrer les Gaules dans les temps difficiles où il fut élevé à la charge de préfet [408].

Rome n'avait dans ces contrées qu'une ombre de pouvoir. Aussi étaient-elles livrées, tantôt à l'ambition de quelques soldats entreprenants et heureux qui se partageaient ses provinces, tantôt à la cupidité des peuples germaniques qui se précipitaient sur l'Occident. Le nom d'Honorius n'était plus comme celui de Théodose son prédécesseur, une barrière pour l'Empire. L'épée de Stilicon son ministre, fut elle-même impuissante à en protéger les frontières.

Une horde de Barbares, Suèves, Alains, Vandales, se versa sur la Gaule sans rencontrer aucune résistance. Seules, quelques tribus de Burgondes, d'Allemands et de Franks, cantonnées sur le littoral du Rhin, lui disputèrent le passage de ce fleuve; elle le força par une victoire décisive et courut inonder l'Aquitaine de ses bataillons à demi sauvages (4).

La Gaule centrale se couvrit de ruines : temples et cités, vierges et citoyens, tout fut abattu et décimé par le fer du Vandale (5) [407].

Rome voyait tout et ne pouvait rien. Honorius se reposait

(1) Sidon. Apollin., *Epist.*, III, 12.

(2) Id., *Epist.*, V, 9.

(3) Id., *ibid.*

(4) Oros. VII, 38, 40. — Zosim., II, p. 828. — Hier., *Epist.*, II, p. 93.

(5) Prosper, *Poème de la Providence*. Prologue.

dans ses villas d'Italie, ou faisait célébrer par Claudien la pompe de ses consulats sans gloire. Tant de faiblesse indigna les troupes romaines de la Grande-Bretagne. Irritées de voir le Burgonde occuper en paix l'Helvétie, l'Allemand la première Germanie, et le Frank les rivages de la Somme, elles résolurent de se faire une place dans la Gaule. La fortune leur ménagea un chef dans la personne d'un soldat hardi qui avait pour lui le nom de Constantin (1). Celui-ci vint à leur tête dans les Gaules avec ses deux fils Constant et Julien. Soit que pour sa sûreté on pût compter davantage sur lui que sur Honorius, soit qu'on entretînt l'espoir de fonder un royaume indépendant, bien des Gaulois favorisèrent ses projets, et en peu de temps, son usurpation s'étendit du Rhin aux Alpes et aux Pyrénées.

Apollinaire qui songeait sans doute à relever les affaires de sa patrie, et qui joignait à cette pensée généreuse quelques rancunes contre la domination romaine, crut l'occasion favorable de travailler à la liberté de son pays. Il salua le nouvel empereur ainsi que plusieurs illustres Gallo-Romains. Parmi eux était Décime Rustique, personnage puissant de l'Auvergne (2).

Décime Rustique vivait dans une étroite liaison avec Apollinaire : l'amour des lettres avait entretenu leur amitié ; elle s'accrut par la communauté de leurs sentiments et des dangers qu'ils coururent ensemble (3).

Constantin vit de quelle utilité seraient à sa cause de tels hommes qui jouissaient par leurs familles et leurs caractères d'une grande considération. Aussi quand il eut raffermi son autorité par la victoire que Géronce, le plus habile de ses généraux, venait de remporter à Valence sur les troupes romaines, il ne pensa pas mieux consolider son pouvoir qu'en nommant Décime Rustique, maître des offices (4), et Apollinaire, préfet des Gaules.

(1) Orose, Sozomène.

(2) Greg. Tur., *Hist. Fr.*, l. II, c. 9.

(3) Sidon. Apollin., *Epist.*, V, 9.

(4) Le maître des offices tenait le second rang parmi les hauts fonctionnaires du palais ; il joignait à l'administration de l'intérieur les attributions d'un intendant général des armées.

Cette préfecture comprenait trois diocèses, la Gaule, la Grande-Bretagne et l'Espagne. Son siège, naguère à Trèves, venait d'être transféré dans la ville d'Arles. Apollinaire occupa cette charge en 408. Habile dans les conseils, versé dans l'art militaire, initié aux détails de la jurisprudence, il avait toutes les qualités qui conviennent à un préfet du prétoire (1). Mais la dignité de son caractère refusa de se plier aux caprices de Constantin que sa fortune rapide avait rendu défiant, despote et superbe (2). Plein d'aversion pour l'inconstance du tyran dont il concevait de plus belles espérances, il quitta la cour d'Arles sans regret, et se retira à Lyon sa patrie (3) [409].

Décime Rustique lui succéda (4), pour avoir lieu plus tard de porter le même jugement sur les usurpateurs qu'il vit de plus près.

La victoire ne se lassait pas de sourire à Constantin. Son fils Constant qu'il avait arraché aux douceurs du cloître pour le mettre à la tête des armées, venait de soumettre l'Espagne, malgré le brillant courage de deux jeunes seigneurs, Didyme et Vèranien, restés fidèles à la cause romaine. Dans sa joie, il le proclama Auguste et lui conféra le diadème. Regardant dès lors sa domination comme assurée, il envoya une ambassade à Honorius, pour lui demander d'être associé à l'empire. Le faible empereur lui fit passer, avec le titre de collègue, les ornements impériaux.

Tout allait changer de face. Gèronce, chargé des affaires d'Espagne, soupçonne que Constant y revient pour lui ravir son commandement ; il soulève cette province, s'attache les Vandales de la Bétique, les Alains de Carthagène, et poursuit Constant par delà les Pyrénées, jusque sous les murs de Vienne. Cette ville se rendit à ses armes ; Constant qui s'y était réfugié eut la tête tranchée.

Enlèvé par ses succès, Gèronce se tourne contre Constantin

(1) Sidon. Apollin., *Epist.*, III, 12.

(2) Id., *ibid.*

(3) Id., *ibid.*

(4) Zos., p. 830.

et va l'assiéger dans la ville d'Arles. Honorius se réveille ; instruit de ces divisions, il envoie dans les Gaules, à la tête d'une armée, Constance, général intrépide et expérimenté. Les ennemis ne peuvent tenir devant les Honorien. Geronce, abandonné des siens, fuit en Espagne où il périt misérablement ; les Arlésiens cèdent la place au général romain, après quatre mois de résistance [411] ; Constantin et Julien son fils sont conduits en Italie et décapités par ordre d'Honorius (1).

À peine le drapeau de l'usurpation fut-il tombé dans le sang de Constantin que Jovin à son tour essaya de le relever. Il revêtit la pourpre dans les Gaules et nomma César, son frère Sébastien. Honorius employa contre eux Ataulfe, auquel il avait cédé une partie de l'Aquitaine et de la Novempopulanie (2).

Ce Goth intelligent qui forma un jour le rêve d'effacer le nom romain et de transformer les débris de cet empire en une monarchie gothique, jouait dans la politique des Gaules un rôle actif et important. D'un côté, il défendait le gouvernement impérial contre les Barbares ; de l'autre, il se posait au sein de l'Aquitaine comme le chef civilisé d'une nationalité puissante. Quand il eût vu par expérience que la barbarie effrénée de ses peuples était incompatible avec les hautes destinées qu'il avait conçues pour leur avenir, il ne chercha plus d'autre gloire que celle de soutenir l'Etat romain (3).

Comme il avait mis son épée au service d'Honorius, il se hâta de la tirer au premier signe que lui fit cet empereur. Jovin ne put tenir contre les Goths armés pour la défense de l'Empire ; il tomba avec Sébastien au pouvoir d'Ataulfe qui les remit à Dardane, préfet du prétoire. Celui-ci, pour témoigner son zèle à Honorius, ou pour assouvir une haine personnelle, les tua de sa propre main (4).

Honorius restait victorieux des tyrans qui s'étaient partagé

(1) Greg. Tur., lib. II, c. 9.

(2) Phot., p. 184, 185.

(3) Oros., VII, 43.

(4) Olympiodori historia apud Photium, p. 183. Idatius.

la Gaule; il punit les provinces qui avaient secondé leur entreprise. L'Auvergne souffrit de ses vengeances. Constance y poursuivit les partisans des usurpateurs. Ils succombèrent dans une lutte inégale. Décime Rustique, Agrèce, premier secrétaire de Jovin, et plusieurs autres personnages de distinction, furent pris dans la ville d'Auvergne par les capitaines d'Honorius et cruellement massacrés (1).

Apollinaire, témoin de ces révolutions, y fut étranger depuis le jour où il quitta la préfecture. Les usurpateurs et leurs hauts fonctionnaires ne lui inspiraient aucune confiance; il ne pouvait compter sur eux pour les libertés qu'il voulait assurer à son pays. Constantin était trop mobile, Jovin trop faible, Géronce trop perfide (2). Dardane qui succéda à Décime Rustique dans la charge de préfet, ne lui parut pas plus digne d'estime; il réunissait tous les vices de ceux qui avaient envahi la Gaule sous le règne d'Honorius (3).

Les malheurs de l'Auvergne émurent Apollinaire; il déplora la mort sanglante de Décime Rustique. Mais plus que jamais, il vécut retiré dans ses foyers où il jouit, au milieu de la culture des champs et des études de la jurisprudence, de la tranquillité que refusaient à tant d'autres les révolutions qui agitaient la Gaule. Une mort chrétienne couronna sa carrière. Il avait égalé ses ancêtres en honneurs, il les surpassa en mérites et les précéda en espérances (4). Il fut enseveli non loin de Lyon (5). Longtemps après, son petit-fils Sidoine, craignant qu'on ne profanât ses cendres, fit élever au lieu de sa sépulture, un marbre poli sur lequel il fit graver cette épitaphe en vers phaléciens.

(1) Greg. Tur., *Hist. Fr.*, lib. II, c. 9.

(2) Sidon. Apollin., *Epist.*, V, 9.

(3) Dardane revint quelques années après à des sentiments meilleurs, comme l'insinuent les lettres que lui adressèrent S. Jérôme et S. Augustin, et dans lesquelles ils louent son zèle et sa foi. *Epist. Crit.*, t. II, p. 608 et 614 des œuvres de S. Jérôme; S. Aug., ep. CLXXXVII.

(4) Sidon. Apollin., *Epist.*, III, 12.

(5) Colonia, *Hist. littér. de Lyon*, p. 285. Le sentiment de Savaron (*Notes sur Sid. Apollin.*, p. 208), qui place le tombeau d'Apollinaire dans les faubourgs de la ville d'Auvergne, est communément rejeté.

« Digne petit-fils de mon aïeul, je lui ai dédié, après que  
» mes oncles paternels et mon père m'ont été ravis, cette tar-  
» dive épitaphe, de peur qu'à l'avenir, ô voyageur, ignorant  
» le respect que mérite celui qui repose en ces lieux, tu ne  
» foulasses son tombeau élevé sur cette éminence. Ci-gît le  
» préfet Apollinaire. Après avoir gouverné le prétoire des  
» Gaules, il se retira dans le sein de sa patrie désolée. Il était  
» très-éclairé et très-utile par ses conseils. La campagne, la  
» guerre et le barreau se partagèrent ses soins, et par un  
» exemple dangereux pour les autres, il fut libre sous les ty-  
» rans qui dominaient alors. Mais son plus grand honneur fut  
» d'avoir été le premier de sa famille qui, marquant son front  
» de la croix, et purifiant ses membres de l'eau sainte, ait  
» renoncé à un culte sacrilège. La plus grande gloire, la vertu  
» la plus élevée, c'est de précéder en espérances ceux qu'on  
» égale en honneurs, et d'être placés là-haut par ses mérites  
» au-dessus de ses pères, quand on est ici-bas leurs égaux en  
» titres (1). »

Apollinaire laissa plusieurs enfants : le père de Sidoine, l'un d'eux, s'appelait aussi Apollinaire, au témoignage de Sava-ron (2). On ne trouve, ni dans les lettres de Sidoine Apollinaire, ni ailleurs, qu'il ait porté ce nom. Nous savons seulement, qu'étant parvenu à l'adolescence, il fut sous Honorius, tribun et notaire, charge qui répond à celle de secrétaire d'Etat (3). Il exerça cet emploi avec le fils de Décime Rustique qui fut son compagnon d'armes, et avec lequel il vécut dans une liaison si étroite, que le moindre titre de leur union était d'être les fils de deux pères qui s'aimaient. Sous l'empire de Valentinien III, il fut préfet des Gaules (448-449), et eut parmi les vicaires de sa préfecture ce même fils de Décime, auquel il fit oublier par une amitié pleine d'égards que son rang l'élevait au-dessus de lui (4).

(1) Sidon. Apollin., *Epist.*, III, 12.

(2) Sav., *Sidonii vita*.

(3) Sidon. Apollin., *Epist.*, V. 9.

(4) Id., *ibid.*



La mère de Sidoine, dont on ignore le nom, était d'une noble extraction. Elle sortait, selon des conjectures fondées, de la famille d'Avitus, qui devint dans la suite empereur. Elle avait pour proche parente, la mère d'un Avitus, ami de Sidoine, dont le crédit fut tel qu'il pouvait servir de médiateur entre les Romains et les Visigoths.

Or, la famille des Avitus, la plus puissante de l'Auvergne, était illustre parmi les riches familles de la Gaule. Unie à la famille des Ferréol, des Ommace, des Georges et des Agrèce, elle exerçait parmi les Arvernes une suprématie morale qui lui permettait de compter avec leurs maîtres. L'empereur Avitus n'en fut pas l'unique ornement : elle donna à l'Eglise de Vienne une génération de pontifes, Isicius et saint Avite, si connu par sa vertu et son savoir.

Sidoine avait un oncle qui fut le père d'Eulalie dont il a célébré la vertu dans ses vers. La sagesse d'Eulalie méritait d'être chantée ; elle inspirait du respect aux vieillards les plus austères, et à l'empereur Avitus lui-même. Elle épousa Probe, homme d'une science peu commune, et d'une famille où l'érudition et la noblesse étaient relevées par les premières dignités de l'Empire (1).

On sait que Sidoine eut des sœurs : un de leurs soins les plus doux fut de veiller à l'éducation de la jeune Roscie, sa fille ; il eut aussi un frère qui reçut la direction de Fauste, ou dans le monastère de Lérins, si célèbre par les lumières et la sainteté de ses moines, ou plus vraisemblablement à Riez,

t Fauste était devenu l'évêque. Grâce à ce maître habile dans l'éloquence et la science spirituelle, celui-ci put préserver sa jeunesse des séductions qui l'entouraient, et fortifier assez sa vertu pour la mettre au-dessus de toute atteinte (2). C'est de lui, ou selon quelques auteurs, d'un autre frère de Sidoine que naquit Second, son neveu, dont le père n'était plus,

(1) Magnus, père de Probe, fut consul, en 460, sous Majorien : Magnus Félix, son père, fut préfet du prétoire et patrice.

(2) Sidon. Apollin., *Carm.*, XVI, v. 70, 76.

quand le petit-fils d'Apollinaire lui écrivit pour le charger de graver sur la tombe de son aïeul l'építaphe qu'il avait composée (1).

Il en est qui pensent que Volusien auquel Sidoine a, dans quelques lettres, donné le nom de frère, et qui succéda à saint Perpétue sur le siège de Tours, était réellement son frère. Le père Sirmond qui est de ce sentiment, n'est pas suivi par Savaron et Tillemont qui ont laissé sur les œuvres et la vie de Sidoine des notes et des mémoires précieux (2).

Sidoine comprenait encore dans sa parenté Thaumaste qui demeurait aux environs de Vienne (3), Apollinaire, son frère, dont il parle dans ses vers et ses építres (4), et cette pieuse colonie des Isicius, Audentia, Avite, Fuscine, Apollinaire qui édifiait les églises de la Viennoise par des vertus que relevait le savoir et qu'embaumait le parfum de l'innocence et de la poésie; illustre et sainte famille où l'épiscopat était comme héréditaire, et qui brilla, au milieu des fragiles grandeurs du v<sup>e</sup> siècle, du triple éclat des honneurs, du talent et de la piété.

Les relations de cette maison si étendue et si célèbre n'étaient pas moins honorables. Tout ce qu'il y avait de grands seigneurs, de patriciens distingués et de personnages consulaires dans la Lyonnaise, l'Aquitaine, la Viennoise et la Narbonnaise; à Lyon, les Syagrius; dans la cité des Arvernes, les Rustique, les Eutrope et les Ommace; à Narbonne, les Consence, les Ferréol et les Félix, se vantaient de connaître et de voir les Apollinaire.

Sidoine qui devait être une nouvelle gloire de cette famille, naquit aux nones de novembre (5) [5 novembre], vers l'an 430, sous le règne de Théodose-le-Jeune et de Valentinien III, et

(1) Sidon. Apollin., *Epist.*, III, 12.

(2) Sidoine n'avait point de frère vivant lorsqu'il écrivait à Second, son neveu : Volusien vivait longtemps après. C'est donc à titre d'ami ou de chortévêque qu'il lui donne le nom de frère.

(3) Sidon. Apollin., *Epist.*, V, 6.

(4) Id., *Carm.*, XXIV, v. 52. — *Epist.*, II, 9.

(5) Id., *Carm.*, XX.

sous le pontificat de Célestin I<sup>er</sup>. On sait que cette année fut l'époque de sa naissance par la lettre où il dit qu'il sortait à peine de l'enfance pour entrer dans la jeunesse, au commencement de l'année 449 inaugurée par l'ouverture du consulat d'Astère (1).

Il reçut les noms de Caius Sollius Apollinaris Sidonius. Le nom d'Apollinaire lui venait de son aïeul : Sidoine fut proprement le sien. Quelquefois on l'appelait seulement Sollius. C'est sous ce nom que l'ont désigné dans leurs lettres S. Rurice de Limoges et S. Avite de Vienne (2). Certains manuscrits lui donnent le nom de Modeste ; mais il ne fut vraisemblablement ajouté à celui d'Apollinaire que pour rendre hommage à l'humilité qui parut dans sa personne, surtout depuis son élévation à l'épiscopat.

Dans l'histoire de l'Eglise et dans celle des lettres françaises, il est connu sous le nom de Sidoine Apollinaire.

Les auteurs ne s'accordent pas sur le lieu de sa naissance. Le P. Sirmond (3) affirme qu'il était originaire de la ville d'Auvergne. On tient plus communément que Lyon fut sa patrie. Il est dans ses lettres plusieurs passages qui favorisent cette opinion. Dans l'une d'elles (4), il se plaint de ce qu'on lui reproche les brouillards de sa chère cité des Lyonnais ; dans une autre (5), il appelle S. Patient, évêque de Lyon, le chef de sa ville par le sacerdoce ; ailleurs, il aime à se comprendre parmi les citoyens de cette ville qui étaient dans l'usage de célébrer tous les ans la fête de S. Just (6). Dans des vers qu'il adressait à Ommace, originaire d'Auvergne (7), il dit délicatement que le Christ lui a fait regarder ce pays comme sa patrie, à cause de l'amitié qu'il lui porte, insinuant par ce tour de langage

(1) Sidon. Apollin., *Epist.*, VIII, 6.

(2) Avit., *Epist.*, 43.

(3) *Vit. Sid.*, a Sirm. adornata.

(4) Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 8.

(5) Id., *Epist.*, IV, 23.

(6) Id., *Epist.*, V, 17.

(7) Id., *Carm.*, V.

que l'Auvergne était pour lui une terre adoptive, mais non la terre natale.

Il aimait en effet cette province ; il en parle comme si elle eût été le berceau de ses pères. On voit à la mention fréquente qu'il en fait, avant même d'en être l'évêque, que la famille des Apollinaire y entretenait des relations suivies. Soit qu'elle visitât les domaines d'Ebreuil situés sur les rives de la Sioule (1), soit qu'elle se rendît aux coteaux de Vialosc, ou qu'elle occupât ces terres de Cuticiac qui devinrent le foyer de la puissance féodale des Montboissier, elle embrassa les intérêts de l'Auvergne comme ceux d'un pays qui ne lui était pas moins cher que la Lyonnaise.

C'est à Lyon que Sidoine passa son enfance : il s'y forma pendant sa jeunesse, à l'étude des lettres pour lesquelles il conserva un goût si prononcé.

A l'époque où nous sommes, Lyon était célèbre parmi toutes les villes de la Gaule. Jadis principale cité de la Celtique, elle avait maintenu sa suprématie qu'elle devait non moins à son ancienneté qu'à l'importance de sa position, au nombre de ses habitants et à la renommée de ses écoles. Les empereurs de Rome ne dédaignèrent pas son séjour ; elle vit venir à leur suite les familles sénatoriales de l'Italie et les personnages les plus influents des Gaules. Sous le protectorat des Césars, elle était devenue une ville romaine où se transplantèrent, à côté des mœurs celtiques, les mœurs et le savoir des plus belles villes de l'Italie. Elle subit de bonne heure l'influence de cette culture littéraire que les Romains, depuis Auguste, recherchaient avec avidité. Aussi avait-elle des écoles où on se formait par l'étude des chefs-d'œuvre de Rome et d'Athènes à l'éloquence et à la poésie.

Eglise florissante dès les premiers jours où elle embrassa l'Evangile, elle comprenait parmi ses gloires, celle d'avoir reçu la foi chrétienne, depuis près de trois siècles, des mains de S. Pothin, disciple du vénérable Polycarpe. Sous la persécu-

(1) *Hist. de S. Léger*, par J. Pitra, p. 407.

tion de Marc-Aurèle, elle offrit à Dieu le sang de ses quarante-huit martyrs dont la mémoire lui est restée si douce, et depuis S. Pothin et S. Irénée, l'illustre adversaire des Gnostiques, jusqu'à S. Eucher qui fut élevé sur le siège de Lyon en 434, elle avait eu pour évêques des pontifes non moins recommandables par leur savoir que par leur piété.

Au cinquième siècle, Lyon n'était pas déchu de son ancienne importance : un grand nombre d'étrangers attirés par son commerce et sa renommée affluait dans ses murs. Les Romains eux-mêmes quittaient parfois le climat de l'Italie pour jouir de ses frais bosquets ; et des coteaux où on retrouve encore les mosaïques de leurs maisons de plaisance, ils aimaient à contempler l'azur dont brillent au loin les campagnes lyonnaises, par delà les brouillards dont la cité est si souvent couverte.

Son école dispensait le savoir à une jeunesse nombreuse venue de divers points de la Gaule ; elle citait ses philosophes et ses rhéteurs, à côté de ceux dont se vantaient, aux beaux jours de la civilisation gallo-romaine, les écoles de Bordeaux, de Toulouse, de Marseille, de la ville d'Auvergne, de Vienne, d'Arles et de Narbonne.

Accoutumés à juger le cinquième siècle par les ruines que sèment sur l'Occident Attila et Genséric, ou par les clameurs discordantes des Barbares, nous pensons que les lettres avaient fui partout, sans trouver nulle part un abri. Pourtant, elles avaient dans la Gaule romaine de nombreux asiles où elles se propageaient par la voix de ces grammairiens, rhéteurs et philosophes qui leur durent souvent leur fortune et leur grandeur.

Plusieurs de ces écoles étaient anciennes et comptaient parmi leurs maîtres des hommes érudits dont la célébrité fut durable. Elles furent pendant plusieurs siècles le foyer intellectuel des Gaules. Comme elles avaient dans le gouvernement impérial un puissant protecteur, elles purent se maintenir et procurer à la société civile des moyens faciles d'instruction. La jeunesse des classes supérieures devait les fréquenter pour s'y former à la grammaire, à la philosophie, à l'astrologie et à toutes les sciences du temps.

Quand le jeune Sidoine Apollinaire entra à l'Athénée de Lyon, on voyait surtout fleurir les écoles de Bordeaux, de Marseille, de Vienne, d'Arles, de Narbonne et de la ville d'Auvergne. C'étaient autant de centres d'activité littéraire, d'où partaient, pour étendre le règne des lettres, les rayons de la civilisation romaine.

Ausone avait jeté sur l'école de Bordeaux un vif éclat : Paulin y cultiva les leçons du poète consul. La faveur dont ils jouissaient dans la poésie et les lettres, rejaillit sur l'école où se montra leur talent, et y attira toute la jeune noblesse des deux Aquitaines.

L'école de Marseille datait du premier siècle. Le génie grec transplanté par les colons de la Phocide sur ces plages méditerranéennes, réchauffa de bonne heure l'esprit de ses disciples et de ses maîtres. Elle donna aux belles-lettres des noms destinés à vivre et paya son tribut aux gloires littéraires du cinquième siècle, en produisant Marius Victor et Corvinus (1) qui parurent avec distinction dans sa chaire de rhétorique.

La renommée de l'école d'Arles s'accrut du jour où cette ville succédait à Trèves en importance civile. La philosophie et le droit romain y reçurent les mêmes honneurs que la rhétorique et la grammaire. Son enseignement impérial, placé sous le patronage des préfets du prétoire, n'était pas seul à répandre les lumières parmi la jeunesse de l'aristocratie gallo-romaine ; Pomère y professait aussi les lettres chrétiennes, et y formait le jeune Césaire à la doctrine et aux vertus qui en firent un grand évêque. Livius, Eusèbe et Domnule y cultivaient la poésie, et charmaient par leurs petits vers la société prétorienne.

L'école de Vienne était déjà célèbre par son professorat. La profonde érudition de Sapaude y soutenait le renom de son enseignement officiel ; la philosophie de Platon trouvait un habile interprète dans le prêtre Claudien, un des sages les plus doctes de la Gaule méridionale.

(1) Marius Victor était à la fois rhéteur et poète ; Corvinus s'adonnait à l'éloquence.

La Gaule narbonnaise avait dans ses écoles ou dans les rangs de la société, son contingent de poètes, d'historiens, de jurisconsultes et d'orateurs qu'elle recrutait surtout dans la famille des Consence, famille d'érudits où le savoir, comme un patrimoine, passait de père en fils.

Un lustre nouveau brillait sur l'école de la ville d'Auvergne : la noblesse de cette vieille terre des Arvernes s'y dépouillait de la rudesse des formes celtiques pour prendre le ton plus doux de l'éloquence et des muses romaines (1). C'est là sans doute qu'Avitus étudia Virgile et la jurisprudence du Latium ; c'est là qu'Ecdice et Aper, le petit-fils du comte Fronton, se livrèrent à ces études florissantes de la rhétorique dont Securus Melior et Domicc perpétueront l'éclat au milieu du cinquième siècle.

Poitiers, Trèves, Autun, Besançon, la palladienne Toulouse, rivalisaient par leur culture littéraire avec les cités les plus romaines : on retrouvait jusque dans les villes inférieures et les municipales, des écoles où se conservait le goût de la philosophie, de l'histoire, des lettres et de la grammaire.

Le zèle impérial, tout en travaillant au développement des écoles civiles, n'aurait pu les préserver de la décadence ; quelques esprits du temps la déploraient déjà dans leurs écrits et leurs vers, et à coup sûr, la science n'aurait pas tardé à languir et à se perdre, si à côté de ces institutions publiques, la religion n'eût ouvert dans ses abbayes naissantes, ces écoles où les études profanes et sacrées fleurirent, et où la science se réfugia plus tard avec la liberté pour se nourrir de l'antiquité qu'elles sauvèrent. C'était l'époque où se fondèrent les abbayes de S. Victor, de Lérins, de Ligugé, de Grigny, de Marmoutiers, de Saint-Claude, de Condat et tant d'autres, où à l'ombre du sanctuaire, les lettres profanes s'inspirèrent d'un esprit nouveau qui les rajeunit pour de longs siècles.

L'école de Lyon où étudia Sidoine Apollinaire avait des maîtres dont il a lui-même immortalisé le savoir. Hoëne qu'il

(1) Sidon. Apollin., *Epist.*, III, 3.

qualifie homme vénérable, y enseignait la poésie (1). Victor qui fut élevé à la questure sous Anthémios, vers 470, y professait la poétique (2), et Eusèbe dont Sidoine parle avec éloge en plusieurs endroits, y développait les doctrines de Platon et d'Aristote (3).

Ce fut sous ces maîtres habiles que le jeune Sidoine étudia les lettres et les sciences ; il parcourut les diverses branches de l'enseignement gallo-romain, depuis la grammaire et l'éloquence qui en étaient les premiers degrés, jusqu'à la géométrie, la dialectique, l'astronomie et la musique, qui étaient le complément d'une forte éducation littéraire.

La grammaire ne consistait pas seulement dans l'étude des divers éléments d'une langue : plus relevée dans ses fonctions, plus étendue dans son objet, elle analysait et commentait les ouvrages célèbres pour en démontrer le sens littéral et en découvrir les beautés. La philologie et la critique en formaient les parties essentielles. La philologie était surtout enseignée dans la grammaire de Donat et dans les institutions grammaticales de Priscien, deux grammairiens illustres qui résumèrent leur art avec clarté dans des œuvres connues de toutes les écoles contemporaines. La critique s'exerçait à son tour sur les chefs-d'œuvre de la Grèce et de l'Italie. Homère, Platon, Aristote, recevaient avec Virgile, Cicéron, Plaute, Nævius, Caton, Gracchus, Chrysippe et Fronton, les honneurs de ces longs commentaires dont les modèles se voient dans Servius et Macrobe (4).

Sidoine Apollinaire se livra avec ardeur à ces études : il suffit de parcourir ses œuvres pour reconnaître que ces premiers travaux ne contribuèrent pas peu à enrichir son esprit d'un vaste trésor d'érudition et de connaissances. Il cite dans ses épitres et ses

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, IX, v. 310.

(2) Id., *Carm.*, I, v. 25.

(3) Id., *Epist.*, IV, 1.

(4) Fauriel, *Histoire de la Gaule méridionale*, t. I, p. 416. — Ozanam, *la Civilisation au V<sup>e</sup> siècle*, t. III, p. 249 et suiv. — *Hist. littéraire de la France*, t. II, p. 39.



vers beaucoup d'écrivains, de philosophes, de poètes; et les détails dans lesquels il entre, quand il apprécie leur caractère et leurs œuvres, montrent assez qu'il les étudia avec un soin particulier.

L'éloquence qui venait après la grammaire était une étude plus relevée. Elle embrassait des exercices variés et apprenait surtout l'art de donner au discours, par l'éclat de la forme, une importance de style qui prévalait souvent sur le fond des choses. C'étaient tantôt des sujets de pure invention ou fournis par l'histoire, tantôt des plaidoyers sur des causes réelles ou imaginées, tantôt des panégyriques où l'hyperbole le disputait à la vérité. Ces déclamations rendues célèbres par les Eumène et les Nazaire, les Mamertin et les Pacatus, charmaient la jeunesse gauloise et perpétuaient dans son sein les finesses et les traditions de l'art oratoire. Elles plurent à l'esprit de Sidoine; il en conserva de fortes réminiscences dans ses Panégyriques où il remplaça souvent les belles formes du langage par les artifices de l'école et les accents de cette éloquence emphatique, brillante, qui avait les faveurs du cinquième siècle.

La langue latine, qui était celle de l'Empire, de la politique, des affaires et des hautes classes de la société gauloise, devint assez familière à Sidoine pour qu'elle répondît à tous les besoins de sa pensée : il connut la langue grecque par l'étude des poètes et des philosophes d'Athènes, et il en saisit les procédés avec un tel succès qu'il fut capable d'en faire passer les beautés dans sa langue naturelle (1).

Sidoine Apollinaire ne montra pas seulement d'heureuses dispositions pour le discours, il en avait de singulières pour la poésie. Grâce à son talent et aux leçons du poète Hoëne, il acquit une merveilleuse facilité pour ce genre de composition. Initié dès son enfance aux différentes mesures de la versification, il s'exerça sur tous les mètres, employant tour à tour le vers héroïque et le vers élégiaque, essayant le vers à double césure qui marche sur six pieds, et le phalécien qui se compose de

(1) *Histoire littéraire de la France*, t. II, p. 551.

onze syllabes, chantant en vers saphiques et empruntant la marche précipitée de l'iambe pour l'expression des transports qu'il ressentait à ses heures de poète (1).

S. Avite évêque de Vienne, rendait plus tard hommage à cette souplesse de son talent en disant que la poésie lui appartenait en propre (2). Aussi dans ces jeux d'esprit où l'école aime à relever par un trait satirique ou flatteur les défauts et les qualités de ceux avec qui on vit, donna-t-on au jeune Sidoine le surnom de Phébus, dieu des vers, comme pour rappeler la fécondité de sa verve et l'abondance de son génie poétique.

Toutefois en examinant le ton de ses poésies, on est porté à croire que Virgile ne fut pas l'auteur chéri à la source duquel il puisa le goût et l'harmonie des vers. On ne peut aussi admettre qu'il se soit inspiré des formes poétiques que la muse chrétienne venait de créer dans les vers ingénieux et profonds de Prosper d'Aquitaine, dans les compositions de Paulin de Nole ou dans les rythmes cadencés de Sedulus et de Juvencus. Encore moins connu-il ces poésies religieuses de l'Orient où les Ephrem et les Grégoire de Nazianze avaient exhalé dans des vers immortels un enthousiasme ardent et une sublime mélancolie. L'enseignement des écoles était trop païen pour qu'on sacrifiait les souvenirs de Rome et d'Athènes à cette littérature inspirée par le christianisme, et qui déjà avait produit de nombreux chefs-d'œuvre.

Mais il était un poète dont le nom faisait grand bruit des bords du Tibre où il chanta, jusqu'aux rivages d'Alexandrie qui l'avait vu naître et jusqu'aux contrées de la Gaule où il avait des disciples et des admirateurs. C'était Claudien, le chantre de Stilicon. Rome émue par ses vers, comme elle l'avait été par les plus beaux chants de Lucain, lui avait dans son enthousiasme, décerné des applaudissements et des couronnes. Le paganisme glorifié par son génie, serouait ses ruines et con-

(1) Sidon. Apollin. *Epist.*, IX, 16.

(2) Avit., *Ep.* 43.

voquait le cortège de ses dieux pour saluer celui dont l'heureux talent répandait sur son culte un éclat auquel on n'osait plus croire.

Sidoine Apollinaire ne put échapper à l'entraînement des esprits et des écoles. Il lut, il aima Claudien, et s'en fit l'imitateur. Chrétien dans ses mœurs, païen dans ses inspirations, il fera, comme Claudien, des poèmes où seront évoquées toutes les divinités de l'Olympe, et des poésies fugitives où Thétis et Pélée, Vénus et Cupidon paraîtront avec les souvenirs les plus rians de la mythologie. On retrouvera jusque dans le ton de ses poésies les marques de cette influence que Claudien exerça sur son imagination. Il n'aura ni la noble simplicité de Virgile, ni le charme familial d'Ovide. Ses vers, comme ceux de Claudien, s'élaboreront sous l'empire de ces prétentions littéraires qui déploient le vif éclat des images, la pompe des périodes sonores, et la splendeur exagérée des formes, pour éblouir et frapper les esprits.

Les écoles gauloises étaient littéraires et philosophiques. Après les exercices de la grammaire et de l'éloquence, venaient les subtilités métaphysiques, les discussions du Portique et de l'Académie. L'esprit de Sidoine aussi profond que facile s'adonna à toutes les questions de philosophie que la sophistique des Hellènes avait soulevées et que la théologie chrétienne devait reprendre pour leur donner une solution plus complète et plus lumineuse. Il étudia, sous Eusèbe (1), la philosophie de Platon, et diverses parties de la philosophie d'Aristote, comme sa Morale, ses Catégories et sa Dialectique. Il aimait plus tard à se rappeler avec quel soin ce maître habile avait formé son enfance mobile et inexpérimentée.

La sagesse de ses préceptes l'avait frappé. Il admirait l'atticisme de ses discours, il leur reconnaissait une vertu si grande qu'il les croyait propres à amollir les cœurs des sauvages les plus barbares (2). Il couronna ces travaux de sa jeunesse par l'étude des

(1) Sidon. Apollin., *Epist.*, IV, 1.

(2) Id., *ibid.*

nombres, de la musique et de l'astronomie qu'il regardait comme des parties importantes de la philosophie (1). Il avait pour ces connaissances une grande estime, ainsi qu'on le voit par l'éloge qu'il fait d'Anthédios, personnage très-versé dans ces matières (2). Il étudiait la musique avec goût : le chant n'était pas alors l'unique objet de cette science ; elle joignait à l'art de la mélodie celui de la parole, et ajoutait à l'harmonie des sons, l'harmonie de la période et des vers (3).

L'étude de la philosophie laissa des traces sensibles dans l'esprit de Sidoine Apollinaire. Il connut les philosophes de l'antiquité grecque, les sept sages, Pythagore, Thalès de Milet, Anaxagore, Arcésilas, Socrate et Platon (4). Platon captiva son intelligence : dans l'admiration qu'il professe pour son génie, il l'appelle le souverain Platon, et va jusqu'à lui décerner le titre de prince des philosophes (5).

La philosophie platonicienne avait plus de pureté et d'élévation ; elle comptait au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle un grand nombre de disciples. Quoique Pythagore eût ses adeptes, Epicure et Zénon leurs partisans, Platon régnait en maître dans les écoles. Bien des Gaulois lettrés, Polème (6) qui fut préfet du prétoire, Eutrope, aussi préfet des Gaules, Claudien Mamert, le philosophe le plus considéré de la Gaule méridionale, et beaucoup d'autres le prirent pour maître, tout en modifiant ses systèmes par les idées chrétiennes qui tendaient à faire, avec les débris de l'antiquité, un vaste plan de philosophie qui résumât sur Dieu, l'homme et l'univers, tout ce que l'esprit humain avait conçu de vrai et de positif.

Les procédés de la dialectique accoutumèrent Sidoine à des abstractions de langage que ne comportaient guère les formes délicates de la poésie. L'astronomie et la science des nombres

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, XIV.

(2) Id., *ibid.*, XXI.

(3) Ozanam, *la Civilisation au V<sup>e</sup> siècle*, t. 1, p. 275, 274.

(4) Sidon. Apollin., *Carm.*, XV.

(5) Id., *ibid.*, V, 99, 102.

(6) Id., *ibid.*

s'apprenaient elles-mêmes par des termes qui sonnaient peu harmonieusement dans le discours. Aussi quand il voulut prêter à ces sciences l'éclat de son talent poétique, fut-il contraint de créer des mots nouveaux pour exprimer les formes nouvelles de sa pensée. Craignant néanmoins de passer dans les lettres pour un dangereux novateur, il justifia sa hardiesse en s'appuyant sur l'autorité de Marcus Varron, de Cicéron et de Sérenus Ammonicus (1).

Ce qui frappa de bonne heure dans le talent de Sidoine Apollinaire, ce fut la prodigieuse facilité de son esprit. Il est vrai qu'il a ingénument confessé avoir plus d'aisance pour écrire que de capacité pour le bien faire (2). Cet aveu échappa à sa modestie, sans que ni ses contemporains, ni la postérité l'aient approuvé. Ses écrits révèlent un génie abondant et un savoir remarquable pour les âges où il vivait.

Telle était la fécondité de son esprit, qu'il pouvait sur-le-champ faire des discours polis ou improviser des vers sur tous les sujets qui se présentaient. Ce fut par un distique composé sur l'heure qu'il confondit, en présence de Majorien, Péone qui l'accusait d'avoir écrit une satire contre cet empereur (3). Un jour, il avait à traverser un petit ruisseau grossi par des pluies d'orage ; les courts instants qu'il mit à la recherche d'un gué commode, suffirent à sa muse pour qu'elle ingénîât un distique rétrograde où les vers peuvent se lire par un bout ou par l'autre (4). Dans une veille de quelques heures, il composa le discours qu'il fit sur l'élection de Simplicie, évêque de Bourges (5).

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, XIV.

(2) Id., *Epist.*, III, 7.

(3) Id., *ibid.*, I, 2.

(4) Id., *ibid.*, IX, 14 :

« Præcipiti modo quod decurrit tramite flumen,  
» Tempore consumptum jam cito deficiet.

On peut retourner et lire :

« Deficiet cito jam consumptum tempore flumen,  
» Tramite decurrit quod modo præcipiti.

(5) Id., *ibid.*, VII.

L'amour des lettres qui vint à Sidoine dès les premières années de son éducation, le suivit toute sa vie. Elles remplirent plus tard les loisirs que lui laissaient ses occupations, et lui disputèrent jusqu'à ses heures de repos. Aussi quoiqu'il avoue avec candeur qu'il aime les paresseux, il a soin d'ajouter que la paresse ne l'empêche jamais de lire et d'étudier (1).

Ce goût des lettres le portait à veiller à ce qu'elles s'entre-tinssent au milieu des Gaules par une noble émulation ; il lui fit rechercher avec empressement la compagnie des personnes recommandées par leur science. Car, si la société des hommes illettrés était pour lui une solitude affreuse, celle des hommes éloquents lui semblait un commerce qu'on ne saurait trop estimer.

Sidoine Apollinaire aimait surtout la société de Claudien, prêtre savant autour duquel se pressait, avide de l'entendre, une jeunesse studieuse et choisie. Claudien était frère de S. Mamert, évêque de Vienne. Adonné dès sa jeunesse, dans les solitudes de Grigny, à l'étude des lettres sacrées et profanes, il devint si habile dans la science chrétienne et la philosophie des Grecs qu'il passait pour le plus bel esprit de son siècle et le plus grand génie de son temps (2). Aucune science ne lui fut étrangère. Poète et dialecticien, orateur et géomètre, musicien et astronome, interprète des Ecritures et théologien, il n'était pas de questions qu'il ne pût résoudre, d'erreurs qu'il ne pût combattre. Sa modestie et l'aménité de son caractère donnaient un nouveau prix à cette érudition profonde et variée, à la source de laquelle on allait puiser avec une avidité d'autant plus grande qu'il mettait à la communiquer une grâce admirable.

Devenu prêtre de l'Eglise de Vienne, sous Mamert son frère, il partagea les labeurs de son épiscopat. Ses nombreuses sollicitudes ne purent le ravir à l'amitié et à l'empressement de ceux qui venaient le consulter sur les points les plus obscurs. On allait à lui comme à un oracle ; on revenait charmé de ses discours et de la noble affabilité de ses rapports.

(1) Sidon. Apollin., *Epist.*, VII, 14.

(2) Id., *ibid.*, IV, 21.

Sidoine Apollinaire avait souvent recours à lui ; il le consultait, l'écoutait comme un maître sûr et habile, et gravait dans son esprit ses paroles et ses conseils. C'est lui-même qui a rendu compte de ces précieux entretiens dans une lettre qu'il écrivit à Pétrée, neveu de Claudien (1) : « Dieu de bonté ! dit-il » en parlant de cet illustre prêtre, quel bonheur, toutes les » fois que nous nous rendions auprès de lui, seulement pour » le consulter ! Comme aussitôt il se donnait tout entier à tous, » sans hésitation, sans dédain, trouvant son plus grand plaisir » à répandre les trésors de sa science sur certaines questions, » afin d'en résoudre les difficultés qui paraissaient insolubles ! » Alors, si nous nous étions assis en grand nombre autour de » lui, il imposait à tous le devoir d'écouter, n'accordant le » droit de parler qu'à un seul, celui peut-être que nous aurions » choisi : puis, il nous exposait les richesses de sa doctrine, à » chacun, successivement, sans confusion et sans aucun artifice de geste et de figures. Ensuite, nous opposions sur-le-champ nos objections en syllogismes ; mais il réfutait toutes les propositions hasardées de chacun de nous. Ainsi rien n'était admis qui n'eût été examiné et démontré. Ce qui nous inspirait surtout pour lui le plus grand respect, c'est qu'il supportait sans humeur la paresse et la lenteur d'esprit de quelques-uns. Cette faute était à ses yeux digne de pardon, et nous admirions sa patience sans pouvoir l'imiter. »

Ainsi les questions de philosophie si agitées dans les écoles retrouvaient dans le commerce de la vie publique, au milieu d'entretiens nobles et familiers, cet ascendant que les révolutions du cinquième siècle ne réussissaient pas à détruire. Une jeunesse cultivée se suspendait encore aux lèvres d'un maître expérimenté, comme on vit, un demi-siècle avant, les doctes disciples d'Augustin, se ranger autour de lui, sous les ombres de Cassiciacum, pour écouter les lumineux enseignements qu'il donnait sur la vérité et la nature du bien.

C'est sans doute alors que Sidoine commença à connaître le

(1) Sidon. Apollin., *Epist.*, IV, 11.

frère de Claudien, S. Mamert, ce pontife si recommandable sur le siège de Vienne par sa sainteté et sa vigilance, Sapaude dont l'enseignement faisait la gloire des lettres viennoises, et Salvien, digne ami de Claudien, et dont l'éloquent génie retraçait avec un style de prophète, les triomphes de la Providence au milieu des funérailles du monde romain.

Pendant que Sidoine se livrait à ces travaux d'esprit qui devaient achever en lui une brillante éducation littéraire, il contracta avec plusieurs jeunes Gallo-Romains une amitié solide et vertueuse. Parmi eux il faut comprendre Avite, Probe, Faustin et Aquilin, jeunes seigneurs issus des premières familles patriciennes de la Gaule romaine.

Avite était cousin de Sidoine par les femmes (1) : il avait le même âge que lui. Formés par les mêmes maîtres et livrés aux mêmes études, ils virent s'accroître avec les années une liaison formée dès l'enfance, sans que les révolutions et les vicissitudes de la vie publique en altérassent la pureté et la douceur.

Cette conformité d'études et de goûts unit également Sidoine à Probe, bien que celui-ci fût plus avancé en âge. Probe qui plus tard épousa Eulalie, était l'aîné des enfants de Magnus, cet illustre seigneur de Narbonne qui par sa sagesse fut l'arbitre de sa province, et par son savoir un juge éclairé des questions les plus ardues de la philosophie (2). Le fils hérita des dispositions du père pour les belles-lettres. Son esprit eut avec celui de Sidoine une si grande ressemblance qu'ils portaient le même jugement sur les matières soumises à leurs éloges ou à leurs critiques. Probe excellait à développer le sens et les beautés des auteurs ; il expliquait les œuvres des poètes et des orateurs, des historiens et des jurisconsultes avec une habileté qu'admirait Sidoine. Celui-ci aimait à l'entendre, quand à l'école d'Eusèbe, il révélait aux applaudissements de ses maîtres, les secrets de la nature et de l'éloquence. « En vérité, lui écri- »

(1) Sidon. Apollin., *Epist.*, III, 1.

(2) Id., *Idem.*, XXIV, v. 90.



» venirs d'un autre âge (1), tu étais déjà si façonné, dans l'é-  
» cole d'Eusèbe, aux formes de la philosophie, qu'on se plai-  
» sait à te voir, tantôt expliquer les secrets de la nature et des  
» discours, tantôt, comme Platon, dont le savoir était supérieur  
» à celui de son maître Socrate, déployer, sous Eusèbe, au  
» milieu des catégories d'Aristote, une dialectique habile et  
» pleine d'atticisme. »

Probe unissait la sagesse au savoir. Ces qualités se développèrent avec l'âge ; il devint dans la suite un des soutiens les plus fermes de la civilisation au sein des Gaules, et l'érudition qu'il puisa dans la riche bibliothèque qu'il tenait du consul Magnus, en fit un aristarque habile dont on rechercha les suffrages (2).

Sidoine Apollinaire n'était pas moins lié avec Faustin (3) : celui-ci était son aîné ; mais il y avait dans leurs goûts une si grande harmonie que l'amitié fit disparaître cette inégalité d'âge. Elle se changea en vénération, de la part de Sidoine, lorsque Faustin eut embrassé le sacerdoce (4).

Aquilin, dont nous avons parlé, était petit-fils de Rustique qui avait vécu dans une étroite union avec Apollinaire, grand-père de Sidoine (5). Les petits-fils héritèrent de l'amitié de leurs aïeux. Ils avaient le même âge, la même patrie : ils eurent la même école, les mêmes maîtres ; ils goûtèrent les mêmes joies et reçurent la même discipline (6).

Tels furent avec le rhéteur Lampride, Léonce d'Aquitaine, Rustique de Bordeaux, et plusieurs autres, les amis qui partagèrent les études littéraires de Sidoine ; il n'oublia jamais ces liaisons formées par la vertu, nourries par les lettres, et quand la raison les eût mûries, il aimait à rappeler, comme un doux souvenir, les travaux et les jeux communs qui les firent naître.

(1) Sidon. Apollin., *Epist.*, IV, 1.

(2) Id., *Carm.*, IX, v. 529, 534.

(3) Id., *Epist.*, IV, 4.

(4) Id., *ibid.* Faustin devint évêque.

(5) Id., *Epist.*, V, 9.

(6) Id., *ibid.*

Les études n'étaient pas le seul lien qui resserrât cette union. Ils faisaient ensemble diversion aux exercices de l'école par la course, le jeu de dés, la chasse et les bains (1). Leur jeu favori était celui de la paume, ce jeu si connu des écoles, et dont le jeune Augustin recherchait les innocents triomphes avant la gloire des lettres et celle de l'éloquence.

Sidoine Apollinaire apportait à ces jeux la vivacité ordinaire à son âge ; il n'y faisait pas moins paraître une condescendance pleine d'égards. Une circonstance particulière dont il nous a laissé le récit, le montre tout entier avec sa jeunesse mêlé aux loisirs et aux amusements de cette société du cinquième siècle, où une pensée chrétienne circulait pleine de vie sur les ruines de la civilisation romaine, et où les plaisirs se mêlaient, dans la confusion générale des idées et des mœurs, aux scènes imposantes de la foi catholique.

C'était à Lyon. La fête de S. Just avait attiré un grand concours de fidèles. On avait prévenu l'aurore pour inonder le sanctuaire et la crypte de S. Just, cette ancienne église des Machabées, où Zacharie, successeur d'Irénée, proposa à la vénération publique, sous le titre glorieux des Machabées, la mémoire des martyrs, qui succombèrent pour la foi, dans la cité lyonnaise.

Le peuple est assemblé : femmes, enfants, vieillards remplissent la crypte et la basilique. L'élite de la société gallo-romaine, les assesseurs de la préfecture, les patriciens, les adolescents du forum sont confondus dans les rangs de la foule. La solennité des veilles commence : l'éclat des lumières le dispute aux premières clartés de l'aube matinale : la psalmodie alternative établie dès lors en Occident ravit l'assemblée par les pieux concerts des clercs et des moines. Les chants vont mourir dans les immenses portiques qui entourent la basilique, et frappent de leurs derniers échos les derniers quartiers de la cité où les idoles païennes comptaient des adorateurs.

Les saintes veilles terminées, Sidoine se retire avec les pre-

(1) Sidon. Apollin., *Epist.*, IV, 4.

miers de la ville , mais non loin de la basilique : tous voulaient être prêts pour les chants de Tierce , et pour le moment où les prêtres feraient le divin office.

Déjà une aurore automnale rafraîchissait de ses premières brises les chaudes vapeurs de la nuit. Les diverses classes de la société se dispersent çà et là ; les principaux citoyens se réunissent autour du tombeau du consul Syagrius. Le lieu était charmant : ici , une treille naissante étalait en berceau ses larges feuilles de pampre ; là un vert gazon embaumait de ses fleurs l'air frais et pur du matin. On s'assied sur la pelouse. La conversation s'engage , elle est douce , enjouée , plaisante. On laisse de côté les Barbares et les terreurs qu'ils répandent , es empereurs et leur puissance éphémère , les exactions , les impôts. On ne veut compromettre personne , nul ne veut être compromis. Le discours est tout entier aux saillies piquantes , aux bons mots , aux histoires. On fait diversion à la politique par d'intéressants récits où chacun met sa verve et son esprit.

Bientôt on donne le signal des jeux ; on se partage selon les âges ; les uns demandent à grands cris une paume , les autres une table et des dés. Sidoine courut après la paume , car il l'aimait autant que les livres. Comme il se livrait à ce jeu avec de jeunes Gallo-Romains , un vieux poète , du nom de Philimace , vint se mêler aux joueurs de paume. C'était un citoyen distingué qui avait rempli des charges honorables. Dans sa jeunesse , il lançait la paume avec une dextérité merveilleuse. En dépit de son grand âge , il voulut tenter la fortune : celle-ci lui fut contraire , il expia sa témérité par des chutes malencontreuses ; il eut à se retirer de la scène du jeu. Il était fort échauffé , poussait des soupirs et ressentait des douleurs poignantes.

Sidoine vit ses fatigues et son embarras , il quitta la paume et vint à Philimace pour lui prêter ses bons offices. Philimace avait le front couvert de sueurs , il demanda de l'eau pour se laver. On lui en présente ainsi qu'un linge pour s'essuyer.

Tandis que Philimace sèche à loisir ses joues , la passion des vers s'empare du vieux poète. On vantait partout la facilité poétique de Sidoine ; il le met au défi.

— Je voudrais, lui dit-il, que vous m'improvisassiez un petit quatrain ; en même temps, il signifiait à son secrétaire Epiphane de préparer ses tablettes et son stylet.

— Sur quel sujet ? répondit Sidoine, dont la verve commençait à s'enflammer.

— Sur le linge qui essuie mon front, reprit Philimace.

— Volontiers, réplique Sidoine.

— Mais je veux, ajoute Philimace, que mon nom soit contenu dans ces vers.

— Il est possible de faire ce que vous demandez, dit Sidoine.

— Eh bien, dictiez, s'écria Philimace.

— Mais les muses s'irriteront, si je me mêle à leur chœur, au milieu de tant de témoins, car elles aiment la solitude.

Cette répartie réveilla l'humeur de Philimace : celui-ci était une nature de feu et une source inépuisable de bons mots.

— Ah ! fit-il sur-le-champ, prenez plutôt garde, Sollius, qu'Apollon ne s'irrite davantage, si vous prétendez seul aux faveurs secrètes de ses chères élèves.

La réponse était prompte et enjouée : on applaudit. Sidoine monte aussitôt sur Pégase ; le scribe se tient tout près avec ses tablettes. Le quatrain ne se fit pas attendre : il jaillit soudain de la source castalienne :

Mane novo, seu cum ferventia balnea poscunt,  
Seu cum venatu frons calefacta madet,  
Hoc foveat pulcher faciem Philimatus udam,  
Migret ut in bibulum vellus ab ore liquor.

« Puisse, un autre matin, le beau Philimace, soit au sortir  
» d'un bain chaud, soit quand l'ardeur de la chasse aura  
» mouillé son front, sécher son visage avec cette toile, afin  
» que l'eau passe de son front dans cette toison, comme dans  
» le gosier d'un buveur. »

Le quatrain courut sur toutes les bouches ; on suspendit les jeux pour l'entendre et l'admirer.

L'heure des divins mystères était venue, l'assemblée se dispersa ; de nouveau on inonda les portiques, la crypte et la basilique de S. Just, pour y participer, au lever de l'aurore, à ces solennités chrétiennes, où, au milieu des invasions barbares, le monde gallo-romain était charmé par la douce mélodie des chants, et la sublimité de cette morale évangélique toute imprégnée de pardon, d'amour et d'espérance.

Les distiques de Sidoine Apollinaire franchirent bientôt l'enceinte du tombeau de Syagrius ; ils firent quelque bruit parmi les lettrés du temps. La gloire littéraire de Sidoine commençait à naître. On voulut goûter les prémices de ce talent qui promettait à la Gaule un nouveau poète.

Eriphe, entr'autres, qui malgré les divertissements de la chasse et les occupations de la campagne, faisait ses délices des belles-lettres, conjura Sidoine de lui envoyer ce petit morceau de poésie. Il le fit dans une épître où il lui assigne des qualités qui pourraient à peine convenir à Virgile ou à Homère (1).

Rien de plus naturel que la curiosité d'Eriphe ! Il aimait beaucoup les vers, et de plus, il était gendre de Philimace, celui-là même qui avait été chanté dans l'ingénieux quatrain. Sidoine agréa sa demande et lui transmit ses vers dans une lettre descriptive et enjouée où en racontant les circonstances qui inspirèrent sa muse, il montre comme le goût des lettres se mêlait, dans son temps, aux délassements publics, puisque nous le voyons transpirer au sein des loisirs de la société, et que des distiques échappés à un talent facile deviennent un événement capable d'intéresser les esprits.

Le récit de Sidoine est vif et animé. Sa prose est colorée, une certaine douceur de style s'y mêle à l'affectation et au néologisme. On y trouve de la délicatesse, de la grâce, du sentiment et de la fraîcheur ; mais les recherches du bel esprit y déparent trop souvent les qualités essentielles de la saine littérature.

Cette lettre est précieuse pour l'Eglise lyonnaise, elle lui rappelle le religieux empressement avec lequel, il y a quatorze

(1) Sidon. Apollin., *Epist.*, V, 17.

siècles, les assesseurs de la préfecture des Gaules, les patriciens, les sénateurs, l'élite du forum prévenaient l'aurore pour célébrer la fête des saints et des martyrs par le chant des veilles et les hymnes sacrés.

Pour Sidoine, élevé dans la religion chrétienne, il participait à ses fêtes avec bonheur sans doute, non toutefois, sans mêler aux réjouissances qu'elles amenaient, les délassements du bel esprit et de l'homme du monde. Mais il était jeune encore, et appartenait à cette pléiade d'adolescents qui suivaient les exercices du forum.

Car il ne faut pas admettre le sentiment d'un historien qui affirme que Sidoine était évêque, ainsi que plusieurs de ceux qui l'accompagnaient au tombeau de saint Just, pour avoir le droit de conclure que les seigneurs du cinquième siècle, en devenant évêques, ne dépouillaient pas complètement leurs goûts et leurs habitudes, et que « le rhéteur, le grammairien, le bel esprit, l'homme du monde et de plaisir ne disparaissaient pas toujours sous le manteau épiscopal (1). »

Outre que cette assertion ne repose sur aucune preuve, et qu'il paraisse invraisemblable que des évêques se soient livrés, pendant l'intervalle qui séparait le chant des vigiles et la célébration des saints mystères, à des divertissements aussi bruyants et aussi publics, on sait que Sidoine ne devint évêque qu'à l'âge de quarante-un ans, et, qu'à partir de cette époque, il s'interdit sévèrement les exercices de la poésie profane, et à plus forte raison, la culture des petits vers qu'il regardait comme indignes d'occuper les loisirs de l'épiscopat (2).

(1) Guizot, *Histoire de la civilisation en France*, leçon III<sup>e</sup>, p. 403, septième édition.

(2) Philartète Chasles (*Etudes sur les premiers temps du christianisme et sur le moyen-âge*, p. 455), est aussi tombé dans une erreur qu'il faut relever; il met la scène que nous avons racontée en 460, et lui donne pour théâtre la ville d'Auvergne. Selon lui, Sidoine est évêque, et, mêlé à la foule, tantôt il s'assied sur la pelouse qui entoure le tombeau de Syagrius, tantôt il joue à la paume. Mais il est constant que Sidoine ne fut évêque d'Auvergne qu'en 471, et nul ne doute que ce n'est point à Clermont, mais à Lyon qu'on voyait le tombeau de Syagrius.

Assurément, les évêques du cinquième siècle étaient loin de rechercher le bel esprit et les plaisirs. La dignité de leur conduite, l'éclat solide de leurs vertus réjouissent au contraire les regards de l'historien parmi les scènes de dévastation générale qui désolent ces temps. L'illustre auteur de la *Civilisation en Europe* a été lui-même frappé de l'ascendant moral qu'ils exerçaient sur leurs générations et a cru devoir rendre hommage à la salutaire influence de leur vie et de leurs mœurs en des termes qu'on est heureux de citer. Mettant en présence les évêques et les Barbares, « il fallait, dit-il (1), une société fortement » organisée, fortement gouvernée, pour lutter contre un pareil » désastre, pour sortir victorieuse d'un tel ouragan. Je ne » crois pas trop dire en affirmant qu'à la fin du iv<sup>e</sup> et au commencement du v<sup>e</sup> siècle, c'est l'Eglise chrétienne qui a sauvé » le christianisme; c'est l'Eglise avec ses institutions, ses » magistrats, son pouvoir, qui s'est défendue vigoureusement » contre la dissolution intérieure de l'Empire, contre la Barbarie, qui a conquis les barbares, qui est devenue le lien, le » moyen, le principe de civilisation entre le monde romain et » le monde barbare..... Ce fut un immense avantage que la » présence d'une influence morale, d'une force morale qui reposait uniquement sur les convictions, les croyances et les » sentiments moraux au milieu de ce déluge de force matérielle qui vint fondre à cette époque sur la société. Si l'Eglise chrétienne n'avait pas existé, le monde entier aurait été livré » à la force matérielle. »

Il fallait donc que les premiers magistrats de l'Eglise, c'est-à-dire les évêques, eussent une autorité morale puisée dans la grandeur de leur caractère et la noble élévation de leurs sentiments, pour qu'ils fussent par la seule gravité de leurs mœurs, le rempart le plus sûr, le lien le plus ferme d'une société qui ressentait au dedans des secousses si violentes et recevait au dehors des coups si terribles.

(1) Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe*, leçon II<sup>e</sup>, p. 81-86, septième édition.

Sidoine Apollinaire apportera plus tard sur le siège de la ville d'Auvergne ces grandes et mâles vertus qui firent de l'épiscopat le soutien des sociétés défaillantes ; mais qui peut s'étonner que dans sa jeunesse, il se livrât à ces joies publiques auxquelles prenaient part eux-mêmes d'anciens préfets, des sénateurs, des patriciens et des personnages consulaires !

Il n'avait pas moins de goût pour ces solennités graves et littéraires où les orateurs et les poètes avaient mission de relever un règne ou un consulat par les splendeurs de la poésie et de l'éloquence.

Fort jeune encore, il figure à la solennité où Rufius-Astère inaugura l'année 449, par l'ouverture de son consulat (1). Celui-ci avait été maître des deux milices, et s'était signalé dans un commandement en Espagne par la défaite de quelques troupes Tarraconnaises (2). Promu au consulat avec Protogène, il dut ouvrir l'année par les cérémonies ordinaires. Elles eurent lieu dans la ville d'Arles, siège du prétoire, et où avaient pris le consulat depuis Honorius, tous ceux qui furent élevés à cet honneur (3). Valentinien III, fils de Constance et de Placidie, tenait, depuis 423, les rênes de l'Empire. La préfecture des Gaules était occupée par le père de Sidoine.

Les fêtes de l'inauguration consulaire avaient le privilège, comme les jeux du cirque, d'attirer un grand concours de peuple. Chacun se pressait pour voir le nouveau consul et entendre l'orateur chargé de célébrer son avènement.

Sidoine attendait avec impatience le jour de cette solennité politique et littéraire. Lorsqu'il eut paru, une multitude innombrable circula dans les murs de la cité prétorienne. Déjà le préfet du prétoire siégeait sur sa chaise curule, entouré des hauts dignitaires de la préfecture. Les avocats et les poètes de Lyon, de Narbonne, de Toulouse et des autres villes de la Gaule méridionale se tenaient près des sièges consulaires.

(1) Sidon. Apollin., *Epist.*, VIII, 6.

(2) *Idat.*, sub annum 430.

(3) Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t. VI, p. 257.



Quel spectacle pour l'imagination de Sidoine ! Il est dans la ville d'Arles, cette Rome gauloise réfléchissant en-deçà des Alpes les dernières splendeurs du gouvernement impérial. Assis près du trône curule de son père, il reçoit les hommages de cette tourbe de fonctionnaires qui saluent en lui un héritier futur du crédit et de la puissance des Apollinaire, et sent rejaillir sur ses jeunes années toute la gloire de ses ancêtres.

Les fêtes du consulat vont commencer ; à cause de la brièveté des jours, on a devancé les heures matinales (1) : la foule est réunie ; les officiers publics revêtus du manteau entourent le nouveau consul ; on distribue une riche sportule (2) et on répand parmi le peuple les fastes ou les tables d'ivoire sur lesquelles sont gravés les noms d'Astère et de Protogène.

Ce qui donnait surtout de l'éclat à ces réjouissances consulaires, c'était le panégyrique en vers ou en prose par lequel on relevait les qualités du nouveau dignitaire. On chercha parmi les principaux avocats qui étaient les orateurs de l'époque, un homme dont la parole éloquente pût dignement exalter les faisceaux et le consulat d'Astère.

Les regards, le choix de tous tombèrent sur Flavius Nicet, orateur célèbre, qui avait pour lui la naissance, un rang et une grande habileté (3). La modestie avec laquelle il accueillit cette préférence donna un nouveau charme à sa parole. Son discours fut grave, animé, plein de force et d'éclat.

Sidoine admira ce talent facile, qui loin de tromper l'attente d'une multitude avide d'émotions, emporta tous les suffrages et s'attira les plus grands applaudissements (4). Il ne l'avait entendu que dans sa jeunesse, à peine au sortir de l'enfance, et pourtant l'impression que lui fit l'orateur fut si vive, qu'écrivant plus tard à Nammace, un de ses amis, il se plaisait à relever l'ordre, la gravité, la chaleur, la force de ce discours,

(1) Wilh., app., p. 8. Tillemont, *Hist. des Empereurs*, t. VI, p. 238.

(2) La sportule était une corbeille de présents que les grands de Rome offraient à leurs clients.

(3) Sidon. Apollin., *Epist.*, VIII, 6.

(4) Id., *ibid.*

et à rappeler l'art avec lequel Nicet sut embellir par une éloquence brillante et fleurie « sa palmée enrichie de pourpre et reluisante d'or (1). »

Flavius Nicet ne brilla pas dans cette seule circonstance ; il se fit remarquer par ses succès au barreau : ses plaidoyers auxquels Sidoine avait assisté plus d'une fois, lui ont valu une place dans l'histoire de l'éloquence. Son goût sûr faisait rechercher ses suffrages ; aussi lorsque Sidoine publia un Recueil de ses épîtres, il s'estima trop heureux de les avoir obtenus (2). Savant jurisconsulte, il développa le premier, les principes et les conséquences de la loi qui porte prescription au bout de trente ans, et le fit avec une telle sagacité qu'elle entra dans le plan de législation qui régissait les Gaules. Un savoir si profond uni à tant d'habileté dans le discours valut à Nicet une grande considération. Il fut assesseur du préfet du prétoire, et mérita par ses charges et ses qualités les titres de Clarissime, de Spectable et d'Illustre réservés aux personnages de haute distinction (3). Lyon et la ville d'Auvergne se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour.

Tels sont les principaux faits qui soient connus de l'enfance et de la jeunesse de Sidoine Apollinaire. On a dit qu'il fit alors profession des armes (4) ; il suivit plutôt les exercices du forum (5).

La jurisprudence était en effet une étude nécessaire pour qui voulait s'élever aux honneurs du gouvernement impérial, et comme Sidoine tournait vers eux son ambition, il ne dut pas négliger ce moyen qui lui en facilitait la route.

Du reste, chaque cité importante des Gaules avait son forum, ses écoles de jurisprudence et ses avocats. Une jeunesse nombreuse se pressait dans le forum de Lyon illustré par l'élo-

(1) Sidon. Apollin., *Epist.*, VIII, 6.

(2) Id., *ibid.*

(3) Id., *ibid.*

(4) Sidonii vita a Savarone.

(5) Sidon. Apollin., *Epist.*, 1, 3. *Histoire littéraire de la France*, t. II, p. 381.

quence des Philimace, des Nicet et des Syagrius. Léon de Narbonne commentait les douze tables avec un talent digne d'Appius Claudius (1). La ville d'Arles surtout, qui était la résidence des fonctionnaires de l'Empire, fut le centre des études du droit romain. On voyait dans ses murs un grand nombre d'avocats et de légistes portant la toge et pâlisant sur les feuilles de ce droit latin qui avait fini par soumettre l'univers à sa législation.

Deux éléments distincts composaient cette jurisprudence. D'un côté, c'était l'antique loi des douze tables enrichie des commentaires de nombreux jurisconsultes qui, comme Papien, Gaius, Ulpien avaient élaboré de nouvelles lois sur le bronze sacré des décemvirs ; de l'autre, c'était le Code où Théodose et Valentinien venaient de résumer en seize livres les actes législatifs des empereurs. Deux droits gouvernaient l'Empire : les écoles de la Gaule enseignaient aussi cette double législation à laquelle devaient s'initier ceux qui prétendaient au périlleux honneur de gouverner les peuples en ces temps difficiles.

L'éloge que Sidoine Apollinaire décerne à plusieurs jurisconsultes, l'estime qu'il professe pour leur habileté, son goût pour les exercices du forum et les travaux de l'éloquence : tout démontre que, loin de rester étranger à ces études, il y puisa la connaissance de cet esprit public si indispensable à ceux qui, comme lui, aspiraient au maniement des affaires humaines.

Il était arrivé à cet âge où la vie se présente avec ses gloires et ses illusions. Il lui était donné de mesurer d'un coup d'œil ces vastes administrations de la Gaule où avaient paru ses ancêtres, de considérer ces hauts emplois où les jeunes patriciens pouvaient déployer leurs talents et l'éclat de leur naissance. La vue de ces grandeurs éblouit un instant les regards de Sidoine Apollinaire ; car il conçut le projet d'embrasser la carrière des charges publiques pour y trouver la gloire, et avec elle le moyen d'ajouter à la considération attachée depuis plusieurs siècles au

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, XXXIII, v. 446 et suiv.

nom qu'avaient porté ses pères. Ce sont des pensées qui lui échapperont à certaines heures , au milieu des vicissitudes et des révolutions du monde. La foi pourra les combattre , l'expérience les modifier ; elles ne disparaîtront sans retour qu'à cette époque de sa vie où se donnant à Dieu sans partage , il lui sacrifiera , dans l'humilité du sacerdoce , les honneurs du siècle et le reste de ses jours.





## LIVRE II.

### Sidoine Apollinaire et Avitus.



Sidoine Apollinaire épouse Papianille, fille d'Avitus. — Famille d'Avitus. — Etat de l'Occident et des Gaules. — Les Barbares, les Burgondes et les Visigoths. — Avitus à la cour de Théodoric I. — Aétius et Attila. — Tonance Ferréol, préfet du prétoire. — Sidoine Apollinaire à la cour de Théodoric II. — Avènement d'Avitus à l'Empire. — Sidoine Apollinaire suit son beau-père à Rome, où il prononce son panégyrique. — Etat de la littérature gallo-romaine. — Sidoine Apollinaire prend place parmi les poètes du temps. — Règne d'Avitus. — Genséric. — Ricimer. — Chute et mort d'Avitus (1).

(448-456.)



Sidoine Apollinaire venait de terminer les études auxquelles se livrait dans son siècle la jeunesse gallo-romaine. Les succès obtenus pendant le cours de son éducation littéraire, l'hérédité des honneurs dans sa famille (2), une ambition naissante qu'il avoue dans ses lettres (3); tout lui inspirait le désir d'égaliser ou de surpasser ses ancêtres.

Comme l'éloquence et la poésie frayaient souvent la route des charges publiques, et qu'il n'avait pas été rare, au quatrième et au cinquième siècle, que des grammairiens, des rhéteurs, des philosophes et des poètes fussent arrivés aux premiers emplois de l'Empire, Sidoine continua de cultiver les lettres, pour

(1) Nous prions le lecteur de ne pas oublier que nous ne nous sommes pas seulement proposé de retracer la vie de Sidoine Apollinaire, mais encore d'esquisser le tableau du siècle auquel il appartenait.

(2) Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 3.

(3) Id., *ibid.*

y trouver, outre les charmes qu'elles procurent, un moyen d'atteindre plus promptement ses fins. Il se mêlait bien à ses pensées un dessein plus généreux, celui de conserver les derniers souvenirs du passé et d'arrêter la décadence des lettres (1). Mais s'il les cultiva par un louable effort de patriotisme littéraire, il dut quelquefois s'attendre à ce qu'en retour elles lui donnassent du renom et de la gloire.

En voyant les Barbares se ruer de tous côtés sur la Gaule, il pressentait que les dignités qui servaient autrefois à séparer les conditions, disparaîtraient au milieu de ces vastes bouleversements, et qu'il ne resterait plus désormais d'autre marque de noblesse que la connaissance des lettres (2).

Bien des Gaulois appartenant à l'aristocratie politique avaient deviné cette influence des lettres, et soit pour conserver leurs privilèges, soit pour s'assurer sur les Barbares cette supériorité morale que donnent les lumières, ils avaient formé comme une aristocratie littéraire au sein de laquelle se réfugiaient les petits-fils des vieux chefs des clans celtiques (3). Quelques-uns néanmoins s'adonnaient à ces études par goût et sans ambition. Il résulta de ces tendances et de ces efforts de culture, que les Gallo-Romains se maintinrent au-dessus des Barbares, à un tel degré de suprématie sociale, que ceux-ci durent quelquefois prendre parmi eux leurs secrétaires d'état et leurs ministres.

Les hautes classes n'avaient pas seulement ces goûts de civilisation romaine; on y conservait aussi pour la patrie gauloise un amour réel, et, plus d'une fois, on rêva pour elle de magnifiques plans de restauration et de grandeur.

Dès son entrée dans la vie politique, Sidoine Apollinaire appartint à cette classe cultivée où se conservaient avec les plus glorieuses traditions du passé, ces projets d'indépendance et de vie nationale. Une alliance honorable vint seconder ses espérances, au moment où il songeait à marcher sur les traces de

(1) Sidon. Apollin., *Epist.*, VIII, 2.

(2) *Remotis gradibus dignitatum, per quas solebat ultimo a quoque summus quisque discerni, solum erit posthac nobilitatis indicium litteras nosse.* Id., *ibid.*

(3) Fauriel, *Histoire de la Gaule méridionale*, t. I, p. 555.

ses aïeux, dans quelque charge du prétoire, ou quelque commandement des armées.

Il existait, dans la ville d'Auvergne, une famille considérable qui avait occupé, en Occident, les plus hauts emplois de la milice et de l'administration civile. Issue d'un sang à la fois celtique et romain, elle joignait à une noblesse ancienne illustrée par les Philagre (1), l'honneur d'avoir figuré avec éclat dans les préfectures, les patriciats et les commandements militaires (2). C'était la famille des Avitus. Elle comptait alors parmi ses membres, Flavius Eparchius Avitus qui devait ajouter un nouveau lustre aux chaises curules de ses aïeux (3).

Ce sénateur arverne s'éleva jusqu'à l'empire par son habileté et ses talents. Sidoine Apollinaire devint son gendre en épousant sa fille Papiannille. Il n'était encore dans aucune charge publique ; car dans une lettre où il rappelle que son beau-père commandait les armées, il marque cette dignité comme un motif qui le portait à se pousser aux honneurs (4).

Il appartient à cette histoire de raconter les principaux événements qui se rattachent à la vie d'Avitus, et de faire connaître la mission politique qu'il remplit dans les affaires de la Gaule et de l'Empire. Sidoine prit trop de part à la fortune de son beau-père, pour que la biographie de l'empereur n'ait pas un rapport intime avec celle du poète qui chanta sa grandeur.

Avitus naquit à la fin du quatrième siècle, dans la ville d'Auvergne (5). Cette ville, la capitale des Arvernes, avait crû en importance depuis la ruine de Gergovie. Appelée Nemetum (6) pendant l'ère gaëlique, Augusto-Nemetum, sous le règne d'Au-

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 133.

(2) ..... Sed portio quanta est  
Hæc laudum, laudare patres, quos quippe curules  
Et præfecturas constat debere nepoti ?  
Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 137-139.

(3) Nobilitas tu solus avos..... Id., *ibid.*, v. 162.

(4) Id., *Epist.*, I, 3.

(5) Greg. Tur., lib. II, 44.

(6) Neimheid (en celtique) : temple.



guste, elle prit, dans les siècles qui suivirent, le nom d'Arverne, ville des Arvernes, qu'elle conserva jusqu'au jour où elle s'appela Clermont, du nom de la citadelle qui protégeait ses murs. C'est là, au milieu de ses bois sacrés ou au sein des montagnes qui la dominent, que s'écoula l'enfance d'Avitus. Dès ses plus tendres années, il annonça ce qu'il serait un jour. Son père qui enviait pour lui les plus hautes destinées, aida la fortune par les soins dont il l'entoura (1).

Les Arvernes étaient la nation la plus belliqueuse des Gaules (2). La guerre était tellement dans leurs habitudes, qu'on y façonnait les enfants dès leur berceau. On pensait les former à la gloire, en les formant aux combats.

Aussi l'éducation du jeune Avitus fut toute lacédémonienne. Son père, qui le destinait à la milice, n'omit rien pour faire germer en lui les qualités qui font le capitaine et le héros. Encore au berceau, il plongeait dans la neige ses membres délicats, faisait frémir la glace sous ses pieds, ou l'exposait aux âpretés de l'hiver pour qu'il bravât, en se jouant, les rudes frimas des monts Dômes (3).

De ce précoce apprentissage de la bravoure militaire, Avitus passa à l'étude des lettres latines, et se livra, à l'école même de la ville d'Auvergne, au commerce des muses (4). La poésie de Virgile et la prose harmonieuse de Cicéron charmèrent sa jeunesse; il oublia la rudesse de l'idiome celtique pour goûter l'élégance des lettres romaines, et pénétra si bien les procédés de la langue latine qu'il passa dans les Gaules pour un maître consommé dans l'art de bien dire. Les Barbares eux-mêmes furent charmés de la politesse de son langage, et lorsque les princes

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 465 et suiv.

(2) Ἀρῦερες ἔθνος μαχημάτων. Auct. Græci.

(3) ..... Lactentia primum  
Membra dedit nivibus, glaciemque irrepere plantis  
Jussit, et attritas parvum ridere pruinas.

Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 171-173.

(4) Surgentes anni musis formantur, et illo  
Quo Cicerone tonas. .... Id., *ibid.*, v. 174-175.

de la cour de Toulouse se dégoûtèrent des formes sauvages de leur idiome visigoth, ils s'adressèrent à lui, pour en apprendre les secrets de cette élocution romaine qui commençait à les ravir.

Avitus cultiva surtout la jurisprudence et l'histoire; il se prenait d'enthousiasme au récit des exploits de ces anciens généraux de Rome, qui avaient porté si haut, par leurs faits militaires, la gloire de leur nom et celle de leur patrie. Dans le désir de suivre leurs traces, il s'initiait par les livres à la science des combats, et apprenait avec soin tout ce qui se rapportait à l'art de la guerre, afin de pouvoir l'exécuter plus sûrement sur les champs de bataille (1).

Avitus n'excellait pas moins dans les exercices du corps. La chasse faisait ses délices; plus d'une fois, il y signala son adresse et son intrépidité. Qu'un ardent Ombrien lançât le sanglier dans les forêts; qu'une louve affamée, à la gueule entr'ouverte, se jetât sur sa meute; c'était un jeu pour lui de lutter contre ces animaux féroces et de les terrasser avec la pierre ou l'épieu (2).

Comme Avitus était de famille sénatoriale, il fut bientôt admis dans les rangs du sénat arverne (3). Il fallut dès lors sacrifier les goûts de sa jeunesse aux intérêts de ses concitoyens. Une occasion ne tarda pas à se produire, qui montra de quelle utilité pouvait être à sa patrie le jeune sénateur.

Depuis que l'Auvergne avait soutenu le parti de Constantin et de Jovin, elle gémissait sous le poids du tribut dont la frappa Constance, général d'Honorius. Le sénat de la cité arverne ne put voir plus longtemps, sans être ému, la détresse de cette province; il résolut d'y mettre un terme, en ayant recours à la clémence de l'empereur.

Il fallait pour remplir cette mission, un négociateur insinuant

(1) . . . . . Didicit quoque facta tuorum  
Ante ducum; didicit pugnæ libroque relegit  
Quæ gereret campo . . . . .  
Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 478-477.

(2) *Id.*, *ibid.*, v. 177 et suiv.

(3) Greg. Tur., lib. II, 41.

et habile. Nul ne parut plus propre qu'Avitus, à la faire réussir. L'éclat de sa naissance, son éducation, la culture de son esprit, la noblesse de son caractère ; tout jusqu'aux charmes de sa jeunesse fit espérer un heureux succès (1).

Avitus emporta les vœux du sénat et se rendit à Ravenne où résidait Honorius. Constance jouissait à cette cour du plus grand crédit. Honorius lui avait donné la main de sa sœur Placidie (2), et les courtisans qui connaissaient les secrets du maître, murmuraient qu'il l'adopterait bientôt pour collègue au gouvernement de l'empire (3). Avitus qui ne manquait pas de pénétration, crut que son affaire réussirait, s'il avait pour lui les grâces du patrice ; il parvint à les obtenir.

Il vit de près Constance et lui exposa les prières de l'Auvergne et la requête de son sénat avec tant de prudence et d'habileté, que celui-ci fut étonné de voir dans une si grande jeunesse un pareil mérite et dans un âge encore tendre l'expérience d'un vieillard. Constance accorda tout à Avitus (4), et quelques jours après, le jeune Arverne rentrait dans sa patrie, porteur des grâces impériales. Pour récompense de son zèle, il reçut la reconnaissance de ses concitoyens.

Des circonstances nouvelles produisirent bientôt Avitus sur un nouveau théâtre. Il dut intervenir dans les grandes luttes qui agitaient l'Empire et les Gaules, depuis que les Barbares inondaient de leurs invasions ces pays qu'ils venaient conquérir.

Rien n'était plus lugubre que les affaires de l'empire d'Occident. L'Afrique déchirée par les Vandales (5), l'Espagne à

(1) Eligitur primus juvenis, solus mala fractæ  
Alliget ut patriæ, postcalque informe recidi  
Vectigal. . . . .

Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 208-210.

(2) Phot., p. 192. Ces noces eurent lieu le premier jour de janvier 417.

(3) . . . . . Procerum tum forte potentior illic,  
Post etiam princeps. . . . .

Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 210-211.

(4) Constantius omnia præstat  
Indole defixus tanta. . . . . Id., *ibid.*, v. 211-212.

(5) Victor, Vitensis episc., lib. I, p. 2. Divione, 1664.

moitié soumise par les Goths, l'île de Bretagne séparée du gouvernement impérial, la Gaule morcelée entre cinq peuples fédérés, sans compter d'autres Barbares qui, sous mille noms divers, désolaient ses provinces; voilà le spectacle qu'offrait le monde occidental, au milieu du cinquième siècle.

La Gaule, à peine défendue par les empereurs, voyait tous les jours ses frontières envahies. Rome y possédait bien les provinces situées entre la Somme et la Seine, la première Belgique, une partie de la Sénonaise et du Berry; mais ailleurs, tout était indépendant ou barbare.

L'Armorique, assise sur les côtes de l'Océan, défiait les armées de l'Empire, et se glorifiait sur ses rivages ou au sein de ses montagnes, d'avoir conservé seule de toutes les provinces gaéliques, sa vieille indépendance. Les environs de Valence, la rive gauche de la Loire, étaient occupés par deux hordes de fédérés alains qui aimèrent mieux se cantonner dans la Gaule que de suivre le flot de l'invasion qui inonda l'Espagne et les villes de l'Afrique (406). Plusieurs tribus frankes, conduites par Clodion, campaient le long de la Meuse et formaient dans la Toxandrie un état qui devait prendre une large part aux conquêtes de la Barbarie sur l'empire romain.

Il était surtout deux peuples, nouveaux venus au soleil de la Gaule, avec lesquels Rome dut compter, pendant toute la durée du cinquième siècle. C'étaient les Burgondes et les Visigoths. Tantôt alliés, tantôt ennemis de l'Empire, ils figurèrent dans les grands événements de l'époque, et parvinrent à établir une domination qui subsista près d'un demi-siècle, et pesa d'un poids fort lourd dans la balance des destinées occidentales.

Les Burgondes venaient des monts de l'Hercynie et des rives du Mein. Ils franchirent le Rhin, en 415, sous la conduite de Gondicaire, leur chef, et se fixèrent sur son littoral, jusqu'à ce qu'ils se fussent assurés une place plus large dans l'Helvétie, la Savoie, la Lyonnaise et les pays voisins. Ils étaient braves comme tous les enfants du Caucase germanique, et avaient, dit-on, des mœurs plus douces que les autres Barbares. Les Gallo-Romains ne virent pourtant ces bandes che-

velues qu'avec une profonde répugnance , et quand ils les rencontraient aux environs de leurs municipes ou de leurs villas , se dressant avec leur haute stature , abandonnant à la brise leurs cheveux blonds oints de beurre rance , effrayant la muse romaine de leurs chants teutoniques , ils croyaient la poésie perdue et la civilisation compromise (1).

Tandis que les Burgondes campaient sur les bords du Rhin , les Visigoths , après un long itinéraire à travers la Grèce et l'Italie , stationnaient au midi de la Gaule. Ce peuple fut si souvent acteur dans les scènes du drame sanglant que jouèrent , au temps de Sidoine Apollinaire , la Barbarie et l'Empire , qu'on ne saurait ici omettre ses origines et son histoire.

L'Asie fut le premier berceau de la race gothique : elle fut emportée de là par le flot des migrations dans les contrées méridionales de la Scandinavie. Campée , au quatrième siècle avant l'ère chrétienne , sur les côtes de la Baltique (2) , deux siècles plus tard sur les bords de la Vistule (3) , errante tour à tour sur les rives du Pont-Euxin et dans les marais du Palus-Méotide , elle occupa enfin les plages immenses qui s'étendent de la Teyss au Tanaïs.

Une partie de cette nation se fixa à l'orient du Borysthène ou du Dniéper et prit le nom d'Ostrogoths , c'est-à-dire , Goths orientaux ; l'autre s'assit sur la rive occidentale et prit le nom de Visigoths , Goths occidentaux (4). Ces derniers surtout se mêlèrent aux affaires du monde romain.

Dès le temps de Sylla , ils franchissent le Danube et ravagent la Germanie. César ne put soumettre ces hordes redoutables. Sous Domitien , ils remportèrent plusieurs victoires sur les armées de l'Empire. Marc-Aurèle dut composer avec eux pour les employer dans ses guerres contre les Barbares campés sur les rives danubiennes. Sous le règne de Dèce , ils se jetèrent sur l'empire d'Occident , et tinrent ses forces en échec pendant près de deux siècles.

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, XII.

(2) Pythias.

(3) Ptolomée.

(4) Vesegothæ. . . . . occidui soli cultores. . . . Jorn., *R. Get.*, 24.

Les Visigoths avaient eu de tout temps des chefs à leur tête ; ils en faisaient des demi-dieux connus sous le nom d'Anses ou Ases : mais ce n'est guère qu'à la fin du quatrième siècle qu'ils se constituèrent en monarchie et formèrent un état politique qui fut souvent pour Rome un auxiliaire utile ou un ennemi dangereux.

Atharic fut le premier à donner de l'importance au principat visigoth. Il descendait de la divine famille des Anses. Il avait hérité de son père avec la haine du christianisme, celle de Rome ; aussi répétait-il souvent qu'il avait juré par les mânes paternelles de ne jamais fouler la terre romaine (1). Le sort des révolutions en décida autrement. Les Huns, dans un de leurs caprices belliqueux, chassèrent les tribus visigothes des rives du Dniester, et les rejetèrent de l'autre côté du Danube, dans les cantonnements romains de la Mœsie et de la Thrace. Valens gouvernait alors l'Orient. Son prosélytisme en avait fait sous la pourpre un apôtre ardent des formulaires de l'arianisme. Gagner les Visigoths à ses doctrines tenta plus le théologien couronné que la pensée de subjuguier ces peuples ne séduisit l'empereur. Il leur assura, outre la Mœsie et la Thrace, la rive droite du Danube, à condition qu'ils se rangeraient sous les lois de l'Eglise orientale [375].

Ulfila devint le missionnaire des Visigoths : il les détacha insensiblement des croyances poétiques d'Odin, et en fit des adeptes zélés de l'arianisme. Ceux-ci restèrent plus longtemps attachés à leur foi nouvelle qu'à la cause de l'Empire. La haine de Rome, commune à tous les Barbares, se réveilla au sein même de l'hospitalité qu'ils tenaient de Valens ; ils rompirent avec leurs serments et se soulevèrent contre les Romains. Valens crut qu'il serait facile de balayer du sol romain ces hordes mutinées ; ses lieutenants périrent à la tâche, et la funeste bataille d'Andrinople [378], où Valens périt avec les deux tiers de son armée, permit aux bandes visigothes de s'étendre à leur aise sur la lisière de l'Empire.

(1) Amm. Marc, XXVII, 3.

Théodose, dont la main était plus ferme, contint pourtant ces peuples dans des limites plus étroites. Son habileté et sa bravoure lui en firent des alliés dont il utilisa les services. Athanaric fut en faveur à la cour de Constantinople, où il mourut, après un règne de treize ans [382], laissant pour successeur le terrible Alaric.

Celui-ci crut avoir reçu du ciel la mission de venger les malheurs de la terre ; il se sentait nuit et jour poussé vers Rome par une soif insatiable de carnage. Il se jeta sur l'Italie avec ses hordes avides de destruction, et jura qu'il serait sans repos tant qu'il verrait le Capitole debout. Il saisit Rome comme une proie ; ses palais, ses maisons, son peuple tombèrent sous son épée, comme l'épi tombe sous la faux du moissonneur. Une ruine immense couvrit de cendres et de débris la capitale du monde [409].

Après la mort d'Alaric, les Visigoths élurent Ataulfe, son cousin et son beau-frère. Le premier, il introduisit ces peuples dans la Gaule [412]. Une tentative sur les côtes de la Méditerranée ayant échoué, il entra dans la Novempopulanie et les deux Aquitaines. Narbonne, Toulouse, Bordeaux reçurent ses lois (1), et une fois établi dans ces contrées florissantes, il s'y posa comme souverain avec Narbonne pour capitale, et Placidie pour épouse (2). Constance troubla ses projets et son repos. Le général romain était irrité de ce qu'un Barbare lui eût enlevé les espérances qu'il avait sur Placidie. Il vint assiéger Ataulfe dans sa capitale, le contraignit de capituler et le poussa par delà les Pyrénées, dans la Tarraconaise orientale, où il choisit Barcelone pour être le siège de sa nouvelle domination. Mais l'Espagne ne put le captiver, et il songeait à rentrer dans les Aquitaines lorsqu'il fut assassiné (3) [418].

La faction ennemie d'Ataulfe donna la couronne à Sigeric ; celui-ci la souilla par ses cruautés et par les violences qu'il

(1) Olympiod. histor. ap. Photium. — Idat., *Chronic.* ad an. Honorii XIX.  
— Paulini Eucharisticon.

(2) Olympiod. ap. Photium ; p. 186-187.

(3) Jorn., *De Reb. Get.*, XXXI.

exerça contre Placidie. Les Visigoths ne purent lui pardonner ses relations avec l'Empire ; ils le firent assassiner et mirent à sa place Wallia, barbare intelligent et courageux. Le nouveau chef comprit mieux la pensée de son peuple. A ces bandes avides de pillage, il fallait du sang et des combats. Il les précipita sur l'Afrique et sur le midi de l'Espagne, où il frappa sur les Alains, les Suèves et les Vandales Silingues de rudes coups qui faillirent les exterminer (1).

Le rêve des Visigoths était surtout de fonder au midi des Gaules un royaume indépendant. Wallia devait le réaliser. En vertu d'un traité conclu avec Honorius, il occupa la seconde Aquitaine, et se traça dans un plan assez large les limites de cette domination nouvelle, qui, dès ses premiers jours, aspirait à régner sur la Gaule [419].

Ce premier royaume des Visigoths comprit les pays situés à l'ouest entre la Garonne et la Loire, quelques cantons de la Novempopulanie et une partie de la première Narbonnaise. Toulouse, Bordeaux et Carcassonne en étaient les villes principales ; Narbonne resta quelque temps de plus à l'Empire avec les contrées qui s'étendent des Cévennes à la Méditerranée. Toulouse devint la capitale de cette monarchie barbare que pénétra bientôt la civilisation des sociétés occidentales.

Théodoric I, successeur de Wallia, consolida son œuvre, et rendit encore plus florissant le royaume de Toulouse [419-451].

Les Barbares en étaient là dans les Gaules, quand Avitus ouvrit sa carrière politique. L'Auvergne, sa patrie, était romaine depuis la conquête de César. Elle faisait partie de la première Aquitaine qui avait pour capitale la cité des Bituriges. Elle possédait néanmoins une ombre de liberté que lui laissèrent ses vainqueurs pour honorer sa courageuse défense. Le sénat, établi dans la ville des Arvernes, leur dictait des lois et les gouvernait sous le protectorat des empereurs.

Au milieu des mouvements confus ou réglés des Barbares et de l'affaiblissement continu des forces romaines, l'Auvergne es-

(1) Idat., *Chronic.*



péra un avenir meilleur pour son indépendance. Quand elle savait l'Armorique gouvernée par ses chefs nationaux, elle se demandait si la patrie des Vercingétorix n'avait pas le même droit à ces libertés. Accepterait-elle la loi des Barbares ? Mais ceux-ci ne revenaient guère à ses goûts. Outre que leurs mœurs incultes n'avaient rien de commun avec cette civilisation gallo-romaine que le sénat et les consulaires arvernes avaient répandue dans les villes et les municipes de cette province, leur religion effrayait ses croyances.

La religion chrétienne, annoncée dès les premiers siècles par saint Austremoine et ses disciples, florissait en Auvergne, malgré les persécutions qui entravèrent son cours ; et, au temps où nous sommes, saint Namace édifiait cette église par ses vertus, et signalait son épiscopat par la construction d'une grande basilique (1) qui marqua, dans ce pays, le triomphe de la foi catholique sur les dolmens du druidisme et les temples du polythéisme romain.

Avitus formait sans doute le dessein de relever sa patrie et d'y fonder une nationalité indépendante des Romains et des Barbares. Cette pensée généreuse trouvait de l'écho dans l'âme des plus nobles Arvernes et surtout dans l'âme de ceux qui avaient pris part, sous Constantin, au mouvement national des Gaules, ou dont les pères avaient succombé dans cette tentative malheureuse.

Une politique habile pouvait seule amener ces résultats. Comme les Romains composaient souvent avec les Barbares, et que ces deux pouvoirs entretenaient au sein des Gaules des rivalités permanentes, la prudence conseillait de les servir sans se livrer, et d'attendre que les luttes intestines les eussent affaiblis, avant qu'on songeât à asseoir ou affermir les libertés nationales. En ménageant les Barbares, on rendait son crédit utile aux Romains dans les crises de la Barbarie et de l'Empire ; en sauvegardant les intérêts de Rome, on pouvait en appeler à l'Empire contre les envahissements des Barbares. Du moins,

(1) Greg. Tur., *Hist.*, lib. II, c. 16.

on mettait sa fortune à couvert, et on prévenait assez les événements pour ne pas les trouver trop contraires à son ambition ou à ses vœux.

Avitus suivit cette politique de ménagement ; elle lui réussit d'autant mieux qu'elle partait plutôt de la prudence que de la mollesse ; car une fois engagé dans les affaires publiques, il eut d'énergiques élans qui furent pour la patrie un salut, pour les Barbares un sujet d'épouvante.

L'empire d'Occident venait de tomber entre les mains de Valentinien III, fils de Placidie et de Constance (425). Ce jeune prince, à peine âgé de six ans, régna d'abord sous la tutelle de sa mère (1), et sous les auspices d'Aétius qui faisait revivre en sa personne les vertus militaires des Camille et des Scipion. Aétius joignait en effet la bravoure à une haute capacité. Nul ne pouvait mieux servir l'Empire dans les conjonctures présentes. Il avait vu de près les Barbares, sous leurs tentes, sur les champs de bataille. Il apprit, par l'étude de leurs mœurs et de leur tactique, l'art de les soumettre ou de les gagner. Il embrassa résolument le parti de Valentinien et de Placidie, et quand il se fut une fois débarrassé du comte Boniface, son rival et son ennemi, il se donna, dans la maîtrise des deux milices, comme le grand capitaine de l'Occident et le défenseur de la cause impériale.

L'Empire employa, pour la première fois, ses services dans les Gaules. Théodoric s'y trouvait trop à l'étroit dans les limites que le traité d'Ataulfe et d'Honorius avait tracées aux Visigoths. Il résolut de les agrandir. L'enfance de Valentinien, l'ardeur de ses troupes, la conscience de sa bravoure militaire ; tout le rassurait sur le succès de son entreprise.

Le jeune roi des Visigoths pouvait la mener à bonne fin ; il avait, avec des instincts politiques de plus, l'énergie d'Alaric, dont il passait pour être le petit-fils (2). Lorsqu'il vit le mo-

(1) Olympiodor., ap. Photium, p. 498.

(2) Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 103. — Gibbon, *history of the decl. and. fall of Rom. Emp.*, XXXV.

ment propice, il commença par envahir quelques villes romaines de l'Aquitaine et de la Narbonnaise qui touchaient à ses frontières (1). Ce premier coup fut heureux; il se persuada qu'Arles ne résisterait pas à ses armes, et comme il était convaincu que la prise de cette ville entraînerait la conquête du pays entier, il s'avança jusqu'au Rhône avec ses forces, et donna un vigoureux assaut à la place arlésienne (2).

Théodoric comptait sans le glaive d'Aétius qui, envoyé à la hâte par Placidie, le força de lever le siège et de refouler par delà la Narbonnaise le flot de son armée (3). Mais le Visigoth ne fut pas déconcerté; il revint sur ses pas, et c'est sans doute alors, autant qu'il est permis de le conjecturer des chroniques et des poésies du temps, qu'il continua à s'agrandir du côté des Cévennes, et tenta vers l'Auvergne et le pays des Séguisiens cette route qu'il voulait tracer à ses conquêtes.

La Gaule se reposa un instant de ces guerres orageuses: un traité fut conclu en vertu duquel Visigoths et Romains se donnèrent de mutuels otages (4). Parmi ceux que fournit la Gaule romaine, se trouvait un noble Arverne. Il se nommait Théodore (5): il tenait à la famille des Avitus.

Avitus le vit partir à regret; il lui promit de ne pas le délaissier dans sa captivité. Soit qu'il eût déjà entrevu Théodoric, soit que la renommée l'eût entretenu de la clémence de ce prince, il se rendit à sa cour pour obtenir la délivrance du jeune Théodore (6).

(1) Isidor., *Hist. Gothorum*.

(2) Prosp. Aquit., *Chronic*.

(3) Idat., *Chronic*.

(4) ..... Variis incussa procellis  
Bellorum, regi Gothico, tua Gallia, pacis  
Pignora jussa dare est. ....  
Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 215-217.

(5) ..... Inter quæ nobilis obses  
Tu, Theodore, venis... *Id.*, *ibid.*, v. 217-218.

(6) ..... Quem pro pietate propinqui  
Expetis in media pelliti principis aula,  
Tutus, Avite, fide. .... *Id.*, *ibid.*, v. 218-220.

Le Visigoth qui cachait sous ses épaisses fourrures un cœur grand et un esprit délié, applaudit à la généreuse démarche d'Avitus. La cour de Toulouse fut séduite, à la vue de son exquise urbanité. Théodoric, malgré ses instincts de rudesse, la goûta si fort qu'il voulut le retenir et le gagner à sa politique. Il comprenait quel instrument de civilisation il aurait pour ses peuples dans ce haut personnage de la Gaule, dont le crédit commençait à s'étendre, et dont les mœurs présentaient un si heureux mélange de fierté et de politesse. Avitus aima mieux rester romain (1).

La grandeur d'âme de ce nouveau Fabricius aurait déplu à tout autre monarque. Théodoric ne fut pas indigné de son refus; il en conçut pour lui de nouveaux sentiments d'estime et de bienveillance qui lui valurent un accueil empressé de la part des princes de l'Aquitaine (2). Le jeune sénateur ménagea cette amitié qui devait un jour avancer sa fortune, et, par une politique heureuse, il garda son crédit à la cour de Toulouse, sans le compromettre à celle de Ravenne.

L'Empire réclama bientôt ses services. Aétius ne pouvait seul contenir la Barbarie qui débordait toujours. Les Scythes, les Noriques, les Juthonges et les Vindéliciens menaçaient les provinces romaines; les Burgondes, échappés des frontières de la première Germanie, opprimaient la Belgique; les Franks déplaçaient leurs tentes pour les porter au delà du Rhin; les Bagaudes se soulevaient et les Armoricaïns sortaient de leurs limites pour inquiéter la Gaule romaine (3). Aétius qui connaissait la bravoure d'Avitus, l'appela sous ses drapeaux. Ensemble, ils défirent les Allemands, les Vandales et les Burgondes. Avitus fit même, sans le concours du général romain, plusieurs expéditions où il déploya

(1) ..... Sed spernis amicum,  
Plus quam Romanum gerere.

Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 224-225.

(2) ..... Stupet ille repulsam,  
Et plus inde places. .... Id., *ibid.*, v. 225-226.

(3) Sidon. Apollin., *Carm.*, VII. — Idat., *Chronic.*

un courage et une habileté incomparables (1) [428-430].

Les Barbares revenaient à la charge : Aétius portait en vain des coups terribles sur les Bagaudes et les Scythes ; les Franks se détachaient toujours des rivages du Rhin ; les Burgondes , un instant refoulés , reparaissaient en deçà des Vosges , et les Visigoths , arrêtés quelque temps par des propositions de Placidie , ne songeaient plus qu'à élargir leurs frontières. Narbonne tentait plus que jamais Théodoric ; il voulut à tout prix la réduire. Il en fit le siège avec une forte armée (2).

Narbonne en était aux horreurs de la famine , quand Aétius accourut avec son armée composée de légions romaines et d'auxiliaires barbares , qui , comme les Huns et les Alains , s'étaient disciplinés au service de l'Empire. Il avait pour lieutenant Litorius qu'il mit à la tête de la cavalerie hunnique.

Soit que Théodoric ne pût tenir contre ces forces imposantes , soit qu'Avitus dont il goûtait les conseils , lui eût fait entrevoir qu'il était inutile de prolonger plus longtemps le siège , il renonça au blocus de Narbonne (3). Mais il déploya ses lignes dans la plaine où il eut avec les Romains une rencontre sérieuse et qui lui fut fatale (4) [438].

Durant l'armistice qui suivit ces hostilités , Avitus regagna ses foyers d'Auvergne. Il y suspendit son épée teinte du sang des Barbares , ne pensant pas qu'il allait bientôt la tirer pour défendre sa patrie contre les excursions des troupes mercenaires enrôlées sous les drapeaux de l'Empire (5).

Aétius était parti pour l'Italie , laissant dans les Gaules son

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 230-240.

(2) Ce siège eut lieu , selon Idace , en 458 ; selon Prosper d'Aquitaine , en 456.

(3) . . . . . Nostra probavit  
Consilia , et refugio laxavit mœnia bello.

Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 479-480.

(4) Idat., *Chronic.*

(5) . . . . . Vix arma domum sordentia castris  
Rettulerat , nova bella iterum , pugnamque sub ipsis  
Jam patriæ muris periturus commovet hostis.

Id., *ibid.*, 243-248.

lieutenant Litorius , païen irréfléchi dans sa bravoure , obstiné dans sa témérité , et assurément incapable de continuer dans les Gaules l'œuvre de ce grand capitaine. Tandis qu'il fallait tenir les Visigoths en échec, il courut les aventures d'une expédition contre l'Armorique avec une partie de la cavalerie hunnique. Les Visigoths reprennent aussitôt l'offensive , reviennent sur Narbonne , et en pressent le siège avec une nouvelle vigueur.

Litorius avait à peine achevé son expédition , qu'il se vit contraint d'accourir au secours de la Narbonnaise [439]. Ses troupes indisciplinées désolèrent par le pillage les provinces qu'elles traversaient. Au lieu de marcher droit sur Toulouse et Narbonne , elles se disséminèrent dans le centre de la Gaule pour mettre le feu et la ruine , là où on n'avait à redouter aucun ennemi (1).

Les cavaliers huns se débandèrent dans les riches plaines de la Limagne , et en dévastèrent les municipes par le fer et la flamme. La ville d'Auvergne qui reposait en pleine sécurité , trembla à l'approche de cet ennemi inattendu. Mais à la vue du danger que court sa patrie , Avitus n'hésite pas : il court à ses armes , prend son casque , revêt sa cuirasse , saisit son épée , s'élance à cheval , sort de la ville et va se jeter avec quelques compagnons d'armes au milieu de la cavalerie hunnique campée dans la plaine (2). Il vient d'apprendre qu'un de ses hommes de guerre est tombé sous le fer barbare ; il n'écoute plus que sa vengeance , il immole tous ceux qu'il rencontre ; puis d'une voix menaçante :

— « Où est , s'écrie-t-il , celui dont le courage s'enorgueillit d'avoir terrassé un ennemi sans défense ? qu'il vienne se mesurer avec un homme armé. C'est une faveur que je lui fais de lui accorder le combat. Qu'il se mette en

(1) ..... Proxima quæque  
Discursu , flammis , ferro , feritate , rapinis  
Delebant. ....  
Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 249-250.

(2) Id. , *ibid.* , v. 250 et suiv.

» garde : il est doux d'immoler un ennemi qui se défend (1) ? »

Il dit et s'élance au milieu du champ de bataille : son adversaire se présente et se dispose au combat. Les deux armées se rassemblent, on entoure les deux combattants. L'issue de la lutte ne fut pas longtemps douteuse : au troisième coup de lance, Avitus traversa le corps du Barbare (2).

Une sortie aussi vigoureuse déconcerta les ennemis ; ils levèrent leur camp et mirent un terme aux brigandages dont ils infestaient l'Aquitaine.

Litorius rallia ses troupes et parvint assez tôt à Narbonne pour forcer Théodoric de lever le siège de cette ville. Ce succès et sa confiance en ses dieux l'aveuglèrent (3). Il poursuivit les Visigoths sous les murs de Toulouse, dans la pensée de livrer un assaut à leur capitale. Théodoric en était dans la frayeur ; il offrit la paix, et députa pour l'obtenir des évêques ariens et saint Oriens, évêque d'Auch. Litorius refusa tout accommodement, et répondit par un cri de guerre aux propositions de Théodoric.

Contraints de combattre, les Visigoths le firent avec un acharnement qui rangea la victoire de leur côté. Litorius, victime de sa témérité, tomba entre les mains des Visigoths, et fut emmené captif dans Toulouse où il servit quelque temps de spectacle à la multitude. Une mort obscure y termina ses jours, au sein d'une captivité humiliante (4).

Selon Prosper d'Aquitaine, la victoire des Visigoths aurait ressemblé à une défaite, et malgré la prise de Litorius, ils auraient été réduits à demander la paix (5). Sidoine Apollinaire, dont les poésies renferment un fond historique précieux pour

(1) ..... Cæso tantum qui fidis inermi,  
Congredere armato.....  
..... Concessi pugnam, jubeoque resistas ;  
Certantem maclasse juvat.

Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 281-284.

(2) Id., *ibid.* v. 285 et suiv.

(3) Prosper. Aquit., *Chronic.* ad an. 439.

(4) Id., *Chronic.* — Salvian, *De Gub.* VII, 10.

(5) Id., *ibid.*

ces temps, présente les faits d'une façon différente. Ses assertions, débarrassées de tous les accidents poétiques et de l'exagération naturelle à son esprit, ont prévalu sur le témoignage du chroniqueur aquitain ; aussi le suivons-nous de préférence dans le récit des événements qui se rattachent aux années où nous sommes. La connaissance qu'il eut des personnes et des choses de son temps, a fait de ses œuvres un miroir trop fidèle de son époque, pour qu'on ne le prenne pas le plus souvent pour guide, au milieu des obscurités qui entourent l'histoire du cinquième siècle.

Les troupes romaines ayant été défaites sous les murs de Toulouse, l'occasion était favorable pour Théodoric d'agrandir ses Etats, et d'en reculer les frontières jusqu'au Rhône : il n'avait pas besoin de combattre ; il n'avait qu'à marcher en avant (1). La cour de Ravenne, aux prises avec d'autres ennemis, fut réduite à lui demander une trêve. Ce coup, le prince barbare se montrait inflexible. Irrité d'avoir senti sous ses murs les phalanges Scythiques, il voulut venger son épouvante (2).

L'empire fut alarmé de ses préparatifs de guerre ; Aétius accourut de l'Italie, il réclama la paix ; mais Théodoric ne l'accordait qu'à des conditions inacceptables. Il entendait qu'on lui cédât tous les pays qui s'étendent jusqu'au Rhône, c'est-à-dire les contrées de la première Narbonnaise comprises dans le littoral de ce fleuve et celui de la Méditerranée. Toute négociation fût devenue impossible, si Rome n'eût trouvé dans Avitus un médiateur influent et habile.

Avitus venait d'être nommé préfet du prétoire [439]. L'Empire, qui connaissait son crédit à la cour de Toulouse, l'entremit pour arracher à Théodoric un traité de paix moins humiliant que celui qui avait été dicté à ses généraux. Tout réussit sous ses auspices. Il lui suffit d'écrire une lettre pour désar-

(1) ..... Nec erat pugnare necesse  
Sed migrare Getis. ....

Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 303-304.

(2) Id., *ibid.*, v. 304-307.



mer le roi des Visigoths et obtenir qu'il ne pousserait pas jusqu'au Rhône la frontière de ses Etats (1).

Les résultats de la guerre furent néanmoins pour Théodoric. Il agrandit son royaume de quelques villes voisines qu'il avait occupées militairement. Son autorité se raffermir à la suite des avantages qu'il venait de remporter : ses peuples vécurent paisibles sous sa domination, et les Gallo-Romains eux-mêmes, en voyant son gouvernement s'asseoir sur des bases régulières et équitables, envièrent pour eux la sécurité publique et les libertés municipales qui régnaient dans ce nouvel Etat.

Une fusion d'intérêts et de sentiments se fit alors entre la Gaule romaine et la Gaule barbare. Salvien observait que le vœu unanime des Romains était de vivre dans la société des Goths et de ne plus être forcés à repasser sous le gouvernement romain (2).

Avitus et plus tard Sidoine Apollinaire ménagèrent ce vœu de leurs concitoyens : aussi se rapprochèrent-ils de la cour de Toulouse pour y entretenir des relations dont l'origine et la nature ne s'expliquent bien que par ces tendances qui se produisirent au sein de la patrie gauloise.

La préfecture d'Arles, alors occupée par Avitus, était plus que jamais le siège du pouvoir romain au delà des Alpes. Son importance politique, l'étendue de son commerce, faisaient de cette ville, comme la capitale de la Gaule romaine, et de son préfet un haut et puissant personnage, qui posait comme médiateur entre l'Empire et la Barbarie.

Ce rôle convenait à Avitus. Sa justice et son intégrité le recommandèrent à la considération publique ; il signala son mérite administratif pendant ses quatre années prétoriennes, et accrut tellement son crédit personnel et politique que Romains et Barbares s'accordèrent pour dire que celui qui savait si bien

(1) Fœdus, Avite, novas ; sævum tua pagina regem  
Lecta domat. Jussisse sat est te, quod rogat orbis.  
Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 308-309.

(2) Salvian., *De Gub.*, v. 3.

protéger les lois sur un tribunal de préteur, serait un jour capable de les dicter du haut du Capitole (1).

A l'expiration de sa préfecture [443], Avitus se retira à la campagne, dans sa gracieuse villa d'Avitacum, construite au milieu de sites montueux qui empruntaient de la verdure des bois, du murmure des eaux et des rives d'un lac voisin, un charme propre à le délasser de ses travaux. Il n'y vécut pas dans l'oisiveté. Les livres et la science des armes animèrent sa retraite. Initié à la jurisprudence romaine, versé dans l'histoire, familiarisé avec les chefs-d'œuvre de la littérature latine, il reprit, dans ses loisirs, ces nobles travaux, et les partagea avec les Gaulois lettrés qui affluaient à sa villa, pour jouir de son amitié et de ses entretiens (2).

Ses enfants, réunis autour de lui, donnaient un nouveau prix à sa solitude. C'étaient Ecdice, Agricola et Papianille. Intéressante famille dont rien ne troubla l'harmonie ! Papianille aimait tendrement ses deux frères, et ceux-ci l'aimaient pour sa bonté et sa douceur.

Papianille devait bientôt unir ses destinées à celles de Sidoine Apollinaire. Agricola ne dégénéra pas dans la suite des qualités de ses ancêtres ; c'est surtout à Ecdice qu'il appartenait de continuer parmi ses concitoyens l'importance de sa famille. Le jour de sa naissance, vivement désiré par les Arvernes, fut salué par des transports publics (3).

L'enfance d'Ecdice rappela celle d'Avitus. Comme son père, il aimait à poursuivre le sanglier dans les bois, à tirer une flèche meurtrière, à dompter un coursier, à dresser une meute (4). Quand ces premiers ébats eurent fait place au goût de l'étude, il devint la gloire de l'école d'Auvergne par ses progrès dans les lettres latines.

Les jeunes héritiers des familles sénatoriales et consulaires, les petits-fils des vieux druides, entraînés par son exemple, se

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 512-515.

(2) Id., *ibid.*, v. 516-519.

(3) Id., *Epist.*, III, 5.

(4) . . . . . Accipiter, canis, equus, ludo fuere. Id., *ibid.*

pressèrent sur les bancs de la même école. La langue celtique pâlit devant les muses romaines ; on se hâta de dépouiller la rudesse de l'une, pour prendre l'harmonie des autres. Le style oratoire, les modes poétiques devinrent une passion. Toute la jeunesse porta dans ces études l'ardeur de sa sève gauloise, et y trouva, avec l'arome de la latinité, un préservatif contre le germanisme des Barbares.

Les progrès littéraires d'Ecdice, les douceurs de la famille, les travaux de l'esprit et des champs ; tout charmait la résidence d'Avitus. Il aurait voulu y prolonger sa retraite ; mais la renommée l'arrachait fréquemment aux loisirs de sa villa.

Les hauts magistrats de la Gaule romaine le recherchaient pour sa politesse et les agréments de son esprit. La cour de Toulouse lui continuait ses prévenances : quand il y paraissait, Théodoric l'accueillait comme une bonne fortune, et ses courtisans admiraient, avec un plaisir nouveau, sa distinction et son savoir.

Souvent Avitus servit de conseil à Théodoric et résolut ses difficultés, dans l'administration de ses affaires et la politique de son gouvernement (1). Comme ce prince voulait donner à ses fils une éducation romaine, il ne trouva personne parmi les lettrés et les personnages influents de la Gaule plus propre qu'Avitus à remplir cette tâche (2).

Avitus eut pour les jeunes fils de Théodoric la tendresse et les soins d'un père, et ceux-ci suivirent ses leçons avec l'empressement d'élèves respectueux et dévoués. Grâce à lui, ils pénétrèrent la science du droit romain, goûtèrent la politique impériale, et adoucirent, par les vers de Virgile dont l'harmonie les charmait, l'âpreté de leurs mœurs scythiques (3).

(1) ..... Tractare solebam  
Res Geticas olim.....  
Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 471-472.

(2) *Id.*, *ibid.*, v. 481-485.

(3) ... ..... Mihi romula dudum  
Per te jura placent, parvumque ediscere jussit  
Ad tua verba pater, docili quo prisca Maronis  
Carmine molliret Scythicos mihi pagina mores.  
*Id.*, *ibid.*, v. 495-498.

L'empire qu'Avitus prit sur cette cour à demi-barbare en fit le séjour d'une civilisation nouvelle. Toulouse fut le centre de cette culture où l'élément barbare tendait à s'effacer devant la politesse des mœurs romaines. Elle s'insinua parmi ces fils terribles du Caucase, les dépouilla peu à peu de leur écorce germanique, et les rendit plus sensibles à l'influence des lettres latines qu'ils cultivèrent par goût, et même par un sentiment de vanité littéraire.

Du reste, pour la science et la terreur des armes, Théodoric était sans rival dans les Gaules. Les proportions que son autorité y avait prises, lui permettaient de compter avec la cour d'Occident, ou à titre d'ennemi, ou à titre d'auxiliaire. Une circonstance extraordinaire montra ce qu'il pouvait sur les destinées de l'Empire, et de quel crédit Avitus jouissait auprès de lui.

De nouveaux Barbares, les Huns, venaient de paraître sur la scène politique des Gaules, pour y jouer un rôle formidable. Sidoine Apollinaire, à l'âge de vingt ans, les vit encombrer les bords du Danube. La férocité de leurs mœurs, la laideur repoussante de leur type, lui firent une impression dont il ne put se défendre, quand il dépeignit dans de bruyants hexamètres ces brigands de la Tartarie (1).

C'était une race effrayante d'âme et de corps. Leur front étroit, leur tête d'une grosseur démesurée, leurs yeux enfoncés dans des orbites cavernueuses; tout leur donnait une apparence monstrueuse. Petits, quand ils étaient à pied, vous les auriez pris pour des géants, lorsque cloués sur leurs cauales, ils étaient en plein vent leur vaste poitrine et leurs larges épaules. Ils aimaient les flèches et les javelots. Ils ne portaient jamais des coups incertains, et la mort suivait toujours leurs traits lancés d'une main terrible et sûre (2).

(1)    **Gens animis membrisque tenax. . . .**  
         . . . . . **Consurgit in arctum**  
         **Massa rotunda caput, geminis sub fronte cavernis**  
         **Visus adest oculis absentibus. . . . .**  
         Sidon. Apollin., *Carm.*, II, v. 245 et suiv.

(2)    . . . . . **Teretes arcus et spicula cordi,**  
         **Terribiles certæque manus. . . . .**    *Id.*, *ibid.*, v. 267-268.

Quand l'Europe entendit ces masses se détacher, à la voix d'Attila, des monts Ourals, pour envahir ses plages, elle éprouva un sentiment mêlé de surprise et d'horreur. La stupeur fut inexprimable, à la vue de ces cinq cent mille guerriers rassemblés de tous les points de la zone Carpathienne. Sidoine Apollinaire les a dénombrés dans des vers dont la poésie est empreinte de la barbarie de ces farouches dévastateurs.

Les peuples les plus sauvages semblaient s'être donné rendez-vous le même jour, la même heure, pour inonder le monde occidental (1). Le Gélon, à la chair tatouée et à la casaque de peau humaine, marchait avec le Ruge belliqueux, accouru des bords de la Vistule et de l'Oder. La lourde infanterie du Gépide avançait à côté du Scyre et du Turcilinge, venus des rives de la Düna et du Niémen : le Hun noir et l'Acatzire, armés de flèches, l'Alain, porteur d'une énorme lance, poussaient le Neure et le Bellonote. Les tribus Basternes, échappées des plaines sarmatiques, suivaient sur leurs chariots le rapide Hérule et l'invincible Ostrogoth.

Attila était l'âme de toute cette fourmilière de hordes barbares où s'agitaient, pour la destruction, ces mille peuples inconnus que la Providence poussait sur l'Occident, pour en faire les héritiers de l'Empire.

Arrivée au Danube, cette armée se grossit encore de quelques bandes Frankes et Bructères, de tribus Thuringeoises et des Burgondes transrhénans. On arriva bientôt sur les bords du Rhin ; il fallut le traverser. La forêt hercynienne, avec ses vieux aunes, tomba sous la cognée, et couvrit le fleuve de ses barques, pour porter d'une rive à l'autre les légions d'At-

(1) ..... Subito cum rapta tumultu  
Barbaries, totas in te transfuderal arcetos,  
Gallia. Pugnacem Rugum comitante Gelono,  
Gepida trux sequitur, Scyrum Burgundio cogit:  
Churus, Bellonotus, Neurus, Basterna, Toringus,  
Bructerus, ulvosa quem vel Nicer abluit unda,  
Prorumpit Francus.....

Sidon. Apollin.. *Carm.*, VII, v. 519-523.

tila qui, ne trouvant pas d'obstacles, envahirent les campagnes de la Belgique, et se postèrent à la frontière des provinces romaines, pour attendre un moment ce que leur dirait l'Empire (1).

C'était en 451, année mémorable par ses calamités et les prodiges sinistres qui les annoncèrent. L'Empire avait perdu Placidie ; Valentinien III ne pouvait tenir les rênes de l'Etat. Dans de pareilles conjonctures, les yeux se tournèrent sur l'épée d'Aétius.

Ce général apprit à Rome l'irruption d'Attila ; il réunit aussitôt quelques renforts de troupes, et courut à la défense de la Gaule. Au delà des Alpes, la situation n'était pas rassurante. Aétius pouvait bien compter sur l'énergie et l'habileté de Tonance Ferréol, préfet du prétoire (2), et sur le concours d'Avitus, le Gaulois le plus versé dans la connaissance des négociations difficiles, et dans l'art de les mener à une heureuse issue. Mais la terreur était partout, et le nom d'Attila seul arrêta les résolutions ou déconcertait les courages.

Les hordes hunniques s'étaient déjà ébranlées : dans leurs courses, ces Barbares avaient ruiné les deux Germanies et la Belgique. Ils battent les Burgondes de Gondicaire massés sur leur route. Les ruines d'Augst, de Vindonissa et d'Argentuarium qui devaient être le berceau de Bâle, Windisch et Colmar, marquent leurs étapes victorieuses. Ils entraînent Strasbourg, Spire, Worms et Mayence. Tongres et Arras subissent le même sort ; les prières du saint évêque Nicaise ne peuvent sauver la capitale des Rèmes. Troyes doit bien son salut à saint Loup, dont l'aspect vénérable captive Attila ; mais Auxerre, Langres, Besançon désignent par leurs débris fumants son sanglant itinéraire. Les habitants de Lutèce effrayés allaient fuir et laisser leur ville au pillage, quand l'héroïque Geneviève accourut au bruit de leur détresse, releva leurs courages, et préserva leurs murs d'une ruine assurée.

(1) . . . . . Cecidit cito secta bipenni  
Hercynia in lintres, et Rhenum texuit alno.

Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 325.

(2) Laccary, *Histor. Galliarum sub prefectis pretorio*, p. 147.

De là, le roi des Huns marche sur Orléans. Les Orléanais se préparent à soutenir le siège, et envoient, en même temps, saint Aignan, leur évêque, dans la ville d'Arles, afin qu'il informât Tonance Ferréol, ou Aétius, s'il était déjà dans les Gaules, de la marche et des projets d'Attila (1).

Aétius était arrivé d'Italie. Il reçut saint Aignan au prétoire, avec les marques d'une grande considération, et lui promit de se trouver sous les murs d'Orléans, le huitième jour avant les calendes de juillet [14 juin] (2). Pendant ce temps, il renforça son armée d'un grand nombre de Gaulois et de Barbares que sa renommée rallia soudain sous les drapeaux de l'Empire. Il s'attacha les Bretons armoricains, gagna les Franks-Saliens de Mérovée, les Burgondes de Gondicaire et différentes milices de la Gaule qui, réveillées de leur torpeur ou de leur inaction, vinrent apporter au camp du patrice, le contingent de leurs forces.

Les Visigoths de l'Aquitaine seuls ne partageaient pas cet élan général. Attila, dit-on, avait gagné Théodoric; ou mieux, Théodoric préférerait rester spectateur de ce duel des deux mondes, du monde romain et du monde barbare, dans l'espoir de recueillir quelques débris de la puissance romaine, si elle succombait, ou dans la pensée de se réserver contre l'ennemi, s'il venait à franchir la Loire. Aétius lui observait que la défaite des Romains rendrait Attila plus audacieux, et qu'il lui serait impossible de résister; que, d'un autre côté, si les Romains étaient vainqueurs, la gloire serait pour les fédérés qui auraient embrassé leur cause, et la honte pour les Visigoths que la lâcheté en aurait déjouée. A cela Théodoric répondait avec le sans-façon d'un Barbare : « Que les Romains eussent à s'en tirer comme ils pourraient. »

Aétius ne se déconcerta pas. Persuadé qu'il y avait un grand

(1) Anianus. . . Arelatensem urbem expetere decrevit, et Aetium patricium qui sub Romano imperio in Galliis rempublicam gubernabat, videndum expetivit, ut ei furorem rebellium cum periculo suorum civium intimaret.

Vit. S. Anian., ap. Chesn. *Script. Franc.*, t. I, p. 321.

(2) Id., *ibid.*

avantage à ce que les Visigoths entrassent dans ce mouvement, il voulut à tout prix obtenir leur alliance. Il connaissait l'habileté d'Avitus, et savait ce qu'il pouvait sur les résolutions de Théodoric. Il le convoque dans une assemblée générale de patriciens réunis à Arles, et le supplie à peu près en ces termes de gagner le prince visigoth à la cause de l'Empire.

« Avitus, salut du monde, ce n'est pas pour toi une gloire nouvelle de voir Aétius te supplier. Ce peuple barbare qui demeure à nos portes, ne voit que par tes yeux, n'entend que par tes oreilles; tu as voulu, il a cessé de nous nuire; si tu le veux, il nous servira. Tu tiens sous ta main des milliers d'hommes, et le désir de te plaire est un ordre pour les peuples gétiques. Toujours nos ennemis, il t'accordent la paix. Va, déploie les ailes victorieuses; jadis une première victoire des Visigoths sur les Huns nous fut fatale; aujourd'hui, une seconde victoire de Théodoric sur ces Barbares peut nous sauver (1). »

Avitus n'hésita pas : la démarche du général romain, ses paroles flatteuses le déterminèrent à se charger de la mission qu'on lui donnait. Il vint à Théodoric et fit tomber par ses conseils ses dernières répugnances. Le prince visigoth se mit, sans plus tarder, à la tête de ses troupes; et suivi de ses deux fils, Thorismond et Théodoric, il courut ranger ses bataillons couverts de peaux à la suite des clairons romains (2).

Aétius, une fois à la tête de ses levées imposantes, ne douta plus du succès de ses armes et se dirigea vers Orléans. Cette ville était aux abois. Les Huns en avaient ouvert les portes, et ils en commençaient le pillage, quand un cri soudain, parti du

- (1) Orbis, Avite, salus, cui non nova gloria nunc est,  
Quod rogat Aetius : voluisti, et non nocet hostis;  
Vis? prodest; inclusa tenes tot millia nutu,  
Et populis Geticis sola est tua gratia limes.  
Infensi semper nobis pacem tibi præstant.  
Victrices, i, prome aquilas; fac, optime, Chunos  
Quorum forte prior fuga nos concusserat olim,  
Bis victos prodesse mihi.

Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 339-346.

- (2) Ibant pellitæ post classica Romula turmæ. Id., *ibid.*



sein de la cavalerie romaine qui accourait à toute bride, ranima les vaincus. Les vainqueurs pris entre deux ennemis, serrés par les Romains, écrasés sous les pierres que leur lançaient les assiégés, renoncèrent à leur victoire et se replièrent à la voix d'Attila qui fit sonner la retraite. Aétius le suivit de près et l'atteignit à quelques milles au delà de Châlons.

La lutte était inévitable. Vainqueurs et vaincus voulaient en finir. Les plaines catalauniques se couvrirent de deux énormes masses de combattants dont le choc fut épouvantable. Jamais mêlée ne fut plus atroce, ni plus acharnée (1). Cent soixante mille hommes tombèrent sur le champ de bataille (2). La victoire resta aux Romains; mais elle coûta aux Visigoths le brave Théodoric, et aux Burgondes, leur chef Gondicaire (3).

Ce jour, la Barbarie avait reculé devant la civilisation de l'ancien monde; elle devait avoir son retour. Dieu n'avait sans doute brisé l'épée des Barbares que parce qu'ils n'avaient pas attendu l'heure de sa justice.

Attila, forcé de quitter les Gaules, gagna l'Italie l'année suivante, jetant partout la terreur, malgré sa défaite. Rome, épouvantée à son approche, lui envoya pour toute armée Léon-le-Grand qu'elle fit accompagner de deux sénateurs, Trégence et Gennadius Avienus, illustres par leur naissance et leurs dignités. On sait comment le pontife romain, plus fort par la prière que par le glaive, fit tomber devant la douce majesté de ses regards l'audace du farouche conquérant.

Telle fut l'invasion d'Attila dans les Gaules. Ce fut comme une tempête dont les nuages amoncelés au loin éclatent tout d'un coup, sans laisser de ses ravages une trace durable. Mais le bruit en retentit dans toutes les Gaules. Les historiens la consignèrent dans leurs écrits. Jornandès et Rothérius racontèrent ce sanglant épisode de la Barbarie. Sidoine Apollinaire, devenu évêque, en commença l'histoire, à la demande de S.

(1) *Bellum atrox. . . . immane, pertinax, cui simile nulla usquam narrat antiquitas. . . .* Jorn., *R. Get.*, 40.

(2) Jorn., *R. Get.*, 40. — Idace porte le nombre des morts à 500,000.

(3) Paulus Diaconus, de *Gestis ej iscop. Mettensium*.

Prosper (1), successeur de S. Aignan. Gendre d'Avitus, ami de Tonance Ferréol, témoin considérable et spectateur intéressé des luttes qui déchirèrent la Gaule, il avait dû connaître à fond les négociations et le mouvement de cette guerre mémorable. L'humilité du saint évêque nous a dérobé ces pages qu'il eût été si utile de consulter.

Après la déroute d'Attila, les Barbares confédérés qui avaient combattu sous Aétius, se retirèrent dans leurs cantonnements. Les Franks de Mérovée regagnèrent les rives de la Meuse dans la seconde Germanie (2); les Burgondes, les pays méridionaux de la première Germanie, entre les Vosges et la Haute-Meuse; et les Visigoths les plaines de l'Aquitaine.

Théodoric n'était plus à la tête de ces derniers; il était resté sur le champ de bataille où son armée lui fit des funérailles en grande pompe, et on avait élu à sa place, Thorismond, l'aîné de ses fils. Ce jeune prince avait une humeur belliqueuse que ne tempéraient, ni les conseils de l'expérience, ni les calculs de la politique. Son armée se remettait à peine de ses fatigues et de ses pertes que, rompant avec Aétius, il entraînait ses troupes sur les bords du Rhône, pour assiéger la ville d'Arles [452].

Tonance Ferréol qui occupait toujours la préfecture, se trouva seul à faire face à ce mouvement inattendu. Ses sages mesures, en opérant la jonction des Barbares avec les troupes d'Aétius, avaient rendu à l'Empire un service important; il ne lui fut pas moins utile dans ce moment où la Gaule romaine ne pouvait opposer à Thorismond qu'une faible armée (3).

Il amena le jeune Barbare à une conférence, où il s'insinua avec tant d'habileté dans son esprit, qu'il le persuada de se retirer de la place. Thorismond fut subjugué par la gravité et le charme exquis de ses paroles, et se rendit à ses désirs. Ferréol, dit Sidoine Apollinaire, obtint par un dîner et la douceur

(1) Exegeras... ut promitterem tibi Attilæ bellum stylo me posteris intimaturum... cœperam scribere. Sidon. Apollin., *Epist.*, VIII, 15.

(2) Greg. Tur., II, 7.

(3) Sidon. Apollin., *Epist.*, VII, 12.

de son discours, ce que n'aurait pu faire Aétius avec une bataille (1).

La Gaule méridionale respira, dans ces temps difficiles, sous l'intelligente administration de Tonance Ferréol. Il illustrait la préfecture d'Arles par sa naissance, son habileté et ses vertus. Fils d'un père qui avait été sous Honorius l'appui et le soutien des Gaules, il avait porté au prétoire l'éclat de sa maison où les préfectures, les patriciats et les triomphes se comptaient par le nombre de ses aïeux. Il y maintenait la gloire de ses ancêtres par l'ascendant de son esprit, la prudence de ses vues et le soin qu'il prenait à soulager les peuples. Les ravages de l'ennemi et les dépenses de la dernière guerre avaient épuisé les provinces. Ferréol les releva des tributs dont elles étaient accablées et ranima leurs espérances, en réparant leurs malheurs (2). Les peuples, ravis de trouver dans un gouverneur un père, et dans l'autorité un soutien, accouraient autour de lui pour le bénir, et dans leur reconnaissance, ils traînaient son char au bruit des applaudissements (3).

Sidoine Apollinaire qui nous a transmis ces détails, avait des liens étroits avec Tonance Ferréol, quoique celui-ci eût quelques années de plus. Tonance était par sa mère Papienille, le petit-fils du consul Afranius Syagrius, dont la famille entretenait avec celle des Apollinaires, des relations suivies.

Sidoine qui prêtait l'oreille au moindre souffle de la fortune, et qui dans ses rapports recherchait la distinction et le mérite, visita sans doute Tonance Ferréol, dans sa préfecture d'Arles. Il avait à peine vingt-cinq ans, âge où les illusions sont nombreuses, et où les rêves semblent tenir de la réalité. Si jamais il vit au prétoire, ce rendez-vous ordinaire des grandeurs du cinquième siècle, cette foule d'assesseurs, de vicaires de la

(1) *Prætermisit... ab Arelatensium portis quem Aetius non potuisset prælio, te prandio removisse.* Sidon. Apollin., *Epist.*, VII, 12.

(2) .... *Sic habenas Galliarum moderarere, ut possessor exhaustus tributario jugo relevaretur.* Id., *ibid.*

(3) *Curram tuum provinciales cum plausuum maximo accentu spontaneis subisse cervicibus....* Id., *ibid.*

Gaule, de préfectoriens, de sénateurs et d'hommes considérables qui participaient à la vie politique du temps ; ne dut-il pas donner un libre cours à ses pensées d'élévation ? N'est-ce pas là qu'Avitus, que les affaires ramenaient souvent à Arles, rencontra le jeune héritier des Apollinaire, et qu'admirant son esprit et son urbanité, il songea à lui donner la main de sa fille Papianille ?

Quoi qu'il en soit, c'est à cette époque que Sidoine Apollinaire entra dans la famille des Avitus. Si cette alliance fut pour lui un honneur, on reconnut bientôt qu'il en était digne, pour la pureté de ses mœurs et l'éclat de ses talents. Ecdice et Agricola l'accueillirent avec les marques d'une sincère amitié, et les familles curiales de l'Auvergne qui voyaient la maison des Avitus, avec les témoignages d'une estime particulière. Sidoine connut alors Domice, esprit cultivé et versé dans les lettres, Ommace, personnage consulaire, Catullin, homme de guerre et de noblesse, Aper, riche seigneur des monts Dômes, Volusien, Perpétue, Eutrope et tant d'autres Arvernes recommandables par leur naissance et leurs qualités.

Avitus pouvait librement jouir du nouveau bonheur de sa famille. Après avoir assisté la Gaule et l'Empire de son habileté et de ses lumières, il s'était retiré dans ses domaines, et changeant les soucis des honneurs politiques pour la vie plus simple des champs, il maniait, nouveau Cincinnatus, le hoyau recourbé, ou, guidant le soc de la charrue, il retournait la glèbe dans ses fertiles arpent (1).

Les belles-lettres firent souvent diversion à ces rustiques travaux. Elles étaient encore plus honorées à Avitacum, depuis que Sidoine Apollinaire y avait apporté sa renommée de littérateur et de poète. On y donnait toutes les faveurs à la politesse et aux manières romaines, mais sans sacrifier ces goûts de nationalité que partageait la majorité des nobles Arvernes.

(1) ..... Flexi dum forte ligonis  
Exercet dentes, vel pando pronus aratro  
Vertis inexcoclam per pingua jugera glebam.  
Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 379-381.

Les intérêts politiques de l'Auvergne se présentaient plus d'une fois à l'esprit d'Avitus. Au milieu de l'anéantissement des forces publiques de la Gaule et de l'Empire, n'était-ce pas le moment propice de songer au recouvrement des libertés arvernes ? Il y avait à choisir entre deux partis. Ou il fallait relier dans le système de la monarchie visigothe tous les éléments de la puissance celtique, afin de faire arriver au sommet des influences politiques de la Gaule, l'Auvergne et ses citoyens les plus considérables : ou mieux, il fallait, en dehors des Visigoths, constituer une patrie gauloise, forte, libre, et qui aspirât au gouvernement du monde (1). Bien des Gaulois y songeaient ; mais à défaut d'initiative ou de circonstances, cette pensée resta toujours un rêve. La Gaule continua à se fractionner entre les Barbares, jusqu'à ce qu'un peuple plus heureux ou plus habile que les autres, le peuple Frank, eût réalisé à son profit ces tendances d'unité nationale.

Une révolution venait d'éclater à Toulouse. Thorismond y était à peine monté sur le trône qu'il en fut précipité par une conspiration dont Théodoric était le chef (2). Celui-ci prit les rênes de l'Etat ; il avait de l'ambition, de la capacité et de l'énergie. On le disait doué des qualités nécessaires pour porter la monarchie toulousaine à son plus haut degré de puissance.

Avitus entretenait avec ce nouveau prince qui avait été son élève, des rapports fréquents. Sidoine Apollinaire dut à cette amitié d'entrer fort avant dans la connaissance de Théodoric. Le second Théodoric avait les goûts du premier ; il aimait les belles-lettres et recherchait la société des Gallo-Romains qui avaient le plus de politesse et de savoir. A ces titres, Sidoine Apollinaire devait avoir une entrée libre à sa cour. Aussi eut-il une large part aux faveurs de ce prince qu'il vit d'assez près pour étudier sa vie et ses mœurs privées.

Les habitudes de cette cour demi-barbare et demi-cultivée frappèrent le jeune gallo-romain. Ce mélange d'urbanité et de

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 543 et suiv.

(2) Isidor., *Hist. Gothor.*

rudesse, la vue de ces chefs Goths étalant leurs chlamydes de peau dans cette ville palladienne qui avait été le séjour des arts et de la civilisation romaine, la fierté de ces Barbares et leur prétention à dicter des lois à la Gaule, rien n'échappa à son esprit curieux et observateur. Il séjourna quelque temps à Toulouse, comblé des grâces de son souverain. De là, il correspondait avec ses chers amis d'Avitacum, et les mettait au courant des habitudes et de la politique du nouveau prince.

Agricola, son beau-frère, qui ne connaissait cette cour que par la renommée de politesse dont elle commençait à jouir (1), désirait surtout connaître l'extérieur et les mœurs privées de son jeune roi. Sidoine satisfait sa curiosité par une lettre où il fit le portrait de Théodoric. C'est une de ses premières œuvres littéraires. Il y a mis les soins de ce bel esprit dont les recherches et l'exagération flattaient le goût de ses contemporains. Le prince visigoth y est dépeint tout entier. C'est un vrai portrait sur toile : couleurs foncées, coloris animé, traits en relief; rien n'y manque de ce qui peut dessiner le personnage.

« Théodoric, écrivait Sidoine Apollinaire, est un prince  
» digne d'être connu de ceux-là mêmes qui le voient dans une  
» familiarité moins étroite, tant Dieu et la nature se sont réunis pour le combler des dons les plus heureux. Ses mœurs  
» sont telles que l'envie, qui se presse autour des trônes, ne  
» saurait rien lui ravir des éloges qu'il mérite. Sa taille est  
» bien proportionnée; si elle est au-dessous des plus élevées,  
» elle est aussi plus haute et plus élancée que les moyennes (2). Sur sa tête arrondie par le haut, flotte une chevelure frisée dont les boucles se rejettent un peu vers le sommet du front. Son cou ne repose pas sur des nerfs saillants.  
» Ses deux orbites sont couronnées d'un arc épais de sourcils.  
» Quand il abaisse ses cils, ils atteignent à leur extrémité presque le milieu de ses joues. Le bord de ses oreilles, suivant

(1) *Commendat populis fama civilitatem...* Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 2.

(2) *Corpore exacto, longissimis brevior, procerior eminentiorque mediocribus.* Id., *ibid.*

» a coutume de sa nation, est couvert par des cheveux aux  
» tresses ondoyantes. Son nez se recourbe avec beaucoup de  
» grâce. Ses lèvres, minces et délicates, s'harmonisent avec  
» sa bouche dont les angles sont peu dilatés. Si, par hasard,  
» ses dents alignées se découvrent, elles offrent aussitôt une  
» blancheur égale à celle de la neige. Chaque jour, on coupe  
» les poils qui poussent à l'ouverture des narines. Vers la cavité  
» de ses tempes, se hérissent une barbe touffue; tous les jours,  
» un barbier lui arrache avec des pinces celle qui croît depuis  
» le bas du visage jusqu'aux joues. Son menton, sa gorge, son  
» cou sans obésité et d'une douce carnation, présentent une  
» peau blanche comme le lait, et qui vue de près semble co-  
» lorée des traits vermeils de la jeunesse (1) : car la rougeur  
» de ses joues est plutôt l'effet de la pudeur que celui de la  
» colère.

» Les épaules de Théodoric sont arrondies, ses bras forts,  
» ses muscles vigoureux, ses mains larges. Son ventre est retiré  
» en arrière, mais sa poitrine avance. Ses côtés doivent leur  
» élévation aux saillies de ses muscles. Une ceinture ferme ses  
» flancs vigoureux. Ses cuisses ont le poli de l'ivoire; ses jarrets  
» sont mâles et noueux, ses genoux sans rides et bien con-  
» formés. Ses jambes s'appuient sur des mollets qui s'arron-  
» dissent; et, phénomène étrange! des membres si vastes  
» reposent sur un petit pied (2). »

On voit que Sidoine, entraîné par la manie de tout décrire, n'a rien omis pour mettre en figure l'extérieur de Théodoric. Il a fait, en minutieux anatomiste, l'analyse la plus complète de son visage, de son corps et de ses traits; mais il l'a fait en un style auquel on voudrait plus de grâce et de naturel.

C'est encore par lui que nous connaissons les habitudes de ce prince qui songeait à faire de la cour d'Aquitaine, une cour qui égalât en politesse celle de Ravenne et du Bas-Empire.

(1) *Menti, gutturis, colli non obesi, sed succulentis lactea cutis, quæ propius inspicia juvenili rubore suffunditur.* Sidon. Apollin.; *Epist.*, I, 2.

(2) *Qui magna sustentat membra, pes modicus.* Id., *ibid.*

En lisant sa prose subtile et maniérée, mais où abondent les couleurs et les détails, on croit voir et entendre Théodoric. C'est une scène d'intérieur où est mis à découvert le palais du Visigoth avec ses gardes vêtus de fourrures, et où il apparaît lui-même sous les diverses faces de sa vie publique et privée.

Il ne sera pas sans intérêt de redire, d'après ce témoin oculaire, ce que pouvait être, au sein de la Gaule méridionale, au contact de la civilisation romaine, et comme sur les frontières de l'ancien et du nouveau monde, la cour d'un Barbare, du descendant des Alaric et des Ataulfe.

Théodoric donnait à ses pratiques religieuses les premiers instants du jour. Il était ainsi que sa nation, arien, de cet arianisme d'Ulfila que Valens avait dans les ardeurs de son prosélytisme, propagé parmi les races scandinaves. Mais son arianisme était modéré, il n'avait ni l'obstination intolérante d'un hérétique, ni la fougue d'un persécuteur. Avant l'aube du jour, il se rendait avec sa suite aux assemblées de ses prêtres; il priait à voix basse et avec attention; toutefois ses observances extérieures semblaient tenir plus de l'habitude que de la religion (1).

Les soins administratifs du royaume occupaient le reste de la matinée. L'heure des affaires une fois venue, la salle du conseil s'ouvrait; les gardes en casaque de peau veillaient sur le seuil et en dehors des portières. Théodoric se tenait sur son siège ayant près de lui un écuyer de sa suite. De là, il répondait aux ambassadeurs des puissances, écoutant beaucoup, parlant assez peu, discutant sans se presser, expédiant les affaires sans retard (2).

A la deuxième heure, il visitait ses haras ou ses trésors: quelquefois il se rendait à la chasse annoncée dès la veille. Il se faisait suivre de ses pages dont l'un portait son arc et ses flèches. Il excellait à cet exercice. Qu'on lui montrât, ou que le hasard

(1) *Antelucanos sacerdotum suorum cœtus minimo comitatu expetit, grandi sedulitate veneratur; quanquam, si sermo secretus, possis animadvertere quod servet istam pro consuetudine potius quam pro religione reverentiam.*

Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 2.

(2) *Intromissis gentium legationibus, audit plurima, pauca respondet. Si quid expeditur, accelerat. Id., ibid.*



lui offrit un oiseau, un sanglier, une bête sauvage; il bandait aussitôt son arc, et frappait d'un trait sûr tout ce qu'il ajustait.

Ses repas ordinaires ressemblaient plus à ceux d'un particulier qu'à ceux d'un prince (1). Les festins qu'il donnait à sa cour, respiraient moins la magnificence que la simplicité. Sa table ne fléchissait pas sous le poids d'une argenterie grossière et jaunâtre : la propreté surtout recommandait la vaisselle. Les couvertures des lits de table, les tapisseries, les tentures étaient tantôt de fin lin, tantôt de pourpre. Les mets tiraient leur prix de l'art du cuisinier, et non de leur valeur. On ne présentait que rarement les coupes et les patères. Une grande réserve dans les discours présidait aux repas; on y gardait le silence, ou l'on ne tenait que des propos sérieux. En un mot, on voyait à ces festins l'élégance des Grecs, l'abondance des Gaulois, l'agilité des Italiens, la pompe d'une fête publique, les soins d'une table privée, une régularité vraiment royale (2).

Les jeux succédaient le plus souvent au festin. Théodoric aimait surtout les dés. On aurait à peine reconnu le monarque, si on l'eût vu, au sortir du repas, ramasser les dés avec vitesse, les examiner, les agiter, les lancer avec ardeur, les interroger en plaisantant, et attendre avec patience ce que le sort en déciderait. Son humeur un peu de philosophe, variait selon les coups; il accueillait les bons par le silence, les mauvais par un sourire. Au jeu, comme à la guerre, il avait les soucis de la victoire. Quand celle-ci était remportée, après une lutte ouverte et égale, il jouissait de l'émotion du vaincu et s'amusait des boutades de son adversaire qui, en déplorant sa défaite, rendait justice à son triomphe (3). Alors le prince se montrait facile, aimable. C'était l'heure des courtisans. Ils pouvaient obtenir les faveurs souvent refusées aux protections les plus puissantes.

Sidoine Apollinaire que Théodoric admettait parmi les fami-

(1) Convivium . . . simile privato est. Sidon. Apollin., *Epist.*, 1, 2.

(2) Videas ibi elegantiam Græcam, abundantiam Gallicanam, celeritatem Italiam, publicam pompam, privatam diligentiam, regiam disciplinam. *Id.*, *ib.*

(3) Oblectatur commotione superati, et tunc denum credit sibi non cessisse collegam, cum fidem fecerit victoriæ suæ bilis aliena. *Id.*, *ibid.*

liers de sa cour, jouait fréquemment avec lui, et prenait ses défaites pour des victoires, à cause de la facilité qu'il avait alors d'assurer à ses requêtes un entier succès (1).

La neuvième heure voyait renaître les soins de la royauté (2). L'intrigue et la cabale frémissaient autour du trône, jusqu'à l'approche du souper. A ce moment, la foule des solliciteurs s'écoulait et se dispersait chez les courtisans. Chacun se rendait auprès de son patron, pour en cultiver les grâces, au milieu des veilles de la nuit.

Le souper de Théodoric était frugal et honnête. On n'y entendait ni orgues hydrauliques, ni mélodies savantes et étudiées. Les joueurs de lyre et de flûte, les maîtres de chœur n'y étaient pas admis; jamais musicienne n'y fit résonner le sistre ou tout autre instrument. Le roi ne tolérait que les chants dont les accords pouvaient élever son âme, tout en charmant ses oreilles (3). Quelquefois on y donnait un libre cours aux saillies des mimes, mais on ne permettait pas que l'épigramme mordante frappât les convives de ses traits envenimés.

Après le souper, tout rentrait dans le silence : les gardes du trésor seuls veillaient, les armes à la main, devant les portes du palais, pour protéger le sommeil de Théodoric.

Telle était la vie de Théodoric II; telle sa cour apparut à Sidoine Apollinaire. C'était là une image de ces cours barbares transplantées en Occident, et se dépouillant peu à peu, dans le commerce d'une civilisation plus douce, de la rudesse des mœurs scandinaves. Telles furent la cour des Burgondes, des Visigoths de l'Espagne; telle la cour mérovingienne où les rois franks tempérèrent leurs instincts de barbarie par les habitudes de politesse et de douceur qu'ils durent à l'Évangile et à leurs rapports avec les Gaulois et les Romains.

(1) *Aliquid obsecraturus felicitè vincor, quando mihi ad hoc tabula perit, ut causa salvetur.* Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 2.

(2) *Circa nonam recrudescit moles illa regnandi... ubique litigiosus fremit ambitus.* Id., *ibid.*

(3) *Rege solum illis fidebus delinito, quibus non minus mulcet virtus animum, quam cantus auditum.* Id., *ibid.*

Une politique secrète porta sans doute Agricola à demander à Sidoine Apollinaire la description de la cour toulousaine, et celui-ci à flatter le portrait de Théodoric, dans une lettre qui devait courir de main en main, parmi les personnages influents de l'Auvergne, de l'Aquitaine et de la Lyonnaise. Si l'on ne pouvait reconstituer la patrie gauloise, ne serait-il pas plus sage de se rallier à une autorité qui, malgré les répugnances que causait son origine barbare, offrait des garanties d'ordre et de sécurité? Le nouveau monarque des Visigoths inspirait aux Romains de la Gaule une confiance assez grande : on se détachait de l'Empire incapable de reprendre ce que les Barbares occupaient déjà, et quand on savait Théodoric assez fort pour conserver ses possessions, assez ambitieux pour les agrandir, on était tenté d'accepter son gouvernement. Sa religion arrêta, il est vrai, cet élan des populations gallo-romaines; car il était arien, et celles-ci étaient catholiques; mais une chose diminuait leurs craintes, c'est que l'arianisme de Théodoric était très-tolérant, et que ce prince n'avait que peu de zèle pour sa secte.

Au milieu de la fluctuation continuelle des esprits, le mouvement politique entraîna parfois de ce côté les provinces gallo-romaines; ce qui donna à Théodoric, dans les affaires de ce temps, la plus grande prépondérance.

Ce prince méritait l'éloge que la renommée faisait de lui. L'histoire qui juge les personnes et les choses avec plus d'impartialité, ne l'aurait pas démenti, si elle n'avait à lui reprocher d'être arrivé au pouvoir par le meurtre de son frère. Cette tache ne put être effacée par le bonheur de ses armes et la gloire de son règne; mais il gouverna ses sujets avec une bonté qui leur fit oublier son fratricide. Son nom fut au loin respecté, et, dans un temps où tous les pouvoirs fléchissaient, il pesa assez fort du poids de son autorité pour influencer sur les destinées de la Gaule et même sur celles de l'Empire.

Les événements se précipitaient en Italie. On respirait à peine, après la mort d'Attila [453], que Rome fut agitée par une nouvelle révolution. La gloire d'Aétius gênait les eunuques de Ravenne. On conspira contre elle; on représenta le patrice

comme un général inactif et sans talents militaires. On faisait quelque justice à ses exploits en Gaule, pour avoir le droit d'imputer à son inhabileté la ruine d'Aquilée et l'abandon de la Transpadane.

Valentinien lui-même méconnut ses services, et ne dissimulant plus la haine qu'il nourrissait contre lui, il l'immola à sa jalousie, et du même coup brisa la seule épée qui pût sauver l'Occident. Aëtius fut assassiné en 454, et, en 455, Valentinien tombait à son tour sous le poignard de Maxime, sénateur romain dont il avait déshonoré l'épouse.

Maxime ramassa la pourpre dans le sang de Valentinien et l'endossa, en face du sénat qui le laissa faire. Son ambition était au comble de ses vœux ; il se voyait au faite de la souveraineté, après avoir été tour à tour préfet, patricien et consul (1).

Les courtisans se pressèrent autour du nouveau maître : on le proclamait à l'envi très-fortuné César. Nul n'y mettait plus de zèle que Serran de Narbonne, ami de Sidoine Apollinaire, et que Maxime comptait déjà parmi ses clients les plus dévoués (2). Cette prétendue félicité ne dura que quelques jours. Maxime éprouva bientôt sous la couronne une sorte de vertige, et quand il ne trouva plus, sous les replis de la pourpre, la sécurité dont il jouissait sous la toge de sénateur, il regarda l'empire comme insupportable (3). Au dehors, c'étaient les Barbares qui se remuaient dans leurs cantonnements, et qui restaient toujours suspendus comme un épouvantail sur la tête des empereurs ; au dedans, c'était Eudoxie, la veuve de Valentinien, qu'il avait forcée de partager sa couche, et qui se vengeait en secret, en conviant Genséric à venger ses malheurs.

Maxime ne pouvait tenir tête à ses terreurs et à ses soupçons ; et comme un jour, un de ses courtisans, nommé Fulgence, avait l'oreille aux portes de son palais, il entendit avec

(1) Sidon. Apollin., *Epist.*, II, 13.

(2) Id., *ibid.*

(3) *Quamdam potestatis immensæ vertiginem sub corona patiebatur, nec sustinebat dominus esse, qui non sustinuerat esse sub domino. Id., ibid.*

le bruit de ses pas , ces paroles : « Heureux Damoclès qui n'as supporté les embarras du trône que durant l'espace d'un seul repas ! »

C'est qu'à son tour , Maxime entendait Genséric menacer Rome du fond de l'Afrique. Cet autre Attila ne cessait de jeter sur l'Italie d'ardentes convoitises. Il avait appris que le roi des Huns n'avait fait que passer devant la capitale du monde ; il épiait le moment favorable où il pourrait y entrer.

A cela se joignaient les mouvements des Barbares dans la Gaule. Les Saxons traversaient la mer de Bretagne sur leurs bateaux de cuir , et pillaient les côtes de l'Armorique ; les Franks ravageaient la première Germanie et la seconde Belgique ; les Allemands venaient boire les eaux du Rhin jusque sur les rives romaines ; les Visigoths eux-mêmes se préparaient à recommencer la guerre (1).

La Gaule revint un instant au projet qu'elle avait souvent conçu de reprendre son autonomie (2), et de ressusciter , à l'ombre des institutions romaines , cet Empire des Gaules que Postume et Victorin avaient constitué , et qui , après d'éphémères destinées , retomba sous Aurélien , dans la vaste unité de la politique occidentale. L'honneur gaulois répugnait à suivre de chute en chute la fortune décrépite de l'Empire : la pourpre ne couvrait pas assez les vices de Rome dégénérée , pour que la conscience publique se résignât à en subir constamment la domination (3).

On parlait ça et là , dans les provinces , d'un gouvernement gaulois qui s'étendrait de l'Illyrie à l'Espagne , quand un rescrit de Maxime apporté à Avitacum nomma Avitus , général de

(1) Francus Germanum primum Belgamque secundum  
Sternebat, Rhenumque, ferox Alamanne, bibebas  
Romanis ripis.....

Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 372-374.

(2) ..... Promptissima nuper  
Fulsit contitio, proprias qua Gallia vires  
Exereret, trepidam dum Maximus occupat urbem.

Id., *ibid.*, v. 343-345.

(3) Id., *ibid.*

toutes les forces romaines qui étaient dans les Gaules (1), avec ordre d'arrêter l'invasion des Barbares, et de travailler à un traité avec les Visigoths.

Avitus accepta cette mission difficile, et ne tarda pas à réparer les désastres que les Barbares avaient causés dans la Gaule romaine. En trois mois, il mit un terme à leurs excursions. Les Allemands lui envoyèrent des ambassadeurs pour demander pardon de leur audace; les Saxons suspendirent leurs courses, et les autres peuples d'Outre-Rhin se rejetèrent sur les marges de leurs fleuves (2).

Ces avantages obtenus, Avitus se rendit à Toulouse auprès de Théodoric II, pour arrêter, par ses négociations, ses préparatifs de guerre contre l'Empire. Ce jeune roi aimait à se rappeler qu'Avitus l'avait autrefois porté dans ses bras, dans le palais de son père; il n'avait pas oublié qu'il devait à ses leçons la science du droit romain et le bonheur d'avoir lu les pages « du docte Marron. »

Aussi la nouvelle de son arrivée fut bien accueillie. A peine Messien, qu'Avitus avait envoyé, en eut-il instruit Théodoric, que celui-ci sortit de son palais avec son frère et plusieurs personnages de sa suite, pour le prévenir et l'introduire avec honneur dans les murs de sa capitale. Il y fut reçu avec les égards dus à un maître de la milice; les Visigoths, en le voyant s'avancer entre Théodoric et son frère, saluèrent en lui un ami de leur nation et un défenseur de leurs intérêts.

Mais pendant qu'à Toulouse on commençait à négocier pour la paix; au delà des Alpes, à Rome, tout était en feu. Genséric avait débarqué à Ostie avec une armée de Vandales et de Maures; de là il s'était jeté sur Rome où le sac de cette ville justifia la terreur qui précédait son nom. Il n'y trouva pas Maxime qui venait d'être massacré dans sa fuite par les Romains (3); mais,

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 376-378.

(2) Legas qui veniam poscant, Alamanne, furoris.  
Saxonis incursus cessat, Chattumque palustri  
Alligat Albis aqua . . . . Id., *ibid.*, v. 389-391.

(3) Marcellini et Prosperi Chronica. Procop., *de Bello Vandalico*, I, 3.

à défaut de son empereur, il se déchaîna sur son peuple et ses monuments. Ses temples, ses amphithéâtres, ses palais, ses arcs-de-triomphe, ses statues, ses trésors, tout devint en partie la proie du Vandale qui, n'ayant pas assez de son glaive pour assouvir sa fureur, réveilla jusqu'aux incendies allumés par Alaric.

Quand, au bout de quinze jours, Genséric eut vengé Eudoxie et satisfait ses instincts de pillage, il partit pour l'Afrique, emportant parmi ses trophées la moitié de ce toit en bronze doré qui faisait l'orgueil du Capitole (1), et la plupart des richesses que livra Carthage, lorsqu'elle était tributaire (2). Rome fut quelque temps dans une solitude affreuse : on ne songea pas sur le moment à nommer un empereur qui n'aurait eu à régner que sur des ruines ; du reste, le sénat dispersé n'était pas encore revenu de son exil.

Ces nouvelles arrivèrent toutes à la fois à Toulouse et y causèrent une immense surprise. Les destinées de l'Occident étaient pour l'heure entre les mains de la Gaule, où les forces romaines avaient, sous la conduite d'Avitus, tiré une grande importance de leurs succès sur les Barbares. D'un autre côté, Théodoric qui avait repris le plan politique d'Ataulfe, se crut assez d'autorité pour faire un empereur. La Gaule romaine et la Gaule barbare confondirent leur ambition et leurs intérêts pour arriver, par une commune entente, au sommet des affaires occidentales.

Les circonstances présentes mettaient Avitus en scène, et le désignaient pour l'Empire. Théodoric résolut d'y faire parvenir son ancien maître. D'une part, il mettait en avant le nom d'Avitus ; de l'autre, il avait avec le maître des milices romaines des conférences secrètes, où, en réveillant son ambition, il dut lui demander pour la patrie et le salut du monde, qu'il acceptât l'empire.

(1) Jovis . . . capitolini templum diripuit, ac mediam partem abstulit tecti.  
Procop., *Bell. Vand.*, I, 5.

(2) . . . . . Rursusque revexit  
Quæ captiva dedit quondam stipendia Barche.  
Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 448-449.

Quoique l'histoire se taise sur les intrigues qui furent conduites, les questions qu'on débattit et les principaux personnages qui intervinrent, on peut affirmer, pour peu qu'on ait approfondi les mystères qui entouraient la politique gauloise et visigothe : 1°. qu'un parti s'était formé dans les Gaules, actif, puissant, qui conçut le projet de prendre la direction des affaires de l'Occident ; 2°. que ce parti, d'intelligence avec Théodoric, se persuada que l'avènement d'Avitus réaliserait ses ambitions, et qu'il seconda de toute son énergie les chances de son principat ; 3°. que Théodoric, en Barbare avisé, prêta volontiers son concours à l'exécution de ce dessein, soit à cause de l'influence que ses relations avec Avitus lui donneraient sur la politique impériale, soit à raison des promesses qu'on dut lui faire d'un certain accroissement de puissance.

Que Sidoine Apollinaire, alors à la cour de Toulouse, ait ravivé les espérances de ce parti gaulois ; qu'il ait montré dans Avitus le seul homme capable de sauver les libertés de la Gaule et d'assurer le salut de l'Empire ; que dans des lettres confidentielles parties pour la Lyonnaise, la Narbonnaise et l'Auvergne, il ait entraîné les jeunes consulaires de ces provinces, en leur faisant entrevoir quel intérêt il y avait pour eux à ce qu'un Gaulois montât sur le trône des Césars ; c'est une conjecture trop fondée pour que nous ne l'avancions pas comme un signe de ses tendances politiques. En Auvergne, les hommes les plus influents ; à Lyon, les familles les plus considérables ; à Narbonne, les Consence ; à Arles, les hauts fonctionnaires de la préfecture entrèrent dans ce mouvement ; il ne fut bientôt plus question que d'imposer à Rome un empereur, au nom de la Gaule qui se crut un instant maîtresse de l'Occident.

Mais les moments étaient précieux, il fallait se hâter ; Théodoric le comprit. Il réunit les anciens de sa nation (1), comme

(1) Luce nova veterum cœtus de more Getarum  
Contrahitur.....  
Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 431-432.



pour délibérer sur les propositions de paix qu'Avitus avait faites au nom de l'Empire. Avitus parut au sein de l'assemblée, prit le premier la parole, et supplia Théodoric de maintenir les traités qui unissaient les Visigoths aux Romains. Il lui rappela la confiance dont l'honorait Théodoric son père, et reporta ses souvenirs sur son enfance dont il avait été le témoin. Il réclamait la paix comme un prix de cette ancienne amitié (1).

Théodoric lui répondit qu'il était prêt, par dévouement pour celui qui avait été l'ami de son père et le guide de son enfance, à signer le traité de paix avec l'Empire; il y mettait pourtant une condition : c'était qu'Avitus revêtît la pourpre romaine.

« Oui, noble chef, ajouta-t-il, accepte le titre d'Auguste. »  
» Toi, général, j'étais l'ami de Rome ; j'en serai le soldat, si  
» tu en es l'empereur. Tu ne raviras point la couronne : le palais des Césars est sans maître ; c'est à toi qu'il appartient.  
» Si tu ceins le diadème, ce ne sera pas assez pour moi, je te  
» l'assure, de ne pas te nuire ; plaise au ciel que je te puisse  
» être utile ! C'est à moi de conseiller : la Gaule a d'autres  
» droits ; elle te forcera bientôt d'accepter la puissance : il faut  
» que l'univers t'obéisse, s'il veut se sauver (2). »

Le frère de Théodoric et les conseillers visigoths unirent leurs instances à celles du monarque. Avitus témoigna quelque répugnance ; l'empire vu de près lui parut moins digne d'envie ; mais il venait de signer le traité de paix par lequel Théodoric le reconnaissait pour allié : c'était, dans les conjonctures présentes, accepter le diadème.

La nouvelle de cette alliance et de ce qui avait eu lieu au sein de l'assemblée visigothe, se répandit bientôt dans toutes

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 460 et suiv.

(2) ..... Romæ sum, te duce, amicus ;  
Principe te, miles. Regnum non præripis ulli,  
Nec quisquam Latias Augustus possidet arces;  
Qua vacat, aula tua est. ....  
.....  
..... Suadere meum est; nam Gallia si te  
Compulerit, quæ jure potest; tibi pareat orbis,  
Ne pereat. Id., *ibid.*, v. 511-518.

les parties de la Gaule. Proclamer Avitus empereur, fut la pensée unanime des provinces. On se donna rendez-vous aux environs d'Arles, à Ugernum, où Avitus alla à son départ de Toulouse.

Ugernum (1) était une forteresse gallo-romaine située sur les bords du Rhône, au lieu, dit-on, où s'est élevée la petite ville de Beaucaire. La noblesse gauloise s'y rendit en foule des Alpes Cotiennes, des bords du Rhin, des Pyrénées et des rivages de la Méditerranée (2). On était au mois de juillet 455.

A la vue de cette imposante assemblée, où se pressaient les curiales et les clarissimes de la Gaule, Avitus parut comme accablé des soucis du pouvoir. Il manifestait ses craintes, lorsque pour les dissiper, le plus illustre de la noblesse se leva et le conjura de se rendre aux vœux de la patrie. Sans doute, il ne tint pas le discours que lui prête Sidoine Apollinaire ; mais en se reportant aux circonstances du moment, on s' imagine de quelle vraisemblance pouvait être le discours de ce Gaulois, tel qu'il est dans le Panégyrique d'Avitus.

Il rappela d'abord combien d'infortunes avaient pesé sur la Gaule sous le règne funeste de Valentinien III, et combien les maux de la patrie avaient coûté de larmes et causé de soucis à Avitus. Les Gaulois auraient mieux aimé mourir, plutôt que de vivre au milieu de tels désastres et des funérailles de l'Empire. Mais par respect pour leurs pères, ils se montrèrent fidèles à des lois impuissantes ; ils se firent un devoir de s'attacher à une fortune chancelante, et, bien qu'écrasés par la seule ombre de l'Empire, ils supportèrent par habitude plus que par conscience la domination d'une race vieillie, d'un peuple dégénéré qu'il fallait vêtir de pourpre. Et ne sait-on pas que récemment, lorsque Maxime s'emparait de Rome tremblante, la Gaule aurait pu se charger du gouvernement du monde et prendre l'empire universel ? Avitus, alors maître

(1) Strabon, *Οὔγερνον*. — Greg. Tur., lib. VIII, IX.

(2) ..... Numerosa coisse

Nobilitas visa est. ....

Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 524-525.

de la milice, se montrait digne du pouvoir par ses hauts faits accomplis en Bretagne et dans la Belgique. La Gaule laissa passer cette occasion favorable. Mais aujourd'hui que de grandes destinées sont offertes à Avitus, c'est un devoir pour lui de prendre les rênes de l'Empire, dans l'extrémité où il se trouve. Si après les défaites du Tésin et de la Trébie, Fabius put relever la république; si après la journée de Cannes, Livius put abattre l'orgueil de Carthage, que ne doit-on pas espérer d'Avitus pour la délivrance de Rome qui gémit dans les fers (1)?

« Nous t'en supplions, s'écria à la fin le député de la noblesse gauloise, monte sur le trône, relève les Romains abattus (2). Ce n'est pas le temps de savoir si un autre prétend aimer Rome plus que toi. Quand les drapeaux de Brennus menaçaient le Capitole, tu le sais, Camille était toute la république, et, vengeur de la patrie, il couvrit ses cendres fumantes des cadavres de l'ennemi. »

« Ce qui doit dissiper tes craintes, c'est que l'or ne t'a point gagné les centuries, et que tu n'as pas acheté à chers deniers les voix des tribus. On n'achète point les suffrages du monde... Rends-toi donc aux vœux de la Gaule : prends le commandement, elle te l'ordonne (3). Nous n'avons tous que cette pensée et ce cri : sois maître, et nous serons libres. »

Les applaudissements retentirent dans les salles d'Ugernum : partout les cris de César et d'Auguste se faisaient entendre. Avitus était gagné; il répondit au vœu de l'assemblée. On convint que la cérémonie du couronnement aurait lieu dans trois jours. On en fit aussitôt les préparatifs, pendant lesquels

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 531 et suiv.

(2) ..... Petimus, conscende tribunal,  
Erige collapsos; non hoc modo tempora poscunt,  
Ut Romam plus alter amet. ....  
Id., *ibid.*, v. 558-560.

(3) ..... Patriæ cur vota moraris,  
Quæ jubet ut jubeas? Hæc est sententia cunctis;  
Si dominus sis, liber ero.  
Id., *ibid.*, v. 569-571.

une garde choisie veilla autour du palais improvisé du futur empereur.

On avait réuni à Ugernum un grand nombre de milices romaines et d'auxiliaires visigoths. Lorsque le jour du couronnement eut paru, les notables de la Gaule se rassemblèrent; l'assemblée fut aussitôt entourée de soldats. Au milieu du silence le plus solennel, Avitus monta sur un tertre élevé à dessein; on lui donna les insignes de l'empire, et, à défaut de diadème, on le couronna du collier militaire (1), comme cela s'était pratiqué pour Julien, à Lutèce, et Firmus, en Afrique (2). Cette scène se passait le 8 août, soixante-quinze jours après la prise de Rome par Genséric (3).

Les provinces de la Gaule se réjouirent de cet événement : mais aucune province ne se mêla, autant que l'Auvergne, à l'allégresse publique. En voyant sous la pourpre un citoyen issu du sang celtique, et sorti de ses montagnes, elle crut qu'elle recouvrerait enfin ses libertés séculaires, ou participerait, dans de plus larges proportions, aux faveurs de la politique impériale.

Avitus seul, au témoignage de Sidoine Apollinaire, ne partageait pas cette joie unanime. Il commençait à concevoir les sollicitudes que le pouvoir dépose sur les fronts couronnés. Grégoire de Tours (4) et Isidore prétendent au contraire qu'Avitus avait ambitionné la pourpre, et qu'une fois au faite de la puissance, il ne put contenir ses premiers transports.

Le nouvel Auguste quitta bientôt Ugernum et se rendit à Arles, pour dicter ses volontés au préfet de cette ville et à tous les fonctionnaires romains. Théodoric et ses frères vinrent l'y trouver pour renouveler leur alliance et reconnaître sa souve-

(1) *Concurrunt procures, ac milite circumfuso  
Aggere comp sito statuunt, ac torque coronant  
Castrensi mæstum, donantque insignia regni.*  
Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 578-580.

(2) Marcellin., lib. XX et XXIX. — Soerat.

(3) Tillem., *Hist. des Empereurs*, t. VI, p. 271.

(4) Greg. Turon., lib. II, c. II. — Isid., *Chronie.*

raineté consacrée par les suffrages de la Gaule entière (1).

Un des premiers soins d'Avitus fut de faire parvenir à Rome la nouvelle de son principat et de députer à Marcien, alors empereur d'Orient, pour le prier de consentir à son élévation. Marcien, qui aimait la paix, agréa le choix qu'avaient fait Théodoric et la Gaule; le sénat romain, accoutumé à recevoir des empereurs tout faits, accepta pour chef celui qu'il connaissait déjà par la renommée, bien qu'il lui vint de la Gaule; le peuple, à peine revenu des terreurs que lui avait causées Genséric, remit volontiers le soin de son repos à l'épée du maître des milices gauloises, et, dans l'impatience de voir de nouvelles fêtes, il appela de ses vœux le César transalpin.

Avant de se rendre à Rome, Avitus s'y fit précéder par la conquête et la soumission des deux Pannonies qui refusaient obéissance à l'Empire. Il n'eut qu'à s'y montrer, dit son panégyriste (2), pour les ranger sous ses lois. C'est sur sa route qu'il remporta cette paisible victoire. Car en cherchant quel put être l'itinéraire du cortège impérial, on conjecture avec raison qu'il eut lieu par la Gaule orientale, Trèves, les deux Germanes, la Norique (3); et que c'est après ce voyage, accompagné d'heureux augures (4), qu'Avitus se rendit à Rome, où son entrée eut les apparences d'un triomphe.

L'avènement d'Avitus était surtout une bonne fortune pour Sidoine Apollinaire. Il se ressentirait bientôt, pensait-il, de l'élévation inattendue de son beau-père. Une fois au pied du trône, il y trouverait les distinctions que sa jeunesse avait convoitées. Les révolutions avec l'expérience qu'elles donnent, ne l'avaient pas encore mûri; il lui semblait que tout allait sourire à ses vœux. Avoir franchi le seuil de Rome à la suite d'un empereur, n'était-ce pas toucher de près au faite du Capitole

(1) Isid., *Chronic.*

(2) ..... Cujus solum amissas post secula multa  
Pannonias revocavit iter.

Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 590-591.

(3) Id., *Opera*, editio Sirmundi, *Carm.*, VII, not. c.

(4) Id., *Carm.*, VII, v. 594.

Sidoine Apollinaire fit les premiers honneurs du palais impérial où parurent aussitôt, dans les emplois de la cour, plusieurs Gallo-Romains qu'Avitus avait emmenés avec lui, entre autres, Messien et Consence-le-Jeune. Messien fut élevé au patriciat : Consence eut le soin du Palais (1). Celui-ci méritait l'estime dont Avitus l'honora. Sa naissance, sa probité, son savoir en faisaient l'ornement de Narbonne, sa patrie. Il avait déjà paru à la cour de Valentinien III, comme tribun de conseil, et l'habileté dont il y donna des preuves était un sûr garant des services utiles qu'il rendrait à la cour d'Avitus.

On ne trouve nulle part quel effet la vue de Rome produisit sur Sidoine Apollinaire. Assurément, les embarras de la cour ne l'empêchèrent pas de considérer la capitale du monde sous ses divers aspects, et d'y admirer, au milieu de ses monuments et sur ses voies triomphales, les marques de ce génie politique dont la royauté se fit sentir à l'univers.

Rome offrait, à la fin de l'automne de 455, un singulier spectacle de grandeur et de ruines. Elle avait à peine remédié aux dévastations d'Alaric que Genséric était venu à son tour la saccager. Les vestiges du passage de ce Barbare se voyaient encore. L'or n'avait reparu ni sur les portes du Capitole, ni sur les monuments qu'il désigna à la fureur de ses soldats. Le peuple de statues dressées au faite des édifices qui bordaient la voie sacrée, gisait au milieu des colonnes renversées et des arcs abattus. Quelques mois n'avaient pu suffire pour relever les maisons ruinées et effacer la trace des incendies.

Toutefois, le fer vandale avait épargné la majesté du Capitole; beaucoup de palais et d'arcs de triomphe étaient restés debout, et jusque dans Rome dévastée on retrouvait la Rome des Césars.

A la nouvelle d'un pouvoir qu'on disait fort et régulier, on bannissait ses terreurs; l'ordre et la confiance semblaient renaître; les uns revenaient de l'exil, les autres réparaient les calamités dont ils avaient souffert; et, au bout de quelques mois, Rome reprenait ses vieilles habitudes d'opulence et de

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, XXIII.

misère. Les patriciens étalèrent de nouveau , sous les derniers soleils d'automne , leur égoïste magnificence , et le peuple , avec ses éternelles douleurs , rentra dans ses quartiers , où il attendait que l'Evangile visitât ses carrefours , pour cicatriser , du moins par sa charité , toutes les plaies sociales.

Car pour l'heure présente , le christianisme n'avait pas entièrement soumis Rome païenne : les sanctuaires de ses dieux , les temples de Mars , de Romulus , de Vesta , de la Victoire , couronnaient encore quelques-unes de ses collines , et , de temps à autre , certains poètes ou orateurs , comme Claudien et Symmaque , publiaient assez haut ses gloires , pour faire penser que Jupiter n'était pas sans adorateurs dans la cité des martyrs.

Un fait étrange frappa néanmoins l'attention des païens , au dernier sac de Rome par Genséric ; c'est que ce barbare respectait les églises chrétiennes , pendant que le marbre des édifices consacrés à l'ancien culte tombait sous le marteau de ses vandales. La croix dominait , des hauteurs du mont Cælius , les ruines du polythéisme , et se dressait sur le dôme de la basilique Latrane , comme le signe d'un pouvoir nouveau qui devait voir à ses pieds le paganisme et la Barbarie.

C'est que la puissance des pontifes romains se faisait déjà sentir à l'univers. Elle reçut les hommages d'Attila et d'autres chefs barbares : les empereurs durent composer avec elle , comme avec une autorité mystérieuse dont on pressent la force , sans vouloir la définir.

Saint Léon la représentait alors avec un éclat de génie et de vertu qui en imposait aux païens eux-mêmes. Elevé sur le siège de Rome en 440 , il l'occupa jusqu'en 461 , avec une gloire telle que sa grande figure , planant sur les armées barbares qu'il arrête , sur les remparts de Rome qu'il protège , est restée une de celles que l'histoire contemple avec respect , et que les arts reproduisent avec amour (1).

(1) La mission de saint Léon auprès d'Attila est le sujet de deux chefs-d'œuvre , d'un tableau de Raphaël , et d'un bas-relief d'Algardi : on voit le premier dans les salles du Vatican , le second dans l'église de Saint-Pierre.

Nous ne savons si le nouvel empereur et Sidoine Apollinaire virent de près cet auguste vieillard, pendant le séjour qu'ils firent à Rome. Préoccupés, l'un du soin de sa grandeur, l'autre de celui de la célébrer dans des vers que déjà il scandait, ils donnèrent leurs premiers instants aux nombreux soucis qu'apporte une domination naissante, et aux transports de la multitude, avide de contempler ses nouveaux maîtres.

On touchait à la fin de l'année 455. Or, l'usage voulait que les empereurs prissent le consulat l'année qui suivait leur promotion. Avitus résolut de revêtir la trabée, en présence du sénat et du peuple romain.

Cette cérémonie était un hommage rendu à la dignité de l'ancien consulat. Comme le peuple voyait dans cette magistrature un signe de son ancienne grandeur, on s'assurait ses bonnes grâces, en lui donnant le spectacle des pompes consulaires. On avait vu des Césars, dans le dessein de flatter la vanité populaire, traîner les plis de leur pourpre à la suite de la litière des consuls installés sous leur règne (1).

Ces fêtes ne duraient qu'un jour, mais Rome entière s'ébranlait pour en jouir. Le crépuscule matinal (2) annonçait à peine les calendes de janvier, que tous les Romains envahissaient la maison du consul qui devait donner son nom à la nouvelle année. Les sénateurs, les miliciens, les citoyens de qualité, les hommes de la plèbe se pressaient autour de sa demeure, attendant que la litière soulevée par des porteurs en tunique promenait le consul dans les rues de la ville, au milieu d'un immense cortège, et le déposât tour-à-tour aux endroits indiqués par le cérémonial.

D'après un usage qui remontait aux premiers temps de la république, on se rendait d'abord au Capitole, puis au sénat; de là au forum romain où le consul prononçait un discours, et au forum de Trajan où de nombreux esclaves attendaient

(1) Amm. Marcell., XII, 7. — Anson., in *Consulat*.

(2) Matutino crepusculo palatium petimus. Mamert., in *Grat. Act.*



le nouvel élu pour recevoir de son soufflet le signal de leur liberté (1).

Les cérémonies du consulat avaient plus de solennité, lorsque c'était un empereur qui prenait la trabée. Les spectateurs affluaient en plus grand nombre pour voir la puissance du César s'incliner devant les faisceaux, et entendre l'orateur ou le poète chargé de tirer dans de savantes périodes ou d'élégantes mesures, les horoscopes de son règne.

On n'avait pas oublié quels panégyristes, sous les règnes précédents, mirent leurs vers ou leur prose au service des pompes consulaires ; mais nul ne resta plus cher que Claudien qu'on mettait au-dessus de tous, à cause de l'éclat et de la richesse de ses vers. Il n'était pas de mémoire cultivée qui ne sût les brillantes tirades dans lesquelles il exalta les consulats d'Honorius (2) et les gloires militaires de Stilicon.

Dans les circonstances présentes, quel autre, mieux que Sidoine Apollinaire, pouvait célébrer le consulat d'Avitus, et rappeler aux Romains l'imagination et la verve de leur poète favori ? A l'école de Lyon, il donna à son vers une allure « claudienne », et, ce qui ne devait pas déplaire, au cinquième siècle, il lui avait communiqué depuis, cette chaleur et cette abondance dont l'esprit gaulois tendait à enrichir la poésie latine.

Sidoine Apollinaire se mit à l'œuvre, et, sur la terre qu'avaient foulée de si grands poètes, il fit entrer la vie et les exploits d'Avitus dans des hexamètres dont la cadence étudiée et les coupes à effet pussent charmer les oreilles romaines.

Vinrent bientôt les calendes de janvier. Le sénat et le peuple romain étaient déjà réunis au palais impérial, où la nouvelle cour étalait sa magnificence, au milieu de ces portiques de marbre qui dominaient des sommets du Palatin tous les quartiers de la ville éternelle.

Jamais spectacle plus imposant n'avait frappé Sidoine Apol-

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, II, v. 544-546.

(2) Voir les panégyriques du 3<sup>e</sup>, du 4<sup>e</sup> et du 6<sup>e</sup> consulat d'Honorius, en 396, 398 et 404.

linaire. Tandis que la foule gravissait le Palatin, il mesurait d'un coup d'œil les superbes monuments de Rome, pour faire diversion aux soucis de son panégyrique. Là, était cette roche immobile sur laquelle se dressait le Capitole; dans le lointain, ce Colysée dont les gradins se déroulaient au milieu des airs; plus loin, les jardins de Néron, le mausolée de Sévère, les arènes du grand cirque; sous ses yeux et à ses pieds, du Capitole au Colysée, c'étaient les colonnades de ce forum romain qui entendit la voix de Cicéron et d'Hortensius, et qui allait se relier, dans le système d'une harmonieuse perspective, aux forums de Jules César, vainqueur des Gaules, d'Auguste qui laissa son nom à la capitale des Arvernes (1), de Trajan dont le bras avait contenu ces milliers de barbares qui fourmillaient sur tous les points de l'Empire. Partout où il jetait ses regards, il n'apercevait que des arcs de triomphe, des thermes, des amphithéâtres restés debout même après le passage des Goths et des Vandales, et continuant à couper de leurs lignes sévères le vaste horizon de Rome, encadré dans l'enceinte de ses créneaux et de ses remparts.

Sidoine Apollinaire ne remarqua pas moins ce qui était autour de lui. Avitus, son beau-père, revêtu par-dessus la pourpre impériale, de la trabée consulaire; l'élite du patriciat gaulois confondue avec le sénat de Rome et les grands fonctionnaires de l'Occident; la multitude dessinant ses plis mouvants sur les pentes du Palatin, et impatiente de voir les faisceaux du consul aux mains d'un empereur gaulois: tout cela offrait un aspect singulier et nouveau.

On se demandait comment la fortune avait arraché Avitus à ses domaines d'Avitacum, pour le porter au faite de l'Empire. Les sénateurs instruits par les leçons du passé, et témoins déjà d'un assez grand nombre de révolutions, cherchaient dans la décadence des forces romaines et jusque dans ces ruines parsemées çà et là qui attristaient leurs regards, le secret de cet avènement inouï dans leur histoire: mais les Romains lettrés,

(1) Augusto-Nemetum,

faiseurs d'hexamètres et de panégyriques, se tournaient vers Sidoine Apollinaire, pour voir dans ses traits, si ce poète dont la renommée avait passé les Alpes, tenait quelque chose de cet enthousiasme et de cette grandeur qu'ils admiraient dans les poésies de Claudien, dont ils entendirent les derniers échos dans leur jeunesse.

Enfin, Sidoine Apollinaire fut introduit dans une des salles du palais, où il prononça en présence de l'empereur, du sénat et des citoyens les plus remarquables, le panégyrique qu'il avait composé.

Le panégyrique, au cinquième siècle, était un éloge hyperbolique du héros qu'on célébrait. On y relevait le personnage, ou dans une prose emphatique, ou dans une poésie pompeuse, par le récit des principaux événements de sa vie, autour desquels on groupait pour les embellir, des incidents et des digressions propres à donner de l'importance au sujet. C'était pourtant une œuvre d'histoire précieuse à consulter, pourvu qu'on eût le soin de démêler le fonds des hyperboles qui en couvraient la surface. Or, il n'est aucune page contemporaine qui fasse mieux connaître que le panégyrique d'Avitus, non-seulement la vie du César gaulois, mais encore l'esprit politique et l'état de l'Empire, aux années où nous sommes.

Un des premiers devoirs du panégyriste était de saisir la situation des esprits auxquels il s'adressait. Aux calendes de janvier, dans cette assemblée réunie autour d'Avitus, une pensée secrète, mais commune agitait tous les Romains : c'était l'abaissement moral de la patrie, et l'importance civile que l'avènement d'Avitus donnait à la Gaule. Il semblait, en face de ces ruines entassées par les Barbares sur la maîtresse du monde, que Rome n'était plus capable d'enfanter des empereurs, et qu'il fallait désormais les tirer de ces provinces restées libres et fortes, que pourtant autrefois elle soumit à son empire. Sidoine Apollinaire reproduisit çà et là ces pensées, mais dans des allusions capables d'en adoucir l'amertume.

Dès les premiers vers, sa poésie fut toute païenne : le Parnasse et l'Olympe restaient toujours les théâtres obligés des

événements chantés par les poètes. Il paraissait étrange, dans un temps où le christianisme donnait à un Léon-le-Grand assez d'autorité pour commander aux Barbares, qu'on réservât à Jupiter seul la toute-puissance, dans le domaine des imaginations. Mais les réminiscences olympiennes fermentaient toujours au cerveau des poètes, et ce n'était pas le moment de les bannir, que celui où leurs grâces venaient de se rajeunir, au souffle des Claudien et des Rutilius.

Le début de Sidoine Apollinaire découlait des sources les plus anciennes de la Mythologie. « Si les Muses, disait-il, écoutèrent les chants d'Orphée, quand il célébra Calliope, sa mère; les Romains écouteront l'éloge d'Avitus, le père de la patrie; bien que les sons de ma lyre ne puissent égaler les accents du poète de Thrace (1). »

Puis venait la mise en scène du panégyrique. Après la mort de Maxime, les dieux et les déesses se réunirent auprès de Jupiter, dans leurs demeures éthérées (2) : les demi-héros et les grands fleuves personnifiés, l'Eridan, le Rhin, le Nil et le Danube prirent place au bas de son trône (3).

Soudain Rome apparaît et se jette aux pieds du maître du tonnerre. Son humble démarche avait inspiré la pitié; sa pose suppliante attendrit les souverains de l'Olympe. Elle rappela au maître des dieux les jours où ses armes, victorieuses de la Lybie et de Carthage, étaient redoutées de l'univers, alors que le Gange, Le Phace, l'Araxe et le Gir tremblaient devant le Tibre. Le Cimbre et le Teuton chargés de chaînes, les triomphes de Scipion, de Curius, de Paul-Emile, de Sylla et de Pompée proclamaient sur toutes les terres, la gloire de ses drapeaux. César mettait les Bretons en déroute, Auguste brisait l'orgueil de l'Egypte. Mais sa décadence commença du jour où les rênes de l'Etat tombèrent entre les mains de Tibère, de Caius, de Claude, de Néron, de Galba et de Vitellius. Elles respira sous Vespasien,

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, VI, v. 33-36.

(2) Id., *Carm.*, VII, v. 17-33.

(3) Id., *ibid.*, v. 34-44.

Titus, Nerva et Trajan. Ce dernier, entre tous, était capable de réparer ses maux. Aussi, veuve d'un empereur, ne demandait-elle qu'un prince qui égale Trajan en piété et en bravoure (1).

Rome interrompit son discours par ses larmes ; puis, elle tourna ses yeux vers la Gaule, comme pour demander à Jupiter si cette terre ne nourrissait pas un citoyen qui, sur le trône, dût rappeler Trajan (2).

Jupiter rassure Rome, et lui promet un prince qui remportera de nouveaux triomphes. Sa patrie, son origine, ses hauts faits, ses brillantes qualités le rendent digne de l'empire. Ici, Jupiter décrit l'Auvergne et ses plaines fertiles, raconte l'enfance d'Avitus, ses premiers jeux, ses combats, ses négociations, ses victoires sur les Barbares, son amitié avec les deux Théodoric, la scène d'Ugernum et le couronnement d'Avitus par les Visigoths et les Gaulois (3).

Rome ne pouvait douter que ce nouveau César ne relevât l'Occident, quand elle entendait ces oracles sortir de la bouche olympienne.

« Oui, Avitus t'assujettira l'Afrique, en lui donnant des fers  
» pour la quatrième fois. Quels exploits n'immortaliseront pas  
» dans la guerre celui dont un simple voyage t'a rendu les Pan-  
» nonies perdues depuis des siècles ! Que de nations ne va-t-il  
» pas soumettre à tes aigles invincibles, celui qui, simple parti-  
» culier, dédaignait les présages de son règne futur, et à qui,  
» dans son voyage, le vol agile des oiseaux annonçait son glo-  
» rieux destin ! O Rome, réjouis-toi d'avoir reçu un aussi grand  
» empereur, relève le front, toi, l'antique mère des dieux, sors  
» d'un ignoble repos ; des princes enfants t'avaient fait vieillir, un  
» prince avancé en âge te rendra les grâces de la jeunesse (4). »

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 51-117.

(2) Id., *ibid.*, v. 118-122.

(3) Id., *ibid.*, v. 123-385.

(4) Lætior at tanto modo principe, prisca deorum  
Roma parens, attolle genas, ac turpe veterum  
Depone, en princeps faciet juvenescere major,  
Quam pueri fecere senem. Id., *ibid.*, v. 395-398.

Les beaux esprits de Rome applaudirent à ce panégyrique du poète gaulois, où ils retrouvaient les principaux caractères de cette poésie déclamatoire qui était en honneur au cinquième siècle. On admira le jeune nourrisson des muses gallo-latines, et on prédit que, dans le mouvement des lettres transalpines, il continuerait les gloires littéraires d'Ausone, de Paulin et de Rutilius. Quelques Romains enthousiastes, et courtisans tout frais du nouveau pouvoir, comparaient le panégyrique d'Avitus à ceux d'Honorius et de Stilicon.

Le peuple, dans son entraînement irréfléchi, accueillit sans contrôle les éloges fastueux que Sidoine donnait aux vertus de son héros, et accepta l'horoscope des magnifiques destinées qu'il lui annonçait.

On félicita de toutes parts le nouvel empereur et son panégyriste. La journée se termina au théâtre et au cirque. Rome, dans ses transports, oublia un instant ses malheurs. On proclamait Avitus, un nouveau Trajan, et, dans l'attente de ses victoires, on pensait que les Vandales seraient bientôt refoulés par delà les mers, et que les Barbares qui connaissaient le glaive d'Avitus, resteraient enchaînés sur les lisières de leurs bois et les bords de leurs torrents.

Quelque temps après, on voyait une statue d'airain dans la galerie de Trajan, sous le portique d'Ulpien qui conduisait aux deux bibliothèques grecque et latine. C'était le monument que Rome venait d'ériger en l'honneur de Sidoine Apollinaire, pour immortaliser le souvenir de son panégyrique (1).

Quoique ce panégyrique ne méritât pas une aussi glorieuse récompense, il avait des qualités réelles. Le ton, quelquefois épique, tournait au grand poème : la poésie, forte et animée, puisait une certaine grandeur, tantôt dans de riches images, tantôt dans des comparaisons homériques. On y admirait de beaux détails. La description que Rome fait de sa grandeur passée, le récit de l'enfance d'Avitus et du combat singulier qu'il livre à un Barbare pour venger la mort d'un compagnon d'armes ;

(1) Sidon. Apoll., *Carm.*, VIII. — Id., *Epist.*, IX, 16.

tous ces passages ont de l'éclat, du coloris et de l'imagination. On trouve même une certaine grâce qui repose l'esprit, dans ce tableau descriptif de l'Auvergne :

« Il est une terre qui se vante d'être issue du sang latin,  
 » terre célèbre en héros, et que la nature, mère excellente de  
 » toutes choses, a favorisée plus que nulle autre. De la ville  
 » s'étend une plaine féconde qui, à peine effleurée par la  
 » charrue, soupire après une semence qu'elle trouve tardive,  
 » et produit une abondante moisson dans une glèbe noirâtre  
 » travaillée par de robustes taureaux. Cette contrée l'emporte  
 » sur le sol du Nil et de la Lybie que consume le brûlant Aus-  
 » ter : le Gargare de Phrygie ne vit jamais tomber sous la faux  
 » d'aussi riches épis. Les terres de la Pouille et de la Calabre  
 » ne valent pas ces riantes vallées. L'Arverne qui cultive ces  
 » champs ne le cède à aucun peuple, soit dans les combats à  
 » pied, soit dans ceux de la cavalerie ; témoin la fortune de  
 » César qui fut saisie d'une grande frayeur, lorsque ses soldats  
 » repoussés du plateau de Gergovie s'arrêtèrent à peine dans  
 » leurs camps (1). »

Toutefois le panégyrique d'Avitus n'était pas sans défauts : il manquait à la forme la politesse et l'harmonie des poésies virgiliennes ; la mesure était rude, et, jusque dans la marche bruyante des vers, on croyait entendre quelques échos de ces chants incultes qui préludaient aux triomphes des peuples germaniques. Ce n'est pas que cette impression profonde causée

(1) Est mihi, quæ Latio se sanguine tollit alumnæ,  
 Tel'us clara viris, cui non dedit optima quondam  
 Rerum opifex natura parem ; secundus ab urbe  
 Pollet ager, primo qui vix proscissus aratro  
 Semina tarda sinit, vel luxuriante juvenco,  
 Arcana exponit piceam pinguedine glebam.  
 Assurrexit huic coxit quod torridus auster  
 Nilivæ Libycumque solum, collataque sen-per  
 Arida Mygdoniæ damnarunt Gargara falces ;  
 Apulus et Calaber cessit. . . . .

Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 158-148.

par les Barbares sur l'imagination du poète, n'ait un véritable intérêt pour l'histoire et pour les lettres ; on comprend qu'avec des peuples nouveaux, il faille une poésie nouvelle ; et c'est là un des côtés instructifs des poèmes de Sidoine Apollinaire, que d'avoir nommé, et fait connaître par la rudesse du vers, bien de ces races diverses qui apportèrent le tribut de leur sang et de leurs mœurs dans la formation des sociétés européennes.

Mais là où rien ne compense les défauts littéraires de l'écrivain, c'est dans l'emphase et l'exagération qui débordent à chaque page. Si dans son panégyrique, il y a quelques beautés qui délassent ; les descriptions sans mesure, les antithèses subtiles fatiguent trop souvent l'esprit. Une chaleur factice y remplace la véritable inspiration ; et un faux air de majesté, cette noblesse littéraire qui ne frappe jamais autant que lorsqu'elle touche à la simplicité.

C'était, avec moins de génie et de grandeur, ce genre de Claudien, prétentieux et guindé, où on courait après l'éclat du rythme, la richesse des couleurs et la nouveauté des images.

C'était le goût du temps ; aussi la renommée de Sidoine Apollinaire revint-elle des bords du Tibre aux rivages de la Saône, avec une considération nouvelle qui lui donna rang parmi les premiers poètes de la Gaule romaine.

Depuis que l'étude des sciences et le goût des lettres n'étaient plus représentés en Italie que par des biographes et de froids compilateurs, la Gaule avait vu se former dans son sein un âge littéraire qui hérita des traditions de l'esprit romain. Ces peuples, dont Cicéron aurait dédaigné, au forum, les braies flottantes, s'étaient épris de passion pour les beaux vers et le beau langage. Parmi les Transalpins, on lisait, on imitait Virgile ; il y avait de l'enthousiasme pour l'éloquence et la poésie. Il en résulta, à la fin du troisième siècle, un mouvement littéraire assez prononcé qui suivit de près ce mouvement national qui poussait alors la Gaule à l'indépendance et à la souveraineté.



Deux noms également célèbres dans la politique et les lettres versèrent de l'éclat sur cette époque ; ce furent les Césars Postume et Numérien. Postume excella dans des déclamations qui le firent comparer à Quintilien , et Numérien dans des harangues qui lui valurent une statue dans la bibliothèque Ulpienne.

Mais aucun âge ne fut aussi fécond en orateurs et en poètes que celui qui précéda le siècle de Sidoine Apollinaire. En ces jours, la littérature gallo-latine groupait dans l'éloquence, Eumène, Nazaire, les deux Mamertin, Alcime, Agræce et Pacatus ; dans l'histoire, un grand nombre d'abréviateurs estimés ; dans l'enseignement, une multitude de professeurs habiles qui rendirent ses écoles florissantes (1) ; et, dans la poésie, Ausone, Paulin de Nole, Paul Axius, Tétrade, Afranius Syagrius et Rutilius.

Ausone, Paulin et Rutilius brillèrent surtout au sein de cette pléiade de littérateurs et de poètes. Les vers d'Ausone, au rapport de Symmaque (2), rappelaient ceux de Virgile, et sa prose distillait « un miel cicéronien. » Paulin avait de l'éclat ; Rutilius du feu et de la noblesse (3).

Sidoine Apollinaire venait, par son panégyrique, d'ajouter son nom à ces noms déjà fameux dans les fastes de la poésie gallo-romaine. Il restait l'héritier de ces gloires littéraires, à charge de les continuer, sans laisser dépérir ce patrimoine des lettres et de l'éloquence.

Du reste, il faut observer qu'à cette époque la littérature gauloise avait un cachet personnel. Les classiques purs de Rome et d'Athènes auraient professé peu d'estime pour ses productions. Ce n'était, pour la forme et la pensée, ni la précision des lettres grecques, ni la gravité de la composition romaine. L'esprit gaulois, subtil et ingénieux, y mit de son exubérance. A la sobriété et à la noble simplicité du langage, il substitua

(1) Hieron., *Epist.*, XCV. — Libr. *ad Vigilant.*

(2) Symm., *Epist.*

(3) Rutil. Numat., *Itinerarium.*

les mots brillants, les métaphores recherchées et la manie de tout peindre.

Sidoine Apollinaire appartient à cette école, et en prit tous les défauts. Mais il convient de le suivre encore, quoiqu'il y soit un peu perdu, dans cette haute fortune politique de son beau-père, qui ne devait pas voir finir cette année 456, inaugurée pourtant au milieu des splendeurs du consulat.

Après les fêtes de janvier, il ne resta pour Avitus que les embarras de la couronne. Genséric, le premier, voulut voir si elle tiendrait bien sur sa tête. Ce terrible vandale, qui avait du génie d'Annibal et de sa haine contre Rome, remuait sans cesse les cendres de Carthage pour y rallumer le feu de ses vieilles rancunes contre la domination romaine. Non content d'avoir campé pendant quinze jours sur le sable du Forum, il infestait les côtes de l'Italie de ses continuelles apparitions. Astucieux comme un Carthaginois, fourbe comme ceux de sa nation, il violait, le lendemain, les traités qu'il avait conclus la veille, et trouvait une perfide jouissance à surprendre la sécurité et la bonne foi par ses pillages et ses terreurs. L'Afrique, mal défendue par l'Empire, était devenue son domaine, et fier de ses possessions conquises, il songeait, dans son ambition insatiable, à en arrondir le cercle.

Avitus se prit à trembler devant cet audacieux pirate; à de faibles menaces il joignit d'impuissantes prières. Genséric n'écoutait rien; il mit en mer une flotte de soixante vaisseaux, et fit voile vers la Corse. Cette expédition fit craindre une invasion. Avitus puisa dans le péril du courage et de l'énergie; il donna aussitôt ordre à ses troupes de marcher contre lui. Cette résolution sauva l'Italie. Genséric ne put tenir contre cette attaque inopinée; beaucoup de ses Vandales furent taillés en pièces (1).

Cette victoire causa une grande joie à Avitus; il en donna nouvelle à Théodoric, auquel il fit passer divers présents par un de ses tribuns. Théodoric demeurait toujours dévoué à la

(1) *Idat.*, p. 34. — *Bucherius*, p. 824. — *Priscus*, p. 63.

cause de son ancien maître ; il fut son allié fidèle, et même son soutien. Il aurait pu s'agrandir dans les Gaules ; il préféra se ranger à la politique d'Avitus, et porter, à son invitation, l'humeur belliqueuse de ses troupes, en Espagne, où les Hérules et les Suèves menaçaient les provinces romaines.

Il fut aisé d'arrêter les Hérules dans leurs pillages : les Suèves firent une plus vive résistance. Requiarius, leur roi, profitant de la confusion de l'Empire, après la mort de Valentinien et de Maxime, avait dévasté la province de Carthagène qui était aux Romains. Avitus lui enjoignit par le comte Fronton de respecter les traités. Théodoric, de son côté, députa à Requiarius qui avait épousé sa sœur, pour le prier de ne point usurper les possessions de l'Empire, s'il ne voulait rompre avec lui. Le Suève feignit de ne rien comprendre, et lui répondit par le ravage de la Tarraconnaise. Une nouvelle députation fut envoyée ; elle resta sans succès ; il fallait bien agir contre ce Barbare (1).

Avitus, contraint de rester en Italie pour en préserver les côtes contre toute agression, remit à Théodoric le soin de pacifier l'Espagne, et de ramener sous la domination romaine les provinces entamées par les Suèves (2). A peine Requiarius eut-il appris sa descente en Espagne, qu'il vint au-devant de lui avec une grande armée. La rencontre eut lieu à douze milles d'Astorga (3). Les Suèves furent vaincus ; Requiarius fut pris et livré à Théodoric qui, ne voyant plus en son beau-frère qu'un ennemi, le fit périr après quelques mois de captivité (4).

La victoire d'Astorga soumit la Galice à Théodoric ; la Lusitanie reçut encore ses lois ; Mérida elle-même lui ouvrit ses portes. Ces succès lui donnèrent goût à l'expédition d'Espagne. Il la prolongea au delà de son véritable but. Son ambition était de conquérir, au profit de ses Etats, tous les pays occupés par les Suèves, à part la Tarraconnaise et la Galice qu'il comptait laisser à l'Empire.

(1) Jorn. — Idat.

(2) Isidor., *Chronic.*

(3) Cette bataille se livra le 5 octobre.

(4) Idat. — Journand. — Isidor., *Chronic.* — Viet. — Cuspin. — Bucherius.

Tandis que Théodoric gardait avec Avitus les dehors d'une amitié réelle, un Barbare qui descendait par sa mère du Visigoth Wallia, tramait sa chute, sur les marches de son trône. Il avait nom Ricimer. Il était de cette race Suève qui, malgré une certaine communauté d'origine, nourrissait contre les Visigoths des rancunes séculaires. Il avait dans son sang tout ce que l'aristocratie germanique eut de plus illustre. Porté par les flots de la Barbarie jusqu'aux premiers degrés du palais impérial, il résolut de continuer l'œuvre du vandale Stilicon, en inaugurant le règne de ce patriciat suève, hérule ou ostrogoth qui devait bientôt hériter de la puissance romaine. Il vit, dit-on, sans ombrage l'avènement d'Avitus, soit parce qu'en apercevant les rides de ce vieillard, il avait pressenti sa chute prochaine, soit parce qu'il doutait encore de la puissance dictatoriale vers laquelle il s'acheminait chaque jour. Ce qui le rendait fort à Rome, c'était le dévouement de l'armée, composée en partie de Barbares. Aussi il commençait à poser, à la cour des Césars, en courtisan hautain, dédaigneux du faste impérial, mais d'une ambition assez capricieuse pour ne pas permettre à la couronne de reposer sur une autre tête que celle qu'il désignerait.

Ricimer était versé dans l'art de la guerre ; il l'apprit à bonne école. Il fit ses premières armes sous Aétius, et campa sous les mêmes tentes que ces grands généraux de l'Occident qui se nommaient Egidius, Majorien, Marcellinus. Tandis que ceux-ci aspiraient à un gouvernement militaire, peut-être même à la pourpre, Ricimer visait à se rendre nécessaire. A la mort d'Aétius, Egidius se retrancha avec ses troupes, au nord des Gaules où il fit de sa maîtrise des milices un commandement indépendant ; Marcellinus se retira dans la Dalmatie dont il se constitua le chef ; Majorien servit encore la cause de l'Empire ; Ricimer embrassa tour-à-tour le parti de Valentinien, de Maxime et d'Avitus. Sa fortune s'accrut rapidement sous chacun de ces principats éphémères. Comte sous Maxime, il dut au succès de ses armes en Corse et en Sicile, d'être fait général. Il fit comprendre qu'il pouvait être le soutien du trône ; il s'en

approcha : mais une fois à ce poste, il voulut plus que protéger la couronne ; il résolut d'en disposer et d'abaisser, par cet étrange artifice, la pourpre romaine devant les plis de sa chlamyde germanique.

Ce plan de domination était inouï : il y avait un raffinement d'ambition, de cruauté et de superbe insouciance. Ricimer persévéra dans ce dessein, sans fléchir.

Avitus fut contraint de laisser plus de liberté qu'il ne l'aurait voulu, à ce dangereux courtisan. Celui-ci en profita pour se rendre plus menaçant. Il fit entendre qu'il disposait des troupes d'Italie, et qu'il pouvait compter, à la première occasion, sur leur dévouement.

Les vertus d'Avitus se démentirent un instant sur le trône : il s'abandonna à quelques actes de débauche qui le perdirent dans l'estime publique (1).

Les Romains furent indignés de cette conduite ; humiliés déjà d'avoir un Gaulois à leur tête, ils saisirent ce prétexte pour s'en défaire. Tout conspira pour le perdre : le sénat le déclara incapable de régner plus longtemps (2) ; Marcien, empereur d'Orient, ordonna de lui ôter l'empire (3), et Ricimer à la hâte fit révolter son armée.

Avitus ne pouvant faire face aux périls qui le menaçaient, se réfugia à Plaisance : Ricimer l'y poursuivit, défit ses partisans et le dépouilla de la dignité impériale [octobre 456].

On s'attendait à ce que Théodoric accourrait pour défendre Avitus ; mais ce prince, retenu par son expédition d'Espagne, n'apprit sa déposition qu'à son retour dans les Gaules, alors qu'il n'avait plus qu'à le venger, comme il tenta de le faire.

Ainsi tomba Avitus, après un règne de quatorze mois. Avec lui s'évanouirent les projets d'indépendance de la Gaule et de l'Auvergne. Il fallait, ou accepter les Barbares, ou se traîner, quelque temps encore, à la remorque des révolutions de l'Occident.

(1) Greg. Tur., *Hist. Fr.*, lib. II, c. 11.

(2) Id., *ibid.*

(3) Cuspinian., p. 450-451.

Avitus sut au moins honorer sa chute, en embrassant un genre de vie qui lui permît d'expier les fautes commises sur le trône. Ordonné évêque à Plaisance (1), il songeait à y vivre dans l'humilité et le repentir. Mais informé qu'on en voulait à ses jours, il quitta secrètement cette ville, passa les Alpes, et résolut d'aller finir sa vie en Auvergne, près du tombeau de saint Julien où s'opéraient de nombreux miracles (2). Il portait avec lui divers présents dont il voulait faire hommage à la basilique du martyr arverne. Mais il périt en route, on ne sait de quelle mort. Son corps fut transporté au bourg de Brivas (3), et enseveli aux pieds de l'autel consacré à saint Julien (4).

Les historiens ne s'accordent pas sur l'époque de la mort d'Avitus. Selon les uns, il aurait peu survécu à sa déposition : d'autres prétendent, ce qui est moins vraisemblable, qu'il s'écoula un certain intervalle entre sa déposition et sa mort, et qu'il ne mourut qu'en 457 (5). La cour d'Avitus fut entraînée dans ses malheurs : Messien, son comte de palais, périt en voulant le défendre ; Consence-le-Jeune regagna Narbonne, sa patrie, et Sidoine Apollinaire vint raconter, tout ému, à Avitacum, ce qu'il savait des derniers jours de ce règne sur lequel la famille des Avitus avait fondé de si magnifiques espérances, et auquel, dans ses rêves de poète, il promet « des siècles d'or (6). »

La chute du César gaulois causa de nouveaux troubles. On

(1) Apud Placentiam urbem episcopus ordinatur. Greg. Tur., *Hist. Fr.*, lib. I, c. 41.

(2) Greg. Tur., *Hist. Fr.*, lib. II, c. 41. — Sidon. Apollin., *Propemptic. ad Libellum*.

(3) Ce bourg est aujourd'hui la ville de Brioude.

(4) Sed impleto in itinere vetæ cursu, obiit, delatusque ad Brivatensem vicum, ad pedes antedicti martyris est sepultus. Greg. Tur., *Hist. Fr.*, lib. II, c. 41. — L'abbé du Bos, qui écrivait en 1740, assure qu'alors on voyait, dans un caveau de l'église de Saint-Julien, une urne de marbre, où on disait avoir été enfermé le corps d'Avitus. Cette urne n'existe plus, mais on montre un des piliers de la nef dans la base duquel on aurait déposé les restes de l'empereur, au neuvième siècle, quand on construisit la nouvelle église.

(5) Idat., *Chronic.*, ad an. 457.

(6) Fulva volubilibus duxerunt secula pensis.

Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 602.

ne s'entendit pas sur le choix de son successeur, et l'anarchie régna quelque temps.

Au milieu de ces révolutions successives, l'empire d'Occident se précipitait à sa perte : des guerres intestines déchiraient ses provinces, et les Barbares, étendant chaque jour le flot de l'invasion, gagnaient les villes et les campagnes. Le monde romain touchait à ses funérailles, et, comme si rien n'eût dû manquer à ces pompes lugubres, un autre Jérémie, debout sur ses ruines, redisait ses malheurs, et traçait à grandes lignes la marche de la Providence dans la conduite des peuples.

C'est en 456 que Salvien, ce prêtre si éloquent de Marseille, justifiait Dieu lui-même dans son immortel ouvrage sur la Providence, et rassurait la foi ébranlée de quelques personnes, en montrant dans les calamités de Rome, le châtiment de son orgueil et de ses crimes, et en illuminant les ruines entassées sur l'Occident, des graves enseignements du ciel et de l'histoire.

Pendant que Prosper d'Aquitaine (1) et l'espagnol Idace (2) conservaient, dans de froides mais utiles chroniques, les événements de chaque jour et de chaque année, Salvien animait l'histoire de ces temps, en y faisant circuler le souffle de Dieu même, et tenait, disciple d'Augustin, cette magnifique chaîne de l'histoire divine dont Bossuet déroulera les anneaux, au milieu des grandeurs du dix-septième siècle, avec un génie digne de ses devanciers.

---

(1) Outre ses poésies, saint Prosper d'Aquitaine a laissé deux chroniques : l'une qui prend à l'origine du monde et va jusqu'à l'année 455; l'autre nommée *Chronique consulaire*, que Duchesne a publiée dans le 1<sup>er</sup> volume des *Historiens de France*.

(2) On doit à l'évêque Idace une Chronique qui commence en 384, et finit en 467.

## LIVRE III.

### Sidoine Apollinaire et Majorien.

---

Sidoine Apollinaire, le parti gaulois et Marcellinus. — Majorien est nommé empereur. — Une conspiration éclate à Lyon. — Prise de cette ville. — Défaite de Théodoric. — Sidoine Apollinaire se rallie au nouvel empereur. — Il prononce à Lyon son panégyrique et obtient la délivrance de sa ville natale. — Sidoine Apollinaire à la cour de Majorien. — Pétrus, Magnus, Egidius. — Scène littéraire à Arles; Sidoine, Domnule, Lampride et Séverien. — Entreprise de Majorien contre les Vandales. — Majorien de retour à Arles. — Fêtes du cirque. — Le festin impérial. — Ricimer. — Majorien est assassiné. — Sidoine Apollinaire se retire de la cour et des affaires.

(456-461.)

---

La mort d'Avitus répandit le deuil à Avitacum : Papianille, Ecdice et Agricola en ressentirent la plus vive douleur; Sidoine Apollinaire, au souvenir de cette catastrophe soudaine dont il fut vraisemblablement le témoin, conçut de tristes et utiles réflexions sur les retours de la fortune et la fragilité de la puissance.

Mais persuadé qu'il devait à la mémoire de son beau-père plus que des larmes, et à l'Auvergne, sa patrie adoptive, plus que des regrets, il résolut de venger Avitus, et de ranimer les espérances des Arvernes et des Gaulois, en travaillant avec d'autres citoyens animés des mêmes pensées, à donner à l'Occident un chef qui soutiendrait leurs libertés. L'occasion semblait favorable. Rome était sans maître. Marcien et Léon qui la gouvernaient du fond de l'Orient, pourvurent à sa situation déplorable, en nommant Ricimer, patrice, et Majorien, général



des armées (1). Cette nouvelle dignité désignait Ricimer pour l'Empire ; mais celui-ci préférait disposer du pouvoir, et pour l'heure, il ne savait sur quelles épaules jeter le manteau de César.

L'Auvergne se réveilla à la voix de Sidoine, de Catullin (2) et de quelques autres seigneurs ; les Gaules, indignées de la conduite qu'on avait tenue contre un empereur qu'elles avaient nommé, étaient déterminées à agir pour un prince autre que celui qui serait désigné par le sénat. On pouvait compter sur Théodoric qui, à son retour d'Espagne, partagerait, sans aucun doute, des ressentiments aussi légitimes.

Une faction se forma : Lyon en fut le foyer ; elle comptait parmi ses principaux chefs, outre Sidoine Apollinaire, Péone qui, pendant l'interrègne, venait d'usurper la préfecture des Gaules. C'était un citoyen nouveau, dont l'audace réussit à jeter quelque éclat sur l'obscurité de sa naissance (3). Fauteur de séditions, il menait à son gré la populace, et en faisait, dans les troubles de la république, un instrument de son ambitieuse démagogie. Il profita habilement de l'insurrection gauloise pour se rendre nécessaire, et se mit à la tête, comme chef du prétoire, de tous les factieux parmi lesquels étaient de jeunes Gallo-Romains, des meilleures familles de la noblesse et du patriciat (4).

La conjuration avait mis en avant un de ces hommes capables de rallier tous les suffrages (5). C'était Marcellinus, ce noble compagnon d'Aétius, qui renonça à la guerre après la disgrâce de son général, et alla chercher dans la Dalmatie où il acquit une certaine importance, une retraite qui le dérobat aux coups de Valentinien III. Son savoir, ses talents militaires le rendaient propre à l'empire. Mais tandis que la faction gauloise

(1) Ces nominations eurent lieu le 28 février 457.

(2) Catullinus... commilitio recenti familiaris. Sidon. Apollin. *Epist.*, I, 11.

(3) Id., *ibid.*

(4) Id., *ibid.*, passim.

(5) Cumque de capessendo diademate conjuratio Marcelliana coqueretur. . . Id., *ibid.*

songeait à lui donner le diadème, Rome et l'Italie faisaient leur choix.

Six mois s'étaient écoulés depuis la chute d'Avitus. Personne ne paraissait plus digne de la pourpre que Majorien. Ricimer consentait à son élévation ; il voyait en lui un ancien compagnon d'armes ; de plus, il croyait assez le connaître pour présumer que, tout en commandant, celui-ci servirait ses caprices. Les ordres, le peuple, le sénat et les armées saluèrent Majorien, empereur. Léon, qui régnait en Orient, ratifia ce choix. Majorien prit la couronne (1) ; il était fait pour régner.

A la naissance il joignait de grandes qualités. On pouvait attendre beaucoup d'un jeune prince, dont l'aïeul avait commandé, sous Théodose, les troupes de Pannonie, dont le père avait soutenu de glorieux combats, sous les ordres d'Aétius, et qui lui-même avait montré un brillant courage, dans les grades divers de capitaine et de général.

Malgré ces qualités que la renommée publia au delà des Alpes, avec la nouvelle de son avènement, les Gaules refusèrent de le reconnaître. Le parti de l'insurrection grossissait. L'Aquitaine, la Lyonnaise, l'Helvétie, la Viennoise et l'Auvergne lui fournissaient de nombreux auxiliaires. Ce qui releva encore plus ses espérances, c'est que Théodoric II, revenu de son expédition d'Espagne, se déclara pour la faction transalpine et se montra disposé à la soutenir contre Majorien. Les Burgondes eux-mêmes, qui avaient été dans les intérêts d'Avitus, se joignirent à ses partisans, et vinrent occuper la Séquanie et la première Lyonnaise, dans la pensée de prêter main-forte à la ligue gauloise.

A ces troubles intérieurs se mêlèrent quelques mouvements des Franks et des Alains. Les Franks, poussés par Childéric, jeune chef énergique et actif, dépassaient leur première station de Tongres, et s'avançaient jusqu'à Tournai,

(1) L'élévation de Majorien eut lieu au mois d'avril 457. Jorn. — *Marcellini Chronic.*

pendant que des bandes d'Alains infestaient les bords de la Loire (1).

La situation de l'Empire dans les Gaules devenait chaque jour plus critique ; une expédition y était indispensable. Genséric, de son côté, remuait en Afrique. Majorien qui avait une âme belliqueuse, n'hésita pas à faire face à ces deux ennemis. Déterminé à mettre la plus grande célérité dans ses mouvements militaires, il commence les préparatifs d'une descente en Afrique. Mais avant d'opérer contre les Vandales, il voulait comprimer la rébellion gauloise.

Il ne mit aucun retard ; il traversa les Alpes, au fort de l'hiver, recrutant sur son passage une vingtaine de peuples barbares, les Bisaltes, les Alites, les Rocrustes, tous enfants du Caucase (2), et fondit sur la Gaule avec des troupes aguerries (3).

Le parti gaulois, excité par Sidoine Apollinaire et Péone, soutenu par les Visigoths et les Burgondes, fait le projet d'une vive résistance. Mais au moment où le danger réclamait les décisions les plus promptes et la plus ferme entente, la division éclata, à ce qu'on croit, parmi les Transalpins. Péone parvint à semer la discorde. Sidoine ne pouvait rallier tous les esprits, et d'ailleurs, la renommée de Majorien, tout en rassurant les peuples, intimidait ses ennemis.

Les projets de la faction furent même en partie bouleversés, quand on apprit que Marcellinus qui en était le héros, venait de renoncer aux propositions des Gaulois, en acceptant des mains de Majorien, le titre de patrice et le gouvernement de la Sicile. De plus, le nouveau César nourrissait dans les Gaules de sûres intelligences. Il avait pour lui Egidius, son ancien compagnon d'armes, qui occupait le nord de la Gaule, en qualité de grand-maître de la milice, et qui se tenait prêt à défendre la cause romaine.

(1) Jorn.

(2) Sidon. Apollin., *Carm.* V, v. 571 et suiv.

(3) Majorien traversa les Alpes au mois de décembre 458.

La faction, un instant ébranlée par ces considérations, reprit courage, et la ville de Lyon refusa de se soumettre. Les Burgondes y entrèrent et ranimèrent par leur présence, le courage des habitants. La guerre fut assez vive de part et d'autre. L'histoire ne nous en a pas transmis les détails. Mais à en juger par le tableau que Sidoine Apollinaire, un des principaux acteurs de cette lutte, nous a laissé des désastres de la cité lyonnaise, on conjecture que la résistance fut opiniâtre, et que Majorien ne défit le parti gaulois qu'après un combat sérieux. Les ruines, les campagnes désolées dépourvues de colons et de troupeaux, les dévastations et les incendies, témoignèrent assez de la vivacité de ces engagements et de l'énergie que déployèrent les Transalpins, avant de succomber (1).

La victoire une fois assurée, Majorien chassa de Lyon les Barbares qui s'y étaient jetés. Il chargea son questeur et Pétrus, son secrétaire d'Etat, de négocier avec eux. Ils le firent avec tant d'habileté, que ces peuples acceptèrent les conditions du vainqueur, et donnèrent des otages, comme garants de leur fidélité (2).

Lyon n'eut pas aussitôt grâce, aux yeux de Majorien. Pour la punir de cette révolte, il la dépouilla de ses privilèges, la chargea de tributs, et lui imposa une garnison qui fit peser sur elle les horreurs de la défaite.

Restait Théodoric, le dernier rempart de l'insurrection. Il tenta contre Majorien une lutte sans profit. On ne sait où se rencontrèrent les Visigoths et les Romains; l'histoire raconte seulement que ces derniers furent vainqueurs (3). Après cette défaite, Théodoric fit une alliance avec Majorien auquel il promit des secours contre les Vandales (4).

Les divers partis ne pouvaient plus tenir contre un prince

- (1) ..... Bove, fruge, colono,  
Civibus exhausta. ....  
Sidon. Apollin., *Carm.*, V, v. 580-581.
- (2) Id., *ibid.*, v. 564 et suiv.
- (3) Idat., *Chronic.*, ad an. 459.
- (4) Cuspin. — Idat.

aussi intrépide que magnanime ; ils demandèrent et reçurent la paix. Majorien visita les provinces qui s'étaient soulevées, et les réconcilia avec l'Empire par sa douceur et sa prudence. Sa grandeur d'âme et la bonté de son caractère lui firent de nombreux partisans. Ceux-là mêmes qui l'avaient combattu, Sidoine Apollinaire et Péone, recherchèrent et obtinrent ses bonnes grâces. Il avait laissé quelque temps la préfecture à Péone, et quoiqu'il y eût nommé Magnus, opulent seigneur de Narbonne, il tint à le garder parmi les habitués de sa cour. Sidoine Apollinaire aboutit à ce prince par lui-même ou par Pétrus dont il avait l'amitié ; une fois près de Majorien, il fut séduit par les charmes de sa personne, et ne songea plus qu'à mériter ses faveurs pour lui et sa patrie.

L'ordre se rétablit aussi aisément dans la Gaule barbare que dans la Gaule romaine. Les Burgondes, les Franks et les Alains qui avaient tenté de profiter des troubles causés par la déchéance d'Avitus, rentrèrent dans les limites de leurs anciennes conquêtes où les retint quelque temps la crainte de Majorien.

Tandis que les provinces de la Gaule commençaient à respirer sous l'administration équitable du nouvel Auguste, la ville de Lyon gisait au milieu de ses ruines. Ses maux touchaient Sidoine Apollinaire. Il savait à Majorien un cœur aussi grand que son courage ; il résolut de l'émouvoir sur le sort de sa ville natale, et eut recours à un expédient où, mieux que nul autre, il pouvait réussir. Il conçut l'idée d'un panégyrique où les vertus du héros seraient portées jusqu'aux nues, et où sa clémence serait invoquée, en face même des malheurs de sa patrie. Le projet devait réussir. Majorien chérissait les muses, et il aimait à pardonner. Sa gloire ne pouvait que gagner à cette ovation. Etre célébré sur le théâtre de ses premiers exploits en Gaule, en présence d'une assemblée composée de notabilités transalpines, et par un poète dont les vers, il y a trois ans à peine, avaient été applaudis au palais des Césars ; il y avait de quoi séduire la vanité de Majorien. On convint du panégyrique. Pétrus eut à pourvoir à toutes les solennités : il ne fut plus question que du jour où Majorien recevrait à Lyon ces poétiques honneurs.

Pendant ce temps, Sidoine Apollinaire échauffe son imagination, invoque toutes les muses, interroge la vie et les exploits du jeune César, se jette dans le champ des fictions et des hyperboles. Il sortit de ses rêveries avec un long panégyrique consacré à Jules Valère Majorien.

La transformation pouvait paraître étrange. Le gendre d'Avitus devenait poète courtisan du successeur de son beau-père : le citoyen, naguère défenseur des libertés gauloises, allait prodiguer l'adulation au César qui avait ruiné son pays. Mais les circonstances étaient impérieuses : il fallait apaiser les colères d'un ennemi victorieux, et arracher Lyon aux calamités qui pesaient sur elle.

Majorien d'ailleurs pouvait être loué sans flatterie. On vantait ses vertus publiques et privées ; on disait sa clémence égale à son courage ; on ajoutait qu'il lui avait suffi de se montrer pour gagner tous les cœurs, même ceux de ses ennemis. Ses relations avec Ricimer faisaient bien murmurer en secret qu'il avait conspiré contre Avitus ; mais ces soupçons tombaient devant la conduite de ce prince qui savait constamment unir à l'équité une grandeur d'âme peu commune.

On sait que rien ne tenait à la pompe théâtrale, comme ces discours officiels et ces panégyriques prononcés à la gloire des consuls ou des empereurs. On soupirait impatientement après l'aurore qui devait amener ces scènes politiques et littéraires.

Rome avait eu le plus souvent le monopole de ces spectacles auxquels ses poètes et ses orateurs prêtaient l'éclat de leur rythme et l'harmonie de leurs périodes. Mais quand on sut, dans les provinces de la Celtique, que Lyon serait bientôt le théâtre d'une de ces solennités, et qu'un poète gaulois, connu par sa muse brillante, ferait les honneurs de la journée, les beaux esprits accoururent de l'Aquitaine ; les grammairiens, les rhéteurs vinrent de l'Auvergne et de la Narbonnaise ; les fonctionnaires du prétoire, les vicaires, les assesseurs s'échappèrent d'Arles, de Trèves et des autres cités de la Gaule romaine.

Chacun voulait saluer le nouveau maître pour faire oublier le passé, ou pour assurer l'avenir. Beaucoup désiraient entendre

Sidoine Apollinaire, et voir, par quel habile stratagème, il avait changé en une lyre de poète courtisan, le glaive qu'il avait tiré contre le successeur d'Avitus.

C'était au mois de mars 459. Majorien se trouvait à Lyon avec ses généraux et les principaux citoyens de la Gaule romaine. Le jour était venu où Sidoine Apollinaire devait prononcer le panégyrique de son héros. Dès le matin, les rivages de la Saône se couvraient d'une multitude venue de tous points : la plèbe gauloise avec ses larges braies se pressait à côté des clarissimes et des curiales ; les soldats à la robe traînante se confondaient avec les hommes de qualité et les beaux esprits du temps.

Le forum de Lyon présentait un aspect inaccoutumé. Le cortège impérial prit place au milieu de cette foule nombreuse et choisie. Tous les regards se portaient sur Majorien, couronné du diadème, et revêtu des insignes du consulat qu'il avait pris aux calendes de janvier. Près de lui on remarquait ses généraux et ses comtes ; Egidius, maître des milices (1), Népotien (2), Magnus, citoyen illustre élevé déjà aux honneurs de la préfecture, et beaucoup d'autres Gallo-Romains que Majorien venait d'honorer de ses premières faveurs.

La ville de Lyon, avec ses remparts noircis par l'incendie, ses monuments et ses édifices ruinés par la guerre, formait seule un morne contraste, au milieu des réjouissances publiques de ce jour. Suppliante, elle attendait beaucoup du panégyrique de Sidoine Apollinaire, et de la clémence de Majorien qui se prêtait aux ovations de la Gaule avec une aimable facilité.

Ce spectacle fut surtout émouvant pour Sidoine Apollinaire. S'il n'avait pas sous les yeux ces magnificences du Palatin, et cet horizon imposant de Rome qui le frappa, lors du panégyrique d'Avitus ; son regard du moins allait mourir sur ces coteaux qui furent les témoins des jeux de son enfance, ou se perdre

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, V, v. 554.

(2) Idace pense que Népotien fut préfet des Gaules à cette époque : il succéda sans doute à Péone dans la préfecture ; mais il ne l'occupa que peu de temps, car il est très-probable que Magnus tenait le prétoire, lors du panégyrique de Majorien, c.-à-d. en 459.

dans ces campagnes lyonnaises dont il admira si souvent la beauté et la richesse. Là était l'Athénée où sa muse remua les premiers iambes ; ici, la basilique de Saint-Just et le tombeau de Syagrius ; ailleurs, le palais où les Césars des premiers siècles venaient se reposer, dans la capitale de la Celtique, des soucis de l'Empire. Cette vue le touchait moins encore que cette assemblée qui était à ses pieds, et dans laquelle il reconnaissait ces curiales et ces assesseurs, qu'il vit tant de fois dans la maison des Apollinaire, et tous ces compagnons de ses études accourus pour applaudir aux vers de leur cher Phébus.

Là sans doute se pressaient Probe, le fils de ce Magnus qui siégeait à côté de Majorien, Syagrius, le fils du maître de la milice, Aquilin, Faustin, et tous ces jeunes Lyonnais qui, à l'école de Victor et d'Eusèbe, se nourrirent des mêmes études, et s'éprirent d'un même enthousiasme pour le savoir et les beaux vers. Eriphie et Philimace avaient quitté les champs pour venir entendre les brillants hexamètres de celui dont ils connaissaient déjà de faciles élégiaques ; et vraisemblablement, si vous eussiez scruté tous les replis de cette multitude, vous eussiez découvert Nicet, qui venait payer de retour les applaudissements par lesquels le jeune fils d'Apollinaire accueillit, à Arles, son éloquent discours ; Hoëne et Victor, jaloux de se reconnaître et de s'admirer dans l'élève illustre qui faisait la gloire de leur professorat.

Une pensée commune circulait dans l'assemblée : tous se demandaient si le prince, touché des malheurs de Lyon, la relèverait enfin de ses ruines. En voyant Sidoine Apollinaire près de Majorien, on attendait avec anxiété les premiers vers de ce poète soldat qui avait combattu sous le drapeau ennemi (1).

Cette métamorphose n'était pas sans antécédents dans les révolutions de la poésie. Horace ne suivit-il pas les étendards

(1) . . . . . Mihi diverso nuper sub Marte cadenti  
Jussisti placido, victor, ut essem animo.  
Sidon. Apollin., *Carm.*, IV, v. 11-12.



de Brutus et de Cassius, avant d'être le favori de Mécène et d'Auguste (1)? Virgile ne dut-il pas aux sons les plus doux de ses Bucoliques, de conserver avec la vie, le petit domaine de ses pères (2)? Il y avait de l'habileté à rappeler ces souvenirs. Ce fut comme sous leurs auspices que Sidoine Apollinaire plaça son panégyrique. Ce que Virgile et Horace furent vis-à-vis d'Auguste, il osait l'être à l'égard de Majorien : leur éloquence, il est vrai, était supérieure à la sienne, mais il se flattait de l'emporter par le sujet de ses chants (3).

Après ce préambule qui avait de l'encens et de la délicatesse, Sidoine Apollinaire entra dans son sujet par une élégante prosopographie de Rome. Il la représenta, sous la forme d'une reine, coiffée d'un large casque, ceinte d'un diadème de tours (4), revêtue d'une robe de pourpre, ayant son bras gauche sur un bouclier orné de brillants reliefs, et tenant en arrêt, de la main droite, une lance d'ivoire (5). Assise sur un trône du marbre le plus éclatant, elle recevait les hommages de toute la terre, et les tributs de chaque province. L'Inde apporte son ivoire, la Chaldée son amome, la Sérique ses toisons, la Sabée son encens, l'Arcadie ses coursiers, la Gaule ses troupes, la Lydie son or, l'Arabie ses aloès, Tyr sa pourpre, Corinthe son airain, la Sardaigne son argent, et l'Espagne ses vaisseaux (6).

- (1) Et tibi, Flacce, acies Bruti Cassique secuto,  
Carminis est auctor, qui fuit et veniæ.  
Sidon. Apollin., *Carm.*, IV, v. 9-10.
- (2) Præstitit afflicto jus vitæ Cæsar et agri.  
Id., *ibid.*, v. 5.
- (3) Vincant eloquio, dummodo nos domino.  
Id., *ibid.*, v. 18.
- (4) Cristatum turrita caput . . . . .  
Id., *ibid.*, V, v. 14.
- (5) . . . . . Cuspis trabe surgit eburna.  
Id., *ibid.*, v. 31.
- (6) Ergo ut se mediam solio dedit, advolat omnis  
Terra simul ; tum quæque suos provincia fructus  
Exposuit : fert Indus ebur, Chaldæus amomum ,  
. . . . .  
Id., *ibid.*, v. 40 et suiv.

La Rome de Majorien était encore cette reine divinisée par les peuples, et dont les poètes chantaient, depuis quelques siècles, l'apothéose et l'éternelle puissance. Sous les Antonins, Erinne, digne héritière de Sapho, exalta cette royauté dans un hymne d'une haute inspiration (1); Claudien faisait de cette idée favorite le thème obligé de ses panégyriques (2); Rutilius, dans ses poèmes, donnait à Rome le sceptre de la terre, et lui assurait, au ciel étoilé, une place parmi les déesses (3). Sidoine Apollinaire paya son tribut de poète à cette croyance universellement répandue, en dépeignant les nations accourues pour offrir leurs présents à la maîtresse du monde.

Tout à coup, au milieu de ce concert de solennels hommages, l'Afrique apparaît, la tête couronnée d'épis, mais les yeux baignés de pleurs, comme si Genséric l'eût partout suivi de son ombre.

« Je viens, dit-elle, en se prosternant aux pieds de Rome,  
» déplorer mes maux qui font le bonheur d'un seul mortel.  
» Enfant d'une vile esclave, ce pirate, aujourd'hui que mes  
» maîtres ne sont plus, écrase mon sol sous le poids d'un  
» sceptre barbare : mes plus nobles fils ont fui devant sa fureur,  
» car cet étranger déteste tout ce qui n'est pas vandale.  
» O Latium ! ta valeur serait-elle assoupie ? Le barbare ! Il se  
» réjouit d'avoir surpris tes murs, et tu n'agites pas ta lance ?  
» Insensible à mon sort, le serais-tu au tien ? Oh ! ne pense  
» pas que mes désastres rendent tes destins plus heureux, et  
» que ta grandeur s'élève sur mes ruines. Dissipe plutôt tes  
» craintes ; si tu veux la victoire, hasarde les combats (4). »

(1) Χαῖρέ μοι Ῥώμα θυγάτηρ Ἄρης,  
Χρυσεόμυτρα, δαίφρων ἀνασσα,  
Σεμνὸν ἅ ναιέεις ἐπὶ γᾶς ἑλυμπόν  
Αἴεν ἄθραυστον. Eriana ap. Stob.

(2) Claud., *In consultatum Probin et Olybrii*, v. 75-112.

(5) . . . Regina tui pulcherrima mundi,  
Inter sidereos Roma recepta polos. Rutil., I, 49-50.

(4) . . . . . Venio pars tertia mundi,  
Infelix felice uno : famula satus olim,  
Hic prædo, et dominis exstinctis, barbara dudum  
Sceptra tenet tellure mea, penitusque fugata

Après cette prière exhalée dans un vers d'une vigueur remarquable, l'Afrique sollicita de Rome un vengeur, et lui désigna le jeune Majorien, comme le prince à qui les destins réservaient la gloire de délivrer la Lybie (1).

Majorien tenait du sang des héros : son aïeul fut chef des deux milices sous Théodose, et signala sa bravoure par des exploits dont on lisait encore le récit dans les fastes du Latium. Son père servit sous le commandement d'Aétius, et joignit à un courage renommé une fidélité incorruptible (2).

Issu de tels ancêtres, Majorien ne tarda pas lui-même à donner de grandes espérances. Ses premiers essais de guerre, à l'école d'Aétius, furent des coups d'éclat. L'épouse du général romain en conçut de l'ombrage : elle interrogea les augures sur l'avenir de ce jeune et brillant soldat. Quand elle eut appris que les Parques lui filaient un empire de longue durée, elle en eut un violent transport de jalousie qu'elle essaya de communiquer au généreux Aétius (3).

Ici, l'Afrique toujours personnifiée prête à l'épouse du patrice l'éloge de Majorien. Celle-ci exalte le courage de ce jeune héros et la noblesse de ses desseins. Au combat du ceste, il l'emporte sur les athlètes les plus fameux. Nul dans l'antiquité ne le surpassa dans l'art de dompter un coursier et de lancer un javelot (4). A la guerre, il s'est acquis une gloire incomparable. La Gaule et l'Europe ont retenti du bruit de ses ex-

Nobilitate furens, quod non est, non amat hospes.  
O Latii sopite vigor; tua mœnia ridet  
Insidiis cessisse suis; non concutis hastam?  
Non pro me vel capta doles? Tua nempe putantur  
Surgere fata malis, et celsior esse ruina.  
Sed melius quo terror abit; jam vincere restat,  
Si pugnas. ....

Sidon. Apollin., *Carm.*, V, v. 56-66.

(1) ..... Quem præscia secula clamant

Venturum excidio Libyæ. ....

Id., *ibid.*, v. 102-105.

(2) Id., *ibid.*, v. 106 et suiv.

(3) Id., *ibid.*, v. 126 et suiv.

(4) Id., *ibid.*, v. 147 et suiv.

ploits (1); et son courage a brillé sur les bords du Rhin, de l'Arar, du Rhône, de l'Allier, de la Meuse, de la Marne, et de bien d'autres fleuves (2). Tours lui a dû son salut, et les Franks de Clodion, qu'on disait invincibles, ont fui devant lui le pays des Atrébates qu'ils avaient envahi (3).

On ne comprendrait pas ce pompeux éloge de Majorien dans la bouche de l'épouse d'Aétius, si on n'y voyait un artifice du poète qui, pour mieux élever son héros, laisse à l'envie elle-même le soin d'en célébrer les vertus. D'ailleurs les tableaux doivent une certaine beauté aux comparaisons, aux allusions, aux hyperboles; et, si n'était la nouveauté quelque peu barbare des vers, on se plairait aux digressions, aux anecdotes mythologiques, aux descriptions et aux peintures de mœurs dont abondent ces pages du panégyrique.

La jalousie de l'épouse d'Aétius éclata à la fin de son long discours. Elle demande qu'on fasse mourir Majorien. Cette proposition révolte le brave général.

« Castor, s'écrie-t-il, se baignera plutôt dans le sang de Pollux que je ne me baignerai dans celui de Majorien (4). »

Il éloigna pourtant son rival du service militaire, pour complaire à son épouse. C'est alors que Majorien changea les travaux de Bellone pour ceux de Cérès. Il suspendit ses armes, et il maniait la charrue, dans les champs de ses pères, quand une révolution subite l'arracha à son obscur foyer, et le porta au faite des honneurs.

(1) ..... Istum jam Gallia laudat  
Quodque per Europam est. ....  
Sidon. Apollin., *Carm.*, V, v. 206-207.

(2) ..... Rigidis hunc abluit undis  
Rhenus, Arar, Rhodanus, Mosa, Matrona, Sequana, Ledus,  
Clitis, Elaris, Atax, Vachalis. ....  
Id., *ibid.*, v. 207 et suiv.

(3) Id., *ibid.*, v. 210-232.

(4) ..... Tua viscera ferro  
Majoriane, petam. ....  
.....  
Si se Pollucis perfundit sanguine Castor.  
Id., *ibid.*, v. 279, 280, 287.

Aétius venait de tomber sous le fer de Valentinien ; ce prince succombe à son tour. Maxime, Avitus ne font que paraître sous la pourpre. Majorien fixe les vœux du sénat et de l'Italie ; il monte sur le trône des Césars (1).

Après avoir retracé, dans le style de l'épopée, la vie et les destinées de Majorien, l'Afrique conjure Rome de l'envoyer à son secours. Les Scythes ne sont pas aussi redoutables qu'on le pense : Genséric lui-même est amolli par ses débauches, et n'a plus qu'un fer émoussé. Que Majorien accoure la venger, après tant de siècles de souffrances, et Carthage cessera de combattre contre l'Italie (2).

Les pleurs de l'Afrique donnaient à ses prières une nouvelle vertu. Rome fut touchée de ses maux ; elle promet que Majorien la délivrerait des terreurs du Vandale. Mais la Gaule réclamait d'abord ses soins ; car cette province , depuis longtemps délaissée par les maîtres du monde, était allée dépérissant, à la suite des ravages qui l'avaient désolée. Quand il y aura réparé les désastres de l'Empire, il marchera contre Genséric (3).

Telle est la première partie du panégyrique. Nul doute que les beaux esprits de la Gaule et de l'Italie qui étaient présents, ne fussent émerveillés de cette prosopopée hardie qui, mettant sur la scène tous les peuples de la terre, les confondait aux pieds de Rome dans une commune reconnaissance de son empire, et qui, dans l'Afrique suppliante, donnait un exemple de cette domination universelle dont la pensée seule charmait, jusque dans l'abaissement de la patrie, l'orgueil des Romains.

Majorien aurait pu être flatté dans de plus beaux vers ; il ne pouvait l'être dans des termes plus pompeux. D'ailleurs, la poésie ne manquait ni d'éclat ni de mouvement ; une certaine chaleur circulait dans ces périodes obscures, incohérentes. Malgré une stérile abondance, il y avait de la peinture, du trait et de la vie.

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, V, v. 303 et suiv.

(2) Ultorem mihi redde, precor, ne dimicet ultra  
Italiam contra. . . . . Id., *ibid.*, v. 348-349.

(3) Id., *ibid.*, v. 351 et suiv.

Sidoine Apollinaire se substitua dans la seconde partie du pagnéyrique, aux personnages fictifs qui jusqu'alors avaient figuré. Son dieu inspirateur sera le Mars de Majorien. « Apollon, s'écrie-t-il, fût-il sourd à ma lyre, votre Mars me tiendra lieu » des Muses (1). » Et voici qu'emporté par ce nouveau dieu des vers, il raconte la victoire que Majorien, alors maître de la milice, remporta sur les Allemands, les premiers avantages qu'il obtint sur les Vandales et l'équipement de cette flotte formidable qu'il comptait lancer sur les côtes de l'Afrique, pour y exterminer le Scythe et le Maure. Il montre comment Majorien, à la veille de son expédition contre les Gaules et l'Afrique, entraîna vingt peuples barbares à la suite de ses aigles, et au milieu de quels périls se fit ce passage des Alpes dont les neiges parurent se fondre à l'approche de sa bouillante ardeur (2).

Sans doute il a çà et là des antithèses forcées, des métaphores outrées, des traits de mauvais goût. L'hyperbole y dépasse souvent toute mesure. Mais au milieu de ces défauts littéraires, quelle verve! quelle abondance! et jusque dans les écarts de l'imagination, quel mouvement! quelles couleurs! Le poète met en relief les scènes de la nature et les personnages. On voit les Alpes glacées dans ces prismes de marbre et dans ces rocs de verre transparent, sous la forme desquelles il les dépeint (3); on sent, à la marche de son vers et aux coupes heurtées de ses hexamètres, qu'il écrit parmi les Barbares. L'harmonie de ses périodes est sombre et presque sauvage, surtout quand il accommode à la mesure ces peuples du pôle glacial qui ne se nomment que par des syllabes, après comme leurs climats, hérissées comme leurs forêts.

(1) ..... Jam tempus ad illa  
Ferre pedem, quæ fanda mihi, vel Apolline muto.  
Pro musis Mars vester erit.....  
Sidon. Apollin., *Carm.*, V, v. 571-575.

(2) *Id. ibid.*, v. 373-382.

(3) Alpes marmoreas atque occurrentia juncto  
Saxa polo, rupesque vitri. . . . *Id., ibid.*, v. 511-512

Du reste , il faut en convenir, le mélange confus de toutes ces races, le pêle-mêle des Barbares, le flux et le reflux de leurs tribus errantes et mal assises, cette nature transalpine dont le ciel était assombri par des monts neigeux et des bois séculaires, ce sol de la Celtique entrecoupé de plaines, de vallées et de montagnes au sein desquelles roulaient des fleuves rapides, ces accidents si variés de climat, de température, étaient des causes complexes qui agissaient sur l'esprit des poètes. De là survint à la poésie gallo-latine cette abondance, cet éclat matériel, ce grand bruit de mots et de métaphores, et ces prétentions étudiées qui remplacèrent l'élégance et la sobriété littéraire jadis si goûtées des Grecs de Périclès et des Romains d'Auguste.

Mais les Transalpins du cinquième siècle aimaient ces nouveaux caractères de leur poésie et de leur éloquence. Aussi les rivages de la Saône retentirent de leurs applaudissements, quand Sidoine Apollinaire déclamait, dans sa rhétorique ampoulée, le panégyrique de Majorien.

Sans doute la colère de l'empereur tomba, à mesure que le poète exaltait jusqu'aux nues ses vertus et ses exploits. Pétrus, Magnus, Egidius qui l'entouraient, et qui s'entendirent loués dans d'assez beaux vers (1), le portèrent à la clémence; mais rien ne l'attendrit comme les derniers vers du Panégyrique.

Après avoir poussé l'éloge jusqu'à l'emphase, Sidoine était devenu simple et naturel. L'amour de la patrie, la vue de ses ruines, le désir de l'arracher à la servitude avaient ému son âme, et sous l'empire de ce sentiment, il fit rendre à sa lyre les sons les plus touchants. L'éloquence et la vraie poésie qui sont de tous les temps, lui inspirèrent seules cette prière où il conjure Majorien de mettre un terme aux souffrances de sa chère cité de Lyon.

« Et puisque, dit-il en terminant, dans la grande détresse  
» de nos affaires, tu nous es venu comme notre unique espoir,  
» remédie, nous t'en conjurons, à nos malheurs, et jette un  
» regard, dans ta marche victorieuse, sur cette ville de Lyon

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, V, v. 332 et suiv.

» qui t'appartient. Abattue par de longues souffrances, elle  
» implore le repos; toi qui lui donnes la paix, rends-lui le  
» courage. Quand le cou fatigué du jeune taureau a déposé la  
» charrue, il sillonne mieux ensuite la glèbe de la terre en-  
» durcie. Notre ville n'a plus ni troupeaux, ni moissons, ni  
» colons, ni citoyens. Prospère, elle ignorait sa fortune; mais  
» depuis la prise de ses murs, hélas! combien fut grand son  
» malheur! Quand on est dans la joie, ô prince, on aime à  
» se rappeler sès maux. Quoique les ravagés, les incendies  
» nous aient abattus, ta venue ne laisse pas de tout rétablir.  
» Puisque nous avons été la cause de ton triomphe, nos ruines  
» elles-mêmes nous plaisent.

» Lorsque tu monteras sur le char de victoire, et que, à la  
» manière des triomphateurs, tu ceindras ton front sacré du  
» laurier mural, du laurier civique et de la couronne réservée aux  
» assiégeants victorieux, lorsque le Capitole étincelant verra  
» des rois enchaînés à ta suite, et que tu enrichiras Rome  
» de dépouilles, lorsqu'on peindra pompeusement sur la cire  
» les palais envahis du Bocchus Cynipien (1), moi-même,  
» je te précéderai, à travers la foule empressée, au milieu  
» du bruit des applaudissements, et mes vers, faibles comme  
» en ce jour, diront que tu as dompté et les deux Alpes, et  
» les Syrtes, et la grande mer, et les détroits, et les bataillons  
» de Lybie, mais avant tout que tu as vaincu pour moi.

» Je vois tes yeux s'abaisser et jeter sur nos malheurs un  
» regard favorable, nous pouvons donc nous réjouir. Je m'en  
» souviens, quand tu daignas me pardonner, tu avais le même  
» visage. Tes traits respirent la douceur et la grâce. Sois-nous  
» propice. Que Byrsa respire par tes victoires; que le Parthe  
» fuie sans retour, et que le Bactrien désarmé, déposant  
» son carquois, entoure ton tribunal (2). »

(1) Le poète désigne Genséric, sous le nom de Bocchus, parce qu'il possédait les états d'un roi qui avait porté ce nom.

(2) Et quia lassatis nimium spes unica rebus  
Venisti, nostris, petimus, succurre ruinis,  
Lugdunumque tuam, dum præteris, aspice victor.



Majorien fut vaincu par ces vers , comme César l'avait été par une des pages les plus éloquentes de Cicéron. Encouragé par la bonté de ce prince , Sidoine Apollinaire réclama différentes faveurs pour sa patrie. Il obtint , par l'entremise de Pétrus , qu'on en retirerait la garnison , qu'elle serait affranchie des contributions qu'elle s'était imposées pour être délivrée du pillage , et qu'on lui rendrait ses anciens privilèges. Majorien fit plus : comme cette ville avait depuis longtemps souffert de l'invasion des Barbares et des ravages de l'ennemi , il voulut effacer jusqu'aux dernières traces de ses malheurs.

Lyon respira et revint de ses terreurs ; il lui sembla que ses remparts allaient se relever de leurs ruines. Ses habitants , rendus à la liberté , confondirent dans une commune reconnaissance , le poète et l'empereur , Sidoine Apollinaire et Majorien.

La journée se finit au milieu des transports de la joie publique ; et les Gaules apprirent à la fois , que la gloire poétique de Sidoine venait de s'accroître , et qu'elles avaient un empereur chez lequel on ne savait ce qu'il fallait le plus admirer , de la bravoure ou de la clémence.

Après avoir plaidé avec bonheur la cause de sa patrie , Sidoine plaida la sienne , au sujet de trois impôts extraordinaires dont il était accablé. Ces impôts consistaient en une certaine quantité de terres et de biens requis pour faire le tribut d'une personne. Ils étaient en rapport avec les richesses qu'on possé-

Otia post nimios poscit te fracta labores.  
Qui pacem das, redde animum : lassata juvenci  
Cervix deposito melius post sulcat aratro  
Telluris glebam solidæ ; bove, fruge, colono,  
Civibus exhausta est ; stantibus fortuna latebat,  
Dum capitur, vae quanta fuit ! Post gaudia, princeps,  
Delectat meminisse mali ; populatibus, igni  
Etsi concidimus, veniens tamen omnia tecum  
Restituïs : fuimus vestri quia causa triumphî,  
Ipsa ruina placet.....

Sidon. Apollin., *Carm.*, V, v. 573 et suiv.

dait. Sidoine les trouvait fort lourds ; il ne pouvait y songer sans se comparer à Géryon , affaissé sous le poids d'un triple monstre (1).

La poésie avait eu auprès de Majorien un succès éclatant : Sidoine eut recours à elle pour se délivrer de son impôt. La mythologie fit les frais du poème élégiaque où il exhala son humble prière. Il rappelle à Majorien comment Hercule terrassa le lion de Némée , l'hydre de Lerne , le sanglier d'Erymanthe , et le polyphème Cacus. On ne peut redire les noms d'Achéloüs , d'Anthée , d'Eryx , de l'Amazone , de Cerbère et des Hespérides , sans redire ses exploits (2). Mais nulle victoire n'égale celle qu'il remporta sur Géryon , le terrible monstre à trois têtes.

On ne pourrait deviner où tendent ces froids élégiaques , si le poète n'eût profité du rapport étrange qu'il suppose entre Géryon et son impôt , pour engager Majorien , qui s'était aussi rendu célèbre par la défaite d'un sanglier , d'un cerf et d'un dragon , à couronner ses exploits , en le délivrant de son triple impôt , comme le fils d'Alcide délivra la terre des trois têtes de Géryon.

Autant cette poésie est vide et prétentieuse , autant les hendécasyllabes qui suivent sont gracieux et faciles. A part quelques jeux de mots , tout est naturel dans ces vers où Sidoine implore pour sa patrie et pour lui les grâces de Majorien.

« Ton humble sujet , dit-il , espérant une réponse douce et  
» salulaire , ose t'adresser ses vœux ; rends-lui sa patrie ,  
» rends-lui la vie , en relevant Lyon de ses ruines. C'est ton  
» Sidoine qui t'en conjure. Puisses-tu longtemps briller de  
» l'éclat de la pourpre sidonienne ! Puisses-tu couronner par  
» les faisceaux le premier lustre d'un règne mémorable ! ...  
» Pour moi , si tu daignes écouter ton poète , je consignerai

(1) Geryones nos esse puta, monstrumque tributum.

Sidon. Apollin., *Carm.*, XIII, v. 19.

(2) Taurus, cerva, Gigas, hospes, luctator, Amazon,  
Cres, canis, Hesperides sint monumenta viri.

Id., *ibid.*, v. 11-12.

» en des fastes immortels les victoires qui marqueront ton em-  
» pire (1). »

On ne trouve pas que Sidoine Apollinaire ait obtenu la suppression d'impôt qu'il demandait; mais il eut auprès de Majorien un accès si facile, comme poète et comme ami de Pétrus, que ce prince n'hésita pas sans doute à lui accorder cette faveur. On sait encore moins si, l'ayant obtenue, il aurait, selon ses promesses, célébré son règne et ses victoires.

Son Panégyrique est resté le seul poème consacré à la gloire de cet empereur. Il le dédia à Pétrus, et le publia sous ses auspices, comme Virgile mit autrefois sous ceux de Mécène, les poèmes où il chanta les moissons, les troupeaux, la vigne et les abeilles (2). Il ne voulut pas d'autre étoile sur cet « Océan de la renommée (3) » qu'il allait parcourir. Il lui envoya son poème, avec prière de l'examiner et de porter son jugement. Il attendait sa réponse pour savoir s'il devait supprimer ou publier son œuvre. Le Panégyrique plut à l'habile censeur, et il vit le grand jour.

Les talents de Pétrus lui valurent un grand crédit à la cour de Majorien. Il s'en servit pour y répandre le goût de la poésie et des lettres. La tâche était facile. Si Pétrus aspirait au rôle de Mécène, Majorien songeait à devenir un autre Auguste.

Les beaux esprits de la Gaule romaine et de l'Italie se réjouirent, en voyant ce prince porter aux belles-lettres l'intérêt qu'elles inspirèrent, dans les âges précédents, aux Antonin, aux Marc-Aurèle et aux Théodose. On s'attendit à un nouveau siècle littéraire.

- (1)      Has supplex famulus preces dicavit,  
          Responsum opperiens pium ac salubre,  
          Ut reddas patriam simulque vitam,  
          Lugdunum exonerans suis ruinis,  
          Hoc te Sidonius tuus precatur.

.....

Sidon. Apollin., *Carm.*, XIII, v. 21 et suiv.

- (2) Id., *ibid.*, III, v. 1-4.

- (3)      ..... Famæ pelagus sidere curro suo.

Id., *ibid.*, v. 6.

Les provinces impériales, de leur côté, commençaient à respirer sous la domination ferme et intelligente de Majorien. A la vue de sa bravoure et de sa clémence, elles se rassurèrent ; elles avaient moins à redouter les Barbares, et le sentiment de leur faiblesse, en présence d'un prince qui venait de porter des coups si décisifs, les rallia pour quelque temps à l'unité romaine. Majorien, par politique ou par justice, ménagea leur orgueil national, en maintenant dans les hautes charges de l'Etat, ou en y appelant les Gallo-Romains que recommandaient leur mérite personnel et la faveur publique.

Sidoine Apollinaire trouva bientôt dans la nouvelle cour les grâces qu'il avait eues à celle d'Avitus. Péone, conservé d'abord dans sa préfecture, fut rangé, quand il la quitta, parmi les sénateurs. Pétrus, Magnus, Egidius, tous les trois Gallo-Romains du plus grand mérite, parurent à la tête du mouvement politique qui signala, dans la Gaule, les premiers instants du règne de Majorien.

Pétrus, auquel on n'hésite pas à donner la Gaule pour patrie (1), était, selon toute vraisemblance, originaire de Lyon (2). Secrétaire d'état de Majorien, il rendit d'utiles services à l'Empire, par son habileté dans les négociations. Sa parole avait assez d'autorité sur les Barbares pour les contenir dans le devoir (3), et bien que Majorien eût un questeur éloquent, il s'adressait à Pétrus pour porter les lois et publier les rescrits (4). Pétrus n'était pas seulement homme d'Etat, il composait aussi des ouvrages qui lui méritèrent les éloges de ses contemporains. Poète, épistolographe, orateur, il ne parlait ni n'écrivait ja-

(1) Lilio Gregorio Geraldî, *Poet.*, Dial., V.

(2) *Hist. littér. de la France*, t. II, p. 440.

(3) . . . . . Interprete sub quo

Flectitur ad vestras gens effera conditiones ?

Sidon. Apollin. *Carm.*, V, v. 566-567.

(4) . . . . . Cujus dignatur ab ore

Cæsar in orbe loqui, licet et quæstore disertio

Polleat. . . . .

Id., *ibid.*, v. 569-574.

mais sans exciter l'enthousiasme (1). Il surpassait ses rivaux par le feu et la régularité de ses poésies. Au milieu des embarras de la cour, il cultiva les lettres avec ardeur, et, bien que ses écrits ne soient pas arrivés jusqu'à nous, il est certain qu'il prit rang, par ses compositions, parmi les meilleurs écrivains de son temps. Il publia surtout, à cette époque, un ouvrage fort considérable en prose et en vers (2) qui reçut les applaudissements des Gaules, et trouva des admirateurs en Italie et jusque dans l'Espagne encore barbare (3).

Magnus était un sénateur de Narbonne qui, par sa famille, ses biens et son savoir, comptait parmi les premiers citoyens de la Gaule méridionale. La confiance publique le prévint de bonne heure, et lui assura une autorité égale à celle d'un souverain. Arbitre de sa province, juge renommé dans les questions politiques et littéraires, il fixa l'attention de Majorien qui s'estimait trop heureux de rencontrer le mérite pour ne pas le récompenser aussitôt par les premiers honneurs. La préfecture d'Arles lui fut donnée en 459. On ne pouvait choisir un citoyen plus honorable, ni un magistrat plus intègre. Majorien, en lui remettant l'épée de préfet du prétoire, aurait pu lui tenir le célèbre propos de Trajan à Suburanus : « Prends cette » épée ; je te la confie, tu t'en serviras pour me défendre, si » je gouverne bien ; tu la tourneras contre moi, si je gouverne » mal. » Autant Majorien était incapable de trahir ses devoirs, autant Magnus l'aurait été de servir un prince, aux dépens de la justice et de l'honneur. En 460, il prit les faisceaux avec Apollonius. Rien ne manquait à son crédit auprès de Majorien, ni à sa considération aux yeux de son pays.

Egidius était un citoyen fort recommandable. On le disait de cette famille lyonnaise des Syagrius qui, deux siècles durant, se signala dans la maîtrise des offices, les préfectures et les consulats. Ses ancêtres avaient choisi de préférence la car-

- (1) Petrum et cum loquitur nimis stupendum.  
Sidon. Apollin., *Carm.*, IX, v. 303.
- (2) *Id.*, *Epist.*, IX, 43.
- (3) *Hist. littér. de la France*, t. II, p. 441.

rière administrative; le jeune Egidius embrassa celle des armes, et y montra de bonne heure une bravoure peu commune. Il parut dans les camps avec Aétius, Ricimer, Marcellinus, Majorien, et fut presque l'égal de ces généraux qui faisaient alors toute la gloire militaire de l'Occident. Sa maîtrise des milices le fixa définitivement au nord de la Gaule. Là, il rendit de réels services à la cause de Majorien, en maintenant les Barbares; et de plus grands encore à celle de l'Empire, en étendant le cercle de ses possessions.

Sidoine Apollinaire vit de près, à la cour de Majorien, ces personnages influents de la Gaule. Bien qu'ils lui fussent supérieurs en âge et en distinctions, il obtint leur amitié par son mérite personnel. Il y avait même d'autres droits. Egidius connaissait les Apollinaires; Pétrus aimait les poètes; Magnus ne pouvait ignorer quelle liaison étroite l'étude avait formée entre Sidoine et ses deux fils, Probe et Magnus Félix. A ces divers titres, Sidoine ne pouvait qu'être bien accueilli par ces hauts dignitaires.

Les égards qu'ils eurent pour lui le frappèrent moins que les qualités qu'il eut occasion d'admirer en eux. Il les a relevées dans plusieurs passages de ses épltres et de ses vers. Il fait de Pétrus un écrivain consommé, de Magnus, un citoyen très-remarquable et un philosophe considéré. Egidius valait à ses yeux les hommes les plus fameux de l'antiquité romaine (1). Péone seul n'est pas compris dans ce concert de louanges. Sidoine en a laissé un portrait peu flatteur.

Majorien fixa sa cour à Arles jusqu'au printemps de l'année 460. Sa présence donna plus que jamais à cette ville l'air d'une capitale. On se rappela les temps où Constantin en faisait son séjour de prédilection, alors que ravissant à Trèves sa couronne de métropole pour la lui donner, il lui assurait, sous le nom de Constantine, la suréminence sur toutes les cités de la Gaule. Depuis, elle était restée le centre des affaires transal-

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, V, v. 533 et suiv.

pines, et devenue, par les facilités de son commerce, l'entrepôt des produits des diverses parties du monde.

« Telle est la situation avantageuse de cette ville, écrivaient  
» Honorius et Théodose dans un rescrit à Agricola, préfet  
» des Gaules (1), tel est le nombre des étrangers qui la fréquentent, telle est l'étendue de son commerce, qu'on y voit  
» arriver tout ce qui naît ou se fabrique ailleurs. Tout ce que  
» le riche Orient, l'Arabie parfumée, la délicate Assyrie, la  
» fertile Afrique, la belle Espagne et la Gaule courageuse produisent de renommé, abonde tellement dans cette ville,  
» que toutes les choses admirées ailleurs comme magnifiques, semblent être les produits de son sol. La réunion du Rhône  
» à la mer de Toscane rend proches et presque voisins les pays  
» que ce fleuve traverse et que cette mer entoure. Ainsi la terre  
» entière met au service d'Arles ce qu'elle a de plus estimé (2). »

Majorien admira sans doute la richesse et la beauté de cette ville. Sa cour y attira aussitôt les principaux citoyens de la Gaule méridionale. La considération personnelle dont on jouissait ne donnait pas seule accès à ses bonnes grâces. Il suffisait d'aimer les belles-lettres pour être admis auprès de lui. Aussi rhéteurs, grammairiens, poètes, affluaient à son palais. Là, quand les affaires de l'Occident laissaient quelques heures de loisirs, on célébrait les auteurs du temps ; on discutait sur leurs œuvres ; la cour du César se changeait en une Académie discernant des couronnes, et jugeant en dernier ressort des questions littéraires qui préoccupaient le génie transalpin.

Majorien aimait à voir Sidoine Apollinaire parmi les habitués de sa cour. Le panégyriste lui plaisait par la distinction de sa personne, l'abondance de son esprit, sa verve piquante et ses saillies ingénieuses. Un jour entre autres, il le manda à

(1) Le rescrit est de 418.

(2) *Hist. du Languedoc* par D. Vaissette, t. I, Recueil des pièces justificatives.

Arles , où se trouvaient aussi par son ordre , Domnule , Lampride et Sévérien , tous trois poètes , et qui devaient aux Muses d'être les favoris de l'empereur. Sidoine les connaissait beaucoup ; ils étaient également connus de Pétrus.

Domnule vit le jour en Afrique ; mais il vint de bonne heure dans les Gaules où il se fit bientôt estimer par la variété de ses connaissances (1). Retiré dans la ville d'Arles , il y suivait avec un empressement qui fait l'éloge de son goût et de sa foi , les prédications de saint Hilaire (2). Il dut à son savoir la charge de questeur (3). A en juger moins par ses écrits, dont aucun ne nous est parvenu , que par la renommée dont il jouissait , il fut un des esprits les plus cultivés de son siècle. Honorat de Marseille (4) l'égale à Eusèbe et à Silvius qui vivaient en ces temps. Sidoine parle souvent de lui , et non content de relever la politesse de son discours (5) , il le nomme à côté de Léon et de Consence-le-Jeune qui passaient pour deux poètes illustres et deux hellénistes distingués. Domnule joignait à l'étude de la poétique celle de la philosophie dans laquelle il acquit un tel renom , qu'on le prenait pour arbitre dans les questions les plus ardues de la métaphysique. Ce qui ne l'honorait pas moins, c'est qu'à tant de savoir il joignait une vertu solide et une piété profonde. Tant de qualités le rendaient digne des faveurs de Majorien et de l'amitié de Sidoine Apollinaire.

Lampride , autre poète de cette cour , était de Bordeaux. Il avait cédé sans retard aux premiers désirs de Majorien , et quitté un instant cette chère école de sa ville natale où il perpétuait les traditions poétiques d'Ausone et de Paulin de Nole. Quoique nouveau dans le professorat , il captivait ses disciples par le charme de ses discours. Il n'était question que de sa facilité prodigieuse , et dans l'admiration qu'on professait pour

(1) Sidon. Apollin., *Epist.*, IX, 13.

(2) *S. Leonis Opera*, t. I, p. 740. S. Hilaire occupa le siège d'Arles jusqu'en 449.

(3) Sidon. Apollin., *Carm.*, XIV.

(4) *Vita S. Hilarii*, C. XI.

(5) Sidon. Apollin., *Epist.*, IX, 13.



ses talents, on osait prédire qu'il s'envolerait sur les ailes de la gloire, après Horace et Pindare (1). Sidoine Apollinaire qui le connaissait depuis sa jeunesse, lui avait annoncé qu'il ravirait par ses chants les fleuves et les coteaux de l'Aquitaine, comme Orphée avait ravi par les siens les montagnes de la Thrace.

Sévérien était aussi poète. Il excellait dans le vers héroïque; sa poésie avait de l'élévation, et sa prose pouvait être comparée à celle de Quintilien (2).

Tels étaient, avec Sidoine Apollinaire et beaucoup d'autres, les poètes qui furent attirés à la cour de Majorien. Leur renommée leur avait fait de nombreux amis dans les rangs du sénat arlésien et parmi les fonctionnaires du prétoire. Quand on les sut à Arles, on se disputa leur présence. Clarissimes et curiales voulaient à l'envi les recevoir. On mettait leur verve à l'essai, et chaque iambe, chaque vers qu'ils faisaient jaillir des sources d'Hypocrène, provoquait l'enthousiasme et les applaudissements.

Un Arlésien, ami des lettres, ayant appris qu'ils se trouvaient à la cour, les invita à souper. Ils acceptent. Quelle bonne fortune d'avoir sous son toit des favoris de Majorien, des poètes familiers de sa cour! Pour eux, il fallut apporter les coussins moelleux et la pourpre resplendissante, déployer les tapisseries étrangères, couvrir la table d'un lin blanc comme la neige, remplir les corbeilles de cytise, d'amelle et de romarin, et entourer le buffet et les lits de guirlandes odorantes (3).

(1) *Eum jure censeris post Horatianos et Pindaricos cycnos gloriæ pennis evoluturum.* Sidon. Apollin., *Epist.*, VIII, 11.

(2) *Præstantemque tuba Severianum,  
Et sic scribere non minus valentem,  
Marcus Quintilianus ut solebat.*  
*Id. Carm.*, IX, v. 312-314.

(3) *Rutilum toreuma bysso,  
Rutilasque ferte blattas.*  
.....  
*Nive pulchriora lina  
Gerat orbis. ....*

Déjà l'air est embaumé des parfums d'Arabie (1) : des lustres nombreux allumés sous d'éclatants lambris, des lampes où se consume le baume de l'Orient, versent une douce lumière dans la salle, et mettent en évidence les tapisseries où une main habile a représenté les sommets du Ctésiphon et du Niphate, des bêtes farouches courant sur la toile immobile, et le Parthe s'enfuyant sur un agile coursier (2).

On dispose les plats ciselés que chargent les mets les plus exquis : les joueurs de harpe préludent à de suaves harmonies. Tandis que le roi du festin donne ses ordres pour le premier service, Sidoine, Domnule, Lampride et Sévérien s'escriment sur les vers.

On arrête qu'Apollon et les Muses seront de la fête. Restait à choisir le sujet sur lequel nos quatre poètes auraient à exercer leur verve. Or, il venait de paraître un ouvrage de Pétrus qui faisait grand bruit dans le public. On en parlait sur les places, à la ville, à la campagne. Les citoyens lettrés en faisaient l'éloge, les courtisans le portaient aux nues ; tous admiraient avec quel art Pétrus avait su résoudre des difficultés en apparence inextricables.

La matière des chants était toute trouvée. Célébrer le livre de Pétrus, c'était arriver à Majorien par son secrétaire d'Etat. De tout temps, la poésie hanta un peu les cours. Il fut convenu qu'on improviserait sur ce sujet, qui le rapide iambe, qui l'hexamètre sonore, qui la plaintive élégie. Les mesures devaient être différentes : on voulait épargner à celui dont la pièce serait inférieure, l'humiliation d'abord, et ensuite la jalousie (3).

Cytisos, crocos, amellos,  
Casias, lignstra, calthas  
Calathi ferant capaces,  
Redolentibusque sertis  
Abacum torosque pingant.

Sidon. Apollin., *Epist.*, IX, 13.

- (1) Arabumque messe pinguis  
Petat alta tecta fumus. Id., *ibid.*

(2) Id., *ibid.*

(3) Placuit . . . . non uno tamen epigrammata singulorum genete proferri,

Des quatre poèmes qui furent improvisés, celui de Sidoine Apollinaire est le seul qui soit resté. Il l'envoya vingt ans après à un de ses amis, Tonance, fils de Tonance Ferréol, l'ancien préfet du prétoire.

Cette composition est facile et légère. Le sujet principal ne tomba pas soudain sous les coups de l'iambe et de l'anapest, et quand on vit Sidoine épuiser sa verve pour célébrer la joie du festin, les apprêts de la table, les coupes de Falerne, les danses des Ménades et les accords de la harpe corinthienne, on dut penser qu'il avait oublié Pétrus et son livre. Il aborde enfin cette matière; il élève jusqu'aux cieux cet ouvrage du secrétaire de Majorien. Son admiration est sans mesure; à l'en croire, on n'entendit jamais rien d'aussi beau sous le brodequin ou le cothurne. Apollon, les Muses et Minerve, la déesse de l'harmonie, n'ont rien inspiré qui égale la prose et les vers de cet éloquent mortel (1). Dans son enthousiasme, il dispense à Pétrus la gloire et l'immortalité, et prédit que son nom, déjà célèbre parmi les Gaulois et les Ibères, ira jusqu'aux contrées es plus lointaines (2).

La postérité n'a pas pris au sérieux les prédictions du poète; l'ouvrage de Pétrus a péri, et beaucoup d'autres mieux inspirés ont traversé les siècles. A part ces hyperboles outrées, l'improvisation de Sidoine a de la grâce; elle rappelle un peu Anacréon et Horace: on y voit même l'enjouement et l'abandon de ces poésies fugitives par lesquelles, bien des siècles après, quelques-uns de nos poètes, comme Chaulieu, Bachaumont et

ne quispiam nostrum qui cæteris dixisset exilius, verecundia primum, post morderetur invidia. Sidon. Apollin., *Epist.*, IX, 13.

(1) Et Apollinem canorum  
Comitantibus camænis  
Abigamus, et Minervam  
Quasi præsulem canendi.  
Removete ficta fatu:  
Deus ista præstat unus. Id., *ibid.*

(2) Cito ad arva perget Euri,  
Aquilonibusque et Austris  
Zephyrisque perferetur. Id., *ibid.*

La Fare, célébraient les plaisirs de la table. Mais tandis que les uns et les autres outragèrent plus d'une fois la morale, dans des vers d'une liberté cynique, Sidoine resta toujours pur et ne fit entendre aucun accent qui pût alarmer la pudeur.

Pourtant ce petit poème fut un de ceux qu'il regretta plus tard d'avoir composés. L'histoire des lettres doit être moins sévère ; elle dira que la nature avait départi une facilité remarquable à celui qui pouvait, sur-le-champ, improviser avec autant de grâce et d'aisance.

La fête littéraire se poursuivit dans la nuit, au milieu des joies délicates de la poésie ; la soirée fut brillante, et nul, dans cette société élégante et enthousiaste des petits vers, ne se douta que, le lendemain peut-être, un barbare insolent viendrait renverser les coupes et la table, briser les lumps odorantes et la lyre des poètes.

Mais on se reposait sur l'épée de Majorien : son autorité semblait solidement assise dans la Gaule, où les Franks, les Burgondes et les Visigoths se contenaient dans leurs limites. L'empereur profita de ces instants de calme pour donner suite à son expédition d'Afrique. Il avait déjà porté un coup aux Vandales sur les bords du Volturne ; il voulait enfin délivrer Rome de l'ombre toujours menaçante de Genséric. La saison était favorable. On était au printemps de l'année 460. Il complète ses forces avec les vaisseaux et les troupes qu'il tire de la Gaule, et aborde en peu de temps sur les côtes de Carthagène. Genséric, informé de cette attaque imprévue, fond à la hâte sur l'armée navale de Majorien, et, au moyen de secrètes intelligences, il emporte ses vaisseaux de guerre. Mais le bruit que fit cette expédition et la renommée militaire de Majorien intimidèrent le pirate : il demanda la paix (1), l'obtint et rentra dans ses citadelles de Carthage, attendant une heure plus propice.

Pendant ce temps, Sidoine Apollinaire avait quitté la ville

(1) Prisc., p. 74.

d'Arles. Majorien l'avait rangé, sous le titre de comte (1), parmi les grands officiers de l'Empire. C'est avec cette nouvelle distinction qu'il revit ses amis de la Lyonnaise et ceux d'Avitacum. Dévoué à la politique de Majorien, il répandit son éloge en tous lieux. Il disait que l'intérêt dont ce prince donnait des marques à la Gaule, était propre à rassurer les esprits ; il engageait à laisser pour le moment tout projet de résistance et de libertés nationales, et répétait que le meilleur parti à prendre serait de confondre la cause du pays avec celle de son nouveau maître.

Il ne fit pas un long séjour en Auvergne. Il lui tardait de rentrer à la cour, car il venait d'apprendre que Majorien était revenu à Arles, après son expédition d'Afrique. Ce prince sans doute le lui fit savoir, il aimait à voir Sidoine. Quelques courtisans, témoins des faveurs dont il le comblait, en eurent de l'ombrage, et résolurent de le perdre dans l'estime de Majorien. L'occasion se présenta d'elle-même.

Depuis quelques jours, il circulait à la cour un écrit anonyme, plein de traits mordants et satiriques, où les noms étaient dévoilés et les personnes vivement critiquées (2). La société arlésienne se préoccupait de ce pamphlet. Au prétoire, à la curie, sur la place publique, partout on demandait quel poète avait osé attaquer avec autant d'audace les mœurs et la renommée de personnages influents et considérables. Nul ne mettait plus d'ardeur à le découvrir que ceux qui avaient été désignés dans la satire (3).

Péone, ce même Gaulois qui avait usurpé la préfecture, y était cruellement mordu. Il entretenait quelques rancunes contre

(1) Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 41. — La charge de comte était une des premières du palais : on distinguait le comte préposé aux biens du fisc, le comte qui administrait les biens propres du prince, et le comte qui avait l'intendance de la maison. On ne sait laquelle de ces charges occupait Sidoine Apollinaire.

(2) Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 44.

(3) ... Fremere Arelatenses. . . . et quærere quem poetarum publici furoris merito pondus urgeret, iis maxime auctoribus quos notis certis auctor incertus exacerbaverat. Id., *ibid.*

Sidoine. Il le soupçonna d'être l'auteur de la satire. Un jour, comme Catullin, qu'il savait être ami du poète, venait d'Auvergne, il lui demanda, en compagnie d'un certain Bigerrus et de plusieurs autres personnes, s'il ne connaissait pas le nouveau poème qui faisait tant de bruit.

— « Assurément, répondit Catullin qui ne savait pas quels pièges on lui tendait. »

Péone et Bigerrus lui citent quelques passages du poème, comme par plaisanterie, mais au fond, pour provoquer son humeur et lui arracher quelques aveux.

Catullin éclate de rire. « Vraiment, s'écrie-t-il, ces vers » sont dignes de figurer en lettres d'or à la tribune, aux ha- » rangues et même au Capitole (1). »

Péone saisit à la hâte cette exclamation, et se livrant à ses conjectures : « Je tiens l'auteur, dit-il; Catullin se pâme de » rire, il sait tout. Quelques vers ont aussitôt ravi son admira- » tion ; il a vu tout le poème : il vient d'Auvergne ; Sidoine s'y » trouve : quel autre que ce dernier serait l'auteur de la sa- » tire (2) ! »

Péone lança ces conjectures dans le public. Il était adroit, remuant, bien venu du peuple : la foule le crut. Sidoine passa aux yeux de plusieurs pour être l'auteur du poème. Ces bruits suffirent pour lui aliéner bien des esprits.

Sur ces entrefaites, Sidoine se rendit à Arles ; il ignorait ce qui se tramait contre lui. Il va d'abord rendre sa visite à Majorien, et du palais il descend au forum où de nombreux promeneurs dissipaient leurs loisirs, en s'entretenant du nouveau poème et des fêtes du cirque qui devaient se célébrer le lendemain.

Sidoine Apollinaire jouissait à Arles d'une considération fort grande. Son père y avait été préfet du prétoire ; Avitus, son beau-père, eut les mêmes honneurs. Plusieurs de ses amis

(1) *Dignum poema, quod apicibus perennandum auratis juste tabula rostralis acciperet, aut etiam Capitolina.* Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 11.

(2) *Sidonius nunc in Arverno est, unde colligitur auctore illo, isto auditore, rem textam.* Id., *ibid.*

avaient occupé les premiers emplois de la préfecture ; et personne n'ignorait à quel degré d'estime il était parvenu dans l'esprit de Majorien et des grands personnages du jour.

A peine le vit-on sur la place publique que plusieurs citoyens s'empressèrent de lui donner des marques d'un profond respect. Il observa néanmoins que ces démonstrations n'étaient pas unanimes. A sa vue, quelques-uns fuyaient, et se cachaient derrière les statues et les colonnes qui bordaient le forum, comme pour échapper à ses regards ; d'autres nourrissant dans leur cœur une rancune secrète, affectaient de l'orgueil et de la colère (1).

Sidoine étudiait, sans témoigner sa surprise, les jeux divers de ces physionomies, quand un des promeneurs, député par les autres, l'aborde et le salue. La conversation s'engage.

— « Voyez-vous ces hommes-là ? dit-il à Sidoine ; ils vous » haïssent et vous redoutent comme un écrivain satirique (2) ?

— » Comment donc, s'écria Sidoine, vivement ému ; de quelle manière ? Depuis quand ? Qui a pu m'accuser d'un tel crime ? Qui a pu l'établir (3) ? »

L'étonnement de Sidoine, quand il se vit accusé, son indignation, la fierté de son regard et de ses paroles ; tout révélait son innocence. Il était incapable d'avoir fait une satire, plus incapable de l'avoir répandue. Les soupçons tombèrent d'eux-mêmes : il suffit à Sidoine de se montrer pour dissiper l'orage que Péone avait formé contre lui. On s'empressa autour de sa personne. Chacun voulait l'embrasser et lui prendre la main pour lui témoigner le plaisir qu'on avait de le revoir et de le trouver innocent (4).

(1) Alii... mihi plus quam deceret ad genua provolvi; alii, ne salutarent, fugere post statuas, occulli post columnas; alii tristes vultuosique junctis mihi lateribus incedere. Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 11.

(2) Cernis hos... ut satyrographum te, aut execrantur, aut reformidant. Id., *ibid.*

(3) Unde ? cur ? quando ?... quis crimen agnovit ? quis detulit ? quis probavit ? Id., *ibid.*

(4) ... Profinis cuncti non modeste, neque singuli, sed proprio et catervalim oscula ac dextras mihi dederunt. Id., *ibid.*

Péone voyait cette scène avec dépit : il lui tardait de se soustraire à la honte qui rejaillissait sur lui ; il se fit reconduire à la hâte dans sa maison par des porteurs de chaises. Mais l'affaire avait eu de l'éclat ; elle arriva, comme on l'avait prévu, aux oreilles de Majorien, qui attendit une occasion favorable pour mieux la connaître.

Les jeux du cirque firent oublier le lendemain les aventures de Sidoine Apollinaire. Séverin, consul en cette année [461], donnait ces fêtes en l'honneur de Majorien. Dès le lever du jour, les gradins de l'amphithéâtre se couvrirent de ces vingt-cinq mille spectateurs qu'ils pouvaient contenir. La ville entière s'était ébranlée pour jouir de ce spectacle qui devait tirer un nouvel éclat de la présence de l'empereur.

L'amphithéâtre d'Arles, dont on voit de nos jours les ruines imposantes, est un des plus beaux monuments que l'architecture romaine ait élevés dans cette ville. On admirait ses deux rangées de portiques où l'art grec avait mêlé les formes doriques et corinthiennes, ses galeries circulaires, ses pompeuses colonnades et ses marbres précieux.

Jamais, depuis Constantin, il ne retentit d'applaudissements plus nombreux qu'au moment où Majorien et les principaux de sa cour parurent sous le *Podium* (1), et vinrent se ranger, parmi les spectateurs, sur les sièges qui leur étaient réservés. Arles, en ce jour, n'enviait plus rien aux pompes du Colysée romain.

Le consul donna le signal des jeux. Les chasses au sanglier, les courses de taureaux et les combats de gladiateurs qui se succédèrent, firent passer les spectateurs par les émotions les plus variées et les plus saisissantes. Que le sanglier vomît des flots de sang d'une large blessure, que le taureau, aux naseaux brûlants, dévorât l'arène, que les gladiateurs se portassent des coups terribles ; des cris de joie ou de colère, d'admiration ou d'effroi, partaient de tous les gradins de l'amphi-

(1) Le *Podium* était le mur d'enceinte qui séparait les spectateurs de l'arène.



théâtre, et confondaient dans les transports d'une ivresse générale cette multitude qui, le matin chrétienne dans ses églises, retrouvait le soir au cirque ces instincts de sang et de volupté que portaient au Colysée ces foules païennes, si heureuses de jouir du combat des gladiateurs, et d'applaudir à la grâce avec laquelle ils savaient mourir.

Les Arlésiens allèrent finir leur journée au théâtre d'Auguste et de Livie qui se trouvait près de là, au midi de l'amphithéâtre. Majorien couronna ces fêtes consulaires par une soirée brillante où il réunit à une même table les principaux citoyens de sa Rome transalpine. Séverin, Magnus, Camille, Athénius, Gratianensis, Péone et Sidoine devaient se rencontrer, à la même heure, au palais impérial.

Séverin, qui avait fait les honneurs de la journée, était un personnage habile : sous des princes divers, et malgré les révolutions, il sut jouir d'une égale faveur (1). Magnus était l'ancien préfet du prétoire ; il sortait du consulat ; il avait rempli ces deux charges à la satisfaction de toutes les Gaules (2). Camille était le fils du frère de Magnus. Tour-à-tour préteur et consul, il avait dans l'exercice de ces deux charges, également honoré le consulat de Magnus et le proconsulat de son père (3). Athénius était un de ces courtisans qui connaissent l'art de se plier aux caprices des princes et aux variétés des temps (4). On vantait l'intégrité de Gratianensis ; il devait à sa vertu d'avoir pénétré fort avant dans les grâces du pouvoir. On le croyait même plus en faveur que Séverin (5).

L'heure du repas venue, on se rendit à la salle du festin, et

(1) Severinus, vir inter ingentes principum motus atque inæqualem reipublicæ statum gratiæ semper æqualis. Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 44.

(2) Magnus, olim ex præfecto, nuper ex consule, par honoribus persona geminatis. . . . Id., *ibid.*

(3) . . . . Camillo filio fratris, qui duabus dignitatibus et ipse decursis pariter ornaveratur proconsulatū patris, patrui consulatū. Id., *ibid.*

(4) Athenius, homo litium temporumque varietatibus exercitatus. Id., *ibid.*

(5) . . . Gratianensis, omni ab infamia sequestrandus, qui Severinum, sicut honore postibat, ita favore præcesserat. Id., *ibid.*

les convives s'assirent sur les coussins, autour d'une table demi-circulaire, selon l'usage du temps (1). Séverin occupait la corne gauche ; Magnus venait après lui ; le troisième était Camille, son neveu ; le quatrième Péone, le cinquième Athénius, le sixième Gratianensis. Sidoine était le septième, il se trouvait à côté de Majorien qui tenait la corne droite.

Le festin commença par cette réserve que commande ordinairement la présence d'un haut personnage. A la fin du repas, la conversation tomba sur les belles-lettres. Majorien devint familier et enjoué. Les saillies s'échappent, les reparties se succèdent. L'empereur parle à Séverin, interpelle Magnus, puis s'adressant à Camille :

— « En vérité, Camille, lui dit-il, tu as dans Magnus un » oncle pour lequel je me félicite d'avoir donné un consulat à » ta famille (2). »

Camille avait de l'ambition et de l'esprit : « Seigneur Auguste, dit-il, ce n'est pas seulement un consulat que vous » lui avez accordé, c'est encore le premier (3). » De bruyantes félicitations accueillirent cette réponse, et malgré le respect dû à Majorien, on ne put s'empêcher d'applaudir.

Péone à son tour attendait une parole du prince : celui-ci le laissa pour interroger Athénius. Péone en fut blessé, prévint Athénius et répondit pour lui. Majorien sourit. Athénius ne se déconcerta point ; et, comme il voyait avec un secret dépit que Péone fût placé avant lui : « Je ne m'étonne pas, » dit-il, Auguste César, si Péone veut m'enlever ma place » à table, puisqu'il ne rougit pas de la prendre pour vous répondre (4). » Il y avait dans la réponse d'Athénius du trait et de la satire.

(1) Montfaucon, *Antiquité expliquée*, t. III, p. 112.

(2) Vere habes patrum, frater Camille, propter quem me familiæ tuæ consulum unum gratuler contulisse. Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 11.

(3) Non unum... domine Auguste, sed primum. Id., *ibid.*

(4) Non miror, Auguste, si mihi standi locum præripere conetur, qui tibi invadere non erubescit loquendi. Id., *ibid.*

— « C'est une querelle , dit Gratianensis, quel beau champ » pour les satiriques (1) ! »

L'allusion était lancée : Péone et Sidoine parurent sur la scène.

— « J'apprends , comte Sidoine, que tu fais une satire, » dit l'empereur.

— « Et moi , prince, répondit Sidoine , je l'apprends » aussi. »

— « De grâce , épargne-nous, reprit Majorien.

— » Je m'épargne moi-même, quand je m'abstiens de » choses défendues.

— » Et que ferons-nous donc à ceux qui t'accusent? ajouta » l'empereur.

— » Quelles que soient ces personnes, répliqua Sidoine , » qu'elles m'attaquent publiquement. Si on peut me convain- » cre, je subirai la peine que je mérite ; si je suis innocent , » qu'il me soit permis, sans violer les lois, d'écrire ce quim » plaira, contre mon accusateur. »

Péone était à la question ; il rougit, se trouble. Majorien est touché de son embarras.

— « J'accède à tes désirs, dit-il à Sidoine , pourvu que » sur-le-champ tu m'adresses ta requête en vers. »

Sidoine accepte. Un valet n'aurait pas eu fait le tour de la table, que déjà un distique improvisé confondait le calomniateur et emportait les applaudissements de l'assemblée.

Scribere me satyram qui culpat, maxime princeps,  
Hanc rogo decernas aut probet, aut timeat (2).

» Grand prince, ordonnez, je vous en prie, que celui qui » m'accuse d'avoir composé une satire, prouve le fait ou qu'il » tremble. »

(1) Multus satyricis hoc jurgio campus aperitur. Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 11.

(2) Id., *ibid.*

Chacun admira une saillie si prompte. Majorien en félicita Sidoine.

« J'en prends à témoin, dit-il, Dieu et la République ; jamais je ne t'empêcherai d'écrire ce que tu voudras, puisque l'on ne peut établir les accusations dirigées contre toi. Il serait aussi trop injuste que je laissasse vivre des inimitiés privées, et que la noblesse innocente et tranquille restât en butte à des haines certaines pour un crime incertain (1). »

Sidoine fit un salut profond à l'empereur pour le remercier de la sentence qu'il venait de porter. Péone se met à pâlir, les convives se lèvent et prennent leurs chlamydes. On entoure Sidoine : Séverin se jette dans ses bras, les préfectoriens lui baisent la main ; tous le conjurent de pardonner à Péone qui s'humilia lui-même jusqu'à les toucher de compassion. Sidoine céda aux prières des convives ; il consentit à ne point faire de vers contre Péone, mais il l'avertit de ne plus censurer ses actions, s'il ne voulait que ses calomnies tournassent de nouveau à sa honte.

Les honneurs de la soirée furent pour Sidoine Apollinaire : les courtisans reconnurent son innocence et admirèrent la verve de son esprit ; ceux qui avaient tenté de lui nuire, ne recueillirent de leurs intrigues que la confusion, et Majorien, séduit de nouveau par l'aménité de son caractère et ses mérites personnels, lui continua ces bonnes grâces qui sont la marque la plus sensible de la confiance et de l'estime du souverain.

Sidoine raconta plus tard les incidents du festin impérial à un de ses amis, nommé Monce, qui le croyait auteur du poëme satirique. Il lui écrivit pour le détromper, et lui assura qu'il ne se serait jamais occupé d'un pareil sujet, ni dans la vieillesse, où le repos est un besoin, ni dans la jeunesse, où il y aurait eu

(1) Deum testor et statum publicum, me de cetero nunquam prohibitorum quin quæ velis scribas ; quippe cum tibi crimen impactum probari nullo modo possit, simul et perinjuriæ est sententiam purpurati tribuere privatis hoc simultatibus, ut innocens ac securæ nobilitas propter odia certa crimine incerto periclitetur.

Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 44.

autant de présomption à composer ces vers que du péril à les publier (1).

Malgré l'horreur que Sidoine éprouvait pour le genre de la satire, il ne laissait pas de railler les vices et les travers d'une manière vive et piquante (2). Il composa des vers pleins de sel et d'ironie sur les Burgondes (3), lança quelques fines épigrammes contre certains fils d'Hippocrate (4), et laissa quelque part un portrait de parasite (5) qui à lui seul vaut une satire. Mais il ne connut jamais le fiel de Juvénal, et ce qui respire surtout dans ses œuvres, c'est la grâce et la bonté qui faisaient un des principaux charmes de sa personne.

La fortune souriait de nouveau à Sidoine Apollinaire. Il avait les secrets de Majorien, l'amitié de Pétrus et les faveurs des grands dignitaires de la préfecture. Il entra dans les emplois de la cour et recevait des missions difficiles et importantes. N'était-il pas de nouveau sur cette voie qui conduit au faite des honneurs ? Majorien était capable des plus hautes destinées. Sous ce nouvel Auguste, protecteur des lettres, que n'allait pas devenir le fils des Apollinaire, en qui les dons de l'éloquence et de la poésie relevaient la gloire des ancêtres ?

Tandis que Sidoine se donnait à ces espérances, Ricimer, au fond de l'Italie, formait ses desseins. La jalousie s'empara du Suève. Il lui arriva des Alpes et de la Méditerranée que Majorien se couvrait de gloire, qu'il contenait les Visigoths, embarrassait Genséric, et que, par la sagesse de son administration, il gagnait l'amour de ses peuples. On ajoutait que ce prince sentait sa main assez vigoureuse pour porter le sceptre de l'Oc-

(1) *Huic eram themati scilicet incubaturus, id jam agens otii, idque habens ævi, quod juvenem militantemque dictasse præsumptuosum fuisset, publicasse autem periculosum ?* Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 11. — D'après la loi des Douze Tables, la peine de mort était infligée à celui qui attaquait dans ses vers la réputation d'autrui.

(2) Tillem., *Mém.*, t. XVI, p. 202. — Pierre le Vénérable. — *Elog. Sav.*

(3) Sidon. Apollin., *Carm.*, XII.

(4) Id., *Epist.*, II, 12.

(5) Id., *Epist.*, III, 13.

cident sans le secours des généraux barbares qui servaient l'Italie. Ricimer devient plus que jamais ombrageux. Il apprend que Majorien vient de quitter les Gaules pour rentrer à Rome où il a dessein de relever les affaires de l'Empire et la gloire du nom romain. Il conspire, noue des intelligences, fomenté des séditions : et le 7 août de l'année 461, la même nouvelle qui apprit la déposition de Majorien à Tortone (1), annonça qu'il avait été assassiné (2). Tout le monde reconnut dans l'ombre le glaive qui venait de frapper cet autre Germanicus ; mais on se tut ; l'Occident tremblait devant Ricimer.

Majorien régna trois ans et quelques mois. C'était un prince fait pour sauver l'Empire. Au courage du capitaine, il joignait l'ardeur du soldat et la vigilance du général. Il porta des lois équitables et gouverna ses sujets avec tant de bonté qu'il devint « leurs délices. » Fort contre ses ennemis, d'une main il terrassa les Barbares de la Gaule, de l'autre, il contint les Vandales par delà les mers. S'il était grand en public, il était aimable en particulier. Il donnait aux belles-lettres les instants que lui laissaient la guerre et les soins de l'Empire. Tout allait reflourir, lorsque l'épée de Ricimer anéantit ces espérances.

Ce coup inattendu remit en question les affaires de la Gaule et de l'Italie. Les Franks, les Alains, les Burgondes et les Visigoths, ne voyant plus devant eux l'ombre de Majorien, se préparèrent à d'autres mouvements ; Genséric fit de nouvelles menaces, et la Gaule romaine, impuissante à se réveiller dans la gloire de sa nationalité, attendit avec anxiété le maître que lui donnerait le barbare Ricimer.

Le prétoire d'Arles se ressentit surtout de cette chute rapide de Majorien. Ceux dont la fortune s'était attachée à la sienne se virent en même temps frappés dans leur ambition ou leur dévouement. Pétrus se réfugia dans la poésie et l'élo-

(1) Ville du Milanais.

(2) Idat. — Cassiod.

quence qu'il cultiva avec succès jusqu'à la fin de ses jours (1) : Magnus se retira dans ses villas narbonnaises , et consacra ses veilles à l'étude de la philosophie et de l'histoire , au milieu de ses fils , Probe et Magnus Félix , qui partagèrent ses travaux. Egidius songea un instant à tirer son épée contre Ricimer pour venger Majorien ; mais son dessein ayant échoué , il se retrancha avec ses forces miliciennes dans le nord de la Gaule , confondant quelquefois la cause romaine avec la sienne , et composant dans les intérêts de l'Empire , avec ses plus proches voisins , les Burgondes et les Franks , comme s'il eût régné en souverain sur ces contrées.

Sidoine Apollinaire voyait une seconde fois s'évanouir ses espérances : il fut frappé du néant de la fortune , à la vue de cette révolution soudaine qui emportait si vite ses illusions. Persuadé qu'il trouverait plutôt le bonheur dans une solitude où , loin du tumulte des cours , il se livrerait au commerce de l'amitié et des lettres , il dit adieu aux honneurs du prétoire , et revint en Auvergne , dans sa belle villa d'Avitacum.

La grandeur a parfois ses heures de dégoût , et lorsque la félicité nous échappe où nous croyons la trouver , il s'opère en nous de singuliers retours. Il arrive que nous demandons l'oubli pour la gloire , le calme des champs pour le bruit et les splendeurs de la cour. Que d'hommes , portés au faite des choses publiques par un caprice de la fortune , ont vu tout à coup se briser la chaîne de leurs longues espérances ! Heureux alors qui aime la vertu et les lettres ! La vertu nous soutient contre les revers , les lettres charment nos années et nos loisirs. Que les révolutions transforment la scène du monde , emportant les hommes et les choses , nous nous retranchons derrière les hauteurs d'une sage philosophie , et , assis sur ces rivages que ne trouble aucune tempête , nous ajoutons à l'expérience du passé les enseignements de la fortune et les leçons que chaque événement nous apporte. Si la religion et l'amitié habitent

(1) On place la mort de Pétrus vers 473 ou 474.

avec nous les lieux où se sont réfugiés nos projets d'une vie plus calme et plus heureuse, ce séjour est digne d'envie pour la tranquillité qu'il respire et les consolations qu'il procure.

Avitacum parut à Sidoine plus un port qu'un exil : c'était un refuge et non une captivité. Ami des lettres , il pourrait leur consacrer ses studieux loisirs ; entouré des siens , il allait jouir plus librement de leur amitié ; il allait enfin , sous le ciel plus pur de ses champs et de ses villas , se délasser des agitations de cette vie politique où coup sur coup son ambition et ses espérances avaient naufragé.







## LIVRE IV.

### La villa d'Avitacum et les correspondances de Sidoine Apollinaire.

---

Sidoine Apollinaire se retire à Avitacum. — Description de cette villa. — Le grammairien Donice. — Intérieur de la famille de Sidoine. — Ses correspondances et ses relations avec plusieurs Gallo-Romains. — Probe, Salone, Florentin, Mauruse, Pégase, Simplicie, Pétrone, Tétrade. — Epitaphes de Philimacie et d'Apollinaire. — Empressement de Sidoine à maintenir l'honneur des lettres. — Syagrius, Sacerdos et Justin, Sapaude, Pragmare. — Etat politique des Gaules dans les années 462, 463. — Les Franks. — Portrait de ces peuples par Sidoine Apollinaire. — Egidius et Childérie. — Nouvelles entreprises de Théodoric II. — Mort d'Egidius. — Administration romaine dans les Gaules. — Eucher, Attale. — Une visite de Marcellin. — Réflexions de Sidoine Apollinaire sur le néant des grandeurs.

(461-464.)

---

Le spectacle des révolutions de l'Occident, où les empereurs se succédaient au milieu des événements les plus tragiques, donnait à Sidoine Apollinaire des leçons frappantes sur l'instabilité des grandeurs humaines : il lui en coûta moins de rompre une fois encore avec ses projets d'élévation.

Outre les belles-lettres, les grandes cultures auxquelles s'adonnaient les seigneurs du cinquième siècle, s'offrirent à lui pour embellir sa retraite.

Un préfet du prétoire ne dédaignait pas alors, au sortir de ses fonctions, d'ordonner ses jardins et de veiller à la distribution de ses villas ; des maîtres de milice laissaient quelquefois l'épée pour la charrue ; et, çà et là, dans ces mille maisons de plaisance disséminées sur tous les points de la Gaule, vous eussiez trouvé, dans

la vigueur de l'âge mûr, ou sous les rides de la vieillesse, des dignitaires de l'Empire se délassant de leurs soucis et de leur gloire, au milieu de leurs champs et à l'ombre de leurs bois.

La campagne a de tout temps séduit les beaux esprits : ses collines et ses monts, ses lointains horizons, ses plaines ondulées et ses vertes prairies, tout cela forme un tableau dont les scènes simples et imposantes plaisent et ravissent.

Sidoine goûta ces délires champêtres : il revit en liberté ces domaines que les Apollinaire possédaient en Auvergne et dans la Lyonnaise. Il y trouvait un charme jusqu'alors inconnu : ces lieux lui faisaient oublier les revers de la fortune et lui procuraient le moyen d'échapper aux coups que les révolutions frappaient sur cet Empire dont il vit de si près la faiblesse et les malheurs.

Il admirait surtout ces riches bassins de l'Auvergne, découpés par de nombreux coteaux et terminés par des demi-cercles de montagnes. Ce pays qui lui était devenu si cher, depuis son union avec Papianille, lui offrait des agréments particuliers. En voyant ses plaines couvertes d'abondantes moissons, ses montagnes ornées de pâturages, ses coteaux chargés de vignes, ses vallées embellies de fermes, ses lieux escarpés couronnés de châteaux, ses vallons arrosés de sources limpides, ses fleuves, ses torrents qui coulaient sans danger au milieu d'une nature féconde, il s'étonnait qu'on pût quitter cette terre quand on l'avait connue; il comprenait plutôt que l'étranger, après l'avoir vue, pût souvent oublier sa patrie (1).

Nulle retraite, au milieu de ces sites, ne lui souriait plus que la demeure d'Avitacum. Ce n'est pas que cette villa eût des perspectives plus riantes, un plus grand nombre de colons, des arpents de terre plus étendus. Ce qui lui donnait, aux yeux de

(1) *Taceo territorii peculiarem jucunditatem; taceo illud æquor agrorum, in quo sine periculo quætuosæ fluctuant in segetibus undæ..... quod montium cingunt dorsa pascuis, latera vinetis, terrena villis, saxosa castellis, opaca lustris, aperta culturis, concava fontibus, abrupta fluminibus; quod denique hujus modi est, ut semel visum advenis multis patriæ oblivionem sæpe persuadeat.* Sidon. Apollin., *Epist.*, IV, 21.

Sidoine Apollinaire, du prix et de la beauté, c'est qu'elle venait de son épouse Papianille (1). Là, s'écoulèrent ses plus longues heures : on voit, au soin qu'il a pris de la décrire, qu'il y passait, au milieu des jouissances de la famille et des lettres, ses plus doux instants.

Domice, un de ses amis, lui fournit l'occasion d'en dépeindre la nature et les agréments. Celui-ci, qu'on croit être originaire de la ville de Lyon (2), enseignait la grammaire et la rhétorique à l'école de la cité arverne, et y faisait fleurir l'éloquence et les lettres latines. On comparait sa gravité à celle de Marcus Censorius (3). Son jugement littéraire était sûr : on pouvait se flatter d'avoir les suffrages du public, quand on avait le sien (4). Il ne tenait pas seulement à l'Auvergne par sa profession, il y possédait encore une villa située aux environs de Brioude (5).

Retenu à la ville par les devoirs de son enseignement et par cette jeunesse cultivée qu'il formait aux belles-lettres, en lui faisant admirer les poésies de Virgile et les comédies de Térence, Domice ne pouvait jouir, comme il l'aurait voulu, de la présence de Sidoine Apollinaire. En vain il le pressait de se rendre à la ville ; celui-ci restait toujours sur les bords de son lac, ou à l'ombre de ses tilleuls.

Mais, une fois, Domice lui reprocha de prolonger son séjour à la campagne (6) ; Sidoine lui répondit en l'invitant par une agréable épître à venir respirer la fraîcheur des champs, dans sa riante villa.

« Déjà, lui écrivait-il, le printemps fait place à l'été, et le » soleil s'élevant vers les régions du tropique, étend ses rayons » vers le pôle du nord. Que te dirai-je du climat de notre con-

(1) Avitaci sumus, nomen hoc prædio ; quod quia uxorium, patrio mihi dulcius. Sidon. Apollin., *Epist.*, II, 2.

(2) Sirm. in Sidon.

(3) Sidon. Apollin., *Carm.*, XXIV, v. 10-16.

(4) Id., *ibid.*

(5) Id., *ibid.*

(6) Ruri me esse causeris . . . Id., *Epist.*, II, 2.

» trée? Le divin architecte l'a disposé de manière à ce que  
» nous fussions surtout exposés aux chaleurs du couchant.  
» Quoi de plus! Le monde est en feu, la glace fond à la cime  
» des Alpes, et la terre desséchée ouvre partout ses flancs. Le  
» gravier est brûlant sur les gués, le limon sur le rivage, la  
» poussière dans les champs; les ruisseaux eux-mêmes, dont  
» le cours n'est jamais suspendu, languissent et ne se traînent  
» plus qu'avec peine. L'eau n'est pas seulement chaude, elle  
» bouillonne. Chacun sue maintenant ou sous la toile ou sous  
» la soie; mais toi, enveloppé d'un manteau au dehors, em-  
» maillotté au dedans, enchaîné à ta chaire de rhéteur, tu  
» expliques Térence à tes disciples aussi pâles de chaleur que  
» de crainte.... Hâte-toi donc, si ta santé t'est chère, de te  
» soustraire aux rues étroites et brûlantes de ta ville, pour te  
» glisser rapidement au milieu de nous, où tu pourras, dans  
» une aimable retraite, braver les ardeurs de la canicule (1). »

A cette invitation pressante, succède la topographie d'Avitacum. Sidoine Apollinaire en décrit les sites, le lac, les bois et les prairies avec une grâce qui rappelle, le style à part, les descriptions de Pline et quelques-unes de ces peintures que Théocrite, Horace et Virgile nous ont laissées de la vie champêtre. Il a tenté d'y mettre le même ton, et d'y répandre la même fraîcheur. Pline surtout lui a servi de modèle (2) : il a voulu célébrer Avitacum, comme celui-ci célébra ses terres de Laurentin, de Tusculum, de Tibur et de Préneste (3).

Mais, si sa description fait regretter l'art et le charme étudié de Pline, elle est du moins très-propre à nous donner une idée de ces villas, où les nobles gallo-romains venaient échapper, sous de paisibles ombrages, aux feux de l'été et au tumulte des affaires.

Il était assez dans les habitudes de la vie sociale, que les

(1) *Quin tu mage, si quid salubre tibi cordi, raptum subduceris anhelantibus angustis civitatis, et contubernio nostro aventer inseritur, fallis clementissimo recessu inelementiam canicularum?* Sidoine Apollin., *Epist.* II, 2.

(2) *Id.*, *Epist.*, I, 4.

(3) *Plin.*, *Epist.*

patriciens de Rome eussent, hors de la ville, au pied des Apennins ou dans quelque plaine boisée, une maison de plaisance pour leurs loisirs d'automne. Les poètes y accordaient leur lyre au prélude des harmonies de la nature, les orateurs s'y reposaient des travaux du forum, et les hommes d'Etat, allégés du poids des affaires, y respiraient un air plus salubre que celui des Comices. La civilisation romaine, en s'insinuant dans la Gaule, apporta dans les mœurs les mêmes usages, et il n'était pas de seigneur gallo-romain parvenu à quelque opulence, qui ne possédât une maison de campagne s'épanouissant dans l'étendue de ses domaines.

On remarquait moins ces villas à leur somptuosité et à leur grandeur qu'au choix heureux de leurs sites. Était-il un lieu pittoresque où une vallée assez large se déroulait au milieu de coteaux couverts de pampres et d'olives, et qu'arrosât une rivière? Était-il aux bords d'un lac, aux pieds de monticules toujours verts, un emplacement assez vaste pour d'agréables avenues, de riches portiques, des thermes commodes? C'est là que les patriciens faisaient construire de préférence, selon le goût du temps, ces élégants domiciles.

Tout concourait aux charmes d'Avitacum : du portique, et au delà de la pelouse, on voyait un lac souvent sillonné par de petites barques, des bosquets ouverts à tout le monde, des tilleuls étendant au loin leurs rameaux touffus, des bouquets d'arbres, des prairies émaillées de fleurs et des pâturages où paissaient de nombreux troupeaux.

Au couchant, la villa était abritée par une montagne d'où jaillissaient, comme d'un double foyer, des collines plus basses et qui s'éloignaient l'une de l'autre d'environ quatre arpents (1). Leurs flancs suivaient en ligne droite une vallée, et venaient mourir au bord de la villa (2).

(1) Mons ab occasu quaiquam terrenus, arduus tamen, inferiores sibi colles tanquam gemino fomite effundit, quatuor à se circiter jugerum latitudine abductos. Sidon. Apollin., *Epist.*, II, 2.

(2) ... Mediam vallem rectis tractibus prosequuntur latera clivorum usque in marginem villæ... *Id.*, *ibid.*

Rien n'animait ces lieux comme le lac qui mouillait le pied de l'édifice, quand il était enflé par le vent (1). A la naissance du lac, le sol était marécageux, rempli de ravins et d'un accès difficile (2) : le rivage était tapissé d'algues, et le littoral couvert d'un limon, d'où s'échappaient de tous côtés des sources d'une eau fraîche (3) : ses flots, ordinairement calmes, se soulevaient quelquefois au souffle de l'auster, à tel point qu'ils battaient la rive avec fureur, s'élançaient en gerbes cristallines au-dessus des arbustes, et retombaient en rosée sur leurs feuilles (4).

Il avait, suivant les mesures nautiques, dix-sept stades de longueur (5). Il était alimenté par un torrent qui, après s'être brisé contre les rochers, venait mêler à son onde ses blanches écumes, jusqu'à ce que, reprenant son cours naturel, il s'échappât, par des issues souterraines, pour former un ruisseau (6). Les poissons y abondaient : ils se jouaient sous le miroir des eaux où on distinguait aisément les perles rougeâtres dont leur chair était parsemée (7).

Les bords étaient accidentés : à droite, ils étaient coupés, sinueux, boisés ; à gauche, unis, découverts, herbeux (8). Au sud-ouest, les eaux réfléchissaient le feuillage des arbres,

(1) . . . Fundamenta domicilii, ventis motantibus æstuans humectat alluvio.  
Sidon. Apollin., *Epist.*, 11, 2.

(2) Is quidem sane circa principia sui solo palustri voraginosus et vestigio inspectoris inadibilis est. . . Id., *ibid.*

(3) . . . Ita limi bibuli pinguedo coalescit ambientibus sese fontibus algidis, littoribus algosis. Id., *ibid.*

(4) Si turbo austrinus insorduit, immane turgescit, ita ut arborum comis, quæ margini insistent, superjectæ asperginis fragor impluat. Id., *ibid.*

(5) Ipse autem secundum mensuras quas ferunt nauticas, in decem et septem stadia procedit. — Le stade était une mesure grecque : comme il en fallait huit pour un mille romain, on présume que le lac d'Avitacum avait un peu plus de deux milles.

(6) Fluvio intratur, qui salebratim saxorum obicibus affractus spumoso canescit impulsu, et nec longum scopulis præcipitibus exemptus lacu conditur. . .

Sidon. Apoll., *Epist.*, 11, 2.

(7) Carnes rubras albis abdominibus extendunt. Id., *ibid.*

(8) Lacus ipse qua dexter, incisus, flexuosus, nemorosusque : qua lævus, patens, herbosus, æqualis. Id., *ibid.*

tout en laissant apercevoir sous leurs ondes transparentes le sable de leur lit (1); à l'est, un autre bouquet d'arbres les colorait d'une teinte verdâtre (2); au nord, le rivage avait son aspect naturel (3); mais, du côté où souffle le zéphyr, il était garni d'arbrisseaux de toute espèce (4). Vous trouviez, là, des touffes de joncs polis; ici, des plantes marécageuses nageant sur les flots, et tout près, le saule vert avec son amer feuillage, quoiqu'il fût à la source des eaux douces (5).

Au milieu du lac, se trouvait une petite île, où s'élevaient, sur des pierres disposées par la nature, des bouts de rames qui devaient servir de borne aux courses des bacheliers (6) : car on avait coutume d'imiter en cet endroit les nautiques que les Troyens établirent à Drépane, en l'honneur d'Anchise (7).

Tels étaient les alentours d'Avitacum : la villa se dressait sur le rivage (8) : elle avait, selon l'exigence de la vie sociale, à cette époque, un portique, un vestibule, les appartements d'hiver et d'été, et une salle de bains.

Dans le plan d'Avitacum, on avait ménagé deux aspects, celui du nord, et celui du midi. On arrivait par une galerie à l'habitation d'hiver (9) : Sidoine Apollinaire ne nous a laissé sur elle aucun détail; il a réservé sa rhétorique pour l'habi-

(1) *Æquor ab Africo viride per littus, quia in undam fronde porrecta, ut glareas aqua, sic aquas umbra perfundit.* Sidon. Apollin., *Epist.*, II, 2.

(2) *Hujusmodi colorem ab oriente per silv. rum corona continuat.* Id., *ibid.*

(3) *Per Arctoum latus, ut pelygo natura, sic species.* Id., *ibid.*

(4) *A Zephyro plebeius et tumultuarius frutex...* Id., *ibid.*

(5) *... Hunc circa lubrici scirporum cirri plicintur, simulque pingues ulvarum paxinæ natant, salicumque glaucarum fota semper dulcibus aquis amari-tudo.* Id., *ibid.*

(6) *In medio profundis brevis insula, ubi supra molares naturaliter aggeratos per impactorum puncta remorum navalibus trita gyris meta protuberat, ad quam se jucunda ludentium naufragia collidunt.* Id., *ibid.*

(7) *Moris istius fuit. . . . . agonem Drepanitanum Trojanæ superstitionis imitari.* Id., *ibid.* — Drépane est une ville de Sicile; c'est sans doute parce qu'ils pensaient descendre des Troyens, que les Arvernes imitèrent leurs nautiques.

(8) *... Ejusque arenis fundamenta impressa domicilii.* Id., *ibid.*

(9) *A crypto porticu in hiemale triclinium venit.* Id., *ibid.*



tation d'été. Celle-ci regardait le lac : elle se composait d'un pavillon, d'un portique, d'une aire élégante et de plusieurs appartements affectés à divers usages.

Le pavillon ou la salle à manger dominait la rive. Son mobilier était simple et riche : il y avait un lit pour les convives, et un brillant buffet pour la vaisselle et les mets (1).

Au-dessus du pavillon, se trouvait l'aire ou la plate-forme : un portique y conduisait par un escalier large et commode (2). Lorsqu'Avitacum était visitée par de nobles consulaires de l'Auvergne et de la Lyonnaise, ou par quelques préfectoriens de la Gaule, on choisissait ce lieu de préférence pour les honneurs de l'hospitalité : on pouvait y jouir à la fois des plaisirs de la table et d'une vue délicieuse (3). Divers incidents récréaient les convives : de là, ils voyaient les pêcheurs pousser leurs nacelles, étendre leurs filets retenus par des morceaux de liège, lancer leurs lignes armées d'hameçons, et tendre des pièges aux truites avides qui, après s'être jouées le jour dans les eaux vives, venaient la nuit tomber dans ces secrètes embûches (4).

Le repas terminé, ils passaient dans un appartement contigu, d'une agréable fraîcheur (5), et qui, tourné du côté de l'aiglon, recevait le jour sans avoir les feux du soleil (6). C'était le lieu des rêveries : mollement assis sur le bord de la fenêtre, on y prêtait l'oreille au moindre bruit des champs, au murmure des eaux, aux concerts des oiseaux et des ber-

(1) In hac stibadium et nitens abacus... Sidon. Apollin. *Epist.*, II, 2.

(2) ... In aream... a subjecta porticu sensim non brevis angustisque gradibus ascenditur. Id., *ibid.*

(3) Quo loci recumbens, si quid inter edendum vacas, prospiciendi voluptatibus occuparis. Id., *ibid.*

(4) Hinc jam spectabis, ut promoveat alnum piscator in pelagus, ut stataria retia suberinis corticibus extendat, aut... tractus funium librentur hamati, scilicet ut nocturnis per lacum excursibus rapacissimi salares in consanguineas agantur insidias... Id., *ibid.*

(5) Edulibus terminatis, excipiet te diversorium, quia minime æstuosum, maxime æstivum. Id., *ibid.*

(6) Nam per hoc quod in aquilonem solum patescit, habet diem, non habet solem... Id., *ibid.*

gers. Vers le midi, les cigales poussaient leurs cris aigus ; sur le soir, les grenouilles coassaient au milieu des joncs ; dans la nuit, les cygnes joignaient leur étrange mélodie aux sons champêtres de la flûte, avec laquelle les Tityres de la montagne se disputaient le prix du chant ; à la naissance du jour, les coqs saluaient trois fois le flambeau de l'Aurore ; au lever du soleil, Philomèle réjouissait le feuillage de ses harmonies, pendant que l'hirondelle portait, d'une branche à l'autre, ses gazouillements plaintifs (1).

Ainsi, à chaque heure, la nature faisait entendre aux habitants d'Avitacum, un concert auquel se mêlaient les chalumeaux des pasteurs, les sonnettes et les beuglements de leurs troupeaux.

Comme les thermes avaient, dans les villas du cinquième siècle, une grande importance, rien n'était omis pour leur embellissement. On célébrait surtout ceux d'Avitacum : ils étaient au sud-ouest, aux pieds d'un rocher couvert de bois (2). Des tuyaux de plomb y conduisaient l'eau bouillante dans une cuve semi-circulaire, commode et spacieuse. L'appartement était très-clair (3).

La salle des parfums tenait à celle des bains : elles avaient la même grandeur (4).

Près des thermes était la pièce où se rafraîchissaient les baigneurs : ornée avec un certain luxe, elle pouvait rivaliser avec les piscines construites aux frais publics (5). Le toit se terminait en cône ; des tuiles creuses en couvraient les quatre

(1) Hic jam quam volupe est auribus insonare cicadas meridie concrepantes, ranas crepusculo incumbente blaterantes, cygnos. . . concubia nocte clangentes. . . fallos concinentes, oscines corvos voce triplicata puniceam surgentis auroræ facem consulantes, diluculo autem Philomelam inter frutices sibilantem, Proguem inter asseres minurientem! Sidon. Apoll., *Epist.*, II, 2.

(2) Balneum ab Africo radicibus nemorosæ rupis adhærescit. Id., *ibid.*

(3) Intra conclave succensum solidus dies. Id., *ibid.*

(4) . . . Quæ consequenti unguentariæ spatii parilitate conquadrat. Id., *ibid.*

(5) Hinc frigidaria dilatatur, quæ piscinas publicis operibus exstructas, non impudenter æmuletur. Id., *ibid.*

côtés. La salle formait un carré d'une étendue convenable : les valets y circulaient aisément pour le service ; elle contenait autant de sièges que l'hémicycle pouvait recevoir de personnes (1). Deux fenêtres percées à la naissance de la voûte y laissaient arriver assez de jour, pour qu'on pût admirer la structure du lambris. L'intérieur des murs offrait pour toute décoration un enduit d'une blancheur extrême (2).

Les Romains ornaient leurs villas de fresques, mosaïques et tableaux. Quelquefois les sujets en étaient pris dans la nature, comme au Laurentin de Pline, où la peinture avait représenté, au-dessus des marbres à hauteur d'appui, des feuillages, et des oiseaux sur des branches (3). Mais on n'eut pas toujours la même délicatesse. Que de fois la pudeur s' alarma, en mettant le pied sur le seuil des villas païennes ! Souvent l'artiste ne craignit pas d'y étaler les peintures les plus obscènes et les nudités les plus honteuses. Tantôt des histrions, au masque ridicule, y représentaient Philistion par la bigarrure de leurs couleurs ; tantôt des athlètes cyniques s'y exerçaient, dans des postures indécentes, aux luttes du pugilat.

Mais dans la résidence des Avitus, partout respiraient la vertu et la pudeur : les regards n'avaient point à se baisser, ni l'innocence à rougir (4). Quelques vers inoffensifs décoraient l'atrium : la poésie n'en était ni légère, ni élégante ; vous ne regrettiez pas de les avoir lus, vous n'étiez pas tenté de les relire (5).

Une des merveilles d'Avitacum était la piscine : elle conte-

(1) ... Ipsa vero convenientibus mensuris exactissima spatiositate quadratur, ita ut ministeriorum sese non impediende famulatu, tot possit recipere sellas, quot solii segna personas. Sidon. Apollin., *Epist.*, II, 2.

(2) Interior parietum facies solo lævigati cæmenti candore contenta est.  
Id., *ibid.*

(3) ... Ramos, insidentesque ramis aves imitata pictura. Plin., *Epist.* Apollinari.

(4) ... Nihil... impressum reperietur, quod non vidisse sit sanctius. Sidon. Apollin., *Epist.*, II, 2.

(5) ... Eos nec relegisse desiderio est, nec perlegisse fastidio. Id., *ibid.*

nait environ vingt mille muids (1). On s'y rendait, au sortir des bains chauds, par un triple passage pratiqué dans le mur. Un courant d'eau, se précipitant du sommet de la montagne, s'y versait par six tuyaux, terminés chacun par une tête de lion (2) qui semblait vivante, tant l'art sut reproduire avec fidélité des crinières hérissées, des dents grinçant de rage et des yeux étincelant de fureur (3).

Près de la piscine était l'appartement des femmes, et non loin de là, le lieu où la navette courait à travers la toile pour tisser les étoffes qui devaient vêtir les habitants d'Avitacum (4).

La simplicité présida à la construction de cette villa : elle n'avait ni l'éclat, ni la magnificence de celles que les opulents de Rome élevaient pour leur orgueil et leurs plaisirs.

La somptuosité avait depuis longtemps envahi ces maisons de plaisance. Sénèque se plaignait déjà, du temps de Néron, que les marbres d'Alexandrie et les incrustations numidiennes eussent fait oublier les thermes modestes de l'humble villa de Scipion (5). Il fallait que le marbre de Paros y éblouît les regards par sa blancheur extrême (6), que les colonnes y étalassent le vert grisâtre et les couleurs variées du marbre de Carystos (7). On allait explorer les carrières de la Propontide, de la Grèce et de la Phrygie ; à peine les mosaïques de Numidie furent-elles découvertes qu'on les employa à la décoration des villas. La pierre elle-même servit à simuler les rochers éthiopiens, et l'art dé-

(1) . . . Viginti circiter modiorum millia capit. Sidon. Apoll., *Epist.*, 11, 2.

(2) In hanc piscinam fluentum de supercilio montis elicium . . . sex fistulæ prominentes leonum simulatis capitibus effundunt. Id., *ibid.*

(3) Quæ temere ingressis verus dentium crales, meros oculorum furores, certas cervicum jubar imaginabuntur. Id., *ibid.*

(4) Hiuc egressis frons triclinii matronalis offertur . . . vicinante textrino.  
Id., *ibid.*

(5) At nunc quis est, qui sic lavari sustineat? Pauper sibi videtur ac sordidus, nisi parietes magnis et pretiosis orbibus refulerunt; nisi Alexandrina marmora Numidicis crustis distincta sunt; nisi vitro absconditur camera.

Senec., *Epist.* LXXXVI.

(6) Pindare, *Od.* XXVIII, v. 27.

(7) Ville de l'île d'Eubée.

guisant la nature, on crut retrouver la pourpre de Tyr dans les grottes et les précipices qu'on avait colorés pour embellir ces patriciennes demeures.

Il n'y avait rien de semblable dans la villa de Sidoine Apollinaire (1) : mais bien qu'aucun marbre étranger ne l'enrichît, elle n'en était pas moins un agréable séjour (2). Au milieu des bois et des prairies, une demeure exposée pour l'hiver aux premiers regards du soleil, pour l'été, aux douces fraîcheurs du nord, à l'est, un lac dont les eaux se ridaient devant le portique; de longues allées couvertes, des galeries, des ombrages, le silence des champs, et quelquefois le bruit de la nature; que fallait-il de plus pour que ces sites inspirassent le bonheur et la paix?

Sidoine Apollinaire se plaisait en ces lieux : dans ses fantaisies de rhéteur et de poète, il disait qu'à la vue de son lac, la Campanie dédaignerait les rivages du Lucrin (3); il comparait ses thermes à ceux de Baies (4), et le murmure de sa cascade à la chute du Gaurus (5). Sa villa était son Tusculum; il invitait ses amis à venir y partager ses joies paisibles, et il y revenait toujours avec un plaisir secret échanger les soucis du monde et des affaires pour les charmes de l'amitié et les douceurs des lettres.

Quoique Sidoine Apollinaire ait décrit avec autant d'étendue

(1) . . . Non illic quidem Paros, Carystos, Proconissos, Phryges, Numidæ, Spartiatæ rupium variatarum posuere crustas; neque per scopulos Æthiopicos, et abrupta purpurea genuino fucata conchylio, sparsum nihi saxa furfurem mentiuntur. Sidon. Apollin., *Epist.*, II, 2.

(2) Sed et si nullo peregrinarum cautium rigore ditamur, habent tamen tuguria, seu mapalia nostra civicum frigus. Ibid., *ibid.*

(3) Lucrinum dives stagnum Campania nollet,  
Æquora si nostri cerneret illa lacus.  
Id., *Curm.*, XVIII, v. 7-8.

(4) Æmula Baiano tolluntur culmina cono.  
Id., *ibid.*, v. 3.

(5) Garrula Gauranis plus murmurat unda fluentis,  
Contigui collis lapsa supericlio.  
Id., *ibid.*, v. 3-6.

que d'élégance la villa d'Avitacum, nous ne savons pas d'une manière positive où elle était située. Le temps n'a pas respecté ses ruines, et la science ne pouvant plus les interroger, est réduite à des conjectures.

Il est certain qu'elle était en Auvergne et que, dès le quatrième siècle, elle servait aux Avitus de résidence d'été (1). Mais dans quel coin de cette province se trouvait-elle? C'est là que commencent les conjectures.

Savaron (2), dans ses Commentaires sur les œuvres de Sidoine Apollinaire, soutient avec quelques géographes, qu'Avitacum était à Aubière (3), non loin du lac de Sarlièves qui couvrait autrefois la plaine de ce nom. La vue seule des lieux dément une pareille hypothèse. Comment les eaux du lac de Sarlièves auraient-elles pu venir, à Aubière, mouiller la villa d'Avitacum? Où sont, dans cette plaine, les accidents que la nature avait multipliés autour d'Avitacum? Où sont ces rangées de collines, ce ruisseau qui se perdait dans le lac, ces sites montueux, ce vallon d'une agréable fraîcheur qui donnait en été plus de prix à ce séjour que les marbres étrangers? Nulle part, on ne retrouve, dans ces environs, ce que Sidoine raconte des alentours de sa villa : aussi l'opinion de Savaron est-elle communément abandonnée (4).

Quelques archéologues prétendent qu'il faut voir le lac d'Avitacum dans celui du Chambon, et la maison de campagne au lieu où on montre les ruines du château de Varennes (5). Le

(1) On rejette généralement l'opinion de Joseph de l'Escole, qui place Avitacum sur les bords du lac de Genève.

(2) Sidon. Apollin. Opera, edit. Sav. — Fauchet, *Antiquités françaises*, I, p. 35. — Papirii Massoni Annales, 4, in Childerico.

(3) Aubière est un village considérable, à peu de distance de Clermont.

(4) Hujus autem prædii, quod elegantissime copiosissimeque describitur a Sidonio, reliquiæ aliquando creditæ sunt exstare ad Serlievam lacum, quia municipio Arvernorum modico spatio aberat. Verum is paucos ante annos derivatis quæ illic stagnabant aquis penitus exhaustus, opinionis hujus vanitatem ostendit. Sidon. Apollin. Opera, edit. Sirm., *Epist.*, II, not. c.

(5) Sunt qui Papianillæ lacum de Cambouensi accipiant. Id., *ibid.* — Le docteur Bertrand a soutenu cette opinion dans ses *Recherches sur les eaux du Mont-Dore*, p. 499.

Père Sirmond estimait cette opinion plus vraisemblable que la première : il fut pourtant loin de l'adopter ; il pensait avec raison que la description de Sidoine ne convenait guère à ces lieux (1). Près du lac du Chambon, il est vrai, on voit deux collines, des bois, des prairies : une petite rivière le traverse. Mais ce sont les seuls rapports qui existent. Le rivage n'offre aucun des aspects qu'a décrits Sidoine Apollinaire : on n'y découvre les vestiges d'aucune île : il s'en faut de beaucoup que le lac ait dix-sept stades de longueur (2) : la nature l'a d'ailleurs tellement captivé dans ses rives, que jamais il n'a dû s'élargir bien au-delà de ses limites actuelles.

Une opinion plus communément répandue veut que la villa de Sidoine Apollinaire fût située sur les bords du lac d'Aydat (3). Ces sites présentent, mieux qu'ailleurs, les accidents de terrain que dépeint la lettre à Domice.

Autour, l'horizon est assez vaste : dans le lointain, un hémicycle de montagnes ; plus près, des collines étagées, des gorges, des bois, des pâturages en dessinent les perspectives.

Le lac promène ses eaux sur des bords dont le sol est inégal : au midi, le rivage serpente ; au sud-ouest, il est coupé et ombragé de quelques arbres ; à l'ouest, est une petite vallée aqueuse où les joncs et les arbustes forment des bouquets de verdure ; au nord, une côte assez légère domine le rivage d'où les saules et les frênes projettent sur le miroir de l'onde leurs rameaux et leur feuillage.

Le lac d'Aydat a aussi cela de particulier avec celui d'Avitacum, c'est que ses eaux s'échappent, par de secrètes issues, à travers les coulées de lave des puys de la Vache et de Las Solas. De plus, un ruisseau, celui de *Poutava*, se précipite et se perd dans le lac d'Aydat, pendant qu'à l'est, d'autres eaux s'écoulant du lac, forment un autre ruisseau, celui de

(1) . . . . Verisimilius aliquanto. Sed ne huic quidem, mea sententia, satis congruit Sidoniaca descriptio. Edit. Sirm, *Epist.*, II, note c.

(2) Le lac du Chambon comprend seulement 49 hectares 41 ares 60 centiares.

(3) Le village d'Aydat est à plusieurs lieues de Clermont, au sud-ouest.

la *Mone*, qui va baigner les vallons de l'est, et animer de son murmure les bois et les côtes au milieu desquels s'égarent ses méandres. L'étendue du lac d'Aydat répond assez à la mesure qu'a donnée Sidoine : sa superficie est beaucoup plus considérable que celle du lac du Chambon (1). Ses eaux sont poissonneuses, et, comme aux jours de Sidoine Apollinaire, les pêcheurs y lancent leurs nacelles, afin de saisir dans leurs filets ses carpes dorées et ses truites exquis.

Vers la partie inférieure du lac, à une certaine distance du rivage, est une île, appelée quelquefois le *Châtelet*, mais plus connue sous le nom d'*Ile de Saint-Sidoine*. Les arbrisseaux et les débris volcaniques y couvrent quelques vestiges d'anciennes constructions dont la tradition n'explique ni l'origine ni la nature.

Dans les environs du lac et sur ses bords, on voit encore des fontaines claires et fraîches qui rappellent cette source limpide d'Avitacum, dont l'eau versée dans des vases formait soudain des taches de neige et des parcelles nébuleuses (2).

La tradition confirme ces conjectures tirées de la nature des lieux. Dans les anciennes géographies (3), dans les vieux titres (4), Aydat est appelé *Avitac*, *Avitacus*, *Avitacum*. L'église de cette paroisse a de temps immémorial un autel où on vénère saint Sidoine d'un culte particulier. Quelques-uns même tiennent que l'illustre évêque fut enseveli à Aydat, dans un tombeau voûté, dont on prétend avoir trouvé des vestiges, et sur lequel aurait été construite, au douzième siècle, l'église romane qui protège sa mémoire. Dans le chœur, à droite, est

(1) Suivant les données du plan cadastral, le lac d'Aydata 60 hectares 31 ares 2 centiares.

(2) Jam si tibi ex illo conclamatissimo fontium decocta referatur, videbis in calicibus repente perfusus nivalium maculas ac frusta nebularum...

Sidon. Apollin., *Epist.*, II, 2.

(3) Cartes de Pierre de Fretat, de Jaillot, de Nollin.

(4) Archives départementales du Puy-de-Dôme, Chapitre du Port. — Tertiars, manuscrits de la terre de Saint-Saturnin.



un cénotaphe qui atteste que là reposent deux Innocents et saint Sidoine (1).

Les archéologues anciens et modernes qui ont touché de près ou de loin à ces matières, partagent généralement cette opinion. Audigier la soutient dans son histoire manuscrite de l'Auvergne; l'abbé Cortigier se convainc de sa vraisemblance, à la suite des fouilles qu'il fit faire sur les lieux; l'abbé Micolon de Blanval la défendit dans une dissertation inédite qu'il lut à l'Académie de Clermont; Le Grand d'Aussy l'affirme avec certitude (2). Les savants qui, de nos jours, ont eu à examiner cette question, suivent la plupart le même sentiment (3): aussi, faut-il le regarder comme très-probable, quoiqu'il soit impossible de l'avancer comme un fait de la dernière évidence.

Mais où aurait été, dans cette hypothèse, la villa de Sidoine Apollinaire? Il n'est pas un emplacement plus conforme à sa description, que le site qui avoisine l'église d'Aydat. La villa y était abritée par des collines; les thermes, les avenues, les portiques pouvaient s'y produire avec aisance, les eaux du lac devaient baigner les murs de l'édifice; car, bien qu'elles se soient aujourd'hui retirées, on se souvient qu'autrefois elles allaient mourir autour des murs du cimetière qui environnent l'église. Enfin, on a découvert près de là quelques restes d'aqueduc qui pouvaient bien être les derniers vestiges de cette célèbre résidence.

C'est tout ce que nous savons d'Avitacum: mais de ce qui

(1) Cette pierre est à 4 mètres de hauteur: on y lit cette inscription en caractères qui paraissent être du <sup>viii</sup><sup>e</sup> ou du <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle:

HIC ST DVO INNOCENTES † ET S. SIDONIVS.

Elle était destinée à supporter un reliquaire.

(2) « C'est là que Sidonius Apollinaris avait cette maison de campagne dont il fait, dans une de ses lettres, la peinture et l'éloge. » Voyage d'Auvergne par M. le Grand d'Aussy. MDCC. LXXXVIII, p. 314.

(3) De Montlosier, *Essai sur les volcans d'Auvergne*, p. 41-42. — Gonod, *Chronologie des évêques d'Auvergne*, p. xvi. — Bouillet, *Tablettes histor. de l'Auvergne*, t. vi, p. 218. — Mathieu, *Annales scientifiques, littéraires et industrielles de l'Auvergne*, 1837, p. 419.

devrait rappeler l'opulence des Avitus, il est à peine resté une pierre. La nature, plus durable que les hommes, y offre les mêmes scènes qu'autrefois, un horizon assez étendu, des monts, des prairies, des saules et des fleurs. Ce qui fut l'ouvrage de l'homme a disparu sans retour : les deux larges tilleuls qui confondaient leurs rameaux, les thermes, les galeries, les portiques, le temps a tout emporté. La poésie et la rhétorique qui ont immortalisé dans quelques pages la villa « sidonienne », ne l'ont pas sauvée des ruines que les siècles font dans leur cours, et l'oubli a, pour beaucoup, recouvert ces lieux d'un éternel silence. Si quelques voyageurs viennent encore en interroger la poussière, combien, parmi ceux qui vivent sur le même sol, ignorent que là vécurent, il y a quatorze siècles, ces patriciens, ces préfets du prétoire et ces maîtres de la milice que la famille des Avitus donna à la Gaule et à l'Empire ! Ces souvenirs, il est vrai, ne feraient rien pour le bonheur du pâtre qui y conduit ses troupeaux, et celui du laboureur qui y trace son sillon : mieux est pour eux de vivre dans l'oubli des grandeurs, et de se reposer, dans l'espérance de biens moins fragiles, à l'ombre de la maison de Dieu qui a remplacé la villa patricienne, et qui contient pour eux des trésors de pardon et d'amour.

Mais il faut se transporter au temps où la vie élégante des seigneurs du cinquième siècle animait ces sites et leur villa.

Le grammairien Domice avait reçu une lettre trop aimable de Sidoine Apollinaire pour ne pas se rendre aussitôt à ses désirs ; il laissa quelques jours sa chaire de rhéteur et ses comédies de Térence, et vint admirer cette belle nature d'Avitacum qui devait à ses monts volcaniques et à ses prairies ce mélange de simplicité et de grandeur qu'on y découvre encore aujourd'hui. En voyant autour d'eux ces cônes cinéraires et ces coteaux basaltiques que des révolutions assoupies avaient autrefois soulevés sous l'action d'une flamme incandescente, se transportèrent-ils à ces jours reculés où le sol d'Auvergne fut le théâtre de ces merveilleux phénomènes ? Il est plutôt à présumer que le rhéteur et le poète évoquèrent de préférence

les souvenirs des grands poètes et des orateurs célèbres dont ils avaient tant de fois admiré les chefs-d'œuvre, et qu'ils formèrent le dessein de travailler à la prospérité de ces belles-lettres qui faisaient leurs délices.

Ce qui donnait surtout à la villa d'Avitacum un charme de plus pour Sidoine Apollinaire, c'était la présence des siens : il coulait des jours pleins de calme avec Papianille, Ecdice, Agricola et ses jeunes enfants.

Papianille, enfermée dans l'intérieur de la villa, se livrait aux labeurs des matrones aquitaines, filant le lin et la soie à une quenouille assyrienne (1), lisant les livres de piété qui ornaient sa bibliothèque privée, ou présidant avec économie à la tenue de sa maison. Quelquefois elle se dérobaît aux soins domestiques pour jouir des amusements et des entretiens de son époux, de ses frères et des nobles étrangers qui venaient demander Sidoine Apollinaire aux solitudes d'Avitacum.

Sidoine faisait diversion aux affaires et aux études qui se partageaient ses loisirs, par les plaisirs de la pêche et les exercices de la paume. Une fois, quatre poissons se laissèrent prendre à ses hameçons nocturnes ; il célébra dans deux élégiaques cette heureuse aventure (2). Il ne voulut pas seul profiter de sa pêche ; il en fit part à un de ses amis, auquel il envoya les plus gros de ses poissons, parce que, disait-il, « il était la plus grande portion de son âme (3). » Le séjour des champs ne guérissait pas le poète des vices du bel esprit ; il visait à l'effet jusque dans les sujets les plus simples et les plus délicats.

Ecdice et Sidoine se provoquaient souvent à la paume ; ils aimaient ce jeu si fort en usage parmi les Romains (4). A dé-

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, XXII.

(2) Quatuor hæc primum pisces nox insuit hamis.  
Id., *Carm.*, XXI.

(3) Quos misi sunt majores, rectissimus ordo est,  
Namque animæ nostræ portio major eras.  
Id., *ibid.*

(4) Le jeu de la paume, chez les Romains, différait suivant les balles dont on se servait. On distinguait quatre sortes de balles, connues sous le nom de *foliis*, *trigonalis*, *paganica*, et *harpastum*. La balle *foliis* était assez semblable

faut d'un sphéristère (1) [la villa d'Avitacum en manquait], ils allaient jouer sous les deux grands tilleuls dont les rameaux unis protégeaient des ardeurs du soleil (2). Tant que l'ombre se projetait au delà de leurs branches, ils lançaient la paume ou se la disputaient sans relâche : mais quand l'ombre se mesurait avec les rameaux, ils suspendaient leurs exercices, et prenaient les dés pour se remettre de leurs fatigues (3).

A cela se joignaient les premiers ébats des enfants de Sidoine Apollinaire : car le ciel avait béni son union avec Papianille, en lui donnant quatre enfants, Apollinaire, Alcime, Roscie et Séverienne. Ceux-ci, tantôt se livraient à leurs jeux sur la pelouse fleurie, tantôt écoutaient, sous les allées couvertes, les premières leçons de Papianille. Leur éducation lui inspirait une tendre sollicitude : elle voulait qu'ils perpétuassent les vertus héréditaires dans les deux familles qu'ils devaient représenter ; elle tenait surtout à ce que la grâce du Christ, dont ils apprenaient à bénir le nom, réglât leur conduite et formât leurs jeunes cœurs.

Sidoine Apollinaire comprenait aussi dans sa famille et ses soins les colons et les tributaires chargés de ses domaines.

Le sort des colons, au cinquième siècle, tenait un peu de celui des esclaves. Attachés à la glèbe dans les cultures des grands seigneurs de la Gaule, ils subissaient les conditions de la terre. Bien qu'ils eussent une ombre de liberté, le maître pouvait les

à un ballon : on la poussait du bras ou du poignet. La balle *trigonalis* était une petite balle, que trois joueurs se renvoyaient réciproquement. La balle *paganica* ou villageoise, était une balle remplie de plumes et couverte de cuir, qui pour la grosseur, tenait le milieu entre le ballon et la trigonale. La balle *harpastum* était fort petite, il fallait la lancer en l'air, l'arracher à celui qui l'avait saisie. Pasquier, *Recherches de la France*, IV, 45. — Sallengre, *Antiq. rom.*, t. I, p. 363.

(1) Lieu destiné à tous les exercices de la paume. Les balles se nommaient en grec *σφαίρα*, de là vint le mot *sphaeristerium*, sphéristère.

(2) *Ingentes tilia... unam umbram conficiunt... in ejus opacitate cum nec meos Ecdicius illustrat, pila vacamus.* Sidon. Apollin., *Epist.* II, 2.

(3) ... Sed hoc eo usque donec arborum imago contractior, intra spatium ramorum recussa cohibeatur, atque illic aleatorium lassus consumpto sphaeristerio faciat. Id., *id.*

vendre avec le sol. Dans cet état précaire, ils devaient soupirer après l'affranchissement qui était pour eux et leurs familles un véritable avantage (1).

Sidoine faisait tout pour adoucir l'infortune des colons d'Avitacum et de ses autres terres : il veillait à la sécurité des uns et à l'honneur des autres. Un jour, il apprit que l'esclave d'un de ses amis, nommé Pudens, avait ravi la fille d'un de ses colons : son indignation fut extrême (2). Pudens, qui connaissait ses sentiments, présuma jusqu'à quel point il serait révolté de cette injustice : il écrivit aussitôt pour lui assurer qu'il n'avait pas connu le dessein du ravisseur : il joignit à ses excuses des prières pour obtenir le pardon de son esclave (3). Sidoine ne l'accorda qu'à condition qu'il l'affranchirait (4), afin que celle qu'il avait enlevée, devînt son épouse légitime, et trouvât dans la liberté une compensation à son déshonneur.

En dehors des affaires et des soins de la famille, Sidoine Apollinaire resta, pendant ces quelques années de sa retraite, tout entier aux lettres, à l'amitié et à ses correspondances.

Il est digne d'intérêt de le suivre dans les relations qu'il entretenait avec ses amis de Lyon, de Vienne, d'Arles, appartenant tous à l'élite de cette société gallo-romaine, au sein de laquelle se maintenaient, en dépit de la barbarie et de la décadence, les traditions du savoir et de l'urbanité. Les belles-lettres, la bienfaisance, les souvenirs d'une jeunesse qui a déjà fui inspirent leurs épîtres : quelquefois ils échangent les plus hautes réflexions sur les destinées de la patrie, des Gaules et de l'Empire.

Quel charme dans cette correspondance qui s'échappait d'Avitacum ! Les efforts et les manières du bel esprit, les jeux de

(1) Fauriel, *Hist. de la Gaule méridionale*, t. I, p. 381-382. De Savigny, *Traité sur l'état des colons romains*.

(2) *Facinus indignum...* Sidon. Apollin., *Epist.*, V, 19.

(3) *Sed conscientiae tuae purgatione praelata, petere dignaris culpæ calentis impunitatem...* Id., *ibid.*

(4) *..... Sub conditione concedo, si stupratorem pro domino jam patronus originali solvas inquinatu.* Id., *ibid.*

mots, les afféteries peuvent en diminuer le naturel; la vérité du sentiment et la bonté d'âme ne se retrouvent pas moins sous ces formes exagérées.

Avec quel bonheur Sidoine reporte ses pensées vers Probe, son ancien compagnon d'enfance! Ce fils de l'illustre Magnus de Narbonne lui était devenu encore plus cher, depuis qu'il avait épousé Eulalie, sa cousine-germaine (1). La conformité des études et des goûts les avaient unis dès leur première jeunesse (2). Sidoine, en lui écrivant, se plaît à lui rappeler ces jours d'éducation littéraire, où à la même école, sous les mêmes maîtres, ils puisèrent cette amitié mutuelle dont les nœuds se resserrèrent avec les années. Le temps n'avait pas effacé ces souvenirs; il lui témoigne son admiration pour la prodigieuse étendue de son savoir et les éloquentes maximes qu'il débitait à l'école d'Eusèbe (3). On ne peut sans doute admettre les fastueux éloges qu'il lui décerne : à l'en croire, Probe aurait mené tout son siècle; il aurait inspiré tous les chefs-d'œuvre qui parurent en son temps dans la poésie, l'histoire, l'éloquence, la grammaire, la sophistique et la jurisprudence (4). Sidoine était plus vrai, quand il s'engageait à garder les droits sacrés de l'amitié, tant qu'il lui resterait un souffle de vie (5).

Comme il se plaint aimablement à Salone de ce qu'il ne le trouvait jamais à Vienne, lui et son frère, toutes les fois qu'il s'y rendait (6)! Ils prétextaient en vain, l'un ses nombreuses visites, l'autre les soins d'un domaine récemment acquis; Si-

(1) Sidon. Apoll., *Carm.*, IX, v. 529-554; XXIV, v. 95, 98. — *Epist.* IV, 1.

(2) Secundus nobis animorum nexus accessit de studiorum paritate. . .

*Id.*, *Epist.*, IV, 1.

(3) . . Sub Eusebio nostro inter Aristotelicas categorias artifex dialecticus atticissimas . . *Id.*, *ibid.*

(4) Quis nesciat . . si quid heroicis arduum, comicus lepidum . . . , orator maturum, historicus verum . . . grammaticus regnare . . . sophista serium . . . jurisconsultus obscurum multifariam condiderunt, id te omnifariam singulis . . . tradidisse? *Id.*, *ibid.*

(5) ... Amicitiae jura inconcussa custodias . . quantum ad nos spectata nobis in ævum, si quid est vitæ reliquum, perennabuntur. *Id.*, *ibid.*

(6) Quoties Viennam venio, emptum maximo velim ut te fratremque communem colonum civitatis habitatio plus haberet . . . *Id.*, *Epist.*, VII, 15.

doine n'agréait aucune de ces excuses ; il aurait voulu qu'ils ne restassent pas si longtemps à la campagne dont le séjour le privait du plaisir de les voir , et de s'entretenir avec eux de la poésie qu'ils cultivaient (1).

Il était sensible aux reproches de ses amis : Florentin , l'un d'eux , se plaignait d'avoir longtemps attendu sa visite et ses réponses ; il le calma par ce billet si laconique et si expressif. « Tu accuses notre retard et notre silence ; on peut réparer l'un et l'autre ; nous venons, nous écrivons (2). »

Son cher Mauruse , l'opulent seigneur de Vialose (3) , ne quittait plus sa villa où le retenaient ses moissons et ses vendanges (4). L'été et l'automne avaient fui ; les mois neigeux approchaient. Sidoine ne voulait pourtant pas laisser passer l'hiver sans le voir ; il lui mande que , s'il est résolu de séjourner au municipe de Vialose , il ira le rejoindre , non pour voir ses beaux domaines , mais pour jouir d'un bon ami.

Ainsi une exquise sensibilité caractérisait les mœurs sociales de Sidoine Apollinaire : dans des âges qu'on dirait barbares , il corrigeait la politesse grecque et romaine par ce mélange de bonté et de douceur que le christianisme substituait au stoïque orgueil et aux libertés coupables des relations païennes.

Toutefois , dans les amitiés , il ne recherchait pas seulement

(1) Salone auquel cette lettre est adressée n'est pas le même que Salone , fils de saint Eucher. On voit , d'après les lettres de Salvien , que Salone et Véran , fils d'Eucher , étaient évêques , alors que Sidoine n'était qu'en bas âge. Or , dans la lettre que Sidoine écrit à Salone , tout fait présumer que celui-ci n'était pas évêque. *Hist. littér. de la France*, t. II , p. 438. — Tillem., *Mém.*, t. XVI , p. 207. — Sirm. *Notæ in Sidon. Apollin.*

(2) *Moras nostras et silentium accusas ; utrumque purgabile est , namque et venimus et scribimus.* Sidon. Apollin. , *Epist.*, IV , 19.

(3) Savaron pense que Vialose est Marsat , bourg situé près de Riom et voisin de Volvic. Le P. Sirmond penche pour cette opinion. Ce qui rend vraisemblable cette conjecture , c'est que Vialose avait autrefois porté le nom de *Murtialis* , (Marsat ?) , à cause du quartier d'hiver qu'y passèrent les troupes de Jules César. Chabrol , au contraire (*Coutumes de l'Auvergne*, t. IV , p. 608) , prétend que c'est à Volvic qu'il faut chercher le *pagus vialosensis* de Sidoine Apollinaire ; il établit son sentiment par des raisons qui peuvent être discutées , mais qui ont une certaine valeur.

(4) Sidon. Apollin. , *Epist.*, II , 14.

les jouissances délicates du cœur; il les regardait comme peu solides, quand elles ne reposaient pas sur la vertu et sur une mutuelle estime. Il savait choisir; son choix tombait toujours sur le mérite.

Il apprécie dans ses amis les qualités qui les honorent, et publie partout leur bonne renommée. Pégase, un de ses familiers, s'était lié avec l'arverne Menstruanus. Sidoine le loua aussitôt d'avoir gagné l'amitié de ce vertueux citoyen (1); pour lui montrer qu'il était digne de la sienne, il énuméra ses vertus, son élégance, sa modestie, sa sobriété, son économie, sa religion, et rappela les agréments de son caractère qui rendaient sa société telle qu'elle procurait aux hommes de bien autant d'avantages qu'il en recevait (2).

Sidoine préférerait, plutôt que de les attendre, aller au devant des citoyens honorables. La renommée louait les mœurs et la sagesse de Simplicie qui demeurait avec sa famille, aux environs d'Avaricum, capitale des Bituriges : d'une voix unanime, on le disait excellent père de famille (3). Comme il venait d'unir sa fille, jeune personne accomplie, à un Aquitain digne de son choix, Sidoine lui écrivit pour le féliciter, et entrer en rapport avec lui. Le tour de l'épître était insinuant, flatteur; elle resta pourtant sans réponse : Simplicie aimait à connaître, avant de se communiquer. Sidoine insiste; il envoie une seconde lettre, avec prière à Simplicie de ne pas fermer la porte à ses causeries (4). Celui-ci se laissa vaincre sans doute par cette aimable obstination. Leur estime s'accrut avec une connaissance plus profonde de leurs mérites, et, quand plus tard, les Bituriges hésitaient sur le choix d'un évêque, Sidoine crut donner à l'église de la métropole aquitaine un pontife re-

(1) Sidon. Apollin., *Epist.*, II, 6.

(2) Oportunus, elegans, verecundus, sobrius, pareus, religiosus, et his morum dotibus præditus, ut, quoties in boni cuiusque adsciscitur amicitias, non amplius consequatur beneficii ipse quam tribuat. Id., *ibid.*

(3) ... Cuncti nostrates, iidemque summates viri... præstantissimum patrem familias consono præconio prosequuntur. Id., *Epist.*, III, 11.

(4) Id., *Epist.*, V, 4.



marquable , en proposant Simplicie aux suffrages du peuple et du clergé.

Les amitiés de Sidoine Apollinaire ne se renfermaient pas dans les secrets du cœur. Semblables à une source qui ne garde pas ses eaux pour elle , elles se répandaient en services et en bienfaits. Par lui-même ou par ses amis , il protégeait les faibles , apaisait les divisions , arrêtait les procès : il se multipliait pour obliger et secourir.

Une fois , un de ses amis était engagé dans un procès épineux. Celui-ci ne savait même plus quel intérêt il avait à soutenir , quel parti il devait combattre , tant son affaire était compliquée (1) : dans cette incertitude , il consulta Sidoine. Mais Sidoine , se défiant de ses propres lumières , aima mieux en référer à un des jurisconsultes de cette magistrature arlésienne où il comptait de nombreux amis. Il s'adressa à Pétrone qui , par sa connaissance dans les lois , sa prudence dans les conseils et son amour des lettres , était un des plus grands ornements de la Gaule méridionale (2). Il le pria d'étudier les pièces du procès , et de voir quelle marche il fallait suivre pour arriver à une solution favorable (3) : il ne doutait pas que cette affaire n'eût un cours heureux s'il découlait de ses conseils (4). Pétrone , à son tour , estimait les poésies de Sidoine : il les réclama en échange des lumières qu'il répandait sur les questions qui lui étaient soumises.

Tétrade , autre jurisconsulte , professait le droit à Arles , sa ville natale , avec un grand renom de justice et d'érudition (5). Son savoir le rangeait parmi les premiers avocats du forum , et la pureté de ses mœurs parmi ceux qui faisaient ,

(1) Joannes familiaris meus inextricabilem labyrinthum negotii multiplici incurrit , et . . . quid respuat , quidve optet , ignorat. Sidon. Apoll., *Epist.*, II, 8.

(2) Pétrone descendait vraisemblablement de Pétrone , préfet des Gaules au commencement du v<sup>e</sup> siècle.

(3) . . . Precem sedulam fundo , ut perspectis chartulis suis , si quid jure competit , instruat . . . Sidon. Apollin., *Epist.*, II, 8.

(4) Non enim verebimur , quod causæ istius cursus , si de vestri manaverit fonte consilii , ulla contrastantium derivatione tenuetur. Id., *ibid.*

(5) Sidon. Apollin., *Carm.*, XXIV, v. 80-83.

en son siècle, l'honneur des gens de bien (1). Sidoine Apollinaire, qui avait en grande estime sa probité et son expérience, eut recours à lui, en faveur d'un jeune curiale, nommé Théodore, que recommandaient sa modestie et sa naissance. En l'adressant à Tétrade, il croyait l'envoyer à la source véritable du savoir (2); il comptait assez sur sa prudence, pour qu'il déjouât les intrigues que les factieux soulevaient autour de la cause de son cher protégé (3).

Quand son zèle et son habileté ne suffisaient pas à régler les différends, il employait ceux de ses amis qu'il savait éclairés et conciliants. Deux citoyens qu'il connaissait, Alèthe et Paulus, refusaient de s'entendre, au sujet d'une affaire litigieuse (4). Il avait tout mis en œuvre pour les rapprocher : sa charité et son esprit échouèrent ; il ne se déconcerta pas. Il savait qu'un de ses amis, Explice, homme d'une droiture éprouvée et d'une grande modération, excellait à terminer les querelles : il les envoya à son tribunal, persuadé qu'il réussirait mieux à composer leurs différends que les sentences des décemvirs et des pontifes (5).

Les lettres que Sidoine écrivit dans ces occasions respirent toutes une grande bonté d'âme. Il était d'ailleurs dévoué à ses amis, et prenait la part la plus vive à leur douleur.

Parmi les familles de Lyon que voyait Sidoine Apollinaire, il en était une surtout, la famille des Philimace, à laquelle il tenait par les liens d'une forte et ancienne amitié. C'est là que vivaient, Philimace l'assesseur (6), qui mit au défi sa muse unissante, Eriphe, l'admirateur de ses premiers poèmes, et Philimacie,

(1) *Hist. littér. de la France*, t. II, p. 377-378.

(2) *Ad meracissimum scientiæ fontem, laudabili avilitate proficiscitur.*

Sidon. Apollin., *Epiet.*, III. 10.

(3) ... *Substantiam causamque supplicis fluctuantem medicabilis responsi salubritate fulcite.* Id., *ibid.*

(4) Id., *Epiet.*, III, 7.

(5) *Supra decemvirales pontificalesque sententias, ægritudini hujus prope interminabilis jurgii sole morum tuorum temperantia, solita judicandi salubritate medicabitur.* Id., *ibid.*

(6) *Sirm., Notæ in Sidon. Apollin.*

sa jeune épouse. On vantait partout les vertus de cette humble Lyonnaise : par sa piété filiale , elle avait charmé le veuvage de son père ; par sa douceur et sa soumission , elle faisait le bonheur d'Eriphe. Son indulgence pour ses serviteurs et ses esclaves avait gagné leur amour , elle était pleine d'égards pour ses supérieurs et pénétrée d'affection pour ses égaux (1). Cinq enfants, fruits d'une heureuse fécondité , réjouissaient son cœur maternel. On admirait l'épouse , la chrétienne et la mère , et, au milieu de ce concert d'éloges , on souhaitait de longs jours à Philimacie , quand une mort cruelle la frappa dans son sixième lustre. La douleur causée par ce trépas fut inexprimable : Philimace pleurait une fille doublement chère , Eriphe une compagne tendrement aimée ; les esclaves redemandaient leur bonne maîtresse , et les jeunes orphelins versaient les larmes les plus amères (2).

Le deuil fut public : tous , étrangers et amis , voulaient toucher , arrêter et baiser le cercueil de Philimacie. Il ne fut pas permis aux vespillones et aux sandapilaires d'inhumer ses dépouilles (3) : les mains des prêtres et de ses proches seules la portèrent aux éternelles demeures , où une fois déposée , elle offrit moins les apparences de la mort que celles d'un doux sommeil (4).

Sidoine Apollinaire accourut , à la première nouvelle de cette mort : il était inconsolable ; ses yeux brûlaient de pleurs (5). Sur la demande du malheureux père , il composa l'épithaphe de Philimacie ; car les chrétiens avaient , depuis quelques siècles , l'usage de graver , sur la tombe de leurs morts , des vers ou

(1) ... *Matrona Filimatis, morigera conjux, domina clemens, utilis mater, pia filia, cui debuere domi forisque persona minor obsequium, major officium, æqualis affectum.* Sidon. Apollin., *Epist.*, II, 8.

(2) *Id.*, *ibid.*

(3) *Hanc... non vespillonum sandapiliarorumque ministeria ominosa tumulavere...* *Id.*, *ibid.*

(4) ... *Sacerdotum propinquorumque manibus excepta, perpetuis sedibus dormienti similior illata est.* *Id.*, *ibid.*

(5) ... *Planctu prope calente...* *Id.*, *ibid.*

quelques mots qui fussent le témoignage de leur piété ou de leur douleur.

Sidoine fit tout en larmes cette inscription : les vers où il rend hommage aux vertus qui ornaient l'épouse d'Eriphe , respirent une grâce et une mélancolie dignes des plus belles élégies. On lisait sur le marbre (1) :

« Ravie par un trépas subit et cruel à ses cinq enfants, à son  
» père , à son époux , la matrone Philimacie repose dans ce  
» tombeau où l'ont déposée les mains de ses concitoyens en  
» pleurs.

» O toi, l'honneur de ta race, la gloire de ton mari ,  
» prudente, chaste, modeste, sévère, douce et digne d'être  
» imitée par les vieillards eux-mêmes ; tu as su , grâce à la  
» fidélité de ton caractère , allier bien des choses qu'on re-  
» garde comme inconciliables. Un abandon plein de gravité,  
» une pudeur pleine d'enjouement furent les douces com-  
» pagnes de ta vie.

» Voilà pourquoi nous sommes si tristes que tu aies à peine  
» vu ton sixième lustre, et qu'à la fleur de ton âge , il nous  
» ait fallu, avant l'heure, te rendre les derniers devoirs (2). »

Quelques jours après , Sidoine écrivit à Désidérat qui con-

(1) OEuvres de C. Sollius Appollinaris Sidonius , traduites en français par J.-F. Grégoire et F.-Z. Colombet , t. I, p. 161.

(2)

Occasu celeri feroque raptam  
Natis quinque patriæ conjugue,  
Hoc flentis patriæ manus locarunt  
Matronam Philimaciam sepulcro.  
O splendor generis, decus mariti  
Prudens, casta, decens, severa, dulcis,  
Atque ipsis senioribus sequenda;  
Discordantia quæ solent putari  
Morum commoditate copulasti.  
Nam viæ comites bonæ fuerunt,  
Libertas gravis, et pudor facetus.  
Hinc est quod decimam tuæ salutis  
Vix actam trieteridem dolemus,  
Atque in temporibus vigentis ævi,  
Injuste tibi justa persoluta.

Sidon. Apollin., *Epist.*, II, 8.

naissait la famille des Philimace, pour lui annoncer la perte qu'elle venait de faire : il le conjurait de venir au plus tôt apporter à un père et à un époux désolés les consolations dont ils avaient besoin (1). Il lui envoya ses hendécasyllabes qu'il soumettait à son jugement ; il présumait que son libraire pourrait les joindre au recueil de ses poésies, s'ils parvenaient à lui plaire (2).

Désidérat était un citoyen recommandable de la ville d'Auvergne (3). Par ses connaissances en poésie et en littérature, il faisait l'ornement du sénat de sa province : on recherchait à tel point ses suffrages, que Sévérien, autre poète, croyait assurer la fortune d'un traité de rhétorique en le publiant sous ses auspices (4).

Le temps n'affaiblissait pas, dans le cœur de Sidoine Apollinaire, le culte qui est dû à la mémoire des ancêtres, et celui qui savait pleurer sur la tombe des autres, ne savait pas moins veiller avec respect sur la tombe des siens : aussi reportait-il toujours un pieux souvenir vers le coin funèbre où reposait son aïeul Apollinaire. Qui sait si, en rendant les derniers devoirs à Philimacie, ensevelie sans doute dans cette nécropole chrétienne qui avoisinait l'église de Saint-Just, il n'alla pas répandre des prières et des regrets sur les cendres de ses pères, au milieu de tous ces mausolées qui bordaient la voie d'Agrippa !

Ce fut probablement alors que, se rendant de Lyon à la ville d'Auvergne, il aperçut des fossoyeurs qui creusaient à l'endroit où on avait déposé les restes d'Apollinaire (5). A cette vue, il n'écoute que sa douleur et sa colère ; il court vers eux, et, dans son indignation, il châtie ces profanes sur le tombeau

(1) Debes consolationis officium duorum civium domibus afflictis.

Sidon. Apollin., *Epist.*, II, 8.

(2) Quam si non satis improbas, cæteris epigrammatum meorum voluminibus applicandam mercenarius bibliopola suscipiet. Id., *ibid.*

(3) Sav. *In Sid.* — Il est un des ancêtres du saint évêque de ce nom, qui gouverna l'Église d'Auvergne après saint Avit.

(4) Sirm. *In Sid.* — *Hist. littér. de la France*, t. II, p. 576.

(5) Forte pergens urbem ad Arvernæ publicum scelus e supercilio vicini collis asperi. Sidon. Apollin., *Epist.*, III, 12.

de son aïeul (1). La discipline religieuse du cinquième siècle conférait aux évêques seuls le droit de punir ces fossoyeurs, qui appartenaient à la hiérarchie ecclésiastique. Quand Sidoine Apollinaire fût revenu de ses premiers transports, il craignit d'avoir usurpé l'autorité de son évêque ; il écrivit aussitôt pour l'instruire de sa conduite (2).

L'évêque de Lyon était, selon certaines conjectures, saint Patient, ce digne et vertueux personnage que ses charités devaient rendre si célèbre dans les églises de la Gaule. Il répondit à Sidoine pour dissiper ses craintes ; il le loua même de sa légitime violence, ajoutant que, selon la coutume des anciens, les profanateurs des sépulcres paraissaient dignes de mort (3).

Là ne s'arrêta pas la piété de Sidoine envers les cendres de son aïeul ; il fit relever la terre dispersée autour du tombeau, et dresser sur le tertre un marbre poli pour lequel il composa, dans une de ses veilles, au milieu des préoccupations de son voyage, une épitaphe où étaient rappelées les qualités d'Apollinaire (4). Il l'envoya à Second, son neveu, en lui enjoignant de la faire graver par un lapidaire habile sur la tombe de leur ancêtre (5). Il regrettait de n'avoir pas rendu plus tôt à sa mémoire cet hommage funèbre ; il le trouvait pourtant moins tardif que celui qu'Alexandre-le-Grand rendit aux mânes d'Achille et Jules César à l'ombre d'Hector (6). Les recherches du bel esprit suivaient partout Sidoine, et les réminiscences païennes, si

(1) ... *Supra ipsum senis nostri opertorium torsi latrones*. Sidon. Apollin., *Epist.*, III, 12.

(2) *Cui cum totum ordinem rei, ut satisfaciens, ex itinere mandassem.*

*Id.*, *ibid.*

(3) *Vir sanctus et justus iracundiæ meæ dedit gloriam, cum nil amplius ego venia postularem, pronuntians more majorum reos tantæ temeritatis jure cæcos videri*. *Id.*, *ibid.* — Cicéron (*Tuscul.*, I, XII) parle de peines graves infligées à ceux qui violaient les tombeaux.

(4) ... *Posco ut actutum... resurgat in molem sparsa congeries, quam levigata pagina tegat*. *Id.*, *ibid.*

(5) ... *Quod peto ut tabulæ quantulumcumque est celeriter indatur*. *Id.*, *ibid.*

(6) ... *Non decet tardum videri, quod... dependimus, cum tot annorum gyro voluto magnum Alexandrum parentasse manibus Achillis, et Julium Cæsarem Hectori, ut suo, justa persolvisse didicerimus*. *Id.*, *ibid.*

chères aux lettrés de la Gaule, lui revenaient jusqu'au milieu de ces cendres chrétiennes qu'il avait remuées pour y évoquer des pensées de foi et d'espérance.

Les hendécasyllabes coulaient de source ; Second les fit graver sur le marbre ; et depuis, les descendants d'Apollinaire, ainsi que les Lyonnais jaloux de la gloire de leurs grands hommes, purent savoir par son épitaphe, quelles vertus publiques il avait pratiquées dans la préfecture des Gaules, quelles vertus privées l'avaient suivi dans sa retraite.

Il faut reconnaître quels sentiments de piété filiale animèrent alors Sidoine Apollinaire. On a cependant regardé comme inhumaine sa manière d'agir, et, pour que sa juste violence revêtît un caractère plus odieux, on a écrit qu'il tua les fossoyeurs, et qu'il était probablement évêque, quand il commit cette prétendue cruauté (1). Rien, dans l'épître de Sidoine, ne justifie une pareille accusation : il est dit qu'il maltraita les fossoyeurs, mais non qu'il les fit périr. L'évêque de Lyon auquel il écrivit, et dont il vante la sainteté et la justice, ne lui aurait pas répondu, pour le rassurer, que les anciens infligeaient aux profanateurs des peines plus terribles. De plus, une aventure si tragique aurait profondément troublé son auteur ; et pourtant la lettre à Second, le seul document où il soit parlé de cet incident, nous montre Sidoine moins agité par la crainte et le remords, qu'occupé à rendre aux cendres d'Apollinaire de légitimes honneurs. Il raconte, presque en souriant, sa con-

(1) Ampère, *Hist. littér.*, t. II, 253. — Cet écrivain a été sans doute amené à cette conjecture par le mot *torsi*, dont s'est servi Sidoine Apollinaire. Selon lui, ce mot signifierait *faire mourir dans les tourments*. Mais à aucune époque de la langue, *torqueo* n'a eu cette signification. Durant tout le cours de la bonne latinité, *torqueo* n'a jamais signifié que *tourner*, au propre, et *tourmenter*, au figuré (*Synonymes latins*, n° 2426). Dans les âges de décadence, aux *iv<sup>e</sup>*, *v<sup>e</sup>* et *vi<sup>e</sup>* siècles, *torquere* est synonyme de *molestare*, *dammum inferre*, inquiéter, causer un dommage (Du Cange, *Glossaire*). Or, il y a loin de ces significations adoucies à l'interprétation si étrange à laquelle s'est arrêté l'éminent professeur du Collège de France. La conduite de Sidoine Apollinaire, dans cette circonstance, a été suffisamment justifiée par le docte et modeste abbé Gorini, dont les lettres chrétiennes ont eu récemment à déplorer la perte (*Défense de l'Eglise contre les erreurs historiques*, t. I, art. Sidoine Apollinaire).

duite envers les fossoyeurs ; il traite avec le vénérable Gauden-  
tius pour le prix du marbre et le salaire des ouvriers ; il com-  
pose l'építaphe de son aïeul , et continue sa route sans autre  
souci que celui de voir son neveu ériger bientôt à la mémoire  
de leur ancêtre un digne mausolée.

Il n'est pas mieux établi qu'il fût évêque : tout insinue  
que cet événement eut lieu plusieurs années avant son épis-  
copat (1).

Du reste, ce serait peu connaître Sidoine Apollinaire que de  
le supposer capable d'une si étrange inhumanité. Quand on  
parcourt ses lettres d'amitié , de littérature , de politique et  
d'affaire , on reste convaincu que la bonté entraînait pour une  
large part dans son caractère et dans les habitudes de sa vie  
morale.

Au milieu des variétés de son existence , un soin , celui des  
belles-lettres , captivait toujours Sidoine Apollinaire. Quand  
il songeait à la Gaule , sa patrie , il la rêvait docte et polie  
comme l'Italie et la Grèce : quelquefois il regrettait pour  
elle les beaux âges de la littérature. Venait-il à relire ces  
chefs-d'œuvre qui , à l'école de Lyon , avaient emporté l'en-  
thousiasme de sa jeunesse , il gardait son admiration pour les  
anciens et trouvait son siècle stérile en beaux esprits. C'est  
alors que son indignation éclatait contre les Barbares dont le  
germanisme corrompait la pureté des formes latines ; il suspen-  
dait son hexamètre au bruit des chants informes de l'Alain , du  
Frank ou du Burgonde , et plaignait la poésie de ce qu'elle ne  
pouvait , comme autrefois , s'inspirer aux sources des beaux vers.

Ses regrets s'exhalaient dans ses confidences. « La force  
» pour réussir dans les lettres , disait-il , c'est aux siècles passés

(1) Si on concluait que Sidoine dût être évêque , de ce que S. Patient aurait  
été élevé au siège de Lyon en 470 , il y aurait à répondre avec plusieurs auteurs  
dont le témoignage est du plus grand poids en histoire ecclésiastique , qu'il suc-  
céda à S. Eucher , vers l'an 480. Et d'ailleurs , admettrait-on l'opinion de quel-  
ques critiques qui mettent entre S. Eucher et S. Patient un évêque du nom de  
Véran , il faudrait regarder comme certain que S. Patient était évêque quelque  
temps avant l'année 470 (Tillem. , *Mém.* , t. XVI , p. 97).



» que le maître des siècles l'a départie ; épuisée et tarie, au mi-  
» lieu d'un monde vieillissant, elle ne se montre un peu de  
» nos jours qu'en certaines personnes, et ne doit qu'à un petit  
» nombre les œuvres admirables et dignes de mémoire qu'elle  
» enfante (1). Ailleurs, dépeignant la situation malheureuse  
des lettres, il félicitait un de ses amis, qui était rhéteur, d'avoir  
retardé leur chute, et même de les avoir retirées du tombeau (2).  
Il plaignait les provinces qui, comme la Belgique et les con-  
trées rhénanes, avaient perdu l'élégance des lettres latines.  
Puis, considérant d'une part l'incurie du peuple et celle des  
lettrés, de l'autre l'invasion des barbarismes les plus rudes, il  
adjurait les amateurs de la bonne latinité de se réunir, pour  
défendre la pureté et la propriété du langage; sans quoi les  
fleurs de la belle littérature ne tarderaient pas à se flétrir, et  
on aurait bientôt à déplorer sa ruine avec la perte de sa  
gloire (3).

Il lui arriva cependant de concevoir quelque admiration pour  
les produits littéraires de son temps. En lisant la prose et les  
vers de ses contemporains, il crut parfois retrouver l'abondance  
et la richesse des anciens.

La littérature du cinquième siècle, quelque peu barbare,  
saisissait par son actualité et la nouveauté de ses formes. Son  
courant, parti des écoles gallo-romaines, versait un certain  
trésor d'érudition au sein des villas patriciennes et des cités  
gauloises. De là, s'échappèrent, de temps à autre, quelques  
flots de poésie bruyante; des poèmes homériques qui ne de-  
vaient pas voir la postérité; des tragédies, des comédies qui  
ne dépassaient guère les limites des théâtres improvisés sous

(1) *Namque virtutes artium istarum seculis potius prisceis seculorum rector  
ingeniuit, quæ per ætalem mundi jam senescentis, lassatis veluti seminibus  
emedullatæ, parum aliquid hoc tempore in quibuscumque, atque id in paucis  
mirandum ac memorabile ostentant.* Sidon. Apollin., *Epist.*, VIII, 6.

(2) ... *Aboleri tu litteras distulisti, quarum quodammodo jam sepulturarum  
suscitator...* Id., *Epist.*, VIII, 12.

(3) ... *Nisi vel paucissimi qui que meram latiaris linguæ proprietatem de tri-  
vialium barbarismorum rubigine vindicaveritis, eam brevi abolitam defleamus  
interitamque...* Id., *Epist.*, II, 40.

les péristyles des grands seigneurs de l'Aquitaine et de la Narbonnaise.

Sidoine se laissait éblouir par ces derniers rayons de culture romaine ; il lui semblait qu'un nouvel âge allait naître. Il rapprochait les anciens et les modernes. L'avantage restait quelquefois à ces derniers ; car il ne craignait pas de mettre à côté d'Homère un petit poète de Narbonae, près de Sophocle un obscur faiseur de comédies, et au même rang que Tacite un froid compilateur de province. Il allait, dans sa critique et ses louanges, là où l'emportait son tempérament littéraire. Il était lui-même exagéré, barbare dans sa latinité, subtil dans son langage, incohérent dans ses images. Ses conseils en littérature valaient mieux que ses exemples.

Mais ce qui fut louable, c'est l'empressement qu'il mettait à maintenir l'honneur des lettres ; il exhortait à cette œuvre la jeunesse studieuse. Il aimait dans les autres leur amour du savoir, et s'efforçait toujours d'entretenir une si noble passion par les plus grands éloges (1). Que de jeunes esprits cultivassent les lettres anciennes, il leur faisait parvenir son admiration, et les félicitait de ne pas laisser inculte ce précieux héritage. Il les remerciait de leur zèle littéraire, comme de la récompense la plus magnifique qu'il pût retirer de ses travaux (2).

Dans la crainte toujours que les Barbares ne flétrissent les fleurs du beau langage (3), il écrivait à ses amis, exposés à vivre au milieu d'eux, sur les bords du Rhin et de la Moselle, de conserver les traditions de la langue latine (4). Quelquefois il les engageait à polir leur idiome, en le pénétrant des manières de l'élégance romaine.

(1) *Amo in te quod litteras amas, et usquequaque præconiiis cumulatissimis excolere contendo tantæ diligentiae generositatem. . . . Sidon. Apollin., Epist., II, 40.*

(2) *Cum videmus in hujusmodi disciplinam juniorum ingenia succrescere. . . copiosissimum fructum nostri laboris adipiscimur. . . Id., ibid.*

(3) *. . . . Omnes nobilium sermonum purpuræ. . . . decolorabuntur.*  
*Id., ibid.*

(4) *Id., Epist., IV, 47.*

Sa correspondance, à cet égard, avec Syagrius est digne d'intérêt. Syagrius était petit-fils d'un consul, et du sang d'un poète (1). Syagrius Affranius, son aïeul, avait en effet, après ses consulats et ses préfectures, demandé aux Muses l'oubli de ses disgrâces (2). Il marquait par son père Egidius qui défendait avec tant d'énergie la cause romaine, et par ses talents personnels, parmi les citoyens les plus distingués de la Lyonnaise. Dès son enfance, il fut formé aux belles-lettres (3), sans doute dans cette école de Lyon à laquelle maîtres et disciples firent une si grande renommée. Plus d'une fois, on admira l'éloquence chaleureuse avec laquelle il déclamaient ses discours devant ceux qui lui enseignaient l'art oratoire (4). La douce harmonie de Virgile, la richesse et l'abondance de Cicéron ravirent ses premières études. Mais un jour il quitta ces sources de la véritable éloquence pour se faire aux accents des langues germaniques (5). Soit qu'il fût relégué dans ses terres éduennes, à la villa de Taïonnac (6), soit qu'il vécût sous la tente d'Egidius, il coudoyait sans cesse les Barbares. Par goût ou par nécessité il étudia leur idiome et y devint si habile, que les plus lettrés d'entre eux craignaient de parler en sa présence (7). Leurs lois et leurs poésies lui devinrent familières : il débrouillait le code des Burgondes avec une sagacité qui le faisait comparer à Solon, et quand il maniait la cithare à trois cordes, en usage parmi ces peuples, il en tirait des sons si doux qu'on

(1) ... Consulibus pronepos... e semine poetæ. . Sid. Apoll., *Epist.*, V, 4.

(2) Il laissa des poésies estimées : Ausone les goûtait tellement, qu'il lui dédia le recueil des siennes.

(3) Atqui pueritiam tuam competentem scholis liberalibus meminim inbutam...  
Sidon. Apollin., *Epist.*, V, 5.

(4) ... Et sæpe numero acriter eloquenterque declamasse coram oratore satis habeo compertum. Id., *ibid.*

(5) ... Velim dicas unde subito hauserunt pectora tua euphoniæ gentis alienæ, ut modo mihi post ferulas lectionis Maronianæ, postque desudatam varicosi Arpinatis opulentiam loquacitatemque, quasi de hilario vetere novus Galco prorumpas ? Id., *ibid.*

(6) La Taïonnac de Syagrius était près d'Autun.

(7) ... Quod te præsentem formidet facere linguæ suæ barbarus barbarissimum. Sidon. Apollin., *Epist.*, V, 5.

l'aurait pris pour un nouvel Amphion (1). Les Barbares faisaient leurs délices de sa société ; il était pour eux un médiateur , un juge et un oracle (2). Leurs mœurs se ressentirent de l'empire que Syagrius exerçait parmi eux : quoiqu'ils eussent le corps et l'esprit également grossiers, ils apprirent de lui à mieux parler la langue de leur pays, et à porter un cœur romain dans un corps de barbare (3).

Sidoine riait de sa faconde et de ses manières germaniques ; il ne voulait pourtant pas qu'il s'occupât des langues barbares jusqu'à oublier celles du Latium. Il devait réserver ses préférences pour les chefs-d'œuvre de l'éloquence et de la poésie romaines. En les lisant, il cultiverait sa langue maternelle dont l'élégance comparée à la grossièreté de l'idiome teutonique, serait pour lui une source de délicates jouissances (4).

Une fois pourtant, il eut avec Syagrius une correspondance moins littéraire ; il s'agissait de mariage. Un Gallo-Romain, nommé Optance, avait en mourant prié Syagrius d'accepter la tutelle de sa jeune fille. Celui-ci répondit à ses vœux par la sollicitude et l'affection qu'il eut pour sa pupille. De tels égards lui donnèrent pleine autorité sur le cœur de l'enfant. Un clarissime, du nom de Projectus, prétendit à la main de la jeune héritière. L'éclat de sa naissance, la célébrité de sa famille, la probité de ses mœurs, l'étendue de ses domaines, le charme de sa jeunesse, tout le rendait digne de ce parti (5). Comme il lui fallait le consentement de Syagrius, Sidoine fut chargé de le demander. Il le fit dans une lettre insinuante où le cœur eut

(1) Novus Burgundionum Solon in legibus disserendis, novus Amphion in citharis, sed tricordibus temperandis. . . Sidon. Apollin., *Epist.*, V, 8.

(2) . . . Amaris, frequentaris, expeteris, oblectas, eligeris, adhiberis, discernis, audiris. Id., *ibid.*

(3) Et quanquam æque corporibus ac sensu rigidi sint indolatilisque, amplectuntur in te pariter et discunt sermonem patrium, cor latinum. Id., *ibid.*

(4) Restat. . . ut. . . cum vacabit aliquid lectioni operis impendas, custodiasque hoc, prout es elegantissimus, temperamentum, ut ista tibi lingua teneatur, ne ridearis ; illa exerceatur, ut rideas. Id., *ibid.*

(5) . . . Illi familiæ splendor, probitas morum, patrimonii facultas, juvenilibus alacritas. Id., *Epist.*, II, 4.

autant de part que l'esprit. Sa demande dut réussir ; elle était exposée avec beaucoup d'art et de délicatesse (1).

Les belles-lettres rappelaient le plus souvent Sidoine Apollinaire. Il s'intéressait constamment aux écrits de ses contemporains : il arrêta les livres à leur passage, ou les demandait à ses amis de la Viennoise et de la Lyonnaise, frappant à leurs portes, interrogeant leurs bibliothèques. Il communiquait à son tour ses trésors, envoyait çà et là des poésies, prêtait Varron, Eusèbe et d'autres auteurs, afin de répandre l'érudition et le savoir. C'était un ami des lettres, et, malgré les défauts de sa composition, un vrai littérateur.

Nul ne connut mieux le mouvement littéraire de son siècle. Son oreille saisissait les moindres frémissements de la muse gallo-romaine. Était-il dans un coin de la Gaule un écrivain obscur ou de quelque renom, il voulait aussitôt le voir ou le connaître pour jouir de ses entretiens ou recueillir ses œuvres.

Dans les montagnes des Gabales (2), vivait un certain Victorius, homme érudit, mais surtout faiseur de petits vers. Il avait, à la prière de l'archidiacre Hilaire qui devint pape dans la suite, composé le Cycle pascal (3). Ses poésies, malgré leur douceur (4), ne devaient guère aller au delà des monts gabalins. Rien de ce genre n'échappait à Sidoine Apollinaire ; il le sut. Posséder ces vers, fut son ambition : il convoita ce legs dans la succession de Victorius. Quand elle fut ouverte, le patrimoine de l'oncle revint à ses deux neveux, Sacerdos et Justin qui, s'ils n'étaient pas poètes, vivaient au moins dans une amitié si étroite qu'on la comparait à celle de Pylade et d'Oreste (5). Au moment où ils songeaient à se partager les

(1) Sidon. Apolin., *Epist.*, II, 4.

(2) Aujourd'hui la Lozère.

(3) Victorius d'Aquitaine composa le Cycle pascal, en 457, sous le consulat de Constantin et de Rufus.

(4) ... Dulcedo Victorii. ... Sidon. Apollin., *Epist.*, V, 40.

(5)  
Quorum notus amor per orbis ora  
Calcat Pirihoumque Theseumque,  
Et fidum rabidi sodalem Orestæ.

Id., *Carm.*, XXIV, v. 28-30.

biens de Victorius, un courrier annonça de nouvelles prétentions. Sidoine Apollinaire intervenait comme héritier : sa demande était en forme.

« Victorius votre oncle, écrivait-il, a laissé de fort belles  
» poésies. Moi aussi, dès mon enfance, je n'ai cessé de cul-  
» tiver les muses. Vous héritez maintenant de votre parent :  
» c'est un droit et une justice. Je suis son parent par la pro-  
» fession de poète, si vous l'êtes par le sang. Il est juste que  
» chacun de nous succède au défunt, suivant les degrés de  
» parenté. Gardez donc son patrimoine, mais donnez-moi  
» ses vers (1). »

On ignore le nom et le sujet de ces poèmes que Sidoine réclamait avec une si vive instance (2). Le temps a mis moins de soin à les conserver qu'il ne mettait d'importance à les avoir.

Sidoine Apollinaire n'estimait pas moins les écrits de Sapaude et de Pragmace que les lettres avaient unis d'une amitié réciproque.

Sapaude, un des hommes les plus instruits de son siècle (3), enseignait la rhétorique à Vienne, sa patrie (4), au milieu d'un grand concours de disciples (5). La science qui était un bien héréditaire dans sa famille, n'avait pas dégénéré entre ses mains. Par les conseils de Claudien Mamert (6), il puisa son éloquence dans les œuvres de Plaute, Caton, Varron, Chrysippe, Gracchus, Fronton et Cicéron. Il dédaignait les auteurs de son siècle dont les compositions affectées et puériles menaient les lettres à la décadence (7).

(1) Victorius patruus vester... . potentissime condidit versus. Mihi quoque semper a parvo cura musarum. Nunc vos parenti venitis hæredes, quam jure, tam merito. Illicet ego poetæ proximus flo professione, vos semine. Ergo justissimum est, ut die functo sic quisque nostrum succedat, ut jungitur. Ideoque patrimonia tenete, date carmina. Sidon. Apollin., *Epist.*, V, 21.

(2) *Hist. littér. de la France*, t. II, p. 420.

(3) Sidon. Apollin., *Epist.*, V, 10.

(4) *Claud. Mam. ad Sapaudum*, p. 333.

(5) *Id.*, *ibid.*, p. 337-338.

(6) *Claud. Mam. ad Sapaudum*.

(7) *Id.*, *ibid.*

Nourri de ces fortes études, il fit revivre dans la Viennoise, par son enseignement public, le bon goût et la saine littérature. Semblable à ces abeilles qui tirent des fleurs les plus odorantes le suc le plus doux pour en remplir leurs rayons et en nourrir leur progéniture, Sapaude cueillait dans les chefs-d'œuvre de l'antiquité les plus belles fleurs de la littérature, et en formait des rayons d'éloquence qu'il communiquait à ses disciples, jusqu'à ce que ceux-ci, abreuvés du nectar des sciences grecques, comme d'un miel attique, prissent l'essor à leur tour pour répandre au loin le parfum des bonnes lettres (1).

Sidoine Apollinaire lui rendait ce témoignage que nul dans les Gaules ne possédait si bien les beautés de l'ancienne littérature : aussi dans l'admiration que lui causaient ses talents, il trouvait réunis en lui le feu de Quintilien, l'élévation et la majesté de Pallade, le bel ordre de Palémon, la gravité de Gallion, l'art d'Agræce, la fécondité de Delphide, la délicatesse d'Adelphius, l'énergie d'Alcime, l'exactitude de Magnus et la douceur de Victorius (2).

Tant de qualités valurent à Sapaude l'estime de beaucoup de gens de bien, et surtout de Pragmace, personnage important de la Gaule romaine. Celui-ci devait sa fortune à son mérite. Sidoine Apollinaire qui le connut beaucoup, vante encore moins

(1) *Claud. Mam. ad Sapaudum.* — *Hist. littér. de la France*, t. II, p. 500.

(2) *Tua vero tam clara, tam spectabilis dictio est, ut illi divisio Palæmonis, gravitas Gallionis, abundantia Delphidii, Agræcii disciplina, fortitudo Alcimi, Adelphii teneritudo, rigor Magni, dulcedo Victorii non modo non superiora, sed vix æquiparabilia scribantur.* Sidon. Apollin., *Epist.*, V, 10. — Ces rhéteurs dont parle Sidoine Apollinaire, avaient eu en leur temps un renom d'éloquence. On connaît Quintilien par ses *Déclamations* si estimées ; Palémon vivait sous Adrien. comme nous l'apprend la chronique d'Eusèbe. — Gallion était le frère de Sénèque ; appelé d'abord Annæus Novatus, il prit le nom de Gallion, en passant dans la famille de Junius Gallion qui l'avait adopté : S. Jérôme (*Proæm. Commentarii VIII in Isaiam*) le regardait comme un rhéteur distingué. Delphide, Agræce, Alcime vivaient au siècle des Antonins, et jouissaient d'une grande estime parmi leurs contemporains. Magnus est l'ancien préfet des Gaules, et Victorius le poète de l'Aquitaine dont il a été fait mention. Adelphe est moins connu ; il serait difficile d'avancer quelque chose de précis sur sa vie et ses œuvres.

sa naissance et les agréments extérieurs dont la nature avait embelli sa personne, que sa modestie, la beauté de son âme et son amour des lettres (1).

Pragmace brillait dans les harangues publiques; il y déployait une grâce qui captivait les auditeurs. Priscus Valérien, patricien considérable par son esprit, sa naissance et ses mœurs, ne put résister aux charmes de ses discours. Plein d'estime pour sa personne, il lui donna sa fille en mariage (2). Par cette alliance, Pragmace était entré dans une des maisons les plus honorables de la Gaule; car Priscus Valérien tenait par le sang aux Avitus et aux Eucher (3). Il avait lui-même relevé la distinction de sa famille par l'éclat de la préfecture des Gaules (4), et ses qualités personnelles qui en firent une des gloires de son temps.

Sidoine Apollinaire se réjouit de cette union qui l'attachait à Pragmace par un nouveau lien, puisque Priscus était son allié par son épouse Papinnille. D'ailleurs, Sidoine le connaissait depuis plusieurs années. Il ne pouvait ignorer par quelle lettre pleine d'élévation et de sagesse, S. Eucher avait essayé de l'arracher aux vains systèmes de la philosophie ancienne, pour lui faire goûter les leçons plus pures du christianisme (5). Ce qui lui plaisait surtout, c'était son goût pour les vers; il le prit même pour juge du panégyrique d'Avitus qu'il lui envoya avec une dédicace (6). Priscus à son tour aimait les vers de Sidoine, et les jugeait dignes de passer à la postérité.

Sapaude et Pragmace continuèrent à s'adonner aux lettres. Sidoine, toujours enclin à louer ses amis, les félicitait du succès avec lequel ils cultivaient ensemble l'éloquence romaine. Il ajoutait que, si plus tard on chérissait encore les lettres latines,

(1) Licet illi ad hoc, ut sileam de genere vel censu, ætas, venustas, pudor patrocinarentur. Sidon. Apollin., *Epist.*, V, 10.

(2) Nunc olim perorantem et rhetorica sedilia plausibili oratione frangentem socer eloquens, ultro in familiam patritiam adscivit... Id., *ibid.*

(3) Euch. — Sidon. Apollin., *Carm.*, VIII.

(4) Sidon. Apollin., *Epist.*, V, 10.

(5) Euch., p. 304.

(6) Sidon. Apollin., *Carm.*, VIII.



c'est à eux que reviendrait cet honneur (1). Le temps nous a conservé ces hyperboles de Sidoine ; mais il nous a ravi tout ce qui aurait pu nous donner une idée du savoir de ces doctes personnages.

Pendant que Sidoine Apollinaire oubliait à Avitacum ou dans quelque autre de ses villas, les soucis de la fortune, Rome ne trouvait, sous Sévère, ni repos, ni grandeur.

Ricimer l'avait tiré d'un coin de la Lucanie (2), pour en faire un César. Tout ce qu'on savait de lui, c'était la bassesse de sa condition. Il ne la releva ni par des vertus privées, ni par une politique ferme et habile. Il ne connut du pouvoir que la licence qu'il laissa impunie chez les autres, pour ne pas avoir à la condamner dans sa personne, et adonné à la mollesse, il se mit à violer les lois et la justice pendant les courtes années de son principat.

Content de la docilité de cet empereur, Ricimer tenait les rênes de l'Etat, en face du sénat jaloux, mais craintif. L'Empire mal soutenu croulait toujours au souffle des révolutions, et ses provinces continuaient à tomber par morceaux entre les mains des Barbares.

Genséric ne reposait pas : cet implacable ennemi de Rome épiait sur sa côte africaine le moment où il pourrait fondre sur l'Italie. Les frimas une fois passés, il opérait régulièrement sa descente, pillait les campagnes romaines et rentrait chargé de dépouilles. En 462, il lança ses Maures et ses Vandales sur l'Italie et la Sicile, et se rendit maître de la Sardaigne (3).

Les Barbares se remuaient toujours dans les Gaules, dépassant les limites de leurs conquêtes, aux dépens des provinces encore restées romaines. Les Visigoths convoitaient Narbonne ; les Burgondes seuls, gagnés à la cause impériale, restaient possesseurs satisfaits de leurs nouveaux Etats, sous la conduite de

(1) Quapropter, si quis post vos latine favet eruditioni, huic amicitie gratias agit... Sidon. Apoll., *Epist.*, V, 10.

(2) Jornaud., *De regno success.*, 46. — Idat., *Chronic.*, p. 40.

(3) Prisc. — Proc., *de Bello Vand.*, lib. I, c. 6.

Gondiac, leur roi, que Ricimer avait créé général des armées romaines dans la Gaule (1).

Mais une tribu nouvelle, de même sang que les Visigoths et les Burgondes, prétendait, comme eux, au partage des terres gaéliques. C'était la tribu des Franks. Parties de l'Oder et de la Vistule, ces peuplades s'éparpillèrent d'abord sur les côtes de la mer du Nord, et s'étendirent peu à peu depuis l'embouchure de l'Elbe jusqu'à celle du Rhin. Il importe de jeter quelques traits sur cette race belliqueuse à qui, dès le cinquième siècle, la Providence ménageait de fières destinées.

C'est au troisième siècle que les Franks tentèrent leur première conquête, du côté de la Gaule. Leur ambition fut excitée par des succès partiels obtenus dans quelques expéditions aventureuses. Mais battus, en 254, par Aurélien, en 277, par Probus, ils furent pour un temps acculés, au delà du Rhin, dans les bois et les marais de la Germanie qui sans doute avaient été leur premier berceau.

La pensée de la Gaule leur revenait toujours : un je ne sais quel instinct politique leur faisait pressentir qu'il y avait pour eux, de ce côté-là, de l'avenir et de la gloire.

Dès le quatrième siècle, ils se mêlèrent aux affaires de l'Occident et fournirent à l'Empire des maîtres de la milice, de grands officiers, des tribuns, des ministres qui s'initiaient ainsi à cette civilisation romaine dont ils entrevirent les derniers rayons. Quelques Franks comme Silvanus et Magnence, faillirent revêtir la pourpre; Arbogaste, l'un d'eux, fut préfet du prétoire sous Valentinien II; Mérobaude fut deux fois consul (2); d'autres commandèrent les légions avec un courage qui signalait déjà le peuple frank comme un héritier de la puissance impériale dans les Gaules.

L'Empire employa plus d'une fois les armes des Franks pour la défense de ses frontières. Ceux-ci opposèrent quelque temps

(1) Gondiac avait ce titre, à la fin de l'année 463. Conc., t. IV, p. 1043.

(2) Sous Valentinien III. Mérobaude était également poète : on lui éleva une statue dans le forum de Trajan.

une barrière au torrent des autres Barbares ; mais impuissants à le contenir, ils aimèrent mieux profiter de la désorganisation des provinces impériales et couvrir de leurs drapeaux un poste fixe d'où ils mesureraient les chances heureuses que les événements offrirait à leur ambition. Quand ils virent que les Visigoths s'étaient formé un état au midi, les Burgondes, un royaume à l'est, ils comparèrent leur courage à celui de ces peuples et se persuadèrent qu'avec de l'audace, ils auraient au nord de la Gaule, une fortune semblable.

Dès l'origine de leur histoire nationale, les Franks furent soumis à des rois. La légende leur donne pour premiers chefs Marcomir et Faramond ; la critique historique rapporte à Clodion tous les faits de la conquête. Le premier, il poussa ces peuples jusqu'aux rives de la Somme, où il fixa sa tente au sein de l'ancienne Somarobrive (1).

Sous Mérovée, son fils, les tribus saliennes figurèrent avec éclat à ce rendez-vous général de Châlons où les Gaules romaine et barbare avaient réuni leurs forces contre Attila : puis, le territoire jusqu'alors occupé paraissant trop étroit à des guerriers qui avaient contribué au salut de l'Empire, on s'élargit vers la mer et le Rhin.

Childéric qui succéda à Mérovée était un Frank capable de suivre ce plan d'agrandissement territorial. Il commença, en 456, un long règne qui se remplit d'aventures et d'exploits, et finit par aboutir à un jeune et vaillant Sicambre qui, sous le nom de Clovis, est resté aux regards de l'histoire comme le premier fondateur de ce glorieux empire des Franks dont il posa les assises sur son épée victorieuse et sur la foi de Clotilde [481].

Le peuple Frank était une nouveauté de plus dans ce mélange de populations barbares qui se croisaient en tous sens à la surface de la Gaule impériale, et qui se détachaient du fonds de la civilisation latine avec des types particuliers et inconnus de l'Occident.

(1) Aujourd'hui Amiens.

Sidoine Apollinaire observait en Romain cultivé toutes ces physionomies diverses de races et de peuples. Il nous a laissé des Franks, comme des Huns, le portrait le plus curieux que nous ayons. C'est en effet dans ses poésies qu'il faut chercher les habitudes physiques et morales de ce peuple qu'il vit de moins près que les autres Barbares, mais qu'il connut assez pour le juger et le dépeindre.

Leur aspect sauvage en faisait des êtres à part (1). C'étaient des géants dont les yeux verts roulaient une prune couleur d'eau (2). Ils relevaient sur le sommet du front leurs cheveux d'un blond roux qui, semblables à une aigrette, retombaient par derrière sur un occiput tondu (3). Leur visage était entièrement rasé; mais de chaque côté de la bouche tombaient deux longues touffes de barbe que le peigne avait cultivées (4).

Leurs membres vigoureux se plissaient sous des habits serrés (5); leurs casques bigarrés montaient très-haut et descendaient à peine à leurs jarrets (6). A leurs flancs étroits était un large ceinturon auquel ils suspendaient leurs épées (7).

L'arme favorite des Franks était la terrible francisque (8),

(1) Hic quoque monstra domat.....  
Sidon. Apollin., *Carm.*, V, v. 238.

(2) ..... Tum lumine glauco  
Albet aquosa acies. ....  
Id., *ibid.*, v. 240-241.

(3) ..... Rutili quibus arce cerebri  
Ad frontem coma tracta jacet, nudataque cervix  
Setarum per damna nitet. ....  
Id., *ibid.*, v. 238-240.

(4) ..... Vultibus undique rasis,  
Pro barba tenues perarantur pectine cristæ.  
Id., *ibid.*, v. 241-242.

(5) Strictius assulæ vestes procera coercent  
Membra virum. .... Id., *ibid.*, v. 243-244.

(6) ..... Patet iis altato tegmine poples.  
Id., *ibid.*, v. 244.

(7) Latus et angustam suspendit balteus alvum.  
Id., *ibid.*, v. 245.

(8) C'était une hache à un ou deux tranchants, au manche court, mais au fer lourd et acéré.

qu'ils maniaient avec habileté. Au combat, ils la lançaient dans l'espace, au visage ou au bouclier de l'ennemi, et manquaient rarement l'endroit qu'ils avaient mesuré de l'œil (1). Outre la francisque, ils avaient la pique ou angon dont la pointe était armée de plusieurs crochets tranchants, recourbés comme des hameçons. Quand ils jetaient leurs piques, c'était un jeu pour eux de les devancer par l'agilité de leurs sauts, et d'atteindre l'ennemi, avant qu'elles l'eussent frappé (2). Adroits à la défensive, ils prévenaient les traits en imprimant à leurs boucliers un mouvement prompt et sûr.

Dès leurs plus tendres années, ils se passionnent pour les combats (3). La guerre est leur élément, et jusqu'au milieu de la mêlée, ils s'occupent des choses usuelles de la vie, même de fêtes et de noces; ainsi qu'il arriva sous Clodion, alors qu'une partie de son armée se mêlait, sur un coteau voisin, aux danses et aux chants d'un hymen de barbares, tandis que l'autre se battait avec les troupes de Majorien (4).

Les Franks ne reculent que devant la mort, jamais devant le nombre des ennemis et la difficulté des lieux. Ils restent debout sans qu'on puisse les vaincre; s'ils tombent, on dirait que le courage leur survit au delà même de la vie (5). Ce qui leur donnait cette incroyable témérité, c'est qu'ils pensaient trouver la gloire et la richesse dans le triomphe, et dans la mort, les

- (1) Excussisse citas vastum per inane bipennes  
Et plagæ præcussisse locum. ....  
Ludus. ....  
Sidon Apollin., *Carm.*, V, v. 246-248.
- (2) Ludus, et intortas præcedere saltibus hastas,  
Inque hostem venisse prius. ....  
Id., *ibid.*, v. 248-249.
- (3) ..... Puerilibus annis  
Est belli maturus amor. ....  
Id., *ibid.*, v. 249-250.
- (4) Id., *ibid.*, v. 218 et suiv.
- (5) ..... Si forte premantur  
Seu numero, seu sorte loci, mors obruit illos,  
Non timor, invicti perstant, animoque supersunt  
Jam prope post animam. Id., *ibid.*, v. 250-253.

voluptés immortelles du Walhalla que leur promettaient les croyances d'Odin.

Tels étaient les Franks ; ils campaient, au temps où nous sommes, au nord de la Gaule, tout près des provinces romaines cernées d'autre part par les Burgondes, les Visigoths et les Bretons.

Egidius était seul en face d'une situation si tendue. En vain son expérience et son habileté qui étaient de longue date, tentaient de réunir les éléments épars de la puissance romaine, pour en faire un centre de résistance ; l'Empire contrariait ses vues. Ricimer, jaloux de sa renommée et irrité de ce qu'il fût resté fidèle à la mémoire de Majorien, lui suscitait des ennemis parmi les Barbares et les Gaulois, et travaillait à perdre le seul homme qui, au delà des Alpes, pût tenir avec quelque honneur le drapeau de l'Italie. Egidius se retrancha plus que jamais dans sa politique et soutint en vrai Romain la cause de Rome, en dépit de Rome qui le délaissait. Son plan fut habile : il parvint à s'attacher divers peuples de la Gaule, entr'autres, les Bretons et les Franks. Ceux-ci allèrent jusqu'à le prendre pour chef militaire, à la place de Childéric qui s'était un instant retiré devant l'indignation que ses débauches avaient soulevée parmi son peuple [461].

Egidius avait pourtant un appui moral dans la Gaule romaine. On lui savait de la bravoure, de l'intelligence et de la grandeur d'âme. Sidoine Apollinaire le disait égal aux plus célèbres héros de l'ancienne Rome. On n'osait penser qu'il constituât cette patrie gauloise dont la résurrection avait eu, de temps à autre, des chances trop vite disparues. Mais si des vœux efficaces ne secondaient pas sa fortune, beaucoup de Gallo-Romains formaient pour elle des espérances.

C'est ici qu'il faut placer cette lettre où Sidoine Apollinaire exhortait Syagrius à sortir de ses domaines pour songer d'avantage à la patrie. Le fils d'Egidius était loin de partager les goûts de son père ; tandis que celui-ci consumait dans les camps les dernières années d'une vie écoulée au service de l'Empire, le jeune patricien rêvait de belles-lettres et d'agriculture. Dans

sa villa de Taïonnac, il relevait la terre de ses vignes et laissait à d'autres le soin d'ambitionner la robe palmée (1). Héritier d'un nom qu'illustra la trabée, il oubliait, derrière la charrue, que ses ancêtres s'étaient assis sur des litières d'or et des sièges d'ivoire (2).

Sidoine Apollinaire l'aurait mieux aimé dans les charges publiques, occupé des intérêts de cette Gaule romaine menacée de toutes parts. « Jusques à quand, lui écrivait-il, la villa de » Taïonnac fatiguera-t-elle un cultivateur de race patri- » cienne?... Rends-toi à ton père, rends-toi à ta patrie, rends- » toi à tes amis fidèles. Ou bien, si la vie du dictateur Cincin- » natus a pour toi tant de charmes, épouse d'abord une Ra- » cilie pour atteler tes bœufs (3). » Le conseil était pressant; on y mettait de l'ironie pour lui donner plus de force.

Il était temps que les Gallo-Romains, demeurés fidèles à l'Empire, secondassent Egidius. Théodoric II avait rompu la paix conclue avec Majorien, et déjà il marchait sur Narbonne. La trahison du comte Agrippin, président de la première Narbonnaise, lui en ouvrit les portes (4); il s'en rendit maître après quelques jours de combat. De là, il courut assiéger Arles où Egidius venait de se jeter avec tout ce qu'il avait de forces, pour la préserver du sort de Narbonne. Les Visigoths pressèrent la place, et ils allaient l'emporter, lorsque le général romain, déployant un courage héroïque, fit une sortie vigoureuse et mit en fuite l'armée ennemie (5).

Théodoric ne se tint pas pour battu. Il tenta du côté de la

(1) Quousque pondus ligonis obtusi nec perfossis antibus ponis?

Sidon. Apollin., *Epist.*, VIII, 8.

(2) ... Licet tu deductum nomen a trabeis atque eboratis curules et gestatorias bracteatas. ... Id., *ibid.*

(3) Quousque tua te Taionnacus patritiæ stirpis lassabit agricolam?... Redde te patri, redde te patriæ, redde te etiam fidelibus amicis.... Aut si te tantum Cincinnati dictatoris vita delectat, duc ante Racilium quæ boves jungat. Id., *ibid.*

(4) Idat., *Chronic.* ad an. 462.

(5) Fortiter bellum gerebat, in quo multa viri strenui et magnanimi opera edidit. Priscus. — Greg. Tur., *de Miraculis S. Martini*. L. 2. — Paulinus Petreor. in *vita S. Martini*, VI.

Bretagne une expédition dont il remit la conduite à son frère Frédéric. Egidius accourut au secours des Bretons, et rencontra près d'Orléans, entre la Loire et le Loiret, l'armée des Visigoths dans laquelle il reconnut quelques bandes d'Alains et de Saxons. Le combat fut acharné ; les Visigoths succombèrent ; Frédéric demeura sur la place [463] (1).

Cette campagne relevait les affaires de la Gaule romaine. Mais l'attention d'Egidius dut se détourner des projets de Théodoric qu'il avait en partie déconcertés, pour se porter sur d'autres hostilités qui venaient des Franks d'Outre-Rhin et des Ripuaires.

Ces peuples s'étaient jetés sur Cologne. A cette nouvelle, Egidius vint de la Loire sur le Rhin. Il voulut en vain défendre cette ville : elle fut emportée d'assaut ; beaucoup de Romains périrent ; Egidius se sauva par la fuite.

L'invasion des tribus transrhénanes gagna les pays situés entre le Rhin, la Meuse et la Moselle : elle se compliqua de la restauration de Childéric qui fut rappelé de son exil et de l'adjonction de ses troupes au flot de l'armée barbare. Les lignes frankes du Nord serraient les légions impériales. La politique d'Egidius fut alors de s'accommoder avec les Burgondes, et de tendre la main, par-dessus les Visigoths, aux Vandales de l'Afrique, dans le dessein d'une ligue défensive ou d'une coalition contre le tyran de l'Italie qui lui suscitait partout des ennemis.

Ricimer y prit moins de peine : il déjoua par le poison tous les projets d'Egidius (2), et fit tomber son épée qui lui portait ombrage [464]. Syagrius eut à la ramasser ; il l'avait à peine prise à sa main faite plutôt pour le hoyau ou le stylet, qu'il en trouvait le poids trop lourd.

Après la mort d'Egidius, tout empira dans les affaires d'Occident. Le bras de Sévère ne se faisant pas sentir au delà des Alpes, les provinces romaines furent plus que jamais à la merci des Barbares.

(1) Idat. — *Marit. chron.*

(2) Idat., *Chron.*



Dans l'administration impériale, tout était vénalité et corruption. De nouveaux Verrès dilapidaient les finances et appauvrirent le trésor par de honteux pécunats. Une foule d'usuriers se jeta sur les provinces et les gouvernait avec tyrannie, tandis que les hommes éminents, les citoyens d'élite, les guerriers d'une bravoure supérieure gémissaient en voyant s'anéantir les forces morales de la patrie (1). Les belles actions restaient sans récompense; l'audace impunie s'arrogeait les faveurs; on était venu à une extrémité telle que le vice avait plus de crédit que la vertu.

La trahison se glissait parmi les hauts fonctionnaires; on trafiquait de la patrie avec les Barbares. Que pouvaient faire les citoyens vertueux dans cette incertitude des révolutions? Qu'avaient-ils à attendre de cet obscur Lucanien, affublé du manteau impérial, et de ce Suève ombrageux qui ne pardonnait pas à la vertu de parvenir à quelque renommée? Ne valait-il pas mieux se retirer du mouvement des affaires, afin de n'être pas mêlé à de vils aventuriers dans le gouvernement des cités et des municipes?

Plusieurs Gallo-Romains de naissance et de mérite prirent ce parti sous le règne de Sévère. Quelques-uns cependant, appartenant à l'élite de l'aristocratie gauloise aimèrent mieux, par dévouement pour la cause publique, rester dans les charges, d'où ils pourraient plus sûrement protéger les provinces contre les rapines et les exactions.

Tels furent le sénateur Eucher et le comte Attale, particulièrement connus l'un et l'autre de Sidoine Apollinaire.

Eucher était un personnage important parmi les Arvernes et les Bituriges. L'intégrité avec laquelle il remplissait les fonctions dont le préfet des Gaules l'avait investi, le faisait comparer à ces Romains du vieux temps pour qui l'intérêt public

(1) *Quanquam mirandum granditer non sit, natione feneratorum non solum incivilliter romanas vires administrante, verum etiam fundamentaliter eruenta, si nobilium virorum militariumque, et supra vel spem nostræ vel opinionem partis adversæ bellicosorum, non tam defuerint facta quam premia.*

Sidon. Apollin., *Epist.*, III, 8.

était une chose sacrée. Il rappelait Brutus par la fierté de son caractère, et Torquatus par sa grandeur d'âme (1). Malgré l'éclat de ses services, la République les laissait sans récompense (2). Sidoine Apollinaire ne vit pas un pareil oubli sans être ému d'une vertueuse indignation. Il en écrivit à Eucher pour lui témoigner sa surprise. Il rejetait cette ingratitude sur le malheur des temps, et cherchait à le consoler par cette belle maxime, qu'il était des siècles où le mérite devait porter avec lui sa plus sûre récompense. Cette occasion ne fut pas la seule où Eucher devint victime de sa vertu. Ses mœurs austères et sa probité inflexible devaient, sous le gouvernement de Victorius, lui attirer de plus grands malheurs (3).

Attale qui venait d'être nommé chef de la cité éduenne (4), méritait cet honneur par sa justice, l'austérité de ses mœurs et la distinction de sa naissance. Il était petit-fils de ce Grégoire de Langres qui devint évêque des Eduens, après avoir été leur comte pendant quarante années. Tout, jusqu'aux malheurs de sa jeunesse, le rendait cher à sa province. Car on disait de lui que, très-jeune, il était devenu par le sort de la guerre, l'esclave d'un barbare, et qu'il ne dut sa délivrance qu'au dévouement d'un serviteur de sa maison (5). L'élévation d'Attale causa une grande joie à Sidoine Apollinaire (6). Il attendait de son équité qu'il remplirait sa charge avec honneur : son crédit lui faisait aussi espérer beaucoup pour ses intérêts et ceux de ses amis (7).

(1) . . . Non idcirco Brutus Torquatosque non pariant secula mea.

Sidon. Apollin., *Epist.*, III, 8.

(2) Neque si romana respublica in extrema hæc miseriarum defluxit, ut studiosos sui nunquam remuneretur. Id., *ibid.*

(3) Sirmund. in Sidon. Apollin. Hunc enim esse conjicio Eucherium senatorem, quem a Victorio duce fictis calumniis oppressum, necatumque narrat. Lib. II, c. 20. (Greg. Tur.) — Tillem., *Mémoires*, t. XVI, p. 303.

(4) Autun.

(5) Grég. Tur., *Hist.*, lib. III.

(6) Hedus civitati te præsidere cæpisse libens atque cum gaudio accepi.

Sidon. Apollin., *Epist.*, V, 18.

(7) Quo fit, ut nostris nostrorumque contractibus plurimum velis, debeas, possis opitulari. Id., *ibid.*

Mais pour quelques administrateurs intelligents et intègres, combien d'autres faisaient des charges du prétoire la matière de leurs concussions, et profitaient de l'inquiétude des esprits pour exploiter à leur profit le désordre des affaires occidentales ! C'était un spectacle affligeant pour les cœurs restés honnêtes et dévoués au salut de la chose publique.

Sidoine Apollinaire ne voyait pas sans tristesse ces malheurs de son siècle. Souvent il apprécia, avec la sagesse d'un philosophe, ces révolutions qui élevaient et précipitaient tour-à-tour, et où la fortune se faisait un jeu de renverser le lendemain ceux que la veille elle avait promus à l'Empire. Cette gloire des grands si coûteuse et si rapide lui paraissait un songe ; il croyait voir l'épée de Damoclès suspendue sur leurs têtes.

Le christianisme dont il suivait les maximes, lui apprenait aussi le néant des choses humaines, et quand il voyait l'expérience de son temps confirmer ses oracles, il se livrait à cette réflexion si profonde et si vraie qu'on croirait détachée d'une des plus belles pages de la philosophie chrétienne : « J'ignore » si c'est un bonheur d'aspirer à la condition des grands et » des princes, toujours est-il que c'est un malheur d'y parvenir (1). »

Sans doute, il roulait quelques-unes de ces pensées sur la lisière de ses bois ou dans quelqu'une de ces cités gauloises infestées par les Burgondes et les Visigoths, quand il reçut une visite de l'avocat Marcellin (2) ; celui-ci venait de Narbonne. Sa présence réjouit Sidoine. C'était un homme fort amical (3). D'abord on aurait pris sa franchise et sa rigidité pour de la rudesse ; mais, quand vous le pénétriez, vous le trouviez plein d'aménité. Sidoine aimait cette âme droite et inflexible qui aurait dit la vérité en face de Sylla et de Carbon, de Marius et de Cinna, et dont les sentiments n'auraient pas fléchi devant les glaives

(1) Quapropter ad statum hujusmodi nescio an constet tendere beatos ; patet certe miseros pervenire. Sidon. Apollin., *Epist.*, II, 13.

(2) Id., *ibid.*

(3) Vir amicorum... Id., *ibid.*

des triumvirs (1). Après les premières salutations et quelques paroles échangées sur les derniers malheurs de Narbonne, Marcellin remit à Sidoine une missive de Serran, autre citoyen de cette vieille colonie romaine que la fortune avait élevé à divers honneurs sous quelques-uns des Césars, particulièrement sous Maxime. Serran avait consacré une partie de sa lettre à louer son ancien patron. Il l'appelait « très-heureux, » parce qu'à travers les degrés des faisceaux, il parvint jusqu'à l'Empire (2).

Quand Sidoine Apollinaire put méditer à loisir sur les éloges décernés à cet empereur de théâtre, il y trouva plus de flatterie que de vérité (3). Il pouvait à peine croire au bonheur des grands, lorsqu'il avait vu de si près Avitus et Majorien précipités du trône après des règnes si courts : il croyait encore moins à celui de Maxime qui ne régna pas plus de deux mois. Il était frappé de cette fragilité des grandeurs. Il communiqua ses impressions à Serran, dans une réponse éloquente.

La littérature du cinquième siècle offre rarement des pages où l'élévation et la profondeur se rencontrent dans un sentiment si vrai du néant de ces majestés impériales dont les chutes étaient aussi sanglantes que subites. On dirait que le souffle de Salvien ou d'Augustin respire dans ces lignes qu'aurait pu tracer le pinceau de Tacite.

« Pour moi, écrivait Sidoine Apollinaire, je ne partagerai  
» jamais cette opinion, qu'il faille regarder comme heureux les  
» hommes qui se tiennent au faite glissant et escarpé de la Ré-

- (1) Qui verax nimis et nimis severus  
Asper crederis esse nescienti.  
At si te bene quispiam probavit,  
No cit quid velit ipse judicare;  
Nani nunquam metuis loqui quod æquum est,  
Si te Sylla premit ferusque Carbo,  
Si tristes Marii trucesque Cinnae,  
Et si forte tuum caput latusque  
Circumstent gladii triumvirales.

Sidon. Apollin., *Carm.*, XXI, v. 466-474.

(2) ... Felicissimum appellas, propter hoc quippe, cur per amplissimos fascium titulos fuerit evectus usque ad imperium. Id., *Epist.*, II, 13.

(3) ... Amabilius quam rectius veriusque... Id., *ibid.*

» publique (1), On ne peut dire , en effet , combien de misères  
» supporte à chaque heure en ce monde , la vie de ces heu-  
» reux , si toutefois il faut ainsi nommer ceux qui , comme  
» Sylla , s'arrogent ce titre , et qui s'élevant au-dessus de  
» toutes les lois humaines , prennent le souverain pouvoir pour  
» le souverain bonheur , d'autant plus malheureux en cela  
» qu'ils ne comprennent pas que c'est se condamner à la plus  
» dure servitude (2). Car si les rois dominent sur les hommes ,  
» le désir de dominer domine aussi les rois (3). Laissons ici la  
» chute des princes qui l'ont précédé ou suivi ; seul en parti-  
» culier , ton Maxime pourra nous servir d'un haut enseigne-  
» ment. Quoiqu'il eût gravi d'un pas intrépide le faite de la  
» préfecture , des dignités patriciennes et consulaires , et que  
» dans son ambition insatiable et toujours renaissante , il eût  
» passé de nouveau par les magistratures qu'il avait exercées ,  
» lorsqu'il eut franchi cependant de toutes ses forces le sommet  
» ardu de l'autorité souveraine , il éprouvait sous la couronne  
» le vertige de son immense domination , et il ne pouvait sup-  
» porter d'être maître , lui qui n'avait pu supporter d'être  
» sous un maître. Enfin , considère quels furent , dans sa  
» première condition , son crédit , sa puissance et sa longue  
» prospérité ; compare l'origine , les troubles , la fin d'un prin-  
» cipat qui dura un peu plus de deux mois. Assurément , tu  
» trouveras que cet homme était plus heureux , avant qu'on  
» le nommât « très-heureux (4). »

« Ainsi celui dont on vantait la table , les mœurs , les tré-

(1) Sed sententiæ tali nunquam ego assentior, ut fortunatos putem qui reipublicæ præcipitibus ac lubricis culminibus insistunt. Sid. Apoll., *Epist.*, II, 13.

(2) Nam dici nequit quantum per horas fert in hac vita miseriarum, vita felicitium istorum, si tamen sic sunt pronuntiandi, qui sibi hoc nomen, ut Sylla, præsumunt, nimirum qui supergressi jus fasque commune, summam beatitudinem existimant summam potestatem, hoc ipso satis miseriore, quod parum intelligunt inquietissimo se subjacere famulatui. Id., *ibid.*

(3) Nam sicut hominibus reges, ita regibus dominandi desideria dominantur. Id., *ibid.*

(4) Profecto invenies hominem beatiorem prius fuisse, quam beatissimus nominaretur. Id., *ibid.*

» sors , la magnificence , le savoir , les faisceaux , le patri-  
» moine ; celui dont les instants si bien gardés étaient réglés  
» d'heure en heure par les clepsydes ; dès qu'il fut proclamé  
» Auguste , et que sous ce titre il fut renfermé dans le palais  
» impérial , il soupira , avant le crépuscule , d'être parvenu au  
» terme de ses vœux. Comme le poids des affaires l'empêchait  
» de prendre au large son ancien repos , il renonça bientôt à  
» ses habitudes de la veille , et vit qu'on ne pouvait faire aller  
» de pair les occupations de prince et l'oisiveté de sénateur.  
» L'avenir ne démentit pas ses tristes calculs. Après avoir le  
» plus tranquillement du monde parcouru les autres honneurs  
» de la cour , il gouverna cette même cour de la manière la  
» plus orageuse , parmi les troubles de l'armée , du peuple et  
» des alliés. Tout cela encore aboutit à une chute étrange ,  
» prompte , cruelle et ensanglantée par les perfidies d'une for-  
» tune longtemps flatteuse qui , à la manière du scorpion ,  
» frappa sa victime de ses derniers coups. »

Le poète d'Avitus et de Majorien jugeait cette fois , en moraliste chrétien , les grandeurs de la vie. Les douceurs de la fortune lui tenaient moins à cœur ; s'il avait célébré les derniers Césars de l'Occident , le bruit de leur chute avait éveillé dans son âme des sentiments d'une véritable sagesse. Il appréciait les choses de son temps avec une intelligence que l'expérience commençait à mûrir.

La gloire séduit d'abord nos premières années. Quand on a touché de près , comme Sidoine Apollinaire , au faite de la puissance , on peut , jeune patricien , rêver les faisceaux du consul , la toge du sénateur , les honneurs de la préfecture : mais quand la toile se baisse sur ces pouvoirs éphémères qui recevaient les acclamations des peuples , et dont on attendait sa fortune , de tristes réflexions succèdent aux illusions de la jeunesse. On compare le présent au passé , les revers à la prospérité. Alors , si la sagesse nous éclaire , on revient au désir de la médiocrité par la crainte des grandeurs qu'on a vues comme abattues par la foudre , et on ne peut s'empêcher de plaindre

ceux qui , entourés d'armes et de satellites , reposent sur des monceaux d'or ravis , tandis que le fer est suspendu sur leurs têtes (1).

Le cinquième siècle , autant et plus qu'un autre , devait porter les esprits sérieux à ces graves considérations. Quel temps fertile en révolutions ! Quel trône ressembla mieux à un théâtre que celui de ces Césars où un Barbare , Ricimer , changeait à sa guise , comme l'appariteur des pompes théâtrales , les décorations de la scène et les héros de la tragédie impériale !

(1) *Reductus ad desideria mediocrium , timore summorum et satis cavens ne beatum ultra diceret duceretque , qui septus armis ac satellitibus , et per hoc raptis incubans opibus , ferro pressus , premeret aurum.*

Sidon. Apollin., *Epist* , II, 15.

## LIVRE V.

### Voyages de Sidoine Apollinaire et les seigneurs de la Gaule méridionale.

---

La noblesse impériale et les grands seigneurs de la Gaule. — Sidoine Apollinaire à Lyon. — Etat de cette ville au cinquième siècle. — Sa renommée littéraire. — Eucher et ses écrits. — Patient, évêque. — Amitié de Constance et de Sidoine Apollinaire. — Sidoine Apollinaire à Vienne. — Beauté de cette ville. — Mamert, Claudien, Sapaude le rhéteur, Salone et Vérane. — Sidoine Apollinaire visite Nîmes. — Apollinaire et Tonance Ferréol l'attirent dans leurs villas. — Description de Voroange et de Prusiannum. — Donide et la villa d'Ebreuil. — Voyage de Sidoine Apollinaire à Bordeaux. Son message à Lampride. — Bordeaux, son importance et son école. — Lampride, Léonce, Paulin, Anthédus, Trégèce de Bazas. — Léonce et la villa de Burgos. — Poème de Sidoine Apollinaire sur Burgos. — Stace et Sidoine Apollinaire. — Lupus de Périgueux. — Nammace. — Sidoine Apollinaire à Narbonne. — Aspect de cette ville. — Etat des lettres dans la Narbonnaise. — Les deux Consence. — Les seigneurs et les lettrés de Narbonne, Magnus et ses deux fils, Probe et Magnus Félix, Camille, Serran, Marcellin, Limpide, Marin, Marius Myron, Livius et Léon. — Sidoine Apollinaire célèbre l'hospitalité qu'il a reçue de Consence. — Sidoine Apollinaire visite Fauste, évêque de Riès. — Son retour en Auvergne. — Etat de l'Occident à la fin de l'année 466. — Mort de Théodoric II. — Euric, roi des Visigoths. — Mort de Sévère. — Interrègne.

(464-467.)

---

Au milieu des révolutions qui agitaient l'Occident, la société gallo-romaine offrait un spectacle nouveau. Placée entre deux civilisations, entre cette civilisation décrépite du paganisme, qui ne pouvait suffire aux destinées de l'Occident, et la civilisation chrétienne, qui était à son aurore, elle allait à l'une comme à son salut, et tenait de l'autre par les souvenirs d'un passé qui tentait de se survivre. Car si la mythologie se main-



tenait encore dans les lettres , bien des habitudes du paganisme n'avaient pas entièrement disparu dans la vie sociale. C'est que dans l'économie morale des peuples , les transitions d'une civilisation à l'autre sont lentes , progressives , et qu'un siècle ne suffit pas toujours à de pareilles transformations.

Ce n'est pas assurément dans les derniers rangs du peuple qu'il faut prendre l'idée qu'on doit se faire de cette société du temps. Le paganisme qui constitua la force et dégrada la faiblesse , ne laissa au peuple aucune part dans cette influence générale sur les mœurs et les esprits. Le christianisme , en l'élevant par ses admirables notions sur Dieu et la vertu , lui préparait une position plus belle dans les rangs de la vie publique. Mais son action n'avait pas encore été telle qu'il eût arraché à la dépendance et à la servitude ces multitudes de colons et de tributaires qui peuplaient les fermes patriciennes. La classe moyenne , de son côté , prenait à peine quelque importance dans les cités plus grandes qui , comme Arles , Lyon , Marseille , Narbonne et Bordeaux , étaient le centre d'une industrie plus active et d'un commerce plus étendu.

L'initiative sociale résidait avec tout son éclat et dans toute sa force au sein de cette noblesse impériale qui , après avoir insensiblement effacé par la politesse romaine ses premiers traits d'origine celtique , s'était mise à la tête de la politique et des affaires par cette foule de préfets , de consuls , de maîtres de milice , qui sortaient de ses rangs.

C'étaient les grands seigneurs de la Gaule. Les hauts offices qu'ils occupaient , leur position personnelle , la culture de leur esprit , leur assuraient toujours la plus grande autorité dans les villes impériales. S'ils se retiraient à la campagne , la considération publique les suivait jusque dans leurs villas où Gallo-Romains et Barbares allaient saluer en eux des préfectoriens et des consulaires. Là , dans les chaleurs de l'été , et aux premiers jours de l'automne , vivait tout un monde élégant. Vous y trouviez des matrones se piquant de poésie et de savoir , des orateurs , des poètes , et tous ces personnages cultivés que l'Aquitaine , la Lyonnaise , la Novempopulanie et la Narbonnaise ,

avaient fourni au prétoire , aux maîtrises et aux consulats.

C'est là que Sidoine Apollinaire comptait ses amis. Il était lui-même un des représentants les plus célèbres de cette haute noblesse de la Gaule ; il en avait l'éducation et les mœurs.

Aussi, quand les lettres et les affaires domestiques lui donnaient des loisirs , il visitait ces demeures patriciennes , foyers d'urbanité et de civilisation , ou parcourait quelques-unes de ces cités gauloises dont ses amis étaient l'ornement.

Lyon et la ville de Vienne eurent ses fréquentes visites. Lyon était sa patrie ; il y avait suivi son école ; il la préserva des malheurs dont Majorien la menaçait : à ces titres divers , il aimait son séjour.

Outre le charme qui s'attache au pays qui nous a vu naître , Lyon était une de ces cités gallo-romaines propres à captiver l'étranger par les beautés de son site , et à séduire un ami des lettres par le renom de sagesse et d'éloquence dont elle jouissait dans la dernière moitié du cinquième siècle.

L'art et la nature s'étaient complus à en faire la première ville des Gaules (1). Les Césars des quatre premiers siècles , Auguste , Claude , Caligula , Néron , Trajan , les Antonins , lui avaient donné des marques de leur munificence dans l'érection de ces palais et de ces monuments qui faisaient son orgueil. Entrepôt du commerce de l'Europe et de l'Asie par ses marchés annuels , elle répandait à son tour la richesse dans les Gaules par ces quatre grandes voies militaires qu'on devait au génie d'Agrippa. Quel panorama plus beau que celui où se dessinaient , au-dessus d'une large vallée , entrecoupée de deux grands fleuves , ces majestueuses collines sur les gradins desquelles les sénateurs de Rome et les patriciens de la Lyonnaise avaient étagé leurs villas , comme pour mieux jouir des merveilles d'une perspective qui allait mourir , d'un côté , sur un horizon vaste comme celui des mers , de l'autre , au pied de ces Alpes dont on pouvait presque apercevoir les cimes toujours blanches.

(1) *Ea tempestate Lugdunensium civitas prima ac præcipua Galliarum . .  
Hericus Antis. De vita S. Germani.*

Sidoine Apollinaire qui avait pu, dans sa jeunesse, admirer cette brillante nature, en revoyait les tableaux avec une joie nouvelle. Il n'était pas moins attiré par sa tante et ses sœurs qui ressentaient pour ses jeunes enfants les sollicitudes d'une mère (1), et par les familles sénatoriales, heureuses de revoir le rejeton le plus illustre de cette race des Apollinaire qu'elles comprenaient, avec celle des Syagrius, parmi les maisons les plus importantes de la Celtique.

Sidoine Apollinaire se réjouissait de voir se perpétuer dans sa patrie cet éclat des arts et des lettres dont elle brillait au commencement de ce siècle. Lyon était à ses yeux « le gymnase du monde, l'académie publique des sciences au delà des mers (2). » L'honneur des écoles publiques y était soutenu par ses anciens maîtres ou par de dignes héritiers de leur savoir. En dehors de cet enseignement officiel, qui répandait la culture romaine parmi les fils des hautes classes de la Lyonnaise et des provinces voisines, il y avait les lettrés, les avocats, les philosophes, les historiens et les poètes, qui formaient à part, au sein de la société, une pléiade de beaux esprits. C'était Nicet (3), maniant la parole avec une habileté toujours égale; Aquilin, formé à l'école d'Eusèbe, et tout plein encore des maximes de la philosophie platonicienne; Secondin (4), poète déjà renommé dans l'épigramme et la satire; Héronius, qui joignait à l'étude des vers la science du géographe et les travaux de l'histoire (5); Constance, prêtre versé dans les Ecritures (6), nourrisson à la fois de la poésie et de l'éloquence (7).

La science et la vertu se conservaient aussi dans cette Eglise lyonnaise, qui ne pouvait songer à ses origines, sans se rappeler avec un légitime orgueil la sainteté des Pothin, la science

(1) Sidon. Apollin., *Epist.*, V, 16.

(2) Hericus Antiss. *De vita S. Germani*. — Ampère, *Hist. littér. de la France*, t. I, p. 193.

(3) Sidon. Apollin., *Epist.*, VIII, 6.

(4) Id., *Epist.*, II, 40, V, 8.

(5) Id., *Epist.*, I, 3, 9.

(6) Id., *Epist.*, VII, 18.

(7) Id., *Epist.*, II, 40, VII, 18.

des Irénée, et ces palmes innombrables de martyrs qui ombrageaient son berceau. Elle prétendait même à l'héritage des lettres profanes. C'est alors que le monastère d'Ainay (1) prit la place du temple où se célébraient les jeux poétiques établis par Caligula (2).

Mais nul, au milieu du cinquième siècle, n'avait jeté plus d'éclat sur elle, que son dernier évêque, l'aimable et savant Eucher. Issu d'une famille illustre, il touchait par Priscus Valérien, son parent, aux plus nobles alliances, à celle des Avitus. Il eut de Galla, son épouse, deux fils, Salone et Véran, qui devinrent évêques, comme si une race éclosait dans le sang du martyr (3) eût dû s'éteindre dans la gloire du pontificat. Lui-même renonça bientôt au monde, et lorsqu'il l'eut quitté pour « les ombrages de Lérins (4), » il édifia les moines qui habitaient ce désert (5). Plus tard (6), il fut élevé sur le siège de Lyon. Tous les grands hommes de son temps, S. Honorat, S. Paulin, S. Hilaire d'Arles, Salvien, Mamert, Claudien, Gennade et S. Isidore, ont rendu à ses vertus des hommages unanimes. Il survécut dans sa mémoire (7) et dans ses écrits que l'Eglise de Lyon plaça à côté des œuvres irénéennes, comme une nouvelle marque de la science de ses pontifes.

On vantait l'élégance et la politesse de ses divers ouvrages. Son *Eloge du Désert* célébrait, dans des pensées nobles et touchantes, les charmes de la solitude. Son *Traité sur le mé-*

(1) Le temple se nommait *Athanacum*, sans doute pour *Athenæum*. De là vint à ce monastère le nom latin *Monasterium Athanacense*, et le nom vulgaire d'Ainay. *Hist. littér. de la France*, t. II, p. 36-37.

(2) Dio Cass., *Hist.*, lib. LIX, c. 22. — Juven., *Sat.*, I, v. 44. — Sueton., *Calig.*, n° 20.

(3) Eucher tenait du sang des deux martyrs Epipode et Alexandre qui souffrirent en 178, sous Marc-Aurèle.

(4) Œuvres de S. Eucher de Lyon, trad. de J.-F. Grégoire et F.-Z. Colombet, p. 341.

(5) Sidon. Apollin. *Carm.*, XVI, v. 115.

(6) En 454.

(7) Prosper Tiro et le cardinal Noris placent la mort de S. Eucher en 449. Gennade la place un peu après, sous l'empire de Valentinien III et de Marcien. Les Bollandistes (22 avril.) et Dupin (*Biblioth.*, t. IV, p. 415), la mettent en 454.

*pris du monde et la philosophie du siècle* se recommandait par une méthode claire, un fonds de morale élevée et par une forme où la douceur du style s'unissait à la beauté des tours et à la vivacité des images. Ses œuvres scripturaires, comme les *Instructions*, le *Traité des formules spirituelles*, n'avaient pas le même mérite littéraire; mais on y trouvait sous les dehors d'une simplicité didactique des commentaires précieux sur les Ecritures. Ses *Homélies* étaient d'une éloquence vive et pressante. On lisait surtout son *Histoire de saint Maurice et des martyrs de la Légion thébaine*, où, dans des pages émues, il racontait le courage de ces généreux soldats.

Sidoine Apollinaire, resté jusqu'alors assez étranger au mouvement des idées chrétiennes, ne put cependant refuser son admiration à ces vertus d'Eucher qu'on rappelait toujours, quoique sa vie fût éteinte depuis plusieurs années. Il lut ses écrits; ils respiraient, selon lui une sensibilité touchante (1). L'éloge de Lérins par Eucher lui plut; il parait en avoir conservé le souvenir dans ses vers « eucharistiques » à Fauste de Riès (2).

Nous croyons surtout que son âme fut profondément remuée et ramenée aux pensées les plus sérieuses du christianisme, quand il parcourut ces lignes où Eucher dépeint sous les couleurs les plus saisissantes le néant des dignités humaines.

« Nous avons vu naguère des hommes comblés d'honneurs,  
» élevés aux plus sublimes emplois, étendre dans tout l'univers leurs biens et leurs patrimoines. Leurs succès avaient  
» dépassé leurs espérances, leur fortune était allée au delà de leurs vœux. Que parlé-je de simples particuliers? Des rois ont  
» été vus dans la grandeur et la puissance; ils étaient couverts de riches diamants; leurs manteaux, chose merveilleuse! resplendissaient d'or et d'argent; leur diadème  
» éblouissait les yeux par l'éclat des pierreries; leur cour était un luxe prodigieux; leurs palais étincelaient de superbes

1) Ut Eucherius sollicitat. . . Sidon. Apollin., *Epist.*, IV, 3.

(2) Id., *Carm.*, XVI.

» dorures ; leurs volontés réglaient le destin des peuples ;  
» leurs paroles étaient des lois. Mais qui donc pourrait s'éle-  
» ver au-dessus de la condition humaine , par une félicité  
» d'un jour?... Voilà qu'il ne reste plus rien de cette pompe ,  
» que ces vastes richesses ont disparu et que leurs maîtres ont  
» passé avec elles. L'histoire de ces règnes fameux et si rap-  
» prochés de nous , ne nous semble déjà plus qu'une fable.  
» Toutes ces grandeurs qui étaient là sont aujourd'hui dans le  
» néant. Ils n'ont rien emporté avec eux de toute cette opu-  
» lence , de toutes ces dignités , de tous ces trônes ; rien que  
» le trésor de leur piété et la couronne de leur loi , s'ils en  
» eurent (1). »

C'était , sous une autre forme , la lettre de Sidoine Apollinaire à Serran , mais avec une touche d'éloquence chrétienne plus vive et plus entraînante. Chacune de ces paroles retentissait au cœur de Sidoine. C'était bien là ce qu'il avait vu : la veille , le diadème étincelait sur la tête d'un Valentinien , d'un Maxime , d'un Avitus , d'un Majorien ; le lendemain , leurs couronnes abattues se ramassaient dans leur sang avec la pourpre du manteau impérial.

Cependant l'Eglise de Lyon se consolait de la mort de S. Eucher , à la vue des vertus qui éclataient dans son nouvel évêque , Patient (2) , qui sera un jour le restaurateur de la tombe des martyrs et le père nourricier des peuples.

Sidoine Apollinaire vit de près ce vertueux pontife , dans lequel on découvrait déjà , comme dans l'illustre Ambroise , un

(1) OEuvres de S. Vincent de Lérins et de S. Eucher de Lyon , trad. par Grégoire et Colombet , p. 381.

(2) On ne sait pas d'une manière précise à quelle époque commença l'épiscopat de S. Patient. Quelques historiens de bonne critique pensent qu'il succéda immédiatement à S. Eucher , vers l'an 454. Il en est qui font précéder S. Patient d'un S. Véran , différent du fils de S. Eucher. Il est vrai que Salone et Véran , fils de S. Eucher , figurent après lui dans les dyptiques lyonnais , quoiqu'ils fussent évêques d'autres sièges. Mais il est assez constant qu'on le fit plutôt par honneur pour leur mémoire , que pour leur reconnaître une place réelle dans la chronologie des évêques de Lyon. Tillem. , *Mém.* , t. XVI , p. 97. — *Hist. littér. de la France* , t. II , p. 804.

mélange de sévérité et de douceur, d'activité et de prudence (1).

C'est alors aussi qu'il se lia d'une manière plus étroite avec Constance, noble Lyonnais qui venait d'abaisser devant le sacerdoce l'éclat de son savoir et l'illustration de sa naissance (2). Il étudia d'abord les lettres profanes et acquit dans l'éloquence une telle supériorité, qu'il l'emportait sur tous dans les discours publics (3). L'habitude des lettres, jointe aux dispositions naturelles de son esprit, lui donna un goût sûr et délicat (4). Il s'entendait en poésie, et pouvait rivaliser avec Secundin pour les hexamètres (5). Une fois engagé dans la milice du Christ, il s'appliqua surtout aux divines Ecritures, et ne donna plus aux auteurs profanes que des heures dérobées (6).

Les grâces de son caractère relevaient celles de son esprit. Il devait à une sagesse singulière d'exercer un empire tel, qu'on le faisait souvent l'arbitre des divisions si fréquentes dans ces temps de troubles politiques. Sidoine Apollinaire cultiva son amitié : il lui soumettait ses écrits (7) et implorait ses conseils. Constance lui rappelait Mamert Claudien, autre prêtre éminent, vers lequel il était souvent ramené par les souvenirs de sa jeunesse et par ses voyages à Vienne, dont le séjour lui était cher, après celui de Lyon et de la ville d'Auvergne.

Sidoine Apollinaire trouvait dans cette ancienne capitale des Allobroges, outre de nombreux vestiges de culture romaine, de doctes et vertueux personnages dont l'amitié lui était précieuse.

Vienne, peu célèbre avant la conquête des Gaules, ne tarda pas à le devenir au temps des Césars. Sa proximité de Lyon, sa position amphithéâtrale, le cours du Rhône qui en baigne les

(1) Sidon. Apollin., *Epist.*, II, 10, VI, 12.

(2) Id., *Epist.*, III, 2, IX, 16.

(3) Id., *Epist.*, IX, 16.

(4) Id., *Epist.*, VIII, 16.

(5) ... Hexametris eminentium poetarum Constantii et Secundini...  
Id., *Epist.*, II, 10.

(6) Id., VII, 10.

(7) Id., *ibid.*

murs, le tableau si animé de ses sites où des collines fertiles s'adossent aux flancs verts des montagnes, tous ces accidents d'une nature imposante y avaient attiré un grand nombre de patriciens de la Rome impériale. Les Césars y construisirent des théâtres et des habitations somptueuses. Elle prit rang parmi les grandes cités. Les géographes et les historiens en parlèrent (1). Ausone chanta son « opulence », et Martial « sa » beauté » (2). Le goût des lettres s'y répandit de bonne heure. La jeunesse viennoise les cultiva avec un sentiment de curiosité qui lui fit désirer ardemment les produits littéraires de l'Italie. Sur les bords du Rhône, on s'abreuvait aux sources du Tibre (3), et Martial se vantait dans ses Epigrammes d'avoir des admirateurs dans la grande ville de Vienne (4).

L'Evangile qui lui vint de Rome, en fit une cité chrétienne dont les premières gloires dataient de cette persécution de Marc-Aurèle où elle partagea avec l'Eglise de Lyon les honneurs de ce martyr, dont le récit, écrit de la main d'Irénée, est resté un des premiers et des plus beaux monuments de la littérature catholique dans les Gaules (5).

Mamert brillait en ces temps sur le siège épiscopal de Vienne par sa prudence et sa piété. Son repos fut un instant troublé par les démêlés qu'il eut avec le pape Hilaire, au sujet de l'évêque de Die qu'il avait ordonné (6) (463) ; mais ces débats une fois levés, il se remit à la conduite de son troupeau avec une nouvelle ardeur. Mamert Claudien, son frère, allégeait sa charge par ses conseils, l'administration des affaires et les soins qu'il prenait de la divine psalmodie (7), en même temps qu'il versait sur cet épiscopat le doux éclat d'une vertu modeste et d'une science aussi profonde que variée.

(1) César, Strabon, Pomponius Mela, Velléius Paterculus, Pline, etc. . .

(2) Pulchra Vienna. Mart.

(5) Image de Sidoine Apollinaire.

(4) Martial, l. VII, Ep. 87 ; l. VIII, Ep. 72 ; l. IX, Ep. 101.

(5) Euseb., *Hist. eccl.*, l. V, c. I.

(6) Conc., l. IV, p. 1043.

(7) Sidon. Apollin., *Epist.* IV, 11.



Sidoine Apollinaire qui venait quelquefois à Vienne, y admirait la culture romaine de cette ville, quoiqu'elle fût possédée par les Burgondes (1). Ce qui le frappait surtout, c'était la vie exemplaire de Claudien, chez lequel on voyait encore moins le savant que le saint prêtre occupé sans cesse à prodiguer aux clercs, au peuple, aux malheureux et aux captifs, ses lumières, ses discours, ses consolations et ses aumônes (2). En vain son humilité essayait de dérober aux regards tous ces mérites (3); ils n'échappaient à personne, et, ce qui, aux yeux des beaux esprits de la Viennoise, les mettait plus en relief, c'étaient ses connaissances étendues en philosophie et en littérature qui en firent dans les Gaules le conseil et le guide de ceux qui cultivaient les belles-lettres, et l'ami de Salvien qui des bords de la Méditerranée lui dédiait ses travaux sur l'Ecclésiaste.

Claudien pensait comme Sidoine sur la décadence des lettres, il se plaignait de ne trouver personne à Vienne avec qui il pût s'entretenir de la philosophie, cette science chérie des Grecs (4). Aussi, quand Sidoine y paraissait, ils ne devaient pas tarir sur Platon et Aristote, et sur ces hautes questions du spiritualisme chrétien que Claudien défendra, à la prière de Sidoine, avec une chaleureuse éloquence.

Sapaude que Claudien avait formé par ses conseils et qu'il avait imbu des meilleurs principes de la rhétorique, venait se mêler à ces doctes entretiens. De la philosophie on passait à l'éloquence : c'était comme un triumvirat littéraire où on discutait l'antiquité, et où, tout en exhalant des regrets sur le dépérissement des lettres, on s'engageait à les soutenir par l'étude des beaux modèles. Si Salone et Vérane s'échappaient de leurs

(1) Aëtius avait conclu, en 458, avec Gondioc, roi des Burgondes, un traité par lequel il cédait à ces peuples les provinces Viennoises, en échange de l'Helvétie et de l'Alsace rhénane. Mermet, *Hist. de la ville de Vienne*, t. II, p. 11.

(2) ... Quis competenti præconio extollat, quod conditionis humanæ per omnia memor, clericos opere, sermone populares, exhortatione mærentes, destitutos solatio, captivos pretio, jejunos cibo, nudos operimento consolabatur?

Sidon. Apoll., *Epist.*, IV, 11.

(3) ... Merita sua... spe futuræ retributionis celare plus studuit. Id., *ibid.*

(4) Baluzii Miscellanea, t. III, p. 27, édition de Lucques, 1762.

domaines pour se joindre à cette société savante, on discourait sur la poésie où les deux frères excellaient, et ainsi, au milieu du cinquième siècle, sous le règne des Barbares, la maison d'un évêque devenait l'asile commun où rhéteurs, philosophes et poètes conjuraient le salut des lettres en péril.

Sidoine Apollinaire se plaisait à ce commerce de lettrés, et c'est à peine s'il trouvait quelques loisirs pour aller voir Thaumaste, son parent, qui demeurait aux environs de Vienne, et qui paraissait moins s'occuper de belles-lettres que de la culture de sa villa et de la politique romaine pour laquelle en secret il formait des vœux (1).

Vienne restera longtemps chère à Sidoine Apollinaire. Il y reportera plus que jamais ses pensées, lorsque Isicius (2), frère de Papianille, aura été appelé, après la mort de Mamert, au gouvernement de cette église, et y aura amené sa famille, déjà recommandable par la piété de Fuscine (3), et par les espérances que donnait le jeune Avite qui, sur les genoux de la pieuse Audentia, se passionnait pour ces premières scènes de la Bible qu'il convertira en un poème immortel (4).

Sidoine Apollinaire aimait aussi à visiter les villes de la Gaule méridionale, cette contrée si fertile en beaux esprits, et où le génie de la Grèce et de l'Italie exerça sur les lettres et les mœurs une si large influence. N'est-ce pas à Marseille que les Phocéens avaient transplanté les usages de l'Ionie ? Arles, Narbonne, Nîmes, Toulouse, n'étaient-elles pas des villes romaines où de bonne heure s'acclimatèrent les traditions et la politesse des plus belles cités de la Cisalpine ?

C'est dans les années de sa retraite, et vraisemblablement de 464 à 467, qu'il faut placer plusieurs voyages que Sidoine fit dans quelques provinces de la Gaule méridionale.

(1) Sidon. Apollin., *Epist.*, V, 6.

(2) Nous voulons parler d'Ecdice (Ecdicius) qui est, selon toute vraisemblance, le même qu'Isicius élevé au siège de Vienne après S. Mamert.

(3) Avit. *De Laude Virginit.*, V, 8, 25.

(4) Aviti poemata.

Il vit d'abord Nîmes (1), soit que l'amitié l'attirât dans ses murs, soit qu'il désirât connaître les monuments qu'y avait édifiés l'architecture latine. Les Romains avaient eu des yeux de préférence pour cette jeune colonie; ils croyaient voir dans les accidents de son sol une image des sept collines de la ville éternelle. Aussi les empereurs l'embellirent chacun à leur tour. Auguste y construisit de riches monuments et l'entoura d'une ceinture de forts. Tibère, Trajan, Faustine, Dioclétien, Adrien y élevèrent, les uns des temples et des statues, les autres des thermes et des amphithéâtres.

La civilisation romaine y brillait encore de quelques rayons quand Sidoine Apollinaire visita cette ville. Il put admirer ses remparts, le temple et la fontaine de Diane, la basilique de Ptolémée et ces arènes qui, comme celles d'Arles, pouvaient contenir jusqu'à vingt-cinq mille spectateurs.

Nîmes avait pour Sidoine Apollinaire un charme particulier, et qu'elle n'offrait pas à tous ses visiteurs. Dans son voisinage, on voyait doucement assises sur les rives du Gardon (2), les villas de Voroange et de Prusianum. C'est là qu'habitaient Apollinaire, son parent, et Tonance Ferréol, son allié. Les deux terres se touchaient; les domiciles étaient voisins; une promenade suffisait pour aller de l'un à l'autre (3). Quoique les sites de ces deux villas différassent, leurs perspectives riantes procuraient un égal plaisir (4). De l'une d'elles, l'œil plongeait dans des plaines découvertes; de l'autre, on apercevait de vastes

(1) Nîmes, après avoir été durant l'ère gaëlique, la capitale de ces tribus Arécomiques qui subjuguèrent, entre les Cévennes et la mer, les contrées ibéro-liguriennes, avait fini par subir les lois de la conquête romaine. A son retour d'Égypte, Auguste en fit, sous le nom de *Colonia Augusta Nemausensis*, une colonie latine à laquelle il donna pour organisateur Agricola, son gendre, et pour colons, les vétérans d'Actium.

(2) Le Gardon descend des Cévennes, et se perd dans le Rhône, à quelques kilomètres, au-dessus de Beaucaire.

(3) *Prædiorum iis jura contermina, domicilia vicina, quibus interjecta gestatio...* Sidon. Apollin., *Epist.*, 11, 9.

(4) ... *Dissimilis situs similiter oblectat.* Id., *ibid.*

forêts (1). Des vignes et des oliviers couronnaient les coteaux dressés au-dessus de ces belles campagnes (2).

Apollinaire résidait à Voroange où il donnait ses soins à l'embellissement de ses villas et à l'ordonnance de ses jardins. L'habitation en était riche; il l'avait revêtue de colonnes de marbre (3). Ses jardins étaient délicieux; mille fleurs variées, la violette, le thym, le troène, la casia, le safran, le serpolet, le narcisse et l'hyacinthe y exhalaient des odeurs plus suaves que les plantes aromatiques de Saba (4). Aussi, quand les poètes visitaient Voroange, et qu'ils se perdaient au milieu des méandres de ses gracieux bosquets, ils les comparaient aux jardins qui embellissent les cimes de l'Hybla, ou à ceux qu'arrose le Galèse (5). Apollinaire y avait pratiqué, au penchant d'une colline, une grotte où l'art le disputait à la nature; et c'est là, à l'ombre des arbres qui tenaient lieu de portique, qu'il se reposait de ses travaux (6), ou qu'il déroulait, dans d'utiles loisirs, les doctes et précieux rouleaux qui enrichissaient sa bibliothèque.

(1) *Uni domui in plana patentiaque, alteri in nemora prospectus. . .*

*Sidon. Apollin., Epist. II, 9.*

(2) *Colles ædibus superiores exercentur vinitori et olivitori. Id., ibid.*

(3) *Vestit frigore marmorum penates.*

*Id., Carm., XXIV, V, 55.*

(4) . . . . . *Inter violas, thymum, ligustrum,  
Serpillum, casiam, crocum atque caltham,  
Narcissos hyacinthinisque flores,  
Spernit, quam pretii petitur ampli,  
Glebam thurifer advehit Sabæus. . .*

*Id., ibid., v. 60-64.*

(5) . . . . *Hortis spatiaur in repostis  
Quales mellifera virent in Hybla,  
Quales Corycium senem beantes  
Fuscabat piceæ latex Galesi.*

*Id., ibid., v. 56-59.*

(6) . . . . *Ficto potius specu quiescit,  
Collis margine, qua nemus reflexam  
Nativam dare porticum laborans  
Non lucum arboribus facit, sed antrum.*  
*Id., ibid., v. 63-68.*

Tonance Ferréol, l'ancien préfet des Gaules, faisait diversion, à Prusianum, aux soucis de la politique impériale, et jouissait du souvenir des services rendus à l'Empire et à la Gaule romaine. La reconnaissance de la patrie l'avait accompagné jusque dans sa retraite. Là, il comptait les patriciats, les triomphes, les préfectures, les consulats, les maîtrises obtenus par ses ancêtres. Car s'il interrogeait les gloires de sa famille, il voyait que son père, sous Honorius, occupa la préfecture avec avantage pour les Gaules, et que par sa mère, cette vertueuse Papianille, qu'on disait supérieure à la chaste Lucrèce et à la vestale Claudia (1), il touchait à l'empereur Avitus et aux faisceaux illustrés par Afranius Syagrius.

Son mérite personnel releva plus d'une fois l'éclat de sa naissance. On se rappelait encore comment ses vertus politiques se montrèrent dans la préfecture d'Arles. A Prusianum, il marchait sur les traces de son aïeul Afranius Syagrius, en cultivant les belles-lettres. Sa maison était le rendez-vous des bonnes études.

Dans les villas romaines, la bibliothèque avait une place marquée où des armoires ornées d'ivoire contenaient les manuscrits les plus précieux de la bibliographie grecque et latine (2). On sait quel ordre Cicéron mit dans la sienne qu'il regardait comme l'âme de sa maison, et avec quel coup-d'œil satisfait il en admirait les rayons et les rouleaux étiquetés avec élégance (3).

A Prusianum et à Voroange, on avait imité en cela les lettrés romains. Il y avait une bibliothèque choisie et disposée avec tant d'art qu'on l'aurait prise pour un musée de Rome ou d'Alexandrie. Les ouvrages de religion et de littérature y

(1) Qualis nec Tanquil fuit, nec illa  
Quam tu, Tricipitine, procreasti,  
Qualis nec Phrygiæ dicata Vestæ.

Sidon. Apollin., *Carm.*, XXIV, v. 39-41.

(2) Juste-Lipse, *Synt.* IX. — Boet., *Consolat.*

(3) Postea vero quam tyrannio mihi libros disposuit, mens addita videtur meis ædibus. . . Nihil venustius quam illa tua pegmata, postquam mihi sitybis libros illustraverunt. Cicer., *Epist.*, VI, 8.

abondaient (1). Les tablettes des matrones portaient des livres de piété ; sur des gradins semblables à ceux de l'Athénée , figuraient , à l'usage des hommes , quelques-uns des plus beaux ouvrages des lettres profanes et chrétiennes , Augustin , Prudence , Varron , Horace et Adamantius Origène , récemment traduit par Turannius Rufin (2).

La bibliothèque de Tonance Ferréol devait aussi posséder les poésies d'Afranius Syagrius , son aïeul , le recueil des poésies d'Ausone qui lui avait été dédié , et les lettres de Symmaque qui correspondait avec l'illustre consul (3). C'était un bien de famille non moins glorieux que la trabée et les faisceaux.

C'est dans ces villas que l'hospitalité attendait Sidoine. Quand Ferréol et Apollinaire le surent à Nîmes , ils songèrent aussitôt à l'attirer près d'eux , en lui dressant d'officieuses embûches auxquelles il ne pouvait échapper. Ils firent garder les grands chemins , les chemins tortueux et jusqu'aux divers sentiers de la colline (4). Il fallut tomber dans les pièges que tendait l'amitié , et subir une douce captivité (5). Une fois dans ces liens , on fit jurer à Sidoine qu'il ne songerait pas avant sept jours à poursuivre sa route (6). D'innocentes querelles faillirent troubler la paix : les deux hôtes , chaque matin , se disputaient Sidoine (7).

(1) *Huc libri affatim in promptu; videre te crederes aut grammaticales puleos aut Athenæi cuneos, aut armaria extructa bibliopolarum.*

Sidon. Apoll., *Epist.* , II , 9.

(2) *Sic tamen quod qui inter matronarum cathedrarum codices erant, stylus iis religiosus inveniebatur, qui vero per subsella patrumfamilias, li cothurno latiaris eloquii nobilitabantur.... Similis scientiæ viri, hinc Augustinus, hinc Varro, hinc Horatius, hinc Prudentius lectitabantur.. Quos inter Adamantius Origenes... Id., ibid.*

(3) *Symm., Epist.* , I , 98.

(4) *.... Domus utraque non solum tramites aggerum publicorum, verum etiam colles compendiis tortuosos atque pastoris diverticula insedit.*

Sidon. Apollin., *Epist.* , II , 9.

(5) *Quas (insidias) incidimus, sed minime inviti.... Id., ibid.*

(6) *... Jusquejurandum confestim præbere compulsi, ne priusquam septem dies evolverentur, quidquam de itineris nostri continuatione meditaremur.*

*Id., Epist.* , II , 9.

(7) *... Mane quotidiano, partibus super hospite prima et grata contentio...*

*Id., ibid.*

Il donna la préférence à Ferréol, à cause de son âge (1) et de ses anciennes dignités.

Dans l'une et l'autre villas, les plaisirs se succédaient (2). Ici, la paume volait autour des sphéristères; là, bruisaient les cornets et les dés; ailleurs, on était aux lectures et aux doctes entretiens. On lisait tour à tour Augustin, dont le génie s'éteignait à Hippone, l'année où naquit Sidoine; Prudence, dont la poésie était si chrétienne; Varron, dont les œuvres renfermaient un vaste trésor d'érudition, et Horace, si cher aux beaux esprits de tous les temps par la grâce et la finesse de ses vers. On discutait sur Origène, dont l'esprit facile et profond avait épuisé tant de matières. Les jugements différaient. Certains le rejetaient comme un docteur violent, et dont la doctrine pouvait offrir quelques dangers (3). Sidoine admirait ses œuvres, et trouvait qu'elles avaient été rendues avec une telle fidélité par le traducteur, qu'Apulée n'avait pas mieux reproduit le Phédon de Platon, ni Cicéron le Ctésiphon de Démosthènes (4).

Les matrones prenaient part quelquefois à ces spirituels débats. On pensait communément qu'une patricienne ou une consulaire devait s'intéresser aux travaux de l'esprit, non moins qu'aux détails obscurs de la vie domestique. Les âges passés avaient offert ces exemples. Marcia tenait le flambeau à Hortensius, Téréntia à Cicéron, Calpurnia à Pline, Pudentilla à Apulée, et Rusticiana à Symmaque, pendant que ces grands hommes se livraient à la méditation et à la lecture (5). Une

(1) Ferréol pouvait être né vers l'an 420 : il vivait 25 ans après avoir occupé la préfecture des Gaules, et vraisemblablement au delà de l'année 485. (Laccary, *Hist. Galliarum sub præfectis prætorio*, p. 147. — *Hist. littér. de la France*, t. II, p. 540. — Marcel, *Hist. de France*, t. I, p. 320.)

(2) *Illicet a deliciis in delicias rapiebamur.* Sidon. Apollin., *Epist.*, II, 9.

(3) ... Adamantius Origenes Turrano Rufo interpretatus sedulo fidei nostræ lectoribus inspiciebatur; pariter et prout singulis cordi diversa censentes sermocinabantur... Id., *ibid.*

(4) ... Ut nec Apuleius Phædonem sic Platonis, neque Tullius Ctesiphonem sic Demosthenis... exscriperint. Id., *ibid.*

(5) Id., *Epist.*, II, 10.

matrone d'Aquitaine ou de la Narbonnaise ne pouvait que s'honorer en marchant sur les traces de ces doctes Romaines.

Tout à coup, au milieu des jeux et des savantes lectures, la clepsydre (1) marquait la cinquième heure. On se mettait à table. Il y avait dans le service de la distinction, dans les propos de la délicatesse. Selon l'usage des maisons sénatoriales du temps, il y avait peu de plats, mais chacun était chargé de viandes : la variété, néanmoins, se mêlait à l'abondance (2). La conversation engagée au milieu des coupes était tantôt enjouée, tantôt sérieuse. Les traits d'esprit, les saillies heureuses, les histoires instructives, tout ce qui pouvait ajouter à la gaieté du festin le lustre de l'érudition, s'échappait de cette société savante et aimable (3).

La méridienne, la promenade à cheval, les bains, prenaient les heures de la soirée. On mettait dans l'usage des bains une certaine recherche de voluptés thermales. L'art des baigneurs consistait à creuser une fosse au bord d'une rivière ou d'une fontaine et à y jeter un monceau de cailloux enflammés sur lesquels on versait de l'eau froide. On recouvrait la fosse de branches de coudrier entrelacées en forme d'hémisphère et sur lesquelles on étendait des couvertures ciliciennes. On passait là des heures entières pour aspirer une douce vapeur qui avait coutume de produire une sueur très-salutaire. De là, on allait se plonger dans des bains chauds, et lorsque les chairs avaient été amollies, on leur rendait leur fermeté naturelle dans des eaux claires et fraîches de fontaine ou de rivière (4).

Le souper venait après ces divers incidents de la soirée. Les journées s'écoulaient trop vite à Prusianum et à Voroange, tant

(1) La clepsydre était une horloge à eau. Voir sur la nature et l'origine des clepsydres les *Mém. de l'Académie des Inscriptions*, t. IV, p. 157 et suiv. ; — t. XX, p. 448 et 433.

(2) Prandebamus breviter, copiose, senatorium ad morem.

Sidon. Apollin., *Epist.*, II, 9.

(3) Inter bibendum narratiunculæ quarum cognitu hilararemur instituere-murque.... Id., *ibid.*

(4) Id., *ibid.*



l'hospitalité semblait délicieuse à Sidoine Apollinaire. Il ne laissa pas de la décrire.

A la peinture qu'il fait des deux villas où il fut reçu, on voit que la reconnaissance donna à leurs sites une beauté nouvelle. Avec quelle poétique emphase il a célébré les délices de Voroange ! Il ne lui suffit pas d'égaliser les rives du Gardon aux bords fleuris du Galèse, les coteaux voisins aux sommets odorants de l'Hybla. Comme si ces images n'eussent donné qu'une idée imparfaite de cette campagne où le goût du maître avait ordonné avec habileté les grâces de la nature, il veut qu'on la mette au-dessus des jardins de Porus, où les feuilles d'or et les raisins de pierreries remplaçaient l'éclat des fleurs et le parfum des champs (1).

La villa de Prusianum était aussi riante que celle de Voroange. Ferréol avait su profiter des agréments de sa position, pour en faire une résidence digne d'un ancien préfet des Gaules.

Mais il fallut s'arracher à cet aimable séjour. Les amis de Sidoine se plaignaient de sa trop longue absence. Donide, l'un d'eux, lui reprochait de ne pas revenir assez tôt, au gré de ses désirs (2). Il aurait voulu à son tour le posséder dans sa villa d'Auvergne. C'est dans sa réponse à Donide que Sidoine raconte, pour s'excuser, les embûches qui lui furent tendues au sortir de Nîmes. Il mêle à son récit le nom du Christ (3), nom divin qu'il avait déjà évoqué, et qui lui revenait de nouveau, au milieu des jouissances de l'amitié et des lettres.

Il quitta Ferréol et Apollinaire, et revint par la grande voie

- (1)        Quis pomaria prisca regis Indi  
             Hic nunc comparet, aureasque vites,  
             Electro viridante, pampinatas,  
             Cum Porus posuit crepante gaza  
             Fulvo ex palmito vineam metalli,  
             Gemmarum, fluitantibus racemis ?

Sidon. Apollin., *Carm.*, XXIV, v. 68-73.

- (2) Id., *Epist.*, II, 9.

- (3) . . . Sub ope Christi. . . Id.. *ibid.*

de Nîmes en Auvergne, à Avitacum, d'où il se rendit sans doute auprès de Donide. Il avait à lui redire les délices de l'hospitalité qu'il venait de recevoir, tout en goûtant celle qu'il lui offrirait (1).

Donide habitait la terre d'Ebreuil (2), située au fond d'un bassin fertile où la Sioule promène ses eaux. Cette terre avait depuis longtemps appartenu à ses aïeux ; il y fut nourri dès sa plus tendre enfance. Sidoine Apollinaire, en y venant, augmentait les charmes de son pays natal.

Cette villa, qui fut occupée par des familles patriciennes (3), a fait place à une petite ville agréable qui a conservé, sous le nom d'Ebreuil, le souvenir de ses diverses dénominations (4). Elle eut, au cinquième siècle, ses révolutions et ses malheurs ; les âges suivants lui donnèrent de l'éclat et de l'importance.

On sait d'une manière moins précise les lieux où se trouvaient les deux villas de Ferréol et d'Apollinaire. Si toutefois on considère que la campagne d'Alais, traversée par la route de Nîmes en Auvergne, et arrosée par le Gardon, présente des sites variés où auraient pu se dessiner deux belles villas, au milieu de coteaux couverts de vignes et d'oliviers, de riches vallons et de plaines agréables, on ne doutera pas que là ne fussent les maisons de plaisance de ces deux sénateurs. On s'accorde même à reconnaître que le Prusianum de Ferréol s'élevait sur l'emplacement de Bressis, sur la rive droite du Gardon, et au pied de la colline de Saint-Germain (5). Là, vous voyez ces

(1) Sed quia et ipsi in procinctu sumus, teque... actutum nobis invisere placet, expeditius tibi cænæ amicorum in mea cæna tuaque commemorabuntur...  
Sidon. Apollin., *Epist.*, II, 9.

(2) Id., *Epist.*, III, 5.

(3) Id., *ibid.*

(4) Eborolacum, Evrogilum, Ebrolium, Ebrelodunum. — Baudrant, *Dict. géogr.* — *Act. Bened.*, t. VI, p. 705. — *Annal. Bened.*, t. I, p. 105 et t. IV, p. 249. — Ebreuil est à un myriamètre de Gannat, son chef-lieu d'arrondissement.

(5) *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. III, p. 282. — D. Vaissette, *Hist. génér. du Languedoc*, t. I, p. 93. — Ménard, *Hist. de Nîmes*, t. I, l. 4, n° 53.

coteaux que Sidoine disait rivaux des sommets de l'Hybla ; là , sont ces perspectives dont divers accidents ménagent la beauté. Vous errez sur cette rive du Gardon qui séparait Prusianum de Voroange. Là , enfin , s'étendent ces plaines découvertes dont les lignes unies s'harmonisent avec les côtes qui les dominent pour former un délicieux aspect.

Quant au Voroange d'Apollinaire , il devait être à Berin-gueri , de l'autre côté du Gardon , au bas de la colline de Co-nillère. Cet emplacement répond à la description du poète ; il est à quinze cents pas du Bresis. Un bassin magnifique , des coteaux couverts de vignes et d'oliviers , une situation riante , une vue agréable , donnent à ce lieu des beautés qu'on ne trouve pas ailleurs , et qui étaient de nature à inspirer au poète les vers où il célébra la villa d'Apollinaire (1).

C'est probablement à la même époque que Sidoine se rendit à Bordeaux , où il trouva chez de nombreux amis une hospita-lité qui lui rappela celle de Prusianum et de Voroange. Il con-naissait dans cette ville , Lampride , le jeune rival de ses essais poétiques , Léonce , qui descendait d'une race de sénateurs , Rusticus , et , entre beaucoup d'autres , le vénérable Gallicin , qui occupait le siège épiscopal de l'ancienne Burdigala.

Bientôt la poste l'emporte par cette voie du sud-ouest qui , partant de Lyon , conduisait par les monts arvernes au golfe d'Aquitaine , en traversant les cités des Lémovikes et des Sain-tons (2). Il vit ce pays aquitain dont Salvien parlait comme de la perle des Gaules (3) , sol privilégié où l'agrément et la beauté se mêlaient à une fécondité inépuisable. On croyait errer au milieu du paradis terrestre , en parcourant cette contrée entre-coupée de vignobles , de prés fleuris , de moissons ondoyantes , et où les fontaines et les rivières fuyaient avec un doux mur-

(1) *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. III, p. 282. — D. Vaissette , *Hist. génér. du Languedoc*, t. III, p. 93. — Ménard , *Hist. de Nîmes*, t. I, l. 1, n° 83.

(2) Walckenaer , *Géographie ancienne historique et comparée des Gau-les*, etc. Paris, 1839.

(3) Salv., lib. VII , de Gubernat. Dei.

mure sous la clairière des bosquets (1). Chaque cité importante de cette Aquitaine lui rappelait des personnages qu'il aimait, ou des noms chers aux lettres. N'est-ce pas à Saintes que Nammace se délassait de la chasse et de l'agriculture en lisant les traités de Vitruve et de Columelle (2)? N'est-ce pas chez les Nitiobriges (3) et les Vésunnois (4) que virent le jour Pacatus Drépane, qui au panégyrique de Théodose ajouta des poésies célébrées dans les Idylles d'Ausone (5), Anthédios, doux poète qui pouvait prétendre aux grâces d'Apollon (6), Alcime, orateur et poète (7), et Paulin, célèbre dans l'art des rhéteurs (8)? N'est-ce pas là que vivait tour à tour l'aquitain Lupus, qui faisait revivre en sa personne ces gloires littéraires des temps passés (9)?

Sidoine Apollinaire jetait ces souvenirs sur les lieux qui bordaient sa route, quand la poste le versa sur les bords de la Garonne. Il prend une barque, et le voici avec le matelot frappant les flots à coups de rames (10).

Le plaisir qu'il aura de revoir ses chers Aquitains, les scènes variées du rivage, le murmure des flots, la cadence des rames, tout réveille son imagination. Il va loger chez Lampride, chez un poète. Ne serait-ce pas une idée heureuse de se faire précéder par sa muse, et d'envoyer Thalie, son humble messa-

(1) Salv., lib. VII, De Guhernat. Dei.

(2) Sidon. Apollin., *Epist.*, VIII, 6.

(3) Peuples de l'Agénois. — ... ὑπὸ Πετροχαροῦς παρήκουσι Νιτιόβριγες, καὶ πόλις Ἄγινον... Ptolom.

(4) Les Vésunnois occupaient l'emplacement actuel de Périgueux. — .. ὑπὸ τοῦς Καδοῦρκους Πετροχαροί, καὶ πόλις Οὐβουνα. — Valois, *Notit. Gall.*, p. 446.

(5) Sidon. Apollin., *Epist.*, VIII, 41. — Auson., *Idyll.*, VII.

(6) Id., *Carm.* IX, 22.

(7) Id., *Epist.*, VIII, 41. — Hieron., *Epist.*, V, 10.

(8) *Hist. littér. de la France*, t. II, p. 469.

(9) Tu vero utrisque præsentiam tuam disposite vicissimque partitus, nunc Drepanium illis, modo istis restituis Anthedium. Etsi a te instructio rhetorica poscatur, hi Paulinum, illi Alcimum, non requirunt.

Sidon. Apollin., *Epist.*, VIII, 41.

(10) ..... Post veredos  
Remis velivolum quatit Garumnam. Id., *ibid.*

gère, frapper à sa porte? Il se met en frais de poésie, et compose, à l'adresse de Lampride, des vers où respire la grâce d'Anacréon.

« Dépose quelque temps ta lyre, ô ma muse : noue avec un  
» vert bandeau ta chevelure flottante, et que le lierre flexible  
» ceigne ta vaste robe aux replis sinueux (1)...

» Souviens-toi de visiter mon Orphée qui, chaque jour,  
» par l'harmonie et la douceur de ses chants, charme les ro-  
» chers et les bois, et adoucit les cœurs les plus durs; mon  
» Orphée qu'enrichissent l'éloquence harmonieuse de l'ora-  
» teur d'Arpinum, les douceurs de la poésie virgilienne, ou  
» les grâces qui captivent le Latium, dans cet Horace dont  
» la lyre résonne mieux que celle d'Alcée. Tantôt il embouche  
» la trompette épique de la tragédie, tantôt il prend les tours  
» plaisants de la comédie, tantôt il s'enflamme dans la satire...

» Dis-lui : — Phébus arrive, il descend de la poste, il  
» frappe de ses rames la rapide Garonne. Il ordonne que tu  
» ailles à sa rencontre, mais après lui avoir aussitôt préparé  
» un logement. Dis aussi à Léonce, que Livie tira d'une an-  
» cienne famille sénatoriale : Phébus arrivera bientôt. Vois  
» ensuite l'aimable Rusticus, qui n'a de rustique que le nom.  
» Et si leurs demeures déjà occupées ne peuvent me recevoir,  
» cours aussitôt à la maison des évêques, et après avoir baizé  
» la main du vénérable Gallicin, demande-lui à séjourner  
» quelque peu sous son toit. Je ne voudrais pas, si je ne puis  
» trouver un asile dans la maison de mes amis, aller triste-  
» ment me réfugier dans les hôtelleries humides (2). »

(1) Paulum depositis, alumna, plectris  
Sparsam stringe comam virente villa,  
Et rugas tibi syrmatibus profundi  
Succingant hederae expeditiores. *Id.*, *ibid.*

(2) ..... Meum memento  
Orpheum visere, qui quotidiana  
Saxa et robora corneasque fibras  
Mollit dulciloqua canorus arte;  
Arpinas modo quem tonante lingua  
Dilat, nunc stylus aut Maronianus,

C'était une joyeuse dépêche et du goût de Lampride qui aimait la flatterie et les vers. Comment ne pas recevoir avec le plus gracieux accueil un message où on le comparait aux plus grands poètes de la Grèce et de l'Italie ! Celui qui s'annonçait méritait tout égard. Poète lui-même et citoyen déjà célèbre, il comptait parmi les grands personnages de son temps. Aussi la nouvelle de l'arrivée de Sidoine causa une vive allégresse à ses amis qui se félicitèrent de pouvoir jouir quelque temps de la présence de cet élégant versificateur.

Bordeaux (1) était alors une des plus belles cités de cette ingénieuse Aquitaine qui avait elle-même un rang marqué dans le mouvement littéraire de la Gaule, au cinquième siècle. Sous la domination impériale, elle prit de l'importance par son commerce, l'affluence des étrangers et la célébrité de son école. Les côtes de l'Océan et les rivages de la Garonne lui attiraient de la Bretagne et de l'Espagne des flottes marchandes qui alimentaient les sources de sa fortune publique. Les colons de la Cisalpine, envieux de ces sites de la Gaule si nouveaux pour eux, venaient en nombre admirer la fraîcheur de ses collines et la beauté de ses eaux (2). Son école rivalisait avec celles de Milan et d'Aquilée. Il faut lire Ausone (3) pour savoir quels professeurs enseignaient la grammaire, les lettres grecques, la rhétorique et l'histoire ; quelle jeunesse nombreuse s'initiait, sous ces maîtres habiles, aux plus hautes études ; et à quel renom parvint cet enseignement public qui donna à la Gaule des préfets et des consuls. C'est du sein de cette Académie, dont il fut à son tour un des plus brillants professeurs (4), que sortit

Aut quo tu Latium beas, Horati,  
Alexo potlor Iyrisies ipso.

.....

Sidon. Apollin.. *Epist.*, VIII, 11.

(1) L'Aquitaine, dès l'année 370, était divisée en deux provinces, la première et la seconde Aquitaine. Burdigala (*Bordeaux*) était la capitale de la seconde Aquitaine.

(2) Auson., *Clar. urb. Burdigala*.

(3) Auson., *De Professoribus Burdigalensibus*.

(4) Id., *ibid.*

Ausone, pour parvenir aux premiers honneurs de l'empire.

Lorsque la seconde Aquitaine fut tombée entre les mains des Visigoths, Bordeaux fit partie de cette monarchie toulousaine dont Théodoric II était le chef, et continua sous ce prince à jouir des derniers bienfaits de cette civilisation romaine dont il était l'admirateur.

Lampride y occupait la chaire d'Ausone et de Paulin de Nole, et soutenait la gloire de cette école par son génie dont on vantait la facilité et l'abondance.

Pendant son séjour à Bordeaux, Sidoine Apollinaire admira la beauté de cette ville, la sérénité de son ciel et la douceur de ses hivers (1). Les princes barbares ne durent pas l'y troubler; ils lui continuèrent sans doute les faveurs auxquelles il participa sous Avitus, à la cour de Toulouse.

L'amitié eut bien vite réuni autour de lui, outre Lampride, Léonce, le premier des Aquitains (2), Paulin, le pieux versificateur, Anthédios, harmonieux poète et habile philosophe.

Léonce descendait de Ponce Paulin (3), père du célèbre Paulin de Nole. Ses qualités personnelles, ses immenses domaines, lui avaient acquis une grande considération parmi ses concitoyens. Sa demeure favorite était à Burgos, non loin de Bordeaux; il y possédait une superbe villa sur les bords de la Garonne.

Paulin excellait parmi les poètes de l'Aquitaine. Dès ses premières années, il trouva dans sa famille le goût de l'éloquence et de la poésie. Son père, qui cultivait les lettres à Périgueux, avait pris rang parmi les poètes comiques par sa pièce de l'*Extravagant* qu'il fit jouer chez Ausone, avec la musique qu'il composa pour les entr'actes (4). Il s'adonna de préférence à la poésie chrétienne, et choisit ses maîtres parmi les Prosper, les Paulin de Nole et les Prudence qui avaient renoncé

(1) *Clemens est facies cœli . . . et sic auras magis quam ventos habet. . .*

Sidon. Apollin., *Epist.*, VIII, 41.

(2) *Leontius facile primus Aquitanorum.* Id., *Epist.*, VIII, 42.

(3) *Hist. littér. de la France*, t. II, p. 409.

(4) Collombet, *Hist. des lettres latines au IV<sup>e</sup> et au V<sup>e</sup> siècle*, p. 26.

aux inspirations du Parnasse. Il travaillait alors à ce poème sur Martin de Tours, qui fit sa gloire poétique et étendit sa renommée au delà de l'Adour, jusqu'au pays des Turons (1).

Anthédios tirait son origine et son nom d'Anthédios de Périgieux, le rival de Drépane dans la connaissance des lettres (2). Il fut dans son siècle un de ces poètes dont le talent rappelait celui des Paulin, des Symmaque, des Ampélius et des Meszala, qui remplirent de leur gloire les âges précédents (3). La douceur formait le principal caractère de sa poésie (4). Tout en cultivant les muses, il se livrait à la science des astres et des nombres; il s'éleva dans ces études aussi haut que Jules Firmicus, Sammonicus, et plusieurs autres qui y jouissaient d'un grand renom.

Sidoine Apollinaire eut avec ces doctes Aquitains des colloques familiers où, aux grâces de l'esprit, au charme des petits vers, se mêlèrent des réflexions utiles sur les événements de leur époque si tourmentée. Un attrait particulier, qui remontait à sa jeunesse, le ramenait plus souvent à Lampride. Il l'aimait malgré les défauts de son caractère. Celui-ci, d'ailleurs, rachetait ses vices naturels par des vertus contraires; son penchant à la colère par sa promptitude à obliger, ses saillies piquantes contre ses amis par une grande charité envers ses ennemis (5). Il était d'un abord difficile; mais, une fois gagné, vous le trouviez aisé, ouvert, aimable (6).

Il ne tarissait pas sur les lettres; et, quel que fût le sujet qu'on abordât, il était vif, harmonieux, varié, abondant (7).

(1) Tillem., *Mém.*, t. XVI, p. 404. — *Hist. litt. de la France*, t. II, p. 470.

(2) Sidon. Apollin., *Epist.*, VIII, 41.

(3) Id., *Carm.*, IX, v. 298 et suiv.

(4) Nostrum aut quos retinet solum disertos  
Dulcem Anthedion. ....  
Id., *ibid.*, v. 308-309.

(5) Nullus illi ita inimicus, qui posset ejus extorquere maledictum; et tamen nullus sic amicus, qui posset effugere convitium. Id., *Epist.*, VIII, 41.

(6) Difficilis aditu, cum facili inspectu... Id., *ibid.*

(7) Si orationes illius metiaris, acer, rotundus, compositus, excussus...  
Id., *ibid.*



Sa renommée s'était accrue : les poètes de l'Aquitaine le disaient sans rival. Il se jouait de toutes les mesures, et maniait avec une facilité merveilleuse l'hendécasyllabe coulant, l'hexamètre au beau cothurne, l'élégiaque aux échos plaintifs, sans oublier cette nuance littéraire et cette différence de tons et de couleurs qui servent à distinguer les personnes, les temps et les lieux (1). Discutait-il, il était nerveux ; faisait-il de la satire, vous le sentiez mordant. Dans l'art de Melpomène, il était passionné et passionnait ; dans la comédie, il avait de l'urbanité et de la souplesse. Il était fleuri dans les fescennins, riche dans l'épigramme, simple dans les géorgiques, bref et incisif dans l'épigramme (2). Lyrique de la bonne école, il avait un iambique rapide, un choriambique grave, un alcaïque souple et un sapphique pompeux (3).

On aurait dit que la poésie fût son domaine ; aussi, quand il en parcourait avec ses amis les gracieux horizons, il était facile et enjoué. Hors de là, le plus souvent, vous le surpreniez sombre et taciturne. Un fatal destin semblait planer sur ses jours. On murmurait en secret qu'il avait jadis consulté sur la fin de sa vie, des magiciens de l'Afrique, et que ceux-ci, après avoir interrogé sa constellation, lui prédirent une fin sanglante, en lui marquant l'année, le mois, le jour de ce trépas funeste (4).

Mais, à la vue de Sidoine, Lampride avait fait taire ses

(1) *Faciebat. . . . hendecasyllabos lubricos. . . . hexametros colturnatos, elegos. . . echoicos. . . Ethicam dictionem pro personæ, temporis et loci qualitate variabat.* Sidon. Apollin., *Epist.*, VIII, 11.

(2) *In materia controversali fortis et lacertosus ; in satyrica, sollicitus et mordax ; in tragica, sævus et flebilis ; in comica, urbanus multiformisque ; in fescennina, vernans verbis, æstuans votis ; in bucolica, vigilax, parcus, carminabundus ; in georgica, sic rusticans multum quod nihil rusticus. . . .*

*Id., ibid.*

(3) *Nunc. . . in iambico citus, nunc in choriambico gravis, nunc in alcaico flexuosus, nunc in sapphico elatus.* *Id., ibid.*

(4) *. . . Mathematicos quondam de vitæ suæ fine consuluit, urbium cives africanarum. . . qui, constellatione percunctantis inspecta, pariter annum, mensem diemque dixerunt, quos, ut verbo matheseos utar, climactericos esset habiturus. . .* *Id., ibid.*

noirs pressentiments : il était tout à la poésie et à l'amitié. Sidoine ne l'avait plus revu depuis ces jours où , à la cour de Majorien , ils participaient aux mêmes faveurs. Quelles pensées communes ne leur inspira pas la chute si rapide d'un prince qui paraissait destiné à relever l'Empire et les Gaules ! Les Barbares ne rencontreraient donc plus aucun obstacle ! Postés déjà en maîtres sur les bords de la Garonne , ils franchiraient bientôt les monts arvernes , et , du Rhin aux Pyrénées , ils ne laisseraient plus aucune terre à l'abri de leurs conquêtes ! Que deviendraient alors la patrie gauloise , les écoles et les muses ?

Au milieu de ces réflexions , les journées fuyaient rapides pour cette société élégante d'Aquitains qui se pressaient autour de Sidoine Apollinaire. Si les conversations littéraires et les lectures avaient leur tour ; les dés , la pêche et la chasse avaient aussi le leur.

Il manquait pourtant à ces réunions un ami , Trégèce de Bazas. On avait réclamé sa présence par d'instantes prières ; rien n'avait encore pu l'attirer à Bordeaux. L'hiver l'enchaînait dans son poudreux municeps , et bien qu'il n'eût que douze milles à franchir , il redoutait plus les brouillards de la Garonne que les sommets de Calpé qu'il venait de fouler et les cieux lointains de Gadès sous lesquels il avait dressé ses tentes (1). Sidoine ne pouvait croire qu'il préférât les plaines desséchées de sa pauvre Bazas , son sol aride et ses sables tourbillonnants , au ciel si calme de Bordeaux et à sa température sereine atténuée par des brises légères (2).

Comme un jour il se rendait à Langon (3) , avec Léonce et son fils , il lui écrivit de venir les rejoindre , afin qu'ils pussent rentrer ensemble à Bordeaux. Le voyage devait être commode. Léonce et Paulin s'engageaient à le ramener par la Garonne ,

(1) Ubi . . . animo tam celeriter excessit vestigiis tuis nuper subacta Calpis ?  
Ubi fixa tentoria in occiduis finibus Gaditanorum ?

Sidon. Apollin., *Epist.* VIII, 12.

(2) . . . Vagum solum , et volatiles ventis altercantibus arenæ . . . Id., *ibid.*

(3) Langon est une petite ville située sur la Garonne , à sept lieues et demie de Bordeaux.

sur une barque spacieuse où tout serait préparé pour les agréments de la traversée. Il devait y avoir un lit délicat et mou, un damier avec ses dames de deux couleurs, des dés avec leurs cornets d'ivoire, et un berceau de treillis pour le garantir du serein de la saison (1). Sidoine lui promettait à son tour toute sorte de divertissements : il le menaçait même, si sa prose le trouvait rebelle, de lui envoyer dans deux jours une troupe de vers qui se chargeront de l'exécuter et de le ravir (2). Comment se soustraire à une invitation si aimable ?

Pour avoir droit à tant d'égards, il fallait que Trégèce fût un personnage considérable. On pense qu'il est le même que celui qui se rendit en ambassade auprès d'Attila avec S. Léon et le consulaire Aviénus (3). Il avait jadis exercé la préfecture, et fait conclure la paix avec les Vandales sous le troisième consulat de Valentinien (4).

Autant Sidoine Apollinaire était heureux de revoir ces amis de sa jeunesse, ces patriciens, ces grands seigneurs de la Gaule occidentale, autant ceux-ci mettaient de l'apprêt à le recevoir. A Burgos, la table en son honneur était somptueuse. On y voyait un luxe plein de magnificence et des mets dignes des festins de Cléopâtre (5). On y produisait les poissons délicats de l'Adour, les langoustes de Bayonne si recherchées, et ces huîtres de Médoc qu'on portait à Rome pour la table des Césars (6).

En reconnaissance d'une pareille hospitalité, Sidoine voulut

(1) *Hic te ædificatus culcitis toris, hic tabula calenlis strata bicoloribus, hic tessera frequens eboratis resultatura pyrgorum gradibus expectat. .... hic superflexa crate paradarum sereni brumalis infida vitabis.*

*Sidon. Apollin., Epist., VIII, 12.*

(2) *Si epistolam spernis. . . . versibus non reluctaberis. . . strenuis executoribus, quo um in te castra post biduum commovebuntur. Id., ibid.*

(3) *Id., ibid. Editio Sirmundi.*

(4) *Chronic. Prosper. — Paul. diacon.*

(5) *... Dapes Cleopatricas et loca lotia putes. Id., ibid.*

(6) *Ostrea Bajanis certantia quæ Medulorum  
Dulcibus in stagnis reflui maris æstus opinat. . .  
Usque ad Cæsareas tulit admiratio mensas.*

*Auson., Epist., VII-IX.*

immortaliser la villa de Burgos : il la chanta dans ses vers. La pièce qu'il composa est assez étendue. Bien qu'il l'adresse à un digne descendant de S. Paulin de Nole, elle est remplie des fictions de la fable. L'harmonieuse Erato a seule touché les cordes de sa lyre (1).

Le plan du poëme est tout nouveau. Bacchus venait de subjuguer les Indes et il se rendait en Grèce, emmenant avec lui, pour l'ornement de son triomphe, le Gange superbe, la brillante Aurore son épouse, des captifs chargés d'ébène et d'ivoire, et tout un cortège de noirs éléphants (2). Déjà il dirigeait sa marche vers Thèbes, lorsqu'il rencontra Apollon qui venait des citadelles Aoniennes. Celui-ci le dissuade de fixer sa demeure sur les collines Thébaines et l'engage à le suivre sur les bords de la Garonne, dans un lieu enchanté où il va établir son séjour (3).

Ce lieu est celui où s'élèvera plus tard la villa de Léonce. Elle n'existait pas encore; mais Apollon déchirant le voile de l'avenir, la voit telle qu'elle sera un jour, et en trace le tableau avec les couleurs de sa divine poésie.

La villa de Burgos est située entre la Garonne et la Dordogne, sur une colline qui s'élance dans les airs. La nature avait fortifié ces lieux : Ponce Paulin, le chef de sa noble race, les environna de tours et de remparts (4). Burgos dut son nom à l'aspect de ses maisons qui semblaient s'élever du sein des ondes, et à ses thermes magnifiques (5). Les colonnes qui décorent les bains sont d'un marbre plus brillant que celui de Paros et de Caryste. Leur éclat l'emporte sur l'ivoire des collines numi-

(1) Ergo age, Pierias Erato mihi percute chordas...  
Sidon. Apollin., *Carm.* XXII, v. 12.

(2) Id., *ibid.*, v. 22-63.

(3) Id., *ibid.*, v. 64-100.

(4) ..... Ambiet altis  
Mœnibus et celsæ transmittent aera turres.  
Id., *ibid.*, v. 118-119.

(5) Diceris sic, namque domus de flumine surgunt,  
Splendentesque sedent per propugnacula thermæ.  
Id., *ibid.*, v. 126-127.

diennes et sur la pourpre suspendue aux rochers de corail (1).

La maison de Léonce est à deux façades ; il y a un double portique : deux ailes élégantes se déploient sur des lignes courbes et forment un croissant. L'exposition est telle qu'on jouit du soleil toute la journée (2).

On y trouve l'habitation d'été et celle d'hiver, ayant chacune ses portiques et ses bains. Le portique d'été regarde le nord et conduit à des thermes entretenus par un cours d'eau qui se distribue dans la salle des bains par divers canaux (3).

L'habitation d'hiver est au couchant : des conduits pratiqués dans les murs y répandent une douce chaleur qui s'échappe d'un foyer pétillant (4).

Tandis que de longs corridors distribuent l'intérieur de la villa avec une grâce d'ensemble qui égale la richesse des détails, on découvre sous de longs toits revêtus de lames d'or de vastes greniers trop petits encore pour les riches moissons de Burgos (5).

Les arts embellirent la villa de Léonce : la peinture y étala quelques-uns de ses chefs-d'œuvre. Ici, c'est le père de Pharnace, précipitant dans la mer les coursiers de Neptune couverts de blessures (6). Plus loin, c'est Mithridate au siège de

(1) Ipsa autem quantis, quibus aut sunt fulta columnis !

.....  
Caudentem jam nolo Paron, jam nolo Caryston.  
Vilior est rubro quæ pendet purpura saxo.

Sidon. Apollin., *Carm.*, XXII, v. 133 et suiv.

(2) Id., *ibid.*, v. 151-157.

(3) Id., *ibid.*, v. 184.

(4) ..... Sinuata camino  
Ardentis perit unda globi, fractoque flagello  
Spargit lentatum per culmina tota vaporem.

Id., *ibid.*, v. 189-191.

(5) Desuper in longum porrectis horrea tectis  
Crescunt, atque amplis augustant fructibus ædes.

Id., *ibid.*, v. 169-170.

(6) Sacra tridentiferi Jovis hic armenta profundo  
Pharnacis immergit genitor.....

Id., *ibid.*, v. 158-159.

Cyzique (1). Ailleurs, sont représentées des scènes empruntées aux premiers temps de l'histoire nationale des Juifs (2).

A cette description sur laquelle le dieu des vers a versé les trésors de son imagination, Bacchus n'hésite plus. Il quitte les coteaux de Nysa, Apollon les sommets du Parnasse; et ils s'installent à Burgos, comme dans une demeure olympienne. Apollon se réserve une grotte de la montagne que la nature a travaillée de ses mains. De là jaillit une source qu'ombrage une voûte de verdure; elle lui tiendra lieu des eaux de Castalie. De là il pourra contempler les lauriers de la colline. Il cède à Bacchus le reste du palais avec toutes ses richesses, et lui laisse le soin de convertir les coteaux de Burgos en riches vignobles (3).

L'ordonnance de ce petit poème ne manque pas d'artifice : les idées en sont ingénieuses; la forme, en certains endroits, respire la grâce des poésies fugitives. Mais la prétention du bel esprit, le luxe des images, la prolixité des énumérations y remplacent trop souvent cette sobriété littéraire qui caractérise les œuvres durables. Le vide se fait sentir sous l'emphase du style, et il répugne au sentiment des proportions de voir des sujets simples ou gracieux enchâssés dans des prosopopées sans mesure.

Bien des poètes, parmi lesquels il faut comprendre Stace, Lucain, Silius Italicus et Claudien, avaient mis en faveur ces procédés poétiques. Une description courte, un récit naturel, n'avaient plus aucun charme pour les lettrés du cinquième siècle. Là où la vérité, la raison, la passion du beau rendue par des traits simples et expressifs eussent dû suffire, il fallait étendre les draperies d'un style chargé de figures, verser de brillantes couleurs, multiplier les reflets, les antithèses, et

(1) Ponticus hinc rector numerosis Cyzicon armis

Claudit. ....

Sidon. Apollin., *Carm.*, XXII, v. 163-164.

(2) Fert recultorum primordia Judæorum.

Id., *ibid.*, v. 201.

(3) Id., *ibid.*, v. 219-234.

s'abandonner , dans l'ivresse d'une volupté littéraire , au milieu de grands mots et de pauvres vers , à des phrases creuses et sonores , à d'interminables descriptions et à de vagues rêveries. C'est le propre des littératures en décadence de remplacer la lumière par le faux éclat , la vérité par l'exagération et les charmes de la simplicité par une stérile abondance.

Sidoine Apollinaire partageait trop le goût de son siècle pour s'apercevoir de ces défauts. « Ne m'accusez pas , disait-il au » sujet de son poème sur Burgos , d'avoir été trop prolix ; vous » montreriez que vous n'avez pas lu les *Bains d'Etruscus* , » l'*Hercule de Surrente* , la *Chevelure de Flavius* , le *Tibur* » de *Vopiscus* , ni aucune des *Silves* de Stace. Ce poète si » admiré ne resserre point ses descriptions dans les entraves » des distiques et des quatrains ; il les étend suivant l'*Art poé-* » *tique* d'Horace , les décore et les orne d'une foule de lieux » communs comme de lambeaux de pourpre (1). »

Stace que Sidoine Apollinaire a pris pour modèle dans quelques-uns de ses poèmes , appartenait à ce troisième Âge de la littérature latine qui vit dégénérer l'éloquence et la poésie , malgré l'éclat momentané dont les entourèrent Perse , Juvénal , Lucain , Martial , Quintilien , Sénèque et les deux Pline. Sa *Thébaïde* dont les vers récités en public avaient ému Rome entière , faisait aussi la renommée de ses *Silves*. On aimait les manières et la brillante facture de sa poésie. Il avait des qualités capables de séduire , de l'élégance , de la finesse et parfois une grâce qui révélait un imitateur de Virgile. Le néologisme et l'affectation déparaient bien ses beaux vers ; mais au cinquième siècle , la délicatesse du goût n'était pas telle que sa gloire dût en souffrir.

Sidoine se passionnait pour ses vers ; il l'appelait son maître (2),

(1) Si quis.... carmen prolixius.... duxerit esse culpandum.... istum liquido patet, neque Balneas E rusci, neque Herculem Surrentinum, neque Comas Flavii Earini, neque Tibur Vopisci, neque omnino quidquam de Papinii nostri silvulis dictitasse. Sidon. Apollin., *Carm.*, XXII.

(2) Papinius meus... Id., *Carm.*, IX, v. 223. — Papinii nostri. .... Id., *Carm.*, XXII.

et le trouvait inimitable, soit dans ce poëme de la *Thébaïde* où il célèbre, au son de la trompette épique, les fureurs des fils de Labdacus, soit dans les tableaux rians de ses *Silves* qu'il compare à des prés émaillés (1). Le disciple resta au-dessous de son modèle, comme celui-ci était resté au-dessous de Virgile. Sidoine avait de Stace la facilité et la riche imagination, mais il n'en eut ni le goût ni l'élégance. Il fut moins sobre dans ses descriptions, plus outré dans ses figures, plus affecté dans sa diction. A part ses néologismes, Stace conservait encore les procédés et la contexture de ce beau langage que les muses romaines avaient parlé sous Auguste : Sidoine en brisa la trame en forçant le sens des mots anciens ou en y introduisant des mots inconnus faits plutôt pour l'oreille d'un barbare que pour celle d'un Romain cultivé. L'un se rapprochait plus des beaux âges de la littérature latine; l'autre ne s'en éloignait pas seulement; il était acteur dans cette révolution littéraire qui tendait à élever sur les ruines de la belle latinité des langues et des idiomes nouveaux.

Le Message de Thalie et le poëme sur Burgos sont les seuls vers que le voyage de Bordeaux ait inspirés à Sidoine Apollinaire. Nous connaissons le premier par sa lettre à l'aquitain Lupus. Sidoine le vit sans doute à son retour de Bordeaux. Lupus habitait tantôt à Périgueux, sa ville natale, tantôt à Agen, pays de son épouse (2). Il était si estimé pour son savoir dans ces deux cités de l'Aquitaine, qu'elles se disputaient à l'envi le bonheur de le posséder et la gloire de le comprendre parmi leurs citoyens (3). Sidoine fut témoin de cette pieuse émulation. Il en félicitait Lupus. « Que tu es heureux, lui

(1) . . . . . Papinius tuus meusque  
Inter Labilarios sonat furores  
Aut cum forte pedum minore rhythmō  
Pingit gemmea prata silvularum.

Sidon. Apollin., *Carm.*, IX, v. 225-226.

(2) Unus te patrimonio populus, alter etiam matrimonio tenet.  
Id., *Epist.*, VIII, 11.

(3) Quid agunt Nitiobriges, quid Vesunnici tui, quibus de te sibi altrinsecus vindicando nascitur semper sancta contentio? Id., *ibid.*



» disait-il, que pour t'avoir et te posséder plus longtemps ,  
» l'amour des peuples rivalise de zèle (1)! » Celui-ci se prêtait aux désirs de ces deux villes, si jalouses de sa présence. Il paraît même qu'il y enseigna la rhétorique. Quand il paraissait à Agen, on croyait revoir Alcime et Drépane; quand on le possédait à Périgueux, on n'osait plus regretter Anthédios et Paulin (2).

Pour que Lupus rappelât ces doctes personnages de la seconde Aquitaine, il fallait qu'il fût aussi bon poète que célèbre rhéteur. On vantait son érudition, fruit des longues veilles écoulées au sein de sa riche bibliothèque (3). De la rhétorique et de la poésie, il passait volontiers aux sciences dont il tâchait de pénétrer les sublimes secrets. C'est alors qu'il feuilletait avec soin les écrits de Vertacus, de Fullonius Saturninus et de Thrasybule qu'on regardait comme les plus habiles mathématiciens de l'époque (4). L'amitié de Sidoine et de Lupus fut durable; elle s'entretint par une correspondance où ils se communiquaient l'un à l'autre ce qui pouvait le plus intéresser la politique, la poésie et l'éloquence.

Pendant son séjour en Aquitaine, Sidoine dut aller jusqu'au pays des Saintons, visiter Nammace, un de ses amis, qui demeurait à Saintes ou à Oléron (5). Nammace n'avait pas les mêmes goûts que Léonce, Lampride et Lupus. Il s'occupait de villas et d'architecture, quand la guerre lui laissait quelques loisirs. La chasse surtout faisait ses délices. Il poursuivait avec une meute nombreuse et exercée, tantôt le sanglier ou le daim agile, tantôt les lièvres d'Oléron. Sidoine s'entretenait avec lui de ses occupations, et lui parlait des traités de Vitruve et

(1) Te. . . felicem, de quo diutius occupando possidendoque operæ pretium est, votiva populorum studia configere! Sidon. Apollin., *Epist.*, VIII, 11.

(2) Id., *ibid.* — *Hist. littér. de la France*, t. II, p. 383-384.

(3) . . . Quem quotidie tam multiplicis bibliothecæ ventilata lassat egeries...  
Sidon. Apollin., *Epist.*, VIII, 11.

(4) . . . Licet et ipse arithmeticæ studeas, et, quæ tua diligentia, Vertacum, Thrasybulum, Saturninum sollicitus evolvas, est qui semper nil nisi arcanum celsumque meditare. Id., *ibid.*

(5) Id., *Epist.*, VIII, 6.

de Columelle, comme il aurait parlé avec Lampride, d'Horace et d'Alcée. Il lui donnait plaisamment des conseils sur la chasse; il le raillait sur sa meute, timide en face d'un terrible sanglier, mais acharnée à la poursuite du daim et de la biche; il l'engageait à employer des filets, à entourer de leur maille les rochers escarpés, et à surprendre les bêtes sauvages dans leurs rets perfides (1). Parfois la conversation s'élevait; on devisait sur la chronographie d'Eusèbe, et sur la science profonde de Varron qui avait traité de la langue latine et de la vie rustique, dans deux ouvrages admirés de tous les Romains. Nammace témoigna même à Sidoine Apollinaire le désir de les connaître, et le pria de les lui faire parvenir, quand il en aurait l'occasion.

C'est dans ces mêmes années, c'est-à-dire, de 463 à 465, qu'il faut placer le voyage de Sidoine à Narbonne; il se trouvait dans cette capitale de la Narbonnaise, peu après qu'elle fut tombée entre les mains de Théodoric, et avant la mort de ce prince (2). Il y fut attiré par la famille des Consence, une des plus opulentes et des plus distinguées de cette province.

L'aspect de cette ville enchantait Sidoine Apollinaire. Narbonne était en effet une des cités les plus agréables de la Gaule méridionale. La beauté des campagnes qui l'entourent, la verdure des prairies qu'entrecourent des îles et des ruisseaux, le voisinage de la Méditerranée, la douceur de la température, tout faisait de l'ancienne Marcius (3), un séjour délicieux (4). Un commerce étendu répandait la richesse et la vie sur ses marchés publics. Les marques d'une élégante architecture se voyaient dans ses remparts, ses édifices et ses portiques.

(1) Quapropter de reliquo fructuosius retibus cassibusque scrupaeas rupes, atque opacandis habilia lustris clusor statarius nemora circumvenis... Id., *ibid.*

(2) Id., *Carm.*, XXIII.

(3) C'était autrefois le nom de Narbonne. Martial., IX, 44. — Sidon. Apollin., *Carm.*, XXII.

(4)  
Narbo potens salubritate  
Urbe et rure simul bonus videri  
Muris, civibus, ambitu, tabernis.

.....

Id., *Carm.*, XXIII, v. 37 et suiv.

La conquête y transporta de bonne heure les usages et les mœurs des villes les plus romaines. Elle avait son forum et ses avocats, son amphithéâtre et ses gladiateurs, son capitol et ses arcs de triomphe, ses thermes, ses monnaies et ses greniers publics (1). Les dieux de la Grèce et de l'Italie y recevaient quelques honneurs dans des temples qui conservaient encore des vestiges de leur première magnificence. On y vénérât surtout Bacchus et Cérès, Palès et Minerve, à cause des moissons et des prairies, des vignes et des oliviers qui couvraient ses plaines et couronnaient ses coteaux (2).

Le polythéisme avait cependant perdu, depuis un siècle, une partie de ses adorateurs. Les familles patriciennes et le peuple gagnés à l'Evangile désertaient ses temples pour fréquenter les églises consacrées au nouveau culte. L'importance de Narbonne en fit même une ville épiscopale dont le gouvernement fut confié à des évêques recommandés par leur doctrine et leurs vertus.

Quand Sidoine Apollinaire la visita, cette ville était encore toute fière de ses gloires impériales. Elle n'avait pas oublié qu'elle donna le jour à l'empereur Carus qui porta sur le trône des Césars ces vertus militaires et privées qui lui donnèrent rang parmi les dieux dont le culte officiel était enregistré dans les annales romaines. On se rappelait ses triomphes sur les Sarmates, ses expéditions contre les Perses qui lui valurent le surnom de *Persique*, le passage du Nyphate accompli sous ses ordres par les légions de l'Empire, et cette mort subite, sous les murs de Ctésiphonte, qui enleva à Rome un soutien, au peuple ses délices, aux belles-lettres un protecteur (3). Nar-

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, XXIII, v. 37 et suiv.

(2) Unus qui venerere jure divos  
Lenœum, Cererem, Palem, Minervam,  
Spicis, palmite, pascuis, trapetis...  
Id., *ibid.*, v. 44-46.

(3) Nam quis Persidis expeditionem,  
Aut victricia castra præteribit  
Cari principis, et perambulatum  
Romanis legionibus Niphatem,

bonne lui donna dans ses deux fils, Carin et Numérien, deux héritiers de sa pourpre. Numérien honora les courts instants de son règne par sa renommée d'orateur et de poète (1). Ses harangues et ses poésies le rangeaient parmi les plus beaux génies de son temps, au-dessus de Némésianus, et du sicilien Calpurnius et de plusieurs autres que le César narbonnais appelait à sa cour.

Narbonne resta romaine jusqu'au jour où Théodoric II vint en faire le siège. Sa citadelle tomba sous les coups de l'ennemi. Le Visigoth maître de la place comprit cette vieille colonie de plus parmi ses possessions gauloises (2).

Sidoine vit à Narbonne la trace de ses derniers malheurs. Cette ville était pourtant revenue de sa première épouvante, et, grâce à la clémence de son nouveau prince, elle reprit en pleine sécurité les habitudes sociales que le siège avait suspendues.

Dans la Narbonnaise, le goût de la poésie et des lettres était héréditaire au sein des classes élevées. Cette province se ressentait surtout de l'impulsion que Numérien avait donnée aux études gauloises. Aucune famille ne les cultivait alors avec plus de succès que celle des Consence, chez laquelle logeait Sidoine Apollinaire.

L'honneur de cette maison remontait à Consence qui vivait à la fin du quatrième siècle. Sa personne était un heureux mélange de la gravité romaine et de la délicatesse attique (3). Ses discours et ses actions respiraient une telle sagesse qu'au témoignage de Sidoine, il aurait ravi l'admiration des sept

Tum, cum fulmine captus imperator  
Vitam fulminibus parem peregit?

Sidon. Apollin., *Carm.*, XXIII, v. 91-96.

(1) Calpurn., *eccl.*, I. — Vopise. Numerian., 251. — Aurel. Victor, *Cæs.*, 59.

(2) Sidon. Apollin., *Carm.*, XXIII, v. 69 et suiv.

(3) Illum cui nitidi sales rigorque  
Romanus fuit attico in lepore.

Id., *ibid.*, v. 99-100.

sages de la Grèce, s'ils l'eussent entendu (1). L'étude remplit sa vie. Aussi aborda-t-il toutes les sciences, la philosophie, l'astronomie, la géométrie, l'histoire et l'éloquence. Rien n'est flatté comme le portrait que nous en a laissé Sidoine et où il met toute l'antiquité à ses pieds. Il était poète comme Chrysippe, musicien comme Amphion, orateur comme Cicéron et Démosthènes. C'était un Sophocle et un Euripide pour le cothurne, un Plaute et un Térence pour la comédie. Latiniste comme Tite-Live et Virgile, tendre et enjoué comme Pétrone et Ovide, il égalait Euclide et Aratus dans les mathématiques, Sénèque dans la philosophie, Tacite dans l'histoire, et Varron par la variété de son érudition (2). Sa diction réunissait tous les charmes du style; la délicatesse, l'élévation, l'enjouement et la gravité (3). Il est très-probable que, si les écrits de Consence nous fussent parvenus, il eût fallu diminuer de beaucoup l'idée que Sidoine nous en a laissée.

Consence, son fils, hérita de ses vertus et de ses qualités. La distinction de sa naissance (4), la noblesse de son caractère et l'étendue de son savoir en firent la gloire de Narbonne. Les muses le formèrent, pour ainsi dire, dès le berceau (5). Il fut de bonne heure imbu des préceptes de la grammaire et de la rhétorique (6). Personne n'ignorait quelle renommée il acquit

- (1) Hunc Milesius et Thales  
Stupere auditum potuit . . . . .  
Sidon. Apollin., *Carm.*, XXIII, v. 101 et suiv.
- (2) *Id.*, *ibid.*, v. 111 et suiv.
- (3) Quid multos varii styli relexam,  
Arguti, teneri, gravis, dicacis?  
Si Consencius affuit, latebant.  
*Id.*, *ibid.*, v. 167-169.
- (4) Il était petit-fils par sa mère du consul Jovin. *Id.*, *ibid.*, v. 171-173.
- (5) Jam primo tenero calentem ab ortu.  
Excepere sinu novem sorores. . . .  
*Id.*, *ibid.*, v. 204-205.
- (6) Quidquid rhetoricæ institutionis,  
Quidquid grammaticæ aut palestræ est,  
Sicut jam tener hauseras, vorasti.  
*Id.*, *ibid.*, v. 211-213.

à la cour de Valentinien III, par quelles grâces il captiva la cour de Byzance, quels honneurs il obtint sous Avitus, et quels services il rendit à l'Empire par son habileté dans les négociations. Sidoine le connut particulièrement à la cour de son beau-père. C'est là que, plein d'admiration pour son désintéressement et sa grandeur d'âme, il contracta avec lui une amitié durable, qui fut encore entretenue par leur passion commune des belles-lettres.

Consence se mêlait de poésie; il y réussissait, et quelque mesure qu'il employât, il réunissait dans ses poèmes la force, l'élévation et la délicatesse (1). Il jugeait avec discernement des pièces dramatiques, et les acteurs le savaient si versé dans l'histoire et la fable, qu'ils redoutaient sa censure quand il paraissait au théâtre (2).

Outre ces qualités d'esprit, Consence avait une grande habileté pour les jeux du cirque. Il y déployait une adresse merveilleuse; quelquefois même, il y remporta le prix en présence de l'empereur (3).

Retiré à Narbonne, ou dans sa villa dite *Octaviana*, située aux environs, du côté de Béziers, Consence ne donnait plus ses instants qu'aux lettres, à l'éducation de son jeune fils qui montrait déjà d'heureuses dispositions pour la poésie et les sciences (4), et au commerce de ses amis qui venaient jouir de ses entretiens et des agréments de sa villa.

L'*Octaviana* était une belle maison de plaisance. L'art et la nature y avaient réuni de nombreux avantages. Dans l'intérieur, les portiques, les thermes et les salles, étaient disposés selon toutes les règles de l'architecture (5). Les meubles avaient de l'élégance et de la commodité. Ce qui la rendait précieuse pour les lettrés de la Narbonnaise, c'était une vaste

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, XXIII, v. 1-21.

(2) Id., *ibid.*, v. 3-28.

(3) Id., *ibid.*, v. 263-427.

(4) Id., *Epist.*, VIII, 4.

(5) ... Domicilium parietibus attollitur ad concionentiam scilicet architectonicam fabre locatis. Id., *ibid.*

bibliothèque dont les armoires avaient été successivement enrichies par les deux Consence des meilleurs livres dans l'une et l'autre littérature (1).

A l'extérieur, rien ne manquait à sa beauté. Les perspectives, les avenues, les champs, les vignes, les oliviers, le voisinage de la mer et d'une rivière, tout contribuait aux délices de cette résidence (2).

Consence se réjouit de recevoir Sidoine Apollinaire dans sa villa qui était autant à ses amis qu'à lui-même. Leurs premières réflexions furent sur la chute d'Avitus qu'ils avaient vue de si près, et sur le sort de Narbonne qui venait d'échapper aux Romains. Mais les plaisirs délicats de la poésie, les joies de l'amitié et les charmes de la villégiature leur firent oublier qu'ils étaient sous la domination d'un prince barbare.

Cette nouvelle hospitalité rappelait à Sidoine celle de Burgos. Il songea aussitôt que la dernière main manquait aux hexamètres qu'il avait composés en l'honneur de Léonce : il repolit, presque sous les yeux de Consence, son poème sur Burgos, et l'envoya de Narbonne avec une dédicace où il félicite Léonce de posséder près de lui Bacchus et Apollon qui ont choisi pour retraite sa riante demeure (3).

Cette dette de reconnaissance une fois acquittée, Sidoine fut tout entier à Consence et à ses amis. Il visita d'abord la famille du célèbre Magnus dont les qualités revivaient dans ses deux fils, Probe et Magnus Félix. Cette maison était particulièrement connue de Sidoine. Elle descendait des Philagre, comme celle des Avitus (4). La naissance, les dignités, le talent, la vertu, en faisaient une des plus célèbres de la Gaule méridionale. Magnus était lui-même un personnage qui avait passé par les plus hauts emplois de la préfecture. Probe, par la

(1) ... Jam super penum, velsupellectilem copiosam thesauris bibliothecalibus large refertus. ... Sidon. Apollin., *Epist.*, VIII, 4.

(2) Agris aquisque, vinetis atque olivetis, vestibulo, campo, colle amœnissimus. Id., *ibid.*

(3) Habes ergo hic et Dionysium... habes et Phœbum.... Id., *Carm.*, XXII.

(4) Sirm. in Sid. — Gennad.

finesse de son jugement et sa vaste érudition , méritait d'être appelé le soutien des lettres dans les Gaules (1). Magnus Félix avait acquis de la réputation par ses vertus éminentes. Son épouse Attica était l'ornement de son sexe par sa piété et rivalisait avec la chaste Eulalie par la gravité de ses mœurs.

Sidoine vit avec un égal plaisir Camille , Serran , Marcellin , Limpide , Marin , Marcius Myron , Livius et Léon , tous personnages d'une grande distinction , quoiqu'ils différassent de mérite. Camille était le cousin de Probe et de Félix ; il avait occupé avec honneur des charges consulaires (2). Serran , qui avait paru à la cour de l'empereur Maxime , rappelait les faveurs dont il y avait joui , comme un titre à la considération publique. Marcellin , renfermé dans les principes de son austère stoïcisme , donnait ses plus longues heures à l'étude de la jurisprudence (3). Limpide était un citoyen magnifique et un homme considérable (4). Marin brillait par les qualités du cœur (5) , Marcius Myron et Livius étaient de riches seigneurs dont on reconnaissait l'opulence à l'éclat de leurs demeures et au luxe de leur hospitalité.

Une grande réputation de savoir entourait déjà Léon , jeune Narbonnais, dont on comparait l'éloquence à celle de l'orateur Fronton , un de ses ancêtres (6). Les connaissances les plus variées ornaient son esprit. Il excellait dans la poésie , la jurisprudence , la philosophie et l'histoire (7). Sidoine Apollinaire voyait en lui le prince des chœurs de Castalie (8), un rival dans les lois du célèbre Claudius , et un philosophe dont on

(1) Sidon. Appollin. , *Carm.* IX , v. 329-354.

(2) On pense que Camille est le père de S. Ennodius , évêque de Pavie.

(3) Marcelline meus , perite legum. . .

Sidon Apollin. , *Carm.* , XXIII , v. 463.

(4) Seu nos Limpidii lares habebant

Civis magnifici , virique summi. . .

*Id.* , *ibid.* , v. 475-476.

(5) *Id.* , *ibid.* , v. 479 et suiv.

(6) Ennod. , *Vit. Epiphani.* , p. 583.

(7) Sidon. Apollin. , *Epist.* , IX , 3.

(8) Rex Castalii chori. *Id.* , *Epist.* , VIII , 3.



devait consulter les lumières. Il était l'honneur de la société narbonnaise. Dans les questions les plus abstraites de la philosophie, on le prenait pour juge avec le consul Magnus et le questeur Domnule ; mais dans la poésie, et surtout dans l'épopée, l'ode et la satire, on ne lui trouvait point d'égal. Ses concitoyens admiraient sans envie un si beau talent ; le jeune Consence en fut si ravi, qu'il voulut dès-lors le prendre pour modèle (1).

Ces brillantes qualités frappèrent la cour de Toulouse. Il y fut bientôt appelé pour être élevé aux plus grands honneurs.

Quel charme ne trouvait pas Sidoine Apollinaire au sein de cette société polie ! Les fines plaisanteries des uns, la gaieté franche des autres, l'austère gravité de ceux-ci, la douce affabilité de ceux-là, la prévenance aimable et toujours égale de chacun, étaient pour lui la source de vraies et intimes jouissances (2). Il visitait tour à tour ces illustres Narbonnais ; tantôt il voyait Marcus Myron et Livius sous l'éclat de leurs lambris (3) ; tantôt il se rendait auprès de Léon qui l'étonnait par ses dissertations savantes sur le droit romain, ou le ravissait par la lecture de ses morceaux de poésie (4) ; quelquefois il visitait Marcellin, Limpide, et d'autres amis dont les rapports lui semblaient une occupation louable. Marin mettait à le recevoir un empressement digne de son « éternelle reconnaissance (5). »

Mais la parenté et l'amitié l'attiraient le plus souvent chez

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, IX, v. 511.

(2) O convivia, fabulæ, libelli,  
Risus, serieras, dicacitates.  
Occursus, comitatus unus, idem !  
Id., *ibid.*, v. 459-441.

(3) Sive ad culmina Marci Myronis,  
Tecta illustria seu videnda Livi...  
Id., *ibid.*, v. 444-445.

(4) Sive ad doctiloqui Leonis ædes...  
Id., *ibid.*, v. 446.

(5) Cujus sedulitas sodalitasque  
Æterna mihi laude sunt colendæ...  
Id., *ibid.*, v. 480-481.

le consul Magnus, où il admirait réunies dans une même personne les qualités les plus précieuses, la beauté et le savoir, l'opulence et la noblesse, la sagesse et la bonté. Avec Probe, il rappelait les souvenirs d'une jeunesse qui n'était plus, on s'entretenait des lettres qu'il fallait toujours cultiver et soutenir. L'austérité de Magnus Félix qui voyait déjà les dignités du siècle, des hauteurs du christianisme, l'élevait à des pensées plus grandes, et les exemples de piété et de modestie qu'offraient à ses yeux Attica et Eulalie, lui montraient, par un langage muet et persuasif, la puissance de la foi chrétienne faisant le foyer de toutes les vertus de ces demeures patriciennes où régnaient jadis l'orgueil et le plaisir.

Le rendez-vous habituel était dans la demeure de Consence, centre de vie à la fois élégante et chrétienne. C'est là que les grands seigneurs de la Gaule narbonnaise, confondus avec les philosophes, les rhéteurs et les poètes, causaient de littérature, de philosophie, de religion et de politique. Marcellin y développait ses théories sur le droit romain; Magnus jugeait en dernier ressort des questions de philosophie débattues dans les écoles; Consence et Sidoine racontaient dans de rapides hémistiches, jetés comme des fleurs au milieu de la conversation, les divers incidents de la journée; Léon, jeune encore, pétillait de verve et de savoir; il expliquait la loi des douze tables avec une érudition qui aurait confondu Appius Claudius, ou charmait l'assemblée par ses poésies où on croyait entendre Horace et Pindare (1); Magnus Félix se prononçait d'un air sententieux et grave sur les événements politiques de son siècle, et parlait des révolutions de l'Empire et des dignités du prétoire en vrai philosophe chrétien qui en avait appris le néant à l'école de l'Évangile.

La religion n'avait pas moins de part dans les habitudes de cette société choisie. À côté des thermes de l'*Octaviana*, il y avait une chapelle (2) où on célébrait les divins mystères, et

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, XXIII, v. 446 et suiv.

(2) ... Sacratio ... eoruscans ... Id., *Epist.*, VIII, 4.

dans la maison consulaire des Magnus, on vantait le zèle d'Attica à décorer les autels, zèle qui la portera plus tard à élever dans l'église de Saint-Laurent-in-Damaso une chapelle qui perpétuera avec des élégiaques, le souvenir de sa piété (1). C'est sous de tels auspices que se formaient déjà aux vertus chrétiennes, le jeune Ennodius qui deviendra l'évêque de Pavie, et le fils d'Attica, le jeune Félix, qui sera un jour une des gloires du monachisme arlésien.

Sidoine Apollinaire ne restait pas étranger à ces habitudes religieuses : il visitait avec ses amis les temples du vrai Dieu, ou se rendait à la maison de l'évêque de Narbonne pour s'édifier dans la vertu et s'instruire dans la doctrine (2).

A la villa de Consence, comme à celles d'Avitacum, de Voiron et de Burgos, des jeux innocents se disputaient la journée. A peine le soleil ramenait-il la quatrième heure, que la balle volait dans le sphéristère, la toupie tournoyait sur l'arène, et les dés résonnaient dans les cornets (3).

De là, on passait aux bains, mais à des bains bien différents de ceux de Néron, d'Agrippa et de Domitien. Ceux-ci, par leurs peintures obscènes, provoquaient la rougeur, ceux-là offraient à la pudeur un asile agréable (4).

Après le bain, on se rendait à la salle du festin, où on se

- (1) Attica felicis Magni clarissima conjux  
Sumptibus hoc propriis ædificavit opus.

Sirm. in Sidon., Carm., IX.

- (2) Seu delubra Dei colenda nobis,  
Sive ad pontificem gradus ferendi...

Sidon. Apollin., Carm., XXIII, v. 442-445.

- (3) Cum... .. calescens  
Horam sol dabat alteram secundam  
Hic promens teretes, pilas, trochosque...

Id., *ibid.*, v. 488-490.

- (4) Hinc ad balnea, non Neroniana,  
Nec quæ Agrippa dedit, vel ille cujus  
Bustum Dalmaticæ vident Salonæ,  
Ad thermas tamen ire sed libebat,  
Privato bene præbitis pudori.

Id., *ibid.*, v. 495-499.

couchait sur des lits dressés au milieu de statues qui représentaient les muses (1). Sidoine en admirait le fini : elles paraissaient telles à ses yeux , que jamais Mentor , Praxitèle ou Scopas ne reproduisirent avec tant d'art de pareilles statues , et que jamais d'aussi parfaites ne sortirent des mains de Polyclète et de Phidias (2).

Ainsi on voyait à l'*Octaviana* de Consence une image de cette vie patricienne où les habitudes de la religion et le lustre du savoir se mêlaient au charme des entretiens , pour faire couler dans une alternative de plaisirs délicats et d'austères devoirs ces existences consulaires et sénatoriales du cinquième siècle.

Mais quand on pénètre dans l'intérieur de ces villas , qu'on assiste aux scènes variées de ces journées patriciennes , et qu'au dehors on entend le Barbare démantelant les places impériales et proférant des cris de menace et de conquête contre la vieille capitale de l'Occident , on se demande quelle était la vie politique de l'aristocratie gallo-romaine , et quels sentiments animaient ces élégants seigneurs.

D'un côté , on ne croyait plus aux destinées de l'Empire ; de l'autre , les envahisseurs , avec leur barbarie , répugnaient à ces Gaulois civilisés. Mais comme ceux-là avaient pour eux la force et le succès , il fallait bien respecter la fortune de leurs armes et paraître du moins accepter leur domination.

Au sein de ces perplexités , on demandait un refuge à la science et aux lettres. De même que les Grecs , après leur défaite , cherchaient dans la philosophie les illusions d'une supériorité morale qui les élevât au-dessus de leurs maîtres ; de même les

(1) Post quas nos tua pocula , et tuarum  
Musarum medius chorus tenebat. . . .  
Sidon. Apollin., *Carm.*, XXIII, v. 500-501.

(2) Quales nec statuas imaginesque  
Ære aut marmoribus coloribusque  
Mentor, Praxiteles, Scopas dedērunt,  
Quantas nec Polyclelus ipse finxit,  
Nec sit Phidiasce figura cælo.  
Id., *ibid.*, v. 502-506.

clarissimes de la Gaule , tout en laissant les Barbares régner par le fer , mettaient la main sur les belles-lettres , comme pour se réserver la domination de l'esprit.

Il leur restait plus que cette consolation purement profane et littéraire. Au milieu de ce monde occidental , avili et ruiné , une patrie nouvelle , forte et pleine d'avenir , la patrie chrétienne , recrutait les intelligences élevées. On se ralliait à ce pouvoir qui , par des idées courantes de fraternité universelle , relevait les âmes et faisait circuler dans les ruines du vieux monde un souffle de résurrection sociale.

Toutes les forces morales de la cité gauloise se resserraient dans ce lien d'unité religieuse , et la nation chrétienne se formait par-dessus les débris de l'ancienne Rome , attirant à elle les éléments de la civilisation , et comprenant sous ses lois le peuple et toutes ces familles considérables de consuls , curiales et préfectoriens.

Là était le refuge et l'avenir social de tous ces riches possesseurs de villas arvernes , lyonnaises , aquitaines , narbonnaises et autres. Leur vie ne se passait pas uniquement à jouir d'une existence agréable et stérile , ou à scander de brillants hexamètres : l'intérêt religieux préoccupait déjà leurs esprits.

Dans ces contrées celtiques , où l'Empire s'écroulait chaque jour , ils avaient rêvé une Gaule nationale et indépendante ; maintenant ils concevaient l'idée d'une Gaule chrétienne. A l'heure qu'il est , ils se résignaient à Théodoric , dont l'arianisme était tolérant et modéré. La fougue persécutrice d'Euric les éloignera à tout jamais de la monarchie toulousaine ; mais ils accepteront Clovis , en qui ils virent le fondateur de cette patrie nouvelle qu'ils appelaient de leurs vœux.

Cependant Sidoine Apollinaire avait quitté Narbonne , mais non sans le dessein de payer le même tribut de poésie et de reconnaissance à l'*Octaviana* qu'à *Burgos*. De son côté , Conscience , dont la verve avait été réveillée par la visite de Sidoine , était partout poursuivi , à la maison , en voyage , par la manie des vers. Les charmes de Marseille la *Phocéenne* et de Baïa de Sextius , les souvenirs des trophées remportés par César et Ma-

rius, rien ne l'arrachait à ses rêveries poétiques (1). Enfin il en sortit un poème où se trouvaient réunis le savoir, la noblesse, l'énergie et l'élégance (2). Mais la versification était pleine de nuances. L'hexamètre y donnait la main tantôt à la timide élégie, tantôt à de gracieux hendécasyllabes où le trochée, le spondée et le dactyle venaient chacun à leur tour.

Consence envoya ses vers à Sidoine : celui-ci venait de contracter une nouvelle dette ; il fallait s'en libérer. Son hôte réclamait le capital et les intérêts. Sidoine le paya avec usure, en lui envoyant plus de cinq cents hendécasyllabes, tous consacrés à la gloire des Consence.

La poésie en est quelquefois élégante et toujours facile, mais, en plus d'un endroit, vide et prétentieuse. L'éloge des Consence est chargé d'hyperboles. On voudrait s'en rapporter à ce qu'il dit de ces deux personnages ; mais l'exagération dépasse toute mesure. Tandis que la renommée et leurs œuvres publient la gloire des sages, des orateurs et des poètes, auxquels dans chaque genre il égale son héros, le temps ne nous a pas même conservé les ouvrages de Consence-le-Jeune, et il a fallu tout l'enthousiasme de son admirateur pour sauver son nom de l'oubli.

Le poète est plus vrai et s'élève à une plus haute éloquence dans cette apostrophe à Narbonne, qui est un des plus beaux morceaux de son poème :

« Salut, ô Narbonne, à la douce température, toi dont  
» l'aspect est si agréable. Si la vue de tes campagnes charme  
» les regards, tu ne plais pas moins par tes murailles, tes ci-  
» toyens, ton enceinte, tes édifices et tes portiques. Au de-  
» dans, tu étales ton forum, ton amphithéâtre, tes temples,  
» ton capitole, tes monnaies, tes bains, tes arcs de triomphe  
» et tes greniers publics ; au dehors, tes prairies, tes fon-

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, XXIII.

(2) Misisti mihi multiplex poema  
Doctum, nobile, forte, delicatum.

Id., *ibid.*, v. 20-21.

» taines , tes lles , tes salines , tes étangs , ton commerce ,  
» ton port , et enfin la mer qui t'avoisine offrent un spectacle  
» délicieux et varié. Toi seule peux vénérer à bon droit Bac-  
» chus et Cérès , Palès et Minerve , grâce à tes moissons , à  
» tes vignes , à tes pâturages et à tes oliviers (1).

» Confiante en la valeur de tes habitants , tu dédaignes les  
» secours de la nature , et tu élèves ta tête au-dessus des plus  
» hautes montagnes. Tu n'as pour ceinture ni large fossé , ni  
» remparts hérissés de piques. Tu ne montres sur tes murs ni  
» marbre , ni lames d'or , ni verres transparents , ni la brillante  
» écaille de la tortue indienne , ni l'ivoire des éléphants de  
» Lybie... Mais fière au milieu de tes citadelles à demi-rui-  
» nées , étalant les traces honorables d'anciennes guerres , tu  
» montres tes remparts ébranlés sous les coups du bélier , et tu  
» fais de tes ruines ton ornement et ta gloire (2). »

« Que d'autres villes se cachent sur des hauteurs mena-  
» çantes avec des forces médiocres ; que d'autres murailles ,  
» assises sur des crêtes entourées de précipices , se glorifient de  
» n'avoir jamais été abattues ; pour toi , tu plais dans ta dé-  
» faite , et le siège que tu as soutenu a prouvé combien tu étais  
» brave et fidèle (3). »

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, XXIII, v. 37 et suiv.

(2) Solis fise viris , nec expetito  
Naturæ auxilio , procul relictis  
Promens montibus altius cacumen.  
Non te fossa patens , nec hispidarum  
Objectu sudium coronat agger ;  
Non tu marniora , bracteam vitrumque ,  
Non testudinis Indicæ nitorem  
.....  
Figis mœnibus.....  
Sed per semirutas superbus arces ,  
Ostendens veteris docus duelli ,  
Quassatos geris ictibus molares ,  
Laudandis pretiosior ruinis.

Id., *ibid.*, v. 48 et suiv.

(3) Sint urbes aliæ situ minaces ,  
Quas vires humiles per alta condunt  
Et per præcipites locata cristas

Assurément, il y a dans ce passage, de la chaleur et de la poésie ; qu'on ajoute les adieux pleins de naturel que Sidoine adresse, à la fin de son poème, à la riante demeure de Conscience, à ses pénates religieux, où habitaient ensemble la pudeur et la liberté (1), et on aura des vers qui jaillissent des vraies sources de l'inspiration.

Le poème sur Narbonne brille encore du côté de l'érudition. Sidoine y nomme un grand nombre d'orateurs et de poètes, comme s'il eût voulu tracer en quelques lignes le tableau littéraire de la Grèce et de l'Italie. Il évoque les âges fabuleux de la littérature grecque, en citant Phébus, Orphée et les muses ; il énumère les sept représentants de la sagesse attique ; il célèbre le savoir d'Aratus et d'Euclide dans l'astronomie. Dans la tragédie, Euripide et Sophocle excellent ; mais dans le genre comique, nul ne chausse mieux le brodequin que Ménandre. Homère est sublime dans l'épopée (2) ; Hérodote est rapide dans l'histoire (3). Démosthènes occupe le trône de l'éloquence, et doit à l'impétuosité de sa parole d'entraîner le peuple de Pandion (4).

Sidoine ne juge pas avec moins de goût les auteurs de Rome. Selon lui, Cicéron, Tite-Live, Virgile, portèrent chacun dans leur genre l'éloquence latine au plus haut degré ; Térence fut un modèle dans le genre comique ; Plaute, par ses plaisanteries en-

Nunquam mœnia cæsa glorientur ;  
Tu pulsate places, fidemque fortem  
Oppugnatio passa publicavit.

Sidon. Apolin., *Carm.*, XXIII, v. 65 et suiv.

- (1) O dulcis domus, o pii penates,  
Quos, res difficilis sibique discors,  
Libertas simul excolit pudorque !

Id., *ibid.*, v. 456-458.

- (2) Tonans Homerus. Id., *ibid.*, v. 134.

- (3) Torrens Herodotus. Id., *ibid.*

- (4) Qui Pandioniam movebat arte  
Orator caveam tumultuosus

.....  
Et juste residens in arce sandt...

Id., *ibid.*, v. 137 et suiv.



jouées, surpasse la finesse des Grecs ; Varron se recommande par l'étendue de son savoir ; Salluste plaît par sa concision ; Tacite doit être dans toutes les mémoires et sur toutes les bouches (1) ; Pétrone et Ovide ont une place marquée dans les annales de la poésie (2). Les écrivains de l'école espagnole, les deux Sénèques, Martial, Lucain, Stace, viennent à leur tour figurer dans ce panthéon que Sidoine dressait aux génies les plus célèbres de Rome et d'Athènes (3).

On ne reviendra pas sur ces jugements de Sidoine, et quand on voudra faire la revue de l'antiquité grecque et latine, il faudra citer les mêmes noms, assigner aux écrivains les mêmes éloges.

Si la première Narbonnaise attirait Sidoine Apollinaire par ses familles consulaires et ses hommes d'élite, la seconde l'attira en ces temps par le célèbre évêque qui avait remplacé Maxime sur le siège de Riès. C'était Fauste, un des plus beaux esprits de la Gaule, et un des plus grands évêques du cinquième siècle. Sidoine le connaissait par la renommée dont il jouissait, et par les soins qu'il avait donnés à son frère.

Fauste reçut le jour dans la Grande-Bretagne, d'une mère que ses vertus rendaient semblable aux plus saintes femmes de la Bible (4). Dès sa jeunesse, il étudia l'éloquence et parut au barreau avec un certain éclat (5). Il ne porta pas moins

- (1) Quid vos eloquiū canam Latini,  
Arpinas, Patavine, Mantuane,  
Et te comica qui docers, Terenti,  
Et te tempore qui satus severo  
Graios, Plau e, sales lepore transis ?

.....

Sidon. Apollin., *Carm.*, XXIII, v. 143 et suiv.

- (2) Id., *ibid.*, v. 153 et suiv.

- (3) Quid celsos Senecas loquar, vel illum  
Quem dat Bilbilis alta Martialem,  
Terrarum indigenas Ibericarum ?  
Quid quos duplicibus iugata tædiis  
Argentaria Polla dat portas ?

Id., *ibid.*, v. 162-166.

- (4) Id., *Carm.*, XVI, v. 87-88.

- (5) Id., *Epist.*, IX, 9.

d'ardeur à l'étude de la philosophie, et s'assit à l'école de Platon dont il préférait la doctrine à celle des autres sages de la Grèce.

De la Bretagne il vint dans les Gaules. Le monde n'ayant pu le séduire, il se retira dans le monastère de Lérins, si célèbre alors par les vertus d'Honorat, son fondateur, et de plusieurs autres saints qui faisaient de cette petite île le séjour de la piété et de la science chrétiennes.

Là, il fit entrer l'Académie dans l'Eglise du Christ (1), et bien qu'il ne portât ni le manteau, ni la chevelure nourrie du sophiste, il continua, sous cet habit austère de moine qui irritait la bile du poète Rutilius, à cultiver la philosophie, de manière à effacer le savoir des Stoïciens, des Cyniques, des Péripatéticiens et des Hérésiarques de son temps (2). Mais il modifia les doctrines de Platon par les leçons des divines Ecritures (3), et couronna le vaste ensemble de ses connaissances par cette science spirituelle à laquelle se formaient de bonne heure les moines de Lérins.

Son savoir, ses vertus et la régularité de sa vie le désignèrent pour successeur à S. Maxime, dans le gouvernement de cette importante abbaye, quand celui-ci fut élevé, en 433, au siège de Riès. Fauste y maintint dans toute sa pureté la discipline monastique, et édifia ses moines, vingt années durant, par ses exemples et ses discours.

Rien n'aurait terni sa renommée de docteur et diminué la considération méritée par ses vertus, si déjà on n'eût senti transpirer dans ses écrits et ses entretiens philosophiques un penchant secret pour les erreurs semi-pélagiennes qu'il avait sans doute apportées de la Grande-Bretagne, ou qu'un pélagien, chassé d'Italie, avait répandues à Lérins, pendant les années où il y vécut dans la retraite (4).

(1) *Ecclesiæ Christi Platonis academiam*. . . Sidon. Apollin., *Epist.*, IX, 9.

(2) . . . *Experietur quisque conflixerit, Stoicos, Cynicos, Peripateticos, Hæresiarchas propriis armis, propriis quoque concuti machinamentis.*

*Id., ibid.*

(3) Gennad., c. 83.

(4) *Hist. littér. de la France*, t. II, p. 387.

Comme les doctrines de Fauste étaient un pélagianisme très-adouci et qu'elles n'avaient pas encore été condamnées par l'Eglise, elles ne nuisirent pas tellement à son mérite, qu'il ne pût être élevé au siège de Riès, devenu vacant par la mort de Maxime (1). Le moine de Lérins ne changea point dans cette nouvelle dignité. Tel il était au désert, au milieu des rigueurs de la discipline, tel il demeura au milieu des travaux de l'épiscopat.

Quand Sidoine Apollinaire le vit à Riès, il fut frappé du nouveau spectacle que lui offrit cette vie épiscopale composée d'austérités et de prières. Ce n'était plus cette vie commode et élégante du patriciat gallo-romain. Tantôt Fauste se retirait dans des sites inhospitaliers, ou au sein d'une caverne profonde, ou sur le sommet des Alpes escarpées qui dominent la seconde Narbonnaise, et rappelait par ses macérations ces anachorètes qui, comme Elie, Jean, les deux Macaires, Ammon, Hilarion et Antoine, furent l'effroi du monde et la gloire du désert (2); tantôt un attrait particulier le ramenait à Lérins où il se délassait du poids de la vieillesse, en servant les jeunes moines qui, à la vue de ses traits vénérables, croyaient revoir Caprais, Honorat, Eucher et Maxime (3), toutes ces grandes figures du monachisme méridional dont le souvenir vivait, sans s'éteindre, à l'ombre des cloîtres de Lérins.

Les délices de la solitude n'empêchaient point Fauste de veiller au soin de ses peuples. Nul n'était plus empressé que lui à pourvoir aux soins des malades, des pèlerins et des cap-

(1) Fauste fut nommé évêque de Riès, au commencement de l'année 462.

(2) Seu te clammatæ syrtis, et inhospita tesqua,  
Seu cæno viridante palus, seu nigra recessu  
Incultum mage saxa tenent.....  
Seu te præruptis porrecte in rupibus Alpīs.

.....  
Sidon. Apollin., *Carm.*, XVI, v. 91 et suiv.

(3) Seu te Lérinis priscum complexa parentem est,  
Quæ tu jam fractus pro magna sæpe quiete  
Discipulis servire venis.....

Id., *ibid.*, v. 104 et suiv.



voir de la différence d'opinion de ces deux philosophes. Claudien tenait pour le spiritualisme élevé d'Augustin et pour son système sur la grâce ; Fauste s'était rangé , avec plusieurs moines de Lérius , parmi les adversaires de cet illustre docteur. Quoique Sidoine fût moins versé dans ces matières que dans la poésie , il eut assez de discernement pour rester fidèle aux doctrines de Claudien qui étaient plus solides et plus sûres.

Dans son séjour à Riès , Sidoine vit peu de personnages de la seconde Narbonnaise ; il se laissa captiver par l'éloquence de Fauste , et par les qualités éminentes qu'il rencontra chez sa vertueuse mère qui avait quitté la Grande-Bretagne pour venir se fixer auprès de son fils. Une âme grande est toujours saisie d'émotion à l'aspect de la vertu. Sidoine raconte que , lorsque pour la première fois il vit la mère de Fauste , il ressentit une crainte mêlée de respect, comme s'il se fût trouvé en présence de Rebecca ou de la mère de Samuel (1).

Sidoine Apollinaire se reposa , en Auvergne , de ses voyages dans la Gaule méridionale , à la fin de l'année 466. Il put jeter un coup d'œil rapide sur les événements qui avaient marqué ces dernières années. Mais la situation de l'Empire et des Gaules n'était pas propre à lui inspirer le dessein de reparaitre sur la scène politique. Chaque année l'Empire perdait quelque'une de ses provinces.

L'Espagne venait d'être soumise par Théodoric II , à l'exception de ce petit état que les Suèves y avaient formé , et des provinces de Tarraconne et de Carthagène que Rome y possédait encore. La Gaule méridionale subit presque en entier ses lois.

Les Visigoths n'étaient pas seuls à disputer les Gaules à l'Empire. Déjà les Franks , sous la conduite de Childéric , restaient

(1)

..... Voluisti  
Ut sanctæ matris sanctum quoque limen adirem.  
Dirigui , fateor mihi conscius , a'que repente  
Tinxit adorantem pavidò reverentia vultum ;  
Nec secus intremui , quam si me forte Rebecca  
Israel , aut Samuel crinitus duceret Annæ.

Sidon. Apoll., *Carm.* , XVI , v. 83-88.

maîtres, après un long siège, de Lutèce qui sera le berceau de leur puissance. Les Saxons tenaient les rivages où s'élevaient Nantes et Bayeux ; les Allemands avançaient du côté de la Suisse ; les Burgondes faisaient de continuelles apparitions dans la Lyonnaise et la Viennoise ; et les Bretons , chassés de leur île par les Angles et les Scots , gagnaient moins comme un refuge que comme une conquête, les contrées de Vannes , de Cornouaille et de Tréguier. L'Anvergne, le Berry , Sens, Soissons , et quelques pays du midi restaient encore aux Romains qui ne tarderont pas à perdre ces coins de terre où s'abrite leur drapeau.

La cour de Toulouse fut alors le théâtre d'une de ces révolutions si fréquentes parmi les Barbares. Au moment où Théodoric II rêvait de nouveaux agrandissements, il fut précipité du trône par le crime qui l'y avait porté. Il fut massacré par Euric, l'un de ses plus jeunes frères [466-467]. Il avait régné treize ans et acquis une gloire que ne soutiendra aucun de ses successeurs. Sidoine Apollinaire dut regretter ce prince dont il avait goûté les faveurs. Le gouvernement d'Euric lui rendit cette perte plus sensible.

Euric (1) avait de la jeunesse, de l'ambition et du fanatisme. Si son génie le portait à la guerre, son zèle pour l'arianisme légitimait à ses yeux tous les motifs qu'il avait de la faire. Dans son prosélytisme sanguinaire, il songeait moins à étendre ses conquêtes qu'à propager ses erreurs. Il conçut le plan de leur soumettre l'Espagne et la Gaule, et il y persista si résolument qu'on ne pouvait dire s'il était de préférence le chef de sa nation, ou celui de sa secte (2).

Sévère restait spectateur de ces invasions qui jetaient à tous les vents les lambeaux de la couronne impériale. Le sceptre qu'il portait ne tenait plus guère à ses mains. Ricimer qui, à son

(1) *Evaric, Eoric, Eothoric*. Nous lui conservons le nom d'*Euric*, adopté par le plus grand nombre des historiens.

(2) *Tantum, ut ferunt, ori, tantum pectori suo catholici mentio nominis aceti, ut ambigas, amplius ne suæ gentis an suæ sectæ teneat principatum.*

Sidon. Apollin., *Epist.*, VII, 6.

gré, le faisait passer de l'un à l'autre, ne jugea plus sévère capable de le tenir. Ce fantôme d'empereur irrita son terrible sujet par quelques marques d'indocilité (1). Celui-ci, par un de ces caprices qui décidaient de l'Empire, le fit empoisonner. On était à la fin de l'année 465. Rome resta sans maître jusqu'en 467.

Plus que jamais, Rome voyait se presser sur ses frontières des ennemis formidables qui considéraient d'un œil avide le démembrement de ses forces et de ses provinces. La chute soudaine de ses empereurs, la faiblesse de ses armées, l'inhabilité de ses généraux, tout annonçait une ruine prochaine ; et, dans le pressentiment de cette immense catastrophe, les Barbares que Dieu avait choisis pour être les ministres de ses vengeances sur la capitale du monde, se tenaient debout, prêtant l'oreille au moindre vent qui leur apporterait le signal de la Providence.

(1) Cassiod. — Cuspinien, p. 453.

## LIVRE VI.

### Sidoine Apollinaire et Anthémius.

---

Interrègne de 466. — Le Sénat député à Constantinople pour demander un empereur. — Léon choisit Anthémius. — Anthémius débarque à Ravenne. — Sidoine Apollinaire et la députation Gauloise. — Couronnement d'Anthémius à Rome. — Sidoine est mandé par Anthémius. — Départ de Sidoine pour Rome. — Description de son voyage. — Son séjour à Ravenne. — Son arrivée à Rome, sa maladie et son rétablissement. — Les noces de Ricimer et d'Euphémie. — Sidoine Apollinaire et Paulus. — Cécina Basilus et Gennédius Avienus. — Sidoine Apollinaire prononce le panégyrique d'Anthémius. — Il est nommé préfet de Rome. — Expédition contre Genséric. — Marcellinus et Basilisque. — Rome est menacée de la famine. — Sidoine Apollinaire pourvoit à la subsistance du peuple. — Il contribue à l'organisation de l'autorité impériale dans les Gaules. — La préfecture d'Arvandus. — Ses concussions et ses intelligences secrètes avec Euric. — La conseil des sept provinces arrête qu'Arvandus sera traduit devant les tribunaux de Rome. — Tonance Ferréol, Thaumaste et Pétrone d'Arles sont députés à Rome pour accuser Arvandus. — Arvandus à Rome. — Sidoine Apollinaire s'intéresse à son malheur. — La présomption d'Arvandus compromet sa cause. — Il est déclaré coupable du crime de lèse-majesté. — Sidoine Apollinaire le sauve de la peine capitale. — Anthémius confère à Sidoine la dignité de patrice. — Sidoine Apollinaire quitte Rome et revient dans les Gaules.

(466-469.)

---

Le court interrègne de 466 fit planer l'épouvante sur toute l'Italie. Rome fut dans la stupeur tant que se prolongea la dictature de Ricimer. Les affaires publiques étaient suspendues ; le sénat muet n'osait débiter en face de ce Suève qui disposait des lois et de l'armée, et les vieux Romains, quelque peu soucieux de la grandeur de la patrie, gémissaient en voyant de quel air la Barbarie s'imposait aux descendants des Camille et des Scipion. La Voie sacrée, en-



combrée jadis de ces peuples d'esclaves que les triomphateurs traînaient derrière leurs chars, ne résonnait plus que du pas lourd et des cris informes de ces soldats Suèves, Gépides, Hérules et Burgondes, dont la casaque en peau prévalait au Capitole sur la pourpre sénatoriale, et dont les lignes échelonnées du Tibre jusqu'aux rives du Pô tenaient l'Italie tout entière dans un réseau de forces ennemies et prêtes à se remuer au premier signal de Ricimer.

Le monde barbare avait fait un pas de plus, et si les destinées des peuples pouvaient se résumer dans quelques hommes, il serait vrai de dire que Ricimer fut le terme moyen de cette trilogie fatale qui, commencée par Stilicon, devait aboutir à Odoacre.

Dans cette situation de l'Empire, il eût été facile à Ricimer de s'adjuger le commandement. Rome n'aurait pas trouvé étrange que celui qui était accoutumé à faire des Césars, prît envie de se faire lui-même César. Cette ambition ne le tenta point : il lui sembla plus grand de continuer à disposer du trône plutôt que d'y monter ; et sa fierté germanique trouva plus de dignité à avilir la pourpre en face du barbare qu'à revêtir le barbare d'une pourpre qui tombait si vite en lambeaux. Il se renferma dans le même rôle et le joua avec une habileté qui désespérait Rome et l'Italie.

Au milieu de ses perplexités, le sénat s'arma de courage et de résolution. Voyant que Ricimer faisait à dessein durer l'anarchie politique, il se tourna vers la cour de Constantinople pour renouer avec elle ces liens d'amitié qui avaient été brisés depuis plusieurs années. Léon venait de succéder à Marcien. La députation chargée de lui faire parvenir les vœux de l'Italie avait de plus à le prier de donner à l'Occident un empereur de son choix (1). Ricimer sut tout et attendit. La conscience de sa force le rassurait contre tout événement, et il se disait que le sénat

(1) Hic est . . . . . petiit quem Romula virtus  
Et quem vester amor . . . . .

Sidon. Apollin., *Carm.*, II, 43.

et Léon viendraient à lui avant de rien conclure. Le barbare avisé avait vu sûrement ; il fut convenu qu'on le ménagerait.

Léon sut gré au sénat romain de sa démarche , et, pour lui en témoigner son contentement , il choisit parmi les sujets de son empire celui qui lui paraissait le personnage le plus considérable. Il nomma Anthémios , et afin que Ricimer laissât libres les degrés du trône , il lui fit entrevoir son mariage avec la fille du nouveau César. Si cette union flatta la vanité du patrice , la pensée qu'il ne serait pas éloigné du trône , et qu'il lui serait facile de dominer à la cour d'un beau-père , satisfit encore plus son étrange ambition.

Tandis que Ricimer acceptait Anthémios , Genséric concevait de ce choix le plus violent dépit : il avait lui-même travaillé à faire un empereur dans la personne d'Olybrius , beau-frère de son fils (1) , et quand il vit son projet échouer par l'entente de Léon et du sénat romain , il confondit dans une haine commune Rome et Constantinople.

Mais l'Italie devait être satisfaite de son nouvel empereur. La renommée y avait déjà publié l'éclat de sa naissance et ses qualités personnelles. Il descendait de la race des Auguste (2) ; il avait du sang de cet ancien Procope qui comptait Constance et Julien parmi ses cousins , et qui prit la pourpre à Byzance , en 365. Son père s'était élevé par son mérite aux plus hauts emplois de la cour. Son ambassade en Assyrie lui avait fait le renom d'un habile négociateur (3) , et lui valut , à son retour , la dignité de patrice et le commandement général des armées d'Orient (4). Anthémios , son

(1) Prisc. — Procop., *Bell. vand.*, lib. 4, c. 6.

(2) ..... Prisca propago.

Augustis venit a proavis.

Sidon. Apollin., *Carm.*, II, v. 68-69.

(3) Id., *ibid.*, v. 75-88.

(4) Suscipit hinc reducem duplicati culmen honoris  
Patricius, necnon peditumque equitumque magister  
Præficitur castris.....

Id., *ibid.*, v. 89-91.

grand-père maternel, fut préfet et consul (1). Le jeune Anthémios se montra digne de ses ancêtres. Il frappa de bonne heure l'admiration de Marcien qui ne trouva pas en Orient un sang plus illustre que le sien, ni un cœur plus noble à offrir à sa fille Euphémie (2). Il seconda son beau-père dans toutes ses entreprises, et joignit à ses vertus une telle bravoure, qu'on le désignait comme le successeur du vieux Marcien. Mais il ne fit aucun pas pour saisir la couronne, et la laissa volontiers tomber sur la tête de Léon, son rival (3). Celui-ci remarqua cette grandeur d'âme; et, comme à ses yeux nul n'était plus digne du diadème que celui qui savait le refuser, il n'hésita pas à le nommer, quand l'Occident lui demanda un empereur.

Anthémios apprit sa nouvelle fortune, au moment où, à la tête de la flotte hellespontique, il surveillait les mouvements de Genséric, et signalait par ses victoires les rivages de Sestos (4). Il accepta l'Empire, n'en trouvant pas le poids trop lourd pour ses épaules; mais une condition répugnait à son cœur de père (5), c'était le mariage de sa fille, jeune princesse d'une humeur fière et d'une grande délicatesse, avec ce Suève dont le monde entier connaissait les perfidies.

Ses répugnances tombèrent devant les vœux réitérés de l'Italie et les instances de Léon, qui furent d'autant plus pressantes, qu'il comptait sur Anthémios pour arrêter le vandalisme de Genséric qui tenait deux empires en échec. Il partit de Constantinople, ayant à sa suite plusieurs personnages de distinction (6), parmi lesquels figurait Marcellinus que Sidoine Apollinaire et la faction gauloise avaient autrefois poussé au prin-

- (1) Huic socer Anthemius, præfectus, consul et i'em.  
Sidon. Apollin., *Carm.*, II, v. 94.
- (2) Id., *ibid.*, v. 432.
- (3) ..... Sed vobis nulla cupido  
Imperii. Id., *ibid.*, v. 210-211.
- (4) ..... Sestias ora  
Hellespontiacis circumclamata procellis.  
Id., *ibid.*, v. 506-507
- (5) Ennod., *Vit. Epiphan.*, p. 339.
- (6) Idal., *Chronic.*, p. 41.

cipat, et qui, après avoir joué un rôle politique en Orient, revenait à Rome sous les auspices de la fortune d'Anthémius. Il emmenait aussi un grand nombre d'Orientaux fort dévoués à sa cause (1). Cette escorte était de nature à causer de l'ombrage à l'armée barbare de Ricimer, qui ne tarderait pas à voir dans les nouveaux venus la troupe privilégiée d'Anthémius.

Le plus grand danger pour l'avenir n'était pas là. Quiconque eût connu Ricimer et Anthémius, aurait prévu que ces deux hommes, l'un avec son impétuosité asiatique, l'autre avec son humeur contenue et inflexible, ne pourraient, d'un commun accord, assurer pour de longs jours le repos de l'Occident.

Les commencements furent assez heureux. Ricimer, ayant su l'arrivée d'Anthémius, réunit à la hâte les troupes d'Italie, et vint à Ravenne saluer le nouvel empereur qui y débarquait, le 12 avril 467. Mais à peine Anthémius eut-il mis le pied sur la terre italienne, qu'il sentit sur ses épaules les affaires de l'Occident. Une requête gauloise vint tout à coup le surprendre dans ses premiers soucis d'empereur.

Quand on apprit dans la Gaule romaine qu'un pouvoir légitime s'organisait, et que l'Empire pourrait trouver dans l'intelligence renouée avec l'Orient un gouvernement fort et régulier, les provinces transalpines, toujours inquiétées par les empiètements des Barbares, avisèrent aussitôt à se mettre sous le patronage et dans les bonnes grâces du nouvel Auguste. Les défiances qu'inspirait la cour Burgonde, les violences d'Euric, arien intolérant et sanguinaire, et les menaces qu'il faisait planer sur les contrées restées indépendantes, tout commandait cette démarche.

On délibéra au sein des Gaules sur les nécessités du moment et la politique à suivre. Les représentants de la nationalité arverne qui étaient encore plus intéressés à conserver une autonomie chaque jour compromise, opinèrent qu'on devait s'en

(1) *Idat., Chronic.* — *Procop., Bell. vand.*, 1, 6.

remettre au nouvel empereur de la sécurité des provinces gallo-romaines. Cet avis prévalut, et on arrêta que l'affaire serait portée au tribunal d'Anthémios, ou soumise à son conseil privé. Une légation lui serait envoyée, qui lui exposerait l'état et les besoins de la Gaule.

Mais auparavant, il fallait savoir si le prince agréerait les députations, si les premiers embarras du trône lui laisseraient quelques loisirs pour écouter les réclamations des provinces, et, dans ce cas, si l'Etat réserverait aux ambassadeurs les services de la poste impériale. L'autorisation une fois obtenue, les députés, porteurs du rescrit impérial, se rendraient à Ravenne ou à Rome, logés aux frais de l'Etat et conduits par les voitures réservées à ceux qui voyageaient dans l'intérêt de la République (1).

Pour avoir plus sûrement une réponse favorable, on jeta dans la requête un nom célèbre qui, déjà fort connu en Occident, devait aussi l'être en Orient, de tous ceux qui ne restaient pas étrangers au mouvement des lettres latines. Ce nom était celui de Sidoine Apollinaire, qui va se mêler encore aux affaires publiques du monde occidental.

Anthémios le connut assez, ou par lui, ou par Marcellinus, pour ne pas rejeter une demande qu'appuyait un des citoyens les plus importants de la Gaule romaine. Il prit au sérieux la requête des Gaulois, et, quelques jours après, il faisait partir de Ravenne un bref impérial par lequel il autorisait Sidoine Apollinaire et les autres députés des provinces, à se rendre directement dans cette ville (2).

De leur côté, le sénat et le peuple romain réclamaient Anthémios. Il se rendit à l'impatience de leurs désirs, et gagna Rome, où il fut salué par d'unanimes acclamations. Tous virent en lui un libérateur. Les villes et les campagnes d'Italie s'unirent aux applaudissements du sénat, aux suffrages des tri-

(1) Theodoret, II, 41. — Symmaque, III, 63. — Cassiod., IV, 3. — Le Quien de la Neufville, *Origine des postes chez les anciens et les modernes*, p. 31-33. — Nicolas Bergier, *Hist. des grands chemins de l'empire*, p. 603.

(2) Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 8.

bus (1), aux transports publics de l'armée et des peuples alliés. Les chrétiens bénirent son avènement, et le pape Hilaire attendit beaucoup, pour l'exaltation de l'Eglise, d'un prince qui, à son départ de Constantinople, avait converti sa maison en une basilique et en un hospice pour les vieillards (2).

L'intronisation d'Anthémius eut lieu sans retard. Si Léon l'avait désigné, sous le titre de César, au choix de l'Occident, il avait, par respect pour la majesté romaine, laissé au sénat et au peuple l'honneur de le proclamer Auguste, et de lui passer le manteau impérial.

La cérémonie se fit, les premiers jours d'avril (3), dans la campagne de Bontrote, à quelques milles de Rome (4). La plaine se couvrit d'une multitude immense, avide de contempler les traits du César grec, et toujours heureuse de participer à ces scènes de couronnement, où le faste impérial d'un jour lui faisait oublier la longue déchéance de l'Empire et le honteux abaissement de la patrie romaine. L'enthousiasme gagna les Romains, et, au milieu d'émotions peu réfléchies, on fit encore les plus beaux rêves. On disait que le Tibre et le Bosphore se donnaient enfin la main, et que l'unité romaine, un instant dissoute par la fraction des deux Empires, allait se rejoindre par l'entremise d'Anthémius. Un gouvernement fort succéderait à ces pouvoirs si faibles que le moindre souffle emportait, et les Barbares trembleraient à leur tour. Ricimer d'ailleurs, dont le nom restait toujours un épouvantail, était gagné à la cause impériale, et on montrait la jeune grecque dont la main était promise à l'ombrageux dictateur. Il fallait, sans plus tarder, cimenter cette union et donner à la paix publique un gage non

(1) Te prece ruricola expellit, te sædere junctus  
Assensu, te castra tubis, te curia plausu,  
Te punctis scripsere tribus.....  
Sidon. Apollin., *Carm.*, II, v. 18-20.

(2) Tillem., *Hist. des empereurs*, t. VI, p. 342.

(3) Cuspin., p. 453. — Vict. Tun.

(4) Cassiod., *Chronic.*

douteux. On demandait qu'aux fêtes du couronnement succédassent les réjouissances de la pompe nuptiale.

La nouvelle du couronnement d'Anthémios parvint à Constantinople, où elle causa une joie publique. Son image fut portée en triomphe par Férèce, préfet de la ville, et Léon, heureux de faire savoir à la postérité qu'il avait travaillé à l'union et au bonheur des deux empires, fit frapper des médailles où les deux princes étaient représentés se donnant la main, et où de pompeuses inscriptions promettaient de longs jours de sécurité à la République (1).

Cependant le bref impérial qui mandait Sidoine Apollinaire (2), lui fut remis à Lyon. Le bruit s'en répandit bientôt, et les provinces, intéressées au succès de la députation gauloise, se laissèrent aller aux meilleures espérances. L'Auvergne surtout ne douta pas de la réussite de sa demande. Quel autre mieux que Sidoine Apollinaire pouvait porter les vœux de la Gaule aux pieds du trône d'Anthémios ! Qui mettrait plus d'habileté à défendre les intérêts de la patrie ! A qui la nature avait-elle départi plus de ressources ! Anthémios avait été nourri des belles-lettres de la Grèce et de l'Italie : si une prose élégante ne parvenait pas à le convaincre, des vers brillants charmeraient au besoin la cour, et raviraient l'empereur.

Sidoine Apollinaire allait revoir la capitale du monde : mandé par Anthémios, il allait paraître à sa cour. Ne se crut-il pas de nouveau sur le chemin de la fortune ? Ne rêva-t-il pas de nouvelles distinctions ? En parcourant la lettre qu'il écrivit, quelques jours avant son départ, à Eutrope, un de ses amis, il est permis de croire que le fils des Apollinaire sentit se réveiller en lui, cette ambition secrète de ses jeunes années que la grâce du Christ n'avait pas encore éteinte (3).

Une pensée généreuse se mêla à ce sentiment personnel. Ne

(1) Tillem., *Hist. des empereurs*, t. VI, p. 344.

(2) ... Sacris apicibus accito... Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 5.

(3) Id., *Epist.*, I, 6.

valait-il pas mieux que la Gaule fût représentée par quelques-uns de ses enfants, dans cette nouvelle administration de l'Empire, plutôt que de voir des aventuriers sans naissance occuper les charges publiques? L'incurie des gens de bien n'était-elle pas un fléau pour la patrie (1), lorsque, sous prétexte de philosopher plus à loisir, ils s'enfermaient dans leurs terres, et laissaient les dignités de la République à la merci des intrigants et des concussionnaires? C'est ce qui porta alors Sidoine Apollinaire à pousser aux honneurs quelques-uns de ses amis de l'Auvergne et de la Lyonnaise, et à les arracher au repos de la vie domestique, en faisant briller à leurs yeux l'éclat de la trabée ou de la préfecture.

Eutrope était digne de tenter avec lui cette carrière. C'était un jeune citoyen de la plus haute naissance; il descendait de la famille des Subins (2), et avait pour père un riche sénateur qui lui laissa en mourant des domaines considérables. On vantait beaucoup dans les Gaules cette maison des Eutrope pour ses nombreux arpents de terre, disséminés en tous lieux dans la Lyonnaise et l'Auvergne, et surtout pour cette suite de personnages titrés, élevés, en leur temps, aux plus hautes dignités de l'Empire, et dont les images se voyaient dans les galeries de leurs villas (3). Le descendant de ces consuls, le rejeton de cette race sénatoriale, ne semblait pas avoir hérité des mêmes goûts. Loin de songer à revêtir la trabée, il s'était enseveli dans un petit coin de ses domaines, et là, il donnait ses heures à la philosophie de Platon, à l'éclectisme de Plotin (4) et à la culture des champs. Confiné parmi les bouviers de ses terres (5), il parta-

(1) ... A desperatione crescendi, inter bibendum philosophantes, ferias in-honoratorum laudant, vitio desidiz, non studio perfectionis.

Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 4.

(2) *Id.*, *Epist.*, III, 6.

(3) ... Quotidie trabeatis pro avorum imaginibus ingeritur...

*Id.*, *Epist.*, I, 6.

(4) ... Cum vós consecranei vestri Plotini dogmatibus inhærentes, ad profundum intempestivæ quietis otium Platoniorum palæstra rapui-set...

*Id.*, *Epist.*, III, 6.

(5) ... Si relinquare inter bubseque rusticanos. ... *Id.*, *Epist.*, I, 6.



geait leurs travaux, fauchant les prairies en fleur, et travaillant les vignes chargées de sarments (1), bien que sa jeunesse, sa fortune et son esprit le désignassent pour de plus nobles emplois.

Sidoine Apollinaire ne pouvait comprendre qu'un homme de famille sénatoriale, qui chaque jour avait sous les yeux les images de ses ancêtres vêtus de la trébée, languit à la campagne dans un ignoble repos, et préférât cultiver sa villa plutôt que de monter aux honneurs de la milice palatine.

« Viens à Rome, lui écrivait-il avant de partir, viens solliciter les charges du palais; je serai le compagnon, l'aide et le guide de tes efforts (2). Tu crains de t'exiler, mais ce n'est pas quitter son pays que de voir une fois dans sa jeunesse Rome, le domicile des lois, le gymnase des lettres, le palais des dignités, la tête du monde, la patrie de la liberté; Rome cette ville commune à tous, et où il n'y a d'étranger que les Barbares et les esclaves (3)... Laisse là ta charrue tremblante et ta faux recourbée, abandonne la mollesse et la torpeur d'un honteux loisir, et sache t'élever à de plus grandes choses (4)... Que les vins écument dans les celliers, que les greniers gémissent sous des monceaux de blé, que les pâtres enferment dans une immense bergerie de nombreux troupeaux, c'est le loisir réservé aux vétérans, dont les mains affaiblies changent le glaive pour le hoyau; mais ne serait-ce pas une honte que toi, qui es dans toute la vigueur de l'âge, du corps et de l'esprit, tu fusses dans les assemblées publiques réduit, obscur citoyen des champs, vieillard debout, noble perdu dans les rangs de la plèbe, à te tenir derrière des jeunes gens assis au tribunal, et à re-

(1) ... Si... prati floreas opes panda curvus falcē populeris, aut vineam palmite gravem cernuus rastris fossor invertas, tunc est tibi summa votorum beatitudo. Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 6.

(2) ... Conatuum tuorum socius, adiutor, prævius, particeps ero. Id., *ibid.*

(3) ... Domicilium legum, gymnasium litterarum, curiam dignitatum, verticem mundi, patriam libertatis, in qua unica totius mundi civitate soli barbari et servi peregrinantur. Id., *ibid.*

(4) ... Ad majora se pingui otio marcidus et innervis animus attollat.

Id., *ibid.*

» cevoir la sentence d'un plébéien élevé aux honneurs ? Quelle  
» confusion que de se voir devancé par des hommes pour qui  
» c'eût été trop de nous suivre (1) ! Ah ! si retenu dans les  
» liens enchanteurs du plaisir , tu préfères les dogmes d'Epi-  
» cure à une vie glorieusement remplie , j'atteste nos aïeux ,  
» j'atteste nos descendants , que je serai toujours étranger à  
» cette conduite (2). »

L'exhortation était vive , éloquente : elle entraîna Eutrope.  
Il s'arracha à ses métairies , laissa Plotin et l'Académie , et  
s'aventura , d'après les conseils de Sidoine , sur cette route de  
la fortune qui devait le conduire aux honneurs de la préfecture.

Les moments étaient précieux pour Sidoine : il quitta sa  
chère « Rhodanusia (3) » ( c'est ainsi qu'il appelle la ville de  
Lyon ) , et partit pour Ravenne , emportant avec lui les espé-  
rances de la Gaule et les vœux de ses concitoyens.

A son départ , chacun accourut pour le serrer dans d'étroits  
embrassements (4) ; une foule de ces amis de la Lyonnaise qu'il  
avait connus dans sa jeunesse et les diverses situations de la vie ,  
entourait la poste impériale et lui souhaitait à l'envi un heureux  
voyage , un plus heureux retour (5). Ses connaissances et ses  
proches épiaient sur la route les relais de la poste , pour voir une  
fois encore l'envoyé des Gaules. Le voyage se faisait lentement ,  
« non , dit-il dans une lettre où il le raconte , que les voitures  
manquassent , mais les amis encombraient la route (6). » Les

(1) Non nequitur te concilii tempore post sedentes censentesque juvenes ,  
inglorium rusticum , senem stantem , nobilem latitabundum pauperis honorati  
sententia premet , cum eos , quos esset indignum , si vestigia nostra sequerentur ,  
videris dolens antecessisse. Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 6.

(2) ... Testor... majores , testor posteros nostros , huic me noxæ non  
esse confinem. Id., *ibid.*

(3) ... Egresso mihi Rhodanusie nostræ mœnibus... Id., *Epist.*, I, 3. —  
S. Irénée avait déjà donné le nom de *Ῥοδανυσία* aux contrées arrosées par le  
Rhône. Hæres., I, 9.

(4) Amicorum multitudo... arcto implicita complexu...

Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 5.

(5) Itum reditumque felicem certantibus votis deprecabatur... Id., *ibid.*

(6) ... Moram vianti non veredorum paucitas , sed amicorum multitudo  
faciebat ... Id., *ibid.*

uns lui parlaient de son ambassade, des faveurs qui l'attendaient à la cour du César; d'autres, plus dévoués aux intérêts de la Gaule, lui recommandaient cette chère Lyonnaise infestée par les Burgondes, et le priaient d'attirer sur elle, comme sur l'Auvergne, l'attention du nouveau pouvoir; quelques-uns, plus attachés aux lettres qu'à la politique, l'entretenaient, jusque dans leurs derniers adieux, de poésie et d'histoire.

Héronius était de ce nombre : ce docte Lyonnais passait sa vie dans la poésie, la géographie et l'histoire (1). Il recommanda surtout à Sidoine d'observer sur sa route les rivières, les villes, les montagnes les plus célèbres et les champs de bataille, afin qu'il pût vérifier par ses récits ce qu'il avait étudié dans Ptolémée, Strabon et autres géographes. Sidoine se souvint de ses recommandations : il fit son voyage, moins préoccupé en apparence des intérêts politiques qu'il allait soutenir, que des réminiscences d'histoire ou des rêves de poésie qui le prenaient en route.

Sidoine arriva jusqu'aux Alpes, sans avoir rencontré d'autres obstacles que ceux de l'amitié. Ici, la nature offrit les siens. Il fallait traverser des gorges effrayantes, au milieu de flancs escarpés et recouverts de glaces, ce qui n'eût pas été sans péril, si on n'avait ouvert, dans la neige, sur le chemin ordinaire, un sentier accessible (2). Les torrents, les rivières, coupaient souvent la route. Si on pouvait passer les uns à gué, on ne pouvait franchir les autres que sur des ponts. Mais les Romains en avaient mis d'une solidité remarquable. On les reconnaissait à ces arcs cintrés qui allaient des fondements à la chaussée, et au-dessus desquels le noir basalte traçait un chemin sûr au-dessus des abîmes (3).

(1) *Hist. littér. de la France*, t. II, p. 457.

(2) ... Alpium jugis appropinquatum, quarum mihi citus et facilis ascensus, et inter utrinque torrentis latera prærupti cavatis in callem nivibus itinera mollita. Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 8.

(3) Fluviorum quoque si qui non navigabiles, vada commoda, vel certe pervii pontes, quos antiquitas a fundamentis ad usque aggerem calcabili silice crustatum crypticis arcibus fornicavit. Id., *ibid.*

Sidoine Apollinaire traversa les Alpes sans courir de trop grands dangers. La poste l'eut bien vite arraché à cette nature grandiose et sauvage des sites alpestres pour l'emporter, à travers les plaines de la Ligurie, jusqu'aux bords du Tessin (1). Là, il prit un de ces bateaux auxquels la vélocité de leur course fit donner le nom de « courriers (2), » par opposition à ceux qui étaient chargés du transport des marchandises, et descendit, par le cours du fleuve, dans l'Eridan où se jetaient ses eaux.

L'Eridan, plus connu sous le nom de Pô, coule au milieu de plaines riantes, entrecoupées des plus gracieux accidents. La fable lui avait prêté le charme de quelques-unes de ces fictions poétiques qui étaient si familières à l'esprit de Sidoine, imbu de bonne heure des souvenirs de la mythologie païenne. On racontait que Phaéton fut précipité par Jupiter dans les flots de l'Eridan, et que ses trois sœurs, Eglé, Lampétie et Phébé moururent de regret sur ces rivages, où elles étaient venues pleurer la mort de leur frère. Elles avaient été depuis métamorphosées en ces peupliers qui couronnaient ses bords, et on montrait, jusque dans la gomme qui dégouttait de leurs rameaux, les larmes d'or que ne cessaient de répandre ces sœurs inconsolables (3).

Le spectacle de cette nature qui s'épanouissait sous le riche soleil de l'Italie cispadane, le mouvement des vagues, le balancement des peupliers dressés sur la rive, l'image de Phaéton errant sur la surface des eaux, et celle de ses trois sœurs se mouvant sous le feuillage, tout portait Sidoine à des impressions de jeunesse et de poésie. Il se rappelait avoir chanté ces fables au milieu des coupes, et célébré, dans de légers hendécasyllabes, ces larmes d'ambre que les sœurs de Phaéton versaient sur le malheur de leur frère. Ces infortunes n'avaient plus le secret de l'émouvoir, et s'il y songeait encore sur les

(1) Le Tessin est un fleuve de la Gaule Cisalpine. Il sort du lac Verbanus, aujourd'hui Lac majeur, et se jette dans le Pô.

(2) *Ticini cursoriam, sic navigio nomen, ascendi, qua in Eridanum brevi delatus...* Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 3.

(3) *Id., ibid.* — Banier, *la Mythologie et les Fables expliquées par l'histoire*, t. II, p. 210-217. — Ovide, *Métamorphoses*, l. II.

flots de l'Eridan qui l'entraînaient, ce n'était plus que pour rire de ces folies qui le charmaient autrefois (1).

Le géographe remplaça le poète; en voyant à leur embouchure plusieurs rivières qui se versaient dans l'Eridan, il observa comment le Lambro y roulait son onde fangeuse, l'Adda ses flots azurés, l'Adige sa vague impétueuse, et comment le Mincio y tombait de son lit paresseux. Ces cours d'eau étaient tous des fleuves de la Cisalpine qui naissaient, les uns aux monts Liguriens, les autres aux collines Euganéennes (2).

La traversée fut des plus agréables. Les eaux fuyaient sous les ombrages de chênes et d'érables qui couvraient la rive (3), et partout l'œil apercevait des bocages d'où s'échappaient les doux concerts des oiseaux dont les nids aériens se balançaient, au soufle d'une brise légère, à la cime des roseaux, parmi des touffes de jones ou de verdoyants arbustes (4).

C'est à travers ces scènes riantes de la nature que Sidoine Apollinaire arriva à Crémone, ville jadis assez importante pour effacer Mantoue, son obscure voisine, qui se vengea un jour de son humiliation par la gloire immortelle de Virgile dont elle fut la patrie (5). De là, on toucha à Brixillum; le séjour n'y fut pas long. Les rameurs vénètes eurent à peine le temps de céder leur place à ceux de l'Emilie. On approchait de Ravenne : les matelots dirigèrent leur course vers la droite, et bientôt les passagers saluèrent la ville chérie d'Honorius (6).

(1) ... In Eridanum brevi delatus et cantatas sæpe comessaliter nobis Phaetontiadas, et commentitias arborei metalli lacrymas risi.

Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 8.

(2) Ulvorum Lambrum, cæruleum Adduam, velocem Athesim, pigrum Mincium, qui Ligusticis, Euganeisque montibus oriebantur, paulum per ostia adversa subvectus in suis etiam gurgitibus inspexi... Id., *ibid.* — Claud., *de VI consulatu Honorii*, v 194-196.

(3) ... Ripæ torique passim quernis acernisque nemoribus vestiebantur.

Id., *ibid.*

(4) Hic avium resonans dulces concentus, quibus nunc in concavis arundinibus, nunc quoque in juncis pungentibus, nunc et in scirpis enodibus, nidorum strues imposita nutabat... Id., *ibid.*

(5) Atque... Cremonam pervectus adveni... Id., *ibid.*

(6) Brixillum dein oppidum, dum succedenti Emiliano nauta decedit Venetus

Sidoine Apollinaire courut à la résidence impériale. Il apprit qu'Anthémius venait de partir pour Rome. Le député de la Gaule s'arrêta quelques jours à Ravenne, où il put considérer les beautés de l'Adriatique, et voir les curiosités de cette capitale éphémère de l'Italie que certains empereurs avaient en dernier lieu préférée à la ville éternelle.

La position de Ravenne en faisait comme la reine de l'Adriatique. C'était une des cités les plus importantes de la Cisalpine. Elevée depuis longtemps à l'honneur de ville municipale et prétorienne, elle se gouvernait par ses lois et participait aux mêmes franchises et aux mêmes dignités que le peuple-roi.

Quand Sidoine Apollinaire visita cette ville, elle formait trois cités, le Port ou *Classis*, à cause de la flotte qu'y avait établie Auguste; la Voie de César et la Ville proprement dite. Le Pô s'y partageait en deux cours : l'un traversait Ravenne et la Voie de César, l'autre baignait les murs de la ville (1). Son lit naturel avait fait place à des canaux qui, distribués dans Ravenne, lui servaient de défense et animaient ses quartiers par le commerce qu'ils y répandaient (2). Tout y favorisait le négoce; les produits étrangers y arrivaient par l'Adriatique, et l'Eridan, de concert avec le fleuve Bédèse, y portait les fruits et les céréales de l'Italie; en sorte que les vivres abondaient (3). Mais les lagunes de la mer, et la boue fétide que remuaient dans les canaux les barques et les piques des rameurs, exhalaient des odeurs insalubres. L'eau potable manquait; on ne pouvait toucher à celle des aqueducs, des citernes, des fontaines et des sources, qui partout dormait sur un limon bourbeux (4).

remex, tantum ut exiremus, intravimus. Ravennam paulo post cursu dexteriore subeuntes. . . Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 5.

(1) Insuper oppidum duplex pars interluit Padi certa, pars alluit. . . Id., *ibid.*

(2) . . . Qui . . . sic dividua fluentia partitur, ut præbeant mœnibus circumfusa præsidium, infusa commercium. Id., *ibid.*

(3) Huc cum per opportuna cuncta mercatui, tum præcipue quod esui competeret, deferebatur. . . Id., *ibid.*

(4) . . . In medio undarum sitiebamus, quia nusquam vel aquæductum liquor integer, vel cisterna defœcabilis, vel fons irriguus, vel puteus illimis.

Id., *ibid.*

Sidoine Apollinaire séjournait à regret dans cette ville. En vain, quelques Ravennates, comme Candidianus, lui vantaient la salubrité de son ciel, et la beauté de ce soleil qui dorait les côtes de l'Adriatique; il se reportait de préférence à sa Gaule transalpine, où un air pur circulait en liberté au milieu des vallées et des monts: et quand on le plaisantait sur les brouillards du Rhône, il se vengeait par quelques épigrammes sur les marais de Ravenne et ses cloaques empestés. Il ne put comprendre qu'Honorius et Valentinien III eussent échangé les toits dorés du Palatin et le bronze doré du Capitole pour les maisons flottantes de Ravenne. Il était encore plus étonné de voir la dissolution des mœurs publiques, la mollesse des soldats et la cupidité des clercs (1).

Il lui tardait de quitter cette ville dont il ne conserva qu'un fâcheux souvenir, et il reprit sa route à travers les Apennins, pour se rendre à Rome, et voir Anthémios. Les graviers pourprés du Rubicon lui rappelèrent que ce fleuve avait été le point d'arrêt des invasions gauloises, alors que les Cisalpins disputaient aux peuplades italiennes la possession des villes qui bordent l'Adriatique (2). En traversant Rimini et Fano, il se souvint de la révolte de Jules César et de la mort d'Asdrubal, dont ces lieux furent les témoins (3), et quand il vit ces bords du Métaurus où les Carthaginois essuyèrent une si cruelle défaite, il lui sembla que ses flots décolorés roulaient encore des cadavres sanglants dans la mer de Dalmatie (4). Il fit une courte apparition dans les villes qui bordent la voie Flaminienne, et poursuivit sa route, en laissant à droite l'Ombrie, et à gauche le Picénum (5).

(1) Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 8.

(2) ... Ad Rubiconem ventum, qui originem nomini de glarearum puniceo colore mutuatur, quique olim Gallis Cisalpinis Italique veteribus terminus erat, cum populis utriusque Adriatici maris oppida divisui fuere. Id., *Epist.*, I, 8.

(3) Hinc Ariminum Fanumque perveni, illud Juliana rebellione memorabile, hoc Asdrubaliano funere infectum. Id., *ibid.*

(4) ... Illic Metaurus, cujus ita in longum felicitas uno die parta porrigitur, ac si etiam nunc Dalmatico salo cadavera sanguinolenta decoloratis gurgitibus inferret. Id., *ibid.*

(5) Hinc cætera Flaminiae oppida, statim ut ingrediebar, egressus, lævo Picentes, dextro Umbros latere transmisi. . . Id., *ibid.*

Mais, tandis qu'il parcourait ces contrées, les vents froids de la Calabre, l'air pestilentiel de la Toscane, le passage subit des chaleurs du jour aux fraîcheurs de la nuit, lui causèrent une fatigue qui le rendit malade. La fièvre et la soif dévoraient ses entrailles. S'il eût cédé à la nature, « il aurait épuisé, disait-il, non-seulement les eaux délicieuses des fontaines et des sources ombragées, mais encore les eaux limpides du Fucin, celles du frais Clitumne, du bleu Tévérone, du sulfureux Naro, l'onde pure du Fabaris et les flots troublés du Tibre (1). »

Enfin Rome s'offrit à ses regards ; il ne put toutefois jouir des émotions que cause toujours à l'étranger la vue de la ville éternelle ; la fièvre ne lui laissait pas de repos (2). Dans cet état d'exténuation, il ne voulut pas arriver jusqu'au *Pomœrium*, et il choisit, hors des murs, près du Vatican, un logement où il pourrait se reposer et réparer ses forces. Non loin de là, s'élevait, sur le tombeau des apôtres saint Pierre et saint Paul, l'église construite par Constantin.

En se voyant sur cette terre que la foi chrétienne avait marquée de si étonnants prodiges, près de ces murs sacrés construits en l'honneur des apôtres, Sidoine, dont la piété fut toujours sincère, sentit se ranimer sa confiance dans le ciel, et alla se prosterner sur le seuil de la basilique, où sa prière ardente et la protection des bienheureux apôtres mirent un terme à la langueur qui accablait ses membres (3). Dans sa reconnaissance, il remercia Dieu de l'avoir assisté d'une manière aussi miraculeuse, et lui promit de mieux employer pour sa gloire les jours qu'il lui continuait.

Mais les affaires de la Gaule et les intérêts de l'Auvergne

(1) ... Aviditati non solum amœna fontium, aut abstrusa puteorum... sed tota illa vel vicina vel obvia fluentia, id est, vitrea Fucini, gelida Cli umni, Anienis cœrula, Naris sulphurea, pura Fabaris, turbida Tiberis... pollicebamur. Sidon. Apollin. *Epist.*, I, 8.

(2) Inter hæc patuit et Roma conspectui, cujus mihi non solum formas, verum etiam naumachias videbar epotaturus. Id., *Epist.*, I, 8.

(3) .... Triumphalibus apostolorum liminibus affusus, omnem protinus sensi membris male fortibus explosum esse languorem... Id., *ibid.*



réclamaient ses soins : il entra dans Rome et se fixa dans une hôtellerie où il attendit quelques jours encore, avant de se présenter aux portes tumultueuses du prince et des courtisans (1).

On célébrait en ce moment les noces du patrice Ricimer et de la fille de l'empereur. Bien qu'Anthémios l'eût à regret sacrifiée au bonheur de l'Empire (2), il avait en ce jour dissipé ses craintes, au milieu de l'allégresse publique à laquelle se livraient tous les citoyens, sans distinction d'ordres et de partis (3). Les fêtes étaient magnifiques : on aurait dit que Rome et Byzance vidaient leurs trésors (4). Les théâtres, les marchés, les prétoires, les gymnases, les places, les temples, toute la ville retentissait des vers fescennins composés pour ce royal hymen (5). Les études au contraire étaient suspendues, et les affaires remises ; les tribunaux se taisaient, et les audiences des légations étaient ajournées ; toute brigue avait cessé, et les occupations sérieuses s'évanouissaient, au milieu des bouffonneries des histrions (6).

Sidoine Apollinaire s'était renfermé dans son hôtellerie, pour échapper à ce tumulte ; en voyant cette agitation, il enviait le repos tranquille dont on jouissait au delà des Alpes (7), et pour chasser les premiers ennuis de son séjour, il correspondait avec Héronius, lui racontait son voyage à travers l'Italie, et le mettait au courant de ce qui se passait sur les bords du Tibre.

Sur ces entrefaites, il reçut une lettre de Candidianus, qui le félicitait de son arrivée à Rome. Celui-ci, qui ne voyait qu'un

(1) Neque adhuc principis aulicorumque tumultuosis foribus observor.

Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 5.

(2) Quis hoc namque veterum retro principum fuit unquam ut, inter munera, quæ pelliō Getæ dare necesse erat, pro quiete communi filia poneretur ?

Ennod., *Vit. Epiphunii*.

(3) ... In ista non modo personarum, sed etiam ordinum partiumque lætitia...

Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 5.

(4) ... Post imperii utriusque opes ventilatas. Id., *Epist.*, I, 9.

(5) ... Per omnia theatra, macella, prætoria, fora, templi, gymnasia, thallassio fescenninus.... Id., *Epist.*, I, 5.

(6) ... E contrario studia si eant, negotia quiescant, judicia conticescant...

Id., *ibid.*

(7) ... Transalpino tuo latere conducibilis visum... Id., *ibid.*

beau soleil, celui de l'Italie, et qui croyait qu'au delà des Alpes, la nature n'avait que des horreurs, le trouvait trop heureux d'avoir quitté cette terre sauvage de la Gaule, et de jouir enfin des clartés du soleil cisalpin. Il lui parlait avec ironie de son ciel nébuleux de Lyon, et de ces vapeurs matinales de la Saône que les feux du midi pouvaient à peine dissiper.

Sidoine ne put supporter qu'un Ravennate le raillât ainsi sur son pays natal, et aussitôt il lui envoya de Rome une satire enjouée, mais amère, contre Ravenne dont le souvenir seul réveillait les profonds dégoûts causés par son séjour.

« Tu me félicites, mon cher Candidianus, lui écrivait-il, de  
» ce que je suis à Rome ; tu vas jusqu'à y mettre du sel et de  
» la raillerie. Tu te réjouis de ce que je vois enfin, à mon aise,  
» ce soleil dont nous jouissons à peine, nous autres buveurs  
» des eaux de la Saône. Là-dessus, tu me reproches l'horizon  
» nébuleux de mes pauvres Lyonnais, et notre jour voilé par  
» les brouillards du matin (1)... Et c'est toi, Césennate, qui  
» oses me dire cela, toi qui as pour patrie un four plutôt qu'une  
» ville ! Du reste, tu as fait voir ce que tu penses de ses plaisirs,  
» en allant te réfugier à Ravenne, entre ces tourbes de  
» moucherons qui vous percent les oreilles, et les grenouilles,  
» vos concitoyennes, qui coassent et dansent toujours à vos  
» côtés. Quel marécage insalubre que ta ville ! Les lois de la  
» nature, chaque jour, y sont renversées. Des murs flottants et  
» des eaux stagnantes, des tours qui se meuvent et des vaisseaux  
» à sec, des bains glarés et des maisons brûlantes, voilà  
» ta Ravenne (2). Les malades s'y promènent, et les médecins  
» gardent le lit ; les vivants y meurent de soif, et les morts  
» y nagent dans leurs fosses ; les voleurs veillent et les magistrats  
» dorment ; les clercs prêtent à usure comme des Syriens,  
» et les Syriens psalmodient comme des moines ; les marchands  
» se livrent à la guerre et les soldats au négoce ; les vieillards

(1) *Nebulas ergo mihi meorum Lugdunensium exprobras...*

Sidon. Apollin.. *Epist.*, 1, 8.

(2) ... *In qua palude, indesinenter rerum omnium lege perversa, muri cadunt, aquæ stant, turres fluunt, naves sedent...* Id., *ibid.*

» lancent la paume, et les jeunes gens agitent les cornets ; enfin  
» les eunuques s'exercent aux armes et les barbares fédérés à  
» la littérature (1). Vois quelle ville tu as choisie pour y trans-  
» planter tes dieux lares ! Une ville où on a trouvé plus de  
» territoire que de terre labourable. Ne t'avise donc plus de  
» railler ces paisibles Transalpins qui , satisfaits du ciel natal ,  
» ne mettent pas leur gloire à le comparer à des cieux moins  
» cléments pour en faire briller les avantages (2). »

Sidoine Apollinaire revenait à ses antithèses et à ses goûts maniérés de rhéteur ; il revint aussi aux affaires plus graves qui l'avaient amené en Italie.

Les noces de Ricimer et d'Euphémie touchaient à leur fin : la jeune princesse venait d'être livrée à son époux (3) ; déjà le patrice avait pris la couronne du fiancé et la toge palmée du consulaire ; la matrone chargée de conduire Euphémie dans sa nouvelle demeure, s'était vêtue de sa brillante cyclade (4) : la foule se pressait autour du cortège nuptial pour jouir de ses dernières pompes.

Enfin le tumulte cessa ; on rentra dans le calme, les affaires reprirent (5), et le palais d'Anthémius devint abordable. Sidoine Apollinaire se mit en mesure d'en franchir le seuil ; mais il fallait un patron puissant qui le produisit à la cour. La découverte était facile. Lors de son premier séjour à Rome, Sidoine avait connu plus d'un personnage éminent qui s'empres-  
serait de recevoir et de servir le poète gaulois. Le prétorien Paulus, homme aussi respectable par le savoir que par la vertu,

(1) . . . Sitiunt vivi, natant sepulti . . . fœnerantur clerici, Syri p allunt, negotiatores militanti, milites negotiantur, student pilæ senes, aleæ juvenes, armis eunuchi, litteris fœderati. Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 8.

(2) . . . Memento lunoxiis transalpinis esse parcendum, quibus cœli sui dote contentis non grandis gloria datur, si deteriorum collatione clarescant.

Id., *ibid.*

(3) . . . Virgo tradita est, jam corona sponsus, jam palmata consularis, jam cyclade pronuba, jam toga senator honoratur . . . Id., *Epist.*, I, 8.

(4) La cyclade était un habillement que les femmes portaient sous le pallium. Isid., *Orig.*, XIX, 24.

(5) . . . Tandem redditum est in publicam serietatem . . .

Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 9.

l'accueillit sous son toit, et le combla des honneurs de la plus gracieuse hospitalité (1).

Sidoine ne pouvait trouver un hôte qui allât mieux à ses goûts. Paulus était un de ces Romains de la décadence, qui cherchaient dans les lettres une diversion aux troubles politiques et aux révolutions de l'Empire. Poète et orateur, il excellait dans toutes les sciences du temps ; il tirait de son érudition un merveilleux parti ; il charma tellement Sidoine que d'abord il lui parut sans rival (2).

Paulus ne descendait pas en ligne directe de Cicéron et de Virgile ; il tenait de Sénèque pour la recherche et les jeux d'esprit, de Claudien pour la facture savante de ses poésies et le mécanisme étudié de ses vers. C'était un brillant faiseur de périodes, qui courait après les pensées subtiles pour les revêtir d'une forme qui sentait encore plus le métier que l'art du rhéteur.

Sidoine n'en revenait pas : « Bon Dieu, disait-il (3), quel » homme que Paulus ! comme il sait entourer une proposition » d'énigmes et de captieux sophismes ! Quelle éloquence fleurie ! » quels vers harmonieux ! quel artiste en périodes ! » Paulus, de son côté, admirait le panégyriste d'Avitus et de Majorien ; il était fier de loger un des plus célèbres nourrissons des muses gallo-latines, un héritier du génie de Stace et de Claudien.

Quelques jours se passèrent dans un mutuel enchantement : les beaux esprits de Rome qui cultivaient encore dans sa retraite les grâces de l'ancien préfet, et ceux qu'attirait dans la maison de Paulus, la présence du poète dont on montrait la statue au Forum de Trajan, admiraient comment l'un tournait l'épigramme et lançait le trait dans un savant hémistiche, comment l'autre répondait par de fines saillies, ou des distiques improvisés.

(1) . . . Pauli præfectorii tam doctrina quam sanctitate venerandi laribus excepti comiter blandæ hospitalitatis officiis excolebamur.

Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 9.

(2) . . . Non isto quisquam viro est in omni artium genere præstantior.

Id., *ibid.*

(3) Deus bone, quæ ille propositionibus ænigmata, sententiis schemata, versibus commata, digitis mechanemata facit ! Id., *ibid.*

Mais ce n'était pas par ces exercices de poète et de rhéteur que Sidoine Apollinaire pouvait avancer les affaires de la Gaule et de l'Auvergne. Paulus qui était encore un citoyen généreux et dévoué, mit à sa disposition son crédit et ses connaissances : quoiqu'il ne fût pas un des familiers de la nouvelle cour, il avait des amis qui déjà s'étaient insinués dans les bonnes grâces du pouvoir. Les uns figuraient dans le conseil privé, les autres avaient franchi les degrés de la chancellerie impériale.

Sidoine se fait montrer par Paulus une liste des sénateurs, pour examiner avec lui quels seraient ceux d'entre les grands qui pourraient le mieux seconder ses espérances (1). Là, figuraient la plupart des membres de la haute aristocratie impériale, tous héritiers de ces grands noms historiques dont l'honneur remontait aux premiers âges de la république consulaire. Ceux-ci joignaient à la plus haute extraction une grande opulence, ceux-là, à un âge vénérable, une sagesse éprouvée ; tous à un rang élevé, une égale considération (2).

Parmi eux, on remarquait surtout deux consulaires, personnages fort distingués, et sans contredit les premiers de l'Etat après l'empereur (3). Paulus qui les savait en grand crédit, les crut propres à faire réussir les affaires de Sidoine ; il ne songea plus qu'à lui ménager auprès d'eux un accès facile.

Ces deux sénateurs se nommaient Cécina Basilus et Gennadius Aviénius. Ils représentaient deux familles célèbres ; Gennadius, la famille de Valérius Corvinus, et Cécina, celle de Decius.

Aviénius posait comme un grand personnage devant les Romains et les Barbares. Personne n'avait oublié qu'en 452, il fut choisi par le sénat, pour aller avec saint Léon, au devant d'Attila (4). L'honneur de cette journée, qui délivra Rome des fureurs de ce Barbare, avait ajouté à sa considération person-

(1) ... Cum hoc conféro quinam potissimum procerum spebus valerent nostris opitulari. Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 9.

(2) Erant quidem in senatu plerique opibus culti, genere sublimes, ætate graves, consilio utiles, dignitate elati, dignatione communes. ... Id., *ibid.*

(3) ... Facile post purpuratum principem, principes erant. Id., *ibid.*

(4) ... Prosp. Aquil., *Chronic.*, an. 452.

nelle. Basilius et lui, avaient pour le moment les faveurs de l'opinion publique. On disait leur autorité fort grande au sénat et à la cour, et, en voyant passer, sur le Forum ou sur la Voie sacrée, ces deux citoyens élevés par le consulat au faite des grandeurs, on saluait en eux, comme l'image de ces illustres Romains, dont le souvenir planait sans cesse sur la ville des Scipion et des Fabius.

Comme ils attiraient l'attention par leurs dignités, leurs concitoyens observaient que, malgré l'égalité de leur fortune et la bonté commune de leur naturel, ils avaient une grande diversité de caractère (1). La faveur penchait du côté de Basilius : on attribuait à son mérite les honneurs qu'il avait obtenus un peu tard, mais tous à la fois. On rappelait au contraire, que la protection avait été pour beaucoup dans l'avancement aussi heureux que rapide d'Aviénus.

Leurs portes étaient, dès le lever du jour, assaillies par une foule de clients qui venaient se disputer leurs premières grâces. Les intrigues, les cabales frémissaient autour de leur demeure, comme sur le seuil du palais impérial. Les plus ingénus d'entre les solliciteurs croyaient avoir tout obtenu d'Aviénus, parce que celui-ci leur ouvrait de prime abord son palais, où il dispensait sans mesure l'affabilité et les promesses. Les plus avisés comptaient davantage sur la protection de Basilius qui faisait estimer sa réserve par des bienfaits plus réels. Le premier promettait tout et tenait peu ; le second savait promettre et tenir (2).

D'ailleurs, Aviénus réservait son pouvoir pour les siens. avait tout un cortège de fils, de gendres et de frères qu'il fallait pousser aux honneurs. Toujours assiégé par les clients domestiques qui faisaient valoir les raisons de l'amitié et du sang, il prêtait moins l'oreille aux sollicitations du dehors (3). Les

(1) ... Inter hos quoque quanquam stupendi, tamen varii mores, et genii potius quam ingenii similitudo. Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 9.

(2) ... Facilius ab Avieno familiaritatem, a Basilio beneficium consequere. Id., *ibid.*

(3) ... Cumque semper domesticis candidatis destringeretur, erga expediendas forinsecus ambientum necessitates minus valenter efficax erat...

Id., *ibid.*

étrangers gagnaient plus à cultiver Basilus ; il n'avait égard qu'au mérite et à la justice des causes, et il mettait tout son zèle à protéger les uns et à soutenir les autres.

Sidoine Apollinaire vit de près ces demi-dieux de la faveur publique. En Gaulois prudent, il balança les chances de protection et de fortune ; il comprit qu'il y avait plus à gagner du côté de la famille Décienne, et bien qu'il allât souvent chez le consulaire Avienus, il suivit de préférence le flot de clients qui inondait le palais de Basilus.

Les affaires de Sidoine allaient au mieux ; Basilus y prenait goût ; il interrogeait son client sur le sort de la Gaule, et en particulier sur celui des Arvernes, et promettait de s'employer pour le maintien de leurs libertés.

Comme ils se concertaient ensemble sur les moyens à prendre, pour faire réussir auprès d'Anthémios la requête des députés de l'Auvergne (1), les calendes de janvier approchaient, et le prince se disposait à prendre les faisceaux d'un second consulat. On s'occupait déjà de son panégyrique ; on cherchait un poète.

Basilus ne pouvait ignorer que Sidoine avait inauguré par de brillants hexamètres les règnes d'Avitus et de Majorien. Une pensée lui vint : Sidoine célébrerait les faisceaux d'Anthémios ; le prince, flatté par les vers du poète, s'intéresserait à sa personne et à la cause des Arvernes, et lui, Basilus servirait à la fois son protégé, la Gaule et l'empereur.

Gagner Sidoine Apollinaire était facile : Basilus le fit à la première entrevue. Un jour que celui-là revenait à son affaire, Basilus l'interrompit : « Voici, lui dit-il, les calendes de janvier, » l'empereur va de nouveau inscrire son nom dans les fastes consulaires. Allons, mon cher Sollius, courage ! Si onéreux que » soit le mandat dont vous êtes chargé, il faut l'oublier quelques instants. Tirez votre lyre de la poussière en l'honneur » du nouveau consul, et faites rendre à ses cordes quelques » accents. Composez à la hâte quelques vers de souhait et de

(1) ... Dum... aliquid de legationis Arvernæ petitionibus elaboramus. ...

Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 9.

» félicitation (1). Vous aurez le bon accueil du prince, la  
» bienvenue des autres; le succès est assuré. Croyez en mon  
» expérience, cette bagatelle amènera des choses très-sé-  
» rieuses (2). »

L'avis était bon : Sidoine le goûta, et il se mit à l'œuvre. Son génie poétique eut bientôt composé de nombreux hexamètres, et quelques jours ne s'étaient pas écoulés, que le panégyrique d'Anthémios sortait tout entier de l'imagination du poète.

La facture du vers ne fut pas ce qui coûta le plus au panégyriste. Dans les circonstances actuelles, il y avait plus qu'à cadencer une période; il fallait surtout saisir l'état des esprits dans la situation nouvelle de l'Occident. Un panégyrique n'était pas seulement un éloge tourné avec plus ou moins d'adresse, c'était encore un discours officiel où venaient le plus souvent se réfléchir les mœurs du temps, et où les préoccupations présentes se révélaient dans les tableaux, les digressions qui, tout en paraissant allonger le sujet principal, offraient un véritable intérêt.

Or, au moment où Sidoine Apollinaire composait le panégyrique d'Anthémios, un fait digne de remarque frappait l'attention des esprits élevés qui ne restaient pas étrangers à la vie politique de l'Occident : c'était la prépondérance incontestée que Constantinople acquérait chaque jour dans le monde romain. Sa position qui la mettait en rapport avec l'Orient et l'Occident par les mers de l'Europe et de l'Asie, lui avait en effet donné de bonne heure une sérieuse importance. Elle ne se regarda plus comme une colonie romaine, mais bien comme une rivale de Rome; et, quand les malheurs qui fondirent sur l'Italie eurent réduit la capitale du monde au sort d'une reine dépouillée de son ancienne grandeur, elle se hâta de saisir, dans le maniement général des affaires, l'influence qui, jusqu'alors, était restée à l'Occident.

(1) ... *Fixeras volo in obsequium novi consulis veterem musam, voltum quippiam vel tumultuariais stilibus carminantem.* Sidon. Apollin., *Epist.* I, 9.

(2) ... *Multa tibi seria hoc ludo promovebuntur.* Id., *ibid.*



En vain le sénat romain voulut échapper à cette humiliante suprématie, en rompant plusieurs fois avec Constantinople l'union qui maintenait l'équilibre dans les deux mondes ; il fut ramené par le sentiment de sa faiblesse à ce protectorat grec où il voyait presque une servitude. Des circonstances impérieuses, l'anarchie qui régnait à Rome, la crainte que Ricimer ne laissât les Barbares fouler l'Italie sous leurs pieds, l'avaient forcé de recourir à l'empereur d'Orient, pour en obtenir un maître. Mais le choix d'Anthémios, et les conditions dans lesquelles il monta sur le trône satisfirent l'Italie, qui par reconnaissance proclama, sans trop de regrets, la royauté de Byzance.

La vue de la nouvelle cour fit tomber d'abord les rivalités politiques. On vantait ces mœurs grecques transplantées tout d'un coup à Rome, on prônait les goûts philosophiques du César et les habitudes littéraires de ses favoris. On voyait partout un gage de force et de sécurité dans la réconciliation des deux Empires : aussi les noms de Constantinople, de Léon et d'Anthémios étaient dans toutes les bouches.

Sidoine Apollinaire fut le témoin de ces sentiments publics, qui ne se manifestaient nulle part ailleurs avec plus d'éclat que dans les salles du prétorien Paulus, ou dans les maisons consulaires d'Aviénus et de Basilius Cécina.

Rien ne pouvait être plus flatteur pour Anthémios et la nouvelle cour, que de célébrer en vers pompeux les gloires de Constantinople et son empire moral sur les peuples des deux mondes. Le poète le comprit, et quand il parut, aux calendes de janvier, en présence de l'empereur, des patriciens et des hauts dignitaires du palais, il était armé d'hémistiches où une cadence sonore se mêlait à des coupes prétentieuses, pour exalter la grandeur de Byzance.

La glorification de cette nouvelle métropole de l'univers ne se fit pas attendre : après un début où étaient observées les premières convenances du panégyrique officiel, et où il rappelait l'empressement de l'Italie à recevoir Anthémios, Sidoine Apollinaire se mit à célébrer Constantinople dans une brillante

apostrophe où il saluait en elle l'appui des trônes, la Rome de l'Orient, la reine du Bosphore, et la dispensatrice des couronnes (1).

Ce début ne manquait pas de poésie et d'éloquence ; il amenait naturellement la description de Byzance, faite en d'assez beaux vers :

« La terre qui te porte, s'écria-t-il en s'adressant à la capitale de l'Orient, porte aussi le Rhodope et l'Hémus, ce berceau des Thraces qui relèvent de ton empire (2)... Mais tandis que ces fils de Mars croissent au milieu de ces monts glacés... toi, tu tiens des cieus de l'Europe et de l'Asie par ces deux mers qui baignent tes murs (3). Les chaudes brises de l'Eurus, en traversant la Chalcédoine qui t'avoi-sine, viennent tempérer le souffle des froids aquilons de Thrace. Cependant Susc te redoute, et le rejeton d'Aché-mènes, le Perse, dépose à tes pieds, humble et suppliant, le croissant de sa tiare (4). L'Indien, à la chevelure baignée d'amome odoriférant, désarme à ton profit la gueule de ses frouches nourrissons, pour en tirer le riche ivoire, et envoie l'éléphant sans honneur payer avec ses défenses le tribut qu'il doit aux contrées du Bosphore. Tu déploies au loin la spacieuse enceinte de tes murs, elle est encore trop étroite pour ton peuple : il faut qu'un môle immense ouvre à travers les flots des voies inconnues, et que les vieilles

(1) Salve, sceptrorum columen, regina Orientis,  
Orbis Roma tui.

Sidon Apollin., *Carm.*, II, v. 30-31.

(2) ..... Rhodopum quæ portat et Hemum,  
Thracum terra tua est. ....

Id., *ibid.* v. 34-35.

(3) ..... At tu circumflua ponto  
Europæ atque Asiæ, commissam carpis utrinque  
Temperiem. .... Id., *ibid.*, v. 43-48.

(4) Interea, te Susa tremunt, ac supplice cul'u  
Flectit Achæmenius lunatum Persa tiarani.

Id., *ibid.*, v. 50-51.

» ondes reculent indignées devant une nouvelle terre (1)...  
» Tandis que la mer te sert de rempart, les ports qui t'en-  
» tourent reçoivent pour toi les richesses du monde. Cité trop  
» heureuse ! tu partages les triomphes de Rome, en parta-  
» geant son empire (2). »

Comme Constantinople était la patrie d'Anthémios, l'éloge de cette ville n'avait pas seulement l'avantage de flatter l'esprit du César et de sa cour, composée en partie d'Orientaux, il avait encore celui de préparer les auditeurs au récit de l'enfance et de la jeunesse de celui qui était le héros du panégyrique.

La race des Procope comptait parmi les races illustres de l'Orient. Le jeune Anthémios en fut un digne rejeton, et, comme si la nature eût pressenti qu'il ne dégénérerait pas des grands hommes de sa famille, elle entoura son berceau des plus heureux pronostics (3). Il annonça de bonne heure qu'il était né pour le commandement ; à peine au sortir de l'enfance, il jouait avec les armes, les rasques et les boucliers. Tantôt, d'une main délicate, il bandait l'arc ou lançait le javelot ; tantôt, jeté sur un fier coursier, il poursuivait les bêtes féroces à travers l'épais feuillage des bois (4).

Rien ne manqua à son éducation littéraire et philosophique : comme tous les jeunes Byzantins de son temps qui héritaient d'un grand nom, il forma son esprit par l'étude de ces deux littératures qui exercèrent de si beaux génies, et produisirent tant d'œuvres durables. Il semblait que, sur cette terre sur laquelle planait sans s'éteindre la gloire d'Homère, de Démosthènes et de tous les grands poètes et orateurs de la Grèce, il ne dût pas y avoir place dans les écoles de

(1) Porrigis ingentem spatiosis mœnibus urbem,  
Quam tamen angustam populus facit; itur in æquor  
Molibus, et veteres tellus nova contrahit undas.

Sidon. Apollin., *Carm.*, II, v. 86-88.

(2) Fortunata satis, Romæ partita triumphos.  
Id. *ibid.*, v. 64.

(3) Id., *ibid.*, v. 129 et suiv.

(4) Id., *ibid.*, v. 154 et suiv.

l'Orient, pour les chefs-d'œuvre de l'Italie. Mais Rome avait étendu partout l'empire de ses lettres avec celui de sa politique, et jusque dans les pays où on parlait la langue d'Homère et de Platon, Cicéron et Virgile aspiraient à l'honneur de former les esprits.

Anthémios étudia tout ce que les siècles passés avaient consigné de remarquable dans les livres du Latium (1); outre les poésies de Virgile et les harangues de Cicéron, il parcourut les comédies de Plaute, les institutions oratoires de Quintilien et les pages auxquelles Varron confia son profond savoir. Il ne voulut pas demeurer étranger à l'histoire de Rome et de ses victoires, de ses consuls et de ses empereurs. Salluste, Tite-Live et Tacite devinrent ses auteurs favoris; il apprit d'eux comment la fortune, aidant le courage, avait ouvert à Rome ces voies qui la conduisirent à la conquête de l'univers.

La philosophie, qui était une science essentiellement grecque, se puisait dans les œuvres sorties des diverses écoles que fonda le génie des Hellènes. Anthémios se fit, à l'Athénée de Constantinople, le disciple de ces anciens philosophes qui, comme Thalès de Milet, Cléobule de Lindes, Périander d'Ephyre, Solon, Bias, et Pittacus de Lesbos, approfondirent les secrets de la nature et les lois morales de l'esprit humain (2). Il voulut connaître le plan législatif de Lycurgue, la doctrine d'Epicure, les systèmes de Pythagore et d'Héraclite, et l'enseignement des deux Académies (3). Il aimait surtout le génie élevé de Platon, la syllogistique d'Aristote, les théories du Portique, et les principes de sagesse que Socrate légua en mourant à son école (4).

On se plaisait au récit de cette éducation moitié grecque,

- (1) *Præterea quidquid Latialibus indere libris  
Prisca ætas studuit, totum percurrere suetus.*  
Sidon. Apollin., *Carm.*, II, v. 182-183.
- (2) *Nec minus hæc inter veteres audire sophistas.*  
Id., *ibid.*, v. 186.
- (3) Id., *ibid.*, v. 164 et suiv.
- (4) Id., *ibid.*, v. 172 et suiv.

moitié latine, qui forma Anthémios. Le prince voyait revivre les premiers souvenirs de son adolescence; les Romains lettrés écoutaient avec un certain charme ces vers qui montraient leur éloquence et leur poésie cultivées sur des rives étrangères; et tous ces philosophes, sophistes, discoureurs, métaphysiciens qui avaient porté à Rome, à la suite de l'empereur grec, leur besace et leur longue barbe, se réjouissaient d'entendre un poète qui exaltait la philosophie, leur science favorite, devant la plus haute assemblée romaine.

Des traits d'une forte éloquence saisirent parfois les auditeurs, et on dut croire que Sidoine tenait la lyre de Lucain ou le luth de Claudien, quand il parla de cette « grande Âme de Socrate qui fit trembler la mort elle-même, et dont la sérénité fit pâlir le bourreau qui présentait le poison à cette noble victime (1). »

L'auditoire, charmé par les vers du poète, apprit comment le jeune Anthémios, au sortir de ses études, fit sous son père l'apprentissage des armes, et comment Marcien, qui gouvernait l'Orient, lui donna sa fille unique pour honorer sa bravoure et l'attacher à l'Empire. Sa grande âme dédaignant le repos, il parcourut les rives du Danube, les vastes frontières de l'Orient, et mit toutes les places en état de défense (2).

Le commandement des deux milices et les honneurs du consulat l'attendaient à son retour (3); il obtint même la dignité patricienne, et il ne tint qu'à lui de porter le diadème après la mort de Marcien; mais il trouva plus grand de le refuser, et de montrer en même temps par de nouveaux exploits combien il était digne de l'Empire. C'est alors qu'il soumit les contrées Illyriennes que Valamir avait détachées de l'Orient, et qu'il

(1) Cum tremere mors ipsa reum . . . .

Sidon. Apollin., *Carm.*, II, v. 180.

(2) . . . . . Comitibus sed jure recepto

Danubii r'pas, et tractum limitibus ampli

Circuit, hortatur, disponit, discutit, armat.

Id., *ibid.*, v. 199-201.

(3) Hinc reduci datur omnis honos, et utriusque magister

Militiæ consulque micat. . . . .

Id., *ibid.*, v. 205-206.

refoula ces hordes vagabondes que la Scythie vomissait sur toutes les plages de l'ancien monde (1).

Sidoine Apollinaire raconte ici les combats d'Anthémios contre les Barbares, la défaite des Goths près du Danube, et la déroute des Huns dans les campagnes de la Dacie qu'ils dévastaient (2). La poésie est forte et colorée dans ces digressions épiques ; mais le tableau le plus saisissant est celui où il fait la peinture de ces terribles enfants du Nord avec des couleurs qu'il faudra toujours reproduire, quand on voudra faire connaître les origines et les habitudes primitives de la Barbarie.

Après ce long préambule, il fallait venir à l'élection d'Anthémios, un des points délicats du panégyrique. Comment concilier les vieilles prétentions de l'Occident avec cette supplique du sénat demandant un empereur à l'Orient ! Comment traiter ce Ricimer qui était là, près de sa fiancée, attendant sa part d'éloges dans le panégyrique de son beau-père, quoique le poète eût été le gendre d'Avitus et l'ami de Majorien !

Sidoine Apollinaire comprit la difficulté, et, comme si son génie n'eût suffi à la résoudre, il eut recours aux expédients connus des poètes, en invoquant Apollon et les muses du Parnasse.

« Viens maintenant, ô Apollon, s'écria-t-il, apporte ici » ta lyre... Et vous, vierges de Castalie, dites-nous à quelle » divinité tutélaire nous devons Anthémios et l'heureux accord des deux empires (3). »

Puis, commence une longue prosopopée où sont personnifiés, sous des formes homériques, l'Italie, le Tibre, Rome et l'Orient.

(1) Perstrinxisse libet quos Illyris ora triumphos

Viderit.....

Sidon. Apollin., *Carm.*, II, v. 224-225.

(2) *Id.*, *ibid.*, v. 269 et suiv.

(3) Nunc ades, ô Pæan.....

.. .. .

Huc converte chelyn.....

Vos quoque, Castalides, paucis quo numine nobis

Venerit Anthemius gemini cum fœlere regni,

Pandite..... *Id.*, *ibid.*, v. 307 et suiv.

A la mort de Sévère, l'Italie descend des hauteurs aériennes de l'Apennin, et dirige ses pas vers les demeures transparentes du Tibre azuré. Le portrait de la déesse mérite d'être connu. Sa jeunesse, dont Virgile et Stace avaient célébré l'immortelle vigueur, a fait place, dans les vers de Sidoine, à une vieillesse caduque qui se soutient à peine sur des pieds fléchissants. Un casque et une cuirasse étaient jadis le costume obligé de cette fille de Mars, si terrible dans les combats; mais, au cinquième siècle, un poète n'avait plus qu'à la représenter accablée sous le poids des ans et des chagrins, la tête nue, le front chauve, et appuyant son corps vénérable sur une branche d'ormeau entrelacée de pampres (1).

Quand l'Italie approcha du Tibre, le fleuve reposait, au murmure des ondes qui s'échappaient de son urne, et à l'ombre des roseaux qui se balançaient sur sa tête. A la vue de la déesse, il se trouble et s'effraie : l'Italie le calme et le rassure. Après lui avoir annoncé que Rome est veuve de son empereur, elle le conjure de recourir aux larmes, pour la déterminer à renoncer à son orgueil, et à mériter davantage les amours de l'univers (2). Qu'elle aille sur une autre terre chercher de nouveaux secours, et puisque la fortune de l'empire a chancelé sous les princes qu'elle a pris en Occident, qu'elle demande à l'Orient le maître qui doit la sauver (3).

L'Italie raconte ensuite comment le Vandale l'étreint de ses fureurs, et par quel renversement du destin, l'implacable Carthage a transporté le Caucase en Lybie, pour en faire un ins-

- (1)        *Segnior incedit genio, venerandaque membra*  
              *Viticomam retinens baculi vice flexit ad ulmum ...*  
    *Sidon. Apol in., Carm., II, v. 327-328.*
- (2)        ..... *Fastuque remoto*  
              *Hoc unum præstet, jam plus dignetur amari.*  
    *Id., ibid., v. 343-344.*
- (3)        ..... *Quemcumque creavit*  
              *Axe meo natum, confestim fregit in illo*  
              *Imperii fortuna rotas.....*  
    *Id., ibid., v. 345-347.*

trument de ses haines séculaires (1). Ricimer, dont le bras invincible sert d'appui aux destinées publiques, suffirait à repousser les pirates qui désolent les campagnes. Mais que faire avec un ennemi qui rejette et la paix et la guerre ! Chassé, il revient ; attaqué, il fuit ; fugitif, il triomphe. D'ailleurs, il ne traitera jamais avec Ricimer auquel il a voué une haine implacable.

Si Genséric abhorre Ricimer, c'est que, dans sa noire jalousie, il ne peut oublier que le sang du patrice l'appelait deux fois au trône, et qu'il descend de ce Wallia qui terrassa les Vandales et les Alains dans les champs de Tarsesse, et couvrit de leurs cadavres les cimes sanglantes de Calpé. Pour lui, issu d'une femme esclave, il ne peut remonter à un berceau illustre qu'en passant par les adultères de sa mère. Une défaite récente a rallumé les flammes de sa jalouse colère. Les plaines d'Agriente qui virent ses bataillons en déroute lui montrent, dans son rival, le petit-fils de ce héros dont la vue faisait tourner le dos aux Vandales (2).

L'éloge de Ricimer suivait pompeux, emphatique, exagéré. Sidoine n'hésita pas à le comparer à Marcellus dont les armes conquièrent la Sicile, et à ce Métellus qui revint de l'Asie, au milieu de la gloire d'un insigne triomphe. Son nom sert de barrière à l'Empire. L'Ostrogoth le redoute et s'arrête dans la Norique ; les Barbares demeurent enchaînés sur les bords du Rhin et n'osent envahir la Gaule. Deux peuples seuls, le Vandale et l'Alain, ont osé braver ses armes ; ils ont expié leur audace par de sanglants désastres (3).

On ne saurait pardonner à l'inconstance du poète les éloges publics qu'il adresse à Ricimer, alors qu'il ne pouvait ignorer

(1) ..... Conversoque ordine fati  
Torrida Caucaseos infert mihi Byrsa furores.  
Sidon. Apollin., *Carm.*, II, v. 349-350.

(2) *Id.*, *ibid.*, v. 356 et suiv.

(3) Noricus Ostrogothum quod continet, iste timetur ;  
Gallia, quod Rhenti Martem ligat, iste pavori est.  
Quod consanguineo me Vandalus hostis Alano  
Diripuit radente, suis hic ultus ab armis.  
*Id.*, *ibid.*, 377-380.



ses perfidies et sa conduite envers Avitus et Majorien ; mais il y avait de l'habileté à captiver un instant ce Barbare , afin de faire parvenir plus librement aux oreilles d'Anthémios , et en présence du dictateur lui-même , ces courageux conseils.

« Ce qu'il nous faut maintenant , c'est un prince armé qui » ne commande pas la guerre , mais qui la fasse ; qui porte » nos étendarts sur la terre et l'onde , et qui rendant à la » République ses anciens droits , fasse marcher les légions , » au bruit de ce clairon romain qu'elles avaient oublié » pour le tumulte des Barbares (1). »

Sidoine Apollinaire n'avait pas moins , à l'adresse de Rome , des paroles hautes et sévères. Il révélait , en face de l'Occident , les angoisses de l'Empire , et dans des vers qui offraient un tableau vif et animé de cette situation presque désespérée , où les Barbares d'un côté , les dissensions intestines de l'autre , mettaient Rome à bout de toute fortune , et à la merci de tous les hasards. Dans cette conjoncture extrême , il lui conseillait de renoncer à son orgueil , et de chercher dans la concorde des deux moitiés du monde depuis longtemps divisées , le moyen de retenir une domination qui lui échappait. C'était traduire les pensées de l'Occident : car pour l'heure , tous les esprits étaient las d'une dictature barbare , et de tous côtés on demandait un empereur qui fût maître à Rome , dût-on le tirer des rivages du Bosphore.

Le Tibre applaudit aux paroles de l'Italie , et va trouver Rome qui , à peine instruite de ces vœux , se dispose à gagner l'Orient. Elle couvre d'un casque sa tête chargée de tours , s'arme de son bouclier où brillaient en relief Mars , Romulus et Rémus , Ilia et le Tibre , et , s'élançant dans les airs , elle vole vers les contrées de l'Aurore (2).

- (1) Est opus armato , veterum qui more parentum ,  
Non mandet , sed bella gerat... .

Sidon. Apollin., *Carm.*, II, v. 583 et suiv.

- (2) Ergo sicut erat liquidam transvecta per æthram  
Nascentis petit tepidos Hyperionis ortus.

Id., *ibid.*, v. 596-597.

En ces lieux qu'embellit un printemps éternel, et au milieu de plaines odorantes, la reine du jour habite un palais étincelant de perles et de pierreries, et siège sur un trône entouré des feux naissants du soleil. A la vue de Rome, elle s'avance, et la prévenant par de douces paroles, elle lui demande quel motif l'amène à visiter son empire (1). Rome interrompit le silence qu'elle avait un instant gardé, pour tenir un discours où les reproches se mêlaient aux flatteries (2).

« Cesse de t'émouvoir, lui dit-elle, et bannis toute crainte.  
 » Si je viens, ce n'est pas pour que l'Araxe mugisse enchaîné  
 » sous mes ponts, ni pour faire boire les eaux du Gange indien aux soldats de l'Ausonie. Non, mes consuls triomphants ne dévasteront pas les plaines belliqueuses du Niphate, ni les cités qui avoisinent la mer Caspienne. Je ne demande pas les Etats de Porus; je ne veux pas, à coups de bélier, renverser les murs de l'Erythra; je ne forcerai ni Bactres, ni Babylone, au bruit de mes clairons. Je n'aspire point au palais des Arsacides, et ne veux pas lancer mes bataillons contre Ctésiphon. Je t'ai cédé cet hémisphère, il est à toi; mais, en retour, n'ai-je point mérité que tu pro-téges ma vieillesse (3)?

» Aujourd'hui tu règnes seule sur les pays qui bordent le Tigre et l'Euphrate; je les avais achetés du sang de Crassus, et j'en ai payé le prix, à Carrhes. Je t'ai donné l'Arménie et le Pont; Sylla te dirait comment je les soumis, et si son témoignage ne peut te suffire, interroge Lucullus. Je ne parle point des Cyclades: la Crète, conquise par Métellus,

(1) Exsiluit propere, et blandis prior orsa loquelis.  
 Quid, caput o mundi, dixit, mea regna revisis?  
 Sidon. Apollin., *Carm.*, II, v. 437-438.

(2) .... Paulum illa silens, atque aspera miscens  
 Mitibus, hæc cœpit.....  
 Id., *ibid.*, v. 439-440.

(3) Arsacias non quæro domus, nec tessera castris  
 In Ctesiphonta datur; totum hunc tibi cessimus axem,  
 Et nec sic mereor nostram ut tueare senectam?  
 Id., *ibid.*, v. 430-432.

» t'obéit , et je t'ai cédé la Cilicie que subjuga le grand  
» Pompée. J'ai ajouté à la Syrie les Isauriens que dompta  
» Servilius avec le fer de mes légions. Je t'ai accordé l'an-  
» cienne Etolie et les champs qu'arrose l'Achéloüs. Dans mon  
» aveugle confiance , je t'ai transmis le testament d'Attale.  
» Tu possèdes l'Epire ; tu sais à qui la doit Pyrrhus. Je te vois  
» dicter des ordres à l'Illyrie et aux terres de la Macédoine ,  
» bien que je nourrisse dans mon sein les descendants de Paul-  
» Emile. Je t'ai donné les greniers de l'Egypte , comme si  
» Agrippa eût vaincu pour toi , au promontoire de Leucade. Tu  
» tiens la Judée sous tes lois , comme si jadis tu y avais en-  
» voyé Titus et Vespasien. On t'apporte les richesses de  
» Chypre ; et moi , je suis pauvre , réduite à me contenter de  
» la gloire des guerriers qui la soumirent. La terre des Do-  
» riens et l'Achaïe tremblent sous ton pouvoir , et ton heu-  
» reux empire s'étend jusques à Corinthe qu'environnent deux  
» mers. Dis-moi donc quel Mummius byzantin t'a valu cette  
» conquête (1) ?

» Mais si tu veux en ce jour assoupir nos vieilles querelles ,  
» accorde-moi Anthémios. Que Léon règne , et longtemps ,  
» sur ces contrées ; mais que je reçoive des ordres de celui que  
» j'ai demandé , et que les mânes du divin Marcien se réjouis-  
» sent de voir sa fille Euphémie recouverte de la pourpre qu'ont  
» portée ses ancêtres. Ajoute à l'alliance publique une alliance  
» privée. Qu'Anthémios devienne l'heureux père de Ricimer ;  
» leur noblesse brille du même éclat ; et si la vierge de By-  
» zance est de sang royal , Ricimer ne l'est-il pas aussi ? Qu'on  
» allume les flambeaux de l'hyménée , bientôt l'Afrique sera  
» notre partage (2)... »

- (1) ..... Tibi Cypria merces  
Fertur ; pugnaces ego pauper laudo Calones ,  
Dorica te tellus et Achaica jura tremiscunt ;  
Tendis et in bimarem felicia regna Corinthon.  
Dic, Byzantinus quis rem tibi Mummius egit ?

Sidon. Apollin., *Carm.*, II, v. 474 et suiv.

- 2) Sit socer angustus genero Ricimere beatus ,  
Nobilitate micant ; est vobis regia virgo ,

Le discours de Rome ne manquait ni d'énergie, ni de beauté. Elle déguisait son abaissement sous les dehors d'un fier langage, et ne laissait pas ignorer à l'Orient ce qu'il devait à l'Occident. Rome parlait encore en souveraine et en mère : l'Aurore lui répondit en fille respectueuse.

« Eh bien ! je le veux , mère vénérable , prends avec toi » cet invincible guerrier dont le secours m'était si utile ; mais » sois plus douce envers moi , et tenons mieux d'un commun » accord les rênes de nos empires (1). »

L'Orient et l'Occident se donnèrent la main : Anthémios devint empereur ; Ricimer épousa la jeune grecque , et , au milieu des plus belles espérances de l'Italie , Genséric seul , au fond de l'Afrique , conçut , pour le fruit de ses pirateries , les craintes les plus sérieuses , en pressentant que Léon et Anthémios parviendraient à s'entendre pour écraser sa flotte et son armée.

Sidoine Apollinaire , en terminant , souhaita à Anthémios et à Ricimer de nouveaux consulats : il engagea sa muse au service de leur gloire future , et promit de célébrer les hauts faits qui signaleraient le nouveau principat. Rêve de poète ! On était dans des temps où les consulats et les règnes n'avaient pas de si glorieux lendemains. Le héros à qui la poésie venait de prédire de si belles destinées devait , après les rapides jouissances du pouvoir , tomber du faite impérial. L'hyménée de Ricimer et d'Euphémie , qui semblait être le lien de concorde des deux Empires , ne fut que le germe des divisions qui firent crouler dans le sang le trône d'Anthémios.

Cependant la journée fut brillante pour Sidoine Apollinaire. Le nouvel empereur et le sénat furent flattés de ses éloges. Il

Regius ille mihi , si concors annuis istud ,  
Mox Lybiam sperare dabis . . . . .

Sidon. Apollin., *Carm.*, II, v. 488 489.

- (1) Duc age, sancta parens, quanquam mihi maximus usus  
Invicti summique ducis, dum mitior exstes,  
Et non disjunctas melius moderemur habenas.

Id., *ibid.*, v. 516-518.

avait payé un tribut assez large aux anciennes gloires de Rome, pour que les Romains n'eussent pas à rougir des humiliations du présent, et les Orientaux de la nouvelle cour avaient entendu Byzance exaltée assez haut, pour qu'ils se trouvassent à l'aise, au milieu des pompes de l'inauguration consulaire.

Le panégyrique avait d'ailleurs des beautés capables de saisir. Claudien revivait dans le discours de Rome à l'Aurore (1), et dans plusieurs autres passages où un souffle de vraie poésie circulait à travers des métaphores hardies et de riches descriptions. Il y avait même, dans le poème, quelques beaux vers faits pour charmer par leur savante facture les Romains restés fidèles aux saines traditions; il en restait assez de prétentieux pour flatter les oreilles moins délicates, et plaire aux esprits maniérés.

Le paganisme, il est vrai, avec ses dieux et ses expédients mythologiques, se retrouvait encore dans le panégyrique d'Anthémios; tant le culte des vieilles formes se conservait, même sous l'empire des nouvelles croyances: et il y aurait lieu de s'étonner que les dieux de l'Olympe, exilés de la cour impériale, et détrônés de leurs temples par des rescrits publics, servissent toujours à fêter les consuls et les empereurs qui renversaient leurs autels, si on ne savait jusqu'à quel point les habitudes du polythéisme littéraire s'étaient enracinées dans les profondeurs de la poésie et de l'éloquence, grâce à ces chefs-d'œuvre de la Grèce et de l'Italie qui firent sa fortune et lui assurèrent un charme durable auprès des intelligences, avides et amoureuses de ces belles formes de l'hellénisme et de la latinité païenne.

A Rome, on sut bientôt que les vers de Sidoine avaient plu à Anthémios. Déjà, pendant que le cortège impérial défilait sur le forum Ulpien, et que les esclaves, rendus à la liberté, se livraient aux transports accoutumés, on parlait d'une fortune inattendue pour ce poète transalpin qui avait célébré Anthémios et Ricimer.

(1) Claudien, *De Bello Gildonico*, v. 17-127.

Sidoine Apollinaire , pour hâter cet heureux avènement , se mit à cultiver les faveurs du prince , et laissa même transpirer son ambition et ses vœux dans une lettre confidentielle qu'il envoyait au-delà des Alpes , à son ami Philimace. « Tu t'étonnes , lui disait-il , de ce que je brigue à Rome les dignités du palais ; tu ne sais donc pas qu'elles sont héréditaires dans ma famille , et que mon père , mon beau-père , mes aïeux , ont été préfets de Rome et du prétoire , maîtres du palais et commandants des armées (1). »

Les honneurs qu'il convoitait ne se firent pas attendre ; quelques jours après les fêtes du consulat , un rescrit d'Anthémios dû à son panégyrique et au crédit de Basilius (2) , le nommait préfet du sénat et de la ville de Rome. Le rêve de ses jeunes années était accompli : il égalait ses ancêtres en distinctions.

Sidoine Apollinaire se réjouit de cette élévation subite ; mais il ne laissa pas , comme chrétien et poète , de confondre dans une commune reconnaissance le Christ et les muses (3).

La nouvelle de son avènement à la préfecture se répandit bientôt dans les Gaules par les soins d'Héronius auquel il le fit savoir , en lui envoyant son panégyrique. Il lui ordonnait , en qualité de préfet , de l'estimer comme bon , ou du moins comme heureux , à cause de la fortune politique qu'il lui avait valu (4). Il ne voulait pourtant pas qu'il comparât son poème aux productions de sa muse ; il ne demandait que son approbation , ajoutant que les applaudissements des sénateurs et des tribus le flatteraient moins que ses suffrages (5).

(1) I nunc , et legibus me ambitus interrogatum senatu move , cur adipiscendæ dignitati hæreditariæ curis pervigiliis incumbam ; cui pater , socer , avus , proavus præfecturis urbanis prætorianisque , magisteriis palatinis militaribusque miuerunt. Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 3.

(2) ... Egit cum consule meo , ut me præfectum faceret senatui suo.  
Id., *ibid.* , I, 9.

(3) Cum ad præfecturam , sub ope Christi , styli occasione pervenerim...  
Id., *ibid.*

(4) Id., *ibid.*

(5) Si examinis tui... puncta tribuuntur , æque gratum mihi ac si... non modo laticlavi , sed tribulium quoque fragor concitaretur. Id., *ibid.*

La préfecture de Rome était une des plus hautes charges, et même la troisième dignité de l'Empire. C'est au préfet qu'il appartenait de diriger toutes les affaires administratives et judiciaires, avec l'aide de divers officiers, vicaires, présidents, recteurs ou juges, chargés de l'assister dans ses fonctions.

Pendant sa préfecture, Sidoine Apollinaire prit une part assez active aux événements qui marquèrent les premières années du principat d'Anthémios. La nouvelle cour, peuplée de philosophes, de rhéteurs et de métaphysiciens allait à ses goûts. Il y voyait, comme questeur du palais, Victor, son ancien maître, courtisan érudit et qui n'avait pas désappris la langue de Phébus (1), Sévère, thaumaturge initié aux sciences occultes de l'Orient, et aux pratiques théurgiques des brahmes indiens, et Philothée qui, par ses subtilités métaphysiques, charmait les loisirs d'Anthémios. Mais le paganisme de Sévère qui se cachait sous ses formules magiques (2), indisposa bientôt les esprits; les erreurs que Philothée tenait de l'hérétique Macédonius et qu'il enseignait à Rome, choquèrent les croyances orthodoxes des Occidentaux, et l'autorité d'Anthémios commençait à souffrir de la trop grande confiance qu'il donnait à ses favoris, lorsque l'expédition contre Genséric détourna l'attention publique des secrets de la nouvelle cour, pour la porter du côté des mers, où on allait se mesurer contre les Vandales.

Genséric faisait toujours planer ses menaces sur Rome et Constantinople. Son orgueil avait été humilié du choix d'Anthémios, car il avait proposé à l'Occident, Olybrius auquel il venait de faire épouser Placidie, pendant qu'il donnait la main de sa sœur Eudocie à son fils Hunéric (3). Il ne put longtemps contenir sa rancune, et pour l'assouvir, il lança ses pirates sur la Méditerranée (4). Contre un ennemi si terrible,

(1) Aut Phæbi, aut vestro qui solet ore loqui.

Id., *Carm.*, I, v. 26.

(2) Damasc. ap. Photium, c. 242, p. 1041.

(3) Procop., *Bell. vand.*, I, 8.

(4) Ira flagrantior, multo quam ante crudelius cuncta imperii vastat.  
Procop., *Bell. vand.*, I, 8.

une entente était nécessaire entre les deux cours ; on fit en commun les préparatifs d'une descente en Afrique. Constantinople arma la première : Léon partit lui-même , à la tête d'une flotte considérable , et s'adjoignit en route Marcellinus , ce fidèle officier d'Aétius qui , malgré son éloignement de Rome , avait conservé un cœur tout romain , et qui , dans les conjonctures présentes , n'hésita pas à embrasser le parti de Rome contre les Vandales. Anthémios lui donna le commandement des troupes occidentales , pendant que Léon nommait Basilisque , son beau-frère , généralissime des forces de l'Orient.

Marcellinus opéra avec promptitude et succès. Il chassa les Vandales de la Sardaigne , tandis qu'une division de l'armée orientale , commandée par Héraclius enlevait Tripoli , et que Basilisque dégagait les côtes de la Sicile des restes de la flotte barbare. Après cet avantage , il fallait marcher sur Carthage (1) ; mais Basilisque aima mieux jeter l'ancre au mouillage de Mercure , qui était à deux cent quatre-vingts stades de cette ville.

Genséric qui avait pressenti dans cette manœuvre une chance de fortune pour lui , eut recours à la ruse ; il envoya au camp de Basilisque un messenger chargé de demander la paix dans les termes les plus humbles. L'or donna un nouveau poids à ses supplications , et une trêve fut conclue. Cinq jours après cet armistice , comme un vent favorable soufflait de Carthage , Genséric appareille deux flottes , gagne à petit bruit le promontoire de Mercure , et surprend l'armée orientale qui voulut en vain se défendre : la moitié périt par le fer ou le feu.

Marcellinus accourait alors de Sardaigne en Sicile ; il comptait avec la flotte de l'Occident serrer de près celle des Vandales. On pouvait attendre beaucoup de ce général habile et résolu , quand , pour le bonheur de Carthage , il succomba dans une embûche (2) où les uns crurent voir la main de Genséric , et d'autres , celle de Ricimer. Quoi qu'il en soit , ces deux

(1) Si recta petiisset Carthaginem , poterat eam impetu capere...

Procop., *Bell. vand.*, I, 6.

(2) Procop., *Bell. vand.*, I, 6. — Phot., *Biblioth.*, c. 242, p. 1043.



Barbares se réjouirent également de cette fin sanglante. Genséric y vit le terme d'une expédition dont il redoutait les suites, et Ricimer compta un rival de moins, autour de ce trône d'Anthémius où il ne pardonnait à personne d'oser en devenir la gloire et le soutien.

C'est durant ces hostilités entre les flottes romaine et vandale, que la ville de Rome fut menacée d'une disette. On attendait avec impatience des vaisseaux chargés de blé, et ils n'arrivaient pas ; on s'adressait de toutes parts à Sidoine Apollinaire. Il se faisait un grand tumulte, et déjà Sidoine déplorait les graves embarras où le mettait sa magistrature : « Je tremble, écrivait-il à un de ses amis (1), que la voûte de » l'amphithéâtre ne retentisse des cris de faim du peuple romain, et que l'on n'attribue la disette publique au malheur » de mon administration. »

C'était alors une des principales sollicitudes des préfets de Rome de pourvoir à la subsistance du peuple ; mais les pirateries de Genséric avaient rendu cette tâche difficile dans ces derniers temps ; car le Barbare avait eu assez d'astuce pour fermer les greniers de Rome, sur ces plages de la Haute-Afrique d'où les Romains avaient coutume de tirer leurs approvisionnements.

Sidoine Apollinaire fut bientôt délivré de ses craintes ; il apprit que cinq navires, partis de Brindes avec un chargement de blé et de miel, abordaient, du côté d'Ostie, aux bouches du Tibre (2). Il envoya aussitôt le préfet des vivres pour qu'il reçût ces navires, et distribuât sans délai le blé qu'ils portaient (3). L'intendant pourvut à tout ; le peuple se calma, et le préfet de Rome reprit en paix le cours régulier de son administration.

(1) Vereor autem ne famem populi romani theatralis caveæ fragor insonet, et infortunio meo publica deputetur esuries. Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 10.

(2) . . . Hunc ipsum e vestigio ad portum mittere paro, quia comperi naves quinque Brundusio profectas cum speciebus tritici ac mellis ostia Tiberina tetigisse . . Id., *ibid.*

(3) . . . Quarum onera expectationi plebis. . . . raptim facies offerri. . . . Id., *ibid.*

Il est hors de doute que Sidoine Apollinaire profita du crédit que lui donnait à la cour sa nouvelle charge, pour régler les affaires de la Gaule et celles des Arvernes. On n'a pas oublié que c'est le motif qui l'avait amené à Rome, où assurément il ne s'attendait pas à trouver une si haute fortune politique. Quand il se vit investi de la confiance d'Anthémius, il tenta d'obtenir par lui-même ce que d'abord il avait demandé à l'influence de Basilius. Quoiqu'on ne connaisse pas à fond la requête qu'il avait à présenter, au nom des Arvernes, on pense assez communément qu'elle avait trait à une plus grande extension de leurs libertés, et au droit de former, sous le protectorat des empereurs, un Etat, semblable à celui des Bretons, qui pût opposer aux invasions d'Euric une résistance énergique. La promesse faite à Sidoine de hauts emplois militaires, comme la maîtrise des milices, pour son beau-frère Ecdice, nous confirme dans ces conjectures.

L'organisation de l'autorité impériale, dans les Gaules, fut aussi due en partie au zèle et à l'influence de Sidoine Apollinaire qui, dans la pensée de rattacher à la cause romaine les dignitaires de la préfecture arlésienne, mit tous ses soins à faire parvenir à ces hauts emplois quelques-uns de ses amis et de ses proches qu'il croyait le plus dévoués à la politique de l'Occident.

Nous connaissons trois personnages de cette nouvelle administration, Arvandus, Philimace et Gaudence. Gaudence s'était élevé des rangs de simple tribun de prétoire, à la dignité de vicaire (1), sans avoir d'autre titre à cette charge éminente que la franchise de son naturel, son application constante et le choix heureux de ses connaissances, qualités qui l'avaient rendu plus recommandable aux yeux d'Anthémius, que l'éclat de la naissance et de la fortune (2). Philimace, qui avait déjà rempli une charge dans le vicariat des Gaules, devint, à la sollicitation de Sidoine, assesseur du préfet ou conseiller préfectorial, ce qui le

(1) ... Gaudentius haecenus tantum tribunitius, oscitantem nostrorum civium desidiam vicariano apice transcendit. Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 5.

(2) ... Apud principis domum, inspecta sinceritas, spectata sedulitas, admissa sodalitas laudi fuere. Id., *ibid.*, I, 4.

rangeait parmi les hauts fonctionnaires de la Gaule impériale.

Arvandus qui occupa dans ces temps la préfecture, était aussi particulièrement connu de Sidoire Apollinaire (1). Il avait administré, une première fois, les Gaules pendant quatre années : on augurait bien de sa seconde préfecture par la popularité qu'il s'était acquise, en gérant la première (2). Mais comme c'était un homme d'une grande légèreté de caractère, il démentit bientôt les espérances qu'on avait conçues de lui. Il se crut important, parce que le gouvernement impérial avait eu de nouveau recours à lui, et il se mit à abuser de la fortune par son orgueil et ses folles prodigalités. En vain ses plus fidèles amis lui montraient le précipice où il allait tomber ; il méprisa leurs conseils. Il éloigna les uns par ses soupçons, les autres par sa hauteur. Ses dettes grossissaient à la suite des plus criantes exactions (3) ; sa conduite ne tarda pas à révolter tous les bons citoyens, et il se forma bientôt au-dessus de sa tête comme un nuage qui menaçait chaque jour d'éclater.

Anthémios, de son côté, travaillait à régulariser les forces intérieures de la Gaule romaine. Il avait beaucoup à craindre des Visigoths dont le jeune roi, Euric, était d'une ambition insatiable ; mais il rallia à sa politique les Bretons qui occupaient le Berry, au nombre de douze mille hommes, sous la conduite de Riothame (4), resserra avec les Burgondes l'ancienne alliance qui les attachait à l'Empire, et se ménagea les Franks de la Gaule Belgique.

Ces mesures qui indiquaient de la volonté et de la prévoyance, firent croire à la stabilité du gouvernement impérial ; et le parti romain dans les Gaules put revenir un instant de ses continuelles appréhensions, tandis que la faction visigothe, affaiblie déjà par les coups que lui avait portés le brave Egidius, se trouva quelque temps déchu de son importance.

Euric comprit la situation que lui faisaient les événements ;

(1) *Amicus homini sui...* Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 7.

(2) *Præfecturam primam gubernavit cum magna popularitate...* Id., *ibid.*

(3) *Pariter onere depressus æris alieni...* Id., *ibid.*

(4) Jorn., *De rebus Getic.* XLV.

mais ne voulant pas laisser ses armées dans l'inaction, il leur fit reprendre cette route des Pyrénées qu'elles avaient suivie sous Théodoric II, et les jeta sur les Suèves qu'elles effrayèrent par la dévastation de Coïmbre et de Lisbonne (1).

Sur ces entrefaites, les affaires de l'Empire avaient changé. L'expédition contre Genséric dont on attendait de si beaux résultats avait échoué, et Marcellinus qui était capable de jouer le rôle d'Aétius, était tombé sous le fer d'un assassin. Ou on connaissait mal Ricimer, ou on devait croire qu'il ne tarderait pas à se brouiller avec Anthémios et à jeter l'Empire dans de mortels embarras.

Euric qui puisait dans son ambition un génie de circonstance, crut l'occasion propice de rompre avec l'Empire, et il essaya de renouer à son profit la trame de ce parti gaulois qui, sous les Théodoric, favorisait l'usurpation des Visigoths. Des intrigues se formèrent, au sein du prétoire où Arvandus ne pouvait plus tenir avec honneur. Ses finances étaient en désarroi, et les créanciers assiégeaient la préfecture. Cette position critique l'entraîna dans une voie dangereuse. Pour n'avoir pas à répondre de sa conduite devant le sénat romain qui l'aurait traité comme un Verrès, il se jeta dans les bras d'Euric, persuadé qu'une révolution imminente mettrait plus à couvert sa personne et son honneur. Cette trahison était une bonne fortune pour le prince visigoth qui, par des menées suspectes, conviait à la défection tous les fonctionnaires de l'Empire que son or et ses bonnes grâces pouvaient séduire et corrompre.

Les intelligences d'Arvandus et d'Euric n'échappèrent pas aux bons citoyens qui restaient fidèles à la cause romaine, et qui de plus étaient alarmés des manœuvres perfides et ambitieuses d'Euric. Arvandus fut observé et découvert. On arrêta une lettre écrite sous sa dictée par son secrétaire, et qu'il destinait au roi des Visigoths (2). Sa trahison, dès lors, ne fut plus un mystère.

(1) Idat., *Chronic.*, ad an. 468.

(2) *Hæc ad regem Gothorum charta videbatur emitti. . . .*

Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 7.

Cette pièce était un document fort grave : Arvandus excitait Euric à se soulever contre Rome ; il le prévenait contre les propositions de paix que pourrait lui faire l'empereur grec, lui faisait entendre qu'il était de son intérêt d'attaquer ce petit Etat de l'Armorique qui, avec ses milliers de soldats, servait de frontière aux contrées romaines du Berry. Il allait jusqu'à lui persuader que, selon le droit des gens, il devait se partager la Gaule avec les Burgondes (1). La lettre contenait encore d'autres provocations non moins insensées, propres à allumer la jalousie et la colère d'un prince belliqueux, et même à réveiller des idées de conquête et d'invasion chez un roi doux et pacifique (2).

La lettre passa de main en main parmi les notables de la Gaule romaine, sans qu'Arvandus pût soupçonner que ses relations avec Euric venaient de transpirer. Les jurisconsultes, ayant été interrogés sur la gravité de ce délit politique, déclarèrent tous qu'aux termes des lois et des constitutions impériales, c'était un crime de lèse-majesté (3). On convint unanimement que le préfet du prétoire était coupable, et qu'il méritait d'être condamné.

Les mesures à prendre étaient longues et difficiles : pour produire devant les tribunaux un tel personnage, c'est à Rome qu'on devait en appeler, et préalablement, il fallait que le conseil des provinces demandât sa mise en accusation. La demande une fois formulée, après une connaissance approfondie des faits, le conseil choisissait une députation, et l'envoyait à Rome, avec charge de soutenir ses plaintes, d'exposer ses griefs, et d'assurer le châtimement du fonctionnaire coupable.

Arles était, depuis 418, le siège du conseil des sept pro-

(1) ... Pacem cum græco imperatore dissuadens, Britannos super Ligerim sitos impugnari oportere demonstrans, cum Burgundionibus jure gentium Gallias dividi debere confirmandum... Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 7.

(2) ... Plurima insana, quæ iram regi feroci, placido verecundiam inferrent. Id. *ibid.*

(3) Hanc epistolam læsæ majestatis crimine ardentè jurisconsulti arbitrabantur. Id., *ibid.*

vinces gauloises établi par Honorius (1). Une session ayant eu lieu sur ces entrefaites, l'affaire d'Arvandus y fut vivement discutée. On parla de sa conduite, de ses exactions et de ses complots contre l'Empire. L'indignation fut extrême; car aucun doute n'était possible sur sa culpabilité. Les pièces d'accusation abondaient; ses péculats étaient clairs comme le jour, et quand on lut en plein conseil sa lettre à Euric, toutes ses manœuvres se trouvèrent dévoilées. Le secrétaire lui-même ayant été mandé, avoua tout, reconnut sa signature, et déclara que son maître lui avait dicté la lettre (2). On porta aussitôt un décret d'accusation contre Arvandus, et il fut arrêté qu'on le poursuivrait à Rome pour le double crime de péculat et de lèse-majesté, devant les tribunaux chargés de juger les délits des hauts fonctionnaires. Mais afin d'assurer plus efficacement le succès de ces poursuites, on convint au sein de l'assemblée d'entourer ces démarches du plus profond silence, de crainte qu'Arvandus, instruit de l'évidence des pièces d'accusation, n'allât demander un refuge à Euric pour échapper aux rigueurs de la loi.

La députation fut choisie par le conseil provincial; elle se composait de trois personnages doués d'une grande éloquence et d'une rare habileté dans les affaires. C'étaient Tonance-Ferréol, ancien préfet du prétoire, Thaumaste et Pétrone d'Arles (3). Ce choix fut vraisemblablement calculé. Outre que ces députés étaient les principaux ornements de la Gaule méridionale, et qu'ils étaient capables par leur haute intelligence de faire prévaloir les droits de leurs provinces, ils étaient tous les trois particulièrement connus de Sidoine Apollinaire. Cette députation ne devait qu'être agréable au préfet de Rome, et on avait lieu de croire qu'il seconderait ses démarches de ses conseils, et les appuierait de son crédit.

(1) Bouquet, *Script. Rer. gall. et franc.*

(2) ... Arvandi scriba correptus dominum diclasse profitebatur.

Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 7.

(3) Legati provinciæ Galliæ Tonantius Ferreolus... Thaumastus quoque, et Petronius maxima rerum verborumque scientia præditi. Id., *ibid.*

Arvandus eut à comparaitre au siège du gouvernement romain, pour se justifier ou subir une condamnation légale. Il fut arrêté, investi de gardes et embarqué pour l'Italie (1). Sa présomption habituelle ne le quitta point. Il se vantait de son intégrité, et comme il avait cotoyé sans péril les bords orageux de la mer de Toscane, il disait à qui voulait l'entendre, que les éléments eux-mêmes reconnaissaient tellement son innocence qu'ils obéissaient à ses ordres comme des esclaves (2).

Il fut reçu à Rome comme un accusé de distinction, et remis à la garde de Flavius Asellus, comte des largesses sacrées. On lui donna pour prison le Capitole, et ordre fut donné de le traiter avec égard, pour honorer en lui le dernier éclat d'une dignité dont il venait d'être dépouillé (3). C'est là qu'il attendit qu'on instruisit son procès, mais dans le plus grand calme, tant il était persuadé de la bonté de sa cause et de l'heureuse issue de son affaire.

Sur ces entrefaites, les députés de la Gaule arrivèrent, munis des diverses pièces d'accusation (4) : ils se promettaient surtout de l'accabler par la production de cette lettre si compromettante à Euric. Ils allèrent sans retard trouver les magistrats chargés de la condamnation des grands criminels, et demandèrent qu'on fît au plus vite le procès d'Arvandus. Sur leurs instances, un tribunal de dix membres fut formé, et ils eurent l'assurance que le préfet des Gaules serait jugé sans délai.

Le bruit de cette affaire était parvenu aux oreilles de Sidoine. Sa position, ses relations avec la Gaule, son intimité avec les ambassadeurs du conseil provincial lui faisaient un devoir d'intervenir. Tous pensaient qu'il soutiendrait la cause

(1) ... Captus destinatusque pervenit Romam. Sidon. Apoll., *Epist.*, 1, 7.

(2) ... Tumens quod prospero cursu procellosum Tusciae littus enavigasset, tanquam sibi bene conscio ipsa quodam modo elementa famularentur. Id., *ibid.*

(3) In Capitolio custodiebatur ab hospite Flavio Asello, comite sacrarum largitionum qui adhuc in eo praefecturae nuper extortae dignitatem venerabatur. Id., *ibid.*

(4) ... Arvandam publico nomine accusaturi cum gestis decretalibus insequuntur. Id., *ibid.*

de la Gaule romaine, et qu'il mettrait ses députés en mesure de triompher de l'opposition que prétendait susciter la jactance d'Arvandus. Le contraire arriva. Arvandus était un ancien ami de Sidoine Apollinaire. S'étaient-ils vus à la cour de Théodoric? Avaient-ils combattu ensemble pour l'affranchissement de la Gaule après la mort d'Avitus? Avaient-ils d'un commun accord concerté le plan de restauration de la patrie gauloise? On l'ignore; mais ces conjectures sont vraisemblables, et ce qui ne l'est pas moins, c'est que Léon, devenu ministre d'Euric, dut faire glisser dans les mains de Sidoine Apollinaire un pli par lequel il le pria de s'intéresser au malheur d'Arvandus.

L'amitié prévalut. Sidoine, dans la prospérité, ne voulut pas abandonner un ami qui était dans le malheur; il avait déjà circonvenu Anthémios en lui faisant entendre qu'on citerait comme un trait de magnanimité de sa part qu'on pût, sous son règne, aimer publiquement ceux mêmes qui étaient condamnés à la peine capitale (1). Il n'ignorait pas que l'accusation de péculat serait fortement motivée devant les juges; il avait aussi entendu murmurer que les députés avaient une lettre dont ils faisaient quelque mystère, et qu'ils comptaient produire en plein tribunal, afin d'accabler par un dernier coup l'infortuné Arvandus. Mais Sidoine se persuada que c'était une machination habilement ourdie pour jeter l'accusé dans l'embarras, le prendre au dépourvu et lui arracher une réponse précipitée qui serait un aveu accablant. Il lui parut facile de conseiller Arvandus, et de le tirer d'affaire, pourvu qu'il se rendît à ses avis.

Le procès allait se juger. Sidoine va trouver un certain Auxanios, jurisconsulte romain d'un grand mérite (2), et qui déjà assistait Arvandus de ses conseils. Ils regardaient, l'un et l'autre, comme une lâcheté et une barbarie d'abandonner dans sa disgrâce, leur ami commun, quelle que fût d'ailleurs

(1) ... Hic quoque cumulus accedit laudibus imperatoris, quod amare  
palam licet et capite damnatos. Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 7.

(2) ... Auxanium præstantissimum virum... Id., *ibid.*



la nature des accusations portées contre lui (1). Ils se rendirent au Capitole, où ils trouvèrent l'ancien préfet du prétoire si confiant en lui-même et en la bonté de sa cause, qu'il les reçut moins comme des amis qui se dévouaient que comme des citoyens qui venaient saluer un personnage. Sidoine qui l'avait souvent entendu se glorifier d'avoir bravé l'infortune, fut moins surpris qu'Auxanius, de son maintien présomptueux, mais comme il déplorait de toute son âme cette folle témérité qui pouvait l'entraîner à sa ruine, il hasarda ses conseils (1).

Après l'avoir entretenu de ses concussions et des moyens qui lui restaient de se justifier, il s'ouvrit en quelques mots sur une lettre mystérieuse que la députation pensait faire éclater à la fin du procès, pour agir sur son esprit et celui de ses juges. Comme il doutait de l'authenticité de cette pièce, et qu'il voyait dans le dessein qu'on avait de la produire, un vrai coup de théâtre, il engagea Arvandus à ne faire aucun aveu, ajoutant que cette dissimulation jetterait ses accusateurs dans un rude embarras, et que ceux-ci ne pourraient aisément établir leurs preuves (2).

Arvandus écoutait, mais sans goûter l'opportunité de ces conseils. Il poursuivait sans doute de la pensée les ombres magnanimes de ces Romains dont le Forum lui rappelait le souvenir, et s'imaginait fièrement que les cachots du Capitole allaient le grandir comme eux, aux yeux de la patrie et de l'histoire. Aussi, quand il entendit parler de ces demi-mesures, de ces réserves et de cette prudence qu'on lui conseillait, il éclata en paroles dédaigneuses.

« Allez, dit-il, hommes dégénérés, et indignes de pères  
» qui ont été préfets du prétoire, livrez-vous à ces craintes pué-  
» riles ; puisque vous n'entendez rien aux affaires, laissez-moi  
» le soin des miennes. Arvandus a pour lui sa conscience, et

(1) ... Arvandi amicitias, quoquo genere incursas, inter ipsius adversa vitare, perfidum, barbarum, ignavum, computabamus.

Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 7.

(2) Suademus nil quasi leve fatendum, si quid ab inimicis etiam pro levis-  
simo flagitaretur; ipsam illam dissimulationem tribulosissimam fore, quo ta-  
cilii persuasionis securitatem inferrent. Id., *ibid.*

» cela lui suffit. A peine daignera-t-il souffrir que des avocats  
» le justifient sur les prétendus faits de péculat ; pour lui, il  
» se charge des autres accusations (1). »

L'insuccès de leur démarche affligea Sidoine et Auxanius ;  
ils se retirèrent, à la vue de cette arrogance insensée, persuadés  
qu'ils perdraient leur habileté à tenter plus longtemps la guéri-  
son de cet homme, qui leur semblait aux prises avec la folie (2).

Arvandus au contraire montrait à tous les regards une vani-  
teuse confiance. Il se promenait, drapé dans les plis d'une toge  
blanche, sur la place du Capitole, au milieu des statues des  
dieux et des grands hommes de la République, se repaissant des  
flatteries de la foule, provoquant des salutations, et prenant  
pour des signes d'admiration les sourires malins des Romains  
qui venaient contempler avec curiosité ce grand fonctionnaire  
de la préfecture gauloise, que les provinces transalpines avaient  
traduit à la barre de leurs tribunaux (3). Quelquefois Arvandus  
entrait dans les boutiques qui s'élevaient à droite et à gauche des  
allées du Forum, et faisant dérouler sous ses yeux les belles  
étoffes de soie, les précieux tissus, il admirait, dépréciait  
les marchandises, ou, mêlant à ces passe-temps d'artiste et de  
désœuvré les causeries politiques sur ce qui le piquait le plus  
au vif, il invectivait, en face de sa prison, près des Gémonies, en  
vue de la roche Tarpéienne, et non loin du palais d'Anthémius,  
contre le malheur des temps, la violence arbitraire des lois, et  
se plaignait amèrement du sénat et du prince qui livrait à la  
discussion la personne d'un préfet du prétoire, quand il aurait  
dû songer à sa vengeance (4).

(1) Abile, degeneres, inquit, et præfectoriis patribus indigni, cum hac superforanea trepidatione; mihi, quia nihil intelligitis, hanc negotii partem sinite curandam; satis Arvando conscientia sua sufficit...

Sidon. Apollin., *Epist.*, 1, 7.

(2) ... Quis medicorum jure moveatur, quotiens desperatum furor arripit? Id., *ibid.*

(3) ... Aream Capitolinam percurrere ætibus; modo subdolis salutationibus pasci, modo crepantes adulationum bullas, ut recognoscens, libentur audire... Id., *ibid.*

(4) ... Modo serica et gemmas, et pretiosa quæque trapezitarum involucria

Les députés gaulois offraient dans leur tenue et leur démarche un spectacle bien différent. Tonance Ferréol, Thaumaste et Pétrone, songeaient au contraire à se conformer en tout aux vieilles coutumes de la République, d'après lesquelles les députés d'une province, quand ils venaient à Rome défendre les intérêts, ou l'honneur d'une ville, contre un magistrat prévaricateur, paraissaient vêtus de deuil chez les juges et dans la salle des tribunaux. Quand on les voyait du Capitole au Forum, ou sur la voie sacrée, ou dans le vestibule des hauts fonctionnaires, les cheveux épars, les regards abattus; on appelait de ses vœux le triomphe de leur cause et la condamnation d'Arvandus (1).

Quelques jours se passèrent; le procès fut appelé. Tout le sénat se réunit dans la salle, où les accusés subissaient leur interrogatoire (2). Les décevirs ayant pris place sur leurs sièges, on appelle les parties.

Arvandus se présente à la curie, dans une mise élégante et avec une chevelure parfumée (3), pendant que ses accusateurs, en demi-deuil, attendaient le message des décevirs. Ils furent introduits, et, comme ils étaient prétoriens, on leur offrit de s'asseoir (4). Arvandus n'avait attendu aucune autorisation, et, de son propre mouvement, il était allé brusquement se placer au milieu des juges (5). Le sénat fut blessé de cette arrogance qui rendit encore plus sensible la modestie de Tonance Ferréol et de ses deux collègues qui s'assirent à l'extrémité d'un banc, faisant connaître par cette réserve, qui n'échappa à au-

rimari, et quasi mercaturus inspicere, prensare, depretiare, devolvere, et inter agendum, multum de legibus, de temporibus, de senatu, de principe queri, quod se non prius quam discuterent, ulciscerentur. Id., *ibid.*

Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 7.

(1) ... Cum accusatores semipullati atque concreti, et ab industria squalidi præripuissent reo debitam miserationem sub invidia sordidatorum... Id., *ibid.*

(2) ... It in traelatorium frequens senatus... Id., *ibid.*

(3) Proceedit ad curiam paulo ante detontus pumicatusque... Id., *ibid.*

(4) Offeritur præfectoriis, ante propositionis exordium, jus sedendi.

Id., *ibid.*

(5) Concitato gradu, mediis prope iudicium sinibus ingeritur. Id., *ibid.*

cun des juges, que, s'ils n'avaient pas oublié leur dignité de sénateur, ils ne se souvenaient pas moins de leur mission de député et d'accusateur (1).

Cependant, les hauts personnages qui manquaient arrivèrent, et les débats s'ouvrirent. Les députés de la Gaule se lèvent, et, après avoir lu le décret de la province qui les instituait ses mandataires, ils exposent les plaintes de leurs provinciaux, établissant par des preuves évidentes et nombreuses les faits de concussion dont on accusait Arvandus (2). Puis, ouvrant la lettre écrite à Euric, ils en commencent la lecture, quand Arvandus, qu'on n'interrogeait pas encore, s'écria :

— Oui, c'est moi qui l'ai dictée.

— C'est malheureusement trop certain, répondent les députés.

Arvandus n'y était plus ; il avoue à deux ou trois reprises que la lettre était de lui, ne voyant pas quel abîme il creusait sous ses pieds (3). Les accusateurs n'avaient plus besoin d'autres preuves ; les juges compulsent les textes de lois, et établissent par une démonstration rigoureuse que le préfet des Gaules est coupable du crime de lèse-majesté (4).

Arvandus, éclairé par ces débats, comprit, mais trop tard, quelle avait été sa faute : il avait cru jusqu'alors qu'il n'y avait crime de lèse-majesté que dans le cas où on attentait à la vie du souverain (5). Quand la discussion des textes et l'évidence de la loi l'eurent tiré de son ignorance, il pâlit et montra autant d'abattement qu'il avait fait preuve de témérité. C'était étrange de le voir supplier et tendre les mains sous ses habits d'or et de soie : mais nul ne s'attendrit sur son

(1) *Consurgnnt partes, legatique proponunt. Sidon. Apollin., Epist., I, 7.*

(2) ... *Arvandus necdum interrogatus se dictasse proclamat.*

(3) ... *Se furens ille, quantumque caderet ignarus, bis terque repetita confessione transfodit...* Id., *ibid.*

(4) ... *Millibus formularum juris id sancientum Jugulabatur.* Id., *ibid.*

(5) ... *Tarda pœnitudine loquacitatis impalluisse perhibetur, sero cognoscens posse reum majestatis pronuntiari etiam eum qui non affectasset habitum purpuratorum.* Id., *ibid.*

malheur ; il n'avait plus devant lui que les ergastules ou les latomies (1).

La sentence ne se fit pas attendre ; on décréta la peine de mort. Arvandus fut sur-le-champ dépoillé des insignes de la préfecture , rendu à la classe plébéienne dont il était sorti , et jeté en prison dans l'île du Serpent d'Epidaure (2). Il devait être exécuté dix jours après la sentence , en vertu de la loi de Tibère (3) ; mais comme Théodose avait étendu ce délai à trente jours (4) , il implora ce délai comme une dernière faveur. La prison défigura Arvandus jusqu'à le rendre digne de la compassion de ses ennemis ; la perspective de son supplice troublait ses veilles et ses nuits ; il avait constamment sous les yeux la funèbre image des gémonies et des lamères du bourreau (5).

Sidoine Apollinaire s'employa jusqu'à la fin pour ce malheureux , et parvint à le sauver de la peine capitale : on croit que par ses vives instances auprès d'Anthémios , il obtint que son arrêt de mort fût commué en un bannissement perpétuel (6). Cette démarche fit d'autant plus ressortir sa générosité , qu'Arvandus avait abusé de son amitié et de ses conseils , et que , pour le servir , il encourut la haine et le blâme d'un grand nombre de citoyens (7). On se demandait pourquoi il avait arraché au dernier supplice Arvandus , ce préfet concussionnaire , et pourquoi il avait plutôt consulté les intérêts de ce traître qui jetait les provinces aux Barbares , que l'honneur des Gaules

(1) Quis enim super statu ejus nimis inflecteretur , quem videret accuratum delibutumque latomiis aut ergastulo inferri ? Sidon. Apollin., *Epist.*, I, 7. — On donnait le nom de latomies et d'ergastules aux prisons où étaient enfermés les esclaves.

(2) ... Capite multatus , in insulam conjectus est serpentis Epidauri...  
Id., *ibid.*

(3) Tacit., *Annal.*, III.

(4) Dion. *Hist.*, LVII.

(5) ... Uncum et gemonias et laqueum per horas turbulenti carnificis horrescens. Id., *ibid.*

(6) ... Vota facimus... ut... pietas augusta seminecem... exilio muneretur. Id., *ibid.*

(7) Invidia mihi conflata , cujus me paulo incantiores flamma detorrui.  
Id., *ibid.*

qui, par leurs envoyés, réclamaient sa mort : pour lui, il se flattait, à la gloire d'Anthémios, de pouvoir protéger, sous son règne, un criminel de lèse-majesté.

L'empereur lui donnait, en effet, les marques de la plus haute confiance : il voulut même récompenser son mérite par de nouveaux honneurs, en lui confiant la dignité de patrice (1).

Le patriciat, dans son origine, était la plus haute distinction de la République. Il se forma dans le sein de ces premiers sénateurs, qu'on appelait les pères de la patrie. Les patriciens devaient être de famille sénatoriale, quoique tous ne fussent pas membres du sénat. Ce titre donnait jadis une place assurée dans le gouvernement, et désignait ceux qui le portaient pour les magistratures et les fonctions du sacerdoce. Quelques siècles après, le patriciat perdit de son ancienne importance ; il resta seulement dans l'ordre social une marque honorifique, et, aux temps de Sidoine Apollinaire, ce n'était plus qu'une charge distinctive conférée à d'illustres fonctionnaires pour couronner leur vie, en retour des services qu'ils avaient rendus au prince et à l'Etat.

Rien désormais parmi les titres les plus glorieux de ses ancêtres, ne pouvait tenter Sidoine Apollinaire. Les emplois de la haute magistrature se réunissaient en lui aux honneurs du laticlave. Préfet de Rome et du sénat, il était comme le premier citoyen de la ville éternelle, et de cette corporation fameuse qui conservait soigneusement, avec les débris des plus grandes familles, les souvenirs les plus précieux du Consulat, de la République et de l'Empire. Confident d'Anthémios, il fut quelque temps l'arbitre des volontés impériales, et, comme si tout eût dû contribuer à son illustration, l'éloquence et la poésie mêlaient leurs lauriers à la trabée du sénateur et à la palmée prétorienne, pour l'entourer de la considération publique, et le recommander à l'estime de ses contemporains.

Ses rêves de jeunesse étaient accomplis. Les honneurs du moins ne corrompirent pas sa vertu ; il remplit ses fonctions,

(1) Sidon. Apollin., *Epist.*, V, 7.

de manière à s'attirer les éloges des hommes les plus vertueux de son siècle. Tous reconnaissaient que c'était moins son faste que ses dignités qui l'élevaient au-dessus des autres. Un des évêques les plus célèbres de la Gaule, Loup de Troyes, se félicitait de le voir parvenu aux plus hautes charges de la cour, et, bien qu'il y eût à craindre que ces grandeurs ne fussent pour lui un écueil, il admirait comment sa prudence le mettait à couvert des séductions qui abondent au pied des trônes (1).

Mais Sidoine Apollinaire ne courut pas longtemps ces périls d'un nouveau genre. Sa fortune, sous Anthémius, fut d'aussi courte durée que sous Avitus et Majorien. L'année qui la vit commencer la vit presque s'évanouir. Le palais d'Anthémius ne lui offrit bientôt plus le bonheur qu'il avait cru retrouver au sein des dignités impériales.

Une jalousie secrète transpirait déjà entre l'empereur et son gendre. Sidoine pressentit qu'il y avait là-dessous un germe de guerre civile, et par conséquent que la tranquillité ne serait plus pour lui, dans cette Rome qu'allaient déchirer de nouvelles factions. Satisfait des dernières distinctions qu'il venait de recevoir, il quitta la cour, salua la ville des Césars qu'il ne devait plus revoir, et se hâta de regagner les Gaules où il retrouverait, là, les rivages brumeux de sa chère « Rhodanusia, » ici, les paisibles solitudes d'Avitacum.

(1) Lup. Trec., *Epist.*, I.



## LIVRE VII.

### Retour de Sidoine Apollinaire dans les Gaules.

---

Sidoine Apollinaire revient dans la Gaule. — Anthémius cède la Lyonnaise aux Burgondes. — Le royaume des Burgondes. — Impressions que la Barbarie cause à Sidoine. — Les noces de Sigismer. — L'évêque Patient et l'Eglise de Lyon. — Sidoine Apollinaire à la dédicace de l'église de Saint-Just. — Perpétue, évêque de Tours, et Sidoine. — Union de Sidoine avec Luconce et Volusien. — Une élection d'évêque à Châlons. — Education d'Apollinaire. — Le parasite de Lyon. — Maladie de Sévérienne. — La famille des Rurice. — Epithalame de Rurice et d'Ibérie. — Epithalame de Polème et d'Aranéola. — Sidoine, Evonius et Ragnahilde. — Léon à la cour d'Euric. — Etudes philosophiques de Sidoine Apollinaire. — Le spiritualisme et le matérialisme au V<sup>e</sup> siècle. — Fauste de Riès et Claudien Mamert. — Claudien Mamert écrit un livre sur la nature de l'âme contre Fauste de Riès. — Dédicace de ce livre à Sidoine Apollinaire. — Intérieur des écoles philosophiques. — Analyse de l'ouvrage de Claudien. — Poème de Sidoine à Fauste de Riès. — Sidoine Apollinaire en Auvergne. — La Gaule et les tentatives d'Euric. — L'Auvergne et les concussions de Séronat. — Sidoine publie ses poèmes, à la prière de Félix. — Ses conseils à son livre. — Jugement sur les œuvres poétiques de Sidoine Apollinaire.

(469-471.)

---

Sidoine Apollinaire quitta Rome, au milieu de l'année 469. Les affaires y prenaient un sombre aspect. Des ferments de discorde avaient éclaté entre le beau-père et le gendre. Anthémius regrettait plus que jamais d'avoir donné sa fille à un Barbare (1), et Ricimer, offensé des secrets dédains de celui qu'il appelait ironiquement le *Petit-Grec* (2), méditait quel-

(1) Ennod., *Vit. Epiphan.*, p. 336.

(2) Græculus. *Id.*, *ibid.*



qu'un de ces complots où jusqu'alors il avait si bien réussi.

D'un autre côté, l'Occident voyait d'un œil jaloux la prépondérance de l'Orient dans les affaires de l'Italie. Le souvenir de sa grandeur passée restait trop présent à la Rome impériale, pour qu'elle ne gémit pas à la vue de cette cour plus orientale que romaine, tandis que son attachement à la foi de Nicée souffrait d'entendre dans la ville des Apôtres les nouveautés hardies que propageaient quelques philosophes admis à la familiarité d'Anthémios (1).

Ricimer profita de tout pour réveiller les vieilles rancunes et les préjugés nationaux; il fit tant qu'il détacha d'Anthémios une partie du peuple, de l'armée et du sénat. Les divisions intestines de la cour ne furent plus un mystère, le jour où Ricimer quitta Rome pour aller à Milan, se poser en rival, en face de l'empereur auquel il ne laissait pour soutien que le corps d'armée venu de Constantinople, pendant qu'il comptait entraîner dans sa résistance les Barbares qui faisaient de la Ligurie le centre de leurs évolutions (2).

Au moment où ce conflit menaçait de troubler la paix éphémère de l'Occident, Sidoine Apollinaire revoyait la Lyonnaise. De nouveaux spectacles l'attendaient dans la Gaule qu'il trouvait infestée de Barbares et sous le poids des terreurs que répandait Euric, le nouveau roi des Visigoths.

Sa patrie venait de passer aux mains des Burgondes qui convoitaient depuis longtemps cette province. Persuadés qu'Anthémios se prêterait par politique ou par nécessité à leurs desirs, ils négocièrent avec lui. Anthémios avait besoin d'auxiliaires étrangers, au delà des Alpes, pour défendre contre les attaques des Visigoths les provinces encore romaines. Un traité conclu avec les Bretons armoricains avait déjà mis au service de l'Empire un contingent de douze mille hommes qui, sous la conduite de Riothame (3), protégèrent les frontières du Berry.

(1) Labb., *Concil.*, t. IV.

(2) Ennod., *Vit. Epiph.*

(3) Jorn., *R. Get.*, c. 44.

Les Burgondes, ralliés à la cause impériale (1), donneraient la main aux Bretons, et traceraient, de l'ouest à l'est, une ligne de défense qui, traversant la Gaule centrale, opposerait avec les monts arvernes une sorte de barrière à l'ambition du Visigoth.

Mais les Barbares vendaient cher leur secours : il ne fallut rien moins que la cession de la Lyonnaise pour obtenir celui des Burgondes. Elle eut lieu à la fin de l'année 469, ou au commencement de l'année 470 (2). C'était un lambeau de plus de la Gaule romaine qui se détachait de l'Occident.

L'Etat des Burgondes prit, au sein de la Transalpine, une vraie consistance politique. Borné au midi par les Visigoths de la première Aquitaine et de la seconde Narbonnaise, et au nord par les Romains de la Gaule Belgique, il comprenait la Viennoise, la Séquanaise, la province des Alpes, la première Lyonnaise, le Nivernais et la partie de la seconde Narbonnaise située entre le Rhône et la Durance (3). Dès l'année 456, ces Barbares avaient occupé une partie de ces contrées dont ils partagèrent les terres avec les habitants du pays (4). Leur occupation ne souleva pas de trop vives résistances, par la raison qu'ils s'étaient toujours montrés fidèles alliés des Romains, et qu'ils avaient un caractère d'humanité qu'on ne découvrait pas chez les autres Barbares (5). Aussi les grandes cités de ces provinces, comme Besançon, Autun, Vienne et Lyon, passèrent-elles du gouvernement des magistrats de l'Empire à celui de leurs fonctionnaires, sans que cette révolution ait fait grand bruit dans l'histoire.

Après la mort de Gondicaire, les Burgondes furent gouvernés par Gundioc et Chilpéric qui furent entraînés par Théodo-

(1) Burgundionum gentem... Romanis in eo tempore foederatam...

Jorn., *R. Get.*, c. 43.

(2) Tillem., *Mém.*, t. VI, p. 337.

(3) *Histoire des Bourguignons et du premier royaume de Bourgogne...*, par M. Dunod, ancien avocat au Parlement. Dijon, M. DCCXXV, p. 247.

(4) Burgundiones partem Galliarum occupavere, et cum Gallis divisere senatoribus Joanne et Varano consulibus. Marc., *Chronic.*

(5) Hi nimirum sunt, quos se jamdudum perreti, inter clementiores barbaros, Gallia genuit. Sidon. Apollin., *Epist.*, V, 7.

ric II dans la guerre que ce prince avait entreprise contre les Suèves d'Espagne (1). Chilpéric mourut sans enfants ; mais Gundioch qui avait épousé Caretène, sœur, à ce qu'on croit, de Ricimer, laissa quatre fils, Gondebaud, Godegisèle, Chilpéric II et Godomar, qui, sous le nom de Tétrarques (2), se partagèrent la Gaule burgondienne.

Gondebaud l'ainé eut la portion la plus considérable de l'Etat, et fit sa résidence à Lyon qui en était la ville principale. C'était un prince d'une certaine bravoure et auquel la fortune réservait sa part d'honneurs et de revers. Chilpéric s'élèvera jusqu'à la maîtrise des milices gauloises (3), et finira par quitter avec Godegisèle les erreurs de l'arianisme qui infestaient son peuple, pour embrasser la foi catholique (4).

Tandis que la Lyonnaise subissait les lois de Gondebaud, Chilpéric II régnait sur la Viennoise (5), Godegisèle gouvernait les possessions du nord avec Besançon pour capitale, et Godomar s'établissait à Genève, d'où il commandait aux pays situés entre le Jura et les Alpes (6).

À côté de ces Barbares qui occupaient la Gaule orientale, il y en avait bien d'autres qui se croisaient sur toutes les voies de la Lyonnaise ; le Sicambre, habitant des marais, coudoyait les Alains du Caucase, et le Gélon équimolgue venait avec le Turcilinge se désaltérer aux eaux de la Saône (7).

La vue de ces physionomies disparates où se réfléchissaient des mœurs si opposées à celles de la Gaule romaine, inspirait à Sidoine Apollinaire des sentiments de mépris, de crainte et de colère (8). Il ne pouvait songer aux cœurs endurcis de ces

(1) Theodoricus arma movit in Suevos, Burgundionum Gundiochum et Hilpericum reges auxiliares habens. *Jorn., R. Get.*, c. 44.

(2) Sidon. Apollin. *Epist.*, VI, 7.

(3) Magister militiarum Chilpericus... Sidon. Apollin., *Epist.*, V, 6.

(4) Greg. Turon., *Vit. Patrum*, cap. 4.

(5) *Hist. des Bourguignons et du premier royaume de Bourgogne...*, p. 249.

(6) Id., *ibid.*

(7) Paludicolas Sicambros... Caucasigenas Alanos... Equimulgas Gelonos...  
Sidon. Apollin., *Epist.*, IV, 4.

(8) Id., *ibid.*

peuples sauvages et aux fibres glacées de ces nations grossières, sans ressentir l'indignation de l'homme civilisé, en présence d'une férocité stupide qui ne savait exhiler qu'inepties, brutalités et fureurs (1).

Quoiqu'il eût fait autrefois des vœux pour Théodoric II, et qu'à la suite d'Avitus, il eût pendant quelque temps fréquenté la cour de Toulouse, il gardait toutes ses préférences pour cette civilisation gallo-romaine que le christianisme tempérait par un heureux mélange de simplicité et de grandeur; et lorsqu'il entendit le langage rauque du Germain se heurter aux mesures incultes des chants burgondes, non loin de cet Athénée où il apprit les beaux vers, la philosophie des Grecs, et l'éloquence des Romains; sur ce Forum où il avait exalté Majorien dans un panégyrique inspiré par les muses latines, il ne put contenir sa douleur. Elle éclata. Catullin venait de lui écrire pour lui demander un épithalame.

« Qui ? moi ? répondit-il, quand je le pourrais, écrire des  
» chants d'hymen, alors que j'habite parmi les hordes cheve-  
» lues, que je suis obligé d'entendre le langage barbare du  
» Germain, et d'applaudir, en me faisant violence, à ce que  
» le Burgonde chante dans son ivresse (2)...

» Veux-tu savoir d'où vient que ma veine poétique se  
» glace ? Effrayée par la lyre discordante des Barbares, ma  
» muse dédaigne des vers qui ont six pieds, depuis qu'elle voit  
» des patrons qui en ont sept. Heureux tes yeux, heureuses  
» tes oreilles qui ne les voient et ne les entendent point ! Heu-

(1) ... Bestialium rigidarumque nationum corda cornea fibræque glaciales...  
ferociam stoliditatemque, quæ secundum belluas ineptit, brutescit, accendi-  
tur... Sidon. Apollin., *Epist.*, IV, 1.

(2) Quid me, etsi valeam, parare carmen  
Fescenninicolæ jubes Diones,  
Inter crinigeras situm catervas  
Et germanica verba sustinentem  
Laudantem tetrico subinde vultu,  
Quod Burgundio cantat esculentas,

.....

Id., *Carm.* XII, v. 4, 6.

» reux ton nez lui-même, qui ne respire pas dix fois le ma-  
» tin l'odeur empestée de l'ail et de l'ognon ! Tu n'es point  
» forcé, comme si tu étais leur grand-père ou le mari de leur  
» nourrice, de recevoir, avant le jour, ces énormes géants  
» que pourrait à peine contenir la cuisine d'Akinoüs (1). »

Tout était nouveau dans ces mœurs barbares qui se produi-  
saient en plein soleil dans ces villes gallo-romaines qui tenaient  
toujours aux habitudes sociales de l'Occident. Hier, c'était le  
chant du Burgonde qui effrayait les oreilles de Sidoine Apol-  
linaire ; aujourd'hui, c'est le mariage d'un Sicambre qui frappe  
les yeux du patricien, témoin naguère des noces de Ricimer  
et d'Euphémie.

Sidoine avait quelques loisirs ; il observa l'appareil de la  
fête. Le spectacle en était curieux. Comme il s'agissait du ma-  
riage d'un prince franck (2), nommé Sigismer, avec une prin-  
cesse burgonde (3), on déploya à la nouvelle cour de Lyon,  
toutes les pompes usitées chez les Germains.

Le cortège du jeune prince était superbe : quand il se  
rendit au prétoire de son beau-père, on s'empessa de tous

- (1) Vis dicam tibi quid poema frangat ?  
Ex hoc barbaricis abacta plectris  
Spernit senipedem stylum Thalia,  
Ex quo septipedes videntur patronos...  
Felicis oculos tuos et aures,  
Felicemque libet vocare nasum  
Cui non allia sordidæque cœpæ  
Ruciant mane novo decem apparatus ;  
Quem non ut vetulum patris parentem  
Nutricisque virum, die nec orto  
Tot tantique petant simul gigantes  
Quot vix Alcinoi culina ferret.

Sidon. Apollin., *Carm.*, XII, v. 8-19.

(2) Le P. Sirmond, dans ses notes sur Sidoine-Apollinaire, trouve qu'il  
n'est pas constant que Sigismer soit Goth, Franck ou Burgonde ; mais il est à  
croire qu'il était de la tribu des Francks, à cause de la conformité de son  
costume avec celui de ces Barbares.

(3) Valois pense que Sigismer épousa une fille d'Eraric ; nous croyons plutôt  
avec M. Amédée Thierry, que c'était une princesse de la nouvelle cour des  
Burgondes.

côtés pour le voir défilér (1). Il était précédé et suivi de chevaux brillamment harnachés et couverts de pierreries étincelantes (2).

Sigismer attirait surtout les regards : il était vêtu d'une tunique de soie d'une blancheur éclatante, et sur le fond de laquelle l'or brillait dans tout son éclat (3). Les boucles élégantes de sa chevelure, le vermillon de ses joues et le teint coloré de sa peau répondaient à sa riche parure (4). Dans la ville, il marchait à pied, se faisant suivre de sa monture dont le harnais jetait des étincelles d'or sous les rayons du soleil. Les nobles et les officiers qui l'accompagnaient étaient en tenue de guerre, de manière à inspirer la terreur au sein même de la paix (5). Ces guerriers avaient un justaucorps serré, de diverses couleurs, touchant à peine aux saillies de leurs jarrets, des sayes vertes, bordées d'écarlate (6), et des jambards d'un poil rude, attachés au-dessus du talon et laissant à découvert leurs genoux et leurs mollets (7). Les manches de leurs habits ne couvraient que le haut du bras (8); leurs flancs étaient serrés par des baudriers auxquels étaient suspendues leurs épées (9). À la main droite, ils avaient des piques à crochet et cette francisque à double tranchant, l'arme favorite des Francks; à l'autre main, ils portaient un bouclier aux rebords d'argent et à la

(1) ... Quam voluptatem... mentem conciperes, si Sigismerem... prætorium socieri expetere vidisses? Sidon. Apollin., *Epist.* IV, 20.

(2) ... Equi radiantibus gemmis onusti antecedeant vel etiam subsequantur... Id., *ibid.*

(3) ... Flammeus cocco, rutilans auro, lacteus serico... Id., *ibid.*

(4) ... Cultui tanto, coma, rubore, cute concolor. Id., *ibid.*

(5) Regalorum autem sociorumque comitantum forma et in pace terribilis... Id., *ibid.*

(6) ... Vestis alta, stricta, versicolor, vix appropinquans poplitibus exertis... viridantia saga limbis marginata punctis... Id., *ibid.*

(7) ... Quorum pedes primi perone setoso talos ad usque vincebantur; genua, crura suræque sine tegmine. Id., *ibid.*

(8) ... Manicæ sola brachiorum principia velantes... Id., *ibid.*

(9) ... Penduli ex humero gladii balteis supercurrentibus strinxerant clausa bullatis latera rhenonibus. Id., *ibid.*

bosse dorée (1). Enfin, tout se trouvait disposé de telle sorte, que, dans une cérémonie nuptiale, on étalait une pompe plus digne de Mars que de Vénus (2).

Le cortège se rendit au prétoire où se trouvait la jeune fiancée ; et ce jour, ces salles qui avaient été faites pour recevoir les grandeurs impériales, résonnèrent du bruit des lances de ces Barbares qui, jusque dans les joies de l'hyménée, déployaient l'appareil terrible des combats.

Sidoine Apollinaire observait bien en curieux ces scènes si neuves pour les esprits gaulois que quatre siècles de romanité n'avaient pas accoutumés à de pareils spectacles ; mais il gémissait en pensant que la patrie gallo-romaine finirait par devenir la conquête des Germains, et en entendant ces bandes chevelues commander en maîtresses dans une langue dont la rudesse effrayait les vaincus. Il envoya la relation de ces fêtes à Domnice qui était de Lyon, mais qui se trouvait absent lors de l'arrivée de Sigismer.

D'autres scènes, et qui allaient mieux à ses goûts de chrétien, attirèrent Sidoine Apollinaire. La Lyonnaise, comme toutes les autres provinces de la Gaule, se pénétrait chaque jour de cette vie nouvelle que le christianisme répandait au milieu de la défaillance des mœurs publiques ; là, comme ailleurs, à côté des institutions païennes qui s'écroulaient, il fondait sur la conscience le règne de la charité et de la vertu, et, pendant que les vieux édifices, palais ou arcs de triomphes, dédiés au génie de Rome et à la gloire des Césars, tombaient sous le marteau des Barbares, il élevait à la hâte, avec les ruines des monuments jetés à bas, ses temples où venaient se réfugier dans la prière les populations fuyant devant l'épée des Visigoths et des Germains.

Patient, qui gouvernait alors l'Église de Lyon, était un évê-

(1) ... Lanceis unctis securibusque missilibus dextræ refertæ, clypeis lævam partem adumbrantibus. ... Sidon. Apollin., *Epist.*, IV, 20.

(2) Cuncta prorsus hujusmodi, ut in actione thalamorum non appareret minor Martis pompa quam Veneris. Id., *ibid.*

que fait pour représenter dignement dans cette province les graves intérêts du catholicisme. Il fut en effet un de ces grands pontifes que Dieu suscita dans l'Église des Gaules pour la diriger et l'éclairer au milieu des révolutions et des ténèbres du cinquième siècle (1). Bien que les premières années de son épiscopat ne soient pas connues d'une manière précise, il est constant qu'en cette année 470 (2), il faisait briller sur le siège métropolitain de la première Lyonnaise, une vertu éminente qui lui assurait un ascendant réel sur l'esprit des Gallo-Romains et des Barbares, et une charité inépuisable dont le charme attirait tous les cœurs (3).

Sidoine-Apollinaire était édifié de ses abondantes aumônes, et ne pouvait s'empêcher de s'écrier en parlant de lui : « Quel » heureux prêtre, lui qui ne vit que pour rendre les autres heureux, et qui fait sur la terre une œuvre digne du ciel, en » ayant pitié de l'indigence et de la misère des membres de » Jésus-Christ (4) ! » Dès lors, il aimait à l'appeler son père, son évêque et son patron (5).

Le zèle et la religion de Patient ne frappaient pas moins son attention. La Lyonnaise avait été infestée de plusieurs erreurs. Ce n'était pas seulement l'arianisme apporté par les Barbares qui avait tenté de corrompre la foi des Pothin et des Irénée ; mais encore les Photiniens (6), hérétiques du iv<sup>e</sup> siècle, y avaient propagé les doctrines de Photius (7), qui, malgré leur différence avec celles des Ariens, renversaient comme elles le dogme de la génération éternelle du Christ. Patient déploya toute son activité pour ramener les hérétiques. Pêcheur aposto-

(1) Baron., Ann. 475.

(2) Sidon. Apollin., *Epist.*, IV., 25.

(3) ... Quique per uberem munitcentiam in pauperes humanitatemque, non minora bonæ conscientiae culmina levet. Id., *ibid.*

(4) ... Ergo illum præcipue puto suo vivere bono, qui vivit alieno, quique fidelium calamitates indigentiamque miseratus facit in terris opera cœlorum.

Id., *Epist.*, VI, 12.

(5) Id., *Epist.*, IV, 25.

(6) ... Feras Photinianorum mentes ... Id., *Epist.*, VI, 12.

(7) L'hérésiarque Photius était évêque de Sirmium, en Hongrie.



lique, il jeta les filets de ses prédications spirituelles parmi ces esprits rebelles, et parvint à en tirer un grand nombre du gouffre de l'erreur (1).

Ce n'était pas assez pour Patient de se faire, par ses mérites, une demeure brillante dans le ciel; sur la terre, il édifiait encore la doctrine dans les âmes, et construisait à Dieu des temples dignes de sa gloire, ou réparait les anciens, de manière à ce qu'il ne fût pas possible de savoir en quoi il excellait le mieux, ou à ériger de nouveaux sanctuaires, ou à embellir ceux qui existaient déjà (2).

L'Eglise lyonnaise était riche depuis plusieurs siècles de ces monuments que la piété chrétienne élevait partout où l'Évangile multipliait ses conquêtes. Des monastères, des basiliques et des cryptes qui conservaient précieusement avec leur mémoire les ossements des martyrs, couvraient les hauteurs de Fourvières et la plaine triangulaire du confluent des deux fleuves. Une chapelle, encore obscure, servait de berceau à ce culte de Notre-Dame qui devait acquérir tant de célébrité sur ces coteaux où se dressait le vieux Forum. L'île-Barbe avec son monastère disputait à l'abbaye de Saint-Pierre et à celle d'Aimay, le pieux honneur d'avoir jeté sur le sol de la vieille cité les premières semences du monarchisme gallo-romain. La basilique des Apôtres que Vocius consacrait en 315, avec une pompe extraordinaire, au milieu des transports que faisaient naître les libertés nouvelles accordées par Constantin, s'élevait sur cette chapelle souterraine que les disciples de Pothin lui érigèrent en secret (3). L'Eglise d'Irénée, consacrée d'abord à Jean l'Évangéliste, qui éleva en Orient, dans l'amour du Christ et les plus douces vertus de l'Évangile, les premiers apôtres de la Lyon-

(1) Omitto... te quodam venatu apostolico, Photinianorum mentes spirituum prædicationum cassibus implicare atque a tuo barbaros... non exire vestigio, donec eos a profundo gurgite erroris felicissimus animarum piscator traxeris. Sidon. Apollin., *Epist.*, VI, 42.

(2) Omitto te tanto cultu ecclesiam tibi creditam convenustare, ut dubitet inspector meliusne nova opera consurgant, an vetusta reparentur. Id., *ibid.*

(3) Nizier, évêque de Lyon, ayant été enseveli dans cette église en 573, elle prit le nom de S. Nizier qu'elle porte encore.

naise, avait pris, sous des formes plus élégantes et plus grandioses, le nom de cet éminent docteur, qui, longtemps après sa mort, faisait toujours la gloire de la chrétienté qu'il prémunit contre les séductions de l'erreur par ses livres si profonds, et montrait à la piété des fidèles les tombeaux réunis d'Épipode et d'Alexandre, jeunes chrétiens qui cueillirent le même jour les vertes palmes du martyre.

Patient aimait à visiter ces lieux où germa l'Évangile; il interrogeait la tombe des martyrs, descendait dans ces catacombes pour y baiser les traces des premiers fidèles, et revenait sans cesse à ce dessein qu'il conçut de bonne heure, d'ajouter de nouvelles basiliques aux anciennes et de restaurer avec magnificence les temples encore debout dans leur simplicité primitive. Il fit, dit-on, construire l'église de Saint-Michel-d'Ainay, et cette basilique de Saint-Etienne, si remarquable par la majesté de son sanctuaire et la beauté de ses mosaïques. La crypte de Saint-Irénée, selon une ancienne inscription qui existe encore (1), fut érigée par les soins du pieux évêque, heureux de consacrer à la vénération publique ces lieux où Pothin et Irénée réunissaient les premiers fidèles.

Mais la magnificence de Patient éclata surtout dans la restauration de l'église des Machabées qui portait le nom de Saint-Just, depuis qu'elle avait reçu les dépouilles de cet illustre évêque qui correspondait avec saint Ambroise, et dont les éloquents homélies avaient grossi le trésor de la littérature chrétienne. Cette église, située aux extrémités de l'ancienne ville de Lyon, dominait d'un côté la voie d'Agrippa qui conduisait à Narbonne, et de l'autre touchait à ces tombeaux qui, dressés le long de la route, rappelaient les noms les plus glorieux de la Lyonnaise, tels que ceux des Syagrus et des Apollinaire.

(1) On lit en effet au-dessus de la porte de cette crypte l'inscription suivante :

« Cette crypte fut construite par S. Patient, évêque de Lyon au V<sup>e</sup> siècle,  
» sur l'emplacement du lieu où S. Pothin et S. Irénée envoyés à Lyon par  
» S. Polycarpe, disciple de l'apôtre S. Jean, réunissait les premiers chré-  
» tiens. De nombreux martyrs y furent ensevelis. »

Patient lui donna une telle splendeur qu'elle effaça toutes les autres basiliques. Selon les règles de l'architecture chrétienne (1), elle regardait l'Orient (2). Un triple portique, soutenu par de magnifiques colonnes en marbre d'Aquitaine, formait l'entrée du temple (3). Un péristyle, composé de galeries couvertes, conduisait à d'autres portiques qui embellissaient le fond du vestibule (4). L'intérieur de la basilique présentait une large nef, qu'environnait une forêt de colonnes de pierre qui se déroulaient au loin dans le plan d'une harmonieuse symétrie (5). C'est dans le vaisseau et le sanctuaire qu'on avait déployé le plus de richesse. Des lambris en feuilles d'or y multipliaient, par de vifs reflets, les rayons du soleil (6); le pavé étalait de riches mosaïques; des marbres de différentes couleurs enrichissaient la voûte, et, sous d'élégantes peintures, un enduit d'un vert agréable comme celui du printemps faisait éclater comme des saphirs sur de brillantes verrières (7).

(1) *Constit. Apost.*, II, 57.

(2) Ortum prospicit æquinoctialem.  
Sidon. Apollin., *Epist.*, II, 40.

(3) Huic et porticus applicata triplex  
Fulmentis Aquitanicis superba . . .  
Id., *ibid.*

(4) Ad cuius specimen remotiora  
Claudent atria porticus secundæ.  
Id., *ibid.*

(5) Et campum medium procul locatas  
Vestit saxea silva per columnas.  
Id., *ibid.*

(6) Intus lux micat, atque bracteatum  
Sol sic sollicitatur ad lacunar,  
Fulvo ut concolor erret in metallo.  
Id., *ibid.*

(7) Distinctum vario nitore marmor  
Percurrit cameram, solum, fenestras,  
Ac sub versicoloribus figuris  
Vernans herbida crusta sapphiratos  
Flectit per prasinum vitrum lapillos. . .  
Id., *ibid.*

L'église de Saint-Just qui recevait déjà les hommages empressés de la piété lyonnaise, devint, plus que jamais, le rendez-vous des chrétiens : les matelots et les voyageurs eux-mêmes, pénétrés d'une foi plus vive, ne passaient jamais devant l'ancien oratoire des Machabées sans s'incliner avec respect, ou sans faire redire aux rivages de joyeux *alleluia* (1).

Lorsque Patient eût terminé la restauration de ce temple, il voulut qu'on en fit la dédicace avec la plus grande pompe. Huit jours de fêtes la précédèrent (2), pendant lesquels un grand concours de fidèles vint inonder les parvis de la basilique, et prendre part à ces solennités qui tiraient un nouvel éclat de la présence de plusieurs évêques venus de l'Aquitaine et de la Provence. On y remarquait surtout Fauste de Riès que la renommée de son éloquence avait rangé parmi les plus illustres membres de l'épiscopat gallo-romain. Les Lyonnais désirèrent entendre cette parole abondante et choisie qui avait ému les assemblées du Forum, avant de captiver les multitudes chrétiennes. Fauste, par modestie, eût préféré se taire ; mais il fallut céder aux vœux de ses collègues (3).

Sidoine Apollinaire se trouvait à ces solennités : le spectacle de ces fêtes religieuses qui avaient le secret d'émouvoir tout un peuple, la vue de ces basiliques riches et neuves qui s'étaient si vite élevées sous l'épiscopat de Patient, et qui proclamaient les triomphes de l'Évangile, lui révélaient un monde nouveau, et l'arrachaient aux pensées du siècle pour l'amener aux pensées plus graves de la foi. Il s'attachait aux homélies de Fauste, et, entraîné par sa parole, il admirait avec quel art il savait tenir

(1) Hinc sese pedes atque eques reflectit,  
Stridentum et moderator essedorum,  
Curvorum hinc chorus helciariorum,  
Responsantibus alleluia ripis,  
Ad Christum levat amnicum celeuma...  
Sidon. Apollin., *Epist.*, II, 40.

(2) ... Fëstis hebdomadalibus... Id., *ibid.*, IX, 2.

(3) ... Cum... collegarum sacrosanctorum rogatu exorareris ut perorares.  
Id., *ibid.*

un juste milieu entre les règles de la tribune sacrée et celles de la tribune profane (1). Il ne se lassait pas de l'entendre, et, à voir son air méditatif, ses regards fixés sur l'orateur (2), vous eussiez facilement compris qu'il était sous le charme de sa parole; aussi n'éprouvait-il qu'un regret, celui de ne pas assez l'entendre, tant il était ravi de ses discours (3).

L'éloquence de Fauste devait captiver un auditoire. Elle plaisait par la variété des mouvements et la beauté soutenue de la diction. Son discours était tantôt nerveux et véhément, tantôt plus calme et plus fleuri, mais toujours d'une merveilleuse élégance (4). Il eût été précieux de savoir quelles sont, dans le recueil de ses homélies (5), celles qu'il prononça à la dédicace de Saint-Just, et qui plurent si fort à Sidoine Apollinaire. On en trouve deux qui assurément ont été prononcées à Lyon, l'une sur sainte Blandine, et l'autre sur les martyrs Epipode et Alexandre (6). Le sujet ne pouvait mieux convenir dans une circonstance où on rendait de solennels honneurs à tous les martyrs de la cité lyonnaise; mais outre que le style de ces homélies diffère, à cause de la gravité qui les caractérise, de celui des homélies qu'on sait être évidemment de Fauste, et où l'éclat des figures l'emporte le plus souvent sur la sobriété et la concision, on y rencontre certains passages qui établissent que leur auteur était un évêque originaire de Lyon.

L'éloquence ne fit pas seule les frais de cette dédicace. Il était assez d'usage, dès les premiers siècles de l'Église, que des inscriptions en vers figurassent sur les murailles des sanctuaires

(1) *Ibi te inter spiritalis regulas, vel forenses medioximum quiddam concionantem...* Sidon. Apollin., *Epist.*, IX, 2.

(2) ... *Erectis sensibus, auribusque curvalis ambiebamus...* Id., *ibid.*

(3) ... *Hinc parum facilitatem desiderio nostro, quia iudicio satisfaceras.*  
Id., *ibid.*

(4) ... *Tropologicum genus ac figuratum, limatisque plurifariam verbis eminentissimum...* Id., *ibid.*

(5) On pense assez communément que les Homélies, imprimées sous le nom d'Eusèbe d'Emèse, sont de Fauste : elles sont au nombre de 74, dans les éditions les plus récentes. *Hist. littér. de la France*, t. II, p. 608.

(6) La première est la 11<sup>e</sup> du recueil, et la seconde en est la 49<sup>e</sup>.

édifiés ou restaurés (1), et rappelaient aux générations futures d'importants souvenirs, pendant que, sur les mêmes murs, des peintures sacrées déroulaient sous leurs yeux, ici, les scènes gracieuses ou terribles de la Bible et de l'Evangile; là, les légendes si pures et si naïves des saints et des martyrs.

Trois poètes, Sidoine Apollinaire, Secondin et Constance, furent chargés d'exercer leur verve en l'honneur de la nouvelle basilique. Constance, malgré son goût particulier pour les Ecritures, surtout depuis qu'il avait embrassé le sacerdoce, donnait encore quelques instants à la poésie et aux lettres qui furent ses premières délices (2). Secondin, autre poète de la Lyonnaise, excellait à faire des hexamètres, et mettait dans les divers sujets qu'il traitait, épithalames ou satires, une grâce, un sel et un enjouement qui enlevaient l'admiration de Sidoine Apollinaire (3).

Les vers que ces deux poètes composèrent en cette occasion furent gravés sur les côtés de la basilique, voisins de l'autel (4); ceux de Sidoine, qui était à triple trochée, se lissaient à l'extrémité du temple. Il y avait décrit la position et la magnificence de cette église; et, dans les derniers vers, il engageait les nautonniers et les passants à s'y rendre avec des chants et des prières, pour y trouver la voie du salut (5).

Longtemps encore, on put contempler l'élégante structure de cette basilique. Son ancienneté et sa magnificence la désignaient pour les grandes solennités de l'Eglise lyonnaise, et c'est assurément pour ce motif qu'elle fut choisie, en 1305, pour être le lieu du couronnement de Clément V, qui se fit avec tant d'éclat en présence des rois de France, d'Angleterre et d'Ara-

(1) Paulin., *S. Felicis Natali*, X.

(2) Sidon. Apollin., *Epist.*, VII, 18. — VIII, 16. — II, 10. — IX, 16.

(3) ... Te hexametris familiaris inservientem stupentes prædicantesque lectitabamus. Id., *Epist.*, V, 8.

(4) ... Ab hexametris eminentium poetarum Constantii et Secundini viciniantia altari basilicæ latera clarescunt. ... Id., *Epist.*, II, 10.

(5) Sic, sic psallite, nauta, vel viator;  
Namque iste locus est omnibus petendus,  
Omnes quo via ducit ad salutem.

Id., *ibid.*

gon (1). Mais, en 1562, le marbre de ses colonnes et les feuilles d'or de sa voûte tombèrent sous le marteau des Huguenots, en sorte que les vers de Sidoine Apollinaire survécurent seuls pour perpétuer le souvenir de son ancienne beauté. Ceux de Secundin et de Constance ne se retrouvent nulle part; on sait seulement par Sidoine qu'il les préférait de beaucoup aux siens, puisqu'à son témoignage, ils imitaient les accents d'une trompette éclatante, tandis que les siens ne rendaient que les faibles sons d'un chalumeau (2).

Les vers de Sidoine nous sont arrivés par une épître qu'il envoya peu après à Hespérius, jeune lyonnais qui cultivait les lettres avec ardeur, et mettait de l'empressement à connaître les œuvres de ses contemporains, afin d'acquérir par leur étude la perfection de la langue.

Sidoine le félicite de son amour pour les lettres (3), et, comme il s'efforçait d'entretenir toujours une si noble passion (4), il l'engageait à défendre la pureté et la propriété de la langue latine contre ces idiomes rudes et grossiers de la Germanie qui l'envahissaient de toutes parts (5), et ternissaient les grâces primitives du beau langage.

En vain Sidoine Apollinaire, en conseillant ce jeune littérateur, prétendait se rattacher à l'école des grands maîtres qui formèrent cette langue et cette poésie qu'il voulait préserver de la décadence, il n'était plus lui-même qu'un écho lointain de ces beaux génies. Nous avons plus d'une fois observé comment tout, dans ses œuvres, trahissait l'apparition d'une nouvelle langue où l'affectation et la singularité des formes, les jeux d'esprit et les locutions barbares succédaient au naturel et à la simplicité, à l'élégance et à la pureté de ces lettres

(1) Theophilus Raynaudus, S. J., *Hagiologium Lugdunense*, Lugduni, MDCLXII.

(2) ... Nostra quantulacumque est, tuis circumfusa posterioribus stipula vilesceat. ... Sidon. Apollin., *Epist.*, II, 10.

(3) Amo in te quod litteras amas. ... Id., *ibid.*

(4) ... Usquequaque... excolere contendo tantæ diligentæ generositatem... Id., *ibid.*

(5) Id., *ibid.*

qui firent, dans l'histoire de l'esprit humain, le siècle de Cicéron et de Virgile.

Mais ce qui frappe le plus dans Sidoine Apollinaire, à cette époque, c'est le passage d'une vie quelque peu élégante et mondaine à une vie sur laquelle les idées de la foi exercent une action plus profonde. Ses lettres et les poésies qui lui échappent nous révèlent le travail intime qui s'opérait dans l'âme du patricien et du poète.

Les hautes réflexions auxquelles le christianisme élevait les intelligences cultivées du temps, lui deviennent plus familières. Le descendant des préfets du prétoire suit d'un regard attentif, au milieu des révolutions sociales qui emportent tout le passé des institutions et des mœurs publiques, le progrès et le développement de ces idées chrétiennes qui apportaient au monde de nouvelles destinées et des gages plus réels de salut. Si on le voit sur le seuil des villas patriciennes, on le voit aussi dans les basiliques catholiques, mêlé à la foule qui croit et qui prie. La visite des saints évêques de la Gaule, comme ceux de Bordeaux, de Narbonne, de Lyon et de Riès ne figure pas moins dans ses relations privées que celle des grands personnages du prétoire et de l'Occident. Le Christ est plus souvent invoqué dans sa prose et ses vers. A Lyon, il venait de faire entrer ce nom divin dans la trame de quelques hendécasyllabes; à la prière de Perpétue, évêque de Tours, il composera encore de pieux élégiaques pour le nouveau temple qu'on érigeait en l'honneur de saint Martin, le thaumaturge des Gaules.

Perpétue montrait alors sur le siège épiscopal des Turons, ces vertus de Patient qui édifiaient la Lyonnaise. C'était le même amour des pauvres, le même soin de la discipline, le même zèle pour la gloire de l'Eglise et l'honneur des saints (1). Il avait succédé à saint Eustorche, issu d'une race sénatoriale d'Auvergne (2) [461], et, s'il rappelait par ses larges au-

(1) *Hist. littér. de la France*, t. II, p. 620.

(2) *Sanctus Eustochius Arvernus nobili senatorum ortus sanguine... Sancta et metropolitana ecclesia Turonensis...*, p. 25.



mônes, qu'il avait en divers lieux des domaines considérables (1), il faisait oublier par son humilité, qu'il venait d'une des familles les plus considérables de l'Aquitaine (2), de la famille même des Eustoche, dont il était parent (3). Quand on le vit, dès les premières années de son épiscopat, s'occuper avec la plus grande activité des intérêts religieux de sa province, et travailler à l'embellissement des églises, on conçut de son administration les plus belles espérances ; et la chrétienté des Turons, accoutumée à ne voir que de grands évêques parmi ses chefs spirituels, regretta moins Eustoche, à mesure qu'elle le voyait revivre dans son successeur.

Perpétue songea surtout à relever le culte de saint Martin : comme de nombreux prodiges s'opéraient sur son tombeau, il jugea indigne de si grandes merveilles la petite chapelle que saint Brice, un de ses prédécesseurs, y avait construite (4). Il la fit abattre et élever sur ses ruines une autre basilique (5), dont la beauté répondit aux mérites de celui qu'on y vénérât. Les murailles et les colonnes étaient incrustées de riches mosaïques (6). A l'intérieur et au dehors, on voyait des couronnes et des festons en reliefs taillés dans le porphyre, le cristal et autres pierres précieuses. On plaça sur le tombeau le marbre qu'Euphrone d'Autun avait envoyé, en témoignage de son insigne dévotion (7).

Il n'y avait plus qu'à composer des vers pour être gravés sur les murs de la basilique : Perpétue confia ce soin à Sidoine Apollinaire et à Paulin de Périgueux, comme si leurs deux muses lui

(1) Dives valde, et per multas civitates habens possessiones.

Greg. Turon., *Hist. Franc.*, lib. IX, n° 530.

(2) Greg. Turon., *ibid.*

(3) Plusieurs historiens pensent que Perpétue était originaire d'Auvergne.

(4) Qui cum virtutes assiduas ad sepulcrum ejus fieri cerneret, cellulam quæ super eum fabricata fuerat, videns parvulam, indignam talibus miraculis judicavit. Greg. Turon., *Hist. Franc.*, lib. II, c. XIV.

(5) ... Qua submota, magnam ibi basilicam... fabricavit. Id., *ibid.*

(6) Odo Clun., *serm. de Combust. S. Basilii.*

(7) Hic enim marmor quod super sanctum sepulcrum beati Martini habetur, cum grandi devotione transmisit. Greg. Turon., *Hist. Franc.*, lib. II, c. XV.

eussent paru seules dans toute l'Aquitaine capables de célébrer dignement les vertus du bienheureux Martin et la gloire de son temple.

Sidoine se rendit aux désirs de Perpétue, et composa des élégiaques où il rendait hommage au zèle de celui qui avait élevé un si beau monument (1).

« Le corps de Martin, vénéré sur toutes les terres, et où  
» la gloire survit au cours du temps, n'avait d'abord ici été  
» couvert que d'une chapelle obscure, indigne de l'illustre  
» confesseur dont elle possédait les dépouilles. La gloire immense du personnage et la petitesse de cet humble sanctuaire  
» ne cessaient de couvrir de honte les citoyens de Tours (2).

» Mais le sixième pontife qui lui a succédé, Perpétue, a  
» détruit ce long sujet de reproche. Il a fait disparaître ce  
» modeste oratoire, et construit à sa place un plus grand édifice. Grâce à la puissance du patron, le temple a grandi en  
» espace, et le fondateur en mérite (3).

» Maintenant ce temple peut le disputer à celui de Salomon  
» qui était la septième merveille du monde. Si celui-là brillait  
» de l'éclat des pierres, de l'or et de l'argent, celui-ci par  
» la foi l'emporte sur tous les métaux (4).

(1) *Magnum est, ut ferunt, opus nominandumque...*

Sidon. *Apolin.*, *Epist.*, IV, 18.

(2) Martini corpus totis venerabile terris  
In quo post vitæ tempora vivit honor,  
Texerat hic primum plebeio machina cultu,  
Quæ confessori non erat aqua suo;  
Nec desistebat cives onerare pudore  
Gloria magna viri, gratia parva loci.

*Id.*, *ibid.*

(3) Antistes sed qui numeratur sextus ab ipso  
Longam Perpetuus sustulit invidiam,  
Internum removens modici penetrale sacelli,  
Amplaque tecta levans exteriore domo;  
Creveruntque simul, valido tribuente patrono,  
In spatiis ædes, conditor in meritis...

*Id.*, *ibid.*

(4) Quæ Salomoniaco potis est configere templo,  
Septimo quæ mundo fabrica mira fuit.

» Loin d'ici, envie aux dents envenimées; que nos prédé-  
» cesseurs soient absous, et que la postérité jalouse ne change  
» et n'ajoute rien à ces lieux. Et jusqu'à l'avènement du Christ  
» qui doit ressusciter tous les peuples, que le temple de Per-  
» pétue dure perpétuellement (1) ! »

Une dédicace solennelle couronna les travaux de cette basilique. Plusieurs prodiges dont Grégoire de Tours nous a laissé le récit (2), signalèrent la translation des reliques qui eut lieu, en présence des évêques de la province, d'un grand nombre d'abbés et de clercs de divers ordres, au milieu des prières publiques et des chants sacrés qui, commencés dès les premières ténèbres de la nuit précédente, continuaient sans interruption depuis l'aurore. Une multitude nombreuse, accourue de tous les points de la troisième Lyonnaise, participa à la consécration du temple et à la célébration des saints mystères qui se fit sur le marbre du tombeau, sur un autel que couvrait un petit dôme en or, enrichi de pierreries, et que soutenaient quatre colonnes précieuses.

La mémoire de ces fêtes se perpétua longtemps dans l'anniversaire de la dédicace qui se célébra dès lors le quatrième de juillet (3). Mais les élégiaques de Sidoine disparurent avec leurs caractères d'or, dans l'incendie qu'allumèrent, au temps de Clotaire, Wiliachaire et son épouse, et où fut consumée la basilique de Perpétue que Grégoire de Tours devra relever de ses ruines (4).

La passion de Luconce pour les vers de Sidoine, sauva ces

Nam gemmis, auro, argento, si splenduit illud,

Istud transgreditur cuncta metalla fide.

Sidon. Apollin., *Epist.* IV, 18.

(1)

Livor, abi, mordax, absolvanturque priores,

Nil novet aut addat garrula posteritas.

Dumque venit Christus, populos qui suscitet omnes,

Perpetuo durent culmina Perpetui.

Id., *ibid.*

(2) Greg. Turon., *Mirac. S. Martini*, lib. I, c. 6.

(3) Martyrol. rom.

(4) Greg. Turon., *Hist.*, lib. IV, c. 20.

derniers d'un éternel oubli. A peine sut-il qu'il les avait composés, qu'il les réclama avec instance (1). Il est vrai qu'il avait une raison de plus pour les connaître. Parent de Perpétue, il s'intéressait aux œuvres de ce digne pontife qui faisait l'honneur de sa famille, et tenait à savoir comment son zèle avait été célébré par Sidoine qui savait si bien apprécier les qualités des autres.

Sidoine vivait d'ailleurs dans la plus grande intimité avec Luconce et Volusien, son frère ; il les voyait fréquemment dans leurs domaines ou à la ville d'Auvergne, dont on les croit originaires, et se plaisait si fort à leur commerce qu'il regrettait vivement leur absence, quand ils la prolongeaient au delà de ses désirs (2). Ceux-ci venaient de quitter la ville, après avoir promis à Sidoine qu'ils reviendraient à la fête de Pâques (3). Mais les fêtes passèrent, et, au lieu de revenir, Luconce restait à la campagne, tandis que Volusien parcourait la seconde Lyonnaise (4). C'est alors que Luconce écrit à Sidoine pour lui demander ses dernières poésies. Sidoine les inséra dans une réponse où il lui reproche sur le ton le plus aimable, d'avoir été infidèle à ses engagements (5), et où il le prévient, au sujet de son épigramme, qu'il n'y trouvera pas la grâce et la politesse qui auraient convenu au temple dont elle devait faire l'ornement (6). Il insiste sur son retour, et le menace, s'il tarde plus encore, d'une satire où il se flatte de mieux réussir que dans les élégiaques qu'il lui envoie (7).

Si un attrait particulier ramenait dès lors Sidoine à toutes

(1) ... Si quid injungas, ex asse meministi repetere.

Sidon. Apollin., *Epist.*, IV, 18.

(2) Perlongum est de cito reditu quæ tu mihi que promiseritis mihi meisque, quorum omolium non sunt vel minima completa... *Id.*, *ibid.*

(3) ... Reversuros ad sacrum pascha vos putaremus... *Id.*, *ibid.*

(4) ... Volusianus... provinciam Lugdunensem secundam pervagaturus... Et nunc tu ipse sic multis contra fidem diebus otia bundus... *Id.*, *ibid.*

(5) ... Vana mox spe recurrendi fefellistis. *Id.*, *ibid.*

(6) ... Carmen ipsum quod nunc o manibus elabatur, tam rusticum est tamque impolitum... *Id.*, *ibid.*

(7) ... Si moras necis, astra quatenus versibus quoque satyrogaphis, si res exegerit, usuri... *Id.*, *ibid.*

les âmes profondément chrétiennes, il devait trouver dans cette famille des Luconce et des Volusien de quoi satisfaire la délicatesse de ses pieuses et nobles sympathies. Luconce était un sénateur d'une vertu éminente, et Volusien son frère annonçait, par la vivacité de sa foi, qu'il ne dégénérerait pas de cette illustre race qui avait donné Eustoche et Perpétue à l'Eglise de Tours (1). Là, dans cette famille opulente qui comptait un si grand nombre de clients et d'esclaves (2), il voyait des matrones plus empressées aux fêtes des martyrs qu'aux plaisirs de la vie, et rencontrait Julia Perpétue (3), qui s'annonçait moins par ses traits que par son secret penchant pour l'aumône, comme la sœur du généreux évêque de Tours.

Les affaires de la Gaule chrétienne l'occupent autant que celles de la Gaule impériale, et quelquefois le choix heureux que font d'un évêque le peuple et le clergé frappe son attention, comme elle l'aurait été jadis s'il se fût agi des plus hautes fonctions du prétoire. C'est ainsi qu'il prit le plus sérieux intérêt à l'élection qui porta sur le siège de Châlons un modeste et saint archidiacre.

Le jeune prélat de ce diocèse, Paul, venait de mourir, laissant l'Eglise de ce municipe chancelante dans sa discipline (4). Il fallait remédier aux abus qui pouvaient naître d'une trop longue vacance; et déjà même la brigue électorale frémissait autour de ce siège. Le peuple, mêlé dès les premiers âges de la république chrétienne aux élections des évêques, se partageait en trois factions, partagées elles-mêmes entre trois compétiteurs. L'un d'eux, privé d'ailleurs de toute vertu, vantait la noblesse et l'ancienneté de sa race (5). Celui-ci avait pour

(1) On pense que Volusien succéda à Perpétue. Greg. Turon., *Hist. Franc.*, lib. 10, c. XXXI. — Sav. in Sidon. *Apollin.* — Spicil., t. V, p. 108.

(2) ... Clientum puerorumque comitatu ambiebamini...

Sidon. *Apollin.*, *Epist.*, IV, 18.

(3) Spicileg., t. V, p. 407. — Greg. Turon., lib. X, c. XXXI.

(4) ... Cujusque ecclesie disciplina nutabat, postquam junior episcopus Paulus discesserat decesseratque. ... Sidon. *Apollin.* *Epist.*, IV, 25.

(5) ... Quorum hic antiquam natalium prerogativam reliqua destitutus morum dote ructabat.... Id., *ibid.*

soutiens de nombreux parasites dont il avait gagné les applaudissements et les clameurs à l'aide de sa cuisine (1); celui-là s'était concilié des suffrages, en s'engageant, par un marché secret, à livrer les domaines de l'Eglise au pillage de ses partisans, s'il parvenait au terme de son ambition (2).

Les passions humaines s'agitaient, on le voit, jusque dans ces assemblées où le calme et la sagesse étaient si nécessaires pour résoudre des questions aussi graves que celles qui se rattachaient à l'élection des chefs spirituels de l'Eglise. Ces élections pourtant n'étaient pas livrées aux hasards des passions populaires (3); la discipline ecclésiastique, fixée à cet égard par un grand nombre de conciles, ne les regardait comme valides qu'après l'intervention du métropolitain et de quelques-uns de ses comprovinciaux. Cette sage mesure, en vigueur dès les origines de la hiérarchie catholique, fit le salut de l'Eglise de Châlons.

En dehors du triumvirat (4) de compétiteurs qui prétendaient à ce siège, il y avait un vénérable archidiacre, du nom de Jean, que son honnêteté, sa charité et sa douceur recommandaient à tous les suffrages (5); mais il mettait autant de soin à se faire oublier que les autres en mettaient à se produire. Il avait servi à l'autel dès son enfance; il devint ensuite lecteur, et ne parvint à l'office d'archidiacre qu'à la suite de beaucoup d'années et de travail (6). Comme ses talents le rendaient très-propre

(1) ... Hic per fragores parasiticos, culinarium suffragio comparatos, Apicianis plausibus ingerebatur... Sidon. Apollin., *Epist.*, IV, 25.

(2) ... Hic apice votivo si potiretur, tacita pactiōne promiserat ecclesiastica plausoribus suis prædæ prædia fore. Id., *ibid.*

(3) Les deux lettres de Sidoine Apollinaire que M. Guizot cite pour appuyer son opinion (*Hist. de la Civilisation en France*, t. I, p. 90 et suiv.) démontrent au contraire que les élections épiscopales se faisaient par l'intervention du métropolitain et de ses comprovinciaux. Telle était la discipline de l'Eglise, ainsi que Thomassin l'établit par les témoignages les plus authentiques. Thomassin, *Ancienne et nouvelle Discipline de l'Eglise*, t. II, p. 675-676.

(4) ... Triumviratus competitorum... Sidon. Apollin., *Epist.*, IV, 25.

(5) ... Sanctum Joannem, virum honestatē, humanitatē, mansuetudinē insignem... Id., *ibid.*

(6) ... Lector hic primum, sic minister altaris, idque ab infantia, post laborum temporumque processu archidiaconus... Id., *ibid.*

aux affaires ecclésiastiques, on l'avait retenu longtemps dans ce ministère, sans songer à l'élever en dignité (1). Au milieu de ces factions si passionnées, personne ne songeait à publier les mérites de ce prêtre modeste, mais personne aussi n'osait accuser un homme si digne de louanges (2).

Les évêques de la province se réunirent pour choisir un chef à l'Eglise de Châlons. Patient, qui en était le métropolitain, y vint avec Euphrone d'Autun et leurs autres collègues de la première Lyonnaise (3). On ne pouvait douter de l'heureuse issue de cette affaire. La religion et la fermeté de Patient étaient assez connues, et depuis qu'Euphrone occupait le siège de la cité éduenne (4), il y avait montré une piété et un zèle qui le faisaient comprendre, dans l'opinion publique, parmi les grandes lumières de la chrétienté gallo-romaine.

Quand Patient et Euphrone s'aperçurent de l'agitation du peuple et des intrigues des compétiteurs, ils résolurent aussitôt de se mettre au-dessus de toute haine et de toute faveur, et de soutenir avec la plus grande fermeté le parti le plus sage (5). Ils tinrent conseil avec leurs comprovinciaux, avant d'ouvrir aucun avis en public; puis, bravant les murmures d'une tourbe furieuse, ils imposèrent tout à coup les mains au pieux archidiaque qui, loin de désirer les honneurs de l'épiscopat, se doutait à peine de ce qui se passait autour de lui (6).

Personne n'osa ni vouloir réclamer, et la consécration de

(1) ... In quo seu gradu, seu ministerio multum retentus, propter industriam, diu dignitate non potuit augeri, ne potestate posset absolvi...

Sidon. Apollin., *Epist.*, IV, 28.

(2) ... Dissonas inter partium voces, quæ differebant laudare non ambientem, sed nec audebant laudare culpabilem... Id., *ibid.*

(3) ... Sanctus Patiens et sanctus Euphronius... cum coepiscopis...

Id., *ibid.*

(4) Euphrone tenait ce siège depuis 481.

(5) Quod ubi viderunt... rigorem firmitatemque sententiæ sanioris, præter odium gratiamque, primi tenebant... Sidon. Apollin., *Epist.*, IV, 28.

(6) ... Consilio cum coepiscopis prius clam communicato quam palam prodito strepituque despecto turbæ furentis, jactis repente manibus arreptum, nihilque tum minus quam quæ agebantur optantem suspicantemque, sanctum Joannem... collegam sibi consecraverunt. Id., *ibid.*

Jean se fit au grand étonnement des factieux, à la confusion des méchants et aux applaudissements des gens de bien dont le nouvel évêque réalisa les espérances (1).

Sidoine Apollinaire, qui se trouvait alors dans la Lyonnaise, et vraisemblablement à Châlons, où il assista à la consécration du nouvel élu, ne put trop admirer l'accord et la sagesse qui avaient paru dans la conduite des évêques (2). Il en écrivit aussitôt à Domnule, ce même poète qu'il avait vu à la cour de Majorien. Celui-ci s'adonnait moins alors à la poésie qu'aux pratiques d'un fervent mysticisme. Il aimait à s'enfoncer dans ces solitudes du Jura où s'épanouissaient plusieurs monastères, asiles de la science et de la paix ; et là, perdu dans les rangs de leurs pieux cénobites, il préludait aux joies célestes des éternelles demeures (3). L'élection d'un saint évêque pour l'Eglise de Châlons ne devait pas être pour lui une nouvelle indifférente ; outre qu'il s'occupait des progrès et du développement de la foi catholique avec le zèle d'un vrai prosélyte, il faisait sa demeure dans la province de Lyon, et voyait habituellement ses évêques dont il préférait l'amitié à celle des grands fonctionnaires du prétoire et aux charges de la questure qu'il venait de quitter.

Pendant son séjour à Lyon, Sidoine Apollinaire donna également ses soins à sa famille et à ses enfants. S'il avait vénéré dans la mère de Fauste ces vertus antiques qui lui rappelaient le souvenir des plus saintes femmes de la Bible, ne retrouvait-il pas dans sa mère qui vivait encore, un exemple vivant de cette piété patriarcale ? Et ses sœurs ne lui donnaient-elles pas le touchant spectacle des mœurs les plus pures unies à la religion la plus sincère ?

C'est à ce doux et cher foyer qu'étaient assises ses trois

(1) L'Eglise de Châlons célèbre la fête de saint Jean et de plusieurs autres de ses évêques, le 30 avril.

(2) ... Gaudere par est de communium patrum vel patronorum, seu sic sentiente concordia, seu sic concordante sententia. Sidon. Apoll., *Epist.*, IV, 23.

(3) Nunc ergo Jurensia si te remittunt jam monasteria, in quæ libenter solitus ascendere, jam cœlestibus supernisque præludis habitaculis. . . Id., *ibid.*



jeunes filles , Alcime , Roscie et Sévérienne , qui grandissaient sous la direction de leurs tantes paternelles , et le jeune Apollinaire , son fils , parvenu à un âge où il fallait sérieusement s'occuper de son esprit et de ses mœurs. Sidoine voulut l'initier lui-même au secret des belles-lettres. Il commençait à le préparer à l'intelligence des écrivains de Rome et d'Athènes , lui faisait remarquer les beautés de leurs écrits , et lui inspirait un goût particulier pour les chefs-d'œuvre de ces deux littératures.

Cette éducation se faisait sous les auspices du Christ (1) , et sous l'influence de cette morale évangélique dont les maximes pénétraient de tous côtés dans l'intérieur des familles plébéiennes et consulaires. Les sœurs de Sidoine ne négligeaient rien pour inspirer à leurs nièces l'amour de la piété , et c'est sans doute en assistant à la dédicace de l'église de Saint-Just , ou en visitant quelques-unes des basiliques récemment construites sous le pontificat de Patient , que la jeune Alcime conçut le dessein d'imiter plus tard cette pieuse munificence , et d'ériger des temples à la gloire de Dieu ou en l'honneur des martyrs (2).

Sidoine qui n'attachait pas moins d'importance aux mœurs d'Apollinaire qu'à la culture de son esprit , lui enseigna de bonne heure les principes d'une véritable sagesse , et c'est pour les lui rendre plus sensibles qu'il lui proposait comme modèles les citoyens vertueux dont les actions pouvaient servir d'exemple , et qu'il lui défendait la compagnie des personnes débauchées dont les discours auraient pu le corrompre.

Sidoine invitait surtout son jeune fils à suivre les modèles de conduite qu'il remarquait dans Potentinus (3) , citoyen très-honnête , et avec lequel il s'était lié d'une étroite amitié (4).

(1) In quo docendo instituendoque, modo, sub ope Christi, disposita succedant... Sidon. Apollin., *Epist.*, V, 2.

(2) Greg. Turon., *De Gloria martyrum*, c. 63.

(3) Hæc omnia exempla vivendi jam hinc ab annis puberibus meus Apollinaris si sequitur, gaudeo; certe ut sequatur admonéo.

Sidon. Apollin., *Epist.*, V, 2.

(4) ... Sodalis tibi devinctior... Id., *ibid.*

Depuis longtemps, il avait été pénétré de respect pour sa personne, en voyant l'équité de ses jugements, la sincérité de ses conseils, sa fidélité dans l'amitié, sa patience et son amour de la paix (1). A ces qualités morales, Potentinus joignait les agréments de l'homme du monde : il excellait dans la culture de ses domaines, et dans la sage ordonnance de ses maisons ; on vantait le bonheur de ses chasses, l'élégance de ses repas, et l'enjouement de ses discours (2). Sidoine aimait ce mélange de vertu et d'urbanité, et dans le plan d'éducation qu'il formait pour le jeune Apollinaire, il ne croyait pas lui tracer une règle de vie plus sûre qu'en l'empruntant à la conduite même du sage Potentinus (3).

Mais il y avait à Lyon un parasite dont la vie était fort dissolue (4). On le reconnaissait à l'obscénité de ses discours (5), à son assiduité à toutes les tables et à son avidité dans les festins. Vrai descendant de cette race « gnatonicienne », si habilement flétrie dans l'*Eunuque* de Térence (6), il courait à la recherche de tous les repas, et, une fois à table, il se livrait à l'intempérance, ou enlevait, au milieu d'une grêle de soufflets, comme le parasite de Plaute, les mets qu'il n'avait pu engloutir (7). C'était un impitoyable conteur de fables, habile à inventer des crimes et à grossir des rumeurs sinistres (8). Plein d'admiration pour le présent, d'amertume pour le passé, et de dédain pour l'avenir, il mêlait à une loquacité grossière les

(1) . . . Judicas, ut qui æquissime ; suades, ut qui sincerissime ; commoveris, ut qui tardissime ; placaris, ut qui celerrime ; redamas, ut qui fidelissime.

Sidon. Apollin., *Epist.*, V, 11.

(2) Colis, ut qui solertissime ; ædificas, ut qui dispositissime ; venaris, ut qui efficacissime ; pascis, ut qui exactissime ; jocaris, ut qui facetissime. Id., *ibid.*

(3) . . . Plurimum lætor, maximum me formulam vitæ de moribus tuis mutuaturum. Id., *ibid.*

(4) Id., *Epist.*, III, 13.

(5) . . . Pruritu laborat sermonis inhonesti . . . Id., *ibid.*

(6) Terent., *Eunucli*, II, 2.

(7) . . . Si quid e rapis inter alaparam porcellus præmisit obsonis :

Sidon. Apollin., *Epist.*, III, 13.

(8) Est enim hic gurgis de sutoribus fabularum, de continnatoribus criminum, de sinistrarum opinionum duplicatoribus. . . Id., *ibid.*

plaisanteries du bouffon le plus ridicule (1). Importun, s'il sollicitait une grâce ; censeur amer, si on lui refusait ; dissimulé, s'il fallait tenir sa promesse (2) ; audacieux, s'il fallait nier un dépôt ; il accommodait tous les vices à toutes les situations, usait sans mesure des calomnies et des outrages, et ne savait régler la faveur de ses jugements que sur la somptuosité des tables auxquelles on l'invitait, en sorte que celui qui traitait bien avait toujours plus droit à ses éloges que celui qui vivait bien (3). Avec ce genre de vie, il plaisait à peu de gens, et servait de risée à tout le monde, quand il n'inspirait pas un profond dégoût (4). La débauche l'avait marqué dans ses traits extérieurs d'un sceau d'ignominie ; et à voir ses yeux enfoncés qui roulaient des larmes dans les ténèbres (5), ses oreilles couvertes de tumeurs, sa bouche aux lèvres de plomb, ses gencives purulentes, son front plissé, sa barbe blanche noircie par la maladie de Sylla (6), on aurait dit que les ombres et les larves venaient à chaque instant répandre la pâleur dans ses traits et communiquer à sa figure un aspect ignoble et dégoûtant (7).

Sidoine Apollinaire qui avait vu quelquefois ce parasite dans quelques maisons de Lyon où il s'était furtivement glissé, voulut à tout prix détourner son fils d'une telle compagnie, et, pour arriver plus tôt à son but, il lui en fit le portrait dans des termes propres à lui causer de l'horreur pour de pareilles sociétés.

(1) ... Loquax ipse nec dicax, ridiculusque nec lætus... tempora præsentia colens, præterita carpens, futura fastidiens.

Sidon. Apollin., *Epist.*, III, 13.

(2) Beneficii, si rogaturus est, importunus petendi, derogator negati. ...

Id., *ibid.*

(3) ... Laudabilem proferens non de bene vivente, sed de bene pascente sententiam. Id., *ibid.*

(4) Ita vivens paucis voluptati... omnibus risui est... Id., *ibid.*

(5) ... Lumina quæ ... volvunt lacrymas per tenebras. Id., *ibid.*

(6) ... Barbam quæ, jam senectute canescens, fit tamen morbo nigra Syllano. Id., *ibid.*

(7) Tota denique est misero facies ita pallida, veluti per horas umbris mæstificata larvalibus. Id., *ibid.*

Il lui donnait ensuite ces sages conseils qu'un père ne saurait jamais trop répéter à ses enfants.

« Tu céderas à mes vœux , si tu ne te mêles jamais à la  
» compagnie de semblables gens , surtout de ceux dont les  
» discours obscènes et dignes des théâtres ne reçoivent de la  
» pudeur ni frein , ni barrière. Car les hommes qui , dans la  
» jactance de leurs discours , franchissent les bornes de l'hon-  
» nêteté , et dont la langue sans retenue se plonge dans la lie  
» d'une pétulance effrontée , ces hommes ont une conscience  
» honteuse et souillée. Enfin , il est plus facile de rencontrer  
» des hommes dont les discours soient sérieux et la vie obscène,  
» que d'en trouver dont les propos soient dissolus et les mœurs  
» honnêtes (1). »

On ne peut douter que Sidoine Apollinaire n'ait voulu faire une œuvre littéraire du portrait de son parasite. Il n'est détail qui ne sente la rhétorique et le bel esprit. Ce caractère de l'homme dissolu qui se plonge dans les excès de la table , et chez lequel une vie matérielle et grossière éteint peu à peu la vie de l'âme et de l'intelligence pour graver sur tout son extérieur les vils stigmates de la débauche , ce caractère est dessiné avec une grande variété d'aperçus où le moraliste multiplie , sans tarir , les couleurs , les antithèses , les hyperboles , les allusions et les métaphores. On y sent l'âme vile et abjecte du parasite , comme on y voit son corps dégoûtant de sensualisme. Le cynisme éhonté de ses discours , la hideuse conformation de ses traits , tout y est représenté avec une réalité telle que le goût en est parfois révolté. On croirait à peine à cet abaissement de la dignité humaine , si une triste expérience ne constatait , dans chaque siècle , ces funestes résultats de la débauche que Sidoine Apollinaire signala dans son éthopée , et que Salvien retraçait , à la même époque , dans des lignes aussi sévères , mais plus larges et plus éloquentes , quand il remuait de

(1) Igitur ex voto meo feceris , si talium sodalitati ne congressu quidem primore sociere , maxime illorum , quorum sermonibus prostitutis ac theatralibus , nullas habenas , nulla promittit repagula pudor... Sid. Apoll., *Epist.*, III, 13.

sa plume indignée le bourbier des voluptés aquitaines (1).

Nul, en effet, n'a retracé avec plus d'énergie que Salvien cette recherche effrénée des plaisirs, cette dissolution publique et ce relâchement de mœurs qui dominaient dans certaines parties de la société gallo-romaine. Il a flétri, dans des invectives pleines de feu et de mouvement cette fureur des théâtres et des cirques qui fermait les yeux sur les maux de la patrie et les invasions des Barbares, et le tableau (2) qu'il nous a laissé des vices et de la corruption de son siècle, est un des plus saisissants que nous trouvions dans cette littérature du temps dont il fut un des plus dignes représentants.

Mais Salvien, malgré le ton de ses déclamations, avait des vues prises de plus haut. Tandis que Sidoine, en observateur attentif, s'arrêtait aux détails des mœurs privées et publiques, Salvien se jetait, en philosophe hardi, dans les régions d'une synthèse élevée, et, prenant en main la cause de la Providence, il justifiait les violences de la Barbarie qui en était l'instrument, en faisant ressortir la dépravation de ces sociétés occidentales dont les vices attiraient sur elles des châtimens inouïs.

Sa rhétorique d'ailleurs était de meilleur goût que celle de Sidoine Apollinaire. Le portrait du parasite avait toujours les mêmes défauts de l'écrivain. Il y avait bien quelques réminiscences de Plaute et de Térence, quelques traits de Martial et de Juvénal (3); le style n'en manquait pas moins de pureté et de noblesse, et les aperçus se noyaient toujours dans les plus minutieux détails.

Mais le but de Sidoine fut atteint. Il se proposait de détourner son fils Apollinaire des compagnies dangereuses, et de l'arracher à cette contagion du vice, si funeste à la jeunesse. Celui-ci goûta ses conseils et les suivit. Le père fut si heureux de voir son fils échapper à la corruption des mœurs publiques, et

(1) Salvian., *de Gubernat. Dei*, VII, 2.

(2) Id., *ibid.*

(3) Sidon. Apollin., *Epist.*, III, 13. — Plaut., *Captiv.*, I, 4. — Terent., *Eunuchus*, II, 2. — Martial., *Epigr.*, v. 47. — Juvén., *Sat.*, VI, v. 479.

faire de la chasteté ses délices, qu'il l'en félicita en des termes qui expriment son bonheur.

« Ce qui fait, lui écrivait-il, l'unique objet de mon contentement, de ma joie et de mon admiration, c'est que, par amour pour la chasteté, tu fuis la société des gens perdus de mœurs, et surtout de ceux qui ne se font ni un scrupule, ni un crime, de courir à la recherche des plaisirs les plus honteux, et qui s'imaginent être pleins d'esprit et d'enjouement, parce qu'ils ne craignent pas de souiller les oreilles d'autrui par leurs discours obscènes (1). »

Mais il tenait, dans le choix des amitiés, à ce qu'il entretenait de préférence celles que sa famille avait commencées avec d'autres (2), persuadé qu'il trouverait dans ces relations anciennes et honorables les exemples de vertu qu'il désirait mettre sous ses yeux.

Sidoine Apollinaire ne partageait pas moins avec Papianille ces sollicitudes domestiques que chaque jour inspirent l'enfance et la jeunesse. Une fois, la santé de Séverienne leur causa de vives inquiétudes. Ils étaient alors à Lyon (3). La maladie de Séverienne s'aggravait chaque nuit : à une toux lente et douloureuse avait succédé une fièvre violente (4). Dans les ardeurs de son mal, elle rêvait à la fraîcheur des champs, et demandait qu'on la conduisit à la campagne (5). Sidoine et Papianille étaient partagés entre la crainte et l'espérance. Peu rassurés du côté des médecins dont les avis divers éveillaient leur défiance, ils n'avaient plus d'espoir que dans le Christ qu'ils conjuraient

(1) Unice probo, gaudeo, admiror, quod castitatis affectu contubernia fugis impudicorum, præsertim quibus nihil pensi, nihil sancti est in appetendis gaudiisque turpitudinibus; quique quod verbis inverecundis aurium publicarum reverentiam incestant, granditer sibi videntur facetiari...

Sidon. Apollin., *Epist.*, III, 13.

(2) Id., *Epist.*, v. 9.

(3) Sidoine ne pouvait être à la ville d'Auvergne, où il n'y a point de rivière navigable, ce que suppose pourtant sa lettre à Agricola. *Epist.*, II, 12.

(4) Severiana, sollicitudo communis, inquietata primum lentæ tussis impulsu, febribus quoque jam fatigatur, iisque per noctes ingravescentibus...

Id., *ibid.*

(5) ... Optat exire in suburbanum... Id., *ibid.*

avec instance de rétablir une santé que leurs soins n'avaient encore pu remettre (1).

Agricola, qui ignorait l'affliction de Sidoine, venait de le convier aux plaisirs de la pêche, et, afin d'en jouir sans retard, il lui avait envoyé une barque légère, un pilote expérimenté et d'habiles rameurs qui devaient le prendre (2). Mais Sidoine, tout entier aux soins de sa malade, ne put se rendre aux désirs d'Agricola.

« Tu m'excuseras, lui écrivit-il aussitôt, si je refuse l'invitation que tu me fais d'aller pêcher avec toi : des chaînes trop puissantes me retiennent près du lit des miens qui souffrent, et je ressens une douleur qui devrait toucher mes amis et les étrangers eux-mêmes. Si tu as pour nous une véritable affection fraternelle, tu viendras aussitôt nous rejoindre, après avoir lu ma lettre. Sévérienne, notre commune sollicitude, est aux prises avec une fièvre ardente, et, comme elle soupire après la campagne, nous allons bientôt nous rendre à notre villa (3). »

On fit à la hâte les préparatifs du départ ; il fallait arracher Sévérienne à la brûlante atmosphère de la ville, et la transporter au sein de sa villa où la pureté de l'air et le calme des champs aideraient dans le rétablissement de sa santé, les remèdes du médecin Justus, et les soins si dévoués de Sidoine et de Papianille.

Le foyer de Sidoine Apollinaire était aussi témoin de ces joies de famille qui, à certaines époques de l'année, éclatent avec plus d'abandon. Toutes les fois que le soleil ramenait l'anniversaire de sa naissance ou de celle des siens, il voulait qu'on

(1) ... *Postulandus est Christus obsecrandusque ut valetudini, cujus curationem cura nostra non invenit, potentia superna medeatur.*

Sidon. Apollin., *Epist.*, II, 12.

(2) *Misit lunbum mobilem... gubernatorem longe peritum, remiges expeditos...* Id., *ibid.*

(3) *Dabis veniam quod invitanti tibi in piscationem comes venire dissimulo; namque me multo decumbentibus nostris validiora mæroris retia tenent, quæ sunt amicis quoque et externis indolenda. Unde te quoque puto, si rite germano moveris affectu... de reditu potius cogitaturum.* Id., *ibid.*

**célébrât ce jour par des fêtes particulières auxquelles il invitait ses proches et ses amis.**

« Mon jour natal m'avertit que les nones de novembre ap-  
» prochent, écrivait-il à son beau-frère Ecdice; viens donc;  
» ce n'est point une prière, c'est un ordre que je t'envoie (1). »

« Voici bientôt le brûlant sextilis , disait-il dans les élégia-  
 » ques envoyés à Ommace , je vais célébrer le seizième anni-  
 » versaire de la naissance des miens ; ton arrivée donnera à  
 » cette fête un nouvel agrément (2). » Ce n'est pas que Sidoine  
 eût à lui offrir une table brillante chargée de mets exquis , ni  
 les vins de Chio et de Falerne fumant dans des coupes ciselées ;  
 mais il tenait à le voir au milieu des siens , car il avait pour lui  
 une amitié si tendre , qu'il regardait comme sa patrie l'Auver-  
 gne dont Ommace était originaire (3).

En dehors des préoccupations de la famille et des exigences de la vie publique, Sidoine Apollinaire consacrait encore, à cette époque, quelques instants à la poésie ; et si ses proches ou ses amis lui demandaient des épigrammes pour leur hymen ou leurs fêtes, il réveillait sa muse en leur honneur.

L'épigramme, si usitée dans les beaux âges de la littérature grecque et latine, a joui longtemps des mêmes faveurs. Ce petit poème fait pour raconter tous les incidents dont on voulait perpétuer le souvenir, eut aussi son rang dans les classifications de la poésie, et conduisit à la renommée certains poètes qui le cultivèrent avec succès. S'il y avait une muse pour redire les combats et les exploits des héros, il y en avait également une qui descendait aux compositions plus faciles, et qui se prêtait au gré de tout le monde, soit pour célébrer les réjouissances

(1) **Natalis noster nonas instare novembres**  
**Admonet; occurras non rogo, sed jubeo.**  
**Sidon. Apollin., Carm., XX.**

(2) Natalis nostris decimns sextusque coletur,  
Adventu felix qui petit esse tuo.  
Id., *Carm.*, XVII.

(3) . . . . Qui patriam fecit amore tuo.  
Id., *ibid.*



publiques et les joies de l'hyménée, soit pour décrire les villas, les thermes, les monuments publics érigés par la magnificence des patriciens ou la générosité des princes. Martial, Stace, Ausone (1), chacun dans leur temps, acquirant, en ce genre de poésie, une célébrité durable. Au cinquième siècle, nul, dans l'épigramme, ne songeait à le disputer à Sidoine Apollinaire, et, quoique le temps ne nous ait pas conservé tous ses petits poèmes que les circonstances ou l'amitié firent éclore, il en reste plusieurs qui peuvent donner une idée de la facilité avec laquelle il traitait ces matières. Ce sont les derniers poèmes de Sidoine dont nous ayons à parler; ils furent ses derniers adieux à la poésie profane.

Ces poèmes sont au nombre de trois : l'épithalame de Rurice et d'Ibérie (2), l'épithalame de Polème et d'Aranéola (3) et l'épigramme pour la coupe de la princesse Ragnahilde (4).

Rurice descendait d'une maison illustre dans les Gaules, et alliée à la famille des Anicius, une des plus puissantes de Rome (5). On sait bien que des relations suivies qu'il entretenait en Auvergne, dans la Lyonnaise et dans la Provence, l'attirèrent souvent dans ces différentes provinces (6); mais on ignore le lieu de sa naissance, et à quelle école il puisa le goût des lettres et l'érudition qui ornait son esprit.

Pendant son séjour en Auvergne, Rurice vit souvent la famille d'Ommace, personnage consulaire (7), et assurément un des citoyens les plus distingués de l'Aquitaine. Il y rencontra plus d'une fois les fils d'Avitus et Sidoine Apollinaire qui était si étroitement lié à Ommace. Le consulaire avait une fille, Ibérie, dont les grâces et la vertu captivèrent Rurice qui la demanda en mariage, et, comme celui-ci avait, de son côté, de

(1) Cf. opera Martial. — Stat. — Auson.

(2) Sidon. Apollin., *Carm.*, X, XI.

(3) Sidon. Apollin., *Carm.*, XIV, XV.

(4) Id., *Epist.*, IV, 8.

(5) Fortunat., IV, 4.

(6) Ruric., *Epist.*, I, 1.

) Sidon. Apollin., *Carm.*, XVII.

la noblesse, de la beauté et de l'opulence (1), le père consentit à cette union. Il ne manquait plus que l'épithalame : Sidoine en fut chargé, et remplit aussitôt sa tâche.

Les fables de Vénus et des Amours sont tout le thème de sa composition qu'il faut mettre au même rang que ces poésies légères où Claudien, Stace et Ausone empruntaient les fictions les plus riantes de la mythologie pour l'ornement de leurs épi-grammes.

Sidoine commence son poème par la description du temple où Vénus a fixé son séjour, en ces lieux où la montagne d'Orythée baigne ses pieds dans les flots de la mer de Corinthe, tandis que ses cimes dominent les rivages de Malée (2). C'est un monument de la plus grande magnificence, construit avec des marbres tirés de l'Ethiopie, de la Phrygie, de Paros, de Corinthe et de Lacédémone (3). La porte étincelle de chrysolites ; le seuil est d'onyx, et autour brille l'hyacinthe dont les couleurs vont se mêler à l'azur des flots.

A l'intérieur, sont des rochers artificiels d'un or massif, mais travaillés avec tant d'art que vous croiriez que la nature les a formés de ses mains (4).

Au moment où Vénus goûtait en ce lieu les douceurs du sommeil, son fils, accouru de la Gaule où il était allé préparer la fête qu'Ommace devait célébrer, entra dans le temple d'Orythée, et réveillant sa mère au bruit de son arc et de son carquois, il lui apprit la nouvelle des noces de Rurice et d'Ibérie (5).

- (1) . . . . . Census, forma, genusque  
Conveniunt.....

Sidon. Apollin., *Carm.*, XI, v. 91-92.

- (2) *Id.*, *ibid.*, v. 4-13.

- (3) Hic lapis est de quinque locis, dans quinque colores,  
Æthiops, Phrygius, Parius, Pænus, Lacædamon...

*Id.*, *ibid.*, v. 17-18.

- (4) Interiore loco simulavit Mulciber auro  
Exstantes late scopulos, atque arte magistra  
Ingenti cultu naturæ inculta fefellit: . . .

*Id.*, *ibid.*, v. 29-31.

- (5) *Id.*, *ibid.*, v. 47 et suiv.

Vénus en conçoit une vive allégresse ; elle exalte devant son fils les vertus de Rurice et la beauté d'Ibérie, et, afin de hâter l'accomplissement de cet hymen, elle se dispose à gagner l'Auvergne (1). Elle monte aussitôt sur son char de cristal, au timon d'or et aux roues d'ivoire, et, emporté par ses cygnes plus accoutumés à errer dans les bois de Chypre, elle sillonne la plaine immense des airs (2).

Près d'elle, on voit les trois Grâces unies par le même nœud, l'Abondance avec sa corne fertile, Flore semant avec sa corbeille des fleurs immortelles, Osiris de Pharos suivie de Cérès, Pomone chargée des fruits de la saison, Pallas siégeant sur ses humides pressoirs, et Thyas enveloppée dans les plis d'une robe aux couleurs variées (3).

Elle arrive avec ce gracieux cortège à la demeure d'Ibérie, et dépose aux pieds de sa couche nuptiale les vœux qu'elle forme pour son bonheur et celui de sa postérité.

Cette composition, à plusieurs endroits, est facile et enjouée ; mais elle est surchargée d'énumérations, et les descriptions y fatiguent par les détails dont elles surabondent. Le goût fait même souvent défaut à l'écrivain, et le manque de naturel qu'il essaie de racheter par des frais d'érudition mythologique est encore une autre tache de cette pièce qui, à tout point de vue, est une des plus mauvaises de Sidoine Apollinaire.

Ces fables de Vénus, qu'il évoquait avec autant d'abandon, ne convenaient guère en effet à Rurice et à Ibérie. Le jeune Rurice avait un christianisme sincère qui le portera à quitter le monde, pour se donner à Dieu par les liens les plus sacrés (4) ;

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, XI, v. 72-93.

(2) Id., *ibid.*, v. 94-112.

(3) Hic triplex uno comitatur Gratia nexu,  
Hic redolet patulo fortunæ copia cornu ;  
Hic spargit calathis, sed flores Flora perennes,  
Hic Cererem siculam Pharius comitatur Osiris,  
Hic gravidos Pomona sinus pro tempore portat,  
Hic Pallas madidis venit inter præla trapetis.  
Id., *ibid.*, v. 113-118.

(4) Ruric., *Epist.*, VII.

et Ibérie, formée à l'école de la piété, dans une famille patriecienne où la pureté des mœurs était héréditaire, n'hésitera pas à suivre cet exemple, montrant par là que les attraits de la vertu pouvaient plus sur son cœur que les attraits du plaisir.

Mais il y avait toujours cela d'étrange, au point de vue des mœurs littéraires, qu'au sujet d'une fête nuptiale célébrée dans la ville d'Auvergne, alors que les croyances chrétiennes régnaient dans la plupart de ses familles consulaires et sénatoriales, et surtout dans celle d'Ommace, un poète chrétien lui-même, comme l'était Sidoine Apollinaire, rappelât les souvenirs les plus frivoles de la mythologie grecque, et transportât Chypre et Cythère, avec leurs déesses et leurs amours, au pied de ces monts arvernes, où l'Évangile chaque jour multipliait ses conquêtes.

L'épithalame de Polème et d'Aranéola se ressentit encore des inspirations païennes ; mais, comme s'il eût regretté d'avoir consacré quelques vers aux fables de Vénus (1), Sidoine entreprit, sous les auspices de Pallas, un sujet plus sérieux. Bien qu'il implore Calliope et qu'il la conjure de lui ouvrir ces sources sacrées que fit jaillir Pégase (2), il veut pourtant négliger les tendresses de l'épithalame, pour promener ses vers à travers les sentiers rudes et âpres de la philosophie (3).

Polème et Aranéola méritaient les éloges de Sidoine. Polème était orateur, philosophe et poète (4). Issu d'une famille ancienne et illustre, où, parmi les aïeux, figuraient les Corneilles, l'historien Tacite et le poète Ausone (5) ; il relevait

(1) Illi Venus vel Amorum commentitia pigmenta tribuantur, cui defuerit sic posse laudari. Sidon. Apollin., *Carm*, XIV.

(2) Eia, Calliope, nitente palma  
Da sacri laticis loquacitatem,  
Quem fodit pede Pegasus volanti..

Id., *Carm.*, XIV.

(3) Omisssa epithalamii teneritudine, per asperitimas philosophiæ et salebrosissimas regulas stylum traxi. . . Id., *ibid*.

(4) Sidon. Apollin., *Carm*, XV, v. 192-193. — *Epist.*, IV, 14.

(5) Polème naquit dans les Gaules, vraisemblablement à Bordeaux, ou dans ses environs.

l'éclat de sa naissance, non-seulement par son savoir varié, mais encore par ses belles qualités qui le rendirent digne des honneurs de la préfecture. Aranéola joignait une aimable pudeur à une grande naissance (1). Elle était fille d'un général d'armée qui avait acquis beaucoup de gloire en Espagne, et arrière petite-fille d'Agricola qui fut consul en 421 (2). Il s'agissait de l'alliance de deux familles des plus célèbres de la Gaule.

Sidoné, chargé de célébrer cette union, se conforma moins au génie de l'épithalame, qu'au goût et aux dispositions naturelles des deux jeunes époux. Il ne crut pas mieux louer Polème et Aranéola qu'en exaltant les travaux de Minerve, et en faisant l'éloge de la philosophie. « Que d'autres, dit-il à Polème, chantent les fables de Vénus et des Amours, pour les mariages de ceux qui ne peuvent être loués d'une autre manière; pour moi, je ne prendrai pas ailleurs que dans la philosophie le sujet de vos louanges (3). »

Dans l'épithalame de Polème et d'Aranéola, c'est Minerve qui paraît sur la scène et joue le principal rôle. Le poète la représente d'abord revenant de la montagne de Capharée, et dirigeant ses pas vers l'Hymette, dans les Etats d'Érichée, en un lieu où brillent deux temples magnifiques, dont l'un surpasse l'autre par son élévation et par la gloire de ceux qui y ont établi leur séjour (4).

C'est là que résident des hommes habiles à connaître le cours des astres, à deviner les secrets du ciel, de la terre et de l'Océan (5). On y voit les sept sages et l'illustre lignée des philo-

(1) ... Decensque virgo... Sidon. Apollin., *Carm.*, XV.

(2) Id., *ibid.*, v. 454.

(3) ... Scholæ sophisticæ intromisi materiam. Id., *ibid.*

(4) Hic duo templa micant, quorum supereminet unus  
Ut meritis, sic sede locus. ....

Id., *ibid.*, v. 36-37.

(5) ..... Qui continet alta  
Scrutantes ratione viros quid machina cœli,  
Quid tellus, quid fossa maris. ....

Id., *ibid.*, v. 37-39.

sophes. Là, sont Thalès de Milet, l'ennemi des procès; Cléobule de Lindes, qui veut en tout une sage mesure; Périandre, dont les méditations sur l'universalité des choses firent la gloire de Corinthe, sa patrie; Solon de l'Attique, le partisan de cette maxime : *Rien de trop*; Bias de Prienne, qui ne cessait de gémir sur la perversité des hommes; Pittacus de Mitylène, si juste appréciateur du temps; Chilon de Sparte, qui enseignait l'art de se connaître soi-même; et Pythagore de Samos, qui regardait l'harmonie comme le principe de l'ordre qui règne dans l'univers (1).

Quant aux philosophes qui siègent à côté des sept sages, Sidoine nous les fait connaître avec leurs noms, leurs doctrines et leurs erreurs. Là, est Thalès qui, partant d'un faux principe, soutenait que les eaux seules faisaient subsister l'univers; près de lui, est son disciple qui enseigne que tous les êtres renferment des germes propres où sont contenus les principes de leur éternelle reproduction; vient ensuite le philosophe qui attribue à l'air l'existence de toutes choses, et même celle des dieux. Le quatrième est Anaxagore qui reconnaît un être divin, auteur de l'univers, et à ses côtés, est son jeune collègue qui pense que Dieu s'est servi de l'air pour tout produire. Non loin d'eux se trouve Arcésilas, qui ne voit dans le monde qu'une aggrégation de légers atomes, auxquels néanmoins il donne pour cause une intelligence divine (2).

- (1) Thales Mileto genitus vadamonia damnat;  
Lindie tu Cleobule, jubes modus optimus ut sit.  
Tu medians totum deceras, Periandre, Corinthon;  
Atticus inde Solon, ne quid nimis approbat unum;  
Prieneæ Bia, plureis ais esse malignos;  
Tu Mitylene salus cognosceis, Pittace, tempus;  
Noscere sese ipsam, Chilon Spartano, docebas...  
Sidon. Apollin., *Carm.*, XV, v. 44-50.

- (2) ..... Thales... credit uquæ subsistere mundam.  
Hujus discipuli versa est sententia dicens  
Principiis propriis semper res quasque creari,  
.....  
Quartus Anaxagoras Thaleica dogmata servat,  
Sed divinum animum sentit, qui fecerit orbem.

Vient ensuite l'école de Socrate qui, s'éloignant des études spéculatives de la nature, donna à son enseignement une direction toute morale (1). Platon y occupe un rang marqué. Il fut le premier et le seul qui unit ensemble l'étude de la physique, de la logique et de la morale (2). On le nomma le prince de la philosophie, et il mérita ce titre par sa magnifique théorie sur les divers degrés des êtres, au sommet desquels il place l'être par excellence, le créateur universel.

Polème est assis parmi les Platoniciens, et, pendant qu'à leur école il façonne son esprit et ses mœurs, il reçoit les éloges de l'Académie (3).

La secte du Portique est rangée près de celle de Socrate ; mais on a exclu du sanctuaire de la sagesse Epicure et ses disciples, et c'est à peine si on a permis aux cyniques de rester sur le seuil (4).

De l'autre côté du temple, on voit les divers travaux dans lesquels Minerve exerce son habileté. Les sujets sont variés. On admire le manteau de Jupiter et le soyeux tissu de sa pourpre sidonienne ; le naufrage de Glaucus, et le fils d'Amphytrion se jouant avec les deux serpents que lui a envoyés sa marâtre. Sur d'autres toiles figurent Cerbère, Nessus, Eryx, Cacus,

.....

Post hos Arcesilas divina mente paratam

Conjicit hanc molem. ....

Sidon. Apollin., *Carm.*, XV, v. 82-93.

(1)

..... Socratica post hunc

Secta micat, quæ de naturæ pondere migrans

Ad mores hominum limandos transtulit usum.

Id., *ibid.*, v. 96-98.

(2)

..... Primus et unus

Physica vel logico, logicum vel jungit ad ethos.

Id., *ibid.*, v. 100-101.

(3)

Obviet et quanquam totis Academia sectis

Atque neget verum, veris hunc laudibus ornat.

Id., *ibid.*, v. 122-123.

(4)

Exclusi prope jam Cynici, sed limine restant;

Ast Epicureos eliminat undique virtus.

Id., *ibid.*, v. 124-125.

l'Amazone, et un grand nombre de scènes tirées de la fable et de la nature (1).

Parmi les filles diligentes d'Athènes et de Corinthe que Minerve emploie à ces travaux, on remarque Aranéola, qui fait courir sa navette légère sur une robe brodée de palmes qu'elle destine à son père (2). Déjà elle avait tissu la chlamyde que celui-ci portait dans ses expéditions d'Ibérie, et où sa main industrieuse représenta avec un art infini, ici, Pénélope défaisant, la nuit, la trame qu'elle avait ourdie le jour; là, Orphée redemandant au Ténare, Eurydice qui venait de lui être ravie pour une seconde fois; ailleurs, le sacrifice de la pieuse Alceste, et la nuit tristement mémorable des filles de Danaüs (3).

Minerve contemplant avec une joie secrète les travaux de sa chère élève; puis, elle lui montra Polème assis parmi les philosophes, et l'engagea à devenir l'épouse de ce jeune platonicien. Mais celui-ci hésitait à se rendre aux désirs de Minerve et à contracter les liens de l'hymen, quand Platon vint à son tour lui donner ses conseils qui firent tomber ses dernières répu gnances (4).

Ce thème dans lequel Sidoine a encadré son épithalame, n'est pas sans doute celui qui convint le mieux à cette circonstance. Il prêtait peu à ce genre de poésie qui réclame toujours de la grâce et de la délicatesse; le poète l'avait compris lui-même; aussi prévint-il Polème que, dans sa composition, il avait plus tenu compte de son savoir que du génie de l'épithalame. Comme la matière qu'il traitait était abstraite, et qu'il avait fait entrer dans ses hexamètres des mots jusqu'alors inconnus dans le style poétique, il s'excuse de cette nouveauté en la justifiant par les exemples du consulaire Magnus, de Domnule et de Léon, ministre d'Euric qui, ayant eu à parler en vers de

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, XV, v. 126-144.

(2) Inter Cecropias Epyreidasque puellas  
Araneola micat. ....

Id., *ibid.*, v. 146-147.

(3) Id., *ibid.*, v. 181-178.

(4) Id., *ibid.*, 179-201.



questions d'astrologie et de philosophie, inventèrent à leur usage des mots nouveaux (1).

Toutefois, l'idée qui dominait dans l'épithétisme de Poète et d'Aranda avait de la beauté et de la grandeur ; elle séduira d'autres poètes, et les peintres eux-mêmes feront de ce sujet des toiles éloquentes, jusqu'à ce que Raphaël ait reproduit cette conception avec toute sa sublimité, dans son immortelle « Ecole d'Athènes. »

Si les patriciens réclamaient pour leurs fêtes les épigrammes de Sidoine Apollinaire, quelques courtisans les sollicitèrent aussi pour obtenir les faveurs des grands. Evodius, un de ses amis, crut qu'il avancerait beaucoup dans les grâces de Ragnahilde (2), épouse d'Euric, s'il obtenait de lui des vers, pour être gravés sur un bassin dont il voulait faire présent à la reine de Toulouse.

Sidoine reçut sa requête, au moment où il partait pour la campagne (3). Malgré les embarras du départ et les diversions du voyage, il fit en route les vers qu'on lui avait demandés. Lorsqu'il eut donné sa première attention aux sites agréables qui se déroulaient sous ses yeux, à travers des plaines découvertes et verdoyantes, il composa, soit à pied, soit à cheval, une douzaine d'élégiaques où il mit autant de naturel et de grâce, que s'il les eût faits dans ses meilleures heures de poète (4).

Evodius dut être au comble de ses vœux, quand il reçut à Toulouse une lettre de Sidoine, où celui-ci, en s'excusant de l'imperfection de son épigramme, se plaignait à son ami de ce

(1) ... Consulari viro vere magno, quæstorio viro Domnulo, spectabili viro Leone duobus, audacter affirmo, musicam et astrologiam, quæ sunt... membra philosophiæ, nullatenus posse sine hisce nominibus indicari...

Sidon. Apollin., *Carm.*, XV, v. 179-201.

(2) La reine Ragnahilde ne nous est connue que par l'épigramme de Sidoine. Elle était épouse d'Euric, et non de Théodoric II, qui n'était plus lorsque cette lettre à Evodius fut écrite.

(3) ... Ex oppido longe remotum jus petebamus.

Sidon. Apollin., *Epist.*, IV, 8.

(4) Id., *ibid.*

qu'il lui avait accordé moins de jours pour polir ses vers, qu'à l'ouvrier pour achever sa coupe, tandis qu'il n'ignorait pas que les travaux de l'esprit réclament plus de temps que les travaux de l'art (1). Elle contenait dans ses plis l'épigramme qu'il avait demandée. Il lut avec empressement ce petit poème où rien n'avait été oublié de ce qui pouvait tourner au profit d'Evodius et à la gloire de Ragnahilde :

« Que la conque sur laquelle Triton porte la déesse de  
» Cythère en fendant les flots, n'hésite pas à le céder à celle-  
» ci. Nous t'en prions, puissante reine, descends un peu du  
» faite de ta grandeur, et reçois ce petit présent. Ne dédaigne  
» pas de prendre Evodius sous ton patronage; en l'élevant,  
» tu t'élèveras toi-même. Puisses-tu, toi qui as des rois pour  
» père, beau-père et pour époux, voir aussi ton fils partager  
» le trône avec son père et l'occuper après lui (2)!

» Ondes fortunées que contient ce brillant métal, les traits  
» de notre souveraine sont plus brillants que vous! Car, lors-  
» qu'elle daigne ici mouiller son visage, l'argent réfléchit la  
» blancheur de son teint (3). »

Comme le bassin avait six cannelures du côté de chaque anse, Evodius fit graver ces vers sur le relief, puis il offrit la coupe à

(1) ... Tum culpæ primus ignosce, qui spatii plus præstitisti argentario quam poetæ, cum procul dubio non te lateret intra officinam litterarum carminis si quid iucus metrica produxerit, non minus forti et a-prata lima poliri.

Sidon. Apollin., *Epist.*, IV, 8.

(2) Pistigero quæ concha vehit Tritone Cytheren,  
Hac sibi collata cedere non dubitet.  
Poscimus, inclina paulisper culmen herile,  
Et munus parvum, magna patrona, cape;  
Evodiumque libens non aspernare clientem,  
Quem faciens grandem tu quoque major eris.  
Sic tibi cui rex est genitor, socer atque maritus,  
Natus rex quoque sit cum patre postque patrem.

*Id.*, *ibid.*

(3) Felices lymphæ, clausæ quæ luce metalli,  
Ora tamen dominæ luridiora foveant!  
Nam cum digna ur regina hic tingere vultus,  
Candor in argentum mittitur e facie.

*Id.*, *ibid.*

Ragnahilde, dans la pensée que les élégiaques, plus encore que le présent, intéresseraient cette princesse qui, quoique dans une cour barbare, se montrait sensible aux charmes de la poésie.

Sidoine prinit Evodius de ne pas le nommer à la cour de Toulouse, où il pensait n'avoir plus les mêmes faveurs que sous Théodoric. Mais si les vers trahirent le poète, et si son nom fut prononcé à l'Athénée royal (1), nul doute que Léon, ministre d'Euric, et le personnage le plus influent de cette cour, ne dissipât les préjugés qu'on pouvait avoir conçus contre le protégé de l'ancien roi, et ne relevât dans l'estime des courtisans ses vertus morales et ses qualités littéraires.

On sait qu'une étroite amitié régnait entre Léon et Sidoine Apollinaire. Celui-ci ne vit pas avec indifférence l'autorité que Léon commençait à exercer auprès d'Euric qui l'avait pris pour son questeur et l'arbitre de ses desseins (2). Ce fut lui qui répandit dans cette cour le goût des lettres; et son éloquence y rendit de réels services, surtout dans la rédaction de ces ordonnances par lesquelles Euric porta la terreur de son nom au delà des mers, conclut des alliances avec les Barbares, ou réprima dans ses Etats la révolte de ses sujets (3).

Sidoine Apollinaire devait augurer de bons résultats d'un pareil crédit : mais le fanatisme d'Euric trompa en partie les espérances que l'on fondait sur les mérites et l'influence de Léon. Pour lui, il vécut dans cette cour, sans ambition ni désir des richesses, étonnant ariens et barbares par sa piété et sa science, et laissant à l'histoire ces deux questions à résoudre; la première, comment Euric put retenir dans ses conseils un catholique d'une foi aussi intégrè; la seconde, comment Léon put obtenir par intervalles sur l'esprit d'un souverain si hostile à

(1) ... In foro teli, sive athæneo. ... Sidon. Apollin., *Epist.*, IV, 8.

(2) Id., *Epist.*, VIII, 5. — Ennod., *Vit. Epiphora*.

(3) ... Conclamantissimas declamationes, quas oras regii vice conficis, quibus ipse rex inclutus modo coram terrefactis gentium trans-marinarum, modo... cum barbaris... tremantibus foedus victor innodat, modo... ut populos sub armis, sic frenat arma sub legibus. Sidon. Apollin., *Epist.*, VIII, 5.

ses croyances, un tel empire que, plus d'une fois, il fit triompher l'innocence des rigueurs de la persécution. Dieu et les lettres consolèrent ce ministre, au milieu des injustices et des violences dont il fut le témoin ; et d'ailleurs, les princes mauvais ne sont jamais si obstinés dans le mal, qu'ils ne subissent, comme malgré eux, l'ascendant d'une haute et inflexible vertu.

Sidoine Apollinaire, en envoyant son épigramme à la cour de Toulouse, pensa que ses vers, s'ils arrivaient à la connaissance de Léon, réveilleraient le souvenir de leur ancienne amitié ; mais il ne songeait plus à reparaitre dans ce palais visigoth, où il aurait trouvé aux mains du nouveau monarque le sang de ce cher Théodoric, qui avait emporté son estime et ses regrets. Il échappait autant que possible à cette domination barbare, en se tenant dans les provinces qu'elle n'avait pas soumises, et se consolait du malheur des révolutions par la culture assidue des lettres, et l'étude de la philosophie chrétienne dont il soutenait la cause, au milieu des débats que soulevèrent alors divers systèmes sur la nature de l'âme.

Comme les principaux philosophes de son temps, Sidoine professait une grande estime pour les doctrines de Platon. Il aimait tellement sa théorie sur les êtres qu'il la célébra dans ses vers. Nulle part ailleurs, il n'avait vu exposée avec autant de clarté et de justesse, la distinction qui existe entre les divers règnes de la nature.

Platon, en effet, avait imaginé une distance progressive entre les premiers êtres et l'être souverain. Au dernier degré de l'échelle ontologique, il plaçait le règne minéral qui n'a que l'existence en partage ; au second, le règne végétal qui a l'existence et la vie ; au troisième, le règne animal qui a l'existence, la vie et les sensations ; au quatrième, les créatures raisonnables qui ont de plus la raison, la sagesse et le discernement ; au cinquième, les créatures supérieures que plusieurs ont prises pour des dieux, parce qu'elles peuvent, à leur gré, prendre des corps pour communiquer avec les mortels, et les laisser aussitôt pour leur forme primitive ; au sixième degré, c'est-à-dire, au sommet de l'existence et de la vie, il plaçait l'être

par excellence, le créateur universel qui est au-dessus de tout, sans rien avoir au-dessus de lui (1).

La nature de l'homme frappait aussi l'attention de Sidoine Apollinaire, et il a écrit sur son extrême misère et la vraie cause de sa supériorité, une page où on croirait retrouver les appréciations morales de Cicéron et de Sénèque, et les observations si fines et si profondes de Pascal.

« S'il faut, dit-il, juger de l'homme plutôt par la matière  
 » que par l'intelligence, j'ignore absolument, si on n'envisage  
 » que sa conformation extérieure qui a ses limites, malgré  
 » l'étendue de l'espace où elle se produit, ce que nous pour-  
 » rions admirer dans cet homme, lui qui naît le plus misé-  
 » rable et le plus dépourvu de tous les animaux (2). Le bœuf  
 » trouve une espèce de vêtement dans son poil, le sanglier  
 » dans ses soies, l'oiseau dans ses plumes; ils ont pour l'attaque  
 » ou la défense des cornes, des dents, des griffes qui leur  
 » servent d'armes propres; pour nos membres, vous diriez  
 » qu'ils sont jetés en ce monde, plutôt qu'ils n'y sont produits;  
 » et, pendant que la nature prodigue ses ressources dans l'en-

(1) Invenit hic princeps quid prima essentia distet  
 A summo sexloque bono, cum denique saxa  
 Sint tantum, penitusque nisi nihil esse probentur,  
 Proxima succedant, quibus esse et vivere promptum est,  
 Adlere queis possis nil amplius arbore et herba;  
 Tertia sui pecorum, quorum esse et vivere motu  
 Non caret et sensu; mortales quarta deinde  
 Respiciat factura suos, quibus esse, moveri,  
 Vivere cum sensu datur, et supereminet illud,  
 Quod sapient, veroque valent discernere finem;  
 Quinta creaturas superas substantia prodal,  
 .....  
 .....  
 Sic fieri ut pateat substantia summa creator,  
 Sexta tamen, supraque nihil, sed cuncta sub ipso.

Sidon. Apollin., *Carm.*, XV, v. 102-117.

(2) Equidem si humana substantia rectius mole quam mente censenda est, plurimum ignoro quid secundum corpulentiam per spatia quamvis porrecta finalem in homine miremur, quo nihil æque miserum destitutumque nascendi conditio porrexit. . . Id., *Epist.*, VII, v. 14.

» fantement des autres animaux, et leur ouvre aussitôt le sein  
» d'une tendre mère, elle laisse comme échapper les corps  
» humains, et se joue, cruelle marâtre, de leur faiblesse (1).

» Pour moi qui regarde l'esprit comme bien supérieur au  
» corps, j'estime que la différence vient de ce que notre intel-  
» ligence nous élève au-dessus des animaux incapables de dis-  
» cerner le vrai du faux. Otez en effet la dignité de cette  
» raison, et dites-moi, je vous prie, ce que vous trouvez de  
» merveilleux et remarquable dans la conformation de l'hom-  
» me (2). Est-ce la hauteur? mais souvent elle s'appliquerait  
» mieux à des poutres. Est-ce la force? mais elle est plus  
» sensible dans les muscles de la tête d'un lion. Est-ce la  
» beauté des traits? mais l'argile la reproduit mieux dans ses  
» statues et la cire dans ses peintures. Est-ce la vitesse, la  
» vigilance, la voix, l'industrie? mais combien d'animaux le  
» disputent à l'homme pour tous ces avantages! Combien  
» même l'emportent sur lui par la pénétration de la vue, la  
» finesse de l'ouïe, la subtilité de l'odorat, le discernement  
» du goût et la délicatesse du tact (3)!

» La matière informe le cède au corps animal, s'il est formé;  
» le corps qui n'est que formé vient après celui qui est doué  
» de vie; et ainsi l'esprit de l'homme a la prééminence sur  
» l'âme des animaux: car, si la chair est inférieure à la vie,  
» de même la vie est inférieure à la raison, faculté que Dieu  
» a concédée à notre nature, et qu'il a refusée à la substance  
» animale (4). Et même dans l'état de l'âme humaine, n'ob-  
» serve-t-on pas une double condition? Certaines âmes, en  
» effet, bien qu'elles soient douées de la raison commune à

(1) ... Cumque gignendis artibus animalium ceterorum multifario natura præsidio, quasi quædam sinu patente mater occurrat, humana tantum corpora effudit, quorum imbecillitati quodammodo noverraretur.

Solon, Apollin., *Epist.*, VII, 14.

(2) Cujus si tantisper submoveant dignitas, m... dicant, velim, in hominis forma quid satis præstans, quid spectabile putent. Id., *ibid.*

(3) Id., *ibid.* passim.

(4) ... Sicut inferior est caro vitæ, sic vita rationi, cujus assequendæ substantiam nostram computem Deus artifex, ferream vero impotem fecit. Id., *ibid.*

» l'humanité, sont lourdes, paresseuses, et sont comme foulées  
 » sous le génie d'âmes plus habiles et plus pénétrantes; d'autres  
 » aussi qui n'ont qu'en partage la sagesse naturelle, se laissent  
 » facilement devancer par celles qui sont plus éclairées (1). »

Ces réflexions de Sidoine Apollinaire, sur la hiérarchie des êtres et des esprits, se rattachaient à ces doctrines spiritualistes du Lycée et de l'Académie qu'avaient embrassées les intelligences les plus élevées, et qu'elles allièrent avec le spiritualisme chrétien, pour en faire un ensemble d'idées morales, et un cours de philosophie religieuse enseigné dans les grandes écoles de l'Occident.

Le cinquième siècle opéra une vraie révolution dans le mouvement philosophique des esprits, en brisant les traditions de la philosophie païenne, et en inaugurant le règne de cette théologie chrétienne qui prétendait soumettre les intelligences à l'autorité de la raison et de la loi. De graves débats, et sur les plus hautes questions, s'agitèrent au sein des écoles; mais les discussions les plus vives portèrent sur cette question de la nature de l'âme que l'enseignement catholique n'avait pas encore entièrement dégagée de ces erreurs sur la matérialité auxquelles Tertullien avait prêté l'éclat de son nom et de son savoir (2). Malgré les efforts du spiritualisme à faire prévaloir la doctrine de l'immatérialité que saint Augustin (3) et Némésius d'Emèse (4) avaient soutenue dans des écrits remarquables, la différence essentielle des deux substances n'était pas un point de doctrine également reconnu. Que les disciples de l'épicurisme grec défendissent le matérialisme qui était comme le drapeau de leur école, il n'y avait en cela rien qui dût surprendre; mais jusqu'au sein des écoles chrétiennes, la question

(1) Nam, sicut animæ humanitus licet ratiocinantes, hebetes tamen pigriores prudentum acutarumque calcantur ingenio; ita si quæ sunt, quæ sola naturali sapientia vigent, hæ peritarum se meritis superveniri facile concedunt.

Sidon. Apollin., *Epist.* VII. 14

(2) Opera Tertull., *De Anima*, c. 3, 7. — Isid., *De Vir. illust.*, c. 25.

(3) S. August., *De Quantitate animæ*.

(4) Nemes., *Περὶ φύσεως ἀνθρώπου*.

de l'âme n'était pas toujours résolue dans le vrai sens de l'orthodoxie philosophique, et certains penseurs, sous prétexte que Dieu seul était spirituel, enseignaient que les anges et les âmes étaient corporels. Ce n'est pas que leur matérialisme fût grossier comme celui d'Epicure et des écoles de l'Ionie; ils avaient soin de le couvrir d'une vague teinte de spiritualisme, en reconnaissant dans les esprits créés une immatérialité relative qu'ils disaient être le produit de la grâce plus que celui de la nature (1).

En ces temps, le triomphe de l'immatérialité était presque assuré; il l'eût été entièrement, si la doctrine contraire n'eût trouvé dans Pomère d'Arles et Fauste de Riès deux partisans zélés. Pomère était Maure de nation (2); mais il avait fui de bonne heure sa patrie dévastée par les Vaudales pour gagner les Gaules où il ouvrit, à Arles, une chaire de rhétorique qu'il rendit célèbre par son enseignement. Il se livra à des études profondes et variées sur la nature de l'âme, et publia sur ce sujet un ouvrage en forme de dialogues (3), où il s'écarta de la vérité, en soutenant par de faux raisonnements que notre esprit est matériel.

Mais le philosophe qui mit le plus d'habileté et le plus de chaleur à défendre la matérialité de l'âme, ce fut Fauste de Riès. Il en traita dans un ouvrage qui fit du bruit, et auquel le voile de l'anonyme donna un intérêt de plus. On se passionna pour cet écrit qui joignait l'élégance à l'érudition, et,

(1) Joann. Damasc., *De orthodoxa Fide*, l. II, c. 3, 12.

(2) Gennad., *Vir. illustr.*, c. 98.

(3) Nous n'avons plus cet ouvrage philosophique de Pomère : il ne nous reste que ce qui en a été conservé par Gennade et Isidore de Séville. Il était divisé en huit livres. Dans le premier, Pomère expliquait ce qu'est que l'âme, et comment il faut croire qu'elle a été faite à l'image de Dieu. Dans le second, il examinait sa nature. Dans le troisième, il étudiait ses origines. Dans le quatrième, il traitait cette question, savoir si l'âme a été créée sans péché, ou si émanant de l'âme du premier homme, elle en a contracté la souillure originelle. Dans le cinquième, il expliquait ce qu'il faut entendre par la faculté de l'âme. Dans le sixième, il établissait la cause des combats de la chair et de l'esprit; dans le septième, la différence de la vie et de la mort; et dans le huitième, il touchait à certains dogmes sur la résurrection.



comme on lui donnait pour auteur un évêque dont le nom était cher à tous les amis de l'Église et des lettres, il se répandit en très-peu de temps parmi un grand nombre de personnes.

Claudien Mamert le rencontra dans plusieurs bibliothèques, et, curieux de savoir par lui-même si cet écrit méritait toute l'estime qu'on en faisait, il le parcourut et découvrit bientôt les erreurs dangereuses qu'il renfermait.

L'auteur soutenait que Dieu seul était incorporel, parce qu'il était insaisissable et partout répandu ; mais que l'âme, malgré sa subtilité, était un agent corporel. Il le démontrait d'abord par l'autorité de l'Écriture et de quelques docteurs, surtout de saint Jérôme et de Cassien qui paraissent avoir soutenu une opinion favorable à cette erreur. Il joignait ensuite le raisonnement aux autorités, et prétendait qu'il fallait conclure à la matérialité de l'âme, de ce qu'elle était enfermée dans le corps, et qu'elle y vivait constamment retenue, quoique son imagination pût s'étendre à des choses éloignées d'elle. De ce principe, il tirait comme une conséquence rigoureuse, que les âmes délivrées du corps et les anges étaient des créatures corporelles, quoique plus déliées que les autres, puisqu'elles étaient enfermées dans une certaine étendue. Il admettait toutefois qu'on pût dire que c'étaient des créatures spirituelles, mais seulement comme on le dit de l'air, car il soutenait qu'attribuer à l'âme l'immatérialité, c'était lui reconnaître une prérogative qui n'appartient qu'à Dieu (1).

L'écrit d'ailleurs était court, précis, substantiel, de sorte que les lecteurs pouvaient le parcourir en entier, sans être rebutés trop tôt par l'aridité apparente de ces matières.

Sidoine Apollinaire, que ses goûts de poésie ne détournaient pas toujours des études philosophiques, voulut connaître cet ouvrage qui courait parmi les philosophes de la Gaule ; la lec-

(1) *Bibliotheca Patrum*, t. VI. Cet écrit de Fauste sur les créatures se trouve dans la Bibliothèque des Pères, en tête de l'ouvrage de Mamert Claudien. *Hist. générale des Aut. uns sacrés*, par D. Ceillier, t. X, c. XVI. — *Hist. litt. r. de la France*, t. II, pp. 592-593. — Gennad., *Vir. illustr.* — Cassian., *Collat.*, 7, c. 13.

ture qu'il en fit le convainquit du danger qu'il y aurait à ce que les erreurs qu'il y découvrit se répandissent impunément, surtout à une époque où il importait de raffermir dans les esprits ce dogme de la spiritualité de l'âme si souvent ébranlé. Il ne se crut pas assez d'autorité et de savoir dans ces matières pour réfuter cet ouvrage, mais se rappelant quelle force avait Claudien dans la controverse et la discussion (1), il l'engagea, sans plus tarder, à combattre les erreurs qui venaient de se produire, et prit ainsi part à un des débats les plus sérieux que la philosophie eût soulevés dans le cours du cinquième siècle.

Claudien avait déjà eu la pensée de venger la cause des spiritualistes ; mais, soit crainte, soit défiance de lui-même, il hésitait dans sa première résolution, et il ne fallut rien moins que les exhortations pressantes de Sidoine Apollinaire et de plusieurs autres personnes de mérite pour vaincre ses incertitudes. Enfin il se mit à l'œuvre, et écrivit sur la nature de l'âme un long traité, où il s'attacha à renverser les preuves de son adversaire par les démonstrations les plus concluantes.

L'ouvrage était aussi étendu que l'écrit de Fauste était court ; mais afin qu'il ne vint à l'esprit de personne de trouver étrange qu'on eût composé plusieurs livres pour réfuter ce qui avait été dit dans quelques pages, Claudien prévenait cette objection par cette réflexion si vraie, que si un mot suffit pour nier une vérité, il faut un discours pour la prouver et l'établir (2).

Claudien d'édia son ouvrage à Sidoine Apollinaire, soit qu'il voulût lui donner une nouvelle marque de son amitié, soit qu'il le regardât comme un des hommes les plus capables de comprendre et de juger les plus hautes questions du spiritualisme. Il ne se contenta pas en effet de lui dédier son livre, il le pria de prononcer sur la valeur de ses raisonnements, et de retrancher dans ses pensées et son style ce qu'il jugerait à propos (3).

La dédicace à Sidoine Apollinaire fait l'ouverture du livre :

(1) Claudianus, vir ad loquendum artifex, et ad disputandum subtilis. Gennad., *Vir illustr.*, c. 83.

(2) Claudian, *De Statu animæ*.

(3) Id., *ibid.*

elle est remplie des plus justes réflexions. Après avoir appelé Sidoine, patrice, ancien préfet, et avoir donné de grands éloges à sa vertu et à son savoir, il se plaint des prétentions de la philosophie de son temps, et de la vaine sagesse de ceux qui préfèrent leurs propres lumières à celles de la raison.

« C'est un grand vice dans le genre humain, écrivait-il à  
» son cher Sollins (1), que cette superbe ignorance de bien  
» des gens, et cette opiniâtreté qu'ils mettent à défendre à  
» tort et à travers les opinions qu'ils ont une fois adoptées.  
» En effet, la plupart des hommes, tirant des sens du corps  
» l'image des choses corporelles, ont la vue troublée, comme  
» par certaines ombres des choses, ou bien, conservant dans  
» la vieillesse les faibles idées de leur premier âge, se mettent  
» à redevenir enfants. Ont-ils quelque facilité de langage, né-  
» gligeant alors de remonter à la cause des choses, ils dédaignent l'âme de la raison pour s'attacher au corps des mots.  
» Puis, comme on arrive à la vérité par un double chemin,  
» soit en se soumettant à la foi sous l'empire de l'autorité,  
» soit en allant à la science par le raisonnement, ils refusent  
» de croire que l'autorité ordonne, ou que la raison insinue  
» rien qui soit à préférer, et, dès lors, ils méprisent le petit  
» nombre de docteurs, et en imposent aux ignorants qui sont  
» en grande majorité. Mais il se fait aussi qu'ils sont séduits à  
» leur tour par ceux à qui ils font illusion; car ils croient aux  
» louanges trompeuses qu'on leur adresse, ce qui fait courir à  
» leur raison les plus graves dangers. Ajoutez à cela les tour-  
» ments d'une jalousie qui s'aigrit, et dans lesquels un cœur  
» envieux trouve à la fois son crime et sa peine. Si, en effet,  
» ceux qu'ils poursuivent d'une haine injuste, émettent une  
» vérité qui puisse être utile au public, voilà que, dans leur  
» envie, ils affirment le contraire, bien qu'ils pensent de même;  
» comme si, en épuisant et en affermissant leur haine, ils ne  
» craignent pas de perdre la vertu.

» C'est ainsi que par la haine du prochain, ils en viennent

(1) C'est le nom que Claudien donne à Sidoine dans cette dédicace.

» à celle de Dieu. Et , comme dans la violation de deux pré-  
» ceptes, ils méprisent tous les autres préceptes et la plénitude  
» de la loi, il n'y a rien d'étonnant qu'ils ne pensent juste , ni  
» de Dieu , ni de l'homme , eux qui , par la haine , éloignent  
» d'eux l'un et l'autre. Après tout, je suis médiocrement ému  
» de ce vice , tout détestable qu'il est ; car , bien qu'ils aiguï-  
» sent contre les autres les traits de la malveillance , ils se  
» frappent de leurs propres coups , et reçoivent les blessures  
» qu'ils s'efforcent de faire.

» Ce qui est un crime plus grave et plus dangereux , c'est  
» qu'ils conçoivent follement des opinions hostiles à l'ortho-  
» doxie catholique , qu'ils les émettent avec vanité , les cons-  
» truisent avec orgueil , les écrivent avec témérité et les défen-  
» dent obstinément. Comme ils sont tombés par faiblesse  
» humaine , ils affectent de défendre leur faute par un entête-  
» ment opiniâtre , de crainte qu'on ne les soupçonne d'avoir  
» pu faillir. Car s'ils élèvent en public l'édifice de leurs sys-  
» tèmes , en secret néanmoins ils emploient des stratagèmes ,  
» ils ont recours à des paroles mielleuses , et prient assidûment  
» ceux qui sont ignorants des choses , de s'en tenir de préfé-  
» rence à leurs sentiments , d'adhérer à leur doctrine. Dans  
» leur délire , ils proclament que leurs enseignements sont  
» pleins de vérité et tout à fait salutaires. »

Claudien ne pouvait flétrir dans des termes plus amers l'or-  
gueil de ces faux sages qui vont jusqu'à diviniser leurs systèmes,  
pour en imposer à la crédulité de leurs disciples ; il ne démas-  
que pas avec moins d'habileté les manœuvres qu'ils emploient,  
quand ils se sentent trop vivement pressés par les arguments  
dont les accablent les défenseurs de la vérité.

« Si vous leur demandez , dit-il , sur quelle autorité leurs  
» opinions reposent , ils vous répondent que les secrets de cau-  
» ses pareilles ne peuvent se pénétrer qu'à l'aide de la raison ,  
» cette subtile exploratrice des choses. Si vous mettez la rai-  
» son en avant pour la question présente , ils prétendent alors  
» qu'il vaut mieux s'en rapporter à l'autorité que de vouloir ,  
» pour certains arguments qui cachent beaucoup d'écueils , se

» jeter sur la mer naufragieuse de la discussion. C'est ainsi  
» qu'ils éludent la raison par l'autorité, comme ils éludent  
» l'autorité par le recours à la raison, et qu'ils emploient l'une  
» et l'autre pour n'user ni de l'une ni de l'autre. Si l'argu-  
» mentation les serre trop fort dans ces liens, ils renverront à  
» d'autres la tâche de résoudre les objections qu'on leur pro-  
» pose, ajoutant que, pour eux, ils relèvent surtout de l'auto-  
» rité d'autrui, et qu'ils s'en tiennent surtout à ce qu'un autre  
» a enseigné. Qui donc souffrirait, ou penserait qu'on peut  
» souffrir qu'il y ait des hommes qui nient ainsi la science et  
» réclament cependant la doctrine; qui édifient ses pensées,  
» si la discussion est absente, et qui les voilent, dès qu'elle se  
» montre?

» Vous me demandez, mon cher Sollius, où tend mon dis-  
» cours.

» Je vois, en effet, que j'ai été un peu plus loin que je ne  
» voulais; mais le temps présent m'afflige, et je rougis des  
» misères de mon siècle (1). »

Cette lettre de Claudien à Sidoine Apollinaire est un docu-  
ment précieux, en ce qu'elle révèle les débats qui partageaient  
les esprits sur certaines matières de philosophie et de religion.  
Nous venons de voir que les philosophes différaient d'opinion  
sur la nature de l'âme. Les vives controverses suscitées, au  
temps d'Augustin, sur la grâce, le libre arbitre et le mystère  
des destinées humaines, n'étaient pas tellement assoupies,  
qu'elles ne réveillassent, au sein des écoles théologiques, les  
ardeurs d'une polémique passionnée. Nous ne saurions accepter  
que tous les traits de cette satire philosophique, lancés par  
Claudien contre certains esprits de son siècle, portent spécia-  
lement sur Fauste de Riès. Bien que celui-ci eût erré dans les  
graves questions du spiritualisme, et qu'il eût donné quelque  
gage aux doctrines suspectes, mais pas encore condamnées du  
sémi-pélagianisme, il n'en était pas moins un évêque dévoué  
aux grands intérêts de l'Eglise, et chez lequel les vertus fai-

(1) Claudien., *De Statu animæ*, lib. I, c. I.

saient un contre-poids salutaire à quelques nouveautés de doctrine et à certaines témérités de langage qu'on surprenait dans ses écrits. Claudien ne soupçonna pas sans doute que Fausto fût l'auteur de l'écrit qu'il se proposait de réfuter ; il dut penser que c'était l'œuvre d'un écrivain de l'école pélagienne, d'un disciple attardé de Cœlestius et de Cassien, ou même celle d'un rejeton de ces races philosophiques de la Grèce qui pullulaient en Gaule, sur le vieux tronc du matérialisme ionien. L'erreur a toujours marché près de la vérité pour en arrêter les lumières ; et le cinquième siècle, comme tous les autres, était le témoin de ces rudes et saintes luttes qui s'engagent sur le terrain de la conscience et du droit. Si d'une part, Augustin, Salvien, Eucher, Vincent de Lérins, Claudien et tant d'autres, dépensèrent d'utiles labeurs pour la défense de la véritable cause ; de l'autre, les hérésiarques et les faux sages ne manquèrent pas qui mirent au service du mensonge, une patience et un génie dignes d'une plus noble fin. Mais on vit alors, ce qui arrive toujours, la discussion s'échauffer, et les passions se mêler à ces débats pour les prolonger et les obscurcir.

Quoique ces luttes coûtassent à Claudien, dont l'esprit était calme et modéré, il les soutint avec courage, et de manière à assurer le triomphe de sa cause ; car la spiritualité de l'âme trouva rarement un plus éloquent défenseur.

Son livre tient de trop près à Sidoine Apollinaire qui lui en inspira l'idée, et auquel, en retour, il le dédia, pour que nous ne disions rien du contenu de ces pages à l'étude desquelles notre poète-philosophe consacra quelques-unes de ses veilles, et qu'il honora plus tard de ses éloges les plus flatteurs.

L'ouvrage de Claudien est divisé en trois livres. Dans le premier, il examine la spiritualité de l'âme avec les seules lumières de la raison, et établit par des preuves que les écoles spiritualistes répéteront plus tard, que l'âme est indivisible (1), que son essence est d'être une substance qui pense, qu'elle

(1) Claudian., *De Statu animæ*, lib. I, c. XIX.

est toute pensée (1), et que, dans ces conditions, il répugne qu'elle soit corporelle.

Le second livre est consacré à l'exposition des divers témoignages tirés de la philosophie ancienne et de la théologie chrétienne. Il cite plusieurs passages d'Archytas (2), de Platon, de Porphyre, de Sextius (3) et de Varon, qui démontrent qu'aux yeux de ces philosophes, l'âme n'avait aucune des qualités qui sont de l'essence du corps. A ces autorités il joint celles de Grégoire de Nazianze, d'Ambroise, d'Augustin et d'Eucher (4), et couronne cet ensemble de citations par des preuves empruntées à l'Evangile et aux Epîtres de saint Paul (5).

Dans le troisième livre, Claudien réfute les objections de Fauste contre la spiritualité de l'âme, et explique certains faits évangéliques qu'avaient allégués ses adversaires, de manière à faire voir qu'ils sont aussi admissibles dans le système des spiritualistes que dans aucun autre système.

La conclusion que Claudien tire de ses trois livres, est que l'homme se compose de deux substances, l'une spirituelle et immortelle, qui est l'âme, l'autre corporelle et mortelle, qui est le corps. Il résume ensuite sa doctrine en dix propositions fondamentales que les écoles contemporaines regardaient comme le symbole de la psychologie chrétienne. Elles renferment dans un court tableau la pensée tout entière du spiritualisme sur la nature des êtres corporels et incorporels.

« I. Dieu est incorporel ; or l'âme humaine est l'image de Dieu, puisque l'homme a été fait à son image et à sa ressemblance. Mais un corps ne peut être l'image d'un être incorporel ; de ce que l'âme humaine est l'image de Dieu, il résulte donc qu'elle est incorporelle (6).

(1) Claud., *De Statu animæ*, c. XXIV.

(2) Archytas était un philosophe pythagoricien.

(3) Philosophe romain.

(4) Claud., *De Statu animæ*, lib. II, c. IX.

(5) Id., *ibid.*, lib. II, c. XI.

(6) Deus incorporeus est ; Imago autem Dei est humanus animus ; quoniam ad similitudinem et imaginem Dei factus est homo : cum vero imago incorporei

» II. Tout ce qui n'est point dans un lieu est incorporel. Or l'âme est la vie du corps, et, dans le corps vivant, chaque partie vit autant que le corps entier. Il y a donc autant de vie, dans chaque partie du corps, que dans tout le corps, et l'âme est cette vie. Mais ce qui est aussi grand dans la partie que dans le tout, et dans un petit espace que dans un grand, n'occupe point de lieu; donc l'âme n'est point locale; et, comme ce qui n'occupe point de lieu n'est pas corporel, il faut conclure que l'âme n'est pas un corps (1).

» III. L'âme pense et raisonne, et il est de son essence de raisonner. Or, la raison n'est ni locale, ni corporelle; donc l'âme est incorporelle (2).

» IV. La volonté de l'âme est sa substance, et, si l'âme entière veut, elle est toute volonté: mais la volonté n'est point un corps; donc l'âme n'est pas un corps (3).

» V. La mémoire est une capacité qui n'a rien de local; on ne la voit pas s'élargir ou se rétrécir, selon le grand ou petit nombre de choses dont elle se souvient: le souvenir qu'elle a des choses matérielles est immatériel; et quand l'âme se souvient, elle se souvient tout entière, elle est toute mémoire. Or la mémoire n'est pas un corps, donc l'âme n'en est pas un (4).

corpus esse non potest. Igitur quia imago Dei est humanus animus, incorporeus est animus humanus. Claud., *De Statu animæ*, lib. III, c. XIV.

(1) Omne illocaie incorporeum quoque est: porro vita corporis anima est, et in corpore vivente tam vivit pars minima corporis, quam totum corpus. Tam un ergo viæ in parte corporis est, quantum in toto corpore: et vita læ anima est. Nec locale est quod tam magnum est in toto quam in aliquo, et tam magnum in parvo quam in magno. Non igitur localis est animus: et quidquid illocaie est, corporeum non est: igitur anima corpus non est. Id., *ibid.*

(2) Ratio inatur anima rationalis, et substantiali et inest animæ ratiocinari, et ratio incorporealis atque illocalis est; igitur incorporealis est anima. Id., *ibid.*

(3) Item non voluntas animæ substantia ejus est, et si tota vult anima, tota voluntas est, et voluntas corpus non est; igitur anima non est corpus. Id., *ibid.*

(4) Item memoria illocalis quædam capacitas est, quæ nec multitudine recordatum distenditur, nec paucitate tenuatur, et incorporealiter etiam corporaliæ remiscitur; et cum meminit animus, totus meminit, et totus memoria est, qui meminit totus, et memoria corpus non est; non igitur corpus est animus.

Id., *ibid.*



» VI. Le corps ne sent le coup qu'à l'endroit où on le frappe ; l'âme tout entière le sent , non par le corps tout entier , mais par une partie du corps. Il n'y a rien de local dans une sensation de ce genre ; et , comme ce qui n'a rien de local est incorporel , il suit que l'âme est aussi incorporelle (1).

» VII. Le corps ne s'approche ni ne s'éloigne de Dieu ; l'âme s'en approche et s'en éloigne sans jamais occuper un lieu ; donc l'âme n'est pas un corps (2).

» VIII. Le corps se meut d'un lieu à un autre , et comme l'âme n'a point de mouvement semblable , elle ne peut être un corps (3).

» IX. Le corps est étendu en longueur , largeur et profondeur ; et ce qui n'a pas ces dimensions , n'est pas un corps. L'âme n'a rien de semblable ; elle n'est donc pas un corps (4).

» X. En toutes sortes de corps , il y a la droite , la gauche , le haut , le bas , le devant , le derrière ; il n'y a dans l'âme rien de pareil ; donc l'âme est incorporelle (5). »

Chacune de ces propositions se trouvait démontrée dans le cours de l'ouvrage par des arguments pleins de profondeur et de justesse. Claudien définissait avec clarté la nature et l'unité de l'âme , et , mettant en parallèle les deux substances , il concluait par une dialectique serrée à la matérialité de l'une et à la spiritualité de l'autre.

Une douce chaleur , produite par des méditations soutenues , réchauffait ces pages , et les élevait parfois des sereines con-

(1) Item corpus in parte sui tactum ibi sentit ubi tangitur ; animus per non totum corpus , hoc est per partem corporis totus sentit ; hujusmodi vero sensus illocalis est , et omne illocale incorporeum est ; incorporea ergo est omnis anima.

Claud , *De Statu animæ* , lib. III , c. XIV.

(2) Item corpus nec appropinquat Deo , nec recedit a Deo : animus autem et proximat et longinquat illocaliter ; igitur animus corpus non est. Id. , *ibid.*

(3) Item corpus movetur per locum , animus autem per eundem non movetur ; animus igitur non est corpus. Id. , *ibid.*

(4) Item longitudo , latitudo et altitudo in corpore sunt : et quidquid his caret , corpus non est. Hisce autem caret animus ; corpus igitur non est. Id. , *ibid.*

(5) Dextrum , sinistrum , sursum , deorsum , anterius et posterius in omni sunt corpore : in nulla autem sunt anima ; incorporea igitur est omnis anima.

Id. , *ibid.*

templations de la pensée jusqu'aux mouvements d'une véritable éloquence. Nul, dans ce siècle, n'avait traité avec plus de force d'esprit des questions aussi abstraites ; et, des philosophes, imbus des doctrines platoniciennes, il était le premier qui eût mis dans ces discussions de l'ensemble et de la méthode. Le philosophe et le théologien se donnaient la main pour parcourir plus sûrement des routes que la sagesse humaine n'avait pas encore bien tracées ; la raison et la foi s'éclairaient de leurs propres lumières, et, grâce au génie de Claudien, la philosophie chrétienne ouvrait au spiritualisme ces larges et lumineux horizons, où rayonneront tour à tour ces intelligences élevées, qui se nommèrent, chacune en leur temps, saint Anselme, saint Thomas, Descartes, Malebranche et Bossuet.

Sidoine Apollinaire reçut le livre de Claudien, et le parcourut avec un religieux empressement. Mais il ne répondit pas de suite aux désirs de ce philosophe qui, en lui dédiant son traité, l'avait prié de l'examiner avec le plus grand soin, et de dire qui avait vaincu, de lui ou de son adversaire (1). Ce ne fut que plus tard, alors qu'il était évêque, qu'il lui envoya une lettre où il fait, comme nous le verrons, le plus bel éloge du philosophe et de son livre (2).

Claudien revint sur les mêmes matières dans un travail moins étendu où, par des raisonnements fort courts, il démontre de

(1) L'ouvrage de Claudien fut dédié à Sidoine Apollinaire, en 470. Ce qui précise cette date, c'est que Sidoine était alors patrice, et qu'il n'était pas encore évêque.

(2) Le *Traité de la nature de l'âme* fut imprimé à Venise, en 1482, avec divers autres écrits ; à Bâle, dans les *Orthodoxographes*, en 1555 et 1556 ; à Paris, dans la Bibliothèque des Pères, en 1576 et 1644, et dans celle de Lyon, en 1677. Thadée Ugoliti le fit imprimer à Venise, en 1500. Mosellan en donna aussi une édition, à Bâle, en 1520. Les éditions d'Anvers, de 1607 et 1610, sont dues aux soins de Pulmannus, qui les enrichit des notes de Delrio. Gaspard Barthius en donna une, en 1612, à Hanau. Celle de Zuickaw, en 1635, est la plus ample et la plus correcte. On y trouve, outre les notes de Barthius, celles d'André Schot. Ce *Traité* se trouve encore dans la *Patrologie* de Migne. — *Hist. littéraire de la France*, t. II, p. 449-450. — *Ellies du Pin, Biblioth. des aut. eccl.*, t. IV, p. 228. — D. Ceillier, *Hist. génér. des aut. sacrés*, t. X, p. 346 et suiv.

nouveau la différence qui existe entre la nature corporelle et la nature incorporelle , et conclut à l'existence de deux sortes d'êtres , l'être matériel que nous saisissons par les sens , et l'être spirituel que nous percevons par l'esprit (1). Il l'adressa encore à Sidoine Apollinaire pour l'examiner , comme si , sur ces graves questions de la philosophie , il n'eût pas connu dans les Gaules un esprit plus habile et un juge plus compétent.

Grâce à l'amitié et aux lumières d'un philosophe aussi considérable , Sidoine se préserva des erreurs de son temps , et suivit , dans la dogmatique chrétienne , les voies qu'avait montrées saint Augustin , et que Claudien dégageait des erreurs amoncelées par la hardiesse ou l'imprudence de quelques sophistes.

Nous ne voyons nulle part que Fauste de Riès , si vivement combattu par Claudien , ait essayé de lui répondre , ni même qu'il ait ouvertement déchiré le voile dont il avait couvert ses doctrines. Malgré l'estime que ses talents et ses vertus lui concilièrent , il passa pour un de ces esprits hardis et téméraires qui , dans les explorations de la vérité , ne craignent pas de côtoyer de périlleux rivages , mais qu'une vertu éminente préserve contre les écueils où tant d'autres voient échouer leur raison et leur vaine sagesse. Quand on songe néanmoins que Fauste reconnaissait à la nature humaine assez de force pour commencer par elle-même , sans le secours de Dieu , l'œuvre de sa grandeur surnaturelle , et que , d'autre part , il lui déniait un de ses plus beaux privilèges , en la reléguant presque dans le domaine de la matière , on est surpris de voir comment le théologien ose méconnaître la véritable impuissance de notre nature , tandis que le philosophe ne craint pas de lui ravir les titres de sa véritable dignité (2).

Quoique Fauste se séparât par ses opinions des principaux évêques et philosophes de son temps , et que Sidoine Apollinaire

(1) Ce petit écrit de Claudien fut joint aux trois livres *De la nature de l'âme*, dans la *Bibliothèque des Pères*, imprimée à Paris, en 1576.

(2) *Histoire littéraire de la France*, t. II, p. 593.

gardât ses préférences pour les derniers, ils n'en vécurent pas moins dans une amitié réciproque (1) : Sidoine n'entendait pas que les personnes souffrissent, à ses yeux, du discrédit de leurs doctrines, et, ne pouvant se rallier à tous les sentiments de Fauste, il conservait pour sa piété, l'éloquence de ses écrits et les beautés de son langage, une admiration qui se traduisit plus d'une fois dans sa prose et ses vers.

C'est à cette époque qu'il lui adressa un poème, pour lui témoigner sa reconnaissance de l'hospitalité qu'il en avait reçue (2). Comme il destinait ces hexamètres à un pieux évêque, il comprit qu'il ne fallait invoquer ni Phébus, ni les neuf Muses, ni Orphée, ni les sources de Castalie (3) ; c'est la grâce du Christ qu'il implore (4), et qui sert de prélude à sa lyre.

Son invocation au Christ est assurément d'une longueur démesurée ; mais si elle pèche contre les règles de l'art, elle est précieuse pour la dogmatique chrétienne, parce que le poète y établit, contre les hérétiques de tous les temps, le dogme du péché originel (5), la virginité de Marie (6), la divinité du Christ, son incarnation, son humanité (7), ses miracles, son supplice, sa mort et sa résurrection (8), la rédemption des

- (1) *Affectum magnum per carmina parva fatemur.*  
Sidon. Apollin., *Carm.*, XVI, 90.
- (2) *Id.*, *Carm.*, XVI.
- (3) *Phœbum et ter ternas decima cum Pallade musas*  
*Orpheaque et laticem simulatum fontis equini*  
.....  
*Sperne fidis*.....  
*Id.*, *Carm.*, V, 1-5.
- (4) ..... *Magis ille veni nunc, spiritus, oro...*  
*Id.*, *ibid.*, v. 5.
- (5) ..... *Cum femina prima*  
*Præceptum solvens culpa nos perpetuè vinxit.*  
*Id.*, *ibid.*, v. 5-53.
- (6) ..... *Nascens ex virgine semine nullo.*  
*Id.*, *ibid.*, v. 40.
- (7) *Ante illum tempus Deus, atque in tempore Christus.*  
*Id.*, *ibid.*, v. 4.
- (8) ..... *Mortem, sed surrecturus, adisti.*  
*Id.*, *ibid.*, v. 30.

hommes (1), la délivrance des justes, et les principaux mystères définis par les décisions des conciles et les écrits des docteurs.

La seconde partie du poème est consacrée à Fauste. Après avoir prié ce pontife d'écouter les accents de sa lyre, il lui rend ses actions de grâces, de ce qu'il a su, avec l'aide du Seigneur, conserver l'innocence de son frère, et le préserver des écueils de la jeunesse (2). Il le remercie de la douce et paisible retraite qu'il trouva près de lui, et de ces frais ombrages où il le conduisait pour le soustraire aux brûlantes ardeurs de l'été (3). Il lui rappelle quelle religieuse émotion il éprouva à la vue de sa vénérable mère, et célèbre ensuite ses vertus et ses austérités qu'il compare à celles des plus illustres moines du désert.

Au témoignage de Sidoine Apollinaire, Fauste faisait revivre, dans sa ville épiscopale de Riès, les plus beaux exemples de la Thébaine, prenant seulement quelques heures de sommeil sur une terre nue, s'échappant quelquefois à la vénération de ses peuples, pour aller s'exiler dans le creux des rochers, ou sur le sommet escarpé des Alpes solitaires (4). C'est là qu'il menait une vie semblable à celle d'Elie et de Jean-Baptiste, et qu'il le disputait en pénitence et en rigueurs à ces grands héros du monachisme égyptien, Ammon, Hilarion, Sarmata, Paphnuce et Antoine (5), dont la vie écrite par les mains les plus doctes du temps révélait des prodiges d'ascétisme qui faisaient l'épouvante des uns et l'admiration des autres.

Sidoine se plaisait surtout à mettre Fauste en parallèle avec les plus célèbres moines de Lérins, et citant, l'un après l'autre,

- (1) Eripiens, quidquid veteris migraverat hostis,  
In jus per nostrum facinus.....

Sidon. Apoll., *Carm.*, V, v. 81-82.

- (2) ..... Germani, dum lubrica volvitur ætas,  
Servatus tecum domini per dona probatur,  
Nec fama titubante, pudor.

Id., *ibid.*, v. 72-74.

- (3) Id., *ibid.*, v. 81-82.

- (4) Id., *ibid.* v. 91 et suiv.

- (5) Id., *ibid.*, v. 99 et suiv.

les plus glorieux ancêtres de cette famille monastique, il lui trouvait des points de ressemblance avec chacun d'eux. Il évoquait avec un charme particulier tous les religieux souvenirs de cette Ile qui, d'un repaire de venimeux reptiles (1), était devenue le doux asile de la science et de la paix. Il disait, dans son style emphatique, combien de montagnes s'élançèrent jusqu'aux cieux du fond de cette Ile (2); il relevait les grâces (3) du pieux Honorat qui le premier attira une foule de disciples dont il fut le père; redisait la vie sainte du vieux Caprais (4), les vertus de Maxime et les mérites d'Hilaire (5) qui devint, sur le siège d'Arles, un des plus célèbres évêques de la Gaule méridionale. Puis, terminant par Fauste, dont il célébra aussi la vie pénitente et laborieuse, il lui déclarait qu'il verrait toujours en lui, quelque part qu'il fût, Honorat et Maxime (6).

C'est pour la première fois que Sidoine Apollinaire rompt avec le commerce des muses païennes, pour céder à une inspiration nouvelle. Il laissait les fontaines de Pégase pour ces rives sacrées du Jourdain, où s'était révélé tout un nouveau monde de foi et de poésie.

Sidoine était alors en Auvergne où, plus que jamais, il donnait à la religion et aux lettres ses heures les plus précieuses.

(1) *Vacuam insulam... et inaccessam venenatorum animalium metu.*

*Vita S. Honorati*, Bolland., t. II, januar.

(2) ..... *Quantos illa insula plana*  
*Miserit in cælum montes.....*

Sidon. Apollin., *carm.*, V, v. 109-110.

(3) ..... *Quæ gratia patrem*  
*Mansit Honoratum.....*

*Id., ibid.*, v. 111-112.

(4) ..... *Quæ sancta Caprasi*  
*Vita senis.....*

*Id., ibid.*, v. 110-111.

(5) ..... *Fuerit quis Maximus ille,*  
..... *Celebrans quonque laudibus illis*  
*Eucherii ventientis iter, redeuntis Hilari.*

*Id., ibid.*, v. 112 et suiv.

(6) *Semper Honoratus, semper quoque Maximus esto.*

*Id., ibid.*, v. 128.

Son esprit se tournait insensiblement vers les pensées sérieuses du christianisme. Les exemples de vertu que lui avaient donnés Patient de Lyon, Eutrope d'Autun, Gallicin de Bordeaux, Mamert de Vienne, Fauste de Riès et beaucoup d'autres, agissaient sur son cœur. La grâce divine lui montrait, sous les dehors les plus sensibles, le néant des grandeurs de la vie. Ces idées sublimes du ciel et de l'immortalité qui font la joie des belles âmes, quand elles n'en sont pas le tourment, lui revenaient sans cesse; et voyant ce qu'il avait fait pour le monde, et ce qu'il aurait dû faire pour Dieu, il se demanda si sa vie jusqu'alors n'avait pas été stérile, et si les Ambroise, les Germain d'Auxerre, les Eucher de Lyon, les Paulin de Nole, les Loup de Troyes qui avaient quitté les honneurs du siècle pour le service de Dieu, ne suivirent pas le parti le plus sage et même le plus heureux.

L'état politique de l'Occident et des Gaules n'était pas fait pour l'enchaîner de nouveau aux caprices d'une fortune qui chaque jour se jouait insclement de ses adorateurs. Anthémios et Ricimer se poursuivaient d'une haine implacable, et conjuraient mutuellement leur ruine.

Dans cette extrémité, la Gaule était abandonnée à elle-même, et en butte aux dévastations des Barbares. Syagrius, le seul représentant de la romanité au delà des Alpes, ne pouvait faire face aux invasions et aux désordres qui éclataient de toutes parts. Il n'avait pas seulement sur les bras les Visigoths et les Burgondes qui prenaient à peine au sérieux sa puissance; mais il était harcelé par des ennemis plus proches et non moins dangereux, les Franks, qui gagnaient sans cesse du terrain, et qui finirent par s'étendre depuis l'Escaut jusqu'à la Basse-Loire, pendant qu'une bande de Saxons, conduite par un certain Adovacre, s'emparait des contrées voisines de la Loire (1).

Mais Euric surtout donnait un libre cours à ses pillages et à ses excursions dans les provinces centrales de la Gaule. Sa ré-

(1) Adovacrius vero cum Saxonibus Andegavos venit.

Greg. Turon., *Hist. Franc.*, l. II, c. XVIII.

conciliation apparente avec Anthémius ne fit qu'accroître son audace, et, sans respect pour les anciens traités, il reprit ouvertement la guerre (1). Il suivit les conseils de l'infortuné Arvandus, et ouvrit une campagne contre ces Bretons, campés au-dessus de la Loire, auxquels l'Empire avait remis la défense du Berry. Il pensait qu'en détruisant leurs forces, il lui serait plus facile d'envahir le centre de la Gaule.

Ces Bretons qui n'étaient autres que ceux de l'Armorique, occupaient le Berry, sous la conduite de Riothame, prince d'une grande vertu, s'il faut en croire Sidoine Apollinaire qui le connaissait particulièrement (2). Lorsqu'ils apprirent qu'Euric marchait sur Bourges avec une forte armée (3), ils voulurent aller à sa rencontre, sans même attendre un renfort de troupes romaines et frankes que le danger commun avait cette fois réunies pour une commune défense. Les deux armées se joignirent au bourg de Déols sur les bords de l'Indre. La victoire, longtemps disputée, resta aux Visigoths; Riothame laissa sur le champ de bataille un grand nombre de ses Bretons (4), et contraint d'évacuer le Berry, il se réfugia avec le reste de ses troupes, chez les Burgondes qui étaient comme lui alliés des Romains (5) [469-470]. Les Visigoths néanmoins ne jouirent pas en sécurité du fruit de leurs victoires; attaqués à l'improviste par le comte Paulus qui s'était mis à la tête d'une armée composée de milices frankes et gallo-romaines, ils subirent un échec (6) qui le fit sans doute renoncer à la prise du Berry, que les Romains occupaient encore en l'année 472.

(1) *Rupto dissolutoque fœdere antiquo*. . . Sidon. Apollin., *Epist.*, VII, 6.

(2) Sidon. Apoll., *Epist.*, III, 9. — Riothame est le même personnage que Riothème dont parle Jornandès (*de Reb. Geth.*, XLV). Mais nous avons préféré la version de Sidoine à celle de cet historien, par la raison que Sidoine qui était contemporain de Riothame, et qui eut des relations avec lui, a dû mieux connaître son véritable nom.

(3) Jornand., *de Reb. Geth.*, XLV.

(4) *Britanni de Biturica a Gothis expulsi sunt, multis apud Dolensem vicum preceptis*. . . Greg. Turon., *Hist. Franc.* I, II, c. XVIII.

(5) Jornand.

(6) *Paulus vero comes cum Romanis ac Francis, Gothicis bella intulit et prædas egit*. Greg. Turon., *Hist. Franc.*, lib. II, c. XVIII.



Mais, avant de regagner Toulouse, Euric ne laissa pas de faire d'autres expéditions dans le pays des Turons (1), et dans les contrées riveraines de la Loire. C'est même à cette époque qu'il faut rapporter la conquête qu'il fit du pays des Lémoviques, des Ruthènes, des Vellaves et de quelques autres cantons de la première Aquitaine, en sorte qu'il ne resta plus aux Romains que le Berry et l'Auvergne, avec le petit état que Syagrius gouverna pendant dix-sept années, de 464 à 481.

L'Auvergne n'était pas pour cela à l'abri de toutes craintes. Elle ne vit pas les récentes expéditions d'Euric, sans comprendre qu'elle deviendrait à son tour le but de ses conquêtes. Résolue d'opposer une vive résistance, elle songea à organiser une ligue défensive, et, comme il fallait un généralissime ou un maître de milice, on fit des instances auprès d'Anthémios, pour qu'il déferât à Ecdice cette dignité que les circonstances rendaient moins honorable que périlleuse. Mais Anthémios, occupé de ses démêlés avec Ricimer qui s'aggravaient chaque jour, se contenta d'investir Ecdice du commandement des milices arverno-romaines, et renonçant à leur envoyer tout secours, il laissa les malheureux Transalpins s'arranger comme ils pourraient.

Les Arvernes étaient réduits à leurs propres ressources, ils ne pouvaient même pas compter sur Syagrius qui, aux prises avec les Franks, avait été obligé de leur abandonner la ville d'Angers qu'ils avaient prise d'assaut, après avoir tué le comte Pbulus (2).

Un autre fléau, non moins redoutable que la guerre, désolait l'Auvergne et les provinces voisines ; c'était la concussion des fonctionnaires. Les vicaires et les assesseurs du prétoire, loin de consulter les intérêts de l'Empire, n'imitaient que trop les exemples donnés par Arvandus, et agissaient de connivence avec les Barbares, pour pouvoir plus librement dilapider le trésor public, et lever sur les contribuables des impôts exorbitants.

(1) *Hist. du Languedoc*, I, p. 117.

(2) ... Childericus rex sequenti die advenit, interemploque Paulo comite, civitatem obtinuit. Grég. Turon., *Histor. Franc.*, I, II, c. XVIII.

Séronat, que certains disent avoir été préfet du prétoire (1), mais qu'il faut plutôt regarder comme un des vicaires de la préfecture, se livrait surtout aux plus odieuses violences, en Auvergne, dans le Berry, le Gévaudan et la Novempopulanie. Sidoine Apollinaire, qui ne l'a pas flatté dans deux de ses lettres (2), le représente comme un autre Catilina, uniquement occupé à mêler le sang des malheureux citoyens à la ruine de leurs fortunes (3).

Pendant quelque temps, Séronat avait dissimulé la perversité de ses instincts; mais à la fin sa nature s'était dévoilée tout entière (4), et on y découvrait un tel mélange d'envie, de bassesse et d'orgueil, qu'il eût inspiré le mépris, s'il n'avait répandu l'épouvante par ses exactions de tyran, et ses sentences iniques qui reposaient plus sur la calomnie que sur la vérité (5). Son avarice le rendait insatiable, sa vanité cruel et sa cupidité terrible; aussi ne cessait-il de punir les larcins ou d'en commettre lui-même (6). Il s'appropriait tout ce qui était l'objet de ses convoitises, et loin d'en donner le prix, ce qu'il faisait par dédain, il refusait même d'en prendre acte de vente, de crainte qu'il ne restât des traces de sa rapacité qu'il lui était impossible de légitimer (7). Prompt à s'irriter, il était aussi implacable dans sa haine; il ne lui arrivait que rarement de pardonner, et quand il le faisait, c'était moins pour céder à un sentiment d'humanité que pour satisfaire son avarice ou son orgueil (8).

(1) Tillem., *Hist. des Empereurs*, t. VI, p. 332.

(2) Sidon. Apollin., *Epist.*, II, 1. — V, 13.

(3) Rediit ipse Catilina seculi nostri... ut sanguinem fortunasque miserorum... misceret. Id., *Epist.*, II, 1.

(4) Scilicet in eo per dies spiritum diu dissimulati furoris aperiri... Id., *ibid.*

(5) ... Aperte invidit, abjecte fingit, serviliter superbit, indicit ut dominus, exigit ut tyrannus, addicit ut iudex, calumniatur ut barbarus... Id., *ibid.*

(6) ... Ab avaritia jejuns, a cupiditate terribilis, a vanitate crudelis, non cessat simul vel furta punire, vel facere. Id., *ibid.*

(7) ... Totum quod concupiscit, quasi comparat, nec dat pretia contemnens, nec accipit instrumenta desperans... Id., *ibid.*

(8) ... Si rara quosdam venia respexerit, hos venalitas solvit, vanitas illos, nullos mhericordia. Id., *ibid.*

En public, il montrait partout une sottise arrogante : vous l'entendiez ouvertement, et au milieu des rires, parler de guerre avec les citoyens paisibles, de littérature avec les Barbares qu'il aurait dû combattre ; et quoiqu'il ne possédât pas même les premiers principes de grammaire, il s'avisait de dicter publiquement des lettres, et faisait parade, en les retouchant, d'une vaine et ridicule éloquence (1). Sa conduite était toujours en contradiction avec ses devoirs : dans le conseil, il ordonnait ; au milieu des délibérations, il se taisait ; à l'église, il plaisantait ; dans les festins, il moralisait ; dans sa chambre, il condamnait, et sur le tribunal, il dormait (2).

Le fonctionnaire valait encore moins que le citoyen. Séronat trahissait les Romains dont il représentait les intérêts, nouait des intrigues politiques avec Euric auquel il faisait de fréquentes visites à Aire ou à Toulouse, et, pour mieux accoutumer les peuples de la Gaule romaine aux mœurs et à la domination des Barbares, il foulait aux pieds le code théodosien, et rendait la justice selon le nouveau code visigoth qui se composait des anciennes lois portées par les deux Théodoric, et de celles qu'Euric y avait ajoutées (3). Partout il vantait les Goths, insultait les Romains ; il se moquait des préfets, mais s'entendait très-bien avec les receveurs publics, et afin de mieux couvrir ses dilapidations, de concert avec eux, il recherchait d'anciennes fautes et imaginait de nouveaux impôts (4).

Ses violences faisaient partout des victimes, et, chaque jour, les foûets se remplissoient de fugitifs et les campagnes de citoyens, tandis qu'il jetait les coupables dans les temples comme

(1) . . . Palam et ridentibus convocatis, ruc'at inter cives pugnas, inter Barbaros litteras ; epistolas, ne primis quidem apicibus sufficerent initialus, publice a jactantia dicitur, ab impudentia emendat . . . .

Sidon. Apollin., *Fpist.*, II, 1.

(2) . . . In consilio tacet, in concilio jubet, in ecclesia jocatur, in convivio prædicat, in cubiculo damnat, in quæstione dormitat. . . Id., *ibid.*

(3) . . . Leges Theodosianas calcans, Theodoricianasque proponens . .

Id., *ibid.*

(4) Exultans Gothis, Insultans Romanis, Illudens præfec'is colludensque numerariis . . . veteres culpas, nova tributa perquirat. Id., *ibid.*

dans une prison publique , et qu'il arrachait les clercs aux autels pour les envoyer dans les prisons (1). Partout où il dirigeait ses pas , il se faisait précéder d'une foule de prisonniers chargés de fers , et si quelqu'un trouvait étrange qu'il se réjouît de leur douleur et insultât à leur misère , il répondait insolemment que c'était une bonne action de déshonorer , avant de les punir , ceux qu'on voulait condamner (2).

Les Gabalitains (3) eurent beaucoup à souffrir des exactions de Séronat ; il les accablait d'impôts inouïs , inventait contre eux d'odieuses calomnies , les exilait sans motifs , et ne leur permettait même pas de rentrer dans leurs foyers , lorsqu'ils avaient acquitté plusieurs fois le tribut annuel (4). Son nom était la terreur de ces pays , et , à la seule nouvelle de son arrivée , les habitants désertaient les villes , et se dispersaient , de côté et d'autre , dans la campagne ou dans les bois (5).

L'Auvergne ne gémissait pas moins sous le joug de ce cruel gouverneur. La noblesse , qui n'attendait plus aucun secours d'Anthémios , avisait à tous les moyens d'échapper à ses violences. Les colons eux-mêmes , dans la crainte qu'il leur causât , laissaient les terres incultes ; et ainsi se vérifiait le proverbe alors répandu dans les Gaules : que ce qui faisait une bonne année , c'était moins la température des saisons que l'administration des magistrats (6).

Dans ces conjonctures , Sidoine Apollinaire crut qu'il se de-

(1) ... Implet quotidie silvas fugientibus , villas hospitibus , altaria reis , carceres clericis. ... Sidon. Apollin., *Epist.*, II, 4.

(2) Signum et hoc certum est imminentis adventus , quod calervatim , quo se cumque converterit , vineti trahuntur vincula trahentes : quorum dolore lætatur , pascitur fame , præcipue pulchrum arbitratus , ante turpare quam punire damnandos. ... Id., *Epist.*, V, 13.

(3) Habitants de la Lozère.

(4) ... Nunc in auditiis indictionum generibus exhaust , nunc flexuosa calumniarum fraude circumrexit , ne tum quidem domum laboriosos redire permitteus cum tributum annum datavere. Sidon. Apollin. *Epist.*, V, 13.

(5) ... Meum exsanguibus Gaballitanis , e proximo interitur ; quos singulos sparsos inoppidatos. ... Id., *ibid.*

(6) Certe creber provincialium sermo est , annum bonum de magnis non tam fructibus , quam potestatibus æstimandum. Id., *Epist.*, III, 6.

vaît à la République et à ses nouveaux concitoyens : il réunit ses efforts à ceux d'Ecdice pour les protéger contre la tyrannie de Séronat. Mais celui-ci n'écoutait que sa cupidité, et résolu de faire, à son tour, de l'Auvergne, le théâtre de ses concussions et de ses rapines, il se rendit dans cette province, après avoir pillé les pays qu'arrose l'Adour. Sa présence répandit dans la ville une subite et profonde terreur. On ne savait quel parti prendre, celui de la fuite ou de la résistance. Pour comble de malheur, Ecdice, qui était le conseil de ses concitoyens et l'âme de leurs résolutions, se trouvait absent. Sidoine fut aussitôt chargé d'être auprès de lui l'interprète des sentiments du pays, et il lui écrivit, au nom de tous, une lettre pressante par laquelle il l'engageait à accourir à la défense de sa patrie. Il lui faisait en même temps le portrait de Séronat et le tableau des calamités qui désolaient la Gaule romaine.

« Deux maux, lui disait il, affligent également aujourd'hui tes  
» chers Arvernes : la présence de Séronat et ton absence (1)...  
» Ce Catilina de notre siècle est venu depuis des pays voisins de  
» l'Adour, pour achever parmi nous ce qu'il a commencé ailleurs.  
» Arrache-toi donc au plus tôt aux affaires qui te retardent,  
» et romps toutes les chaînes qui peuvent te retenir. La li-  
» berté mourante t'appelle et les citoyens tremblants soupirent  
» après ton retour. Quelle que soit la crainte ou l'espérance,  
» on ne veut rien faire qu'avec toi et sous ta conduite. Si la  
» République est sans force, si nous n'avons aucun secours à  
» attendre, si, comme il ne paraît que trop vrai, le prince An-  
» thémus est réduit à l'impuissance, aide-nous au moins de  
» tes conseils, et viens dire à la noblesse arverne si elle doit  
» quitter la patrie ou se couper les cheveux (2). »

(1) Duo nunc pariter mala sustinent Arverni tui . . . præsentiam Seronati et absentiam tuam. Sidon. Apollin., *Epist.*, II, 1.

(2) Proinde mores tuas citius explica, et quidquid illud est quod te retentat, incide. Te expectat palpitantium civium extrema libertas. Quidquid sperandum, quidquid desperandum est, fieri, te medio, te præsule placet. Si nullæ a republica vires, nulla præsidia, si nullæ, quantum rumor est, Anthemii principis opes, statuit, te auctore, nobilitas seu patriam dimittere, seu capillos.

Id., *ibid.*

Ecdicee ne dut pas manquer à son pays dans un pareil danger, et Séronat, contraint sans doute de quitter l'Auvergne, regagna Toulouse, pour prendre de nouvelles instructions auprès d'Euric qui, cette fois, l'envoya dans le Berry. Sidoine Apollinaire, qui épiait toutes ses démarches, informa de sa prochaine arrivée Pannychius, un de ses amis de Bourges, et l'engagea à s'armer de prudence pour se mettre à couvert des manœuvres et de la rapacité de ce magistrat.

« Tu dois savoir, lui écrivit-il sans retard, que Séronat revient de Toulouse; si tu l'ignores, apprends-le par cette lettre. Evanthius déjà se rend à Clausétia, et fait déblayer les sentiers étroits devant le monstre qu'il est chargé de guider depuis la vallée de Tarmis (1).

» Ainsi, comme on dit que ce fléau approche (et puisse le ciel obvier à ses perfidies!), préviensle mal par ta prévoyance; arrête par des accords les procès que ses agents pourraient te susciter, munis-toi de quittances, afin que ce méchant homme ne t'écrase pas sous le poids de ses impôts. D'ailleurs, il faut tout redouter de ce brigand; il en est qui craignent surtout les dommages qu'il peut causer; moi, je me défie même de ses bienfaits (2).

La vigilance active que déployait Sidoine Apollinaire pour déjouer les intrigues de Séronat, ouvrit les yeux des Arvernes sur leur propre situation et leur inspira une résolution énergique. Ils ne purent supporter plus longtemps une tyrannie aussi accablante, et, à l'exemple des provinces de la Gaule méridionale qui avaient traduit Arvandus devant le sénat romain, ils demandèrent aux mêmes tribunaux la condamnation de ce traître qui vendait aux Barbares les provinces de l'Em-

(1) *Seronatum Toloss nosti redire: si nondum, et credo quod nondum, vel per hæc disco. Jam Clausetiam pergit Evanthius.* . . .

Sidon. Apollin., *Epist.*, V, 45.

(2) *Proinde quia dicitur hæc ipsa perniciēs appropinquare, ejus proditiōnibus Deus obviat! præveni morbum providentiæ salubritate. . . Cæteri affligi per suprascriptum damno verentur; mihi latronis et beneficiæ suspecta sunt.*

*Id., ibid.*

pire, et leur achetait, par un honteux trafic, la faculté de pouvoir impunément exercer ses pécunats. Mais les Visigoths mirent le poids de leurs glaives dans la balance de la justice, et ce ne fut pas sans hésitation que la République se décida à le punir, même après qu'il eut été convaincu de ses crimes (1).

La faiblesse de l'Empire se trahissait de toutes parts, et la Gaule romaine n'eût même pas autant tardé à disparaître devant les conquêtes de la Barbarie, si les Burgondes, qui tenaient pour l'Empire, ne se fussent déclarés contre elle. Mais ils déconcertaient les autres Barbares par l'appui qu'ils prêtaient aux provinces menacées. Toutefois, ces secours manquaient souvent d'efficacité, et la défense de la romanité par les Burgondes faisait en soi une situation incertaine et périlleuse. Ces peuples avaient cela de commun avec les autres Barbares, qu'en face d'une province, facile à conquérir ou à piller, ils n'étaient pas capables de modérer leurs instincts de guerre et de pillage.

Des dissensions intestines détournèrent un instant l'attention des princes burgondes des affaires occidentales. Chilpéric et Godomar, mécontents du lot qui leur était échu dans le partage de la Burgondie, et jaloux de la suprématie de Gondebaud, se liguèrent contre lui, et le chassèrent de ses Etats. Gondebaud s'enfuit du côté des Alpes avec quelques partisans déterminés à partager son sort, et se retira auprès de Ricimer, son oncle, attendant des circonstances plus favorables pour reparaître et relever ses affaires.

Ces révolutions locales de la Barbarie ne modifièrent pas d'une manière sensible la situation politique de l'Auvergne; et elle était telle, en 470, qu'il y avait tout à craindre des Visigoths, et fort peu à espérer des Burgondes. C'est ce que faisait observer Sidoine Apollinaire avec une grande justesse.

« Placés, disait-il, entre deux peuples également ambiteux qui se jalousent et s'observent, ne sommes-nous pas

(1) Illi amore reipublicæ Seronatum Barbaris provincias propinquantem non timuere legibus tradere, quem convictum deinceps respublica vix præsumpsit occidere. Sidon. Apollin., *Epist.*, VII, 7.

» fatalement destinés à devenir la proie de l'un ou de l'autre ?  
» Ici, les Burgondes qui nous défendent, mais en se défiant de  
» nous ; là, les Visigoths qui nous attaquent, et dont notre  
» opiniâtreté ne fait qu'accroître la colère, de sorte que nous  
» n'avons pas de quoi être rassurés plus d'un côté que de  
» l'autre (1). »

Le meilleur parti pour l'Auvergne était assurément de se réfugier dans le courage de ses habitants, et de se retrancher derrière ses montagnes que la nature avait disposées autour d'elle, comme autant de forteresses. S'il n'était plus possible de reprendre le plan de politique arrêté sous Avitus, et de reconstruire une Gaule indépendante des Romains et des Barbares, on pouvait du moins songer à faire, entre les Cévennes et la Loire, au milieu des montagnes de la Gaule centrale, un Etat libre, où on fonderait le règne de ces libertés séculaires qui étoient le fond des Arvernes, en même temps qu'on trouverait dans cette souveraineté de sûres garanties pour la foi catholique contre l'arianisme intolérant des Visigoths. Le sentiment religieux fortifia le sentiment de la patrie, et sous cette double inspiration, ainsi que par les conseils d'Ecdice et de Sidoine Apollinaire, le peuple arverne tenta un dernier effort d'héroïsme. Nobles et clients prirent les armes ; des milices urbaines s'organisèrent, et des forces régulières, disciplinées par Ecdice, se tinrent prêtes à toute éventualité.

Les Visigoths, voyant que l'Auvergne ne céderait qu'à la dernière extrémité, aimèrent mieux l'entourer du cercle de leurs conquêtes, jusqu'à ce que, ses frontières ayant été entamées, il leur fût plus facile de l'envahir ; mais ils la tinrent sans relâche sous le coup de leurs menaces, ce qui fit qu'elle passa cette année et celles qui suivirent dans les plus vives anxiétés.

Sidoine Apollinaire faisait à peine diversion à des préoccupations si graves, et, désormais tout entier à la religion et à la

(1) *Circumfusarum nobis gentium arma terrificant. Sic æmulum sibi in medio positi lacrymabilis præda populorum, suspecti Burgundionibus, proximi Gothis, nec impugnantum ira, nec propugnantum caremus invidia.*

*Sidon. Apollin., Epist., IV, 3.*



patrie, il ne donnait plus aux lettres que de rares instants. La poésie profane n'avait déjà plus aucun attrait pour lui, et quand il revoyait les nombreux poèmes échappés à sa verve, il regret-tait d'avoir composé ces bagatelles qu'il ne regardait plus que comme le fruit de sa première jeunesse (1).

Cependant le public lettré de la Gaule s'attendait à jouir des produits de son génie poétique, et le consulaire Félix ne fit qu'interpréter la pensée des beaux esprits du temps en le priant de réunir ses poésies en un recueil (2). Sidoine craignait de s'exposer aux censures et à l'envie du public (3), mais comme Félix y avait mis les plus vives instances, il promit d'obéir à ses ordres dans un long poème également destiné à figurer dans son recueil.

C'est un poème où l'érudition abonde et dont la mythologie fait avec l'histoire littéraire les frais principaux.

Après avoir félicité Félix du bonheur qu'il a trouvé dans son nom et dans sa famille (4), Sidoine Apollinaire entre dans de longs détails, pour assurer son ami qu'il n'a point puisé les su-jets de ses poésies dans l'histoire des temps fabuleux et hé-roïques.

Dédaignant les anciennes routes battues par les poètes de la Grèce et de l'Italie, il n'a célébré dans ses vers ni les cités somptueuses de l'Asie ni les rois conquérants de l'Assyrie (5).

Il n'a parlé ni des triomphes d'Athènes, ni des champs de Marathon, ni du défilé des Thermopyles (6). Les conquêtes

- (1) ..... Nugis temerarias amici,  
Quas sparsit teneræ jocus juven æ.  
Sidon. Apollin., *Carm.*, IX.
- (2) In formam redigi jubes libelli?  
Id., *ibid.*
- (3) Conflari invidiæ.....  
Id., *ibid.*
- (4) Felix nomine.....  
Notis, conjuge, fratribus, parente.  
Id., *ibid.*
- (5) Id., *ibid.*, v. 12-34.
- (6) Id., *ibid.*, v. 55-46.

d'Alexandre (1), l'expédition des Argonautes (2), l'audacieuse entreprise des géants qui osèrent défier l'Olympe, en entassant le Pinde sur le Pélion, et l'Ossa sur l'Othrys (3), n'ont point inspiré sa muse. Il n'a point essayé de raconter les nombreux travaux d'Hercule qui lui valurent les honneurs de l'Olympe, ni les malheurs de la maison de Tantale, ni le cruel festin de Thyeste (4); il ne célébra jamais les aventures de Ménélas, les désastres de Pergame, les exploits d'Agamemnon et les parjures de Sinon (5). Il n'a pas, sur le mode de la muse méonienne, redit la bouillante ardeur d'Achille, la prudence consommée d'Ulysse, et ses lointains voyages sur terre et sur mer, que tant d'aventures ont rendus célèbres (6); il n'a pas chanté les dieux et les villes qui leur étaient consacrées (7); enfin il a laissé dans ses vers Cérès et Triptolème, les oracles de Lycie et les réponses de Thémis, les dieux de la Toscane, Ammon le Cinyphien, la déesse de Bérécynthie, et Bacchus avec ses Ménades chancelantes et ses autels chargés de parfums (8).

Du reste, Sidoine Apollinaire se mettait, pour la gloire poétique, au-dessous d'Hésiode, de Pindare, de Ménandre, d'Archiloque, de Stésichore et de Sapho (9); il ne prétendait pas comparer ses vers à ceux de Virgile, aux poésies d'Horace et aux *Silves* de Papinius Stace. Il exalte assez haut les philosophes et les poètes de l'école espagnole (10), Sénèque qui cultivait Platon et faisait parvenir à Néron des conseils inutiles, Sénèque

(1) Sidon. Apollin., *Carm.*, IX, v. 47-64.

(2) Id., *ibid.*, v. 62-72.

(3) Id., *ibid.*, v. 73-90.

(4) Id., *ibid.*, v. 91-103.

(5) Id., *ibid.*, v. 114-126.

(6) Id., *ibid.*, v. 127-164.

(7) Id., *ibid.*, v. 163-177.

(8) Id., *ibid.*, v. 178-207.

(9) Id., *ibid.*, v. 208-213.

(10) C'est à tort que M. Nisard (*Etudes sur les poètes latins de la décadence*, t. 1, p. 63), fait dire à Sidoine Apollinaire qu'il y eut trois Sénèques à Cordoue; notre poète, en parlant des hommes célèbres de cette ville, ne nomme que deux Sénèques auxquels il ajoute Lucain, que M. Nisard sans doute a pris pour le troisième Sénèque.

le tragique, qui rappelait sur la scène Euripide ou Thespis, et Lucain qui raconta les désastres de Philippes, insinuant par là que leur renommée surpassera de beaucoup celle à laquelle il aspire.

Il évoque la mémoire d'un grand nombre de poètes appartenant aux trois premiers siècles de la littérature latine, et, après leur avoir décerné le tribut de son admiration, il se place encore au-dessous d'eux dans les fastes de la poésie. Ce passage est précieux pour les faits littéraires qu'il renferme et pour la connaissance que Sidoine donne de certains poètes dont les noms sans lui n'auraient jamais figuré dans les annales des muses romaines.

« Tu ne trouveras ici, disait-il à Félix en parlant de ses poèmes, ni Gétulicus (1), ni Marsus (2), ni Pêdo (3), ni Silius, ni Tibulle, ni les fines plaisanteries que Sulpicia (4) adressait à son cher Calénus, ni Perse avec sa précision, ni Properce avec ses grâces, ni Térentianus (5), qui écrivit sur cent espèces de mètres, ni Lucilius, ni Lucrèce, ni Turnus (6), ni Mémor (7),

(1) Gétulicus est le même que Cn. Lentulus Gétulicus, consul en l'année 26 de Jésus-Christ, et qui devint une des victimes des emautés de Catigula, à cause de la gloire qu'il s'était acquise dans le commandement des armées romaines, dans la Haute-Germanie (Tacit., *Annales*, VI, 50). Il cultivait la poésie badine : il ne nous reste de lui que trois vers hexamètres, insérés par H. Estienne dans ses *Fragm. Veler. poet. latin.*, p. 414.

(2) Le poète Domitius Marsus vivait au temps d'Auguste. Ovide le comprend parmi les poètes célèbres qu'il avait connus (Ovid., *de Ponto*, IV, 16); et Martial, qui le compare à Catulle, déclare qu'il l'a pris pour modèle dans ses épigrammes (Martial, I, 71; v. 5, VII, 99).

(3) C. Pêdo Albinovanus vivait sous Auguste et Tibère. Ce poète composa divers ouvrages et surtout des épigrammes (Martial., *Præfat.*, E. 1). Quintilien (*Institut. orat.*, X, 1) en parle comme d'un poète épique; on lui attribue, en effet, un poème sur Thésée, et un autre sur le voyage de Germanicus dans l'Océan septentrional.

(4) Sulpicia, dame romaine, cultivait la poésie. Le temps nous a ravi ses œuvres, à l'exception d'une satire qu'elle fit contre Domitien, au sujet de son édit contre les philosophes.

(5) Térentianus, poète-grammairien, est l'auteur d'un poème sur la versification. Il vivait, selon les uns, au premier siècle, selon les autres, au troisième siècle de notre ère.

(6) Turnus, poète satirique, vécut sous Titus et Domitien, à la cour desquels il jouit d'un grand crédit.

(7) Scæva Mémor était frère de Turnus; il s'appliquait à la tragédie.

» ni Ennius, ni Catulle, ni Stella (1), ni Septime et Pétrone, ni  
» Martial à l'épigramme toujours mordante, ni le poète, qui au  
» temps du second César, fut relégué à Tomes pour un éternel  
» exil, ni Juvénal qui, par un sort pareil, devint, au milieu des  
» applaudissements d'une foule légère, la victime d'un histrion  
» courroucé, ni Claudien de Canope dont la céleste muse cé-  
» lébra la couche nuptiale et les enfers du noir Pluton, ni les  
» poètes qui vécurent sous nos pères, et dont l'un, dévoué  
» à Boniface et à l'inconstant Sébastien, quitta, dès sa jeu-  
» nesse, Cahors, sa patrie, pour vivre de préférence sous le  
» ciel de la cité de Pandion (2).

« Non, tu ne trouveras point dans mes poèmes tes vers élo-  
» quents et sublimes, ô digne Quintianus ! toi qui, dédai-  
» gnant le sol des Ligures et ses pénates, aimas mieux vivre  
» sur cette douce terre des Gaules où tu chantas les louanges  
» d'Aétius, au milieu des clairons et du tumulte des armes,  
» alors que, travaillant à ton livre, tu fus dans les camps trois  
» fois couronné de lierre. Tu y chercheras aussi en vain celui  
» qui fuyant la Bétique, son sol natal, gagna Ravenne (3)... ,  
» et à qui les Romains, ses admirateurs, de concert avec un  
» prince aimé de ses peuples, érigèrent une statue sur le forum  
» de Trajan (4).

(1) Arruntius Stella naquit à Padoue, l'an 61 de Jésus-Christ. Stace et Martial décernent de grands éloges à son talent.

(2)  
Non Gætulicus hic tibi legetur,  
Non Marsus, Pædo, Silius, Tibullus ;  
Non quod sulphiciæ jocos Thalææ  
Scripsit blandiloquum suo Caleno.  
Non Persii rigor, aut lepos Propertii,  
Sed nec centimeter Terentianus.  
Non Lucilius hic Lucretiusque est ;  
Non Turnus, Memor, Ennius, Catullus,  
Stella, et Septimius Petroniusque,  
Aut mordax sine fine Martialis.

Sidon. Apollin., *Carm.*, IX, v. 236 et suiv.

(3) Il est ici question de Flavius Mérobaudes, poète hispano-latin qui célébra, comme Rutilius, les dernières gloires du paganisme.

(4)  
Non tu hic nunc legeris tumque fulmen,  
O dignissime Quintianus alter,

» Ne me compare pas non plus à ces poètes que je considère  
» avec respect au-dessus de moi , Paulin , Ampélius et Sym-  
» maque , Messala d'un génie si profond , Martius qui mainte-  
» nant ne le cède à personne, et qui, dans l'art de bien dire ,  
» rivalise avec les anciens ; Pétrus, dont les paroles mêmes ont  
» le secret de ravir, ou Villicus, que le sénat met avant les  
» poètes des municipes ; ou bien à ces poètes habiles qui vi-  
» vent sur notre sol, le doux Anthédios, le vénérable Hoëne,  
» qui fut mon maître, le grave Lampride, l'ingénieux Léon,  
» et Sévérien qui sait tirer de si beaux accents de la trompette  
» épique (1). »

Sidoine Apollinaire jugeait ses poésies en aristarque sévère : sans doute, il avait raison de se mettre au-dessous de Virgile, Horace, Claudien et autres qui, dans leur temps, tenaient le sceptre de la poésie ; mais il pouvait entrer en parallèle avec plusieurs de ceux qu'il a cités, puisque la postérité, qui sait choisir et garder les œuvres de l'esprit, a conservé les siennes, tandis qu'elle a laissé dépérir celles des autres poètes qui n'ont dû leur renommée qu'au soin qu'il prit de les nommer dans ses vers.

Ses poèmes virent enfin le jour ; mais avant qu'ils partissent de sa demeure, il voulut, à l'exemple d'Horace, leur donner ses conseils, et, leur traçant la route qu'ils devaient suivre, il les engagea à visiter ses nombreux amis.

Il les envoyait à Narbonne, dans la maison consulaire de Magnus ; et, afin qu'ils pussent saluer sur la route de cette ville tous ceux qu'il connaissait, il les pria de s'écarter de l'an-

Spernens qui Ligurum solum et penales  
Mutato lare Gallias amasti,  
Inter classica signa, pila, turmas,  
Laudans vetium vacansque libro,  
In castris hedera ter aureatus.

Sidon. Apollin., *Carm.*, IX, v. 286 et suiv.

(1)

Sed ne tu mihi comparare tentes  
Quos multo minor ipse plus adoro,  
Paulinum, Ampeliumque Symmachumque,  
Messalam ingenii satis profundum.

Id., *ibid.*, v. 299 et suiv.

cien chemin, où s'élevaient des colonnes milliaires, pour suivre un plus long itinéraire qui leur permettrait de faire un plus grand nombre de stations.

La villa de Domic était désignée comme le terme de leur première course. Les Muses tremblaient devant ce juge sévère; mais une espérance pouvait soutenir les vers de Sidoine, c'est qu'ils étaient sûrs de plaire à tout le monde, s'ils obtenaient les suffrages du docte grammairien (1).

De là, ils devaient se rendre dans les murs de Brivas, ville hospitalière et célèbre dès-lors par les prodiges qu'opérait saint Julien du fond de sa tombe (2).

Puis, franchissant les plaines qui sont à droite, ils mettront un jour à gravir la montagne qui les domine, et le lendemain, ils traverseront le fleuve Triobris, et parcourront les terres gabalitaines, si souvent couvertes de neiges; là ils verront la cité des Gabales qui d'un puy élevé domine les alentours (3).

Ils se transporteront chez Justin et Sacerdos, qu'à leurs mœurs on prendrait pour de vrais spartiates, et dont l'amitié mutuelle rappelle les amitiés les plus célèbres des temps passés (4).

- (1)           Ac primum Domitii larem severi  
In rabis, trepidantibus camæniis,  
.....  
Hic si te probat, omnibus placebis.  
              Sidon. Apollin., *Carm.*, XXIV, v. 10 et suiv.
- (2)           Hinc te suscipie benigna Brivas  
Sancti quæ sovet ossa Juliani,  
Quæ, dum mortui mortuis putantur,  
Vivens e tumulo micat potestas.  
                                  Id., *ibid.*, v. 16-19.
- (3)           Hinc jam dexteriora carpis arva,  
Emensusque jugum die sub uno  
Flavum crastinus aspicias Triobrem;  
Tum terram Gabalum satis nivosam,  
Et, quantum indigenæ volunt putari,  
Sublimem in puteo videbis urbem.  
                                  Id., *ibid.*, v. 20-23.
- (4)           Hinc te temporis ad mei Laconas  
Justinum rapies suumque fratrem,

Une fois rendus à Trévidon (1), vers cette montagne voisine des Ruthènes, ils visiteront, dans leur villa, Ferréol, le bienfaiteur et l'appui des Gaules, et Papianille, son épouse, qui réunit aux charmes d'une Tanaquil les grâces modestes d'une Vestale. Non loin de leur demeure, on aperçoit le Lésora (2) plus élevé que le Caucase, et le Tarn (3) qui, dans son cours rapide, roule des paillettes d'or, et nourrit dans ses eaux claires des poissons d'une chair délicate.

En quittant le Trévidon, ils prendront les ailes légères de Zétus et de Calais, ces deux frères de Borée qui accompagneront les Argonautes dans leurs aventures, et, se détournant de cette montagne dont la cime est fertile en tempêtes, ils descendront à Voroange, pour se délasser des fatigues de leur course auprès d'Apollinaire, qu'ils surprendront occupé à revêtir ses pénates de colonnes de marbre, ou errant au milieu des

Quorum notus amor per orbis ora  
Calcat Pirithoumque Theseumque,  
Et fidum rabidi sodalem Orestæ.

Sidon. Apollin., *Carm.*, XXIV, v. 26-30. 7

- (1) Ibis Trevidon et calumniosis  
Vicinum nimis heu ! jugum Ruthentis.  
Hic docti invenies patrem Tonanti,  
Rectorem columenque Galliarum.

.....  
Conjux Papianilla quem pudico  
Curas participans juvat labore,  
Qualis nec Tanaquil fuit.....

.....  
Qualis nec Phrygiæ dicata vestæ,  
.....  
Hinc te Lesora Caucasum Scytharum,  
Vincens aspiciet, citiusque Tarnis,  
Limosum et solido sapore pressum,  
Fiscem perspicua gerens in unda.

Id., *ibid.* v. 32-47.

(2) C'est aujourd'hui la Lozère, une des plus hautes montagnes des Cévennes, du côté du Rouergue, sur les limites du Gévaudan.

(3) Le Tarn (anciennement Tarnis) sort des Cévennes et se jette dans la Garonne, en parcourant sur leurs confins l'Aquitaine et la Narbonnaise.

allées sinueuses de ses jardins, que mille fleurs embaument des plus doux parfums (1).

Ils iront dans les domaines de Cottion saluer Avite, le parent de Sidoine, et ne lui diront adieu qu'après lui avoir offert les hommages qu'il mérite (2).

Ils recevront ensuite une douce hospitalité chez Fidule, l'honneur des gens de bien, et le digne rival de Tétrade par les qualités de son cœur et son amour constant de la justice (3).

Mais avant d'arriver à Narbonne, ils séjourneront à Troisvilles, où nul ne les recevra mieux que Thaumaste, l'ancien compagnon d'études de Sidoine, son collègue et son frère en dignités (4).

Ils s'arrêteront enfin à Narbonne, où ils recevront sous le toit de Magnus et de Félix l'accueil le plus empressé (5). Heureux s'ils

- (1) Illic Zeli et Calais tibi adde pennas,  
Nimbosumque jugum fugax caveto,

.....  
Sed quamvis rapido ferare cursu,  
Lassum te Voroangus obtinebit  
Nostrum hic invenies Apollinarem.

.....  
Sidon. Apollin., *Carm.*, XXIV, v. 48 et suiv.

- (2) Hinc tu Cottion ibis, atque Avito  
Nostro dicis : ave, dehinc : valetio.  
Debes obsequium viro perenne.

Id., *ibid.*, v. 75-77.

- (3) Hinc jam te Fidulus decus bonorum,  
Et nec Tetradio satis secundus,  
Morum dotibus aut tenore recti,  
Sancta suscepit hospitalitate.

Id., *ibid.*, v. 80-83.

- (4) Exin tende gradum, Tribusque villis  
Thumastum exspecte, quemlibet duorum  
Quorum junior est mihi sodalis,  
Et collega simul graduque frater.

Id., *ibid.*, 84-87.

- (5) Hinc ad consulis ampla tecta Magni,  
Felicemque tuum veni, libelle;  
Et te bibliotheca, quæ paterna est,  
Qualis nec tetrici fuit Philagri,



se concilient les grâces de Probe ! Ils seront alors admis dans la bibliothèque de son père. C'est là que viendront souvent les lire Eulalie et Attica ; c'est là que les doctes Narbonnais viendront les étudier pour savoir quels blâmes ou quels éloges ils devront décerner à leur auteur.

Le livre de Sidoine Apollinaire suivit ses conseils ; il franchit les montagnes de l'Auvergne et de la Lozère, gagna les rivages du Tarn, et, après avoir recueilli sur son passage les applaudissements des proches et des amis de l'auteur, il vint étaler la pompe de ses hexamètres et la grâce de ses hendécasyllabes dans cette Narbonnie savante, où l'amitié des Consence et des Magnus le fit pénétrer, avec l'admiration dont ils l'entouraient, dans toutes les maisons où on se flattait d'avoir conservé le goût de la poésie et des belles-lettres.

Ce recueil contenait vingt-quatre poèmes, tous sur divers sujets. On ne peut dire quelle intention présida à leur arrangement ; il est certain qu'ils ne furent point disposés selon l'ordre chronologique. Le panégyrique d'Anthémios qui fut prononcé après ceux d'Avitus et de Majorien, figurait au premier rang. Puis venaient l'épître dédicatoire à Félix, l'épithalame de Rurice, de Polème, la description de Burgos, les poèmes de remerciement à Fauste, à Consence, plusieurs poésies fugitives, et, au dernier rang, cette pièce ingénieuse que Sidoine adressait à son livre. Assurément, notre poète ne mit, dans ce recueil, qu'une faible partie des vers qu'il avait composés. Quelque incomplet qu'il fût, il fut lu avec empressement et trouva plus d'un admirateur.

Sidoine Apollinaire se réjouissait même de la gloire que lui avaient acquise ses vers, disant avec modestie que la fortune y avait contribué plus que son talent (1). Ils lui firent, en effet,

Admitti faciet Probus probatum ;

Hic sæpe Eulaliæ meæ legeris...

Sidon. Apollin., *Carm.*, XXIV, v. 90-93.

(1) Contenti versuum felicius quam peritius editorum opinione...

Id., *Epist.*, I, 4.

dans le public, une grande renommée, et qui lui parut bien au-dessus de celle qu'il croyait mériter.

Toutefois, ces poèmes n'échappèrent pas à la censure, et, sur cette mer de la renommée qu'ils avaient tenté de parcourir, ils eurent plus d'un écueil à traverser (1).

Le goût du beau survit au milieu même des littératures en décadence. Quand Lucain et Claudien passionnaient les beaux esprits de Rome, bien des lettrés regrettaient de ne plus trouver dans leurs vers cette noble simplicité qui fait le caractère des œuvres immortelles. De même, lorsque des esprits enthousiastes portèrent jusqu'aux nues ces poésies moitié brillantes, moitié barbares de Sidoine Apollinaire, les Gallo-Romains qui conservaient encore un certain culte pour les belles formes du langage, ne goûtaient ni cette fausse richesse, ni ce luxe de descriptions et de métaphores, ni ce ton de savante barbarie qui dominaient dans les œuvres du poète gallo-latin.

Cependant la gloire poétique de Sidoine Apollinaire a traversé le cinquième siècle et les âges qui l'ont suivi ; et ses poèmes sont encore, parmi les productions de son époque, ce que nous avons de plus instructif et de plus curieux.

On y désirerait beaucoup plus de cette élégance dans la forme, de cette délicatesse dans les sentiments, et de ce naturel dans les pensées qui assurèrent un succès si légitime aux poésies de Virgile et d'Horace ; mais on ne peut trouver nulle part ailleurs, parmi les œuvres contemporaines, une telle fécondité de verve, et une versification aussi facile et colorée.

Assurément les jeux d'esprit, les antithèses multipliées pour l'effet, les subtilités du langage, la recherche puérile des assonances, les néologismes, les locutions subtiles, les amplifications oiseuses fatiguent plus d'une fois le lecteur ; les pages aussi sont rares où se rencontrent à la fois cette simplicité attrayante et cette pureté qui donnent tant de charme à la poésie et aux belles-lettres.

(1) *Post lividorum latratuum scyllis enavigatas...* Sid. Apoll., *Epist.*, I, 4.

Mais il est inutile d'observer de nouveau qu'au temps de Sidoine Apollinaire, les lettres participaient à la décadence générale de l'Empire, et alors qui ne doit estimer que les défauts de ses poèmes furent autant ceux du siècle littéraire où il vivait que les siens propres.

Que faire d'ailleurs au milieu de ces idiomes barbares qui, portés par tous les vents du nord, se heurtent et se confondent parmi les débris de l'éloquence latine, au sein de cette dissolution générale du cinquième siècle, où s'abîment dans un commun naufrage les mœurs publiques, les institutions romaines et les beautés du langage! Quel esprit assez fort, quel génie assez nourri de l'antiquité aurait pu tenir contre le courant d'une telle révolution, et préserver des invasions d'une barbarie littéraire, le pur atticisme des lettres grecques et latines!

Tous les esprits déjà se ressentent de la révolution qui va se consommer dans la langue de Rome, comme tous les peuples s'aperçoivent de la ruine imminente de son empire. Dans la forme païenne, les poètes et les écrivains du temps ne sont plus que des fils dégénérés des âges de Virgile et de Cicéron. Dans les lettres chrétiennes, outre que l'Évangile fait éclore, sous le regard des intelligences, un nouveau monde de pensées et de sentiments, et inspire de nouveaux termes pour l'expression d'idées nouvelles; la subtilité, l'abondance peu contenue, de puérils efforts de rhétorique révèlent, malgré les éclairs de quelques beaux génies, la décomposition qui menace d'atteindre et de ruiner la littérature latine. Et il faut que cet entraînement qui pousse les esprits soit bien fort, pour que Salvien lui-même, dont les lamentations sur les malheurs de son siècle respirent une si profonde douleur, ne craigne pas d'aiguiser les pointes subtiles de l'épigramme sur les ruines de ce monde occidental, dont il nous dépeint l'agonie dans des pages auxquelles, pour être vraiment sublimes, il ne manquerait que la simplicité et le naturel.

Les défauts de Sidoine Apollinaire, que nous avons eu occasion de signaler plusieurs fois, ont du reste un avantage qu'il

importe de constater. Les mœurs de son siècle transpirent dans ses vers. Placé entre deux mondes, il reste l'écho fidèle de deux civilisations et de deux peuples. Tantôt, dans sa rhétorique, il fait quelques efforts pour conserver les derniers vestiges d'une langue qui va périr; tantôt, la rudesse des Barbares, le mélange de leurs idiomes se trahissent dans ses périodes construites à grands frais de néologisme et de locutions germaniques. S'il tient à Rome par ses souvenirs classiques, par un reste d'admiration pour la politesse de son langage, il ne peut aussi se défendre de l'influence que les Barbares exercent sur son esprit, et, malgré les sentiments de crainte et de mépris qu'ils lui inspirent (1), il subit, dans les peintures qu'il en fait, et dans ses divers poèmes, l'ascendant de ce génie inculte et grossier qui caractérisait ces peuples, et qui tendait à soumettre la langue et les mœurs des races gallo-romaines, jusqu'à ce que, ayant emporté tous les restes de la culture païenne, il forme à son tour, au contact de l'Eglise, de nouveaux idiomes et de nouvelles littératures.

L'esprit d'ailleurs ne manque pas à Sidoine Apollinaire; il est ingénieux, riche en couleurs, facile, abondant. A l'esprit il joint le savoir. La mythologie grecque et romaine, l'histoire de ses dieux, la philosophie et la littérature des anciens, tout cela lui est connu, et sert de thème à ses ébauches poétiques. Ses vers sont tellement pleins de ces souvenirs, que l'antiquité tout entière semble revivre dans ses poèmes, sans que ses connaissances historiques puissent être prises en défaut, ailleurs que dans un passage où il suppose que les Philistins ne furent frappés de la plaie honteuse qui les consumait, que le jour où l'arche sainte fut conduite de la maison d'Abinodab à celle d'Obédédôm (2).

Le savoir est même une faute du poète : l'érudition lui tient

(1) Sidon. Apollin., *Epist.*, IV, 2.

(2) Id., *Carm.*, XVI, v. 18. — Les Philistins furent atteints de cette maladie antérieurement à ce fait. *Lib. Reg.* II, c. 6.

trop lieu de génie , et quand on le voit sans cesse poursuivre les Fables , et prolonger ses vers , dans de longues et monotones descriptions , au moyen de ces contes si chers aux imaginations grecques , on se demande où est l'inspiration secrète , la flamme divine , l'enthousiasme et la foi qui le touchent , l'éclairent , l'échauffent et l'élèvent.

Mais la poésie , au cinquième siècle , n'avait rien du feu sacré qui fait dans ce genre les œuvres durables. L'originalité , la nouveauté et la richesse des idées , la fraîcheur et la délicatesse des couleurs , la sage mesure des sentiments , l'ampleur des formes , tout ce je ne sais quoi qui faisait circuler dans l'antiquité classique le souffle de la véritable poésie , avait disparu pour faire place à des peintures savantes , à de froides et longues descriptions. L'ode ne frémissait plus sur la lyre d'Alcée et de Pindare. Le dithyrambe , avec ses écarts sublimes , l'épopée , avec ses tableaux animés et ses grandes conceptions , étaient remplacés par des épigrammes , des épithalames et autres compositions fugitives , devenues pour les poètes du temps un délassement et un loisir plutôt qu'un noble et glorieux labeur.

Sidoine Apollinaire s'adonnait de préférence à ces exercices poétiques. Ses panégyriques seuls le rattachèrent de loin à l'école des grands poètes. Il y emploie le merveilleux , la prosopopée , et tout ce qui fait la fortune des poèmes épiques. Les dieux de l'Olympe interviennent , les empires et les grandes cités sont personnifiés ; et dans le cours de ses panégyriques , dans le mouvement des situations variées qu'il expose , on retrouve un peu la chaleur et la vie qui animent ces poèmes. Mais la grandeur qu'il affecte n'est pas toujours celle des vrais poètes ; il porte le cothurne avec moins de grâce ; il y a moins de naturel dans le plan de ses conceptions , ses pensées sont plus subtiles , et sa versification moins harmonieuse se charge de mille détails superflus , de figures et d'images qui fatiguent l'esprit , quand elles n'éblouissent pas par leur trop vive lumière , ou qu'elles n'échappent pas à l'intelligence par leur profonde obscurité.

Ses poèmes ont de plus une valeur historique. Il faut les lire, ainsi que ses lettres, si vous désirez connaître à fond cette société du cinquième siècle où l'Empire touche à sa fin, tandis que les sociétés modernes commencent à naître. C'est là que se révèle la vie politique, sociale et littéraire de ces hautes classes gallo-romaines qui pénètrent la barbarie des goûts et des habitudes de l'aristocratie impériale.

Dans ses vers, vous voyez ces milliers de Barbares qui se jettent sur la Gaule et l'Italie; vous entendez leurs clameurs à travers les accents quelquefois sauvages de sa poésie, et vous retrouvez les diverses faces de leur nationalité dans les peintures vives et spirituelles qu'il en fait. Qu'il représente le pêle-mêle des tribus caucasiennes qui marchent sous les drapeaux d'Attila, que par des traits hardis il mette en scène les Franks, ou les Goths et les Burgondes, mieux acclimatés dans la Gaule, on sent toujours qu'il vit au milieu de la Barbarie, et que son imagination, frappée malgré elle par ces scènes nouvelles, puise à ces sources des couleurs qui donnent à ses tableaux ce cachet d'originalité qu'il faudra toujours saisir, quand on voudra, poète, historien ou littérateur, toucher à la vie intime de ces conquérants de la Gaule romaine.

Les empereurs d'Occident qui passèrent sur le trône avec tant de rapidité, Maxime, Avitus, Majorien et Anthémios; les capitaines les plus fameux de l'Empire, Aétius, Egidius, Ricimer; les chefs barbares, Attila, Genséric, Théodoric, Euric, tous ces hommes qui firent grand bruit de son temps, sont dépeints dans ses vers, où l'histoire ira étudier, non moins que dans les chroniques byzantines, leur vie, leurs mœurs et leurs exploits.

Ses poèmes sont aussi précieux pour l'histoire littéraire du cinquième siècle. Bien des philosophes, des jurisconsultes et des poètes lui devront d'avoir passé à la postérité. Nul n'a parlé comme lui des Polème, des Magnus, des Probe et des Félix, qui étudiaient la philosophie; sans lui, nous ignorerions les noms de beaucoup de poètes qui, comme Léon, Consence,

Domnule , Pétrus , Sévérien , Hoëne , Paulin , Secondin , Constance et tant d'autres , ont échappé à l'oubli des siècles , par le soin qu'il a pris d'exalter leur savoir et leurs écrits. Ce n'est pas qu'il faille toujours accepter ses éloges souvent poussés jusqu'à l'hyperbole , mais il sera toujours utile pour l'histoire des lettres que ces noms puissent être ajoutés à ceux des auteurs dont une gloire plus solide protégea les écrits et la mémoire , pour qu'il soit constaté que le cinquième siècle fut traversé par un courant de savoir et de poésie plus large qu'on ne serait tenté de le croire , quand on jette un simple coup d'œil sur cette époque confuse et si tourmentée.

Cependant Sidoine Apollinaire venait d'être rappelé par la grâce aux sentiments d'une foi plus vive. Comprenant dès lors que la poésie profane n'était plus digne d'occuper les loisirs d'un chrétien , il renonça aux fables , aux dieux de l'Olympe , et à toutes ces réminiscences païennes qui l'avaient tant de fois séduit , afin de se livrer plus entièrement aux exercices de la prière et à l'étude des sciences sacrées.

Homme nouveau , il retrempera aux sources de la foi chrétienne les vertus morales du sénateur et du patricien , et pénétrant plus avant dans les profondeurs de cette vie mystique qui animait dans son siècle tant de belles âmes et consolait tant de grandes infortunes , il dira un éternel adieu aux fragiles espérances du monde pour pratiquer les austérités de l'Évangile , l'humilité , la pénitence , et beaucoup d'autres vertus que nous admirerons dans le saint évêque de la ville d'Auvergne.

Car c'est à cette année 471 que se termine la vie civile de Caius Sollius Sidoine Apollinaire , successivement sénateur , comte , préfet de Rome et patrice.

Nous avons dit quelles furent ses actions , de quels événements considérables il fut le témoin , à quels honneurs il fut élevé. Son épitaphe , il est vrai , nous apprend qu'il aurait été général d'armée , qu'il aurait par sa modération arrêté la fureur des Barbares et rétabli la paix entre des États divisés , par la prudence de ses mesures et la sagesse de ses conseils. C'est

sans doute pour rappeler cette guerre de parti qu'il soutint contre Majorien, et les négociations qu'il dut quelquefois entreprendre, au nom de l'Empire et de la Gaule.

Désormais, nous allons le voir au milieu des fonctions de l'épiscopat, où l'appela le vœu des peuples de l'Auvergne, et où il montrera une sagesse, une fermeté et une douceur qui en feront une des grandes lumières de la chrétienté gauloise.







## LIVRE VIII.

### Tableau de la Gaule chrétienne. — Sidoine Apollinaire et l'Eglise d'Auvergne.

---

Le Christianisme au V<sup>e</sup> siècle dans les Gaules. — Son influence sur le peuple et la noblesse impériale. — Etat de l'Eglise dans les trois Lyonnaises et la Sénonaise. — Les diocèses des deux Belges et des deux Germanies. — Les provinces ecclésiastiques de la Séquanaise et des Alpes Grecques et Maritimes. — Les Eglises de la Viennoise et des deux Narbonnaises. — La Novempopulaire et les deux Narbonnaises. — Influence prépondérante des évêques dans les affaires publiques. — L'épiscopat gallo-romain et son importance. — Il se recrute dans les abbayes ou les rangs de l'aristocratie impériale. — La papauté. — Le monachisme occidental au V<sup>e</sup> siècle. — Les abbayes de Lignacé, Marmoutier, Léins, Saint-Victor. — Le Christianisme a trois ennemis à combattre, les anciennes religions, l'arianisme et le semi-pélagianisme. — Succès éphémères de l'arianisme. — L'Eglise d'Auvergne, ses origines, ses premiers évêques ses temples, ses abbayes. — L'Evangile pénètre dans les rangs du peuple et dans le sein des hautes familles de la curie. — Sidoine Apollinaire succède à Fparque. — Sentiments de Sidoine Apollinaire. — Les circonstances de son élection. — Loup de Troyes écrit à Sidoine Apollinaire. — Sa réponse. — Changement de vie et de mœurs de Sidoine Apollinaire.

(471-472.)

---

Les Gaules embrassèrent l'Evangile dès les premiers siècles de l'ère chrétienne. En soumettant ces contrées à Rome, César servit les vues de la Providence qui étaient de les faire participer aux bienfaits de la foi nouvelle, par les communications plus rapides que la conquête venait d'établir entre ces provinces et la capitale de l'Occident.

Aussi Rome et l'Asie leur envoyèrent-elles de bonne heure des apôtres qui édifièrent sur leur sol ces chrétientés nom-

breuses dont les martyrs, les conciles et les docteurs figurent dans les annales de l'Eglise. Tertullien, en son temps, comprenait les différentes nations des Gaules entre ces peuples divers, Parthes, Mèdes, Elamites, Sarmates, Daces, Scythes et Germains qui vivaient sous le règne du Christ (1). Saint Irénée disait, dans son style oriental, que le flambeau de la prédication, semblable au soleil, avait lui sur toutes les terres, sur la Germanie, l'Ibérie et la Celtique, comme sur l'Orient et l'Asie (2). De ces témoignages, confirmés d'ailleurs par des traditions respectables, il ressort que la Gaule était évangélisée dès le second siècle.

Il n'entre pas dans notre sujet de raconter les origines de ces églises que fondèrent des apôtres de l'Asie-Mineure, ou des missionnaires venus des rivages du Tibre (3). Il y aurait un tableau magnifique à faire, si on voulait retracer les premiers labeurs de cet apostolat qui parcourut tout le pays des Celtes, gravit les rochers et les monts, et féconda de ses sueurs des solitudes jusqu'alors inaccessibles. Les histoires les plus touchantes se rattacheraient aux noms les plus vénérés; on ne saurait se défendre d'une religieuse émotion au récit de ces paisibles conquêtes qui ramenèrent la Gaule de ses pratiques idolâtriques au culte du vrai Dieu, alors que les indigènes en foule, attirés par la douce majesté des envoyés de l'Évangile, recevaient, suspendus à leurs lèvres, les hautes vérités qui les initiaient à de consolants mystères, et que, désertant leurs temples ou leurs bois sacrés, ils venaient courber leurs fronts sous la main qui les baptisait aux bords de leurs torrents, et allaient

(1) *Etiā Gælnlorum variolates et Maurorum multi fines, Hispaniarum omnes termini, et Galliarum diversæ nationes, et Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo vero subdita, et Sarmatarum, et Dacorum, et Germanorum, et Seytharum.. in quibus omnibus locis Christi nomen, qui jam venit, regnet.*  
Tertullian., *Adv. Judæos*, 7.

(2) Καὶ οὗτοι αἱ ἐν Γερμανίᾳ ἱδρυμένα ἐκκλησίαι ἄλλως πεπιστευέσθαι, ἢ ἄλλως παραδιδόσθαι, οὗτοι ἐν ταῖς Ἰβηρίαις, οὗτοι ἐν Κελτοῖς, οὗτοι κατὰ τὰς ἀνατολάς, οὗτοι ἐν Αἰγύπτῳ, οὗτοι ἐν Λιβύῃ, οὗτοι αἱ κατὰ μέρος τοῦ κόσμου ἱδρυμένα....  
Irenæus, *Adv. Hæres.*, I, 40.

(3) Innocent I, *Epist. ad Decentium Eugubinum*.

ensuite s'agenouiller au pied des autels du nouveau culte où la foi leur révélait les secrets de la charité divine.

Il est constant qu'au milieu du cinquième siècle, la religion chrétienne couvrait du réseau de ses diocèses toutes les provinces de la Gaule romaine et barbare, et qu'elle s'étendait des rivages de la Méditerranée aux côtes de l'Armorique, et des confins du Jura aux bords de l'Océan. Il n'était pas, il est vrai, d'Eglise dont le berceau n'eût été rougi du sang de ses martyrs ; mais les persécutions suscitées par les empereurs ou leurs proconsuls, les haines locales et sanglantes réveillées par les derniers tenants du druidisme et de l'idolâtrie gaéliques ne purent arrêter les progrès de la vérité, qui devint plus féconde et plus glorieuse, à mesure qu'elle reçut plus de cicatrices et qu'elle essuya plus d'opprobres.

Au temps où nous sommes, l'Eglise pénétrait assez les sociétés de l'Occident de ses bienfaits et de son esprit pour faire épanouir sur les ruines de la civilisation romaine une civilisation plus douce et plus durable, au sein de laquelle se réfugièrent tous les éléments de grandeur morale qui survivaient au naufrage des institutions païennes. Tandis que la société impériale tombait dans le déshonneur d'une vieillesse décrépite, la société chrétienne s'élevait dans la gloire d'une vigoureuse jeunesse, recrutant partout, le peuple las depuis des siècles de porter sur des épaules meurtries le joug du Césarisme, et avec lui, toutes les nobles âmes, avides d'échapper à la corruption païenne, et trop heureuses de retrouver, sous un ciel plus pur, l'indépendance de la vertu, et l'honneur de l'innocence.

Ce ne fut pas seulement le menu peuple, comme on l'a prétendu (1), qui forma le corps de la société chrétienne ; mais, à mesure que l'Evangile prenait pied dans les provinces, les rares patriciennes, les derniers rejetons des grandeurs consulaires et sénatoriales (2) se portaient avec un admirable élan

(1) Guizot, *Hist. de la Civilisation en France*, t. 1, leç. III, p. 74.

(2) Tunc rari sapientes, potentes, nobiles christiani : nunc multi... sapientes, potentes, nobiles. Hieron., *Epist.*, 24.

vers cette cité spirituelle. Plus jaloux de subjuguer les âmes que ne l'avaient été leurs pères de subjuguer les corps (1), ils échangeaient volontiers la puissance politique de leurs aïeux pour l'ascendant moral de la loi nouvelle. Les Barbares qui, par un instinct de progrès naturel à l'humanité, aspiraient à une culture sociale qui tempérât leur férocité native, y vinrent à leur tour, et lorsqu'ils se furent débarrassés des liens qui les enchaînaient à l'hérésie, ils déposèrent dans l'Eglise cette fougue de leur tempérament, leur amour profond et démesuré de l'indépendance, pour y retrouver, au sein des races catholiques auxquelles ils mêlèrent leur sang, ce sentiment inviolable de l'honneur, du droit et de la liberté qui devait s'y perpétuer avec les charmes d'une éternelle jeunesse.

Telle était la société qui surgissait à la surface du régime politique de la vieille Rome, société nouvelle et à laquelle ne manquèrent pour se constituer, ni la vertu, ni les lois.

Telle la Gaule chrétienne parut à côté de la Gaule impériale. Elle adopta le même plan pour la circonscription de ses diocèses, fit des métropoles civiles des métropoles ecclésiastiques, et de chacune des cités qui composaient la province, des villes épiscopales. C'est ainsi que les trois Lyonnaises, les deux Belges, les deux Germanies, les deux Aquitaines, les deux Narbonnaises, la Novempopulanie, la Séquanaise, la Sénonaise et les provinces des Alpes Grecques et Maritimes formèrent autant de diocèses qu'elles avaient de cités relevant de la métropole civile, à part quelques exceptions qui méritent à peine d'être signalées.

Dans chacune de ces provinces, l'Eglise avait ses institutions, son clergé, ses règles et sa discipline. Pour quelques-unes, il ne fallait pas remonter au delà de plusieurs siècles pour retrouver leurs origines; mais beaucoup se vantaient de descendre des âges apostoliques et citaient à l'appui de cette prérogative des légendes ou des actes plus authentiques des papes et des conciles.

(1) Illi vicerunt corpora. . . hæc subjungavit animas. Hieron., *Epist.*, 30.

Un coup d'œil rapide sur ces différentes Eglises nous donnera une idée de la Gaule chrétienne, au temps de Sidoine Apollinaire.

La première Lyonnaise avait Lyon pour métropole, et comprenait les Eglises d'Autun, de Langres et de Châlons-sur-Saône (1). Tandis que sur le siège, illustré par les Pothin et les Irénée, Eucher et Patient montraient dans leurs personnes deux beaux modèles de savoir et de charité, Euphrone, parmi les Eduens, au sein de son église troublée par les Alains et les Burgondes, réveillait l'amour de la discipline, et chez les Cabillones, l'évêque Jean, tiré naguère du rang des archidiacres, remplissait les espérances qu'avaient conçues Patient et Euphrone, quand ils firent cette élection qui édifia Sidoine Apollinaire, lorsqu'il n'était encore que patricien et poète.

Dans la seconde Lyonnaise, les Eglises de Bayeux, d'Avranché, d'Evreux, de Séez, de Lisieux et de Coutances, rayonnaient autour de Rouen, leur métropole, Rouen que Victricius rendit une des chrétientés les plus florissantes de la Gaule, par la piété qu'il avait répandue dans son diocèse et par ces édifices sacrés dont la beauté et le nombre arrachaient un cri d'admiration à Paulin de Nole, son correspondant et son ami (2).

Les Eglises de la troisième Lyonnaise, le Mans, Rennes, Angers, Nantes et Quimper, avaient Tours pour métropole. Elles ne pouvaient consulter leurs origines qui remontaient au delà du cinquième siècle, sans trouver parmi leurs fondateurs de saints évêques. Pour l'heure présente, Nantes était gouvernée par Nonnègue, le Mans par Victorius, Rennes par Athénarius, et Angers par Talassius qui correspondait avec Loup de Troyes et Euphrone d'Autun. Mais aucune d'elles n'avait à citer des noms aussi connus que celle de Tours, Tours où Martin, vénéré de toutes les Gaules, avait laissé une mémoire

(1) Voir l'ancienne Notice des provinces et des villes de la Gaule que le père Sirmond a donnée à la tête de ses Conciles.

(2) Paulin, Epist. 28 ad Victricium.

que chanteront les Franks , Tours où Eustorche venait de mourir , béni des orphelins et des pauvres , et où siégeait Perpétue , qui faisait venir les revenus qu'il tirait de ses domaines d'Auvergne , pour les verser dans le sein des malheureux , ou les convertir en ces marbres qui ornaient les nouveaux temples érigés de ses mains.

La Lyonnaise sénonienne ne le cédait pas pour l'ancienneté de ses diocèses et l'illustration de ses pontifes. Sans redire les gloires passées de ces Eglises qui avaient Sens pour métropole , et qui se nommaient Chartres , Auxerre , Troyes , Orléans , Meaux et Paris , nous ne pouvons taire qu'Agrèce faisait revivre à Sens les vertus de ses prédécesseurs , pendant que Loup à Troyes , Aignan à Orléans , étendirent sur toute la Gaule l'ascendant d'un mérite incontesté , et auquel ajoutait un nouveau prix la merveilleuse influence qu'ils avaient exercée sur l'esprit des Barbares.

Les voies romaines qui allaient des Alpes au Danube par les belles provinces de la Rhétie et du Norique , amenèrent de bonne heure dans les deux Belges et les deux Germanies des apôtres actifs qui eurent bientôt fondé sur les bords du Rhin les chrétientés de Cologne , Mayence , Spire et Strasbourg , et sur les rives de la Moselle et de la Meuse , les évêchés de Trèves , Metz , Toul et Verdun. Puis , d'infatigables ouvriers , partis du sein même de la Gaule , comme Victricius de Rouen , étant venus sur les bords de l'Escaut continuer les travaux d'Eucharis , Clément , Materne et Crescens , la Germanie fut tellement cernée par ces hardis explorateurs , que les forêts durent ouvrir leurs retraites , et qu'ils fondèrent des églises à Worms , Tournay , et jusque dans les terres des Morins que Virgile supposait aux dernières extrémités du monde. Ces jeunes chrétientés se développaient au souffle fécond de l'apostolat , lorsque moissonnées dans leur fleur par le fer des Barbares , elles n'offrirent plus , au commencement du cinquième siècle , que des ruines à relever. De nouveaux apôtres , accourus après le passage des hordes d'Attila , y mirent la main. Aussitôt Trèves , l'ancienne cité prétorienne , groupa autour d'elle les Eglises de

Metz, Verdun et celle de Toul où l'évêque Auspice explique les Ecritures avec un profond savoir. Reims, dont le siège est occupé par le jeune et illustre Remi, étend ses droits de métropole sur Tournay, Arras, Beauvais, Amiens, Châlons-sur-Mur, Téroüane et Soissons où les évêques Principe, Audoëne, Amandin, Florendus, remédient aux malheurs de l'invasion. Dans la première Germanie, Mayence exerce sa juridiction sur les églises de Strasbourg, Worms et Spire, et dans la seconde, Cologne, métropole de Tongres, relève ses temples, encore marqués du fer et du feu des Barbares.

Le christianisme avait réuni, avant comme après la tempête, ces farouches tribus de la Gaule germanique, et il était à l'œuvre, occupé sans relâche à les civiliser et à les polir.

Sur la lisière orientale de la Celtique, en face de la Rhétie dont le Rhin la séparait, la Séquanais ralliait sous la suprématie de Besançon, évangélisée dès les premiers siècles, les églises de Bâle, Avenche, Vindisch, et cette jeune colonie de Noviodunum qui dut à son voisinage de la grande voie romaine de recevoir la bonne nouvelle des apôtres qui avaient mission de la porter au cœur de la Transalpine.

Puis, plus bas, des frontières de la Séquanais aux rivages de la Méditerranée, au sein des Alpes Grecques et Maritimes, ici, Tarentaise et Octodure, là, Embrun, Digne, Vence et Senez, cachaient leurs chrétientés éparses dans des gorges inhospitalières, au pied de ces sommets glacés dont la nature a fait l'éternel boulevard de l'Italie.

En se repliant de là, pour pénétrer dans l'intérieur des Gaules, vous trouviez la Viennoise où Vienne, sa métropole, vous rappelait tout d'abord ses premiers martyrs tombés sous le couteau d'un prince philosophe et dont les supplices racontés par une plume éloquente figuraient en première ligne parmi les plus beaux monuments de la littérature gallo-chrétienne. Célèbre alors par le pontificat de Mamert, Vienne ne comprenait pas seulement sous sa juridiction les Eglises voisines de Genève, Vaison, Orange et Valence, elle embrassait encore Avignon où siégeait Saturnin, Arles, ville tantôt im-



périale, tantôt prétorienne, et où, à côté de ses grandeurs municipales, l'apostolat de Trophime poussa de si profondes racines, et Marseille cette fille de la Grèce, chrétienté moitié asiatique, moitié romaine, dont les premières origines remontaient à cette petite colonie qui, partie des bords du Jourdain, vint déposer sur les côtes de la Provence trois illustres témoins de la vie et des miracles du Christ, Marthe, Lazare et Magdeleine, l'immortelle pénitente.

A droite et à gauche de la Viennoise, mais à l'extrémité du continent celtique, s'épanouissaient sous l'influence du génie grec et romain, ces deux Narbonnaises, dont la première portait alors tout le poids de la tyrannie d'Euric, tandis que la seconde, plus voisine des Alpes, protégée contre l'invasion par la nature, gardait encore à l'Empire un coin de terre indépendante où sa domination vint se réfugier et mourir.

La première Narbonnaise nommera longtemps ces sièges de Narbonne que saint Paul fonda et où mourut Rustique en 459, laissant pour successeur un évêque dont l'esprit et la grâce captivaient les seigneurs de la Gaule méridionale, le siège de Béziers que l'arianisme ne put entamer, malgré les efforts d'Aphrodisius, le siège de Toulouse où venait de s'asseoir Maxime, ancien officier du palais, mais digne dès-lors par l'austérité de sa vie d'occuper une place que saint Saturnin avait illustrée par son martyre, et ces diocèses de Nîmes et de Lodève qui subissaient tout le feu de la persécution allumée par le roi des Visigoths.

Les diocèses correspondaient également aux cités de la seconde Narbonnaise. A la métropole d'Aix, Basilius se conciliait assez l'estime des Romains et des Barbares pour être employé par eux dans leurs négociations; et si les Eglises d'Apt, de Fréjus et d'Antibes furent représentées avec moins d'éclat, l'histoire ne peut taire cette église de Riès où, dans la personne de Fauste, brillèrent en même temps la science des Grecs et l'éloquence du Forum.

Au bas des Pyrénées, et près de ces falaises où l'Océan vient mourir, la Novempopulanie, avec Eause pour métropole, em-

brassait onze chrétientés différentes qui avaient leur constitution, leur discipline, et que gouvernèrent, par intervalle, des pontifes connus dans l'histoire, et dont nous ne citerons que saint Oriens, évêque d'Auch, que Théodoric employait comme médiateur pour apaiser les colères du général Litorius.

Puis, au centre, au milieu des massifs d'Auvergne et le long des côtes occidentales baignées par l'Atlantique, les deux Aquitaines renfermaient un large foyer d'activité chrétienne, devant lequel se dissipaient les rites sanglants du druidisme et les images plus riantes du polythéisme gallo-romain. Nous ne faisons que nommer la première Aquitaine sur laquelle nous aurons à revenir; déjà la seconde participait à ce mouvement d'organisation hiérarchique. Le vénérable Gallirin tenait sur le siège de Bordeaux une place qui avait été occupée par Delphime, l'adversaire des Priscillianistes, et par saint Amand qui vécut dans l'amitié de saint Martin. Autour de cette métropole se rangeaient l'Église d'Agen, où vivaient sans s'éteindre les mémoires de saint Caprais et de saint Phæhadius qui laissa contre les Ariens des écrits signalés par le grand Jérôme; l'Église de Poitiers, toute fière du génie de saint Hilaire; l'Église d'Angoulême où Dinamius venait de s'éteindre dans la gloire d'une vie qu'a célébrée Paulin de Nole, et celle de Périgueux, où on se rappelait encore quel éclat de vertu avait brillé en la personne de Pégase, un de ses derniers évêques.

Il y avait donc dans chaque province de la Gaule, et au sein de l'Église, un corps hiérarchiquement constitué. C'était au milieu de la désorganisation générale des pouvoirs publics, alors que les cités étaient aux abois à cause de la tyrannie des fonctionnaires, de l'incurie des curiales et du voisinage des Barbares, c'était un vrai salut pour la société en péril, que cette influence tout organisée, et qui devint la dépositaire de toute la vie morale qui restait au cœur des sociétés occidentales.

On aurait tort de croire que l'Église usurpât elle-même cette autorité dont nous la trouvons investie au cinquième siècle, et dans ceux qui suivirent. Le cours naturel des choses, plus fort que la volonté des hommes, lui assigna ce rôle dans la trans-

formation politique de cette époque. Le sentiment de leur propre conservation porta les peuples à chercher en elle une protectrice et une mère. Quand ils virent, dans ces jours d'anarchie et d'affreuse tourmente, que l'Église seule, fondée sur la justice et la charité, tenait bon au milieu de tant de ruines; quand on entendait murmurer dans toutes les provinces, en Italie, dans la Germanie et dans les Gaules, que sur les bords du Mincio, comme sur les murs d'Orléans et aux portes de Troyes, des évêques avaient arrêté les Barbares; qu'un Séverin, dans la Norique, contenait les peuples par le seul empire de sa sainteté et de sa parole; qu'un Epiphane de Pavie était choisi comme arbitre dans les démêlés d'Anthémios et de Ricimer; que dans la Lyonnaise un évêque nourrissait de ses provisions de blé les provinces affamées; que çà et là, sur divers sièges, la vertu et le dévouement s'unissaient au savoir et au courage dans la personne des évêques; et qu'on venait à comparer ces chefs de diocèses, si compatissants dans les malheurs publics, à ces magistrats concussionnaires qui, comme Séronat et Arvandus, pillaient les provinces; la société, à cette heure d'angoisse et de péril, se tourna d'où lui venaient le salut et la lumière, et persuadée que la vérité et le droit trouveraient dans ces hommes d'énergiques défenseurs, elle amena par la spontanéité de ses vœux, les évêques à se charger de bien des affaires qui ne regardaient que son ordre et son bonheur temporels. Déjà à Milan, la maison d'Ambroise était plus assiégée de clients que le prétoire de Trèves. A Hippone, Augustin, sur ses vieux jours, se plaignait de ce que les peuples d'Afrique surchargeaient son épiscopat d'une foule d'affaires extérieures qui, en l'arrachant à Dieu, l'arrachaient à lui-même.

Les empereurs utilisèrent cette tendance de l'époque. Constantin et quelques-uns de ses successeurs, Valentinien et Théodose, voyant quels avantages ils pouvaient tirer du concours de l'Église qui fonctionnait partout avec ses institutions régulières, et sa forte hiérarchie, lui firent une part dans l'administration civile; et de là vint cette influence tantôt naturelle, tantôt légale qu'elle eut par ses évêques et ses conciles sur les

affaires de l'État. On sait par quelles dispositions spéciales le Code Théodosien assura à chaque évêque, dans la cité, une autorité judiciaire et des attributions administratives qui en firent un des membres les plus influents de la curie.

Ce mélange de pouvoir que diverses circonstances firent entrer dans l'Église, cette participation plus ou moins directe à l'autorité civile, fut alors un fait incontesté et qui ressort de tous les enseignements de l'histoire. Et que cette situation nouvelle de l'Église en face de l'Empire ait été un avantage réel, sérieux, pour les peuples, ce n'est pas moins une vérité que le savoir et la bonne foi rangent parmi les faits acquis à l'évidence historique. Il faudra toujours affirmer avec un des publicistes les plus autorisés de notre temps (1), que cette influence morale fut, par sa prépondérance dans les affaires publiques, une digue puissante et salutaire contre le déluge de forces matérielles qui menaçaient la société, et en même temps un utile rempart derrière lequel vinrent s'abriter les lois et la liberté, pour échapper aux désastres qui suivaient partout la dissolution générale de l'Empire.

Quand l'Orient s'affaissait sous le despotisme des eunuques de Byzance, et que ses destinées sociales s'évanouissaient dans la honte de ces principats que l'histoire n'a jamais nommés sans les flétrir, ce fut pour lui un salut et un honneur de rencontrer dans l'Église ces âmes fières et courageuses qui, comme Basile, Athanase et Chrysostôme, surent tenir d'une main vigoureuse, au milieu des multitudes craintives, en face d'une société qui se mourait de corruption, ce drapeau de la justice et de la liberté, dont les plis, ennoblis de leurs sueurs et rougis de leur sang, flottaient des portes d'Alexandrie aux rives du Bosphore.

L'Église d'Occident parut avec moins d'éclat; mais elle se constitua d'une manière plus forte et plus régulière, et si le génie fut moins son partage, elle eut en retour ce don de gouverner qui fit sa grandeur.

(1) Guizot, *Hist. de la Civilisation en Europe*, pp. 80-81.

Ce n'est pas le lieu d'examiner si cette immixtion de l'Eglise dans les affaires civiles, amenée par le cours des choses, était un état plus favorable à ses libertés. Ne devait-elle pas devenir souvent responsable des abus et des tyrannies du pouvoir, ou même l'Empire, mis en contact avec elle, n'était-il pas amené par la conscience de sa force matérielle, à faire relever de son autorité le pouvoir spirituel ? Cette alternative était inévitable. Les âges, dans leurs cours, en ont offert le spectacle. Ils nous ont donné à entendre qu'il vaudra mieux toujours un respect sincère et mutuel pour les droits personnels, et un concours simultané pour la défense des mœurs et de la vérité.

Mais, au cinquième siècle, les choses en étaient à ce point, que le pouvoir civil croulant, il était de toute nécessité que l'Eglise reçût la société dans ses bras et travaillât à la sauver avec les éléments de transformation dont elle pouvait disposer.

Ces résultats se firent surtout sentir dans la Gaule où la société ne pouvait plus tenir contre cet ouragan qui emportait toutes les institutions, où, jusqu'alors, elle avait puisé sa vie. Au milieu de la désorganisation des curies et du découragement des provinces, quand, du côté des Alpes, on ne voyait plus apparaître un bras ferme qui arrêât les Barbares, l'Eglise, avec ses magistrats spirituels, prit en main la cause de la civilisation compromise, et défendit la société contre la dissolution de l'Empire et la violence des Barbares.

Rien, au milieu des révolutions du cinquième siècle, n'est imposant et digne de fixer les regards de l'histoire, comme cet épiscopat gallo-romain. Dans ce siècle de défaillance et de corruption, la force morale, le savoir et la grandeur d'âme s'étaient comme réfugiés dans ces cœurs d'évêques assez grands pour embrasser les misères de leurs temps, assez fermes pour opposer à la barbarie une digue qu'elle respecta. Par l'autorité de leur caractère et l'empire de leur vertu, ils furent les protecteurs de leurs cités. Leur activité et leur zèle, leur sainteté et leurs lumières les firent aussi grands que les devoirs imposés par la chose publique.

Frappées d'une telle sagesse, les Gaules se tournèrent vo-

lontiers vers ces hommes , et demandèrent à la force secrète dont ils étaient les dépositaires , un soutien qui ne leur venait plus des institutions impériales. De là , cette influence générale que les évêques avaient sur leur siècle , et dont les vestiges se trouvent dans la trame des événements qui s'accomplirent. Sauveurs des libertés publiques, dans un temps où elles étaient menacées d'un naufrage, défenseurs du droit contre l'arbitraire d'un tyrannique pouvoir, soutiens de la faiblesse contre un aveugle despotisme , ils organisèrent autour d'eux un pouvoir qui ne reposait que sur la conscience , et posèrent ainsi les premières assises de cette société française que Gibbon lui-même comparait à une ruche de miel façonnée par leurs mains.

Cette action de l'Eglise sur les mœurs sociales date en effet des premiers jours de la monarchie des Franks. Ce fut elle qui prépara les institutions de la patrie et lui ménagea ces destinées qui lui ont assigné un rôle glorieux sur le théâtre de l'humanité. Après avoir travaillé , pendant un siècle et demi , à l'enfantement de cette nation chrétienne , elle en vit enfin la naissance , et en fit l'éducation avec les soins d'une mère , en la pénétrant , sous les regards de l'Évangile , de ces instincts de vertu et d'honneur que l'on retrouve à tous les âges de la société française.

Quels hommes d'ailleurs , pour opérer cette grande œuvre , que ces illustres évêques des Gaules , dont le génie et la sainteté perçaient d'une vive lumière les ténèbres épaisses de la barbarie ! L'histoire reconnaissante nommera toujours parmi ceux qui l'entreprirent , saint Germain d'Auxerre , saint Hilaire de Poitiers , saint Loup de Troyes , saint Mamert , le salut de la Viennoise dans les calamités publiques ; saint Patient , le père nourricier des peuples ; saint Perpétue , le trésor vivant des pauvres et des Eglises ; saint Oriens , le médiateur des Romains et des Barbares ; saint Rémy qui baptisa les Franks , et tant d'autres qui contribuèrent à rajeunir ce vieux monde occidental , en relevant ses ruines au souffle de cette civilisation chrétienne qui fit le berceau et l'avenir de ces jeunes sociétés sorties du mélange de la romanité et de la barbarie.

C'était, pour emprunter la pensée et jusqu'aux termes d'un de nos plus éminents historiens (1), « une race héroïque que ces » évêques du v<sup>e</sup> siècle, qui, hommes de savoir et de piété, » hommes de conseils, hommes de main, devaient, dans les » périls publics, les magistrats naturels de leurs cités. L'élection populaire, qui était alors le mode de recrutement de » l'Eglise, savait démêler en eux les qualités qui devaient les » rendre utiles en toute circonstance, soit qu'elle s'adressât à » un commandant militaire, comme dans Germain d'Auxerre; » à un avocat, comme dans Loup de Troyes; à un poète, » homme du monde, comme dans Sidoine Apollinaire. Les » peuples suivaient avec une confiance que ne leur inspiraient » pas toujours des généraux de profession, ces capitaines improvisés qui avaient le bâton pastoral pour arme, qui rangeaient leurs troupes au chant des psaumes, et commandaient la charge au cri d'*alleluia*. De leur côté, les Barbares » ne voyaient qu'avec une certaine appréhension des généraux » sans cuirasse et sans épée, dont ils ne calculaient pas bien » toute la puissance; ils tremblèrent plus d'une fois devant » eux, et plus d'une fois des négociations, vainement poursuivies par les maîtres des milices ou les préfets, se terminèrent » par l'intervention d'un évêque. »

La postérité ne saura jamais bien ce qu'elle dut à ces hommes qui civilisèrent les Barbares, suspendirent le cours de leurs dévastations, et jetèrent, dans le moule de l'Evangile, cette terre d'Europe qui depuis est devenue le premier pays du monde.

C'est dans les rangs de cette milice dévouée de l'épiscopat gallo-romain que prit place Sidoine Apollinaire, et qu'il apporta sur le siège d'Auvergne trois qualités éminentes qui ont signalé sa vie : le savoir, la vertu, l'amour de son peuple et de ses libertés.

L'épiscopat était, en effet, une charge qui réclamait ces qualités de ceux qui en étaient investis. Si les évêques du cin-

(1) Thierry Amédée, *Histoire d'Attila et de ses successeurs*, t. I, p. 168.

quième siècle devaient hériter, aux yeux des populations gallo-romaines, des vertus de leurs prédécesseurs, ils héritaient en retour de cette vénération publique qui entourait partout ces maîtres de la foi et ces successeurs des évêques apôtres et martyrs. Il résulta de cette haute position à laquelle s'était élevé l'épiscopat dans l'esprit des peuples, qu'on ne choisit, pour les honorer de cette distinction, que des hommes à qui leurs mérites avaient assuré une certaine considération dans les rangs de la société ou du sacerdoce inférieur.

Il ne fut pas rare qu'on prit dans les rangs de l'aristocratie gallo-romaine, et sans qu'ils eussent passé par les rangs du clergé, des évêques qui, s'ils n'apportaient pas toujours sur leurs sièges un grand savoir théologique, étaient néanmoins fort utiles aux intérêts de l'Eglise par l'importance sociale qu'ils possédaient, et par les richesses dont ils se dépouillaient au profit des classes malheureuses. Souvent aussi, on les tira des monastères où on se préparait, mieux qu'ailleurs, par l'étude et l'austérité, à ces grandes vertus qu'on exigeait des chefs spirituels des diocèses. L'île de Saint-Victor, et surtout celle de Lérina, devint comme une semence de moines-évêques dont la piété et l'éloquence parurent avec éclat dans les Eglises d'Arles, d'Avignon, de Lyon, de Troyes, de Riès, d'Antibes, de Nice et de Valence.

Ces Eglises ainsi organisées dans toutes les provinces de la Transalpine, n'étaient pas seulement des communautés régulières vivant selon les lois d'une forte et sage discipline; elles se rattachaient encore par les liens d'une puissante unité à la Rome chrétienne, où la papauté tenait, du sommet de la hiérarchie catholique, la direction des chrétientés disséminées sur tous les points du globe. Du jour où Pierre fut constitué le chef des apôtres, il y eut, dans sa personne et celle de ses successeurs, une suprématie incontestée qui s'étendit sur l'univers chrétien. Proclamée par saint Ignace, saint Irénée, saint Jérôme, saint Augustin, et beaucoup d'autres docteurs, elle prévalait dans le domaine des faits et celui de la doctrine. En ces temps, Léon-le-Grand en fit sentir l'action dans le monde bar-



bare et le monde civilisé. Si d'un côté, il arrêtait Attila aux portes de Rome, de l'autre, il maintenait à Chalcédoine, contre Eutychès, le dogme catholique, par une décision victorieuse qui faisait dire aux Orientaux que Pierre avait parlé par sa bouche. Saint Hilaire, qui lui succéda, usa de la même autorité dans la confirmation des conciles d'Ephèse et de Nicée, et Simplicius, monté sur le siège de Rome en 467, en maintenait les prérogatives avec une égale fermeté, soit en résistant aux prétentions d'Acace, évêque de Constantinople, soit en refusant de réintégrer Mongus sur le siège d'Alexandrie, et Pierre le Foulon sur celui d'Antioche.

La Gaule chrétienne se ressentit plus d'une fois de l'action de cette haute suprématie du pontificat romain, et bien que les traces de cette souveraineté ne se voient pas dans les œuvres de Sidoine Apollinaire, elles sont si visibles dans la marche et la direction des Eglises de l'Asie, de l'Afrique et des Gaules, qu'il est impossible d'en contester l'existence et la valeur.

La chrétienté gallo-romaine devait aussi, en particulier, sa force à une institution qui, en dépit des invectives d'Ausone, de Mérobaudes et de Rutilius (1), devait singulièrement contribuer au salut des lettres et de la civilisation. Je veux parler de ces institutions monastiques qui ne tardèrent pas à couvrir la Gaule, et qui, dès le cinquième siècle, ouvrirent à des natures d'élite de paisibles asiles pour l'étude et la prière.

Les solitudes de l'Orient furent le berceau de cette vie nouvelle, où des âmes ardentes, mais éprises d'un amour surnaturel dont le paganisme ignorait les délices, se consumaient dans l'austérité et le sacrifice, loin des passions humaines et des révolutions de la société. Pour mieux échapper à la corruption romaine, elles se réfugiaient de préférence dans les déserts que troublaient à peine les bruits de la nature. Là, sous des cieus sans nuages, dans une grotte creusée près d'une source limpide, à la lisière d'un bois, ou à la cime de rochers solitaires, souvent battus par les flots, de jeunes et

(1) Rutilius, *Itinerar.*

riches héritiers du patriciat romain, des vierges molles et délicates, des veuves déjà lasses du joug d'un premier hyménée, des hommes jadis couverts de pourpre et comblés d'honneur, menaient dans l'humilité, le recueillement et le travail, une vie pleine pour eux de chastes voluptés, et qui restait pour les païens un étrange problème. Mais plus cette vie mystérieuse s'enfonçait dans la solitude, plus elle rayonnait au dehors par la sainteté et les lumières qui se développaient à son foyer, à tel point que les vertus du désert exercèrent une remarquable influence sur les générations contemporaines, et jusque sur les plus beaux esprits du christianisme. Athanase, Basile, Grégoire de Nazianze, Chrysostôme, Ephrem, Jérôme, Augustin puisèrent quelquefois, au contact des moines, cette éloquence et cette chaleur qui animent leurs écrits, comme ils cueillirent dans le désert ces fleurs de poésie chrétienne dont quelques-uns d'entre eux ont embelli leurs ouvrages.

Paul l'Ermite (1) et saint Antoine (2) qui mérita d'avoir Athanase pour biographe, furent les premiers patriarches de cette vie monastique qui s'épanouit bientôt sur les rivages du Nil par les soins de Pacôme, sur les monts de Nitrie par le zèle d'Ammonius, dans les déserts de Gaza par les efforts d'Hilarion, et couvrit, en peu de temps, de laures et de celules silencieuses mille recoins obscurs de l'Égypte, de la Palestine, de la Cyrénaïque et de la Syrie. Il était à craindre que les visions du désert et les extases de la solitude n'égarassent beaucoup de ces âmes qui se livreraient sans guide aux caprices d'une imagination mal contenue. Dieu y pourvut en suscitant saint Basile, dont la règle, marquée au coin d'une grande modération, disciplina, dans de sages mesures, toute la vie religieuse (3).

L'institut monastique passa bientôt des solitudes de l'Égypte et de l'Orient dans les provinces de l'Occident. Il était

(1) Paul l'Ermite vivait en 231.

(2) Saint Antoine mourut en 356.

(3) Hélyot, *Hist. des Ordres monastiques*, 1<sup>re</sup> partie, c. 15.

dû à saint Athanase que l'exil jeta tantôt à Trèves , tantôt à Rome , de faire connaître ces mœurs cénobitiques si différentes de celles que la corruption avait fait passer dans les habitudes occidentales. Sa biographie de saint Antoine, où respiraient toutes les vertus du désert , circula de main en main jusque dans les familles patriciennes , y enflamma les cœurs , et recruta partout , même dans les camps , des âmes d'autant plus éprises pour cette vie calme et pénitente de la solitude , que la vie dissolue de l'Occident et les cris des Barbares les attristaient davantage.

Quatre hommes surtout , qui dominaient leur siècle de la hauteur de leur génie et de leurs vertus , furent , parmi leurs contemporains , les initiateurs et les patrons du cénobitisme latin. Nous avons nommé saint Jérôme , saint Augustin , saint Ambroise et saint Martin.

Saint Jérôme , quoique retiré dans sa grotte de Bethléem , y formait de jeunes colonies monastiques qu'il envoyait ensuite en Italie toutes réchauffées des ardeurs d'un mysticisme puisées au pied de la croix et sur le tombeau du Christ. Saint Augustin réalisa en Afrique tout un plan de vie religieuse (1) qui s'étendit dans les Gaules et y enveloppa des familles entières de cénobites. A Milan, saint Ambroise exaltait tellement, dans ses écrits (2) et ses discours , les gloires et les douceurs de la virginité , que les jeunes préfectoriennes de cette grande ville couraient se réfugier dans le cloître et la solitude avec le même élan qui emporta au désert les plus beaux noms de l'aristocratie romaine.

La terre des Gaules reçut de bonne heure cette semence de la vie monastique. Mais nul ne la fit mieux fructifier que saint Martin qui réunit à Ligugé , près de Poitiers , et à Marmoutier , entre des rochers et la rive droite de la Loire , un grand nombre de cénobites qui reproduisirent au cœur de la Gaule les merveilles du monachisme oriental.

(1) August., *Confess.*, VIII, 6. — *De Moribus Ecclesiæ*, 33.

(2) Ambros., *De Virginitate*.

A la fin du quatrième et au commencement du cinquième siècle [360-410], les villes et les municipes avaient été envahis, au nord de l'Italie et dans la Gaule, par ces idées et ces pratiques du cénobitisme. Bientôt même on vit là, comme dans les larges solitudes de l'Afrique et de l'Orient, les îles, les rochers, les montagnes et les forêts servir d'asile à un grand nombre de ces âmes d'élite qui aimaient mieux les rigueurs de la pénitence que les délices de la vie.

Les îles de la mer de Toscane, celles de l'Adriatique et de la Méditerranée (1) se peuplèrent de ces anachorètes, dont les pas errants sur le rivage étonnaient le voyageur, quand du vaisseau il apercevait la vie, là où il croyait ne rencontrer que la solitude et la mort. C'est dans un de ces îlots arides, à peine recouverts de quelques sapins rabougris, que prit naissance ce monastère de Lérins [410] (2), célébré par Sidoine Apollinaire, et si digne de l'être, à cause de la sainteté d'Honorat, son fondateur, et des services qu'il rendit aux lettres et à l'Eglise par tous ces moines qui y furent élevés, et dont plusieurs ont laissé à la postérité, au sein d'une pieuse mémoire, des œuvres toujours admirées. C'est dans ces sites inhospitaliers, mais tout parfumés d'études et de prières, que Vincent de Lérins (3) travaillait à ce beau *Mémoire*, où, d'une part, il fixait l'immutabilité de l'Eglise sur l'autorité de l'Ecriture et de la tradition, tandis que de l'autre, il réclamait pour elle le privilège de croître dans l'intelligence et la sagesse, par l'application d'un progrès légitime et fécond (4). Salvien s'y adonnait aux travaux d'une mâle éloquence, et comparant, sur ces rivages battus par les flots, les agitations humaines aux bouleversements de la mer, il disait comment Dieu, dans le gouvernement des peuples, dirigeait à son gré les révolutions du monde. Sous ces pins qui des flancs d'un rocher jetaient quelque ombrage, Eu-

(1) Palmaria avait un monastère. Greg, *lib.* I, *ep.* 48.

(2) *Histoire du Monastère de Lérins*, par M. Alliez, chanoine de Fréjus, 1862.

(3) Vincent de Lérins travaillait à cet écrit en 434.

(4) *Commonitorium Peregrini*, c. 28.

cher retraçait, dans des pages d'une douce éloquence, les délices de la solitude. Loup de Troyes, Césaire d'Arles et beaucoup d'autres s'y formèrent à ces vertus, qui en firent, sur les principaux sièges de la Gaule, des pontifes illustres et vénérés.

Quelque temps après [415], Cassien fondait à Marseille, en face de la Méditerranée, cette abbaye de Saint-Victor qui deviendra la rivale de Lérins, et qui conserva si bien ces traditions de la Thébaïde que son fondateur avait consignées dans ses belles et solides *Conférences*. Encore sur les rives de la Provence, c'étaient les îles Stœcades (1) qui voyaient fleurir, sur leurs plages désertes, les enseignements et les pratiques de l'institut cénobitique. Tand's que les vallées des Alpes et de l'Apennin commençaient à recéler quelques tribus d'anachorètes, les monastères de Condat et de Lauconne s'élevaient sur les âpres sommets du Jura, et l'abbaye de Réôme, la plus ancienne de la Bourgogne, se dessinait dans cette vaste plaine qui sépare le pays des Eduens et des Lingons. La Lyonnaise avait ses abbayes d'Ainay et de l'île Barbe. Grigny était déjà célèbre dans la Viennoise. Les dunes de la Flandre se peuplaient de moines vêtus comme ceux de la Thébaïde. Castor d'Apt établissait un monastère aux environs de l'ancienne Némusum, et, près d'Arles, il s'en élève un, où l'abbé Pomère réunira, sous le même toit, la pratique des vertus monastiques et l'enseignement de la belle latinité.

La Gaule romaine était ainsi envahie par un peuple nouveau qui réparait en silence les ruines des Barbares, et qui pénétrait les mœurs sociales de désintéressement, de chasteté et d'obéissance, pour cicatriser les trois plaies les plus profondes dont saignait le cœur de la société, l'égoïsme, la débauche et l'anarchie. C'est en jetant la semence de ces trois vertus sur les ruines que la dissolution publique et le marteau barbare avaient faites en tous lieux, que le monachisme chrétien deviendra pour la société un élément actif de civilisation.

Mais son action ne s'étendit pas seulement, dans ces jours

(1) Aujourd'hui îles d'Hyères.

de terribles épreuves, sur la transformation des mœurs sociales par le courant de cette sève chrétienne qui, partie du désert où était sa vraie source, gagnait les villes et les plaines habitées. Les lettres elles-mêmes lui durent en partie leur salut. Effrayées de ce tumulte général qui ne leur laissait plus la paix, si favorable à leur culture, elles se réfugièrent dans la solitude avec les moines, et leur demandèrent un abri dans les plis de cette robe grossière que plusieurs d'entre eux avaient échangée avec la clamyde de pourpre que portaient leurs pères. L'antiquité profane, avec ses chefs-d'œuvre, se réfugia dans ces asiles de la prière, et dut à la protection dont les moines la couvrirent, de survivre à ce déluge d'invasions qui, pendant près de deux siècles, ne respecta ni le génie, ni les grands souvenirs.

Pendant que la Gaule chrétienne s'organisait avec ces ressources dont elle disposait, elle trouvait, en son propre sein, trois ennemis à combattre. Les anciennes religions, le druidisme et le polythéisme n'avaient pas entièrement abdiqué, et, jusque dans le christianisme gallo-romain, il y avait des éléments de dissolution religieuse dans l'arianisme qui infestait les peuples barbares de la Gaule, et dans les doctrines semi-pélagiennes que répandaient quelques disciples de Pélage.

Le druidisme avait trop longtemps courbé les Celtes sous le joug de la terreur, et jeté en Gaule des racines trop profondes, pour qu'on eût entièrement renoncé à ses rites sanguinaires. La conquête romaine, en introduisant le goût des lettres et les fables du polythéisme, tenta de corriger ou d'abolir ce culte féroce « où tuer un homme était une chose sainte, et le manger une chose salutaire (1). » Le polythéisme romain devint même pour les Gaules un culte officiel. Sous les premiers Césars, il ne dut y avoir d'autres dieux dans les contrées soumises, que les dieux de Rome (2). De là il advint que les pompes religieuses de l'Italie remplacèrent dans la Celtique les

(1) *Nec satis aestimari potest quantum Romanis debeatur, qui sustulere monstra, in quibus hominem occidi religiosissimum erat, mandis vero etiam saluberrimum.* L. Plin. *Sec. Nat. hist.*, lib. XXX.

(2) Cic., *de Legibus*, II, 8. — Liv., lib. XXXIX, *passim.*

sacrifices offerts à Tentatès, et que des statues élégantes et colossales, dressées en l'honneur des divinités païennes, s'élevèrent à la place des blocs de granit que le druidisme avait marqués d'un sceau de vénération publique.

Mais le vieux culte de la Gaule, proscrit des cités, se réfugia dans les montagnes où il essaya de se maintenir contre les invasions de l'apostolat chrétien. Un jour vint où le polythéisme lui-même fut réduit à défendre contre le christianisme les temples et les statues de ses dieux. En vain, dans un suprême effort de restauration et de haine, il souleva contre cet ennemi des persécutions où il fit des martyrs. Son empire ainsi que celui des vieilles religions, diminua insensiblement, il n'eut plus qu'un faible prestige, quand l'Evangile put se produire en liberté, et opposer aux fables de l'idolâtrie les lumières de la vérité éternelle.

L'arianisme était, à cette heure, plus puissant et aussi plus redoutable. Porté sur la pointe de leur épée par les Burgondes et les Goths, il avait été implanté par les uns, à l'est de la Gaule, et par les autres, dans ce royaume qu'ils fondèrent au pied des Pyrénées. Les Visigoths étaient surtout des partisans zélés et opiniâtres de l'arianisme. Ils infestèrent les pays qu'ils occupaient du venin de cette hérésie, et Euric une fois à leur tête, ils menacèrent de l'étendre dans tous les lieux qui céderaient à leurs armes. On avait moins à redouter les Burgondes qui, moins oppresseurs que les Visigoths, pratiquaient leurs croyances sans porter de trop graves atteintes à la liberté religieuse.

On pouvait prédire à l'arianisme des succès et des conquêtes, dans un siècle où, par les Visigoths, il tenait l'Espagne et le midi de la Gaule, et où, par les Ostrogoths, il allait librement s'établir jusque dans Rome. Mais il portait en lui des germes de destruction qui amenèrent sa décadence et hâtèrent sa ruine. En excluant le dogme, il devait inévitablement aboutir à un pur système de philosophie; et d'ailleurs, les moyens de violence qu'il employa pour se répandre contribuèrent à sa chute, le jour où l'épée qui était à son service tomba devant une main plus forte ou plus heureuse.

Mais il y avait jusqu'au sein du catholicisme une erreur qui, pour n'avoir pas encore été condamnée, n'était pas moins dangereuse. Le semi-pélagianisme accrédité par la vertu et le savoir de ses défenseurs, avait gagné un certain nombre d'esprits. C'est en agitant dans les écoles ces questions ardues sur la grâce, la liberté morale et la prédestination, qu'on fut amené à discuter sur la part plus ou moins large que la grâce et la liberté avaient au mérite de nos actions. Saint Augustin et ses disciples soutenaient que l'homme dans l'ordre surnaturel où il était placé par le christianisme ne pouvait arriver à son salut sans un secours spécial qui le prévint et l'assistât ; ses adversaires, plus jaloux des droits de la liberté, enseignaient au contraire que l'homme pouvait sans une assistance spéciale opérer son salut. Ils se croyaient d'autant mieux dans la vérité, et par conséquent éloignés des erreurs de Pélagie qui avaient été condamnées, que, contrairement à cet hérésiarque, ils admettaient une grâce générale qui prévenait la volonté dans l'accomplissement de ses actions méritoires.

Fauste, Cassien et plusieurs écrivains de ce temps soutinrent dans leurs ouvrages ce pélagianisme adouci. La vérité à son tour compta d'illustres partisans dans saint Prosper, saint Hilaire d'Arles, saint Eucher de Lyon, saint Loup de Troyes, Claudien Mamert, Salvien, Constance et Pomère, auxquels il faut assurément joindre Sidoine Apollinaire, à cause de l'amitié et de la communauté de vues qui l'unissaient à ces doctes personnages.

Ces querelles sur la grâce et le libre arbitre ne laissèrent pas de troubler l'Eglise des Gaules, jusqu'à ce que le semi-pélagianisme ayant été condamné, en 529, dans le onzième concile d'Orange, ces disputes s'assoupirent pour ne se réveiller que bien des siècles après, sous un aspect nouveau, dans ces luttes ardentes qu'engagea le génie solitaire de Port-Royal, et où cette fois le catholicisme fut obligé de se faire le défenseur des droits de la conscience et de la liberté humaines.

Telle était la situation religieuse de la Gaule dans la dernière moitié du cinquième siècle. L'église d'Auvergne, dont le gou-



vernement allait être confié à Sidoine Apollinaire, comptait parmi les chrétientés les plus florissantes, à cause de son étendue, de la sainteté de ses évêques et du nombre toujours croissant de ses fidèles.

Comprise dans la première Aquitaine, elle relevait de la métropole de Bourges, bien qu'elle eût évangélisé par ses apôtres l'ancienne Avaricum, et que la nationalité des Arvernes l'emportât de beaucoup sur la confédération des Bituriges. Cette province ecclésiastique, qui avait suivi les circonscriptions de la province civile, comptait huit Eglises particulières, l'Eglise de Bourges, celle des Arvernes, des Ruthènes, des Cadurques, des Lémoviques, des Albiens, des Gabales et des Vellaves (1). Chacune d'elles avait des origines constatées. Avaricum citait saint Ursin pour son fondateur, Albi saint Clair et Cahors saint Génulphe. Saint Georges fut le premier évêque des Vellaves, saint Amand des Ruthènes, et saint Privat des Gabales. Les Arvernes et les Lémoviques virent arriver à la même époque, ceux-là saint Martial, et ceux-ci saint Austremoine.

L'Eglise d'Auvergne, dont ce dernier fut l'apôtre et le premier évêque, fut une des plus considérables de la Gaule. Elle embrassait un territoire fort étendu, puisqu'elle comprenait les terres qui forment aujourd'hui le diocèse de Clermont, celui de Saint-Flour, et une partie de celles dont se composent les diocèses du Puy et de Moulins.

Ce pays, habité jadis par la plus importante des confédérations celtiques (2), présentait, au temps de Sidoine Apollinaire,

(1) Provincia Aquitanica prima.

Metropolis civitas Biturigum (*Bourges, métropole*).

Civitas Arvernorum (*Clermont*).

Civitas Ruthenorum (*Rhodez*).

Civitas Albiensium (*Albi*).

Civitas Cadurcorum (*Cahors*).

Civitas Lemovicum (*Limoges*).

Civitas Gabalum *Gabales ou Javouls*, dont le siège fut transféré à Mende.

Civitas Vellavorum (probablement la ville de *Saint-Paulien*, dont le siège a été transféré au Puy). Sirmund., *Notit. Galliar.*

(2) Arvernorum principatus primus Galliarum fuit...

*Cæsar, de Bello gallico.*

les mêmes sites et les mêmes accidents que de nos jours. Il se détachait du sein de l'Aquitaine sous la forme d'un massif étendu où les plaines et les montagnes, les coteaux et les vallées se développaient dans une largeur de vingt lieues sur une longueur de quarante. Trois chaînes principales, celles du Cantal, du Mont-Dore et du Puy-de-Dôme le traversent du nord au midi, et vont se relier au système des Cévennes, pendant qu'à l'est, des rideaux de monticules le séparent avec leurs noires sapinières de l'ancien territoire des Ségusiens. L'Auvergne était en effet bornée à l'est par ces peuples, au nord-est par les Eduens, au nord par les Boïes, au nord-ouest par les Bituriges, à l'ouest par les Lémoviques et les Cadurques, au midi par les Ruthènes et les Gabales, et au sud-est par les Vellaves.

Une vallée aussi fertile que célèbre, et connue sous le nom de Limagne, étend au pied des monts arvernes comme une large nappe de verdure qui mesure vingt-quatre lieues de longueur, sur huit, quatre et quelquefois une seule lieue de largeur. L'Allier la parcourt du midi au nord dans un cours sinueux et oblique, qui tantôt se dérobe sous l'ombrage touffu des arbustes qui bordent le rivage, tantôt montre le cristal de ses eaux au milieu des plaines qu'il fertilise et des vergers qu'il arrose.

Les origines des Arvernes se confondent avec celles de la Gaule. On vantait le courage de ces peuples (1). l'opulence de leurs rois et l'étendue de leur ancienne domination (2). La perte de son indépendance et de sa nationalité, à la suite de cette lutte désespérée où succomba Vercingétorix, marqua dans les annales politiques de ce peuple qui, vaincu par César, n'eut plus qu'à se survivre, avec les autres peuples de la Gaule, dans l'empire romain dont il devint tributaire.

(1) Cæs. — Strabon.

(2) Propagaverunt Arverni suam dominationem usque Narbonem, et fines Massiliensis ditionis, gentesque ad Pirenæum usque et Oceanum, et Rhodanum subegerant. Strabo, lib. IV.

Les Arvernes conservèrent cependant, même après la conquête, leurs mœurs et leurs lois. La religion des druides garda encore, malgré l'ordre de recevoir les dieux de l'Italie, ses colléges, ses retraites mystérieuses et ses bois sacrés. Les prescriptions officielles du polythéisme romain firent bien jaillir du sol arverne quelques temples consacrés à Jupiter, à Diane et à Apollon, et même dresser sur un piédestal superbe cette statue fameuse que Zénodore tailla en l'honneur de Mercure (1). Mais le druidisme vécut de plus longs jours. Ses monuments, simples comme la nature qui en faisait tous les frais, restèrent debout. La main du polythéiste chargé d'exécuter les volontés impériales, ne put renverser en entier les menhirs, les cromleks et les dolmens. A certains jours encore, les némèdes ouvraient leur enceinte sacrée, les sacrifices humains s'accomplissaient au plus profond des bois, et les druides retirés dans les montagnes débitaient à la foule superstitieuse et crédule, les milliers de vers qui composaient leur savoir (2). Les malheurs de l'exil et le hasard des guerres avaient aussi amené en Auvergne quelques familles juives qui introduisirent les rites et les cérémonies de la synagogue (3).

Le christianisme était à peine répandu dans les Gaules qu'il pénétra en Auvergne par une colonie de missionnaires à la tête desquels figurait Austremoine. On ne peut affirmer d'une manière certaine qu'il s'y soit établi dès le premier siècle; mais on peut soutenir que des témoignages graves et nombreux l'insinuent, et par conséquent, que l'Eglise des Arvernes aurait les mêmes raisons que les Eglises les plus anciennes de la Gaule, pour faire remonter ses origines jusqu'à celles de l'Evangile.

Du moins, la mission de saint Austremoine et de ses disciples est un fait constant. L'histoire a conservé les traces de son apostolat dans plusieurs cités et municipes de ce pays qu'il

(1) Greg. Turon., *Hist. Franc.*, I, c. XXV. — Plin., lib. III, c. 7.

(2) Le druidisme existait en Auvergne, au <sup>ve</sup> siècle. S. Eligius, *Sermo de rect. fide cult.* apud S. Aug. opera, edit. Bened., t. VI, p. 266 et seqq.

(3) Dufraisse, *Origine des Eglises de France*, p. 340 et suiv.

évangélisa , et jusque dans les contrées des Bituriges, des Ruthènes, des Gabales et des Vellaves où le porta l'ardeur de son prosélytisme. Ses disciples, Nectaire, Mari, Sirénat, Antonin et Mamet enseignèrent dans les hautes et basses terres de l'Auvergne, où bien des lieux vénèrent leur mémoire.

Cette Eglise eut à son berceau de nombreux martyrs. On disait qu'une légion de chrétiens avait péri sous le fer de Crocus, et on montrait avec respect leurs ossements rassemblés autour d'un baptistère que fonda saint Martial, et d'où l'eau baptismale avait coulé sur le front des premiers catéchumènes.

L'Auvergne aimait toujours ces premières gloires de l'Evangile. Aussi rien ne lui était cher comme l'église de Saint-Allyre qui s'éleva près de cette nécropole.

Il n'entre pas dans notre sujet de retracer le tableau de ces conquêtes successives par lesquelles le christianisme soumit à ses lois ces fiers Arvernes qui, après avoir succombé les derniers sous les coups des Romains, restaient les derniers à résister aux Barbares. Chaque siècle vit ses institutions se développer dans un progrès régulier ; et, au siècle où nous sommes, il était devenu une religion publique à laquelle donnait la plus grande importance la sainteté non interrompue de l'épiscopat arverne, le nombre des églises consacrées au nouveau culte, et la foi de toutes ces familles curiales qui s'étaient rencontrées avec le peuple dans l'acceptation des sublimes croyances de l'Evangile.

Depuis saint Austremoine, de vertueux pontifes avaient occupé le siège qu'il fonda. La pénitence d'Urbique, son successeur, la sainteté de Léogonce, les miracles d'Allyre, le zèle de Népotien, le dévouement d'Arthème, la foi de Vénérand et la piété de Rustique remplissaient des plus touchants souvenirs l'histoire de cette Eglise plusieurs fois séculaire.

En cette année 471, où Sidoine Apollinaire se recueillait à Avitacum dans les graves méditations que la foi lui inspirait, l'ensemble des basiliques chrétiennes offrait dans la ville d'Auvergne un spectacle propre à réjouir les fidèles. Les temples du polythéisme gallo-romain avaient commencé à devenir dé-

aerts ; la foule envahissait de préférence ces premiers temples que la foi avait construits, et qu'on reconnaissait à la simplicité de leur architecture romane.

La ville d'Auvergne en comptait déjà dans tous ses quartiers. A l'orient, c'était l'oratoire et le monastère naissant de Chantoin où reposaient, dans le sein du repentir et de l'espérance, Urbique, son épouse et leur fille qui s'était vouée à la vie religieuse (1).

Au nord, dans le faubourg des chrétiens (2), les sanctuaires du nouveau culte s'étaient rapidement multipliés. Là, du même coup d'œil, vous embrassiez Notre-Dame-d'Entre-Saints, le premier sanctuaire consacré à la mère de Jésus, la chapelle de saint Clément, ouvrage du bienheureux Allyre (3), et cette église de saint Allyre qui effaça par sa grandeur et sa richesse ces monuments primitifs de l'architecture chrétienne. Dans ce lieu arrosé des sueurs de l'apostolat et du sang des martyrs, vous ne pouviez faire quelques pas, sans rencontrer, ici, la basilique dédiée à saint Cassi (4) ; là, cette église de Saint-Vénérand qu'on venait d'achever (450), et qui, outre les cendres de six mille martyrs, protégeait le culte de saint Limine, de sainte Claire et de beaucoup d'autres dont on y vénérât les restes ; ailleurs, mais non loin de là, l'oratoire de saint Arthème qui renfermait comme un trésor, les cendres de sainte Vère et de sainte Suporine, la chapelle de saint Maurire, dédiée à ces généreux soldats qui, sous Maximien, furent victimes de leur attachement à la foi, et enfin l'oratoire consacré à Jean-Baptiste, le précurseur du Christ.

Au couchant, l'église de Saint-Cyr et de Sainte-Julitte se dressait en l'honneur de ces deux martyrs de la Cilicie ; l'ora-

(1) Ipse quoque sacerdos cum conjuge et filia in crypta Cantobennensi, juxta aggerem publicum est sepultus. Greg. Turon., *Hist. Franc.*, lib. I, c. 39.

(2) Vicus christianorum. Greg. Turon., *Hist. Franc.* C'est le faubourg de Saint-Allyre.

(3) Winebr., *Vit. S. Illidii*.

(4) *Lib. de Ecclesiis*, n° IX.

toire de Saint-Martin rappelait la mémoire de cet illustre thaumaturge; l'église de Saint-Hilaire et de Sainte-Magdeleine réunissait dans un culte commun la célèbre pénitente, et l'invincible défenseur des dogmes catholiques, l'Athanase de la Gaule chrétienne (1).

Au midi, on distinguait, à droite, la chapelle de Saint-Léogonce, le troisième évêque d'Auvergne, puis, à la suite les unes des autres, l'église de Saint-Jacques, celle de Saint-Amandin, sur les rochers qui ont gardé ce nom, et celle de Saint-Saturnin, où Sidoine Apollinaire alla plus d'une fois vénérer la mémoire de ce premier évêque-martyr de Toulouse (2).

Dans l'intérieur même de la cité arverne, on voyait la chapelle de Saint-Austremoine, construite un siècle auparavant, les églises de Saint-Symphorien et de Saint-Pierre qui devaient un jour devenir d'importantes collégiales.

Mais aucune basilique ne pouvait être comparée à celle que l'évêque Namace édifiait alors, au sommet de la ville, sur les ruines mêmes d'un oratoire plus ancien consacré par Austremoine à la bienheureuse Vierge. Elle l'emportait sur toutes par sa grandeur et son élégance. Elle avait cent cinquante pieds de long, soixante de large, cinquante de hauteur dans l'intérieur de la nef jusqu'à la voûte. Au devant était une abside ronde, et de chaque côté s'étendaient des ailes d'une élégante structure. Tout l'édifice était en forme de croix. Une vive clarté pénétrait dans le lieu et montrait dans tout leur éclat les riches mosaïques en marbre qui ornaient les murailles du chœur (3).

Namace avait mis douze années pour construire cet édifice. Lorsqu'il l'eut achevé, il y déposa des reliques des saints Vital et Agricole qui le rendirent encore plus précieux à la piété publique.

En même temps s'élevait par les soins de l'épouse que Namace avait eue dans le siècle, la basilique de Saint-Etienne, dont

(1) Dufraisse, *Origines des Eglises de France*. — Savar., *Origines de Clairmont*. — Delarbre, *Notice sur l'Auvergne*.

(2) *Lib. de Ecclesiis*.

(3) Greg. Turon., *Hist. Franc.*

les murailles enrichies de peintures, représentaient différentes scènes de la Bible et des premiers âges du christianisme (1).

La ville d'Auvergne était ainsi couverte de pieux édifices qui abritaient le culte de ses évêques et de ses martyrs. Tous ceux que la vénération publique avait marqués du sceau de la sainteté, y avaient des autels, ou du moins des tombeaux ornés de symboles et de quelques inscriptions. Ici, le monogramme du Christ, l'histoire des miracles du Seigneur et des apôtres (2), la multiplication des pains (3), se voyaient sur des tablettes d'un marbre, tantôt simple et sans travail, tantôt riche comme celui qui sort des carrières de Paros (4). Ailleurs, c'étaient des inscriptions sans art (5), mais qui déjà préludaient par leur douce et naïve poésie, à ces hymnes ardentes qui devaient plus tard éclater en strophes harmonieuses sous la voûte de nos temples.

Le christianisme, sans doute, n'avait pas tellement étendu son règne sur toutes les terres d'Auvergne, que le druidisme et l'idolâtrie n'eussent encore quelques retraites. Cependant, il n'était pas alors de cité importante qui n'eût ses églises et quelquefois des monastères.

Dans les environs de la cité arverne, Riom avait une église qui florissait par les soins du pieux Amable dont le tombeau deviendra si célèbre. Le municipale d'Aunat avait fourni un évêque dans la personne de Rustique. Le monastère de Cournon s'élevait, près des rives de l'Allier, sur les ruines d'un ancien collège de druides (6).

Plus loin, au midi, Issoire qui fut longtemps un foyer ac-

(1) Cujus conjux basilicam sancti Stephani suburbano murorum ædificavit. Quam cum fucis colorum adornare vellet, tenebat librum in sinu suo, legens historias actionum antiquorum, pictoribus indicans quæ in parietibus fingere deberent. Gregor. Turon., *Hist. Franc.*, l. II, c. XVII.

(2) Dans l'église de Saint-Vénérand, on avait représenté sur quelques tombes l'histoire des miracles du Sauveur et des apôtres.

(3) A Saint-Allyre, dans la chapelle de Saint-Benoît, on voyait figurer la multiplication des pains sur des pierres de marbre.

(4) Gregor. Turon., n° 922.

(5) Gregor. Turon., *Lib. de Gloria Confessorum*, c. XXIV. Edit. Ruinard, *Not.*

(6) Gregor. Turon., *Hist. Francorum*, passim.

tif d'idolâtrie, possédait un monastère où les fils de saint Benoît feront plus tard fleurir la piété et les lettres (1). Le culte de saint Julien donnait naissance, à Brioude, à une abbaye qui formera un des chapitres les plus considérables de l'Église gallicane. A l'ouest, le tombeau de saint Nectaire, situé dans un des plis du mont Cornador, devient un centre d'activité chrétienne, par la vénération dont les peuples de ces contrées entourent la mémoire de ce pieux apôtre. Puis, au nord, ce sont les abbayes naissantes de Théclade et de Cambidobre, plus connues sous le nom de Teilhède et de Combronde; et les monastères de Randan et de Mirandense qui cachent leurs rénovites dans ces mêmes forêts de chênes où les druides célébraient leurs sanglants mystères. A l'est, l'Évangile annoncé de bonne heure par Austremoine et Sirénat, s'étendait chaque jour dans ces plaines où figuraient les municipes de Billom, Lezoux, Courpière; tandis que sur les bords de la Durole, au sein des montagnes de Thiers, les chrétiens se pressaient au tombeau de saint Genès et formaient une communauté nombreuse pour laquelle il faudra bientôt élever cette vaste église romane qui existe encore de nos jours.

Dans les hautes terres, l'influence chrétienne a partout laissé des traces. Indiciac a quitté son nom celtique pour prendre celui de Saint-Flour, son apôtre (2); et le nom de Mary se perpétuera dans celui de Mauriac, une des villes les plus importantes de la Haute-Auvergne.

Cette province entière se renouvellera au souffle de cet esprit puissant qui change les institutions et les mœurs. Bien des monastères vont se fonder, Menat, Saint-Pourçain, et une multitude d'autres abbayes, collégiales et prieurés qui allaient couvrir du réseau de leurs communautés toute cette vieille terre des Arvernes, depuis les Cévennes jusqu'au territoire des Bituriges, et depuis les monts Dorés jusqu'au pays des Ségusiens.

(1) Ad meridianam plagam... perveniens monasterium construxit, in loco qui vocatur Ieiodorus... *Act. S. Stromonii*, Labb., p. 488.

(2) Dufraisse, p. 437.



Il n'est pas jusqu'au monachisme oriental qui ne vint transplanter ses lois et ses austérités, au couchant même de la ville d'Auvergne, par les soins et dans la personne d'un solitaire venu du fond de l'Orient.

Il se nommait Abraham, et avait vu le jour en Syrie, sur les bords de l'Euphrate (1). Frappé des merveilles qu'il avait entendu raconter des solitaires de l'Égypte, il désira gagner ces déserts, pour contempler leur vie et s'édifier de leurs exemples (2). Mais comme il se rendait à la Thébàide par la Perse et la Bactriane, il fut arrêté par les satellites du cruel monarque de Suse qui avait allumé contre les chrétiens la plus violente des persécutions (3). Enfermé dans un cachot obscur, il souffrit, pendant cinq ans, les horreurs de la captivité et de la faim (4). Il dut à une miraculeuse délivrance de rompre ses chaînes (5). Le premier usage qu'il fit de sa liberté fut de se diriger du côté de l'Occident. Après un long voyage, qui fut signalé par plusieurs prodiges, il vint en Auvergne (6), et se retira dans un faubourg de la ville, près de la basilique de Saint-Cyr, où il fonda un monastère (7). La renommée de ses vertus et de ses austérités, le bruit qui se répandit bientôt qu'il mettait en fuite les malins esprits, qu'il guérissait les aveugles, et que ses prières avaient auprès de Dieu une grande autorité, lui attirèrent de nombreux disciples (8).

(1) Igitur Abraham iste super Euphratis fluvii litus exortus est...

Gregor. Turon., *Vitæ Patrum*, cap. III.

(2) ... In Dei opere proficiens ad visitandos eremitas, adire Ægypti solitudines concupivit. Greg. Turon., *Vitæ Patrum*, c. III.

(3) Quod iter dum tereret a paganis comprehensus, et multis pro Christi nomine affectus verberibus, in vincula conjicitur.... Id., *ibid.*

(4) Natus ad Euphratem, pro Christo ergastula passus,  
Et quinquennali vincula laxa fame.

.....

Sidon. Apollin., *Epist.*, VII, 17.

(5) Angelo solvente, laxatur. Greg. Turon., *Vitæ Patrum*, c. III.

(6) Occidentalem plagam visitare cupiens, Arvernus adv. nit. Id., *ibid.*

(7) ... Ibique ad basilicam sancti Cyrici monasterium colloravit. Id., *ibid.*

(8) Erat enim miræ virtutis, fugator dæmonum, illuminatorque cæcorum, aliorum quoque morborum potentissimus medicator. Id., *ibid.*

Sidoine Apollinaire admirait ce généreux confesseur de la foi que les honneurs du siècle n'avaient pu séduire, et qui, malgré l'empressement qu'on avait mis à le retenir dans les plus belles cités de l'Orient, à Rome, à Ravenne, choisit de préférence cette humble retraite et cette cabane couverte de chaume où il était venu cacher aux regards des hommes les vertus étonnantes qui en firent un thaumaturge (1). Il conçut pour lui une vénération profonde et entretenit avec ce saint anachorète des relations que la mort seule interrompit.

Le christianisme avait aussi gagné, en même temps que le peuple, les familles consulaires et sénatoriales de l'Auvergne. Les noms des Cassius, des Corvus et des Allyre, connus dans les fastes de la première noblesse arverno-gaëlique, figuraient également dans les dyptiques de la sainteté et du martyre. Depuis, les familles les plus considérables embrassaient chaque année l'Évangile, heureuses d'abaisser devant la croix l'orgueil de ces anciennes races dont les gloires se confondaient avec les premiers âges de la nationalité celtique.

Il faut surtout citer cette famille des Ommace où la piété était héréditaire avec les honneurs du consulat; celle des Perpétue d'où sortirent des âmes si belles et si généreuses; cette maison des Agrèce qui donna un pontife à la Sénonaise, et celle des George, des Entrope et des Eucher, qui se glorifiaient plus des humbles livrées du Christ que des titres pompeux portés par leurs ancêtres.

Dans beaucoup d'autres familles, les vertus chrétiennes avaient remplacé la gloire et l'illustration des aïeux. On se souvenait moins des ambassades que le comte Fronton avait remplies en Espagne, sous Valentinien, depuis que l'honneur de sa race venait d'être relevé par le vertueux Aper, son petit-fils, et par la sainteté de cette vierge Frontine que tous entouraient d'un égal respect. C'était une chrétienne d'une grande

(1) Angulus iste placet paupertinusque recessus  
Et casa cui culmo culmina pressa forent.  
Sidou. Apollin., *Epist.*, VII, 47.

abstinence, d'une austérité extrême, d'une foi rare, et qui avait pour Dieu une telle crainte que, malgré sa jeunesse, elle inspirait de la crainte aux hommes (1).

Dans la maison des Avite qui tenait par le sang à celle des Avitus et des Apollinaire, on remarquait la piété d'Avite, ami de Sidoine, et celle de sa sœur, qui les porta à enrichir de leurs biens l'église municipale d'Auvergne, par la donation de la terre de Cuticiac (2).

Ailleurs, on rappelait les beaux exemples de vertu que donnait Vectius qui vivait en vrai cénobite au milieu de sa famille et de ses domaines; la sainteté d'une Eutropie qui, dans les embarras du siècle, tenait toujours son cœur appliqué à Dieu; la modestie angélique d'une Géorgie, dont la vie se consumait en jeûnes et en prières (3); la ferveur et le zèle d'un Amable, auquel le peuple, dans sa vénération, attribuait des prodiges (4), et tant d'autres vertus ignorées qui, pour être connues de Dieu seul, n'en furent pas moins précieuses.

Une sève de christianisme et de sainteté s'était ainsi répandue sur cette terre d'Auvergne, et produisait dès-lors des fruits que la grâce mûrissait, et que le ciel devait cueillir, sous l'épiscopat de Sidoine Apollinaire.

Eparque, qui succéda à Namace sur le siège épiscopal, l'occupa de 461 à 471, en donnant les exemples les plus salutaires. On aimait à raconter les prodiges de cette vie obscurément passée aux yeux du siècle, mais qu'avaient illuminée, aux yeux de l'Eglise arverne, les plus rares vertus. Quand on le voyait, à la fin du Carême, sortir du monastère de Chantoin qui lui servait alors de retraite, les fidèles ne pouvaient contempler ses yeux creusés par les larmes et ses traits amaigris par les jeûnes,

(1) ... Summæ abstinentiæ puella, summi rigoris ac fidei ingentis, sic Deum timens ut ab hominibus timeretur... Sidon. Apollin., *Epist.*, IV, 21.

(2) ... Ecclesiam arverni municipioli.... per opportuna oblatione locupletando, cujus possessioni plurimum contulisti, Cuticiacensis prædii suburbanitate... Id., *Epist.*, III, 1.

(3) Greg. Turon., *De Gloria confessorum*. . . c. XXXIV.

(4) Id., *ibid.*, c. XXXIII.

sans se dire les uns aux autres combien de nuits il avait passées dans la prière sur le pavé du sanctuaire, et quelles austérités il avait pratiquées dans cette solitude (1).

Sidoine Apollinaire, dans ces dernières années, put voir de près le spectacle de cette vie singulière; il offrait à son tour dans sa personne une image de l'influence que le christianisme exerçait sur les âmes pénétrées de ses maximes. Le monde n'avait plus pour lui les séductions qui tentèrent sa jeunesse, et, satisfait au delà d'avoir égalé ses ancêtres en dignités, il ne songeait plus qu'à les surpasser en mérites devant Dieu.

Ce n'est pas sans quelque admiration que le clergé et les fidèles de l'Auvergne voyaient le gendre d'Avitus, le préfet de Rome, le poète patricien, pratiquer avec constance les austérités de l'Évangile, si opposées aux habitudes de mollesse et d'élégance du patriciat romain. Aussi, comme sur ces entrefaites, Eparque émigra de la terre, tous les yeux se portèrent sur lui, et d'une voix unanime on le désignait pour son successeur (2).

Nous avons vu dans quelles conjonctures difficiles l'Auvergne se trouvait. Les Barbares cernaient partout ses frontières, et les Visigoths, exaltés par l'arianisme d'Euric, la menaçaient dans sa foi plus chère que ses libertés. Elle ne pouvait compter sur les secours de Rome, sur les résolutions énergiques de la curie, ni sur l'alliance des Burgondes, toujours pleine d'incertitude. Alors que tant d'autres provinces avaient trouvé leur salut dans le courage et la sainteté de leurs évêques, n'était-ce pas un parti sage que de remettre entre les mains de Sidoine Apollinaire les intérêts de la foi et de la chose publique, en l'appelant à l'épiscopat? Tout la rassurait dans un choix pareil; la vertu et le savoir de Sidoine, la considération personnelle qu'il s'était acquise dans la Gaule romaine, l'ascendant qu'il avait eu par intervalles sur l'esprit des Barbares, et sur-

(1) Greg. Turon., *De Gloria Confessorum*, c. XXXIV.

(2) Quo migrante, Sidonius ex præfecto substituitur. . .

Greg. Turon., *Hist. Franc.*, lib. II, c. XXI.

tout son dévouement connu à la cause de la religion et de la patrie.

On sait que le clergé et les fidèles voyaient alors sans trop de répugnance la direction des églises confiée parfois à des hommes jusque-là engagés dans les liens de la famille et le mouvement des affaires civiles, quand d'ailleurs ils unissaient à une vertu éprouvée les connaissances requises pour une charge si élevée. Ceux-ci, d'un autre côté, abandonnaient aussitôt les honneurs du prétoire ou les travaux du forum, pour ne plus consacrer leur existence qu'au salut du troupeau spirituel dont ils devenaient les chefs et les gardiens.

Ce n'est pas, comme on l'a affirmé (1), que ces hommes qui sortaient la plupart des premiers rangs de l'aristocratie impériale, s'engageassent dans cette situation nouvelle, par la pensée qu'ils prendraient une part plus réelle au mouvement moral de leur époque, et exerceraient sur la société contemporaine une influence plus active. Assurément, ils ne se laissaient aller, ni à ces ambitions secrètes, ni à ces vanités politiques, et l'épiscopat fut pour eux moins un honneur qu'un poste de dévouement, de charité et de continuels sacrifices.

Il faudrait peu connaître les vies d'un Germain d'Auxerre, d'un Ambroise, d'un Paulin de Nole, et de beaucoup d'autres que les populations arrachèrent aux emplois du siècle, afin d'en faire leurs chefs spirituels, pour soutenir qu'ils cherchaient dans ce nouveau ministère l'exercice d'une influence purement humaine et sociale. Ces évêques trouvèrent, il est vrai, jusque dans l'épiscopat, le moyen d'exercer sur leurs peuples un ascendant réel; mais ce fut à force de vertu, de désintéressement, et surtout par le soin qu'ils prirent à faire de leurs richesses l'emploi le plus utile et le plus beau, en les consacrant au soulagement des malheureux.

C'est ce qu'a fait remarquer avec beaucoup de justesse le célèbre historien de la Gaule méridionale (2). « Plusieurs de

(1) Guizot, *Hist. de la civilisation en France*, leçon III, p. 405.

(2) Fauriel, *Hist. de la Gaule méridionale*, t. I, p. 403.

» ces nobles personnages, dit-il, que les populations des  
» grandes villes se donnaient volontiers pour évêques, étaient  
» des hommes d'une grande richesse, qui consacraient dès-  
» lors cette richesse aux devoirs de leur nouveau ministère.  
» Ils faisaient bâtir de nouvelles églises, ils décoraient celles  
» déjà bâties, ou les dotaient de revenus qui en assuraient le  
» service. Ils réfléchissaient sur la société particulière dont ils  
» étaient devenus les patrons obligés, l'éclat naturellement  
» attaché à leur nom et à leur rang dans la société générale.  
» Enfin leur fortune qui leur permettait d'ordinaire de faire de  
» grandes aumônes et de soulager beaucoup de misères privées,  
» allait quelquefois jusqu'à les mettre en état d'adoucir les  
» misères publiques et d'agir dans ce monde comme des es-  
» pèces de lieutenants de la Providence. »

C'est par ces moyens que l'épiscopat s'entourait de considération. Les peuples eussent moins reconnu son pouvoir, s'ils avaient surpris dans ceux qui assumaient cette charge, l'intention arrêtée d'en faire un instrument de politique et d'ambition.

Ces pensées furent bien étrangères à Sidoine Apollinaire ; et il suffit de parcourir les lettres où il fait allusion à sa nouvelle dignité, pour être convaincu qu'il n'accepta pas la charge d'évêque, dans le dessein d'obtenir plus d'influence politique, encore moins avec l'idée de trouver dans ce nouveau genre d'honneurs une diversion à ceux qu'il avait déjà obtenus (1).

A peine, en effet, eut-il appris cette détermination du clergé et des fidèles, qu'il se livra aux sentiments d'une humilité profonde. Il ne pouvait songer au fardeau dont il venait d'être chargé, sans être saisi d'une sainte frayeur. Ses alarmes transpirent dans les confidences de cette époque.

« Malgré mon indignité, écrit-il à son cher Apollinaire de Voroange (2), on m'a imposé le fardeau d'une profession

(1) Ampère, *Hist. littéraire*, t. II, p. 247. Cette insinuation du docte historien ne peut supporter l'examen, pour peu qu'on ait fait des études approfondies sur la vie et les mœurs de Sidoine Apollinaire, et sur l'état moral de la société chrétienne, dans les cinq premiers siècles.

(2) ... Cui indignissimo tanæ professionis pondus impactum est, qui miser

» sublime, à moi malheureux qui, forcé d'enseigner avant  
» d'avoir appris, et osant prêcher le bien, avant de le prati-  
» quer, suis semblable à un arbre stérile qui, n'ayant pas des  
» œuvres pour fruits, ne donne que des paroles pour feuilles. »

Dans une lettre à Avite (1), son parent et son ami, il déclare qu'il ne méritait pas d'être mis à la tête de l'Église d'Auvergne.

Ailleurs, il se recommande à Fontée (2), évêque de Vaison, qui avait toujours été pour sa famille un puissant patron dans le Christ, et réclame l'appui de ses prières, parce qu'on lui a imposé le titre et les devoirs d'évêque, quoiqu'il fût indigne de le porter et de le remplir.

Il gémit, en écrivant à Loup de Troyes, de ce que ses crimes lui ont valu pour châtiment l'épiscopat, et de ce qu'ils le contraignent à prier pour les péchés des peuples, lui pour qui les supplications d'un peuple innocent obtiendraient à peine miséricorde (3).

Dans sa correspondance avec Claudien, il déclare qu'on l'a jeté dans cette profession (4).

Il avoua même publiquement, dans l'assemblée des fidèles réunis à Bourges pour l'élection d'un évêque, qu'on s'était écarté à son égard, en le choisissant, des droits chemins de la prudence (5).

Ce n'est pas avec de pareils sentiments qu'il faudrait concilier, dans Sidoine Apollinaire, l'ambitieux dessein de parvenir à

ante compulsus docere quam discere, et ante præsumens bonum prædicare quam facere, tanquam sterilis arbor, cum non habeant opera pro pomis, spargo verba pro foliis. Sidoine Apollin., *Epist.*, V, 3.

(1) ... Ecclesiam arvernici municipioli, cui præpositus etsi immerito videor...  
Id., *Epist.*, III, 4.

(2) Iis adjicitur, quod indignissimo mihi impositum sacerdotalis nomen officii confugere me ad precum vestrarum præsidia compellit... Id., *Epist.*, VI, 7.

(3) Facinorum continuatione miser eo necessitatis accessi, ut is pro peccato populi nunc orare compellar. pro quo populus innocentum vix debet impetrare, si supplicet. Id., *Epist.*, VI, 4.

(4) ... Impactæ professionis. Id., *Epist.*, IV, 3.

(5) . . . Ab hoc rectum consilii tramitem postulatis, in quo recolitis adhuc nuper erratum. Id., *Epist.*, VII, 9.

l'épiscopat. Il comprenait trop la sublimité des devoirs que cette charge impose, et estimait sa faiblesse trop grande en face d'un fardeau si accablant, pour qu'il allât de lui-même au devant de cet honneur aussi périlleux qu'élevé. Mais il y fut porté par cette violence qui y porta Jean Chrysostôme, Ambroise, Augustin, Synésius; violence que les peuples chrétiens durent parfois employer pour vaincre les saintes répugnances de ceux auxquels ils voulaient confier le salut des âmes et la conduite des églises.

Sidoine Apollinaire accepta le gouvernement spirituel de l'Église arverne avec une grande humilité, et baissa sa tête sous le joug du sacerdoce, plein de confiance en Celui qui l'avait arraché aux préoccupations du siècle, pour lui donner une part insigne dans l'héritage de ses pontifes. S'il connaissait son indigence spirituelle, il savait aussi, avec Paulin de Nole, que Dieu, qui donne la sagesse aux plus simples, saurait glorifier en lui les hautes fonctions dont il l'avait investi, et le rendre digne de ses devoirs, malgré son indignité (1).

Sidoine Apollinaire fut élevé sur le siège de la ville d'Arvergne, en l'année 472. On connaît la date précise de son élection, parce qu'il dit lui-même que Loup de Troyes avait alors quarante-cinq ans d'épiscopat (2). Or, on sait d'une manière certaine que saint Loup fut nommé évêque de Troyes, en 427. Mais l'histoire ne nous a transmis rien de particulier sur les circonstances de cette élection.

Il est constant qu'il reçut l'épiscopat, sans observer de longs interstices entre les divers ordres. Malgré les prescriptions des conciles, et les décrets des papes, on s'affranchissait quelquefois des règles ordinaires, quand ces infractions étaient réclamées par le salut de l'Église, qui était la première de toutes les lois (3).

(1) Paul. Nol., *Epist.*, 4, n. 10.

(2) ... Post desulatas militiæ Lirinensis excubias, et in apostolica sede novem jam decem sa quinquennia... Sidon. Apollin., *Epist.*, VI, 4.

(3) Pagi ad Baronium, ann. 578. Ambroise avait été baptisé et consacré évêque en huit jours.



Quant à l'élection, on y observa la discipline qui s'était établie dans les Églises d'Orient et d'Occident, du consentement de l'autorité principale qui résidait dans la personne des successeurs de saint Pierre (1). Il était dès-lors prescrit que tous les évêques de la province devaient assister à l'élection et à l'ordination d'un nouvel évêque. Si, pour des raisons légitimes, ils ne pouvaient tous s'y trouver, il devait au moins y en avoir trois, et il fallait une nécessité extrême pour qu'un seul parût suffisant.

Le clergé et le peuple d'un diocèse pouvaient bien demander et nommer leur évêque, mais, comme nous l'avons observé, c'est aux évêques seuls de la province qu'il appartenait de l'examiner et de l'élire (2). Cette discipline, mise en vigueur dès les premiers âges de l'Église, l'était aussi au cinquième siècle, en sorte que l'onction épiscopale déroulait de sa vraie source, sans qu'une main profane pût en détourner le cours, en la faisant passer par des canaux autres que ceux qui avaient été creusés et désignés par l'Église, seule dépositaire de tous les pouvoirs spirituels.

C'est ainsi qu'il faut admettre que Sidoine Apollinaire ayant été demandé avec instance par le clergé et les fidèles de l'Auvergne, il fut élu et consacré évêque par les évêques de la première Aquitaine. Nous ignorons toutefois combien d'évêques et quels évêques assistèrent à son élection.

Plusieurs sièges de cette province étaient vacants à la suite des guerres et des invasions des Barbares. Il est assez certain qu'en 472, Eulodius gouvernait l'Église de Bourges, Hermen-taire, celle des Vellaves; Anémus, celle d'Albi, et Astidius, celle des Lémoviques. Mais les Ruthènes, les Cadurques et les Gabales étaient sans doute privés de pasteurs, car les Visigoths étaient maîtres de ces pays, et comme, dans les premiers excès de leur fanatisme ils signalaient leur domination par la désolation des églises, un de leurs premiers soins était d'envoyer les évêques à l'exil ou à la mort.

(1) Ignat. — Justin. — Irenæ. — Tertull.

(2) Thomassin.

Ce qu'on peut dire par conséquent de plus vraisemblable, touchant l'élection de Sidoine Apollinaire, c'est qu'il fut élu et consacré par Eulode de Bourges, assisté de quelques-uns de ses comp provinciaux.

À peine la nouvelle de son élection fut-elle répandue dans la Gaule chrétienne, qu'elle y causa une grande joie. L'Eglise d'Auvergne attendait beaucoup de cet éminent personnage, dont la naissance et les dignités occupées dans le siècle donneraient un lustre de plus à son administration spirituelle, pendant que ses richesses viendraient alimenter la source des aumônes publiques. Elle pouvait espérer, en outre que sa vertu et son courage la préserveraient des malheurs dont les Barbares la menaçaient, et que la haute influence qu'il avait acquise dans la direction des affaires occidentales, servit une forte barrière à opposer à l'arianisme visigoth.

Les autres Eglises applaudirent à ce choix, et les principaux évêques de la Gaule, qui connaissaient Sidoine Apollinaire par lui-même ou par cette renommée que ses qualités avaient au loin répandue, tirèrent les meilleurs augures de son épiscopat.

Patient, Euphrone d'Autun, Fontée de Vaison, Fauste de Riès, Mamert de Vienne, et tous les doctes prêtres qu'il avait connus, se joignirent aux familles chrétiennes du patriciat gallo-romain pour entourer de leurs prières et de leurs vœux les premiers pas du nouveau pontife dans cette milice sacrée où il aurait désormais à défendre la plus sainte des causes, celle de Dieu et de son Église.

Mais parmi les évêques qui lui écrivirent pour lui témoigner la joie qu'ils avaient de sa promotion, et l'exhorter à remplir dignement les fonctions auxquelles il avait été appelé, aucun témoignage ne dut le toucher plus profondément que celui de Loup de Troyes, regardé alors comme le père des évêques, moins à cause de sa vieillesse qu'à raison de ses vertus qui le rendaient si vénérable aux yeux de la Gaule chrétienne.

Une amitié commencée dans le siècle l'unissait à Sidoine Apollinaire. Il le suivait d'un regard de père, à travers les vicissitudes de sa vie politique. Quand il apprit qu'il avait embrassé

le sacerdoce, il ne put contenir ses transports, et lui écrivit aussitôt une lettre, qui est un des plus beaux monuments de sa charité et de son éloquence. Elle respire la tendresse la plus vive et la foi la plus profonde. Il voyait, dans l'avènement de Sidoine à l'épiscopat, un motif de consolation pour l'Église au milieu de ses maux, et pour Sidoine lui-même, une occasion de s'élever par l'humilité à une grandeur inconnue des hommes, mais la seule qui fût solide aux yeux de Dieu. Il joignait à cela des conseils qu'il confirmait par l'autorité de son grand âge, et semblait le désigner pour héritier de ses travaux apostoliques, dans cette Église des Gaules, toute pleine de ses vertus et de son nom.

« Je rends grâces à Dieu, notre Seigneur Jésus-Christ, » lui écrivait-il (1), de ce que l'Esprit-Saint, pour soutenir et » consoler l'Église, son épouse bien-aimée, au milieu de ces » tribulations qui la font chanceler de toutes parts, vous a appelé, frère très-chéri, à l'épiscopat, afin que vous soyez un » flambeau en Israël, et que vous parcouriez avec zèle, sous » les auspices du Christ, les charges laborieuses et les humbles » ministères de la milice céleste, de même que vous avez » rempli, à votre plus grande gloire, les dignités les plus » éclatantes de la milice terrestre. Car il ne faudrait pas que, » la main une fois à la charrue, vous jetassiez vos regards en » arrière, à l'exemple des laboureurs indolents (2).

» Vous avez, par les plus glorieuses affinités, approché de » très-près du faite de l'Empire; les dignités de la trabée, les » brillantes préfectures et les plus grands honneurs du siècle » que nous puissions nous imaginer, dans le trouble incessant » de nos désirs, vous les avez occupés, au milieu de la gloire » et de bruyants applaudissements (3).

(1) *Patrologiæ cursus completus*, édit. Migne, t. LVIII, p. 63.

(2) ... Ut sis lucerna in Israel, et sicut ambiciosos honores mundanæ militiæ cum summa laude exsecutus es, ita militiæ cælestis operosa munia et humilia ministeria ipso adjuvante Christo alacriter percurras, nec retro ad aratrum applicata manu, pigritantium agricolarum more oculos convertas. Id., *ibid.*

(3) Tu imperatorios apices per gloriosissimas affinitates proxime consecutus

» L'ordre est changé, et c'est dans la maison du Seigneur,  
» que vous êtes parvenu au faite d'une grandeur dans laquelle  
» il faut moins paraître avec l'éclat excessif d'un faste tout  
» mondain, qu'avec le profond abaissement de l'esprit et  
» l'humble anéantissement du cœur.

« Autrefois vous vous efforciez d'effacer la splendeur de  
» votre naissance par les honneurs que vous avez obtenus, et  
» vous ne pensiez pas que l'homme dût être satisfait, s'il  
» restait égal aux autres, et qu'il ne dépassât pas ses égaux ;  
» maintenant vous êtes arrivé à un état où, supérieur aux au-  
» tres, vous ne devez vous croire supérieur à personne (1).  
» Serviteur du plus petit de ceux qui vous sont soumis, vous  
» serez d'autant plus honoré que l'humilité du Christ vous  
» ceindra davantage, et que vous baiserez les pieds de ceux  
» au-dessus de la tête desquels vous dédaigniez jadis de poser  
» les vôtres.

« C'est maintenant la tâche que vous avez à remplir, d'être  
» le serviteur de tous, vous qui paraissiez le maître de tous,  
» et de vous courber sous les autres, vous qui les écrasiez,  
» non par orgueil, mais parce que le faste, pour ne pas dire  
» la vanité des dignités que vous avez eues, vous mettait au-  
» tant au devant des autres que vous devez aujourd'hui vous  
» tenir loin d'eux (2).

» Faites donc en sorte de tourner votre habileté vers les  
» choses de Dieu, vous qui avez eu tant de capacité pour les  
» choses de la terre. Qu'à vos paroles, vos peuples recueillent

es; tu trabales ornatus splendidasque præfecturas, et quidquid irrequieta de-  
sideriorum series sibi beatius in sæculo potest fingere, honorificus ei inter  
streperos plausus exercuisti. *Patrol. cursus completus*, t. LVIII. p. 63.

(1) Qui olim co-  
labaris natalium decora additis honoribus superare, nec cre-  
debas homini sufficere, si cæ eris par esset, et pares non transgrederetur, in  
cum statum devenisti, in quo licet superior nulli te debes superiorem reputare.

Id., *ibid.*

(2) Iste pro-  
ecto jam tibi labor incumbit, ut sis omnium servus, qui vido-  
baris omnium dominus, et aliis incurveris, qui cæteros concubabas, non quia  
eras superbus, sed quia dignitatum præteritarum majestate, ne dicam vanitate,  
tantum tibi cæteros antecedendum erat, quantum tibi modo præ cæteris est  
recedendum. Id., *ibid.*

» des épines sur la tête du Sauveur crucifié, eux qui, à votre  
» voix, cueillaient des roses au sein des pompes mondaines ;  
» et que la bouche de l'évêque révèle les secrets de la disci-  
» pline céleste à ceux qui recevaient de la bouche d'un per-  
» sonnage éminent les règles de la discipline civile (1).

» Pour moi, qui vous ai tant aimé lorsque vous suiviez les  
» voies arides du siècle, quelle n'est pas l'étendue de l'a-  
» mour que je vous porte, maintenant que vous suivez les  
» sentiers fertiles du ciel ! Je touche à ma fin ; l'heure appro-  
» che où je serai dissous ; mais je ne croirai point mourir,  
» puisqu'en mourant, je vivrai en vous, et que je vous laisse-  
» rai dans l'Eglise. Je me dépouille avec joie de *mon corps*,  
» puisque je vous vois revêtu de l'Eglise, et l'Eglise revêtue  
» de vous (2).

» O ami ! depuis longtemps si cher, et que je puis enfin  
» appeler mon frère ! Ce dernier titre efface les premiers ; il  
» n'est aucun souvenir que je veuille garder de l'amitié passée,  
» puisque votre nouvelle dignité rend mon amitié plus ferme  
» et plus durable. Ah ! si Dieu voulait que je pusse vous serrer  
» dans mes bras ! Mais je fais d'esprit ce que je ne peux faire  
» de corps ; et, en présence du Christ, j'honore et embrasse,  
» comme un préfet, non plus de la République, mais de l'E-  
» glise, celui qui est mon fils par l'âge, mon frère par la di-  
» gnité et mon père par les mérites (3).

(1) *Fac ergo ut nunc ingenium transferas ad divina, qui tantum valuisti ad humana. Colligant plebes tuæ ex ore tuo spinas de capite crucifixi, qui ex ver-  
bis tuis colligebant rosas de pompa mundiali; et capiant de eloquio sacerdotis  
verba disciplinæ cœlestis, qui capiebant de eloquio dominantis normam disci-  
plinæ civilis. Patrol. cursus completus, t. LVIII, p. 65.*

(2) *Ego quidem qui te tantum amavi cum sequebaris ariditatem sæculi, quasi  
mensura putas jam amare sequentem ubertatem cœli? Jam delibor, et instans  
est solutio mea, sed non putavero solvi, qui licet solutus, in te vivam, et  
te in Ecclesia relinquam. Gaudeo exui, postquam Ecclesiam induisti, et te induit  
Ecclesia. Id., ibid.*

(3) *Macte amicitia vetuste, sed fraternitate creens. Supprimi postremus titu-  
lus antiquos; nihil est quod hodie velim de præterita meminisse dilectione,  
quando moderna dignitas et firmitas facit esse caritatem et tenaciorem. O si  
Deus vellet ut te amplecterer! Sed in spiritu perficio quod non possum in cor-*

» Priez pour moi, afin que, consommé dans le Seigneur,  
» j'achève l'ouvrage qu'il m'a imposé, et que je finisse de  
» remplir en lui les jours qui me restent, moi qui ai rempli  
» ma vie de tant de choses, hélas ! que j'aurais dû omettre, et  
» dont le souvenir me serait si amer, si je n'avais, pour me  
» rassurer, la miséricorde du Seigneur. Souvenez-vous de  
» moi (1). »

Cette noblesse de langage, unie à des sentiments si humbles et si élevés, fit sur le cœur de Sidoine Apollinaire une vive impression. Il ne pouvait, au début de son épiscopat, recevoir des conseils plus éclairés, ni les entendre d'une bouche plus éloquente. Le zèle de l'Eglise, l'amour de Dieu, la charité la plus tendre avaient seuls dicté cette lettre, digne d'être comprise parmi les plus belles pages qu'ait inspirées la littérature catholique du cinquième siècle.

L'illustre évêque de Troyes, qui faisait parvenir à Sidoine Apollinaire ces leçons d'une sagesse tout évangélique, était alors une des plus grandes lumières du christianisme gallo-romain. Il avait reçu le jour à Toul, dans la Gaule-Belgique, et appartenait, par sa famille, à la première noblesse du pays. Orphelin de bonne heure, il dut, aux soins d'Alistique, son oncle, d'étudier les lettres, où il acquit, en peu de temps, une gloire qui le fit connaître jusque dans les provinces voisines (2).

Par son mariage avec Piméniole, il entra dans la famille du grand Hilaire et du vertueux Honorat. Mais un amour vif de la virginité rompit ces liens à peine formés, et, tandis que la jeune Piméniole éteignait le flambeau de son hyménée, pour en allumer un plus pur au pied des autels, le neveu d'Alisti-

pore, et præsente Christo non amplius reipublicæ præfectum veneror et osculor, sed Ecclesiæ, qui mihi filius ætate, dignitate frater, et meritis pater est.

*Patrol. cursus completus*, t. LVIII, p. 68.

(1) Ora pro me, ut in Domino consummatus, opus quod injunxit consummem, et in eo tandem impleam tempora quæ restant, qui tot et tanta (væ mihi!) his qui non debui, implevi, sed apud Dominum misericordia. *Memor esto mei.*

*Id., ibid.*

(2) Sur.. 29 jul., p. 390, § 1. Tillem. *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, t. XVI, p. 127.

que, préoccupé d'autres pensées que celles du siècle, gagnait la solitude de Lérins que la renommée désignait comme un port de salut, un asile de sainteté et un large foyer de culture littéraire. Là, au contact de ces illustres solitaires qui avaient transplanté la Thébàïde sur les rivages de cette Ile escarpée, il fit un tel progrès dans l'humilité et l'obéissance, qu'il devint un des plus beaux ornements de ce désert, et qu'on crut retrouver en lui l'image vivante de saint Caprais, un des patriarches vénérés de cette colonie monastique (1).

Il s'était à peine formé à ces grandes vertus qu'il fut ravi, malgré lui, pour être porté sur le siège épiscopal de Troyes [427], où, selon la gracieuse figure d'Eucher, ce loup mystique de la tribu de Benjamin devint pasteur de brebis (2).

Dès les premières années de son épiscopat, il fit une telle montre de piété et d'éloquence qu'il fut choisi dans une assemblée des évêques de la Gaule pour aller, avec saint Germain d'Auxerre, dans la Grande-Bretagne combattre les erreurs de Pélage (3).

Revenu dans son diocèse, il en reprit le gouvernement, et mit ses soins à édifier son peuple par ses exemples autant que par ses discours. L'Evangile seul régla sa conduite. On le vit, pendant les années de son long ministère, nourrir les pauvres, racheter les captifs, pratiquer les austérités les plus dures, et soumettre sa nature par les rigueurs du jeûne et du cilice, non moins que par la dureté de sa couche et ses longues veilles consacrées à la prière (4).

Dieu illustra cette vie par de singuliers prodiges. On sait, entre autres merveilles, comment la douce sérénité de ce moine, couronné de la mitre, fit tomber des mains d'Attila ce glaive dont la terreur lui fit donner le nom de « fléau de Dieu, » et comment le Barbare, subjugué par les charmes de la piété,

(1) Eucher. ad Hilarium, p. 86. Sidon. Apollin., *Carm.*, XVI, v. 410, 414.

(2) Eucher. ad Hilarium, p. 86.

(3) *Hist. Littéraire de la France*, t. II, p. 487-488.

(4) Sur., 29 jul., p. 391, § 5.

voulut, quelque temps, le garder près de lui, dans la pensée que sa présence serait pour lui et son armée d'un grand avantage (1).

La science du docteur relevait encore les vertus éminentes de cet évêque thaumaturge. Aucune question n'était, dit-on, capable d'épuiser la source de sa doctrine (2). Versé, dès sa jeunesse, dans les belles-lettres, il en conserva le goût jusque dans une extrême vieillesse; aussi les règles de l'éloquence lui étaient si familières qu'il devint comme le juge des beautés et des défauts des œuvres littéraires de son temps (3).

Une longue expérience, jointe à tant de mérites, lui avait acquis, sur l'épiscopat des Gaules, une grande autorité; et Sidoine Apollinaire ne faisait que rendre la pensée de tous, quand il disait de lui que c'était « l'évêque des évêques, le » prince des pontifes de la Gaule (4), le père des Pères, l'ami » de Dieu, la colonne de la vérité, la règle des mœurs, et le » médiateur des hommes auprès du ciel (5). »

Quelle ne fut donc pas sa joie, lorsqu'il reçut, de ce noble vétéran du sacerdoce (6), une lettre où étaient retracés, d'une manière si ferme, les nouveaux devoirs qu'il avait à remplir! Plein de respect et de reconnaissance pour le saint évêque qui le premier l'assistait de ses conseils, il lui répondit en des termes qui nous font connaître les bas sentiments qu'il avait de lui-même, et la haute estime qu'il professait pour les qualités de son ancien et vénérable ami.

« Béni soit, dit-il, l'Esprit-Saint et le Père du Dieu tout-  
» puissant, de ce que vous, le père des pères, l'évêque des  
» évêques, le Jacques de votre siècle, veillant comme une  
» sentinelle des hauteurs de la charité, et du sein d'une Jé-

(1) Sur., 29 jnl., p. 301, § 8.

(2) ... Doctrinæ abundantæ eventilandæ nec consultatio tua sufficit.

Sidon. Apollin., *Epist.*, IV, 17.

(3) Id., *Epist.*, IX, 11.

(4) ... Facile principem pontificum gallicanorum... Id., *Epist.*, VII, 13.

(5) ... Pater patrum, et episcopus episcoporum... Norma morum... columna virtutum... Id., *Epist.*, VI, 1.

(6) ... Dux veterane... Id., *ibid.*



» rusalem qui ne le cède pas à la première, vous inspectez  
» tous les membres de l'Eglise de notre Dieu. Vous êtes vrai-  
» ment digne de consoler tous les faibles, comme aussi vous  
» méritez que tous vous consultent (1).

» Et maintenant quelle digne réponse puis-je faire à un  
» personnage aussi éminent que vous, moi qui suis une pous-  
» sière vile et souillée de crimes ! Dans le besoin et la crainte  
» où je suis de vos paroles salutaires, le souvenir d'une vie  
» coupable me porte à vous crier ce que disait jadis au Sei-  
» gneur cet homme, votre collègue : *Eloignez-vous de moi ;*  
» *parce que je suis un pécheur.* Mais si l'amour ne tempère  
» point ma crainte, je tremble d'être abandonné comme les  
» Geraséniens, et de vous voir fuir loin de mes frontières.  
» Mais je trouve bien plus avantageux de vous proposer la  
» même condition que cet homme infecté comme moi de la  
» lèpre, et de vous dire : *Si vous le voulez, vous pouvez me*  
» *guérir.* Le malade, par ces paroles, manifestait la demande  
» qu'il adressait au Christ, non moins qu'il publiait la foi qu'il  
» avait en sa puissance (2). »

Sidoine Apollinaire relevait ensuite dans un style plein de rhétorique et d'emphase, mais où respirait une admiration sincère pour l'évêque de Troyes, les qualités éminentes et les vertus supérieures qui faisaient de ce prélat l'honneur du pontificat gallo-romain.

(1) *Benedictus Spiritus sanctus, et Pater Dei omnipotentis, quod tu pater patrum, et episcopus episcoporum, et alter seculi tui Jacobus, de quadam secula caritatis, nec de inferiore Jerusalem, tota Ecclesia Dei nostri membra super inspicis, dignus qui omnes consoleris infirmos quique merito ab omnibus consularis.* Sidon. Apollin., *Epist.*, VI, 4.

(2) Et quid nunc ego dignum dignationi huic, putris et sœtida reatu t'rra, respondeam ? Colloquii salutaris tui et indigentiam patiens et timorem, recordatione vita plectibilis audueo, ut clamem tibi quod dixit Domino tuus ille collega : *Ezi a me, quia homo peccator sum, Domine.* Sed si iste timor non temperetur affectu, vereor ne Gerasenorum destituar exemplo, et discedas a finibus meis. Quin potius illud quod mihi conducibilis est, colleprosi mei te proposita conditione constringam, ut aiam tibi : *Si vis, potes me mundare.* Qua ille sententia non plus de Christo, quid peteret prodidit, quam quid crederet publicavit. Id., *ibid.*

« Vous êtes , ajoutait-il, le premier de tous les pontifes du  
» monde ; la foule de vos collègues se soumet à vos préroga-  
» tives et tremble devant vos censures ; en présence de votre  
» gravité, les vieillards eux-mêmes n'ont qu'un sens d'enfant ;  
» après les rudes exercices de la milice de Lérins , après neuf  
» lustres passés sur le siège apostolique , les saints de l'un et  
» l'autre ordre vous vénèrent , dans leurs camps spirituels ,  
» comme un capitaine fameux. Mais ce qui relève votre cha-  
» rité, c'est que vous abandonniez un moment la société de  
» ceux qui portent en tête la lance et les drapeaux , que vous  
» ne dédaigniez pas vos serviteurs et vos valets placés aux der-  
» niers rangs, que, vous rapprochant des conducteurs de cha-  
» riots, qui, par leur faute, sont encore assis près des bagages  
» de la chair, vous promeniez autour de vous l'étendard de la  
» croix si longtemps porté, et que vous appliquiez votre parole  
» comme une douce main sur les plaies de la conscience. Vous  
» savez, ainsi qu'il paraît, chef vétéran, recueillir les blessés  
» du camp ennemi, et, habile trompette, sonner le rappel  
» pour qu'on passe aussitôt des péchés vers le Christ : même,  
» à l'exemple du pasteur de l'Évangile, vous ne ressentez pas  
» plus de joie, à la vue des hommes qui persévèrent dans la  
» santé, qu'à la pensée qu'il n'en reste aucun dont le salut  
» soit désespéré (1). »

Après ces éloges donnés à la haute expérience et au zèle de

(1) *Ergone cum sis procul ambiguo primus omnium toto, qua patet, orbe pontificum, cum prærogativæ subjiçiat, cum censuræ tuæ tremat etiam turba collegii, cum in gravitatis vestræ comparisonem, ipsa etiam grandævorum corda puerascent, cum post desudatas militiæ Lirinensis excubias, et in apostolica sede novem jam decursa quinquennia, utriusque sanctorum ordinis quemdam te conclamatissimum principilarem spiritalia castra venerantur, tu nihilominus hastatorum antesignanorumque paulisper contubernio sequestratus, ultimos calones tuos lixasque non despicias, et ad extimos trahariorum, qui per insipientiam suam adhuc ad carnis sarcinas sedent, crucis diu portatæ vexilla circumfers, ac manum lingua porrigis in conscientia vulneratis. Nosti, ut apparet, ex adversa acie sauciatos, dux veterane, colligere; et, peritissimus tubicen, ad Christum a peccatis receptui canere; et, evangelici pastoris exemplo, non amplius lætaris, si permaneant sani, quam si non remaneant desperati.*

Sidon. Apollin., *Epist.*, VI, 4.

saint Loup, Sidoine Apollinaire parle de lui-même en des termes qu'exhalent l'humilité la plus profonde.

Le sacerdoce paraissait à ces chrétiens d'élite du quatrième et du cinquième siècle, comme une dignité sublime, bien au-dessus de la condition humaine. Quand un Jean Chrysostôme envisageait cette charge et la mesurait avec ses forces, un saint tremblement parcourait ses membres ; Ambroise pensait que les anges seuls pouvaient remplir cet office ; Augustin se croyait indigne, au souvenir des fautes de sa jeunesse, de cette insigne faveur ; et Paulin de Nole, forcé de recevoir l'onction sacrée, tout en se considérant comme une lumière qui devait briller dans l'Eglise, publiait qu'elle était cachée sous le boisseau de l'iniquité (1), et qu'il n'était lui-même qu'un vase d'argile, dans lequel il avait plu à Dieu d'enfouir son trésor (2).

Les sentiments de Sidoine Apollinaire ne différaient pas de ceux de ces illustres pontifes, quand, pour remercier saint Loup des conseils qu'il en avait reçus, il lui disait : « Vous, la règle » des mœurs, vous, la colonne des vertus, et, s'il est permis » à un coupable de donner des louanges, vous la sainte et vé- » ritable douceur, vous n'avez donc pas craint de toucher, avec » la main de vos exhortations, les ulcères d'un méprisable » vermisseau ; vous avez généreusement prodigué les aver- » tissemens dont vous nourrissiez mon âme fragile et à jeun ; » et, puisant au cellier de votre vaste charité, vous m'avez » donné la mesure de l'humilité que je dois avoir (3). »

Puis, envisageant la sainteté de ses nouveaux devoirs, Sidoine s'écriait, à la vue de sa faiblesse :

« Malheureux que je suis ! me voilà réduit, par la continuité » de mes crimes, à prier pour les péchés du peuple, et les

(1) Paul. Nol., *Epist.*, 3, n. 7.

(2) Id., *Epist.*, I, n. 10.

(3) Te ergo norma morum, te, columna virtutum, te, si blandiri reis licet, vera, quia sancta, dulcedo, despicatissimi vermis ulcera digitis exhortationis contrectare non piguit ; tibi avaritiæ non fuit pascere monitis animam fragilitate jejunam, et, de apotheca dilectionis altissimæ, sectandæ nobis humilitatis propinare mensuram. Sidon. Apollin., *Epist.*, VI, 4.

» prières d'un peuple innocent pourraient à peine fléchir en  
» ma faveur la miséricorde divine. De quelle grâce un malade  
» pourrait-il donner un remède ? Quel fiévreux oserait , d'une  
» main tremblante , interroger le pouls d'un valétudinaire ?  
» De quel droit un déserteur louerait-il la science de l'art mi-  
» litaire ? Un sybarite serait-il bien venu de gourmander un  
» homme tempérant (1) ?

» Et moi , le plus indigne des mortels , je suis dans la né-  
» cessité de prêcher ce que je refuse de faire. Mes propres pa-  
» roles me condamnent , puisque je commande les choses que  
» je n'accomplis pas moi-même , et que tous les jours je suis  
» forcé de prononcer ma sentence (2). »

Une pensée néanmoins rassurait Sidoine Apollinaire , au milieu de ses angoisses , c'est que le pieux évêque de Troyes intercéderait pour lui auprès du Seigneur , et qu'il détournerait par ses prières , les châtimens qu'il croyait avoir encourus.

« Si vous daigniez , lui disait-il en terminant , vous le Moïse  
» de notre siècle , et qui ne le cédez au véritable qu'en âge ,  
» et non en mérite , si vous daigniez vous placer comme inter-  
» cesseur , pour la foule de mes péchés , entre moi et Jésus-  
» Christ notre maître , avec lequel vous êtes crucifié , je ne  
» descendrai jamais vivant dans l'enfer , je n'irai plus , con-  
» sumé par les ardeurs des vices charnels , allumer encore à  
» l'autel du Seigneur des flammes étrangères. Coupable comme  
» je le suis , je ne dois plus courir après la gloire ; mais je se-  
» rai au comble de la joie , pourvu que , par vos prières , l'in-  
» térieur de mon âme puisse prétendre , sinon aux récompen-  
» ses après une guérison parfaite , tout au moins au pardon ,  
» une fois que mes blessures auront été cicatrisées (3). »

(1) Nam quis bene medelam æger impertiat ? Quis febriens , arrogantis tactu , pulsum distinguat incolumem ? Quis desertor scientiam militaris rei jure laudaverit ? Quis esculentis abstemium competenter arguerit ?

Sidon. Apollin., *Epist.*, VI, 1.

(2) Indignissimus mortalium , necesse habeo dicere quod facere detracto , et ad mea ipse verba damnabilis , cum imperem quæ non impleo , idem in me quotidie cogor dictare sententiam. Id., *ibid.*

(3) Sed si tu inter me et illum , cui concrucifigeris , Jesum Christum Domi-

On voit, par cette lettre de Sidoine Apollinaire, comment la grâce de son ordination avait changé ses mœurs, et quel évêque, plein de foi et d'humilité, avait succédé en sa personne au courtisan des majestés impériales, et au poète élégant qui chanta leur élévation. Il comprit que les vertus morales qu'il avait pratiquées dans le siècle n'étaient plus dignes de son nouvel état, et il travailla à obtenir cette sainteté de vie, qui seule lui parut conforme à son ministère. Son âme était saisie de douleur et de regret au souvenir de ses fautes et de ces années écoulées au sein d'une existence délicate et mondaine. Dès lors, la pénitence devint son refuge, et, plus d'une fois, son repentir se trahit par des larmes abondantes.

Le siècle de Sidoine Apollinaire offrait souvent le spectacle de ces conversions d'hommes qui, engagés dans les liens du monde, rompaient subitement avec lui, et s'enrôlaient dans la milice du Christ, en opérant aussitôt dans leur vie et leurs mœurs la réforme la plus complète. Qu'ils jouassent un rôle sur la scène politique, au forum, au prétoire ou dans les camps, si la grâce de Dieu venait à s'emparer de leurs cœurs, ils renonçaient à tout pour pratiquer les austérités de l'Évangile. Humbles, autant qu'ils avaient été superbes au milieu de leurs préfectures et des insignes de leur consulat, rudes contre leur chair et leurs sens, autant qu'ils avaient recherché les délices de la table et les mollesses de la vie, ils étonnaient le monde élégant et demi-païen dont ils avaient partagé les fêtes, par les âpres labeurs de l'ascétisme chrétien.

Après le dégoût qui naissait d'une vie oiseuse, ou d'une existence inutile pour soi et pour Dieu, on entraît volontiers, après les réflexions les plus mûres illuminées par les rayons de la

num nostrum pro scelerum meorum populo, junior mage quam minor Moses, intercessor assistas, non ulterius descendemus in infernum viventes, nec per carnalium vitiorum incentiva flammati ad altare Domini ignem diutius accendemus alienum. Quia quanquam nos, utpote reos gloriæ libra non respicit, satis tamen superque gaudebimus, si precatu tuo levare valeamus interioris hominis nostri, et si non integrum ad remunerationem, certe vel cicatricatum nequius adveniam. Sidon. Apollin., *Epist.*, VI, 1.

grâce , dans un plan de conduite que limitaient de toutes parts la prière et la pénitence. Il y avait pour ces âmes neuves et ferventes un charme austère à prolonger les veilles et les jeûnes, à exhaler d'amers soupirs sur les iniquités des anciens jours, et à se faire de volontaires victimes pour les crimes d'une société qui se mourait de corruption. Ces combats où l'esprit purifié par la grâce luttait contre une nature trop longtemps esclave d'abjectes voluptés ou de stériles plaisirs, élevaient l'âme , fortifiaient la volonté , tandis que la victoire , dont ils étaient la matière , procurait au cœur les plus chastes jouissances. De là, cet irrésistible empire que l'Évangile exerça sur tant d'âmes, et cet élan, inouï pour un siècle de dépravation morale, qui entraîna au désert ou dans les abbayes naissantes du monachisme , ces milliers d'existences qui couraient demander à la religion un refuge et une espérance.

Chaque année, on apprenait que de jeunes hommes , issus quelquefois d'une race patricienne , avaient tout d'un coup renoncé aux avantages de leur position sociale , pour s'enfermer dans la discipline d'une vie sincèrement chrétienne. Les uns, tels que Sévère et Ambroise, rejetaient loin d'eux leurs richesses comme des balayures , et laissaient l'éloquence de Cicéron ou la leur pour ne s'attacher qu'aux discours des pêcheurs de la Galilée, ou pour ne plus employer leur langue qu'à louer Jésus-Christ (1). Les autres , comme Paulin de Nole , s'arrachaient aux charmes de l'amitié , pour ne plus cultiver que cette amitié divine dont l'Évangile allumait partout les chastes feux. Ceux-ci quittaient les camps pour le désert, prenant le cilice pour la cuirasse ; ceux-là foulaient aux pieds les plus belles espérances de la gloire humaine , afin de mieux se cacher dans le sein de cette humilité chrétienne qui leur révélait les secrets d'une véritable et solide grandeur.

Cette transformation de l'homme par les lumières et l'esprit du christianisme , cette domination exercée sur les sens par une volonté purifiée, cette élévation à un ordre d'idées pra-

(1) *Sev., Epist.*, 3, n. 3. — *Paulin., Epist.*, I, n. 10.

tiques qui n'avaient rien de commun avec les vertus morales de la philosophie humaine , tout cela dut singulièrement surprendre ces hommes du temps qui faisaient consister la vie dans l'art de bien jouir. A entendre le langage qu'Ausone , poète mondain et consulaire passionné pour la gloire et les plaisirs, tenait à Paulin de Nole, dans le but de le dissuader de ses projets de christianisme et de perfection, on comprend quelles railleries et quels amers délaïns rencontraient, sur leur nouvelle route, ces dignes et courageux athlètes de l'Evangile et de la croix.

Cependant la vie chrétienne, en se répandant parmi toutes les classes de la société, avait insensiblement commandé l'estime ou inspiré l'admiration. Les temps n'étaient plus où le poète Rutilius pouvait recueillir quelques applaudissements, en flagellant de sa mordante satire ces mâles vertus du christianisme dont il ne comprit ni la grandeur ni la beauté.

Aussi ne voit-on pas que le changement de vie de Sidoine Apollinaire ait dû réveiller dans le cœur de ses amis et parmi les patriciens de son temps, d'autres sentiments que ceux d'une sainte surprise et d'une légitime admiration.

Si, en effet, un jour de l'année 472, tous ces seigneurs de la Gaule romaine qui avaient connu Sidoine Apollinaire au milieu des grandeurs, et souvent applaudi aux brillantes saillies de son esprit, étaient venus dans la ville d'Auvergne, pour visiter l'ami de leur jeunesse et le compagnon de leur ancienne fortune, quel n'eût pas été leur pieux étonnement, lorsqu'ils auraient vu dans cette demeure simple des évêques arvernes que Namace venait de construire près de l'église des saints Agricole et Vital, cet illustre préfet de Rome, qui jadis fréquenta les cours, habita des palais et occupa les plus hautes charges de l'Empire! Ce n'était plus celui qui courait après les honneurs, ou qui déclamait avec emphase les panégyriques flattés des empereurs. A voir la modestie de son maintien, l'humilité qui respirait dans tout son extérieur, la frugalité de sa table, la sobriété de ses goûts, la simplicité de son ameublement, ils n'auraient pas tardé à reconnaître que Sidoine Apollinaire avait changé de mœurs et de vie, et lorsqu'ils au-

raient appris que le choix des Arvernes l'avait appelé à la conduite de leur église, ils se seraient demandé dans la sincérité de leur foi, ce qu'il fallait le plus admirer, ou de la religion qui touche et change si promptement les cœurs, ou de Sidoine Apollinaire qui avait, en si peu de temps, atteint une sagesse et une piété qui édifiaient l'Auvergne chrétienne.

Le nouvel évêque avait en effet pris à cœur la réforme de sa vie. Occupé tout entier à changer ce qu'il appelait « la perversité de ses mœurs (1), » il entraînait dans le fond de cette vie religieuse qui réveillait en son âme des sentiments nouveaux.

Une foi profonde lui fit surtout appréhender les jugements de Dieu. Quand il vit de plus près, à la lumière de l'Evangile, ce qu'il fallait de sainteté à un chrétien et à un évêque, et quand il comprit que ces années qu'il avait passées dans les soins de la poésie profane et la poursuite des honneurs, seraient peut-être d'un poids léger dans la balance de ses destinées éternelles, il se prit à trembler. « Ma conscience est chargée, écrivait-il à Euphrone, et, si je suis un clerc nouveau, je suis un vieux pécheur (2). »

L'espérance que Dieu regarderait son repentir le rassurait dans les troubles de son âme. Il avait la confiance, écrivait-il à Polème (3), de trouver auprès du Christ un remède à ses maux, en dévoilant à ce médecin céleste tout le fond et toute la corruption de sa conscience. Ailleurs, dans une lettre à Principe de Soissons (4), il déclarait que son unique désir était de recevoir, au jour sacré du jugement, le pardon de ses fautes.

Son humilité le portait à ne voir en lui qu'un abîme d'iniquités. Dans le sentiment de son impuissance, il ne voulait croire à l'efficacité de ses prières; il aimait à recourir à celles

(1) *Dignabitur de morum pravitare nostrorum immutabilis Dei mutare clementia.* Sidon. Apollin., *Epist.*, VI, 7.

(2) *Novus clericus, peccator antiquus, scientia levi, gravi conscientia.* . .  
*Id., Epist.*, IX, 2.

(3) *Id., Epist.*, IV, 14.

(4) *Cum judicii dies sanctus obfulserit. . . Si nos reos venia soletur.* . .  
*Id., Epist.*, IX, 8.



des autres. « Demandez à Dieu, écrivait-il à un de ses collègues dans l'épiscopat, que, par une mort désirable et pieuse, il me délivre des angoisses et du fardeau de la vie présente (1). » Puis, dans une épître à Fontée de Vaison, « Je suis obligé, lui disait-il, de réclamer l'appui de vos prières, quand je songe aux fonctions dont je suis investi, moi le plus indigne des mortels, afin qu'elles puissent fermer les cicatrices béantes de ma conscience ulcérée. C'est pourquoi, en me recommandant à vous, je vous supplie avec instance de soutenir, par votre intercession dont la force est si puissante, les faibles débris de notre ministère sacré (2). »

Tel apparut Sidoine Apollinaire, dès les premiers jours de son épiscopat. Il eut aussi de nouveaux devoirs à observer dans ses rapports de famille. S'il lui était permis de continuer ses soins de père envers ses enfants, l'Eglise lui interdisait ses rapports d'époux avec Papianille; car, en vertu d'une discipline qui remontait aux âges apostoliques, elle imposait la continence à ceux qui s'engageaient dans le sacerdoce. C'était une loi positive que nul ne pût être évêque, prêtre ou diacre, s'il n'était ou vierge ou veuf, ou s'il ne s'astreignait à une éternelle continence (3).

Cette discipline du célibat, établie pour élever le sacerdoce à cette haute sphère de pureté que réclament les divins mystères, fut souvent rappelée par les conciles et les papes. Sirice, l'un d'eux, déploya tant de zèle pour son maintien, à la fin du quatrième siècle (4), que certains prétendirent, sans raison, qu'il en était l'auteur.

(1) ... Orate ut optabili religiosoque decessu, vitæ præsentis angoribus atque onere perfuncti... Sidon. Apollin., *Epist.*, IX, 8.

(2) Indignissimo mihi impositum sacerdotalis nomen officii confugere me ad precum vestrarum præsidia compellit, ut adhuc ulcerosæ conscientie nimis hiulca vulnera ves ro saltem cicatricentur oratu. Quapropter me commendans... granditer obsecro, ut intercessionem consulta, cujus viribus immane polletis, clericalis tyrocinii in nobis reptantia rudimenta tueamini. Id., *Epist.*, VI, 7.

(3) Episcopi, presbyteri, diaconi, aut virgines eligantur, aut vidui, aut certe post sacerdotium in æternum pudici. Hieronym., *Epist.*, I, ad Pammachium.

(4) Sirice fut élu pape en 385, ou, suivant Pagi, à la fin de l'année 384.

L'Eglise d'occident en fit une des maximes les plus inviolables de sa législation, et la Gaule chrétienne révérait à tel point cette discipline qu'elle semblait, à ses yeux, tenir au fond même du sacerdoce.

Fauste de Riès, à cette époque, écrivait que c'était perdre la grâce de la consécration que de continuer à exercer l'office d'époux (1). Loup de Troyes et Euphrone d'Autun rappelèrent dans une commune lettre l'existence et la nécessité de cette loi. Les exemples, qui venaient souvent à l'appui de cette discipline, lui donnèrent encore plus de force et d'autorité. Tous les évêques de la Gaule qui, avant d'être engagés dans le sacerdoce, avaient formé des liens dans le siècle, les rompirent aussitôt après leur ordination. Euchier, en montant sur le siège de Lyon, laissa au bas de ses degrés Galla, son épouse, et ne vit plus en elle qu'une sœur. Germain d'Auxerre vécut avec son épouse dans une parfaite continence (2). Quand Paulin de Nole embrassa le sacerdoce, Thérasia partagea son généreux dessein de ne plus aimer que le Seigneur, et brisa les liens qui l'unissaient à son époux (3).

L'Eglise arverne se conformait à cette discipline, comme toutes les églises de l'Occident. Saint Namace l'avait observée avec la plus grande fidélité, et c'était pour l'avoir violée qu'Urbique versa ces larmes abondantes qui effacèrent sa faute dans la douleur du repentir (4).

Sidoine Apollinaire, une fois engagé dans le sacerdoce, vécut avec Papianille comme avec une sœur. On sait qu'elle lui laissa le soin de ses affaires temporelles; mais on ne voit nulle part que la fille d'Avitus ait rompu complètement avec le monde pour embrasser cette vie monastique qui offrait un port assuré à tous les âges et à toutes les conditions. Il est plus probable

(1) Perdit gratiam consecrati qui adhuc officium vult exercere mariti.

Faust. Reiensis.

(2) Uxor in sororem ex conjugē mutetur. Constant., *Vit. S. Germani Antissiodor.*

(3) ... Nobis vincula rupisti. Paulin., *Natal.*, 3, 449.

(4) Greg. Turon., lib. 1, c. XLIV.

que, retirée dans la ville d'Auvergne, elle partagea son existence entre les soins qu'elle devait à ses enfants, et les habitudes de piété qui lui devinrent encore plus familières. Là, elle voyait dans les familles curiales et consulaires qui étaient l'ornement de la cité, de riches veuves qui se dépouillaient de leurs biens au profit des pauvres et des églises, des matrones d'une grande vertu, et dans le commerce de cette sainte amitié, à la vue de Sidoine Apollinaire qui devenait chaque jour un modèle plus parfait, elle s'associait à toutes les œuvres chrétiennes et mettait dans la religion son bonheur et son amour.

Sidoine Apollinaire tournait de ce seul côté son ambition et ses vœux. Ce n'était plus assez pour lui d'avoir quitté le monde et ses biens; il voulait atteindre à une perfection plus haute, afin de mériter ailleurs que sur la terre une plus honorable récompense. Il savait que le triomphe de l'athlète n'est pas assuré, par cela même qu'il s'est dépouillé de ses vêtements pour commencer la lutte, mais que la couronne ne l'attend qu'après un glorieux combat (1).

(1) Paulin., *Epist.*, XXIV, n. 6.

FIN DU TOME PREMIER.

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS LE TOME PREMIER.



AVERTISSEMENT..... page v

### LIVRE I. — Premières années de Sidoine Apollinaire.

Famille de Sidoine Apollinaire. — Sa naissance. — Son éducation. — Ecoles gallo-romaines. — Ecole de Lyon. — Sidoine se forme à la grammaire, à l'éloquence, à la philosophie et à la poésie. — Il se lie à de jeunes Gallo-Romains. — Scène au tombeau de Syagrius. — Solennité consulaire dans la cité d'Arles. — Le Droit romain dans les Gaules. — Sidoine Apollinaire s'adonne à la jurisprudence... page 1

### LIVRE II. — Sidoine Apollinaire et Avitus.

Sidoine Apollinaire épouse Papianille, fille d'Avitus. — Famille d'Avitus. — Etat de l'Occident et des Gaules. — Les Barbares, les Burgondes et les Visigoths. — Avitus à la cour de Théodoric I. — Aëtius et Attila. — Tonance Ferréol, préfet du prétoire. — Sidoine Apollinaire à la cour de Théodoric II. — Avènement d'Avitus à l'Empire. — Sidoine Apollinaire suit son beau-père à Rome, où il prononce son panégyrique. — Etat de la littérature gallo-romaine. — Sidoine Apollinaire prend place parmi les poètes du temps. — Règne d'Avitus. — Genséric. — Ricimer. — Chute et mort d'Avitus. [449-456]..... 37

### LIVRE III. — Sidoine Apollinaire et Majorien.

Sidoine Apollinaire, le parti gaulois et Marcellinus. — Majorien est nommé empereur. — Une conspiration éclate à Lyon. — Prise de cette ville. — Défaite de Théodoric. — Sidoine Apollinaire se rallie au nouvel empereur. — Il prononce à Lyon son panégyrique et obtient la délivrance de sa ville natale. — Sidoine Apollinaire à la cour de Majorien. — Pétrus, Magnus, Egidius. — Scène littéraire à Arles; Sidoine, Domnule, Lampride et Sévérien. — Entreprise de Majorien contre les Vandales. — Majorien de retour à Arles. — Fêtes du cirque. — Le festin impérial. — Ricimer.

— Majorien est assassiné. — Sidoine Apollinaire se retire de la cour et des affaires. [456-461]..... 103

#### LIVRE IV. — La villa d'Avitacum et les correspondances de Sidoine Apollinaire.

Sidoine Apollinaire se retire à Avitacum. — Description de cette villa. — Le grammairien Domice. — Intérieur de la famille de Sidoine. — Ses correspondances et ses relations avec plusieurs Gallo-Romains. — Probe, Salone, Florentin, Mauruse, l'égase, Simplicie, Pétrone, Tétrade. — Epitaphes de Philimacie et d'Apollinaire. — Empressement de Sidoine à maintenir l'honneur des lettres. — Syagrius, Sacrodo et Justin, Sapaude, Pragmace. — Etat politique des Gaules dans les années 462, 463. — Les Franks. — Portrait de ces peuples par Sidoine Apollinaire. — Egidius et Childéric. — Nouvelles entreprises de Théodoric II. — Mort d'Egidius. — Administration romaine dans les Gaules. — Eucher, Attale. — Une visite de Marcellin. — Réflexions de Sidoine Apollinaire sur le néant des grandeurs. [461-464]..... 143

#### LIVRE V. — Voyages de Sidoine Apollinaire et les seigneurs de la Gaule méridionale.

La noblesse impériale et les grands seigneurs de la Gaule. — Sidoine Apollinaire à Lyon. — Etat de cette ville au cinquième siècle. — Sa renommée littéraire. — Eucher et ses écrits. — Patient, évêque. — Amitié de Constance et de Sidoine Apollinaire. — Sidoine Apollinaire à Vienne. — Beauté de cette ville. — Mamert, Claudien, Sapaude le rhéteur, Salone et Vérant. — Sidoine Apollinaire visite Nîmes. — Apollinaire et Tonance Ferréal l'attirent dans leurs villas. — Description de Voroange et de Prusiannum. — Donide et la villa d'Ebreuil. — Voyage de Sidoine Apollinaire à Bordeaux. Son message à Lampride. — Bordeaux, son importance et son école. — Lampride, Léonce, Paulin, Anthélius, Trégèce de Bazas. — Léonce et la villa de Burgos. — Poème de Sidoine Apollinaire sur Burgos. — Stace et Sidoine Apollinaire. — Lupus de Périgueux. — Nammace. — Sidoine Apollinaire à Narbonne. — Aspect de cette ville. — Etat des lettres dans la Narbonnaise. — Les lieux Consence. — Les seigneurs et les lettrés de Narbonne, Magnus et ses deux fils, Probe et Magnus Félix, Camille, Serran, Marcellin, Limpide, Marin, Marius Myron, Livius et Léon. — Sidoine Apollinaire célèbre l'hospitalité qu'il a reçue de Consence. — Sidoine Apollinaire visite Fauste, évêque de Ries. — Son retour en Auvergne. — Etat de l'Occident à la fin de l'année 466. — Mort de Théodoric II. — Euric, roi des Visigoths. — Mort de Sévère. — Interrègne. [464-467]..... 199

#### LIVRE VI. — Sidoine Apollinaire et Anthémios.

Interrègne de 466. — Le Sénat député à Constantinople pour demander un empereur. — Léon choisit Anthémios. — Anthémios débarque à Ravenne. — Sidoine Apollinaire et la députation Gauloise. — Couronnement d'Anthémios à Rome. — Sidoine est mandé par Anthémios. — Départ de Sidoine pour Rome. — Description de son voyage. —

Son séjour à Ravenne. — Son arrivée à Rome, sa maladie et son rétablissement. — Les noces de Ricimer et d'Euphémie. — Sidoine Apollinaire et Paulus. — Cécina Basilius et Gennadius Aviénus. — Sidoine Apollinaire prononce le panégyrique d'Anthémios. — Il est nommé préfet de Rome. — Expédition contre Genséric. — Marcellinus et Basilisque. — Rome est menacée de la famine. — Sidoine Apollinaire pourvoit à la subsistance du peuple. — Il contribue à l'organisation de l'autorité impériale dans les Gaules. — La préfecture d'Arvandus. — Ses concussions et ses intelligences secrètes avec Euric. — Le conseil des sept provinces arrête qu'Arvandus sera traduit devant les tribunaux de Rome. — Touance Ferréol, Thaumaste et Pétrone d'Arles sont députés à Rome pour accuser Arvandus. — Arvandus à Rome. — Sidoine Apollinaire s'intéresse à son malheur. — La présomption d'Arvandus compromet sa cause. — Il est déclaré coupable du crime de lèse-majesté. — Sidoine Apollinaire le sauve de la peine capitale. — Anthémios confère à Sidoine la dignité de patrice. — Sidoine Apollinaire quitte Rome et revient dans les Gaules. [466-469]..... 255

#### LIVRE VII. — Retour de Sidoine Apollinaire dans les Gaules.

Sidoine Apollinaire revient dans la Gaule. — Anthémios cède la Lyonnaise aux Burgondes. — Le royaume des Burgondes. — Impressions que la Barbarie cause à Sidoine. — Les noces de Sigismer. — L'évêque Patient et l'Eglise de Lyon. — Sidoine Apollinaire à la dédicace de l'Eglise de Saint-Just. — Perpétue, évêque de Tours, et Sidoine. — Union de Sidoine avec Luconce et Volusien. — Une élection d'évêque à Châlons. — Education d'Apollinaire. — Le parasite de Lyon. — Maladie de Sévérienne. — La famille des Rurice. — Epithalame de Rurice et d'Ibérie. — Epithalame de Polème et d'Aranéola. — Sidoine, Evonius et Ragnahilde. — Léon à la cour d'Euric. — Etudes philosophiques de Sidoine Apollinaire. — Le spiritualisme et le matérialisme au Ve siècle. — Fauste de Riès et Claudien Mamert. — Claudien Mamert écrit un livre sur la nature de l'âme contre Fauste de Riès. — Dédicace de ce livre à Sidoine Apollinaire. — Intérieur des écoles philosophiques. — Analyse de l'ouvrage de Claudien. — Poème de Sidoine à Fauste de Riès. — Sidoine Apollinaire en Auvergne. — La Gaule et les tentatives d'Euric. — L'Auvergne et les concussions de Séronat. — Sidoine publie ses poèmes, à la prière de Félix. — Ses conseils à son livre. — Jugement sur les œuvres poétiques de Sidoine Apollinaire. [469-471]..... 311

#### LIVRE VIII. — Tableau de la Gaule chrétienne. — Sidoine Apollinaire et l'Eglise d'Auvergne.

Le Christianisme au Ve siècle dans les Gaules. — Son influence sur le peuple et la noblesse impériale. — Etat de l'Eglise dans les trois Lyonnaises et la Sénonaise. — Les diocèses des deux Belges et des deux Germanies. — Les provinces ecclésiastiques de la Séquanais et des Alpes Grecques et Maritimes. — Les Eglises de la Viennoise et des deux Narbonnaises. — La Novempopulanie et les deux Aquitaines. — Influence prépondérante des évêques dans les affaires publiques. — L'épiscopat gallo-romain et son importance. — Il se recrute dans les abbayes ou les rangs de l'aristocratie impériale. — La papauté. — Le monachisme occidental au Ve siècle. — Les abbayes

de Ligugé, Marmontier, Lérins, Saint-Victor. — Le Christianisme a trois ennemis à combattre, les anciennes religions, l'arianisme et le semi-pélagianisme. — Succès éphémères de l'arianisme. — L'Église d'Auvergne, ses origines, ses premiers évêques ses temples, ses abbayes. — L'Évangile pénètre dans les rangs du peuple et dans le sein des hautes familles de la curie. — Sidoine Apollinaire succède à Eparque. — Sentiments de Sidoine Apollinaire. — Les circonstances de son élection. — Loup de Troyes écrit à Sidoine Apollinaire. — Sa réponse. — Changement de vie et de mœurs de Sidoine Apollinaire. [471-472]..... 401

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

---

Clermont, typ. Ferdinand Thibaud.

## ERRATA

### DU TOME PREMIER.

---

Page	Lignes
8	4 : Avitus, <i>lisez</i> Avite.
8	26 : Riez, <i>lisez</i> Riès.
11	5 : i, <i>lisez</i> il.
54	1 : est doux, <i>lisez</i> il est doux.
90	18 : fonds, <i>lisez</i> fond.
101	14 : aux pieds, <i>lisez</i> au pied.
113	14 : suivi, <i>lisez</i> suivie.
117	16 : il a, <i>lisez</i> il y a.
130	19 : es, <i>lisez</i> les.
149	16 : aux pieds, <i>lisez</i> au pied.
163	note 2 : nec, <i>lisez</i> me.
<i>Id.</i>	<i>id.</i> : pila, <i>lisez</i> pilæ.
192	29 : remplissait, <i>lisez</i> remplissait.
201	33 : blanches., <i>lisez</i> blanches!
217	24 : Bresis, <i>lisez</i> Brésis.
241	27 : sententieux, <i>lisez</i> sentencieux.
242	5 : se formaient déjà, <i>lisez</i> se formeront.
250	note 2 : clammataæ, <i>lisez</i> flammataæ.
311	8 : Evonius, <i>lisez</i> Evodius.
313	20 : fidèles alliés, <i>lisez</i> alliés.
316	15 : franck, <i>lisez</i> frank.
320	22 : monarchisme, <i>lisez</i> monachisme.
325	17 : qui était, <i>lisez</i> qui étaient.
375	25 : qui le fit, <i>lisez</i> qui les fit.
382	9 : ne se fussent, <i>lisez</i> se fussent.
387	note 2 : sulpiciæ, <i>lisez</i> Sulpiciæ.
421	8 : clamyde, <i>lisez</i> chlamyde.
438	12 : de le remplir, <i>lisez</i> de les remplir.

---







**OEUVRES DU MÊME AUTEUR.**

---

**ESSAI SUR LES ORIGINES DES ARVERNES**

Brochure in-8°.

**HISTOIRE DE NOTRE-DAME-DU-PORT**

1 volume format charpentier.

Pour paraître prochainement :

**HISTOIRE DE NOTRE-DAME-DE-VASSIVIÈRE**

DEPUIS SES ORIGINES JUSQU'À NOS JOURS

1 volume format charpentier.

**L'ÉGLISE DE FRANCE AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE**

2 volumes in-8°.









